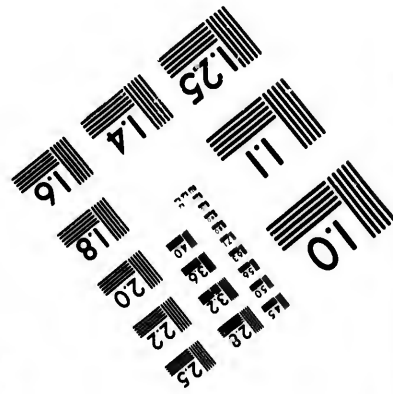
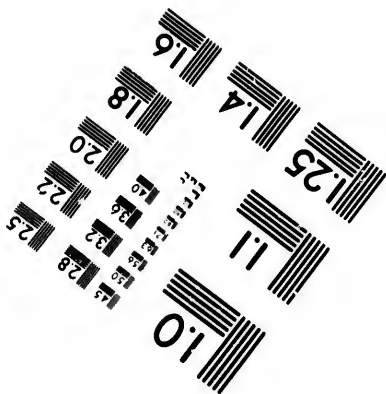
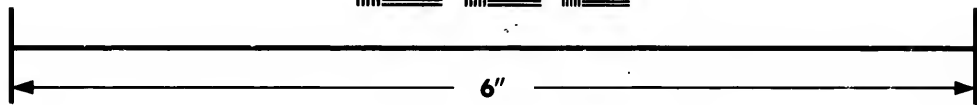
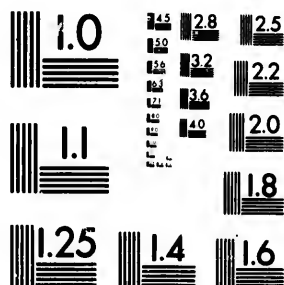


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
16
18
20
22
25

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Photocopies of maps

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Only edition available/
Seule édition disponible

Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							<input checked="" type="checkbox"/>				

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

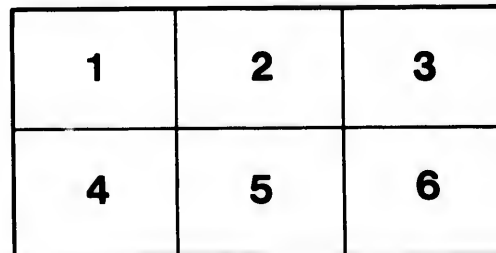
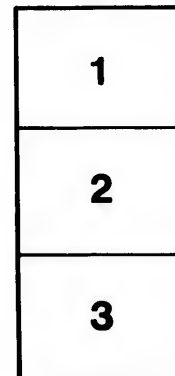
Library of Congress
Photoduplication Service

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Library of Congress
Photoduplication Service

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

V O Y A
CURSEUX ET N
DE MESSI
HENNÉPIN & D

ou bon

Une Description très Particulière, d'un Grand
Nouveau Mexique, & la Mer Glaciale,
Caribes sauvages des Isles Antilles,
leur Mœurs, Coutumes

Le tout accompagné

DES CARTES & FIGURES



A A M S T E R D A M

Aux depens de la Compagnie
M. DCC. LXXV.

Y A G E S
NEUX ET NOUVEAUX
DE MESSIEURS
EPIN & DE LA BORDE,
Ou l'on voit

ès Particuliere, d'un Grand Pays dans L'Amerique, entre le
que, & la Mer Glaciale, avec une Relation Curieuse des
es sauvages des Isles Antilles de L'Amerique,
leur Mœurs, Coutumes, Religion, &c.

Le tout accompagné

PLANCHES & FIGURES NECESSAIRES.



A AMSTERDAM,

à la dépense de la COMPAGNIE.
M. DCCXI.

F352
H65
Office

RE LA BORDE

1886ii

RES. IN. 12

2, 30 Aug 12

2
65
ice
2
A U
R O Y
DE LA GRANDE
BRETAGNE.
S I R E.
Voici la Relation de la plus grande,
& de la plus belle Découverte, qui ait été
faite dans ce Siècle, de plusieurs vastes
Pays situés entre la Mer glaciale & le
nouveau Mexique, laquelle je prens la
liberté d'offrir à Votre Majesté: Onze
ans de séjour, que j'ay fait dans l'Ame-
rique, m'ont fourni le moyen d'y pénétrer
beau-
* 2

A U
R O Y
DE LA GRANDE
BRETAGNE.

S I R E.

Voici la Relation de la plus grande,
& de la plus belle Découverte, qui ait été
faite dans ce Siècle, de plusieurs vastes
Pays situés entre la Mer glaciale & le
nouveau Mexique, laquelle je prens la
liberté d'offrir à Votre Majesté: Onze
ans de séjour, que j'ay fait dans l'Ame-
rique, m'ont fourni le moyen d'y pénétrer
beau-
* 2

EPI TRE

beaucoup plus avant, qu'on n'avoit encore fait. J'y ai découvert de nouvelles Contrées, qu'on peut appeller avec justice les delices de ce nouveau Monde, & qui sont plus grandes que l'Europe entiere. On les voit dans l'espace de plus de huit cens lieues arrosées d'un grand Fleuve, sur les bords duquel on pourroit former un des plus puissans Empires de l'Univers.

Que je recueillerois un glorieux fruit de mes penibles voyages, SIRÉ, s'ils pouvoient contribuer à faire connoître un jour ces vastes Pays sous l'Auguste nom de Vôtre Majesté: Je m'estimerois même fort heureux, si sous vôtre Royale Protection, & par les secours de vôtre Souverain pouvoir, je pouvois servir de guide à quelques-uns de vos Sujets pour y aller porter la lumière de l'Evangile de Jesus-Christ, & en mesme tems la connoissance de vos rares vertus, & la douceur de vôtre Domination.

Ma memoire seroit sans doute en benédiction parmi tous les Peuples, qui habitent dans ce grand Pays. Ils ne demeurent apparemment dans les ténèbres, &

DEDICATOIRE.

ne vivent sans Foi, sans Loix, & sans Religion, que parce que personne ne travaille à les amener à la lumière de la vérité. Ils célébreroient donc sans doute avec une joye inconcevable le salut, qui leur auroit été relévé, & en même tems ils auroient le bonheur de voir leurs mœurs adoucies par le commerce d'une Nation polie & genereuse, qui est conduite par l'un des plus vaillans & des plus magnanimes Rois du Monde.

Cette entreprise, SIRE, est digne de votre Majesté, qui n'en fait jamais que de grandes, qui les conduit toujours avec une prudence admirable, & qui les pousse avec tant de force, qu'elle ne manque jamais de les faire réussir. Aussi les voit-on toujours couronnées d'un heureux & d'un glorieux succès.

Je n'entreprendrai pas, SIRE, de faire ici le detail de tout ce que vostre rare prudence, & vostre invincible valeur ont fait pour le bonheur des Provinces Unies, & pour celui de l'Angleterre, de l'Ecosse, & de l'Irlande. La felicité de ces trois Royanmes, la douceur & l'equité,

EPI TRE

avec laquelle ils sont gouvernez, en disent plus que jo n'en saurois dire: Et la tranquillité, dont jouissent les Provinces Unies au milieu d'une Guerre effroyable qui desole presque toute l'Europe, aussi bien que l'éloignement d'un redoutable Ennemi, qui avoit autrefois pénétré jusque dans leur sein, & qui vouloit y pénétrer encore, n'en disent pas moins à toute la terre.

L'obligation, SIRE, que ces heureuses Provinces en ont à votre Majesté, leur est commune avec tous les Hauts Alliez. Et en effet n'est-ce pas Votre Majesté, qui à la tête de ses armées & des leurs s'expose tous les jours aux fatigues & aux perils de la guerre pour la conservation de leur Pays, & de la liberté de leurs Peuples? N'est-ce pas Votre Majesté, qui fait le Lien de leur Union, & qui conserve cette heureuse intelligence par la sagesse de ses conseils, par la douceur de sa conduite Royale, par la moderation de toutes ses actions, dont la gloire est sans bornes, & par l'extrême considération, que tant de grands Princes ont pour les vertus héroïques de Votre Majesté.

Non

DEDICATOIRE.

Non, SIRE, je ne craindrai point de le dire ici, parce qu'un principe de Religion, aussi bien que de reconnaissance & de sincérité, m'engage à rendre ce témoignage à toute la Terre. C'est, que j'ai vu moi-même Votre Majesté prendre soin de conserver nos Eglises dans les Pays-Bas, & d'en défendre le pillage, pendant que ceux, que leur conscience obligeoit à les protéger, violoient hautement & à la face du Soleil le respect, qui leur est dû.

C'est par cette sage & parfaite conduite, SIRE, que Votre Majesté s'est attiré l'estime & les cœurs de presque tous les Potentats Chrétiens. C'est cette droiture de Cœur, aussi bien que les grands exploits de Votre Majesté, qui ont engagé la plus ancienne République du Christianisme, je veux dire celle de Venise, le grand Duc de Toscane, & l'Etat libre de la République de Gènes à lui envoyer témoigner par de celebres Ambassades, avec quel respect & avec quelle admiration ces puissans Etats regardent Votre Personne Royale, & vos rares & éminentes vertus. Ce sont ces mêmes vertus, qui sont toutes rassemblées

E P I T R E

en vous, SIRE, sans être mêlés d'aucune injuste passion, qui en ternisse l'éclat. C'est sur tout cette parole, & cette foi Royale, sur laquelle on peut s'assurer, qui ont porté mon Roi, le plus Catholique Roi du Monde, à s'unir à Votre Majesté par une étroite Alliance.

Il y a déjà long temps, SIRE, que ce grand Roi, trop éloigné de nos Pays-Bas pour pouvoir défendre les Etats, qu'il y possède, a trouvé en Votre Majesté un vaillant & fidèle Défenseur, qui étant secondé par l'invincible Electeur Duc de Bavière, conserve ces pauvres Pays à mon Souverain, pendant qu'un autre Monarque, qui lui est si proche par le Sang, & qui professe la même Religion que lui, a employé toutes sortes de moyens pour l'en déposséder.

Ce qui se passe tous les jours dans nos Pays-Bas est une preuve éclatante de ce que j'avance touchant les sentimens de mon Roi. Mais, SIRE, ce qui s'est passé à mon égard, n'en est peut-être pas une marque moins assurée. Car c'est par l'autorité de mon Souverain, & avec l'agrément de Sa
Ma-

E

mêlés d'aucune
à l'éclat. C'est
une foi Royale,
r, qui ont por-
mbolique Roi du
Majesté par une

SIRE, que ce
le nos Pays-Bas
Etats, qu'il y
Majesté un vail-
qui étant secon-
ur Duc de Ba-
ures Pays à mon
n autre Monar-
par le Sang, &
igion que lui, a
moyens pour l'en

es jours dans nos
e éclatante de ce
sentimens de mon
qui s'est passé à mon
e pas une marque
par l'autorité de
l'agrément de Sa
Ma-

DEDICATOIRE.

Majesté, de son Altesse Electorale de Ba-
viere, & de ses Ministres, qui m'a été
donné, & en mesme temps avec le consen-
tement par écrit des Superieurs de mon
Ordre, que je me suis entierement dévoué
au service de vôtre Majesté.

Je ne doute point, SIRE, qu'il ne se
trouve de gens prévenus de passion contre
moi, ou jaloux de mon bonheur, qui cen-
sureront ce que je fais en cette rencontre.
Mais pour moi j'en fais toute ma gloire.
J'ai de bons garands de la droiture de
mes intentions. C'est l'integrité de ma
Foi, & l'observance réguliere de mes vœux.
J'adorerai toujours mon Dieu. Je demeu-
rerai toujours attaché au grand Monar-
que, qui a daigné me recevoir sous sa pro-
tection. Et de plus je consacrerai mes soins
ma plume & tous mes travaux au gene-
reux défenseur de ma Patrie, & de nos
Autels, qui m'a fait la grace de me don-
ner un favorable accès à sa Cour en un
temps, auquel selon toute les apparences
d'autres Potentats m'auroient négligé, ou
peut-estre mesme m'auroient interdit la leur.

Il est bien juste, SIRE, que j'emploie au
* 5 ser-

EPI TRE

service de Votre Majesté, ce que j'ai acquis d'expérience, & que je communique à vos sujets la connoissance, que j'ai de nos grandes Découvertes. On pourra travailler par ce moyen à rendre tant de peuples aveuglez, susceptibles des lumieres du Christianisme. Et en même temps le public en pourra tirer de grands avantages par le puissant commerce, qu'on y établira. Les Anglois, qui sont les plus grands Navigateurs de l'Océan, formeront de grandes Colonies dans ce Nouveau monde. On y cultivera des terres vierges, qui fourniront deux récoltes par An; & par là ces vastes Contrées auront droit de prétendre à l'honneur de Votre protection Royale, & à la gloire d'appartenir à Votre Majesté.

J'avois commencé cette grande Découverte, SIRE, avec un homme, qui auroit pu contribuer beaucoup à l'avancement de ce grand ouvrage: mais il me quitta, parce qu'il me voyoit trop de penchant pour mon Souverain. Pendant même que j'ai voyagé avec lui, il m'a souvent exposé au danger de perdre la vie,
com-

T R E

l'ajesté, ce que j'ai ac-
 & que je communique
 connaissance, que j'ai de
 veries. On pourra tra-
 à rendre tant de pen-
 pteibles des lumieres du
 en même temps le pu-
 de grands avantages
 merce, qu'on y établi-
 sont les plus grands
 Ocean, formeront de
 uns ce Nouveau mon-
 des terres vierges, qui
 lites par An; & par la
 auront droit de preten-
 Votre protection Roya-
 d'appartenir à Votre

éd cette grande Décou-
 n homme, qui auroit
 beaucoup à l'avancement
 ge: mais il me quit-
 se voyoit trop de pan-
 verain. Pendant mé-
 t avec lui, il m'a sou-
 anger de perdre la vie,
 com-

D E D I C A T O I R E.

comme cela est arrivé à l'un de mes Com-
 pagnons, qui a été massacré par les Bar-
 bares. Mais lui-même a été enfin tué de
 dessein prémédité, par ceux qu'il com-
 mandoit, dans une embuscade qu'ils lui
 avoient dressé pour s'en défaire, parce
 qu'il les avoit trop exposés. C'est ainsi
 qu'on a vu échouer les grands dessein,
 qu'on avoit sur les mines de Sainte Bar-
 be dans le nouveau Mexique.

Tout cela m'avoit donné quelque aver-
 sion pour les voyages de cette nature, &
 j'avois presque perdu l'envie de continuer,
 ce que j'avois si bien commencé: mais la
 Providence Divine, dont les ressorts sont
 impénétrables, & qui se sert de nos pro-
 pres mouvemens pour nous conduire à son
 but, n'a pas permis, que j'exectasse ce
 que j'avois résolu à cet égard. Elle m'a
 amené comme par la main à la Cour de
 Votre Majesté pour y contempler les mer-
 veilles de Votre Regne. J'ai vu de près
 & j'ay ai connu le mérite & la generosité
 de la Nation Angloise, à la vertu de la
 quelle rien ne peut résister, & qui est ca-
 pable de tout entreprendre, & de jouir

EPITRE DEDICATOIRE.

hûreusement de nos Découvertes . à l'exclusion de ses Ennemis.

Ayant donc obtenu la permission de mon Roi , & le congé de mes Supérieurs , je me suis abandonné , SIRE , aux inspirations secrètes du Souverain Directeur de l'Univers , lesquelles me conduisoient au service de Vôtre Majesté selon le penchant de mon cœur . Et en cela je suis persuadé , que la divine bonté de mon Sauveur n'a rien fait que pour mon bien , & qu'il veut , que je me rende aux ordres de Vôtre Majesté.

C'est dans cetè persuasion , SIRE , qu'après avoir fait des vœux ardens pour la conservation de Vôtre Personne Sacrée & pour la prospérité de Vôtre auguste Regne , j'ose me dire ici avec un très-profond respect , & avec une soumission entiere

SIRE,

De Vôtre Majesté.

*Le très-humble , très-fidèle
& très-obéissant Serviteur*

F. LOUIS HENNEPIN.

TOIRE.

ouvertes à l'ex-


mission de mon
érieurs, je me
aux inspirations
teur de l'Uni-
vient au service
anchant de mon
ersuadé, que la
ur n'a rien fait
s'il veut, que je
re Majesté.

, SIRE, qu'a-
ardens pour la
sonne Sacrée &
e auguste Regne,
très-profond re-
on entiere

umme, très-fidèle
obéissant Serviteur

HENNEPIN.

A V I S
A U
L E C T E U R .

 N ne doit pas s'étonner, de ce que les hommes sont divisez entr'eux par leurs passions, & par leur intérêt. On les a vûs ainsi dès le commencement du Monde separez les uns des autres vivre dans la mesintelligence, & s'embarasser dans de malheureuses dissensions, qui n'ont servi pour l'ordinaire qu'à empêcher les loüables desseins de ceux, qui vouloient contribuer au bien public, ou qu'à en retarder l'effet par leurs injustes oppositions.

Ne soyez donc pas surpris, mon cher Lecteur, si cette Rélation de mon Voyage est publiée si tard. Certaines gens, qui ne m'étoient pas favorables, sont cause par leur intrigues secretes, que je n'ai pas fait imprimer plutôt le Voyage curieux, que je publie ici en deux Tomes. Je l'ai fait dans l'Amérique septentrionale depuis l'an 1679. jusques en 1682. que je revins à Quebec après y avoir employé près de quatre ans. J'y ai découvert de grands & de vastes Pays, qui étoient inconnus à l'Europe avant moi. J'avois fait dessein d'enrichir le public

A V I S A U

blic de cette Découverte. Mais plusieurs incidens m'en ont ôté le moyen, que jen'ai trouvé que dans cette Ville.

J'avois publié une partie de mon Voyage à Paris en l'An 1684. dans la description de la Louïsiane, qui fut imprimée alors par l'ordre du Roi de France. Cependant je n'y donnai point la connoissance du grand Fleuve Meschasipi dans toute son étendue. Je fus obligé d'en supprimer une partie pour des raisons, que j'expliquerai tout à l'heure, & que je touche encore à la fin de ce Tome, parce que je crus, que mon silence previeudroit certaines choses, que jen'ai pourtant pu éviter, quelque précaution que j'aye prise pour cela. Je me vois aujourd'hui en liberté de la donner toute entière. C'est ce que je fais aussi dans cet ouvrage avec toute l'exacritude, & toute la fidelité possible.

Je fus envoyé en Canada en qualité de Missionnaire l'An 1676. Cet emploi m'obligea un jour, pendant que nous étions en Mer, de censurer plusieurs filles; qui étoient sur le vaisseau avec nous, & que l'on envoyoit en Canada. Elles faisoient beaucoup de bruit par leurs danses, & empêchoient ainsi les matelots de prendre leur repos pendant la nuit. De sorte que je me vis forcé de les reprimander un peu sevérement afin de les obliger de s'arrêter, & de se tenir dans la modestie & dans la tranquillité.

Ce

U
Mais plusieurs
yeu, que jen'ai

de mon Voyage
s la description
primée alors par
Dependant je n'y
du grand Fleu-
on étendue. Je
une partie pour
rai tout à l'heu-
à la fin de ce
que mon silen-
bles, que jen'ai
précaution que
vois aujourd'hui
e entiere. C'est
et ouvrage avec
la fidelité possi-

la en qualité de
et emploi m'ob-
nous étions en
illes; qui étoient
& que l'on en-
isoient beaucoup
& empêchoient
leur repos pen-
je me vis forcé
sevérement afin
, & de se tenir
tranquillité. Ce

LECTEUR.

Ce fut là l'occasion de la colere du Sieur Robert Cavalier de la Salle contre moi, dont il n'est point revenu. Il faisoit semblant de vouloir protéger ces filles dans leurs divertissemens. Il ne put donc s'empêcher de me dire un peu en colere, que j'en usois en *Pedant* à son égard, & à l'égard de tous les Officiers, & des personnes de qualité, qui étoient dans le vaisseau, & qui se divertissoient à voir danser ces filles, puis que je les critiquois sur des bagatelles. Mais le Seigneur François de Laval, créé premier Evêque de Quebec, qui faisoit alors le trajet avec nous, m'ayant donné la direction de ces filles, je crus être en droit de répondre au Sieur de la Salle, que je n'avois jamais été *Pedant*, terme qui, comme tout le monde fait, signifie un homme d'un caractère d'esprit sot & impertinent, & qui affecte de faire paroître en toutes occasions une science mal digérée. J'ajoutai à cela, que ces filles étoient sous ma direction, & qu'ainsi j'avois droit de les reprendre, & de les censurer, puis qu'elles se donnoient trop de liberté.

Cette reponse, que je fis sans avoir d'autre dessein que celui de faire connoître au dit Sieur de la Salle, que je faisois mon devoir, le fit pâlir de colere, & en effet il s'emporta étrangement contre moi. Je me contentai de lui dire, le voyant dans cette disposition à mon égard, qu'il prenoit mal les
cho-

A V I S A U

choses, & que je n'avois eu aucune intention de l'offenser, comme en effet ce n'étoit pas mon dessein. Monsieur de Barrois, qui avoit autrefois été Secrétaire de l'Ambassadeur de France en Turquie, & qui faisoit pour lors la même fonction auprès de Monsieur le Comte de Frontenac, voyant ce bruit me tira à l'écart, & me dit, que sans y penser j'avois mis le Sieur de la Salle en grosse colere, lors que j'avois dit, que je n'avois jamais été *Pedant*, parce qu'il en avoit fait le métier pendant dix ou onze ans, qu'il avoit été parmi les Jesuites, & qu'en effet il avoit été Regent d'une Classe parmi ces Religieux.

Je repliquai au Sieur de Barrois, que j'avois dit cela fort innocemment: que je n'avois jamais sù, que le Sieur de la Salle eût vécu dans cet Ordre celebre: que si j'en eusse eu connoissance, je me serois sans doute empêché de proferer ce mot de *Pedant* en parlant à lui: que je savois, que c'étoit un terme injurieux: qu'en effet on exprimoit ordinairement par là un savant mal poli, selon l'expression Françoisise de Messieurs de Port Royal: qu'ainsi je n'aurois eu garde de me servir de ce terme, si j'eusse été mieux instruit, que je ne l'étois, de l'Histoire du dit Sieur de la Salle.

Quoi qu'il en soit, la faute, que je fis fort innocemment en cette occasion, a été sans remede, comme mon Histoire le fera voir

L E C T E U R.

voir. Le Sieur de la Salle, dont Dieu fait que je regrette la mort funeste & inopinée, a toujours en cette affaire sur le cœur contre moi. Non seulement donc il m'a souvent exposé à de grands dangers; mais même étant de retour en France, où ma Description de la Louisiane lui fut fort utile pour lui faire obtenir de grands privileges de la Cour, bien loin de reconnoître mes travaux pour son service, il me rendit des très-méchans offices auprès du R. Pere Hyacinthe le Fevre Commissaire Provincial des Recollets de Paris, qui se donnoit la qualité de Commissaire Royal de tous les Recollets des Pays-Bas conquis par la France. Le dit Sieur de la Salle lui fit connoître, comme je l'ai su depuis, qu'il étoit fort mal-satisfait, de ce que je l'avois prévenu dans la Découverte du Fleuve Meschâspi depuis sa source jusques au Golphe de Mexique dans le voyage, que j'y avois fait en l'an 1680. deux ans avant celui du dit Sieur de la Salle, qui l'entreprit avec le Pere Zénobe Mambré Recollet, que j'avois laissé aux Illinois, lors que je m'embarquai pour Meschâspi.

Le Pere Hyacinthe dissimula l'entretien, qu'il avoit eu avec le dit Sieur de la Salle, dans lequel il avoit fait paroître toute son animosité contre moi. Pendant que j'étois Gardien des Recollets de Renti en Artois, où j'ai fait bâtir presque tout le Couvent de fond en comble durant mes trois ans, il me

pria

A V I S A U

pria de retourner en Canada seulement pour un an, disant, que Monsieur le Comte de Frontenac, qui en est le Vice-Roi, le souhaitoit.

Je lui répondis, que j'avois essuyé assez de fatigues, & de dangers pendant onze ans, que j'avois demeuré dans l'Amerique. Mais parce qu'i' me pressoit fort instamment de faire ce voyage, je lui repliquai, que les Loix particulieres de nôtre Ordre ne nous obligeoient point d'aller aux Missions d'Ou-tre Mer contre nôtre sentiment, & qu'ainsi je le priois de me laisser dans ma liberté, puis que j'avois déjà passé tant d'années dans le nouveau Monde.

Depuis ce refus le Pere Hyacinthe m'a toujours été opposé en toutes choses. Il m'empêcha d'accompagner le R. Pere Alexandre Voile Proministre des Recollects d'Artois au Chapitre General tenu à Rome. Il me fit ensuite retourner à nôtre Couvent de Saint Omer, & du depuis il me fit donner une Obéissance par un ordre prétendu, & non écrit, de Monsieur de Louvois premier Ministre d'Etat, qu'on a fait même parler après sa mort, par lequel il m'étoit commandé de me rendre sur les terres du Roi d'Espagne mon Souverain, à quoi j'obéis ponctuellement.

Depuis que le dit Pere Hyacinthe le Fevre m'eût ainsi fait sortir de la Province des Recollects de St. Antoine en Artois, je pré-
sen-

U

seulement pour
le Comte de
ce-Roi, le sou-

vois essayé assez
pendant onze ans,
Amerique. Mais
instamment de
pliquai, que des
Ordre ne nous
Missions d'Ou-
ment, & qu'ainsi
dans ma liberté,
ant d'années dans

e Hyacinthe m'a
outes choses. Il
le R. Pere Ale-
des Recollets
ral tenu à Rome.
à notre Couvent
uis il me fit don-
ordre prétendu,
de Louvois pre-
on a fait même
lequel il m'étoit
sur les terres du
rain, à quoi j'o-

Hyacinthe le Fevre
Province des Re-
n Artois, je pré-
sen-

LECTEUR.

sentai un placet touchant mes griefs au Roi Louis 14. qui campoit alors à la Chapelle de Harlemont. Sa Majesté le fit mettre entre les mains du Grand Prevôt de la Cour. Mais parce que ce Prince, qui n'a jamais refusé sa justice ni sa protection aux personnes injustement opprimées, étoit alors extrêmement occupé à la conduite de son Armée, qui étoit fort nombreuse, à cause que Guillaume III. Roi d'Angleterre s'étoit avantageusement posté à Louvain, je ne sai, comment il arriva, que mon placet fut oublié entre les mains de celui, à qui je l'avois remis par ordre du Roi. Ainsi je n'ai point eu de satisfaction sur les justes plaintes, que je faisois contre ceux, qui m'avoient fait tort.

Du depuis j'ai été pour un temps Confesseur des Penitentes Recollettines de Gosselies. Pendant le séjour que j'ai fait dans leur Maison, qui a été de près de cinq ans, j'ai fait bâtir une très-belle Eglise, doublement voutée, un Parloir fort commode, & plusieurs autres édifices considérables. C'est ce que je puis prouver par l'acte de reconnoissance, que ces Religieuses m'en ont donné en bonne forme signé de leurs mains & scellé de leur Cachet conventuel, & par un autre Acte antérieur, que ces Religieuses en ont envoyé au Chapitre Provincial. Mais par je ne sai quelle fatalité le Pere Louis le Fevre Provincial des Re-

col-

A V I S A U

colleets de la Province de Paris, dont je suis Profés, Frère du dit Père Hyacinte le Fèvre, qui se donna la qualité de Commissaire Royal, comme je l'ai dit, n'étant pas content, de ce que son Frère m'avoit renvoyé sur les terres du Roi d'Espagne, entreprit de me faire sortir de l'emploi, que j'exerçois auprès de ces Religieuses de Gosselies, disant, que Gosselies, qui est du Brabant, étoit de la dépendance de la France, ce qui n'étoit pas véritable.

La persecution, qu'on me faisoit, s'accrut encore par l'intelligence secrète, qui étoit entre le dit R. P. Louis le Fèvre & quelques Récolleets de la Province de Flandres. Je me trouvois pour lors en ce pays-là en vertu d'une lettre de Cachet du Roi d'Espagne mon Souverain. Voyant donc qu'on m'accabloit de toutes parts, je me sentis obligé de déclarer devant toute la Communauté des Récolleets de notre Ville d'Ath, que je protestois contre le dessein, qu'on avoit, de m'incorporer dans la Province de Flandre, puis que je n'y pouvois point trouver d'azile: que l'on me sacrifioit à la passion du dit Père Louis le Fèvre, qui étoit l'ennemi juré de sujets du Roi d'Espagne, & que je ne savois, où me croire en sûreté, quelque service que j'eusse rendu dans tous les lieux où j'avois demeuré jusque là.

Dieu, qui a toujours eu soin de protéger les innocens opprimez, m'a suscité Monsieur de

L E C T E U R.

de Blathuayt premier Secretaire des Guerres de Guillaume III. Roi d'Angleterre. Il m'a obtenu du Roi son Maître une Sauvegarde par écrit en faveur du dit Couvent des Religieuses de Gosselies, où je demurois alors. Et je puis dire, que sans cela & sans la protection du généreux Comte d'Athlonne, ce Couvent eût été pillé bien des fois par les gens de guerre. Mais le dit Sieur de Blathuayt a bien voulu prendre soin de conserver ces pauvres Religieuses: & du depuis même il a joint ses sollicitations à celles de l'illustre Duc d'Ormond, & du brave Comte d'Athlonne en faveur du célèbre Monastere de Cambron. Si bien que la Maison en a été conservée avec tous les grains, qui lui appartenoient, quoi que tout cela se trouvât au milieu de la puissante & formidable armée des Alliez.

Par dessus tout cela mon dit Sieur de Blathuayt a eu encore la bonté d'écrire au nom du Roi son Maître, & par son ordre exprés, au R. Père Révére de Payez Commissaire Général de notre Ordre à Louvain pour le prier de me donner une Obéissance pour les Missions de l'Amerique, & le temps, qui seroit nécessaire pour demeurer dans telle des Provinces Unies, où je trouverois à propos de me rendre pour travailler aux memoires de ma Découverte. Mais le dit Père Commissaire Général ayant tardé à m'envoyer mes patentes, je pris la bénédiction dans

A V I S A U

dans notre Ville d'Ath de Monseigneur l'Internonce à Bruxelles en présence de Monsieur l'Abbé de Scarlati, qui partoit pour la Diète de Pologne, & je me rendis à Louvain avec une Lettre du R. Père Bonaventure Poërius Généralissime de notre Ordre, qui m'avoit fait l'honneur de m'écrire de Rome en datte du 31. Mars 1696. & qui m'affûroit, que son Commissaire Général m'accorderoit assurément tout ce que je lui demanderois de sa part.

Le dit Commissaire prit copie de la Lettre de notre Généralissime, & cependant il écrivit à Monsieur le Baron de Malqueneck favori de son Altesse Electorale de Baviere, & à Monsieur Coxis Chef Président pour Sa Majesté Catholique le Roi d'Espagne mon Souverain, desquels j'avois obtenu la permission étant au dernier camp de Grandmont de me rendre auprès du dit Seigneur Roi d'Angleterre pour recevoir ses ordres. Il m'envoya donc à notre Couvent des Recollects d'Anvers pour y faire faire des habits seculiers de l'argent, qui me fut fourni pour cela par Monsieur Hul Envoyé extraordinaire de Sa Majesté Britannique par ordre de mon dit Sieur de Blathuayt. Là je reçus tous les ordres, qui m'étoient nécessaires pour partir.

Etant muni de toutes mes patentes je me mis en chemin pour me rendre à Amsterdam avec un Capitaine de Navire Venitien.

Mais.

U
onseigneur l'In-
sance de Mon-
partoit pour la
e rendis à Lou-
Pése Bonaven-
de notre Ordre,
de m'écrire de
ra 1696. & qui
niffaire Général
out ce que je lui

opie de la Lettre
& cependant il é-
n de Malqueneck
torale de Bavié-
Chef Président
que le Roi d'Es-
desquels j'avois
t au dernier camp
dre auprès du dit
pour recevoir ses
ic à notre Couvent
our y faire faire des
, qui me fut four-
r Hul Envoyé ex-
té Britannique par
e Blathuayt. Là je
ui m'étoient neces-

mes patentes je me
e rendre à Amster-
de Navire Venitien.
Mais

LECTEUR.

Mais par une facheuse rencontre six Cavaliers nous arrétèrent entre Anvers & Mordijk, & se saisirent de tout ce que nous avions d'argent. Cependant par le moyen de quelques amis je me rendis à Loo, & à la Haye, où je fus très-bien reçu par le dit Sieur de Blathuayt, qui me fit donner ma subsistence pour reparer une partie du vol, qui m'avoit été fait, après quoi j'eus l'honneur de faire la reverence au Roi avant son départ pour l'Angleterre.

Je me rendis en suite à Amsterdam, où je croyois, que je pourrois faire imprimer le Livre de ma Découverte: mais j'y trouvai des obstacles considerables. Cela m'obligea de m'abandonner désormais à la Providence Divine, voyant que toutes les mesures, que j'avois prises pour prévenir toutes sortes de difficultez, n'empêchoient pas, que je n'en trouvasse par tout.

Cette même Providence, dont les ressorts sont impénétrables, & qui nous conduit toujours au but, qu'elle nous a marqué, m'inspira le dessein de quitter Amsterdam pour me rendre à Utrecht sous l'aveu du gene-reux Comte d'Athlone, General de la Cavalerie des Etats. J'avois eu l'honneur de manger souvent à sa table dans les Pays-Bas. Il avoit même empêché à ma consideration, qu'on ne demolit la clôture des hautes murailles des Religieuses Recolletines de Gofselies. C'est par sa recommandation, que
* * *
plu.

A V I S A U

plusieurs personnes considerables par leur naissance, & par leur dignité ont eu la bonté de m'accorder leur protection pour l'exécution de mon dessein.

Il est vrai pourtant, que l'honneur, qu'ils m'ont fait, n'a pas empêché que plusieurs personnes différentes, que la charité m'empêche de nommer, n'ayent répandu plusieurs calomnies contre moi. Et cela sans doute m'a causé du trouble dans mon travail. Cependant j'espère, que Dieu leur donnera d'autres pensées de moi, & que rentrés en eux-mêmes, ils reconnoîtront l'injustice de leur procédé à mon égard: qu'ainsi ils m'empêcheront d'en porter mes plaintes aux Puissances, qui m'ont employé à travailler pour le public, en lui faisant part de ce que j'ai découvert dans mes voyages.

Au reste j'en donne ici le premier Tome, qui sera bientôt suivi du Second, où j'aurai lieu de faire connoître à toute la terre les insultes, qui m'ont été faites par des gens, qui ne cherchoient qu'à me perdre. J'espère, cher Lecteur, que vous serez content de mon travail, & sur tout de toutes les choses curieuses, que vous y trouverez.

Que si les Puissances travaillent à établir de bonnes Colonies dans les vastes Pays, dont je donne ici la Découverte, elles auront l'avantage d'avoir fondé un commerce avantageux pour leurs sujets, & en même temps elles auront la gloire d'avoir travaillé
au

IS AU

onsiderables par leur naif
dignité ont eu la bonté
protection pour l'execu-
n.

nt, que l'honneur, qu'ils
s empêché que plusieurs
es, que la charité m'em-
n'ayent repandu plusieurs
moi. Et cela sans doute
ble dans mon travail. Ce-
ne Dieu leur donnera d'au-
i, & que rentrans en eux-
voitront l'injustice de leur
ard: qu'ainsi ils m'empê-
r mes plaintes aux Puissan-
employé à travailler pour le
isant part de ce que j'ai
es voyages.

onne ici le premier Tome,
uivi du Second, où j'aurai
noître à toute la terre les
nt été faites par des gens,
nt qu'à me perdre. J'espè-
r, que vous serez content
& sur tout de toutes les
que vous y trouverez.
ances travaillent à établir
nies dans les vastes Pays,
i la Découverte, elles au-
l'avoir fondé un commerce
leurs sujets, & en même
nt la gloire d'avoir travaillé
au

LECTEUR.

au salut de ces pauvres Peuples, qui periront
éternellement, s'ils ne sont amenez à la con-
noissance du vrai Dieu, mais qui par le se-
cours, qu'on leur donnera à cet égard, pour-
ront venir à la connoissance de la vérité &
du Salut en nôtre Seigneur Jesus Christ.

Le Libraire a enrichi cette nouvelle Im-
pression de toutes les Cartes, & de toutes
les Tailles douces nécessaires pour donner
une Idée nette de certaines choses, qui se
comprennent mieux, quand on en a quelque
représentation devant les yeux. Vous y
verrez sur tout une description du grand Saut
de Niagara, qui est la plus belle & tout en-
semble la plus effroyable Cascade, qui soit
dans tout l'Univers. Je vous proteste ici
devant Dieu, que ma Relation est fidèle &
sincere, & que vous pouvez ajouter foi à
tout ce qui y est rapporté. Je voudrois a-
voir pu la rendre plus agréable, qu'elle n'est.
J'ai fait pourtant tout ce qui m'a été possi-
ble pour la rendre aisée, intelligible, & de-
chargée de tout embarras, afin que chacun
la pût lire avec quelque satisfaction. Adieu

T A B L E
D E S
C H A P I T R E S.

CHAP. I. *Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Découverte à entreprendre le voyage, dont il donne ici la Relation.* pag. 8

II. *Moyens par lesquels l'Auteur de ce pénible voyage s'accoutumoit à souffrir les travaux de la Mission.* 16

III. *Description des Canots, dont on se sert pour voyager dans l'Amérique pendant l'Été.* 19

IV. *Autres motifs qui exciterent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.* 23

V. *Description du Fort de Catarackouy, nommé depuis le Fort de Frontenac.* 30

VI. *Description des Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers.* 40

VII. *Description du Saut, ou Chûte d'eau de Niagara, qui se voit entre le Lac Ontario & le Lac Erié.* 44

VIII. *Description du Lac Erié.* 49

IX. *Description du Lac Huron.* 51

X. *Description du Lac nommé par les Sauvages l'inouâk, & par nous Illinois.* 53

XI. *Courte Description du Lac Supérieur.* 54

XII. *Quel est le Génie regnant du Canada.* 56

XIII. *De-*

L E

T R E S.

ont engagé l'Au-
teur à entreprendre le
Relation. pag. 8
l'Auteur de ce pé-
à souffrir les tra-
16
s, dont on se sert
pendant l'Esté. 19
citerent plus forte-
couverte à Pentre-
23
Catarockouy, nom-
nat. 30
s d'eau douce, les
x de tout l'Univers.
40
ut, ou Chûte d'eau
ntre le Lac Ontario
44
ac Erié. 49
Huron. 51
nommé par les Sau-
vus Illinois. 53
du Lac Supérieur. 54
gnant du Canada. 56
XIII. De-

TABLE DES CHAP.

XIII. Description du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada, pour nous rendre au Sud-Oüest de la Nouvelle France, ou Canada.	60
XIV. Description de second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac dans un Brigantin sur le Lac Ontario, ou de Frontenac.	72
XV. Ambassade, que nous fumes obligez de faire par terre aux Iroquois Tsonnontouans	78
XVI. Description d'un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous fimes construire près du Detroit du Lac Erié pendant l'hyver & le printemps de l'an 1679.	92
XVII. Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac.	103
XVIII. Second embarquement au Fort de Frontenac.	110
XIX. Description du troisiéme embarquement par notre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.	117
XX. Description de ce qui se passa pendant la traverse, que nous fimes du Detroit, qui est entre le Lac Erié & le Lac Huron.	125
XXI. Relation de notre Navigation sur le Lac Huron jusques à Missilimakinak.	129
XXII. Quatriéme embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.	140
XXIII. Embarquement en Canot pour continuer notre Découverte depuis les Poutouasamis jusques aux Miami, de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.	147
XXIV. Description du Calumet	149
XXV. Co-	153

TABLE DES CHAP.

XXV. Continuation de notre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois.	154
XXVI. Accomodement fait entre les Sauvages Outouägamis & nous.	162
XXVII. Construction d'un Fort, & d'une Maison près de la Riviere des Miamis.	171
XXVIII. Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois.	176
XXIX. Description de notre embarquement à la source de la Riviere des Illinois.	182
XXX. Description de la Chasse, que les peuples de ces pays-là font des taureaux, & des vaches sauvages, de la grosseur de ces animaux, & des avantages, que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paissent avec d'autres bêtes fauves.	186
XXXI. Description de notre arrivée chez les Illinois. Peuple fort nombreux par rapport aux autres Sauvages de l'Amérique.	196
XXXII. Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous jusques à la construction d'un Fort.	207
XXXIII. Reflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit, qu'on pouvoit esperer de leur conversion.	217
XXXIV. Construction d'un Fort, que nous fimes bâtir sur la Riviere des Illinois nommé Chéragou par ces Barbares, & par nous le Fort de Creve-cœur, ensemble la Fabrique d'une nouvelle Barque pour descendre à la Mer.	223
XXXV. Recit de ce qui se passa avant le	de-

CHAP.

re Découverte en
qu'au bout du Lac
 154
fait entre les Sau-
 162
un Fort, & d'une
les Miami. 171
au Fort des Mia-
ere des Illinois. 176
re embarquement
Illinois. 182
Chasse, que les peu-
taureaux, & des
peffeur de ces ani-
que l'on peut tirer
continent, où ils
fauves. 186
notre arrivée chés
breux par rapport
Amerique. 196
si se passa entre les
la construction d'un
 207
l'humeur des Illi-
pen de fruit, qu'on
version. 217
un Fort, que nous
des Illinois nommé
& par nous le Fort
Fabrique d'une nou-
à la Mer. 222
si se passa avant le
 de-

TABLE DES CHAP.

depart de l'Auteur pour sa nouvelle Décou-
verte; avec le Retour du Sieur de la Salle au
Fort de Frontenac, & les Instructions, qu'un
Sauvage nous donna touchant le Fleuve Mescha-
sipi. 230
 XXXVI. *Depart de l'Auteur en Canot du*
Fort de Crevecoeur avec les deux hommes, dont
il a été parlé, pour se rendre aux Nations é-
loignées. 241
 XXXVII. *Quels ont été les motifs, que*
l'Auteur a eus ci-devant de cacher les memo-
res, qu'il avoit de cette Découverte. & de ne
les pas inserer dans la Description de sa Loui-
sane touchant le bas du grand Fleuve Mescha-
sipi, avant que de remonter vers sa source,
comme il a fait. 249
 XXXVIII. *Continuation du Voyage de l'Au-*
teur sur le Fleuve Meschasipi. 261
 XXXIX. *Raisons, qui nous obligerent de*
remonter le Fleuve Meschasipi sans aller plus
loin vers la Mer. 272
 XL. *D. part de Koroa sur le Fleuve Mescha-*
sipi. 283
 XLI. *Description de la beauté du Fleuve Me-*
schasipi, des terres, qui le bordent de pars &
d'autre, & qui sont d'une beauté ravissante,
& des Mines de cuivre de plomb & de char-
bon de terre qu'on y trouva. 295
 XLII. *Description des divers langages de ces*
peuples & de leur soumission à leurs Chfs. Des
manieres différentes de ces peuples de Meschasipi
d'avec les Sauvages du Canada, & du peu de
fruit,

TABLE DES CHAP.

fruit, qu'on peut esperer pour la Religion Chré-
tienne parmi eux. 304

XLIII. Description de la pêche, que nous
faisons des Eturgeons. Crainte de nos gens,
qu'une vouloient point passer en remontant près
de l'embouchure de la Riviere des Illinois, &
du changement des terres, & du Climat en
allant vers le Nord. 311

XLIV. Description succinte des Rivieres,
qui perdent leurs noms dans le Fleuve Mescha-
sipi, du Lac des pleurs, du Saut St. Antoine
de Padoue. De la solle avoine, & de plusieurs
circonstances de la continuation de nôtre Voya-
ge. 314

XLV. L'Auteur est arrêté avec les deux
Canoteurs par six vingts Sauvages, qui après
plusieurs attentats sur leur vie, les menerent
ensin au haut du Fleuve Meschafpi. 323

XLVI. Resolution, que les Barbares pri-
rent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes
dans leur Pays au haut du Fleuve Meschafpi. 329

XLVII. Insultes & avanies, que les Sauva-
ges nous firent avant que de nous conduire chés
eux. Ils attenterent souvent à nôtre vie. 332

XLVIII. Les avantages, que les Sauvages
du Nord ont sur ceux du Sud à la Guerre, &
la Ceremonie, que fit un des Capitaines en nous
faisant faire halte à midi. 337

XLIX. Ruses & artifices d'Aquipageuin
pour avoir adroitement les marchandises de
nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres évé-
ne- 342

CHAP.

de la Religion Chrétienne
 304
 du péche, que nous
 avons faite de nos gens,
 en remontant près
 de des Illinois, &
 du Climat en
 311
 de des Rivieres,
 le Fleuve Mescha-
 u Saut St. Antoine
 ne, & de plusieurs
 d'ion de notre Vaya-
 314
 vité avec les deux
 Sauvages, qui après
 de vie, les menerent
 Meschafipi. 323
 de les Barbares pri-
 es les deux hommes
 Fleuve Meschafipi.
 329
 anies, que les Sauva-
 de nous conduire chés
 de nous à notre vie. 332
 ges, que les Sauvages
 Sud à la Guerre, &
 es Capitaines en nom
 337
 ifices d'Aquipaguetin
 les marchandises de
 plusieurs autres évé-
 ne-

TABLE DES CHAP.

nemens de notre voyage. 341
 L. Des Vieillards pleurent sur nous pendant
 la Nuit. Nouvelles insultes d'Aquipaguetin.
 Maniere, dont ces Sauvages allument du feu
 par friction. 345
 LI. Ceremonies des Barbares, lors qu'ils
 partagerent les prisonniers; & continuation du
 Voyage par terre. 349
 LII. Contestation des Sauvages sur le par-
 tage de nos Marchandises, & de notre équipage
 avec mes Ornement Sacerdotaux & ma Caf-
 sette. 352
 LIII. La Troupe approche du Village. Con-
 seil des Sauvages pour savoir, s'ils nous tue-
 roient, ou s'ils nous sauveroient en nous adop-
 tant pour leurs enfans. Reception, que nous
 firent ces peuples, & de l'usage, qu'ils firent
 de ma Chasuble. 355
 LIV. Reception faite à l'Auteur par les
 Parens d'Aquipaguetin. Ils le font suer pour
 le guerir de ses fatigues. Usage, qu'ils font de
 sa Chapelle, & de ses Ornement. 359
 LV. Faim, que l'Auteur souffre parmi les
 Barbares Ils admirent sa Bouffole, & une
 marmite de fer, qu'il avoit. Il compose un petit
 Dictionnaire, & les instruit sur la Religion, sur
 la Polygamie, & sur le Celibat. 365
 LVI. Le plus considerable Ch.f des Issati,
 & des Nadouissans fait de grands reproches
 à ceux, qui nous avoient pris. l'Auteur bap-
 tise la fille de Mamenssi. 372
 LVII. Ambassade envoyée aux Issati par
 des

TABLE DES CHAP.

- des Sauvages qui habitent à l'Ouest de ces peuples, ce qui fait voir qu'il n'y a point de Détroit d'Amien, & que le Japon est dans le même Continent que la Louisiane. 378
- LVIII. Les Issati s'assemblent pour la Chasse des saureaux sauvages. Refus que les deux Canoteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canoë pour descendre la Rivière de St. François. 384
- LIX. Les Sauvages font haler au dessus du Saut de St. Antoine de Padoue. Ils se trouvent en nécessité de viures. L'Auteur va avec le Picard à la Rivière d'Ouisconsin. Avantures de leur voyage. 390
- LX. Chasse des Tortues, le Canoë enlevé à l'Auteur par un vent impétueux. ce qui le jette dans une grande nécessité avec son Compagnon de voyage. 398
- LXI. Nous cherchions la Rivière d'Ouisconsin; Aquipagnésin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne subsistions que par un pur Miracle de la Providence de Dieu. 404
- LXII. Grande nécessité où l'Auteur se trouve avec son Compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prières. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la chasse. 407
- LXIII. Les Femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le Fleuve. Adresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier Sauvage. 412
- LXIV. Arrivée du Sieur du Luth dans notre

CHAP.

Où est de ces peu-
 a point de Dé-
 apen est dans le
 iane. 378
 lent pour la Chas-
 Refus que les deux
 Auteur dans leur
 viere de St. Fran-
 384
 baler au dessus du
 oc. Ils se trouvent
 Auteur va avec le
 onsin. Avantures
 390
 le Canot enlevé à
 eux. ce qui le jet-
 avec son Compagnon
 398
 riviers d'Ouisconsin;
 & nous devance
 que subsistions que par
 vance de Dieu. 404
 où l'Auteur se trou-
 voyage, qui les obli-
 es. Ils retrouvent
 r de la chasse. 407
 Sauvages cachent a-
 viande. On descend
 leurve. Adresse des
 n particulier Sauva
 412
 ur du Luth dans nô-
 tre

TABLE DES CHAP.

tra Camp. Il nous prie de retourner avec ses
 gens & lui aux Issati & Nadouessans. Je
 jette ma couverture sur un mort; ce qui plus aux
 Sauvages. 417
 LXV. l'Auteur prend congé des Sauvages
 pour retourner en Canada. Un Sauvage est mas-
 sacré par le Chef, parce qu'il conseilloit de nous
 tuer. Contestation entre le Sieur du Luth &
 moi sur le Sacrifice d'un de ces Barbares. 423
 LXVI. Le Sieur du Luth est épouvanté d'u-
 ne Armée de Sauvages, qui nous surprit, avant
 que nous fussions dans la Riviere d'Ouisconsin.
 430
 LXVII. Voyage de l'Auteur avec ses com-
 pagnons depuis l'embouchure de la Riviere
 d'Ouisconsin jusques à la grande Baye des Puans.
 435
 LXVIII. l'Auteur avec ses compagnons se-
 journe quelque tems parmi la Nation des Puans.
 Origine de ce nom. On celebre la Messe en ce
 lieu, & on passe l'hyver à Misslimakinak. 439
 LXIX. Départ de l'Auteur de Misslima-
 kinak. Il passe deux grands Lacs. Prise d'un
 grand Ours. Particularité de la Chair de cet
 animal. 448
 LXX. Rencontre, que l'Auteur fait sur le
 Lac Erié d'un Capitaine Oustaouats, nommé
 Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous
 raconta plusieurs aventures de sa Famille & de
 sa Nation. On examine encore le grand Saut
 de Niagara. 452
 LXXI. l'Auteur part du Fort, qui est à
 l'em-

TABLE DES CHAP.

l'embouchure de la Riviere de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves, qu'ils avoient faits sur les Onstaciats. 467

LXXII. P. Auteur quitte les Iroquois Tsonontouians, & arrive au Fort de Frontenac. 473

LXXIII. P. Auteur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux Rapido, qu'on appella le long Saut. Il est agreablement recen à Montréal par Monsieur le Comte de Frontenac. 477

LXXIV. Grande deroute des Illinois, qui furent attaquez & surpris par les Iroquois. 488

LXXV. Les Sauvages Kikapoux assassinent le Pere Gabriel de la Ribourde, Missionnaire Recollect. 498

LXXVI. Retour de P. Auteur de cette grande Decouverte à Quebec. Ce qui se passa à son arrivée au Convent de Notre Dame des Anges près de cette ville. 509

ES CHAP.

ere de Niagara, & ob-
n Conseil de rendre les
ut faits sur les Outaou-

467
quitte les Iroquois Tson-
au Fort de Frontenac.

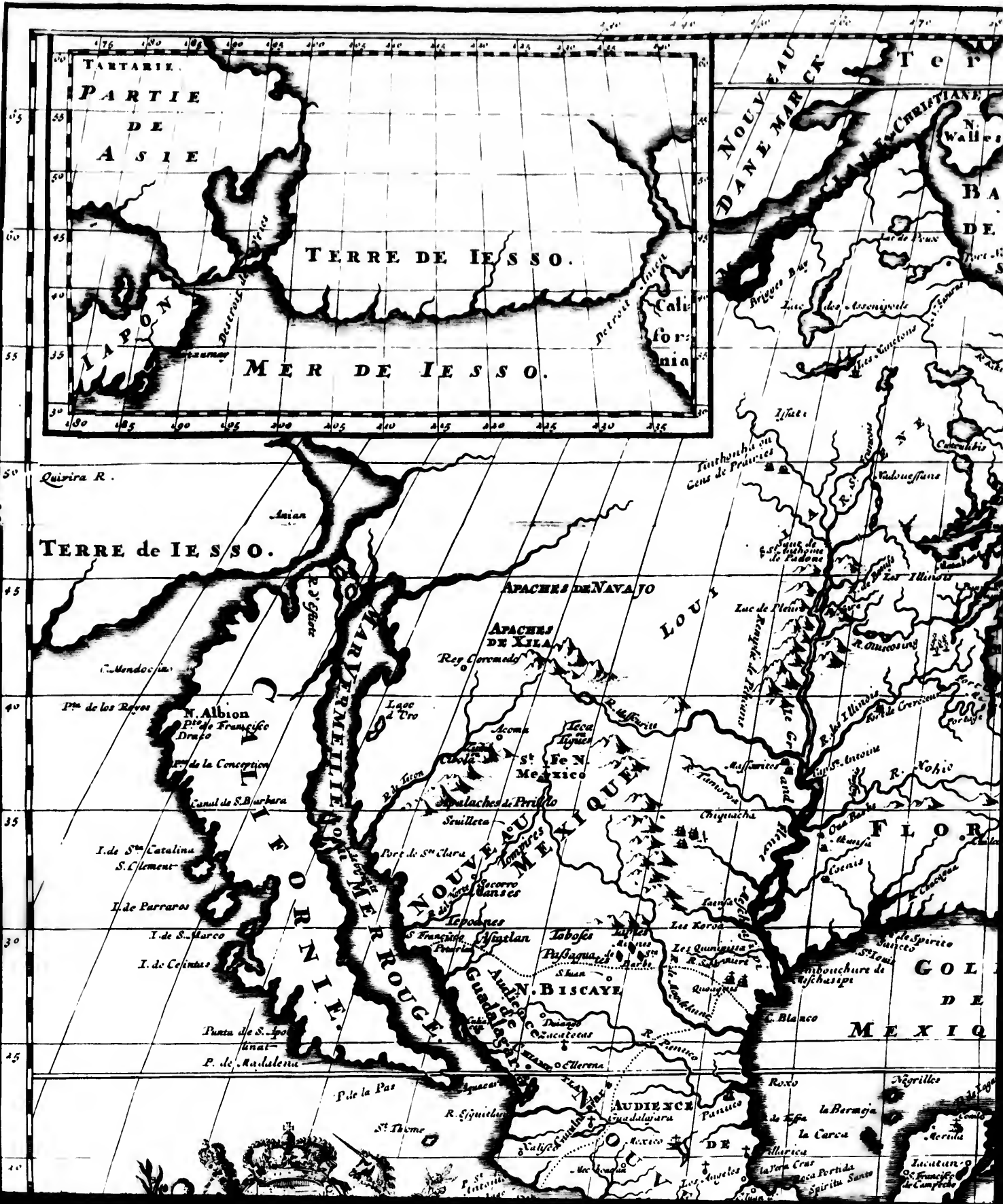
473
part du Fort de Fron-
x Rapide, qu'on appelle
cablement rien à Mont-
omte de Frontenac. 477

eroute des Illinois, qui fu-
is par les Iroquois. 488
ges Kikapoux assassinent
Ribourde, Missionnaire

498
l'Auteur de cette gran-
c. Ce qui se passa à son
Nôtre Dame des Anges

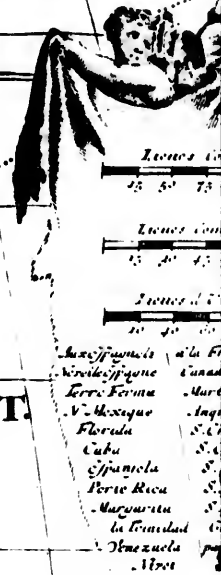
509

NOU-







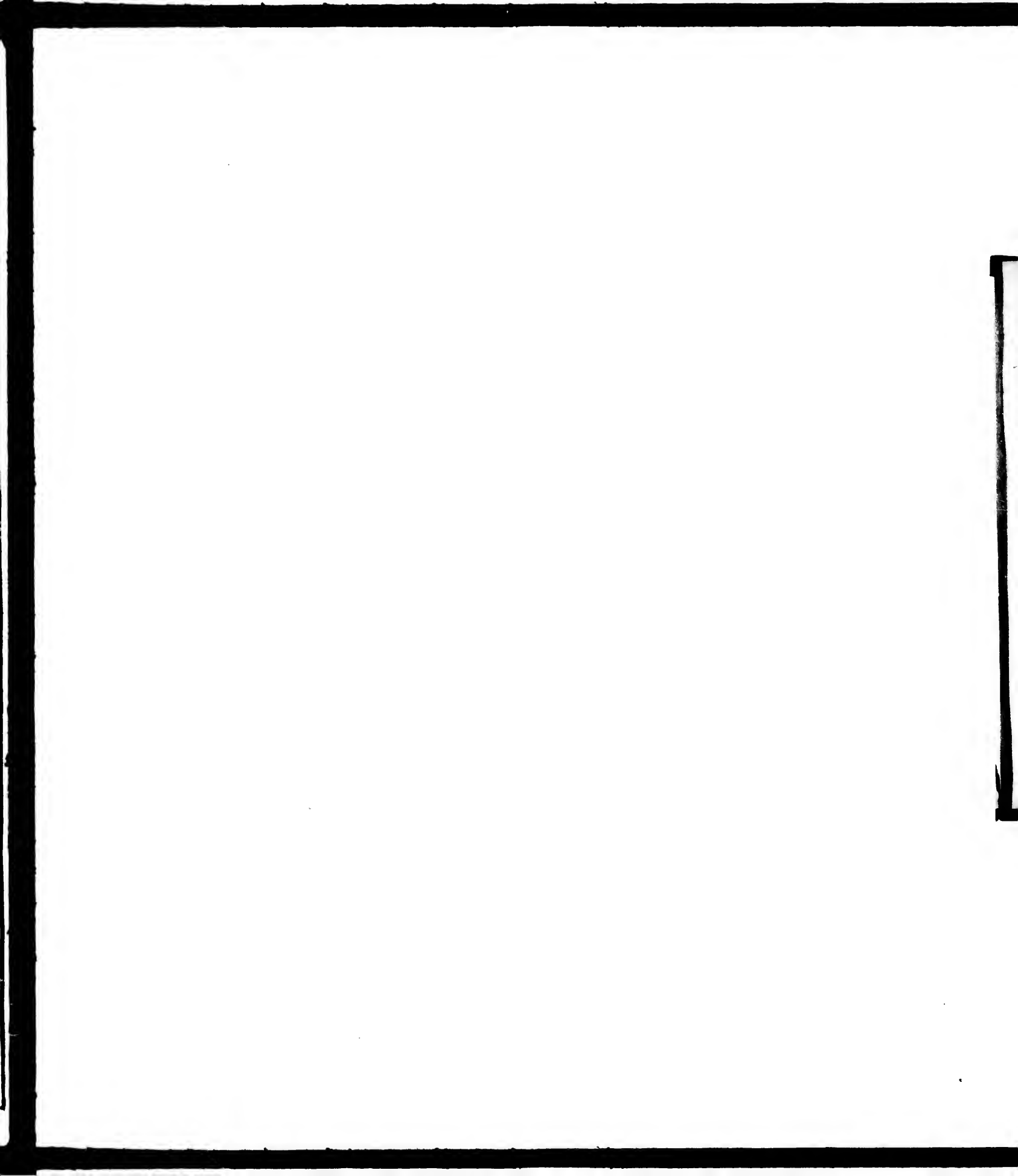


Longues	10	20	30
Largeurs	10	20	30
Profondeurs	10	20	30
Hauteurs	10	20	30
Largeurs	10	20	30
Profondeurs	10	20	30
Hauteurs	10	20	30
Largeurs	10	20	30
Profondeurs	10	20	30
Hauteurs	10	20	30

1 80 2 85 2 90 2 95 3 00 3 05 3 10 3 15 3 20 3 25



Carte
 du tres grand
 PAYS
 entre le
NOUVEAU MEXIQUE
 et la
 Nouvelle Espagne
 Dediee a
GULLIAUME III^e
 Roi de Grande Bretagne
 Par Louis P.
LOUIS HENNEPIN
 Missionnaire de la Compagnie
 Chez **PERUSSEAU**
 a. Leiden 1704



NOUVEAU VOYAGE
D'UN PAYS
NOUVELLEMENT
DÉCOUVERT,
Plus grand que
L'EUROPE,
Situé dans
L'AMÉRIQUE
Entre le
*Nouveau Mexique & la Mer
glaciale.*
AVANT PROPOS.

LES Hommes ne se lassent
jamais de contempler les
objets, qu'ils ont devant
les yeux, parce qu'ils
découvrent toujours mille
beautés ravissantes, capa-
bles de les satisfaire & de les instruire. Ils
sont même souvent surpris & comme en-
chan-

2 AVANT PROPOS.

chantez des merveilles, qu'ils y rencontrent, & c'est par là qu'ils sont fortement engagés à les considérer avec toute l'exactitude possible, dans le dessein de contenter leur curiosité naturelle, & de nourrir leur esprit.

Il en est à peu près de même des Voyageurs. Ils ne sont jamais las de faire des Découvertes; ils cherchent toujours des Pays inconnus, & des Nations étrangères, dont les Histoires ne parlent point, parce qu'ils se proposent d'enrichir le Public de plusieurs beautés nouvelles, dont on n'avoit point eu d'idées jusques là. Il est vrai, que leurs entreprises les exposent à de grandes peines, & à des périls presque infinis: mais ils s'en consolent, & souffrent tout avec plaisir, sans s'en retenir, parce qu'ils espèrent de contribuer par là au bien public, & même à la gloire de Dieu en contentant leurs propres desirs. Et c'est par là qu'ils sont invinciblement portés à faire ces Découvertes, & à chercher de nouvelles Terres, & des Peuples in-

PROPOS.

qu'ils y rencon-
qu'ils sont forte-
siderer avec toute
dans le dessein de
é naturelle, & de

crès de même des
nt jamais las de
s ; ils cherchent
mnus, & des Na-
nt les Histoires ne
qu'ils se propo-
Public de plusieurs
dont on n'avoit
es là. Il est vrai,
les exposent à de
à des perils pres-
s'en consolent, &
aisir, sans s'en re-
spèrent de contri-
n public, & mé-
Dieu en contentant
Et c'est par là
ment portez à fai-
& à chercher de
& des Peuples in-
con-

AVANT PROPOS. 3

connus, dont on n'avoit jamais ouï par-
ler.

Ceux, qui n'ont pour but dans leurs
voyages, que d'étendre le Royaume de
Jesus-Christ, ne se proposent en cela
que de travailler pour la gloire de Dieu.
Dans cette vûë ils exposent couragen-
sement leur vie, qu'ils content pour
rien. Ils essayent les plus grandes fa-
tignes, & s'engagent dans des chemins
impraticables & dans mille précipices
effroyables pour l'exécution de leurs des-
seins. Ils franchissent néanmoins tou-
tes ces effroyables difficultez, afin de
contribuer par ce moyen à la gloire de
celui, qui les a créés, & sous la con-
duite duquel ils entreprennent ces péni-
bles voyages.

Il est assez ordinaire de voir des hom-
mes intrépides, qui affrontent hardiment
la mort la plus effroyable dans les com-
bats, & dans les voyages les plus dan-
gereux. Ils ne se rebutent point des
hazards, auxquels ils s'exposent par
mer ou par terre. Rien n'est à l'é-
preuve de leur courage, qui les rend

4 AVANT PROPOS.

capables d'entreprendre tout. Aussi les voit-on souvent réussir dans leurs desseins, & venir à bout des entreprises les plus difficiles. Il faut avouer cependant, que s'ils envisageoient mûrement, & de sang froid les perils, qu'ils ont à es-
suyer, peut-être qu'ils auroient de la peine à s'y résoudre, & ne formeroient pas leurs desseins avec tant de hardiesse & d'intrepidité. Mais ils ne considèrent ordinairement les dangers qu'en gros, & d'une vue légère. Et quand une fois ils ont mis la main à l'œuvre, l'occasion les engage insensiblement, & les mène plus loin, qu'ils n'avoient crû d'abord. Ce qui fait, que bien souvent les grandes Découvertes, qui se font dans les voyages, sont plutôt l'ouvrage du hazard que d'un dessein bien formé.

Il m'est arrivé quelque chose de semblable dans le voyage, dont je veux donner ici la Relation au Public. J'ai aimé toute ma vie à voyager, & ma curiosité naturelle m'a porté à visiter successivement plusieurs parties de l'Eu-
rope.

PROPOS.

tout. Aussi les
dans leurs des-
des entreprises les
avouer cependant,
mûrement. & de
qu'ils ont à es-
ils auroient de la
& ne formeroient
sans de hardiesse
is ils ne considerent
ers qu'en gros, &
Et quand une fois
à l'auteur, l'oc-
niblement, & les
s'ils n'avoient crû
ait, que bien sou-
éconvertes, qui se
, sont plutôt l'ou-
e d'un dessein bien

quelque chose de sem-
ge, dont je veux
au Public. J'ai
à voyager, & ma
m'a porté à visiter
urs parties de l'Eu-
rope.

AVANT PROPOS. 5

rope. Mais n'étant pas satisfait à cet é-
gard, j'ai porté mes vûes plus loin, &
j'ai souhaité de voir les Pays les plus éloi-
gnés, & les Nations les plus inconnues.
C'est ce qui m'a fait découvrir ce grand
& vaste Pays, où aucun Européen n'avoit
été avant moi.

J'avoie que je n'avois pas prévu les
embarras, que j'ai trouvez dans ce grand
& pénible voyage, ni les dangers, aus-
quels j'ai été exposé en le faisant. Peut-
être que j'en eusse été effrayé en les conside-
rant, & que cela m'eût rebuté d'un des-
sein si laborieux, & environné d'un si
grand nombre d'affreuses difficultez. Ce-
pendant j'ai franchi enfin toutes ces dif-
ficultez, & je suis ainsi venu à bout d'u-
ne entreprise capable d'épouvanter tout au-
tre que moi. En quoi j'ai satisfait mes
désirs tant à l'égard de l'envis que j'ai de
voir des Pays nouveaux, & des Nations
inconnues, qu'à l'égard du dessein que
j'ai de m'employer au salut des Ames, &
à la gloire de Dieu.

C'est ainsi, que j'ai découvert un Pays
admirable, dont on n'avoit point eu de

6 AVANT PROPOS.

connoissance jusques à présent. J'en donne ici la description assez ample, & à mon avis assez bien circonstanciée. Je la distingue par petits chapitres pour la commodité du Lecteur. J'espère que le Public me saura quelque gré de mon travail, parce qu'il en pourra tirer de l'avantage. Son approbation au reste me récompensera abondamment de toutes les peines, que j'ai souffertes, & des grands dangers, que j'ai courus dans mon voyage.

Cette description de ma Découverte passera peut-être pour fautive & pour incroyable dans l'esprit de ceux, ou qui n'ont jamais voyagé, ou qui n'ont jamais lu les Histoires de ces Hommes hardis & curieux; qui nous ont donné les Relations des Pays inconnus, qu'ils ont visités. Mais je ne m'arrêterai pas à ce que des gens de cette trompe peuvent dire. Ils n'ont jamais eu assez de courage pour entreprendre quelque action éclatante, capable de leur acquérir de la réputation dans le Monde. Ils se sont renfermez dans des bornes étroites, & n'ont rien fait,

PROPOS.

font. J'en donnez ample, & à constance. Je la tire pour la com- espère que le Pu- gré de mon tra- vira tirer de l'a- ion au reste me ré- de toutes les pei- s, & des grands us dans mon voya-

ma Découverte fautive & pour in- de ceux, ou qui ou qui n'ont jamais Hommes hardis ont donné les Ré- nus, qu'ils ont vi- arrêterai pas à ce rompe peuvent dire. z de courage pour ction éclatante, ca- ir de la reputation se sont renfermez ites, & n'ont rien fait,

AVANT PROPOS. 7

fait, qui les distingue avantageusement parmi les hommes. Ils seroient donc bien mieux d'admirer ce qu'ils ne comprennent pas, & de demeurer dans un sage silence, que de blâmer ce qu'ils ne connoissent point.

On accuse ordinairement les Voyageurs de debiter quantité de mensonges & d'impostures. Mais les hommes d'un courage ferme & magnanime se mettent au dessus de ces fades railleries. Après tout en effet ils auront toujours pour eux l'estime & l'approbation des gens d'honneur, qui ayant de grandes lumières & de la pénétration, sont capables de juger sainement des travaux, & du mérite de ceux, qui ont ainsi hazardé leur vie pour la gloire de Dieu, & pour le bien public. Cela récompensera hûment les Voyageurs courageux, qui se sont ainsi volontairement exposez à toutes sortes de fatigues & de dangers pour se rendre utiles au genre humain.



CHAPITRE I.

Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Découverte à entreprendre le voyage, dont il donne ici la Relation.

JE me suis toujours senti un grand penchant à fuir le monde, & à vivre dans les règles d'une vertu pure & sévère. Ce fut dans cette vûe, que j'entrai dans l'Ordre de saint François, afin de passer mes jours dans une vie austère. J'en pris donc l'habit avec plusieurs de mes Compagnons d'étude, à qui j'inspirai le même dessein. Je sentoie une joye extrême, quand je lisois l'histoire des travaux, & des voyages des Religieux de mon Ordre, lesquels ont été les premiers, qui ont

en-



CHAPITRE I.

*ont engagé l'Auteur
à découvrir à entrepren-
age, dont il donne ici
n.*

toûjours senti un grand
fuyr le monde, & à vi-
s règles d'une vertu pu-
Ce fut dans cette vûë,
dans l'Ordre de saint Fran-
passer mes jours dans une
J'en pris donc l'habit a-
de mes Compagnons d'é-
P'inspirai le même dessein.
ne joye extrême, quand
oïre des travaux, & des
Régieux de mon Ordre,
été les premiers, qui ont
en-

Nouv. VOY. DANS L'AMER. &c. 9
entrepris des Missions. Je me repré-
sentois souvent, qu'il n'y avoit rien
de plus grand, ni de plus glorieux que
d'instruire des peuples barbares & ig-
norans, & de les amener à la luanc-
re de l'Evangile. Et comme je re-
marquois, que les Régieux de mon
Ordre avoient travaillé avec beaucoup
de zele & de succès à ce grand ou-
vrage, je sentois naître en mon cœur
le désir de marcher sur leurs traces, &
de me consacrer ainsi à la gloire de
Dieu, & au salut des Ames.

J'observai en lisant l'histoire de nô-
tre Ordre, que dans un Chapitre gé-
néral, qui fut assemblé en l'an 1621.
depuis que le Père Martin de Valen-
ce, l'un de nos premiers Réformateurs,
fût passé dans l'Amerique, on conta,
qu'il y avoit cinq cens Convens de
Récollets établis dans ce nouveau Mon-
de, & distribuez en vingt-deux Pro-
vinces. A mesure que j'avançois en
âge, cette inclination pour les voyages
d'Outre-Mer se fortifioit dans mon
cœur. Il est vrai, qu'une de mes Sœurs

mariée à Gand, laquelle j'aime avec une extrême tendresse, me détournoit de ce dessein, autant qu'elle pouvoit, lors que j'étois auprès d'elle dans cette grande ville, où je m'étois transporté pour y apprendre la langue Flamande. Mais j'étois sollicité d'autres par plusieurs de mes Amis d'Amsterdam d'aller aux Indes Orientales, & mon penchant naturel pour les voyages, joint à leurs prières, m'ébranloit fortement, & me déterminoit presque à me mettre en mer pour contenter mon désir.

Ainsi toutes les remontrances de ma Sœur ne purent me détourner de mon premier dessein. Je me mis donc en chemin pour voir l'Italie, & je visitai par l'ordre de mon Général les plus grandes Eglises, & les Convens les plus considérables de notre Ordre en ce Pays-là, & en Allemagne. En quoi je commençai à satisfaire ma curiosité naturelle. Revenant enfin dans nos Pays-Bas, le R. P. Guillaume Herinx Récollet, mort depuis peu Evêque d'Ipres,

VOYAGE

elle j'aime avec
me détournoit
qu'elle pouvoit,
d'elle dans cer-
je m'étois trans-
dre la langue Fla-
sollicité d'ail-
mes Amis d'Am-
Indes Orientales,
urel pour les voya-
ieres, m'ébranloit
déterminoit pres-
mer pour conten-
montrances de ma
détourner de mon
me mis donc en
Italie; & je visi-
on Général les plus
& les Convens les
de nôtre Ordre en
Allemagne. En quoi
satisfaire ma curiosité
ant enfin dans nos
Guillaume Herinx
depuis peu Evêque
d'Ipres,

DANS L'AMERIQUE SEPT. 18

d'Ipres, s'opposa au dessein, que j'a-
vois de continuer mes voyages. Il
m'arrêta donc dans le Convent de
Halles en Hainaut, où je fis l'office
de Prédicateur pendant un an. Après
quoi je me rendis du consentement de
mon Superieur au Pays d'Artois, &
de là je fus envoyé à Calais pour y faire
la quête, pendant qu'on y travailloit
à sailler les harengs.

Etant là ma plus forte passion é-
toit d'entendre les Relations, que les
Capitaines de Vaisseaux faisoient de
leurs longs voyages. Je retournai en
suite à nôtre Convent du Biez par
Dunkerken. Mais je me cachois sou-
vent derriere les portes des Cabarets,
pendant que les Matelots parloient de
leurs navigations. La fumée du ta-
bac me causoit de grands maux d'esto-
mach en m'attachant ainsi à les écou-
ter. Cependant j'étois fort attentif à
tout ce que ces gens-là racontotent des
reueontres, qu'ils avoient eues sur mer,
des hazards, qu'ils avoient courus, &
des divers accidens de leurs voyages.

A. 6. dans

12 NOUVEAU VOYAGE

dans les Pays éloignez. J'aurois passé des jours & des nuits entieres sans manger dans cette occupation, qui m'étoit si agréable, parce que j'y apprenois toujours quelque chose de nouveau touchant les meurs & les manieres de vivre des Nations étrangères, & touchant la beauté, la fertilité, & les richesses des Pays, où ces gens avoient été.

Je me fortifiois donc de plus en plus dans mon ancienne inclination. Dans le dessein de la contenter davantage j'allai en Mission dans la plupart des villes de Hollande, & je m'arrêtai enfin à Mastricht, où je demurai environ huit mois. J'y administrai les Sacremens à plus de trois mille blesez. Etant là dans cette occupation je courus plusieurs grands dangers parmi ces pauvres malades. J'y fus même attaqué du Pourpre & de la Dysenterie, & je me vis à deux doigts de la mort. Mais Dieu me rendit enfin ma premiere santé par les soins & par les secours d'un très-habile Medecin Hollandois.

L'an

J'aurois passé
 entières sans man-
 tion, qui m'é-
 que j'y appre-
 e chose de nou-
 urs & les manie-
 ions étrangères,
 la fertilité, &
 où ces gens a-

me de plus en plus
 inclination. Dans
 ententer davantage
 ns la plupart des
 & je m'arrétai
 où je demeurai en-
 y administrai les
 trois mille blesez.
 occupation je cou-
 dangers parmi ces
 y fus même atta-
 de la Dyfenterie,
 doigts de la mort.
 dit enfin ma pre-
 ins & par les secours
 decin Hollandois.

L'an-

L'année d'après je m'engageai en-
 core par un effet de mon zèle à tra-
 vailler au salut des Ames. Je me trou-
 vai donc au Combat sanglant de Sen-
 nest, où tant de gens perirent par le
 fer & par le feu. J'y eus beaucoup
 d'occupation à soulager & à consoler
 les pauvres blesez. Et enfin après
 avoir esuyé de grandes fatigues, &
 après avoir couru des dangers extré-
 mes dans les Sieges de ville, à la
 Tranchée, & dans des Batailles, où je
 m'exposois beaucoup pour le salut du
 prochain, pendant que les gens de
 guerre ne respiroient que le carnage
 & le sang, je me vis en état de satis-
 faire mes premieres inclinations.

Je reçûs donc ordre de mes Supe-
 rieurs de me rendre à la Rochelle pour
 m'y embarquer en qualité de Mission-
 naire dans le Canada. Je fis les fon-
 ctions de Curé pendant deux mois à
 deux lieuës de cette ville, parce que
 j'en avois été prié par le Pasteur du
 lieu, qui étoit absent. Mais enfin je
 m'abandonnai entièrement à la Provi-

A 7 den-

dence, & j'entrepris ce grand trajet de mer de douze ou treze cens lieues, le plus grand peut-être & le plus long, qui se fait dans l'Océan.

Je m'embarquai donc avec Messire François de Laval, créé pour lors Evêque de Petrée *in partibus infidelium*, & du depuis fait Evêque de Quebec, capitale du Canada. Alors, mon desir de voyager s'augmenta de plus en plus. Je restai dans ce Pays pendant quatre ans, & je fus envoyé en Mission, pendant que Monsieur l'Abbé de Fenelon, à présent Archevêque de Cambrai, y demouroit.

Je ne rapporterai pas ici les diverses aventures de nôtre navigation, ni les combats, que nous eûmes contre des Vaisseaux Turcs, de Tunis, & d'Alger, qui firent tout ce qu'ils purent pour nous prendre, & dont nous sortîmes à nôtre avantage. Je crains de grossir par trop ma Relation. Je ne parlerai point non plus de nôtre approche du Cap Breton, où nous vîmes avec un plaisir incroyable la bataille, qui

VOYAGE

ce grand trajet
étoit de cens lieuës,
& le plus long,
de cent ans.

Je partois avec Messire
de la Rochelle pour lors Evê-
Episcopus infidelium,
de Québec,

Alors, mon dé-
partement de plus en
ce Pays pendant
l'été, j'étois envoyé en Mis-
sissipi par Monsieur l'Abbé
de la Rivière Archevêque de
Montreal.

Comme ici les diverses
navigations, ni les
guerres contre des
Turcs, & d'Alger,
qu'ils purent pour
nous sortir de
ce Pays. Je crains de gros-
sion. Je ne par-
ois de nôtre appro-
che, où nous vîmes
la bataille, qui

DANS L'AMERIQUE SEPT. 15

qui s'y fait ordinairement entre ces
poissons, qu'on appelle Espadons, &
les Baleines, qui sont leurs ennemies
naturelles.

Je ne dirai rien non plus de la gran-
de quantité de Morues, que nous
prîmes à quarante brasses d'eau sur le
grand banc de Terre neuve. Nous
vîmes en ces lieux un fort grand nom-
bre de vaisseaux de Nations différen-
tes, qui s'y rendent tous les ans pour
la pêche de ces poissons, qui y est
toujours fort abondante. Cette vûë
donna beaucoup de plaisir à nôtre é-
quipage, qui étoit d'environ cent
hommes, aux trois quarts desquels
j'administrais les Sacremens, parce
qu'ils étoient Catholiques. Je faisois
l'Office divin tous les jours de calme,
& nous chantions ensuite l'Itinéraire
des Clercs en Musique, traduit en vers
Français, après que nous avions fait
nos prières du soir.

C'est ainsi que nous passions dou-
cement nôtre temps dans le vaisseau,
en attendant que nous pussions arriver
en

en Canada à Quebec, qui en est la ville Capitale, où nous nous rendîmes à la fin.

CHAPITRE II.

Moyens, par lesquels l'Auteur de ce pénible voyage s'accoutuma à souffrir les travaux de la Mission.

LE Seigneur François de Laval Evêque de Petrée ayant pris possession de l'Evêché de Quebec par la création, qui en avoit été faite par le Pape Clement X. & cela contre le sentiment de quelques personnes de qualité, qui se virent frustrés par là de leurs prétentions, ce Prélat considérant, que pendant le voyage j'avois fait paroître beaucoup de zèle dans mes Prédications, & dans mon assiduité à faire le service divin, que d'ailleurs j'avois empêché, que plusieurs femmes & fil-

les,

YAGE

qui en est la
nous rendimes

E II.

*l'Auteur de
s'accoutuma
aux de la Mis-*

is de Laval E-
vant pris posses-
Quebec par la
t été faite par le
ela contre le sen-
personnes de qua-
ustrez par là de
Prélat confide-
oyage j'avois fait
ele dans mes Pré-
on assiduité à fai-
e d'ailleurs j'avois
urs femmes & fil-
les,

DANS L'AMERIQUE SEPT. 17

les, que l'on faisoit passer avec nous, ne prissent trop de liberté avec de jeunes gens de nôtre équipage, dont j'eus souvent à esluver la mauvaise humeur pour cela. Ces raisons & plusieurs autres m'attirèrent les éloges & la bienveillance de cet illustre Evêque. Il m'obligea donc de prêcher l'Avent & le Carême au Cloître des Religieuses de St. Augustin de l'Hôpital du dit Quebec.

Cependant mon inclination naturelle ne se satisfaisoit point de tout cela. J'allois donc souvent à 20. & 30. lieues de nôtre habitation pour visiter le Pays. Je portois sur moi une petite Chapelle, & je marchois avec de larges raquettes, sans quoi je serois souvent tombé dans des précipices affreux, où je me serois perdu. Quelquefois afin de me soulager je faisois tirer mon petit équipage par un gros chien, que j'avois amené avec moi, & cela pour me rendre plutôt aux trois Rivieres, à Sainte Anne, au Cap Tourmente, au Bourg-royal, à la Pointe de
Levi,

Levi, & dans l'Isle de St. Laurent. Là j'assemblois dans une des plus grandes cabannes de ces lieux tout autant de gens, que je pouvois. Ensuite je les admettois à la Confession, & à la Sainte Communion. Pendant la nuit je n'avois ordinairement qu'un manteau pour me couvrir. La gélée me perçoit souvent jusques aux os. J'étois obligé d'allumer du feu cinq ou six fois pendant la nuit, de peur de mourir de froid, & je n'avois que très-mo-diquement, ce qu'il me falloit pour vivre, & pour m'empêcher de périr de faim pendant le voyage.

Durant l'Eté je fus obligé de canoter pour continuer ma Mission. C'est-à-dire, que je fus réduit à voyager sur les Lacs, & sur les Rivières dans ces petis bâtimens d'écorce, que je décrirai tout à l'heure. Ce manége se faisoit aisément dans des endroits, où il n'y avoit que deux ou trois pieds d'eau : mais quand je me trouvois dans des lieux plus profonds, alors le Canot, qui est rond par dessous, étoit en

VOYAGE

St. Laurent. Là
les plus grandes
tout autant de

Ensuite je les
on, & à la Sain-
dant la nuit je
qu'un manteau
a géléc me per-
aux os. J'étois
feu cinq ou six
de peur de mou-
ois que très-mo-
me falloit pour
écher de perir de
ge.

s obligé de cano-
a Mission. C'est-
uit à voyager sur
Rivieres dans ces
rce, que je dé-
. Ce manège se
des endroits, où
ux ou trois pieds
je me trouvois
profonds, alors le
par dessous, étoit
en

DANS L'AMERIQUE SEPT. 19

en danger de tourner, & je me serois
sans doute perdu dans les eaux, si je
n'eusse pris garde à moi de fort près.

Au reste j'étois alors obligé de voya-
ger de cette manière, parce qu'il n'y
a point de chemins praticables dans
ce Pays là. Il étoit donc impossible
d'aller par terre dans ces nouvelles Co-
lonies. Il faut bien du temps pour cou-
per, & pour brûler ce grand nombre
d'arbres, qui croissent de tous côtés,
& pour y faire de grands chemins. Il
falloit donc y aller par eau, & se ser-
vir pour cela de ces petis bateaux ronds,
dont je viens de parler.

CHAPITRE III.

*Description des Canots, dont on se
sert pour voyager dans l'Ame-
rique pendant l'Été.*

CES Canots sont ronds par des-
sous, comme je viens de le dire,
& poin-

& pointus par les deux bouts. Ils sont assez semblables aux Gondoles de Venise. On ne sauroit voyager dans l'Amérique sans Canots. On y trouve par tout de grandes & vastes forêts. Les vents impetueux en arrachent souvent les arbres. Le temps en renverse un grand nombre, qui tombans de vieillesse s'entassent les uns sur les autres. Tout cela embarrasse les terres, & rend les chemins absolument impraticables.

Les Sauvages construisent fort ingénieusement ces Canots. Ils les font avec de l'écorce de Bouleau. Ils enlèvent adroitement cette écorce de dessus cette espece d'arbres, qui sont d'une grosseur plus considérable, que ceux que nous avons en Europe. Ces Barbares y travaillent ordinairement à la fin de l'hyver dans de grandes forêts humides, qui sont vers les terres du Nord.

Pour soutenir l'écorce de ces Canots ils posent au dedans des varanques, ou pieces de bois blanc, ou de

bouts. Ils sont
ondoles de Ve-
yager dans l'A-
On y trouve
vastes forêts.
arrachent sou-
mps en renver-
qui tombans de
uns sur les au-
assé les terres,
olument impra-

issent fort ingé-
s. Ils les font
aleau. Ils enlé-
écorce de des-
bres, qui sont
nsidérable, que
en Europe. Ces
ordinairement à
de grandes fo-
t vers les terres

orce de ces Ca-
dans des varan-
ois blanc, ou de
Cc-

Cedre, de la largeur de quatre doigts
ou environ. Ils accommodent cela avec
des Maitres ou bâtons aplanis, qui font
le circuit du Canot. Ensuite avec des
bâtons de travers gros d'un pouce, ou
d'un pouce & demi, qui sont fort po-
lis, ils les attachent ensemble des
deux côtez à l'écorce par le moyen de
certaines racines d'arbres, qu'ils fen-
dent en deux, à peu près comme des
oziers, dont on fait des panier en Eu-
rope.

Ces Canots n'ont point de gou-
vernail comme les grosses Chaloupes.
On les conduit à force de bras avec
des avirons ou rames légères. On les
tourne d'une fort grande vitesse pour
les faire aller, où on veut. Quand on
y est habitué, on fait avancer ces Ca-
nots d'une manière admirable, lors-
qu'il fait calme. Mais quand on a le
vent favorable, ces petis bâtimens
font une diligence surprenante. Les
Sauvages se servent en ce cas-là de peti-
tes voiles faites de la même écorce, mais
plus mince que celle des Canots. Pour
les

les Européens, stitez de longue main à ces manœuvres, ils se servent d'environ quatre aunes de toile, qu'ils élèvent sur un petit mât, dont on enfonce le pied dans le trou d'un bois carré fort léger, arrêté entre les varangues, & l'écorce de ces Canots par le bas.

Avec ces petis bâtimens, quand on y est façonné, on peut faire par fois en un jour trente ou trente-cinq lieuës en descendant les Rivieres, & quelquefois davantage sur les Lacs, quand le vent est favorable. Il y a de ces Canots plus grands les uns que les autres. Ils portent ordinairement mille livres pèsant, quelques-uns douze cens, & les plus grands jusques à quinze cens livres. Les plus petis portent jusques à trois ou quatre cens pèsant avec deux hommes ou femmes, qui les poussent. Les plus grands Canots sont conduis par trois ou quatre hommes, & quelquefois il y a sept ou huit Canoteurs pour faire plus de diligence, lors que les voyages sont pressiez.

CHA-

utilitez de longue main
ils se servent d'envi-
s de toile, qu'ils éle-
it mât, dont on en-
dans le trou d'un bois
er, arrêté entre les va-
orce de ces Canots par

rtis bâtimens, quand
né, on peut faire par
trente ou trente-cinq
ndant les Rivieres, &
antage sur les Lacs,
st favorable. Il y a de
grands les uns que les
ent ordinairement mil-
, quelques-uns douze
grands jusques à quin-
Les plus petis portent
ou quatre cens péfant
nmes ou femmes, qui
Les plus grands Canots
r trois ou quatre hom-
ucfois il y a sept ou huit
r faire plus de diligence,
yages sont pressiez.

CHA-

CHAPITRE IV.

*Autres motifs, qui excitèrent
plus fortement l'Auteur de
cette Découverte à l'entrepen-
dre.*

J'AVOIS un fort grand désir, suivant
en cela l'exemple de plusieurs Ré-
ligieux de mon Ordre, d'étendre les
bornes du Christianisme, & de con-
vertir à la foi de l'Évangile les peuples
barbares de l'Amérique. Je confide-
rois donc l'emploi de Missionnaire,
comme un emploi glorieux pour moi.
Ainsi dès que je vis jour à m'engager
dans la Mission, je l'entrepris, quoi
que cela dût m'éloigner de plus de dou-
ze cens lieues du Canada. Je disposai
plusieurs personnes à faire le voyage
avec moi.

Dans la suite je n'ai rien négligé
pour l'exécution de mon dessein. Je
fus envoyé comme pour m'éprouver à
une Mission de plus de six vingts lieues

au

24 NOUVEAU VOYAGE

au delà de Quebec. Je remontai le fleuve de Saint Laurent, & j'arrivai enfin sur le bord d'un Lac, que les Iroquois appellent Ontario, & que nous décrivons ci-après. Etant là j'attirai à moi plusieurs Sauvages Iroquois pour cultiver des terres, & pour défricher des bois, afin de bâtir notre Demeure. J'y fis dresser une Croix d'une hauteur, & d'une grosseur extraordinaire. Je fis construire une Chapelle près du Lac, & je m'établis là avec un Religieux de mon Ordre, nommé le Père Luc Buisset, que j'avois attiré avec moi, & qui est mort du depuis dans notre Convent de St. François sur Sambre. J'aurai encore à parler de lui dans la suite, parce que nous avons vécu longtems ensemble en Canada, & que nous avons travaillé en commun à notre établissement à Catarockotiy.

C'est là le lieu, où nous avons souvent pensé à cette Nouvelle Découverte, de laquelle je fais ici la description. J'étois excité à cela par la

Le-

Je remontai le
 nt, & j'arrivai
 Lac, que les
 ontario, & que
 près. Etant là
 s Sauvages Iro-
 s terres, & pour
 n de bâtir notre
 resser une Croix
 une grosseur ex-
 conlruire une
 e, & je m'établis
 de mon Ordre,
 Buisset, que j'a-
 & qui est mort
 tre Convent de
 bre. J'aurai en-
 dans la suite; par-
 cu longtems en-
 & que nous avons
 à notre établisse-
 du nous avons sou-
 Nouvelle Décou-
 fais ici la descri-
 té à cela par la
 Le-

Lecture de plusieurs voyages. Je me
 fortifiois dans ce dessein par les lumie-
 res, que nous tirions de plusieurs Sau-
 vages. Je voyois en effet, par ce que
 me disoient plusieurs particuliers de di-
 verses Nations, que l'on pourroit faire
 des établissemens considérables du côté
 du Sud-Oüest au delà des grands Lacs,
 & que même par le moyen d'une gran-
 de Riviere, nommée Hoio, qui passe
 chez les Iroquois, on pourroit péné-
 trer jusques à la mer vers le Cap Flo-
 ride.

Je fis plusieurs voyages differens,
 tantôt avec les habitans du Canada,
 que nous avions attirez pour demeurer
 à notre Fort de Catarockouïy, tantôt
 avec des Sauvages, avec qui j'avois
 fait habitude. Comme je prévoyois,
 qu'on rendroit nos Découvertes suspe-
 ctes aux Iroquois, je voulus voir les Sau-
 vages de leur cinq Cantons. Je me ren-
 dis donc parmi eux avec un de nos sol-
 dats du dit Fort, faisant environ soixante
 & dix lieües de chemin, & ayant tous
 deux de larges raquettes aux pieds, à

B cause

cause des neiges, qui sont abondantes en ce pays-là pendant l'hyver.

J'avois déjà quelque petite connoissance de la langue Iroquoise. Ces Barbares furent surpris de me voir marcher comme eux dans les neiges, & cabanner dans ces vastes forêts, qu'on trouve dans ce pays-là. Nous enlevions jusques à quatre pieds de neige pour faire du feu sur le soir, après avoir marché pendant dix ou douze lieues tous les jours. Nous avions des fouliers à la mode des Sauvages, lesquels étoient bien-tôt pénétrés de cette neige, qui se fondoit en touchant nos pieds, échauffez du mouvement, que nous faisons en marchant. Nous nous servions d'écorce de bois blanc pour nous coucher, & nous allumions un grand feu, que nous étions obligez d'entretenir avec un extrême soin à cause du grand froid. Nous passions ainsi toutes les nuits en attendant le retour du soleil, pour continuer notre chemin. Au reste nous n'avions point d'autre nourriture que du blé d'Inde réduit

font abondantes
l'hyver.
petite connois-
quoise. Ces Bar-
de me voir mar-
les neiges, &
es forêts, qu'on
là. Nous enle-
pieds de neige
le soir, après avoir
ou douze lieues
avons des sou-
sauvages, lesquels
trez de cette nei-
en touchant nos
mouvement, que
chant. Nous nous
bois blanc pour
ous allumions un
ous étions obligez
extrême soin à
Nous passions
en attendant le re-
continuer notre che-
ous n'avions point
que du blé d'Inde
réduit

réduit en farine, que nous détrempons
avec de l'eau pour l'avalier plus faci-
lement.

Nous passâmes ainsi chès les Iro-
quois Honnchiouts, & chez les Hon-
nontagez, qui nous reçurent très-bien.
Cette nation est la plus belliqueuse de
tous les Iroquois. Quand ils nous vi-
rent, ils mirent les quatre doigts sur la
bouche pour marquer l'étonnement, où
ils étoient du pénible voyage, que nous
avons fait pendant l'hyver. Mais nous
regardans ensuite vêtus d'un gros & ru-
de habit de St. François, ils s'écrierent
en ces termes, *Hochitagon*, c'est-à-dire,
pieds nus, & prononcerent ce mot, qu'ils
faisoient sortir du creux de l'estomach,
Gannoron, pour me dire, qu'il fal-
loit, que notre voyage fût de gran-
de importance, puis que nous l'entre-
prenions dans un temps si fâcheux.

Ces Sauvages nous présentèrent de
l'Elan, & du Chevreuil, préparé à leur
mode, dont nous mangeâmes, après
quoi nous primes congé d'eux pour al-
ler plus loin. Nous partîmes donc avec

nos couvertes sur le dos, & nous prîmes une petite marmite avec nous pour y faire de la *Sagamité*, c'est-à-dire, de la bouillie de blé d'Inde. Nous marchions par des chemins inondez, & absolument impraticables aux Européens. Nous étions souvent obligez de passer sur des arbres de larges marais, & de grands ruisseaux. Enfin nous arrivâmes aux Ganniekez, ou Agniez. C'est l'un des cinq Cantons des Iroquois, situé à une bonne journée du voisinage de la Nouvelle Hollande, nommée à présent la Nouvelle York. Etant là nous fûmes obligez d'assaisonner nôtre blé d'Inde, que nous pilions ordinairement entre deux pierres, avec de petites grenouilles, que les Sauvages ramassent dans les prés, lors que les neiges sont fondus vers les Fêtes de Pâques.

Nous demeurâmes quelque temps parmi cette dernière Nation, & nous logeâmes chez un Père Jésuite, Lionnois de naissance, pour y transcrire un petit Dictionnaire Iroquois. Le temps s'étant

dos, & nous prî-
 te avec nous pour
 e, c'est-à-dire, de
 de. Nous marchi-
 ondez, & abso-
 s aux Européens.
 e obligez de passer
 ges marais, & de
 Enfin nous arrivâ-
 ou Agniez. C'est
 ns des Iroquois, si-
 urnée du voisinage
 lande, nommée à
 e Jork. Etant là
 d'affaisonner nôtre
 ous pilions ordina-
 pierres, avec de pe-
 que les Sauvages ra-
 es, lors que les nei-
 ers les Fêtes de Pâ-

quelque temps
 re Nation, & nous
 Père Jésuite, Lion-
 pour y transcrire un
 Iroquois. Le temps
 s'étant

DANS L'AMERIQUE SEPT. 29

s'étant mis au beau, nous y vîmes un
 jour trois Hollandois à cheval, qui ve-
 noient en Ambassade vers les Iroquois
 pour la traite des Castors. Ils s'étoient
 rendus là par ordre du Major Andris.
 C'est celui, qui a soumis Baston, &
 la Nouvelle Jorck au Roi d'Angleter-
 re, & qui est présentement Gouver-
 neur de la Virginie.

Ces Messieurs descendirent de leurs
 chevaux pour nous y faire monter, &
 nous emmener avec eux à la Nouvelle
 Orange, afin de m'y régaler. Lors
 qu'ils m'entendirent parler Flamand,
 ils me témoignèrent beaucoup d'amitié.
 Ils me dirent, qu'ils avoient lû plu-
 sieurs Histoires des Découvertes, que
 nos Religieux de St. François avoient
 faites dans l'Amérique Meridionale,
 mais qu'ils n'en avoient jamais vû a-
 vec l'habit de nôtre Ordre. Ils me té-
 moignèrent ensuite, qu'ils auroient été
 fort aises de me voir demeurer parmi
 eux pour la consolation Spirituelle de
 plusieurs Catholiques de nos Pays-Bas,
 qui étoient dans leurs habitations. Je

Paurois fait très-volontiers, puis qu'ils m'en prioient : mais je craignois de donner de l'ombrage aux Jesuites, qui m'avoient bien reçu, & d'ailleurs je craignois de faire du tort à la Colonie du Canada pour le commerce du Castor, & des pelleteries avec les Sauvages, que je connoissois. Nous remerciâmes donc ces honnêtes Hollandois, & nous nous rendîmes à nôtre séjour ordinaire de Catarockoïy avec moins de difficulté qu'en allant, & tout cela ne servit qu'à augmenter l'envie, que j'avois de découvrir des Nations plus éloignées.

CHAPITRE V.

Description du Fort de Catarockoïy, nommé depuis le fort de Frontenac.

CE fort est situé à cent lieues de Quebec, Capitale du Canada, en re-

tiers, puis qu'ils
je craignois de
aux Jesuites, qui
, & d'ailleurs je
tort à la Colonie
commerce du Ca-
es avec les Sauva-
ois. Nous remer-
cîmes Hollandois,
mes à nôtre séjour
voiiy avec moins de
, & tout cela ne
r l'envie, que j'a-
Nations plus éloi-

Fort de Cataroc-
depuis le fort de

à cent lieues de
le du Canada, en
re-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 31

remontant le fleuve de Saint Laurent au Sud. Il est bâti près de la décharge du Lac Ontario, qui veut dire en langue Iroquoise, *Beau Lac*. Ce Fort fut gazonné d'abord, & entouré de gros pieux, de grandes palissades, & de quatre bastions par les ordres du Comte de Frontenac, Gouverneur Général du Canada. On trouva qu'il étoit nécessaire de le bâtir pour s'opposer aux courses des Iroquois, & pour détourner le commerce des pelleteries, que ces peuples font avec les habitans de la Nouvelle Jorck, & avec les Hollandois, qui ont formé là une nouvelle Colonie, parce qu'ils fournissent des marchandises aux Sauvages à meilleur prix, que les François du Canada.

L'Iroquois est une Nation insolente & barbare, qui a fait perir plus de deux millions d'ames dans ces vastes Pays. Les François les craignent pour le Fort de Frontenac. Ces peuples ne laissent les Européens en repos que par la crainte de leurs armes à feu. Ils n'entretiennent commerce avec eux que par

le besoin, qu'ils ont de leurs marchandises, & des armes, qu'ils achètent, & dont ils se sont servis pour détruire ce grand nombre d'ennemis circonvoisins, qu'ils ont fait perir. Ils les ont employées en effet à porter le fer & le feu à cinq & six cens lieues de leurs Cantons Iroquois, afin d'exterminer les Nations, qu'ils haïssent.

Ce Fort, qui n'étoit entouré au commencement que de pieux, de palissades & de gazons, a été construit pendant ma Mission de trois cens & soixante toises de circuit. On l'a revêtu de pierres de taille, que l'on trouve naturellement polies par le choc des eaux sur le bord de ce Lac Ontario, ou Fontenac. On y travailla avec tant de diligence, qu'il fut mis dans sa perfection dans l'espace de deux ans par les soins du Sieur Cavalier de la Salle, qui étoit un homme habile, & grand politique, Normand de Nation. Il m'a dit plusieurs fois, qu'il étoit né à Paris, afin que le Père Luc Buisset, dont j'ai parlé, & moi, prissions plus de confian-

leurs marchan-
 ils achètent, &
 pour détruire ce
 circonvoisins,
 Ils les ont em-
 er le fer & le feu
 s de leurs Can-
 d'exterminer les
 nt.

étoit entouré au
 picux, de pa-
 a été construit
 de trois cens &
 cut. On l'a re-
 e, que l'on trou-
 es par le choc des
 Lac Ontario, ou
 vailia avec tant de
 mis dans sa perfe-
 e deux ans par les
 er de la Salle, qui
 ile, & grand poli-
 Nation. Il m'a dit
 étoit né à Paris,
 Buisset, dont j'ai
 ns plus de confian-
 ce

DANS L'AMERIQUE SEPT. 33

ce en lui, parce qu'il avoit remarqué
 dans nos conversations ordinaires, que
 les Flamands, & plusieurs autres peu-
 ples, se défient aisément des Normands.
 Je sai, qu'il y a des gens d'honneur &
 de probité en Normandie comme ail-
 leurs; mais enfin il est certain, que les
 autres Nations sont plus franches &
 moins rusées que les habitans de cette
 Province de France.

Le Fort de Frontenac est donc situé
 au Nord de ce Lac, près de sa décharge.
 Il est placé dans une presqu'Isle, dont
 on a fait fossoyer l'Isthme. Les autres
 côtes sont entourez en partie du bord
 du dit Lac Ontario, ou Frontenac, &
 en partie d'un très-beau port naturel,
 où toutes sortes de bâtimens peuvent
 mouiller en sûreté.

La situation de ce Fort est si avan-
 tageuse; qu'il est aisé par son moyen de
 couper la sortie & le retour des Iro-
 quois, & de leur porter même la guer-
 re chés eux en vingt-quatre heures,
 lors qu'ils sont en course. Cela se peut
 faire aisément par le moyen des barques.

B 5 J'y

34 NOUVEAU VOYAGE

J'y en laissai trois toutes pontées à mon dernier départ. On peut se rendre avec ces barques en très-peu de temps à la côte meridionale de ce Lac, pour y ravager en cas de besoin les Tionnontouians, qui sont les plus nombreux de tous ces Cantons Iroquois. Ils y cultivent beaucoup de terres pour y semer du blé d'Inde, qu'ils y recueillent ordinairement pour deux ans. Ensuite ils l'enferment dans des caveaux, qu'ils creusent en terre, & qu'ils couvrent de telle maniere, que la pluye n'y peut point faire de mal.

La terre, qui borde ce Fort, est extrêmement fertile. On en a fait cultiver plus de cent arpens pendant deux ans & demi, que j'y ai été en Mission. Le blé d'Inde, le blé d'Europe, les legumes, les herbes potageres, les citrouilles & les melons d'eau y ont très-bien réussi. Il est vrai, que dans l'abord ces blez y étoient fort gâtez par les sauterelles. C'est ce qui arrive ordinairement dans ces nouveaux défrichemens des terres du Canada, à cause de
la

s pontées à mon
t se rendre avec
de temps à la
Lac, pour y ra-
es Tsonnontoi-
s nombreux de
ois. Ils y cul-
res pour y semer
y recueillent or-
x ans. Ensuite
s caveaux, qu'ils
u'ils couvrent de
pluye n'y peut

e ce Fort, est ex-
On en a fait culti-
ns pendant deux
ai été en Mission.
é d'Europe, les
potageres, les ci-
d'eau y ont très-
ii, que dans l'a-
nt fort gâtez par
ce qui arrive ordi-
ouveaux défriche-
Canada, à cause de
la

DANS L'AMERIQUE SEPT. 35

la grande humidité du Pays. Les pre-
miers habitans, que nous y attirâmes,
y ont fait nourrir des volailles.

On y a aussi transporté des bêtes à
cornes, qui y ont multiplié. Il y en
avoit déjà environ soixante de mon
temps. Les arbres y sont très-beaux,
propres à y bâtir des maisons & des
barques. L'hyver y est près de trois
mois plus court qu'en Canada. Il y a
lieu de croire, qu'il s'y formera une
Colonie considérable. J'y laissai avant
mon grand voyage quinze ou seize fa-
milles avec le Père Luc Buisset Récol-
let, avec lequel j'administrais les Sa-
cremens dans une Chapelle de ce Fort.

Pendant que le bord de ce Lac étoit
gelé, je me rendis sur les glaces avec des
rapins attachez à mes souliers à un vil-
lage des Iroquois, nommé Ganneouf-
se vers Keuté à neuf lieues du Fort, a-
vec le Sieur de la Salle, dont j'ai parlé.
Les Sauvages du lieu nous présentèrent
de la chair d'Elan, & de porc-épic à
manger. Après les avoir haranguez
nous attirâmes à notre Fort un assez

grand nombre d'Iroquois pour former un village de quarante Cabannes, que ces gens habitèrent entre nôtre Maison de Mission, & le dit Fort. Ces Barbares y défrichèrent des terres pour y semer du blé d'Inde, & des legumes, dont nous leur donnâmes des graines pour leurs jardins. Nous leur apprîmes même contre leur coûtume à manger, comme nous, de la soupe avec des legumes & des herbes.

Le Père Luc & moi remarquâmes, que les Iroquois, dans la prononciation de leur langue, n'ont point de labiales, comme B. P. M. F. Nous avions le Symbole des Apôtres, l'Oraison Dominicale, & nos autres prières ordinaires, traduites en langue Iroquoise. Nous les faisons apprendre & reciter aux enfans de ces Sauvages. A force de leur inculquer ces labiales, nous les faisons à prononcer toutes les lettres comme nous. Nous les rendions familiers avec les enfans de nos habitans Européens du Fort. Ces enfans, qui nous étoient chers, parce qu'ils étoient nez
Chrè-

Iroquois pour former
 arante Cabannes, que
 ent entre nôtre Maison
 dit Fort. Ces Barba-
 ent des terres pour y
 nde, & des legumes,
 donnâmes des graines
 ns. Nous leur appri-
 e leur coûtume à man-
 s, de la soupe avec des
 erbes.

& moi remarquâmes,
 s, dans la prononcia-
 que, n'ont point de la-
 P. M. F. Nous avions
 Apôtres, l'Oraison Do-
 autres prières ordinai-
 langue Iroquoise. Nous
 endre & reciter aux en-
 rages. A force de leur
 abiales, nous les façon-
 ncer toutes les lettres
 Nous les rendions fami-
 ans de nos habitans Eu-
 . Ces enfans, qui nous
 arce qu'ils étoient nez
 Chrê-

Chrétiens, conversans ainsi avec ces pe-
 tis Iroquois, ils s'entr'apprennoient leurs
 langues maternelles. Cela seroit à
 entretenir une bonne correspondance
 avec les Iroquois. Ces Barbares demeu-
 roient assidûment avec nous hors le
 temps de leur chasse.

Mais ce qui nous étoit sensible, c'est,
 que ces peuples allant à cette chasse
 pendant cinq ou six mois dans la pro-
 fondeur des vastes forêts, & souvent à
 plus de deux cens lieues de leur deme-
 re ordinaire, ils y menent toutes leurs
 familles avec eux. Et là ils vivent en-
 semble de la chair de tous les animaux
 sauvages, qu'ils y tuent avec les armes,
 qu'ils ont troquées avec les Européens
 contre des pelleteries. Un Missionnaire
 ne peut pas suivre ces peuples dans des
 lieux si écartez. Ainsi les enfans des
 Sauvages oublioient pendant le temps
 de leur chasse, tout ce que nous avions
 tâché de leur apprendre dans le Fort
 de Frontenac.

Les habitans du Canada fatiguez de
 six mois d'hyver vers Quebec, les trois

Rivieres, & l'Isle de Montréal, voyant que des Religieux de Saint François s'étoient habituez au dit Fort de Catarockoüy, ou de Frontenac, où l'hyver est de trois mois plus court que chés eux, plusieurs d'entr'eux prirent la résolution d'y transporter leurs familles, & de s'y habituer. Ils se représentoient, que nous leurs administrions les Sacremens, & que leurs enfans y recevroient une bonne éducation, sans qu'il leur en coutât rien, parce qu'en effet nous les instruisions ordinairement sans en tirer aucun salaire.

Il y a eu des gens, qui ont toujours voulu se rendre les maîtres en Canada, & les arbitres de tous les établissemens, qu'ils attiroient à eux par tous les moyens possibles. Ils ont donc tâché de s'attribuer la gloire de tous les bons succès. Ils ont poussé leurs créatures par tout, & ont tâché de détruire nos desseins dans ce Fort. Ils ont même enfin fait sortir nos Récollets par le moyen du Marquis de Denonville, qui s'est laissé surprendre aux artifices de ces gens.

Montréal, voyant
Saint François
Fort de Cata-
rac, où l'hyver
mourut que chès
eux prirent la
leur leurs famil-

Ils se repré-
sents administré-
que leurs enfans
éducation, sans
en, parce qu'en
s ordinairement
re.

qui ont toujours
maîtres en Cana-
ous les établisse-
à eux par tous les
ont donc tâché
de tous les bons
de leurs créatures
de détruire nos
Ils ont même en-
llets par le moyen
onville, qui s'est
artifices de ces
gens-

gens-là. Ce Seigneur étoit alors Gou-
verneur du Canada Ils l'avoient atti-
ré dans leurs interêts.

J'espère, que Dieu y rétablira quel-
que jour nos pauvres Religieux, parce
que leurs desseins ont toujours été purs
& innocens, & qu'on n'a pû les faire
fortir de ce Fort sans injustice. Dieu ne
laisse rien impuni. Il vangerá quelque
jour le tort, qu'on leur a fait en cela.
J'ai appris depuis quelque temps, que
les Iroquois, qui sont toujours en guer-
re avec les François de Canada, se sont
faisis de ce Fort de Catarockoiiy. On
m'a même dit, que de rage ees Barba-
res ont fumé dans leurs pipes quelques
dons de ceux, qui ont fait sortir nos
pauvres Récollets de ce Fort, & que
les habitans modernes du Canada en ont
fait des reproches à ceux, qui en ont
été les auteurs.

CHA:

CHAPITRE. VI.

*Description des Lacs d'eau douce ,
les plus grands & les plus beaux
de tout l'Univers.*

J'ENTREPRENS ici la Description des choses les plus remarquables de cette grande Découverte, afin que le Lecteur puisse entrer plus aisément en connoissance de nôtre voyage par le moyen de la Carte, que nous en avons fait dresser.

Le Lac Ontario a été nommé le Lac de Frontenac, à cause de Pillastre Comte de Frontenac, Gouverneur Général du Canada. Tout le monde fait, quel est le mérite & la vertu de ce Seigneur. On fait aussi, quelle est l'antiquité de sa Maison, & qu'il est sorti d'une longue suite d'illustres Ancêtres, qui ont été employez dans les plus grandes Charges de la Robbe & de l'Épéc. On a toujours vû sa Famille inviolablement attachée aux intérêts du Souverain dans

*d'eau douce ,
les plus beaux*

Description des-
quables de cette
afin que le Le-
lus aisément en
e voyage par le
que nous en avous

été nommé le Lac
aufé de Pillé
Gouverneur
ut le monde fait ,
la vertu de ce Sei-
quelle est l'anti-
qu'il est sorti d'u-
illustres Ancêtres ,
dans les plus gran-
obbe & de l'Épéc.
Famille inviolable-
terêts du Souverain
dans

dans les temps même les plus difficiles. Je puis dire ici sans offenser les autres Gouverneurs du Canada, qui l'ont précédé & suivi, que jamais ce Pays n'a été gouverné avec tant de sagesse, de modération, & d'équité que par le Comte de Frontenac.

Je sai bien que des gens, qui veulent être les maîtres par tout, ont tâché de noircir sa réputation, afin d'affoiblir sa gloire, & de le rendre suspect: mais je dois dire à la louange de cet illustre Seigneur, que pendant dix ans, qu'il a vécu dans ce Pays-là, il a été le père des pauvres, le protecteur de ceux, que l'on vouloit injustement opprimer, & un parfait modèle de vertu & de piété. Ceux de sa Nation, qui s'étoient élevés contre lui par un effet de leur légèreté naturelle, ont eu le déplaisir de le voir rétabli dans son Gouvernement, dont leurs calomnies & leurs malignes intrigues l'avoient fait déposséder. Ils avoient engagé dans leur complot l'Intendant du Chesneau, qu'ils avoient surpris par leurs artifices.

Ce-

Cependant on regrette fort cet illustre Comte, comme je l'ai appris depuis.

C'est donc en l'honneur de ce Comte, qu'on a donné le nom de Frontenac au Lac Ontario, afin de perpetuer sa memoire en ce Pays-là. Ce Lac a quatre vingts lieues de longueur, & vingt-cinq ou trente de largeur. Il est abondant en poissons, profond, & navigable par tout. Les cinq Cantons des Iroquois habitent pour la plupart au midi de ce Lac, savoir les Ganniegez ou Agniez, les plus voisins de la Nouvelle Hollande ou Jorck: les Onnontaguez, ou gens de la montagne, les plus belliqueux de leur Nation, les Onnciouts, & les Tsonnontouians les plus nombreux vers la côte meridionale de ce même Lac. On y trouve aussi les villages Iroquois, savoir Téiaigon, Keuté, & Ganneoufle, qui n'est qu'à neuf lieues du Fort de Frontenac.

Le grand fleuve de St. Laurent tire son origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent aussi dans leur langue Skanadario, c'est-à-dire, *fort beau*
Lac.

VOYAGE

Fort cet illustre
 appris depuis.
 leur de ce Com-
 m de Frontenac
 de perpetuer sa
 là. Ce Lac a
 longueur, &
 largeur. Il est
 profond, & na-
 es cinq Cantons
 pour la plupart
 dir les Ganniegez
 voisins de la Nou-
 ck: les Onnon-
 a montagne, les
 eur Nation, les
 sonnontouïans les
 a côte meridiona-
 On y trouve aussi
 savoir Téiaigon,
 e, qui n'est qu'à
 de Frontenac.
 le St. Laurent tire
 Ontario, que les
 ussi dans leur lan-
 t-à-dire, *fort beau*
Lac.

DANS L'AMERIQUE SEPT. 43

Lac. Il fort aussi en partie des Lacs
 supérieurs, comme nous le verrons dans
 la suite.

Ce Lac Ontario est de figure ovale.
 Il s'étend de l'Orient à l'Occident. Il
 est d'eau douce aussi-bien que les au-
 tres. Cette eau est très-bonne à boire,
 & il est entouré de terres fertiles. La
 navigation y est aisée, même à de
 grands vaisseaux: mais elle est plus
 difficile en hyver, à cause des grands
 vents, qui y regnent. De ce Lac On-
 tario, ou Frontenac, on peut aller en
 barque, ou dans de grands bâtimens,
 jusqu'au pied d'un gros rocher, qui
 est à deux lieues du grand Saut de Nia-
 gara, que nous allons décrire.

CHA-

CHAPITRE VII.

*Description du Saut , ou chute
d'eau de Niagara , qui se voit
entre le Lac Ontario & le
Lac Erié.*

ENTRE le Lac Ontario & le Lac Erié
il y a un grand & prodigieux Saut,
dont la chute d'eau est tout-à-fait sur-
prenante. Il n'a pas son pareil dans
tout l'Univers. On en voit quelques-
uns en Italie; il s'en trouve même en-
core dans le Royaume de Suède: mais
on peut dire, que ce ne sont que de
fort foibles échantillons de celui, dont
nous parlons ici.

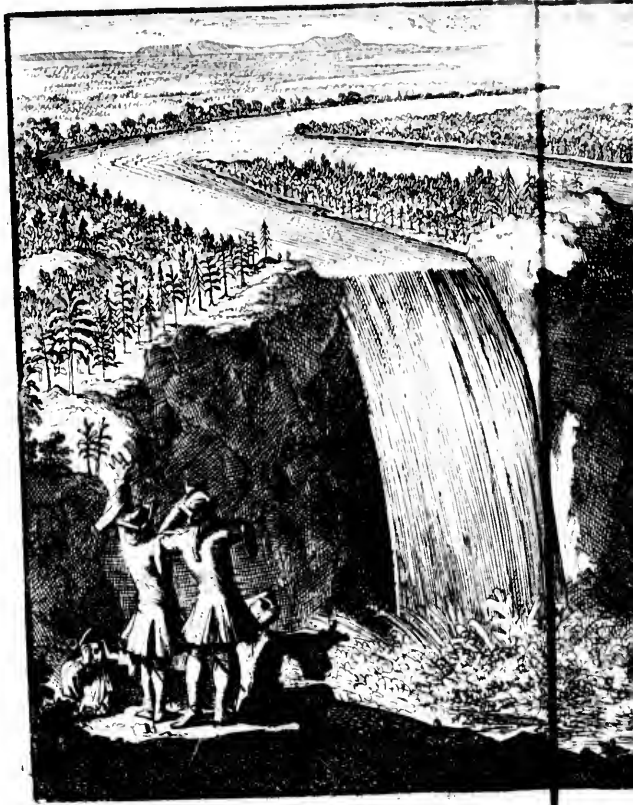
Au pied de cet affreux Saut on voit
la Riviere de Niagara, qui n'a qu'un
demi-quart de lieué de largeur. Mais
elle est fort profonde en de certains en-
droits. Elle est même si rapide au des-
sus du grand Saut, qu'elle entraîne vio-
lemment toutes les bêtes sauvages, qui
la veulent traverser pour aller pâturez
dans

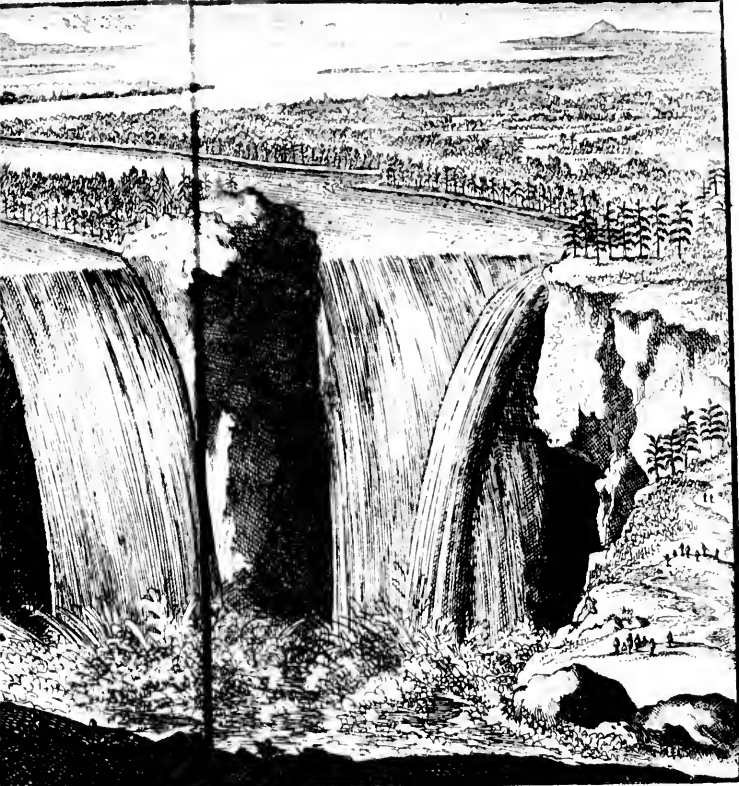
VII.

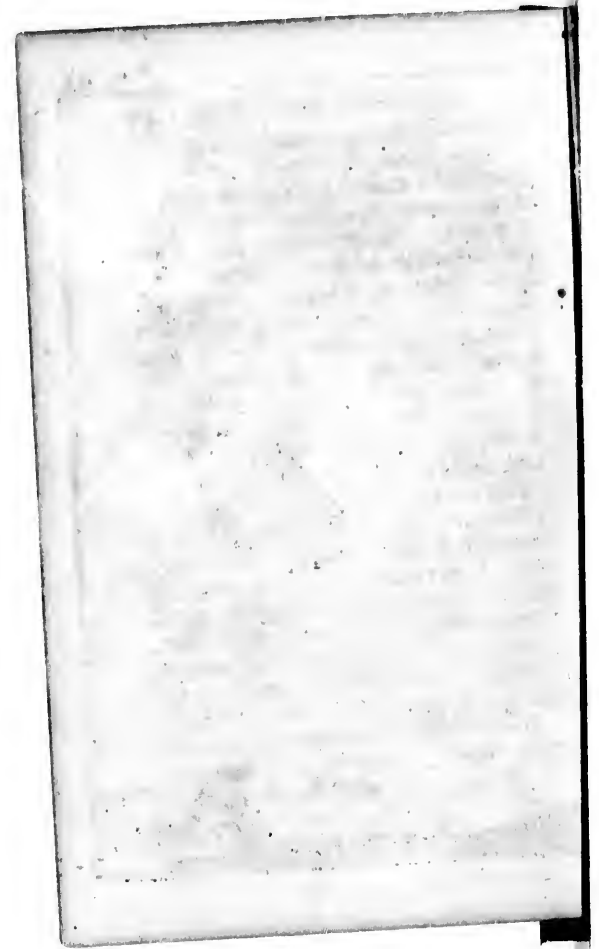
*ou chute
qui se voit
ario & le*

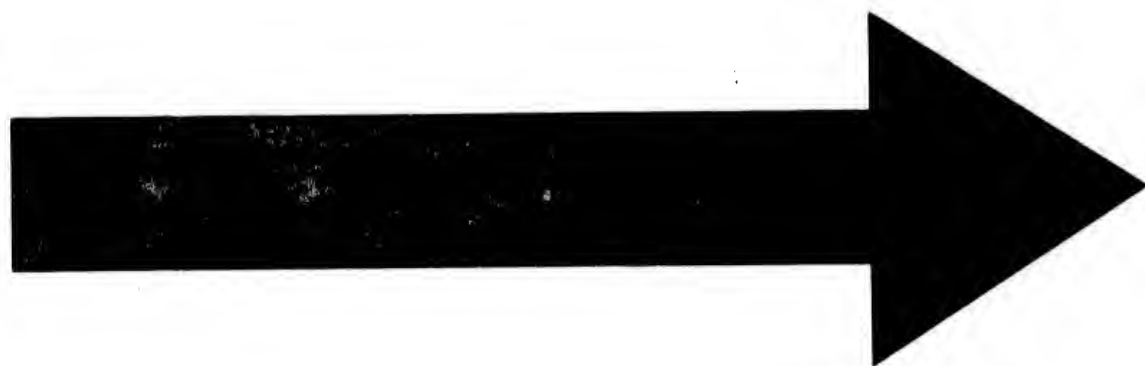
& le Lac Erié
digne Saut,
tout-à-fait sur-
prenant dans
voit quelques-
une même en-
Suede : mais
font que de
de celui, dont

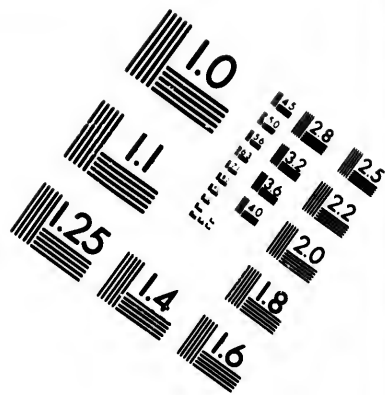
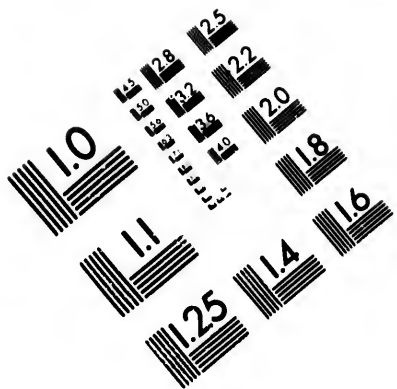
Le Saut on voit
qui n'a qu'un
largeur. Mais
de certains en-
rapide au def-
le entraîne vio-
s sauvages, qui
r aller pâture
dans



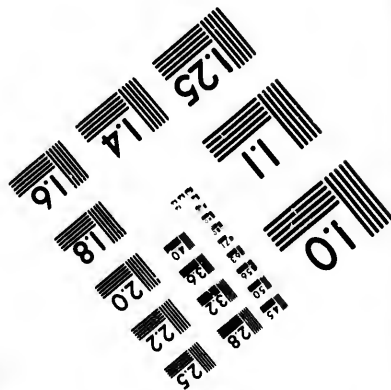
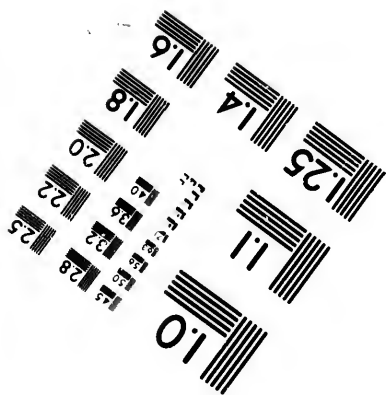
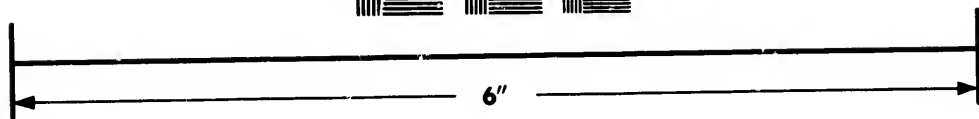
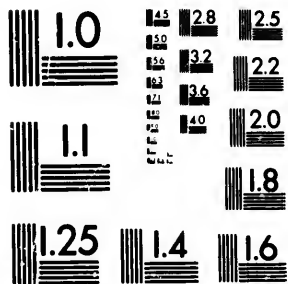








**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

da
cu
fo
de

el
d
H
to
n
u
n
o
à

c
f
f

:

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

DANS L'AMERIQUE SEPT. 45

dans les terres, qui sont au delà, sans qu'elles puissent résister à la force de son cours. Alors elles sont précipitées de plus de six cens pieds de haut.

La chute de cet incomparable Saut est composée de deux grandes nappes d'eau, & de deux cascades avec une Ile en talus au milieu. Les eaux, qui tombent de cette grande hauteur, écument & bouillonnent de la maniere du monde la plus épouvantable. Elles font un bruit terrible, plus fort que le tonnerre. Quand le vent souffle au Sud, on entend cet effroyable mugissement à plus de quinze lieuës.

Depuis ce grand Saut, ou chute d'eau, la Riviere de Niagara se jette, sur-tout pendant deux lieuës jusques au gros Rocher, avec une rapidité tout-à-fait extraordinaire : mais pendant deux autres lieuës jusqu'au Lac Ontario, ou Frontenac, l'impetuositè de ce grand courant se ralentit.

Depuis le Fort de Frontenac on peut aller en barque, ou sur de grands bâtimens jusqu'au pied de ce gros Rocher, dont

dont nous avons parlé. Ce Rocher est à l'Oüest ; détaché de la terre par la Riviere de Niagara à deux lieuës du grand Saut. C'est dans ces deux lieuës, qu'on est obligé de faire le portage, c'est-à-dire, le transport des marchandises. Mais le chemin y est très-beau. Il y a fort peu d'arbres, & ce sont presque toutes prairies, dans lesquelles on trouve d'espace en espace des chênes & des sapins.

Depuis le grand Saut jusques au Rocher, qui est à l'Oüest de la Riviere de Niagara, les deux bords de cette Riviere sont d'une hauteur si prodigieuse, qu'on fremit en regardant fixement la rapidité, avec laquelle les eaux de cette Riviere coulent en-bas. Sans ce grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, on pourroit aller avec de grandes barques, & même avec des navires, plus de quatre cens cinquante lieuës en traversant le Lac des Hurons jusqu'au bout du Lac des Illinois. On peut dire de ces Lacs, que ce sont de petites mers d'eau douce.

A l'em-

VOYAGE

Ce Rocher est
de la terre par la
deux lieues du
ces deux lieues,
aire le portage,
ort des marchan-
y est très-beau-
res, & ce sont
dans lesquelles
espace des chênes

ut jusques au Ro-
de la Riviere de
ords de cette Ri-
eur si prodigieu-
gardant fixement
uelle les eaux de
en-bas. Sans ce
a, qui interrompt
ourroit aller avec
& même avec des
re cens cinquante
e Lac des Hurons
e des Illinois. On
s, que ce sont de
ouces

A l'em-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 47

A l'embouchure de la Riviere de
Niagara le Sieur de la Salle avoit dessein
d'y commencer un Fort. Il en seroit
venu aisément à bout, s'il avoit sù se
borner, & s'arrêter là pendant une an-
née. Son dessein étoit de tenir en bri-
de les Iroquois, & sur tout les Tson-
nontouïans, qui sont les plus nombreux
& les plus aguerris de toute cette Na-
tion. Et en effet ce Fort lui auroit don-
né le moyen d'empêcher facilement le
commerce, que ces peuples font avec
les Anglois & les Hollandois de la Nou-
velle Jorck. Ils ont accoutumé d'y
porter des peaux d'Elans, de Castors,
& plusieurs sortes de pelleteries, qu'ils
vont chercher à deux ou trois cens li-
euës de leurs habitations. Ces Barba-
res étant donc obligés nécessairement
de passer & de repasser près de ce Fort
de Niagara, on auroit pû les arrêter à
l'amiable en temps de paix, ou par force
en temps de guerre, & les obliger ainsi à
faire leur commerce avec les Canadiens.

Mais parce que nous remarquons,
que les Iroquois étoient poussez à nous

em-

48 NOUVEAU VOYAGE

empêcher l'exécution de ce dessein, non pas tant par les Anglois & les Hollandois, que par les habitans même du Canada, dont plusieurs tâchoient de traverser nôtre Découverte, on se contenta d'y bâtir une maison à l'Est, dans l'embouchure de la Riviere de Niagara, où l'endroit est naturellement de défense. A côté de cette maison il y a un fort beau Havre, dans lequel on peut retirer des vaisseaux en assurance. On les peut aisément tirer à terre, par le moyen d'un Cabestan. Au reste on pêche en cet endroit une quantité prodigieuse de poissons blancs, d'éturgeons, & de plusieurs autres especes, qui sont d'une saveur, & d'une bonté admirable. On en pourroit fournir une des plus grandes villes de l'Europe dans les saisons propres à la pêche.

CHA-

de ce dessein, non
lois & les Hollan-
habitans même du
ieurs tâchoient de
ouverte, on se con-
maison à l'Est,
de la Riviere de
roit est naturelle-
côté de cette mai-
beau Havre, dans
er des vaisseaux en
peut aisément tirer
d'un Cabestan. Au
endroit une quan-
poissons blancs,
usieurs autres espe-
e faveur, & d'une
On en pourroit four-
ndes villes de l'Eu-
s propres à la pé-

CHA-

CHAPITRE VIII.

Description du Lac Erié.

LES Iroquois ont nommé ce Lac E-
rié Tejocharontiong. Il s'étend
de l'Orient à l'Occident, & peut avoir
environ cent quarante lieues de lon-
gueur. Aucun Européen n'en a fait
le tour. Il n'y a que ceux, qui ont
travaillé à cette Découverte & moi, qui
en avons considéré une grande partie.
Nous étions sur un Vaisseau de soixan-
te tonneaux, que nous avions fait faire
exprès à deux lieues au dessus du grand
Saut de Niagara, comme nous le dirons
plus au long dans la suite.

Ce Lac Erié, ou Tejocharontiong,
dans sa partie meridionale contient au-
tant d'espace, que le Royaume de Fran-
ce. Par le moyen d'une grande Isle il
forme deux Canaux, & par des Isles
il se jette pendant le cours de quatorze
lieues dans le Lac Ontario, ou Fronte-

C nac,

50 NOUVEAU VOYAGE

nac, & c'est ce que l'on appelle la Riviere de Niagara.

Entre ce Lac Erié & le Lac Huron il y a un autre Déroit de trente lieues de longueur, qui est presque par tout d'une même largeur. Dans le milieu ce Déroit s'élargit par un Lac plus petit que les autres, & qui est d'une figure circulaire de six lieues de diametre, selon l'observation de nôtre pilote, nommé Lucas. Nous donnâmes le nom de Sainte Claire à ce Lac. Les Iroquois, qui y passent souvent en allant à la guerre, l'ont nommé Orfi Keta. La terre & le pays, qui sont à l'entour de cet agréable & charmant Déroit, sont de très-belles campagnes, comme nous le verrons dans la suite. Au reste ces diverses Rivieres nommées ainsi diversément sont la continuation du grand Fleuve de St. Laurent. Ce Lac de Sainte Claire est ovale dans le milieu, & est formé par ce Fleuve.

U VOYAGE
quel'on appelle la Ri-
crié & le Lac Huron
étroit de trente lieuës
est presque par tout
ur. Dans le milieu ce
par un Lac plus petit
& qui est d'une figure
lieuës de diametre,
n de nôtre pilote, nom-
s donnâmes le nom de
e Lac. Les Iroquois,
vent en allant à la guer-
é Otû Keta. La terre
font à l'entour de cet
nant Détroit, sont de
agnes, comme nous le
suite. Au reste ces di-
nommées ainsi diverse-
ontinuation du grand
urent. Ce Lac de Sain-
ale dans le milieu, &
e Fleuve.

CHA-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 51

CHAPITRE IX.

Description du Lac Huron.

Le Lac Huron est ainsi nommé par les peuples du Canada, parce que les Sauvages Hurons, qui l'habitoient, avoient leurs cheveux brûlez de telle maniere, que leur tête ressembloit à une hure de sanglier. Ces Barbares nomment ce Lac Karegnondy. Les Hurons ont autrefois demeuré près de ce Lac: mais ils ont été presque tout défaits par les Iroquois.

Le circuit de ce Lac peut avoir sept cens lieuës sur deux cens de longueur: mais sa largeur est inégale. A l'Oüest il contient plusieurs Isles assez grandes du côté de son embouchure. Il est navigable par tout.

Il y a entre ce Lac & celui des Illinois un second Détroit, qui se décharge dans celui-ci, & qui a une grande lieuë de large, & trois de long. Il court à l'Oüest-Nord-Oüest.

C 2

II

Il y a un troisième Déroit ou Canal entre le Lac Supérieur, qui se décharge dans celui des Hurons, & ce Canal à cinq lieux d'ouverture & quinze lieux de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Isles, & il se rétrécit peu à peu jusqu'au Saut de Sainte Marie. C'est un rapide plein de rochers, par lequel les eaux du Lac Supérieur, qui sont très-abondantes, se déchargent & se précipitent d'une manière fort violente. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en Canot, pourvu qu'on perche fortement. Mais il est plus sûr de porter le Canot, & les marchandises, que les Canadiens y menent pour les troquer avec les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac Supérieur. On appelle ce Saut de Sainte Marie *Misilimakinak*. Il est à l'embouchure du Lac Supérieur, & se décharge en partie dans l'embouchure du Lac des Illinois vers la grande Baye des Puans, comme nous le dirons dans la Relation, que nous ferons de notre retour des *Isâti*.

me Détroit ou Canal
 leur, qui se décharge
 rons, & ce Canal à
 rture & quinze lieuës
 & entrecoupé de plu-
 se rétrécit peu à peu
 ainte Marie. C'est un
 chers, par lequel les
 erieur, qui sont très-
 échargent & se préci-
 ere fort violente. On
 monter d'un côté en
 qu'on perche forte-
 est plus sûr de porter
 marchandises, que les
 ment pour les troquer
 s, qui sont au Nord
 eur. On appelle ce Saut
 Misilimakinak. Il est
 du Lac Supérieur, &
 artie dans l'embouchu-
 Illinois vers la grande
 , comme nous le di-
 ation, que nous ferons
 des Iffati.

CHA.

CHAPITRE X.

*Description du Lac nommé par les
 Sauvages Illinoüack, & par nous
 Illinois.*

LE Lac des Illinois signifie dans la
 langue de ces Barbares, le Lac des
 Hommes. Ce mot Illinois signifie un
 homme fait, qui est dans la perfection
 de son âge & de sa vigueur. Il est si-
 tué à l'Occident du Lac Huron au
 Nord & au Sud. Il a six vingts ou cent
 trente lieuës de longueur, & quarante
 de largeur. Il contient environ qua-
 tre cens lieuës de circuit. Ce Lac des
 Illinois s'appelle dans la langue des
 Miamis Mischigonong, c'est-à-dire,
grand Lac. Il s'étend du Nord au
 Sud, & se décharge dans le Lac Hu-
 ron du côté du Midi. Il n'est qu'à
 quinze ou seize lieuës, on environ, du
 Lac Supérieur. Sa source tend vers
 une Riviere, que les Iroquois appel-
 lent Hohio, & où la Riviere des Mia-

34 NOUVEAU VOYAGE

mis se décharge dans ce même Lac.

Il est navigable par tout, & du côté de l'Oüest il y a une fort grande Baye, nommée la Baye des Puans, parce que ces Sauvages, qui s'y sont retirés, ont quitté certaines eaux puantes situées vers la mer, où ils demuroient, & sont venus habiter près de cette Baye formée par le Lac des Illinois.

CHAPITRE XI.

Courte Description du Lac Supérieur.

LE Lac Supérieur s'étend de l'Est à l'Oüest. Il doit avoir plus de cent cinquante lieues de longueur, soixante de largeur, & environ cinq cens de circuit. Nous ne l'avons jamais traversé en barque, comme nous avons fait les autres, dont j'ai parlé jusques à présent : mais nous en avons visité les plus grandes

VOYAGE

ans ce même Lac.
par tout, & du côté
y a une fort grande
baye des Puans, par
s, qui s'y sont re-
certaines eaux puant-
mer, où ils demeu-
nus habiter près de
par le Lac des Illi-

TRE XI.

tion du Lac Supe-

ur s'étend de l'Est à
t avoir plus de cent
longueur, soixante
viron cinq cens de
avons jamais traversé
e nous avons fait les
rléjusques à présent :
s visité les plus gran-
des

DANS L'AMERIQUE SEPT. 55

des hauteurs. Ce Lac paroît sembla-
ble à l'Océan, en ce qu'il n'a ni fonds
ni rive.

Je ne parle point ici d'un grand
nombre de Rivières, qui se déchargent
dans ce Lac prodigieux. C'est ce Lac
avec celui des Illinois, & toutes les Ri-
vières, qui se déchargent dans l'un &
dans l'autre, qui font la source du grand
Fleuve de St. Laurent, lequel se rend
dans l'Océan à l'Isle percée vers le
grand Banc de Terre-neuve. Nous avons
voyagé sur ce grand Fleuve dernier pen-
dant six cens lieues ou environ, depuis
son embouchure jusqu'à sa source.

J'ay déjà remarqué, qu'on peut ap-
peller tous ces grands Lacs des Mers
douces. Ils abondent extrêmement en
poissons blancs plus grands que des
carpes, qui sont d'une bonté extraor-
dinaire. On y pêche à vingt ou tren-
te brasses d'eau des truites saumon-
nées de cinquante ou soixante livres pe-
sant. On pourroit bâtir à côté de ces
Lacs une infinité de belles villes; qui
auroient communication les unes avec

36 NOUVEAU VOYAGE

les autres par une navigation de plus de cinq cens lieuës, & par un commerce inconcevable, qui s'y feroit. Les terres, qu'on y défricheroit, seroient sans doute très-fertiles, si elles étoient cultivées par des Européens. Ceux qui concevront la grandeur & la beauté de ces Lacs, ou Mers douces, pourront comprendre par le moyen de notre Carte, quelle est la route, que nous suivions pour faire nôtre grande Découverte.

CHAPITRE XII.

Quel est le Genie regnant du Canada.

LES Espagnols ont fait la première Découverte du Canada. Ayant mis pied à terre, ils n'y trouverent rien de considérable. Cette raison les obligea d'abandonner ce pays, qu'ils appellerent, *Il Capo di Nada*, c'est-à-dire,

VOYAGE

navigation de p'is de
& par un commerce
s'y feroit. Les ter-
cheroit, seroient sans
, si elles étoient cul-
ropéens. Ceux qui
deur & la beauté de
rs douces, pourront
moyen de notre Car-
route, que nous sui-
nôtre grande Décou-

TRE XII.

ie regnant du Ca-

ont fait la première
du Canada. Ayant
ils n'y trouverent rien
Cette raison les obli-
ce pays, qu'ils ap-
o di Nada, c'est-à-di-
re,

DANS L'AMERIQUE SEPT. 57

re, *le Cap de rien*, d'où est venu par
corruption le nom de Canada, qu'on lui
donne dans toutes les Cartes.

Depuis que je suis sorti de ce Pays-
là, j'ai appris, que les choses y sont à
peu près au même état, que quand j'y
demeurois. Ceux, qui gouvernent
le Canada, y sont portez d'un esprit,
qui fait gemir en secret devant Dieu
ceux, qui ne peuvent pas entrer dans
leurs vûés. Les personnes de probi-
té, qui ont du zèle, & de l'attache-
ment à la Religion, n'y trouvent rien
moins, que ce qu'ils y vont chercher.
On y trouve au contraire des rebuts,
que la pureté de leurs intentions n'y a-
voit pas attendus. On y va dans le des-
sein d'y sacrifier son repos & sa vie, au
secours temporel & spirituel d'une E-
glise naissante. Mais on n'y trouve
que le sacrifice de sa réputation, & de
son honneur. On y croit vivre en paix
dans une parfaite concorde. On n'y
trouve que des chagrins, des divisions,
& des troubles. On n'y recueille que
des Croix & des persécutions, pour peu
C 5 qu'on

qu'on ne donne pas dans le sens de deux ou de trois personnes, qui sont les Génies dominans du Pays. On y paroît fort éloigné de nôtre sincérité Flamande, de cette candeur, & de cette droiture de cœur, qui font le vrai caractère du Chrétien, & que l'on voit regner par tout ailleurs.

Mais sans descendre ici dans le détail, dont je laisse le jugement à Dieu, je dirai, que nous, qui sommes Flamands de naissance, ne nous sommes rendus dans le Canada, que par un pur esprit de Sacrifice, ayant renoncé à nôtre Patrie même, après avoir tout quitté pour embrasser la profession Religieuse. Cependant nous avons été bien surpris en arrivant dans ce Pays-là, de trouver, que cette franchise, & cette droiture de cœur n'y font pas bien reçûes. Il y a un petit nombre de gens, à qui tout fait ombre, & qui ne reviennent jamais des premières impressions, qu'ils ont reçûes.

Quelque docilité, & quelque complaisance, que l'on ait, on passe tous
jours

U VOYAGE

dans le sens de deux
es, qui sont les Ge-
Pays. On y paroît
tre sincérité Flaman-
ur, & de cette droi-
font le vrai caracté-
que l'on voit regner

dre ici dans le détail,
gement à Dieu, je
qui sommes Flamands
nous sommes rendus
ue par un pur esprit
t renoncé à nôtre Pa-
avoir tout quitté pour
ssion Religieuse. Ces-
ns été bien surpris en
ys-là, de trouver, que
& cette droiture de
bien reçûes. Il y a
de gens, à qui tout
qui ne reviennent ja-
es impressions, qu'ils

té, & quelque com-
on ait, on passe tou-
jours

DANS L'AMERIQUE SEPT. 52

jours dans leur esprit pour être d'une
humeur turbulente, quand on n'est pas
tout-à-fait de leur avis, & qu'on tâche
de leur faire entendre raison par des sa-
ges & douces remontrances. Cette con-
duite est peu Chrétienne, & n'a sans
doute point d'autre vûë qu'un intérêt
purement temporel. C'est ce qui m'a
souvent obligé de dire à trois Religieux
Flamands, que j'avois attirés avec moi
en Canada, qu'il valoit mieux pour
nous, qui avions quitté tous nos biens
pour embrasser la pauvreté de la vie Ré-
ligieuse, que nous allassions dans des
Missions étrangères pour y faire péni-
tence, & pour y travailler parmi des
Barbares à la propagation du Regne de
nôtre Seigneur Jesus-Christ.

La Providence seconda mes bonnes
intentions. Le Révérend Père Ger-
main Allart Récollet, qui est mort de-
puis Evêque de Vence en Provence,
m'envoya des patentes pour me rendre
dans la Découverte, que je m'en vais
décrire ci-après.

CHAPITRE XIII.

Description du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada, pour nous rendre au Sud-Ouest de la Nouvelle France, ou Canada.

JE demurai environ deux ans & demi au Fort de Katarockoüy, ou Frontenac, & j'achevai d'y faire bâtir une Maison de Mission avec le Père Luc Buisset. Cela nous engagea dans les travaux, qui sont inséparables des nouveaux établissemens.

Nous descendîmes en Canot le Fleuve de St. Laurent, & après une navigation de six vingts lieues, nous nous rendîmes à Quebec dans nôtre Convent des Récollets de nôtre Dame des Anges pour y faire la retraite, & mē disposer saintement à commencer nos Découvertes.

J'avouërai franchement ici, que quand
je

ier embarque-
Quebec, Capi-
our nous rendre
la Nouvelle
da.

deux ans & de
ockoüy, ou Fron-
y faire bâtir une
ec le Père Luc
engagea dans les
parables des nou-

en Canot le Fleu-
après une naviga-
es, nous nous ren-
ôtre Convent des
Dame des Anges
, & me disposer
ncer nos Décou-

ent ici, que quand
je

je considérois attentivement au pied de la Croix cette importante Mission par les seules vûes de la raison naturelle, & que je la mesurois aux forces humaines, elle me paroissoit terrible, & tout ensemble temeraire & inconsidérée : mais quand je la regardois en Dieu, & que je l'envisageois comme un effet de sa bonté, qui me choissoit pour ce grand ouvrage, & comme un commandement, qu'il m'adressoit par la bouche de mes Superieurs, qui sont les organes, & les interpretes de sa Volonté à mon égard, je me sentoï d'abord interieurement consolé, & encouragé même à entreprendre cette Découverte avec toute la fidélité, & avec toute la constance possible.

Je m'assûrois, que puis que c'étoit l'œuvre de Dieu d'éclairer le cœur de ces Barbares, auxquels on m'envoyoit annoncer son Saint Nom, il lui seroit aisé, s'il le vouloit, de le faire par un foible organe comme moi, de même que par les plus grands personnages du Monde.

62 NOUVEAU VOYAGE

M'étant ainsi préparé au voyage de ma Mission, & voyant, que tous ceux, qui devoient venir de l'Europe pour cette Découverte, étoient arrivez, que le pilote, les matelots, & les charpentiers de Vaisseaux étoient prêts, que d'ailleurs les armes, les marchandises, & les agretz pour les barques, que l'on vouloit faire construire, étoient préparés, je pris dans notre Convent une Chapelle portative toute complete pour moi, & ensuite je reçus la bénédiction de Monsieur l'Evêque de Quebec avec son agrément par écrit. Je pris aussi le congé par écrit tout de même du Sieur Comte de Frontenac. Ce Seigneur aimoit nos Récollets Flamands à cause de leur candeur, & de leur franchise. Il a même souvent donné des loüanges publiques à la générosité de notre entreprise, pendant que nous étions à table.

Nous nous embarquâmes enfin, selon la remarque, que j'en ai faite dans ma Description de la Louïsiane, dans notre petit Canot d'écorce de Bouleau avec

au voyage de
 que tous ceux,
 l'Europe pour
 t'arrivez, que le
 es charpentiers
 ets, que d'ail-
 handises, & les
 que l'on vou-
 oient préparer,
 nt une Chapel-
 lette pour moi,
 bénédiction de
 Quebec avec son
 ris aussi le con-
 nème du Sieur
 Ce Seigneur
 lamands à cau-
 de leur franchi-
 donné des loii-
 nérosité de nô-
 que nous étions
 âmes enfin, fe-
 en ai faite dans
 ouïssance, dans
 rce de Bouleau
 avec

avec la Chapelle portative, dont j'ai
 parlé, une couverture, & une natte de
 joncs, qui devoit nous servir de lit &
 de matelas. Voilà tout ce qui com-
 posoit notre équipage. On nous
 laissa ainsi partir les premiers, afin
 d'obliger notre monde d'expédier leurs
 affaires. Les habitans du Canada,
 qui sont des deux côtes du Fleuve de
 St. Laurent, entre Quebec & Montréal,
 me prièrent de faire l'Office parmi eux,
 & de leur administrer les Sacremens.
 Ils ne pouvoient assister au Service di-
 vin que cinq ou six fois l'année, par-
 ce qu'il n'y avoit que quatre Mission-
 naires dans l'étendue de cinquante li-
 euës de pays.

Je baptisai un enfant au lieu nom-
 mé S. Hour, dont je donnai connois-
 sance au Missionnaire, qui étoit ab-
 sent, après quoi nous continuâmes nô-
 tre route. Nous passâmes à Harpenti-
 nie: le Seigneur du lieu, qui est des
 plus anciennes Familles du Canada,
 m'auroit donné un de ses fils avec moi
 pour le voyage: mais le Canot étoit
 trop

trop petit pour quatre hommes. Nous nous rendimes ensuite aux trois Rivieres, qui est une ville fermée seulement de palissades, à trente lieues plus haut que Quebec.

Nous n'y trouvâmes point le Père Sixte, Missionnaire Récollet. Il étoit allé en Mission. Les habitans me prièrent donc d'y faire la Prédication, & le Service le premier d'Octobre. Le lendemain le Sieur Bonivet, Lieutenant Général de la Justice de cette ville, me vint conduire jusques à une lieue de là en remontant le Fleuve de Saint Laurent. Au reste on rencontre souvent des obstacles imprévus dans les plus louables entreprises. En arrivant à Montréal on me débaucha nos deux Canoteurs. Cela m'obligea de me prévaloir de l'offre, que deux autres me firent de me prendre avec eux dans leur foible bâtiment. C'est ainsi, que ceux, qui portoient envie à nôtre entreprise, commençoient déjà à s'y opposer, & qu'ils tâchoient de traverser la plus belle, & la plus célèbre Découverte;

ommes. Nous
x trois Rivie-
née seulement
euës plus haut

point le Père
ller. Il étoit
oitans me prié-
redication, &
Octobre. Le
ivet, Lieute-
e de cette ville,
es à une lieuë
leuve de Saint
rencontre sou-
révüs dans les
. En arrivant
cha nos deux
gea de me pré-
eux autres me
avec eux dans
C'est ainsi, que
vie à nôtre en-
t déjà à s'y op-
at de traverser
célèbre Décou-
verte;

DANS L'AMERIQUE SEPT. 65

verte, qui ait été faite dans ce Siècle
dans le Nouveau Monde.

En remontant le Fleuve nous remar-
quâmes qu'au dessus de l'Isle de Mon-
tréal, qui a vingt-cinq lieuës de circuit,
en passant le Lac de St. Louis, le Fleu-
ve de St. Laurent se partage comme en
deux branches : l'une conduit à l'an-
cien Pays des Hurons, aux Outaouats,
& aux autres Nations situées vers le
Nord : & l'autre meine au Pays des
Iroquois. Nous remontâmes par celle-ci
pendant près de soixante lieuës, & cela
par des rapides & par des courans af-
freux au travers de plusieurs rochers.
Et là le réjaillissement des eaux gron-
de jour & nuit comme le tonnerre pen-
dant trois ou quatre lieuës. Cependant
les Canoteurs ne laissënt pas de descen-
dre entre des pierres d'une vitesse si
grande, que ceux, qui font ce che-
min en descendant, en sont tout éblouis.
Ils portent ordinairement dans leurs
Canots des peaux d'Elans, & d'autres
pelleteries, qu'ils troquent avec les Sau-
vages de ces quartiers-là.

Je

Je ne rapporterai pas ici tous les accidens, qui nous arrivèrent, & qui sont inféparables des grands voyages. Je dirai seulement, que nous arrivâmes enfin au Fort de Catarockoiiy, ou de Frontenac, vers onze heures de nuit le lendemain de la Toussains. Nos Pères Récollets Gabriel de la Ribourde, & Luc Buisset Missionnaires me reçurent avec beaucoup de joye dans nôtre Maison de Mission, que nous avons fait bâtir avec tant de peine l'année précédente sur le bord du Lac Ontario près du dit Fort de Frontenac. Ce Fort est situé à quarante-quatre degrez quelques minutes de latitude Septentrionale.

J'avois oublié de dire, que ce Lac Ontario est formé par le Fleuve St. Laurent, & qu'il est assez profond pour porter de grands vaisseaux. On n'y trouve point de fonds à plus de soixante & dix brasses d'eau. Les ondes sont agitées par les vents, qui y sont assez fréquens, s'élevent aussi haut que celles de la mer & sont plus dangereuses, parce qu'elles sont plus courtes, & qu'elles

les

tous les ac-
 t, & qui sont
 oyages. Je di-
 arrivâmes en-
 koiiy, ou de
 ures de nuit le
 s. Nos Pères
 Ribourde, &
 s me reçurent
 ans nôtre Mai-
 us avions fait
 l'année préce-
 c Ontario près
 c. Ce Fort est
 grez quelques
 entriionale.
 e, que ce Lac
 le Fleuve St.
 z profond pour
 eaux. On n'y
 plus de soixan-
 Les ondes sont
 ui y sont assez
 haut que celles
 ngereuses, par-
 ourtes, & qu'el-
 les

DANS L'AMERIQUE SEPT. 67

les se précipitent davantage, qu'ainsi
 le Vaisseau obeit moins à la Lame. Il
 y a aussi quelques apparences de flux &
 de reflux assez sensibles. On y remar-
 que en effet, que les eaux montent &
 descendent par de petites Marées, qui
 montent contre le vent, & même pen-
 dant qu'il dure.

La pêche de ce Lac Ontario, com-
 me nous l'avons dit des autres Lacs, y
 est très-abondante en toutes sortes de
 bons poissons. On y prend sur tout des
 truites saumonées beaucoup plus gros-
 ses que les plus gros saumons. Les ter-
 res d'alentour sont extrêmement ferti-
 les. C'est ce que l'on a reconnu par
 experience en plusieurs endroits, qu'on
 a défrichés. La chasse y fournit tout
 ce que l'on peut souhaiter de bêtes sau-
 ves & de gibier. On y voit les forêts
 peuplées des plus beaux arbres, que
 l'on trouve en Europe. Il y a des pins,
 des cedres, & des épinettes, qui sont
 une espece de sapins, communes en ce
 Pays-là. On y rencontre aussi des mi-
 nes de fer, & on pourroit sans doute

68 NOUVEAU VOYAGE

en découvrir de tout autre metal.

Pendant le séjour, que nous fîmes dans ce Fort de Catarockoïy en attendant tout nôtre monde, nous eûmes le temps de conférer avec nos Religieux sur les mesures, que nous devions prendre pour convertir au Seigneur Jesus des Nations aussi nombreuses, qui n'ont jamais ouï parler de l'Evangile. Aussi est-il certain, que de pauvres Religieux de St. François, comme nous, dénués de tout bien temporel, & de tous moyens humains, ne pouvoient prendre trop de précautions dans une Mission si importante, à cause de la variété des humeurs de ceux, avec qui nous devions faire ce pénible voyage. Nous avions avec nous des Flamands, des Italiens, & des Normands, qui avoient tous des interêts divers. Il nous étoit donc fort difficile d'accorder tant d'humeurs différentes, sur-tout dans un voyage, comme celui, que nous entreprenions, où les Loix ne peuvent pas être observées dans toute leur rigueur, comme dans l'Europe, où on peut porter

les

e metal.
 e nous fimes
 üy en atten-
 nous eümes
 nos Religieux
 devions pren-
 eigneur Jesus
 ses, qui n'ont
 angile. Aussi
 res Religieux
 nous, denuez
 , & de tous
 uoient pren-
 dans une Mis-
 se de la varie-
 avec qui nous
 voyage. Nous
 ands, des Ita-
 , qui avoient
 Il nous étoit
 der tant d'hu-
 tout dans un
 ue nous entre-
 ne peuvent pas
 e leur rigueur,
 on peut porter
 les

DANS L'AMERIQUE SEPT. 69

les hommes au bien, & les détourner du mal par l'amour de la vertu, ou par la crainte des châtimens. Mais laissant toute nôtre conduite à la Providence, nous nous abandonnâmes entierement à nôtre devoir, préparez à tout événement.

Les Iroquois, que nous avions attiré près du dit Fort de Frontenac, venoient souvent nous rendre visite, & nous faisoient des présens de chair d'Elans & de Chevreux. En récompense nous leur donnions de petis couteaux, & quelques morceaux de tabac, qui nous avoient été mis en main pour cela. Ces Barbares réfléchissans sur nôtre voyage, mettoient quatre doigts sur la bouche, comme ils font ordinairement, quand ils veulent admirer quelque chose, qu'ils ne comprennent pas. Ils nous disoient en s'écriant, *Ochitagon, Gannoron, c'est-à-dire, Pieds nuds, ce que tu vas entreprendre, est d'une extreme importance.* Ils ajoütoient qu'à peine leurs plus vaillans guerriers peuvent se tirer des mains de ces

Na-

Nations, que j'entreprendois de visiter. Helas, disoient-ils, nous ne te verrons plus. Peut-on bien vivre, & te voir quitter des gens, à qui tu apprens tous les jours à prier le Ciel. Il est certain, que les Iroquois aiment tendrement nos Religieux de St. François, parce qu'ils les voyent vivre en commun, & qu'ils ne possèdent rien en particulier.

Les vivres des Iroquois sont communs entr'eux. Les plus anciennes femmes de leurs Cabanes en font la distribution selon l'âge des personnes de leurs familles. Ils donnent à manger à tous ceux, qui se trouvent chès eux, quand ils prennent leurs repas. Ils demeureroient plutôt un jour entier sans manger, que de laisser sortir qui que ce soit de chès eux sans leur présenter de tout ce qu'ils ont.

Le Sieur de la Salle se rendit au Fort quelque temps après nous. Dieu l'avoit garenti comme nous de beaucoup de dangers, qu'il avoit courus dans cette grande route depuis Quebec jusques à ce Fort au trayers du long Saut, dont
nous

nois de visiter.
s ne te verrons
vre, & te voir
tu apprens tous
. Il est certain,
tendrement nos
ois, parce qu'ils
commun, & qu'ils
articulier.

quois sont com-
plus anciennes
nes en font la di-
des personnes de
nent à manger à
uvent chès eux,
urs repas. Ils de-
jour entier sans
er sortir qui que
ans leur présenter

e se rendit au Fort
nous. Dieu l'avoit
de beaucoup de
cours dans cette
Quebec jusques à
a long Saut, dont
nous

nous avons parlé, & de plusieurs rapi-
des, qu'il avoit trouvez dans son che-
min. Il arriva donc enfin fort exte-
nué. La même année il fit partir quin-
ze de nos Canoteurs, qui nous devan-
cerent. Ils firent semblant d'aller en
Canot vers les Illinois, & vers les Na-
tions, qui demeurent près du fleuve,
qu'on appelle en langage Illinois, *Mes-
chiaspi*, c'est-à-dire, *grande Riviere*.
On la voit sous ce nom dans la Carte.
Tout cela se faisoit pour nouer une
bonne correspondance avec ces Sauva-
ges, & pour nous y préparer les vi-
vres, & les autres choses nécessaires
pour travailler à nôtre Découverte.
Mais parce qu'il y avoit de malhon-
nêtes gens parmi eux, ils s'arrêterent
au Lac Supérieur à Missilimakinak, &
s'amuserent à se divertir chès les Sau-
vages, qui sont au Nord de ce Lac. Ils
dissiperent le meilleur des marchand-
ses, qu'ils avoient, au lieu de préparer
les choses, dont nous avions besoin pour
construire le Vaisseau, qui nous étoit
nécessaire pour aller de Lac en Lac
jus-

72 NOUVEAU VOYAGE
jusques à cette Riviere de Mescha-
sipi.

CHAPITRE .XIV.

*Description du second embarque-
ment , qui se fit au Fort de
Frontenac , dans un Brigantin ,
sur le Lac Ontario , ou de Fron-
tenac.*

LE dix-huitième Novembre de cette
année-là je pris congé de nos Réli-
gieux du dit Fort , & après bien des
embrassades avec de grands témoigna-
ges de charité Chrétienne & fraternel-
le , nous entrâmes avec seize hommes
dans un Brigantin d'environ dix tonne-
aux. Les vents & le froid de l'automne
étant pour lors assez violens , nos hom-
mes apprehendoient d'entrer dans un si
petit bâtiment. Cela nous obligea avec
le Sieur de la Motte , qui commandoit ,
de tenir nôtre route à la côte du Nord
de

VOYAGE
de Mefcha-

.XIV.

d embarqué
au Fort de
un Brigantin,
o, ou de Fron-

embre de cette
gé de nos Réli-
après bien des
grands témoigna-
me & fraternel-
ec fêze hommes
viron dix tonne-
id de l'automne
lens, nos hom-
entrer dans un fi
ous obligea avec
ui commandoit,
la côte du Nord
de

DANS L'AMERIQUE SEPT. 73

de ce Lac, pour nous mettre à l'abri du Nord-Oüest, qui nous auroit jetté à la côte meridionale. La navigation fut fort difficile, & nous y esluvâmes bien des risques, & y souffrîmes même des pertes en traversant ce Lac dans une saison si avancée.

Le vingt-sixième nôtre petit bâtiment assez bien ponté d'ailleurs se trouvant effloqué à deux grandes lieues de terre, nous fûmes obligez de nous tenir à l'ancre pendant toute la nuit à plus de soixante brasses d'eau. Nous y fûmes en un assez grand peril: mais enfin le vent s'étant tourné au Nord-Est, nous nous rendîmes hûreusement au bout du Lac Ontario, ou Skannadario, comme les Iroquoïs l'appellent. Nous étions assez près d'un de leurs villages, nommé Taiaïagon situé au Nord à plus de soixante & dix lieues du Fort de Frontenac, ou de Katarockoïiy.

Nous troquâmes du blé d'Inde avec les Iroquois, qui ne pouvoient assez nous admirer. Ils nous visitoient for-

D vent

vent dans notre Brigantin, que nous avons placé dans une Riviere, afin d'y être en assurance. Mais avant que d'y entrer nous échouâmes par trois fois, & l'on fut obligé de mettre quatorze de nos hommes dans des Canots, & de jeter même du lest de notre bâtiment pour nous tirer d'affaire. Il fallut même couper à coups de haches les glaces, qui nous auroient enfermez dans la Riviere, qui se jette dans le Lac.

Le vent propre à continuer notre voyage étant venu à nous manquer, nous ne pûmes partir que le cinquième de Decembre 1678. Et parce que de la côte du Nord, où nous étions, nous avions quinze ou seize lieues de traverse à faire pour nous rendre aux terres Meridionales, où la Riviere de Niagara est située, nous ne pûmes en faire que dix lieues. Nous jettâmes donc l'ancre à quatre ou cinq lieues de terre, & nous fûmes agitez de gros temps toute la nuit.

Le sixième jour de St. Nicolas, nous entrâmes dans la belle Riviere de Niagara, dans laquelle jamais Barque par-

reille

que nous
rière, afin d'y
avant que d'y
par trois fois,
re quatorze de
Canots, & de
notre bâtiment
Il fallut mé-
ches les glaces,
nez dans la Ri-
le Lac.

continuer nôtre
manquer, nous
cinquième de
ce que de la cô-
ons, nous avions
traverse à faire
rres Meridiona-
Niagara est située,
que dix lieuës.
re à quatre ou
& nous fûmes a-
ute la nuit.

St. Nicolas, nous
Rivière de Nia-
mais Barque pa-
reille

DANS L'AMERIQUE SEPT. 75

reille à la nôtre n'étoit entrée. Nous
chantâmes le *Te Deum*, & les prières
ordinaires en action de grâces. Les I-
roquois Tsonnontouïans de tout le petit
Village, qui est placé à l'entrée de la
Rivière, prirent plus de trois cens pois-
sons blancs, plus grands que des carpes,
qui est le poisson du meilleur goût, &
le moins mal-faisant, qu'il y ait au mon-
de. Ces Barbares nous les donnerent
tous, attribuant leur bonne pêche à nô-
tre arrivée. Ils appelloient nôtre Bri-
gant in le grand Canot de bois.

Le septième nous montâmes en Ca-
not à deux lieuës vers le haut de la Ri-
vière pour y chercher un lieu propre à
bâti. Mais ne pouvant pas remonter
plus avant en Canot, à cause des rapi-
des trop forts, que nous rencontrions,
nous fûmes à la découverte par terre à
trois lieuës plus haut, & ne trouvant
point de terre propre à cultiver, nous
couchâmes près d'une Rivière, qui vient
de l'Oüest à une lieuë au dessus du grand
Saut de Niagara, qui est, comme nous
avons dit, le plus grand qui soit au

Monde. Il y avoit pour lors un pied de neige, que nous enlevâmes pour y faire du feu.

Le lendemain nous retournâmes sur nos pas, & nous aperçûmes en marchant un fort grand nombre de chevreuils & des bandes de coqs d'Inde sauvages. Le 11. Decembre nous dîmes en ce lieu la premiere Messe, qui y ait jamais été dite. On mit en œuvre des charpentiers, & d'autres gens. Le Sieur de la Motte, qui les conduisoit, ne pût jamais supporter la rigueur d'une vie si pénible. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein pour quelque temps, & de retourner par un chemin d'environ deux cens lieues aux habitations du Canada.

Le 12. 13. & 14. le vent ne nous fût point assez favorable pour faire monter nôtre Brigantin aux pieds des rapides, où on avoit projeté de faire bâtir quelques maisons.

En jettant les yeux sur nôtre Carte, il est aisé de voir que cette entreprise jointe à celle du Fort de Frontenac, seroit de bâtir des maisons & un second

Fort

lors un pied
vâmes pour y

retournâmes sur
cûmes en mar-
bre de chevres-
d'Inde sauva-
nous dîmes en ce
qui y ait jamais
œuvre des char-
gens. Le Sieur
duisoit, ne pût
leur d'une vie si
gé d'abandonner
le temps, & de re-
n d'environ deux
ions du Canada.
vent ne nous fût
pour faire mon-
x pieds des rapi-
etté de faire bâtir

sur nôtre Carte,
ue cette entrepri-
ort de Frontenac,
sons & un second
Fort

DANS L'AMERIQUE SEPT. 77

Fort dans cet endroit de Niagara, pour-
roit donner de la jalousie aux Iroquois ;
& même aux Anglois & aux Hollan-
dois, qui demeurent dans leur voisina-
ge, & qui ont un commerce ordinaire
avec ces Barbares. Pour prévenir les
mauvais effets que cette entreprise pou-
voit causer, nous fûmes en Ambassade
chès les Iroquois, comme nous le ver-
rons au Chapitre suivant.

Le 15. on me pria de me mettre au
gouvernail de nôtre Brigantin, pendant
que trois de nos hommes le tireroient
par terre. Nous l'aménâmes donc
enfin près du rocher, dont nous avons
parlé, & qui est d'une hauteur prodigi-
euse au bout des rapides de Nia

C'est dans cet endroit, que nous ama-
râmes nôtre petit Vaisseau contre terre.

Le 17. on fit une Cabanne de pieux
pour servir de Magazin. Le 18. & 19.
la terre étant extrêmement gélée, nous
fûmes obligez d'y jeter de l'eau bouil-
lante à plusieurs fois pour y faire en-
trer les bois. Le 20. 21. 22. & 23.
nôtre barque courant risque par la détri-

78 NOUVEAU VOYAGE

ve des glaces, qui l'auroient brisée, nos charpentiers firent un Cabestan. Le gros cable rompit par trois fois: mais le nommé Thomas charpentier, natif du Pays d'Artois, ayant entouré le Vaisseau avec le cable, nous le tirâmes à terre, & le mîmes ainsi hors du risque des glaces, qui decendoient avec violence du grand Saut de Niagara.

CHAPITRE XV.

Ambassade, que nous fûmes obligez de faire par terre aux Iroquois Tsonnontouans.

POUR ne point donner d'ombrage à ces Sauvages, qui sont les plus nombreux de toute la Nation, nous fûmes obligez de prévenir en nôtre faveur ceux du petit village de Niagara. Nous leur fîmes donc connoître, que nous n'avions pas dessein de bâtir un Fort sur le bord de leur Riviere de Niagara.
Nous

voient brisée, nos
Cabeſtan. Le
trois fois: mais le
entier, natif du
entouré le Vaif-
s le tirâmes à ter-
i hors du riſque
doient avec vio-
e Niagara.

ous fûmes obli-
terre aux Iro-
quois.

ner d'ombrage à
nt les plus nom-
ion, nous fûmes
en nôtre faveur
e Niagara. Nous
ditre, que nous
bâtit un Fort ſur
ere de Niagara.
Nous

Nous leur dîmes, que nous y ferions
dresser ſeulement un grand Hangar, ou
magazin, pour y mettre les marchan-
diſes, que nos gens leur avoient ap-
portés pour leur commodité: nous leur
fîmes quelques préſens pour leur faire
entendre, que nous demurerions au-
près d'eux, pendant que ſix ou ſept
d'entre nous iroient à leur grand villa-
ge des Tſonnontoiians pour parler d'af-
faires avec leurs principaux Capitains
Iroquois.

Il étoit effectivement neceſſaire d'y
aller pour diſſiper les ombrages, que
les ennemis de nôtre Découverte a-
voient donné à ces Sauvages de toutes
nos démarches. Comme je travaillois
à la conſtruction d'une petite cabanne
d'écorce pour y faire le ſervice Divin,
le Sieur de la Motte, avant que de re-
tourner en Canada, comme je l'ai mar-
qué ci-deſſus, me pria de l'accompa-
gner dans ſon Ambaſſade.

Je le conjurai de me laiſſer avec le plus
grand nombre de nos hommes. Il me
répondit que de ſéze il en prenoit ſept

80 NOUVEAU VOYAGE

avec lui, que j'entendois à peu près leur langue, que ces Barbares m'avoient entrevenu plusieurs fois au Conseil, qu'ils avoient tenu au Fort de Frontenac : qu'il y alloit de la gloire de Dieu : qu'il ne pouvoit se fier à ceux, qui l'accompagnoient, & que si notre entreprise venoit à échouer, on s'en prendroit indubitablement à moi. Ces raisons, & d'autres plus secretes me determinerent à le suivre dans son voyage.

Nous marchâmes avec des souliers à la Sauvage faits d'une peau passée toute simple, mais sans semelle, parce que la terre étoit encore couverte de neige. Nous traversâmes des forêts pendant trente-deux lieues de chemin. Nous portions nos couvertures avec notre petit équipage, & nous passions souvent les nuits à la belle étoile. Nous n'avions avec nous que quelques petis sacs de blé d'Inde rôti. Mais nous trouvâmes en faisant notre voyage des Iroquois, qui étoient à la chasse, & qui nous donnerent du chevreuil avec quinze ou seize écurueils noirs, qui sont très-bons à manger. Après

Après cinq jours de marche nous arrivâmes à Tegarondies, grand village des Iroquois Tsonnontouians. Nos hommes étoient fort bien équipés d'armes & d'habits, plutôt pour le faire honneur à eux-mêmes, que pour en faire aux Barbares. Les Sauvages nous menèrent dans la Cabanne du grand Chef, où les femmes & les enfans venoient nous considérer. Après les cris faits par un Ancien pour avertir le village selon la coutume de ces Barbares, les plus jeunes d'entre les Sauvages nous lavèrent les pieds, qu'ils nous frotèrent ensuite avec de la graisse de bêtes fauves, & de l'huile d'ours.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de l'an 1679. je fis la prédication après l'office ordinaire dans une petite Chapelle faite d'écorce d'arbre. Les Pères Garnier & Rafeix Jésuites y étoient présens. Après le service achevé quarante-deux Vieillards parurent au Conseil avec nous. Ces Sauvages, qui sont presque tous d'une fort belle taille, étoient enveloppez dans des ma-

nieres de robes de Castor, ou de loup, & quelques-uns en avoient d'écureuils noirs avec une pipe ou Calumet à la main. Les Senateurs de Venise n'ont pas une contenance plus grave, & ne parlent peut-être pas avec plus de poids que les Anciens des Iroquois.

Cette Nation est la plus cruelle, & la plus Barbare de toute l'Amérique, surtout à l'égard de leurs Esclaves, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieues de leurs Cantons, comme nous le ferons voir dans nôtre second Tome. Je dois pourtant dire, qu'ils ont de très-bonnes qualitez, & qu'ils aiment les Européens, qui leur donnent des marchandises à prix raisonnable. Ils haïssent à mort ceux, qui sont attachez à leur intérêt, & qui veulent s'enrichir de leurs depouilles de pelleteries de Castor. Ils vont les chercher à plus de cent cinquante lieues de leurs villages pour avoir en échange des marchandises des Anglois & des Hollandois. Ils aiment plus ces deux dernieres Nations, que les Canadiens, parce qu'elles sont plus
trai-

traitables, & qu'elles leur donnent leurs denrées à meilleur marché.

L'un de nos hommes, nommé Antoine Brassart, qui savoit fort bien l'Iroquois, & qui servoit d'Interprète au Sieur de la Motte, dit à cette Assemblée, 1. que nous venions les visiter pour fumer avec eux dans leurs pipes ou Calumets. C'est une Cérémonie, que nous décrirons ci-après. Après quoi nous jettâmes au milieu du Conseil, des haches, des couteaux, des capots, & un grand colier de porcelaine blanche & bleüe. Dans la suite nous continuâmes de faire des présens à tous les points, que nous propositions à ces Barbares, & ces présens étoient à peu près de la même valeur, que les premiers.

2. Nous les priâmes d'avertir toute leur Nation des cinq Cantons Iroquois, que nous allions faire un Navire, ou grand Canot de bois au dessus du grand Saut de Niagara pour leur aller chercher des marchandises dans l'Europe par un chemin plus commode, que celui qu'on fait au travers des grands rapides du

Fleuve S. Laurent: que moyennant cela nous leur donnerions les choses à beaucoup meilleur marché que les Anglois & les Hollandois de Balton, & de la Nouvelle Jorek! Ce prétexte étoit specieux, & assez bien imaginé pour détruire les Anglois & les Hollandois de l'Amérique par le moyen de ces Barbares. Car ils ne souffrent les Européens, que par la crainte, qu'ils en ont, ou par le profit, qu'ils font avec eux en troquant leurs marchandises à prix raisonnable.

3. Nous leur dîmes, que nous leur fournirions à la Riviere de Niagara un forgeron, & un armurier pour raccommoder leurs haches & leurs fusils, parce qu'ils n'avoient personne parmi eux, qui entendit ce métier-là: que pour la commodité de toute la Nation. Nous les placerions sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Nous jettâmes encore au milieu de ces Barbares sept ou huit capots, & des morceaux d'une belle étoffe, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux, pour les attirer

moyennant ces
 choses à be-
 é que les Anglois
 Balton, & de la
 étexite étoit spe-
 naginé pour dé-
 es Hollandois
 yen de ces Barba-
 t les Européens,
 ils en ont, ou par
 ceux en troquant
 prix raisonnable.
 i, que nous leur
 re de Niagara un
 rier pour raccom-
 leurs fusils, par-
 sonne parmi eux,
 er-là : que pour
 e la Nation. Nous
 ord du Lac Onta-
 de la Riviere de
 es encore au mi-
 sept ou huit ca-
 x d'une belle é-
 ouvrent depuis la
 noux, pour les at-
 tirer

tirer dans nôtre parti, & les empêcher
 d'écouter ceux, qui voudroient leur
 parler contre nous, les priant de nous
 avertir de tout ce qu'on pourroit leur
 dire à nôtre desavantage avant que d'y
 ajouter foi.

Nous ajoûtâmes plusieurs autres rai-
 sons, que nous crûmes propres à les
 persuader, afin de les porter à favori-
 ser nôtre entreprise. On leur donna
 tant en étoffe qu'en fer plus de quatre
 cens francs. Nous y joignîmes d'autres
 marchandises d'Europe, qui sont rares
 en ce Pays-là. Les meilleures raisons
 du monde ne sont pas écoutées en ce
 Pays-là, si elles ne sont accompagnées
 de présens.

J'oublois de dire, qu'avant que de
 commencer nôtre discours au Conseil,
 le Sieur de la Motte fit dire aux Iro-
 quois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'au
 préalable ils n'eussent fait sortir du
 Conseil le Père Garnier Jésuite, qui lui
 étoit suspect. Les Vieillards Iroquois
 le prièrent de se retirer. Mais parce
 que j'avois beaucoup de considération

pour lui, je sortis avec lui, afin qu'il n'eût pas l'affront entier. Je lui tins donc compagnie, & je fus bien aise de montrer par là au Sieur de la Motte, qu'il n'avoit pas eu raison de me mener au Conseil, puis qu'il avoit dessein de faire un affront de cette nature en ma présence à un Missionnaire Jésuite, qui ne se trouvoit parmi ces Barbares, que pour les instruire des Véritez de l'Evangile. Je me dispensai par là de me trouver à la premiere journée des affaires, dont on vouloit traiter avec les Iroquois.

Je voyois, que le Sieur de la Motte avoit été nourri parmi des gens ennemis de tout ce qui s'appelle Religieux. Je ne doutois donc point, qu'il ne m'attribuât toutes les bevuës, qu'il feroit. Mais je jugcai, qu'il valloit mieux, qu'il fût trompé plutôt que moi par les personnes, qui l'avoient employé. Voilà pourquoi je fus ferme dans la fuite, & je ne voulus jamais me mêler d'aucune affaire temporelle. Les Iroquois, & toutes les autres Nations m'ont

i, afin qu'il
 Je lui tins
 bien aise de
 de la Motte,
 de me mener
 dit dessein de
 nature en ma
 e Jésuite, qui
 Barbares, que
 éritez de l'E-
 par là de me
 urnée des af-
 raiter avec les

r de la Motte
 es gens enne-
 lle Religieux.
 int, qu'il ne
 vûës, qu'il fe-
 valloit mieux,
 t que moi par
 oient employé.
 ferme dans la
 mais ne méler
 elle. Les Iro-
 autres Nations
 m'ont

DANS L'AMERIQUE SEPT. 87

m'ont toujours aimé à cause de cela. Ils
 m'ont toujours fourni ma subsistence,
 & m'ont soulagé dans le besoin, parce
 qu'ils me voyoient desintéressé en toutes
 choses. Et en effet quand ils me fai-
 soient quelque présent après en avoir
 reçu de moi, je le donnois aussi-tôt à
 leurs enfans.

Le jour suivant les Iroquois répon-
 dirent article par article à notre discours
 & à nos présens. Ils avoient mis de
 petits morceaux de bois à terre pour se
 souvenir de ce qui leur avoit été dit au
 Conseil précédent. A chaque réponse
 qu'ils faisoient aux articles de notre
 harangue, celui des Iroquois, qui por-
 toit la parole, tenoit un de ces petits
 morceaux de bois à la main, & après
 son discours, il posoit au milieu de
 l'assemblée de la porcelaine noire &
 blanche, qu'ils ont accoutumé d'en-
 filer dans de petits nerfs fort minces,
 qu'ils prennent sur les animaux, qu'ils
 tuent, & qu'ils font sécher. Après
 avoir répondu à chacun de nos articles
 l'un après l'autre, dont ces petits mor-
 ceaux

ceux de bois les font souvenir , aussi bien que des présens , que nous leur avons fait , tous ces Vieillards Iroquois , après que le plus ancien d'entr'eux a crié par trois fois à pleine gorge , *Niaoua* , c'est-à-dire , *voilà qui est bien , je te remercie* , ils crient aussi tous de même en cadence , & d'un ton haut , qu'ils tirent de l'estomach , *Niaoua*.

Mais il faut remarquer ici , que tous les Sauvages , quoi que les uns soient plus rusez que les autres , pensent tous à leur intérêt. Ainsi toutes nos raisons ne contenterent les Iroquois qu'en apparence seulement. Ils voyoient , que les Anglois & les Hollandois leur donnoient les marchandises à beaucoup meilleur marché que les Canadiens François. Ils avoient donc plus d'inclination pour eux , que pour ceux que j'accompagnois.

Ces Barbares ont une extrême indifférence pour toutes choses. Cependant on passeroit pour malhonnête homme parmi eux , si on contredisoit aux choses , qui se disent dans leur Conseil ,

scil ,
quan
abfu
donc
à-dir
qui e
C
qui
quoi
ges ,
l'ext
tout
des
Ces
que
en e
tre a
soien
xim
que
ne
Ils
leur
ne
vert
F

YAGE

ouvenir, aussi
que nous leur
lards Iroquois,
l'entre eux a crié
ge, *Niaoua*,
est bien, je te
tous de même
n haut, qu'ils
niaoua.

ici, que tous
les uns soient
, pensent tous
, toutes nos raisons
uois qu'en ap-
voient, que
dois leur don-
es à beaucoup
les Canadiens
onc plus d'in-
pour ceux que

ne extrême in-
choses. Cepen-
ur malhonnête
on contredisoit
dans leur Con-
seil,

DANS L'AMERIQUE SEPT. 89

seil, & si on ne convenoit de tout, quand même on diroit les plus grandes absurditez du monde. Ils répondent donc toujours à tous, *Niaoua*, c'est-à-dire, *tu as raison, mon Frere, voilà qui est bien.*

Cependant ils n'en croient, que ce qui leur plait en leur particulier. En quoi je puis dire, que tous-les Sauvages, que j'ai connus, font connoître l'extrême indifférence qu'ils ont pour toutes choses, & même pour les grandes Vérités de la Religion Chrétienne. C'est là aussi le plus grand obstacle, que j'ai trouvé à leur conversion. Et en effet, à moins qu'on ne se rende maître absolu de ces peuples, & qu'ils ne soient soumis dès leur enfance aux maximes de nôtre Sainte Religion, quelque chose qu'on leur puisse dire, on ne les persuadera jamais de la vérité. Ils demeureront même toujours dans leur épouvantable ignorance, si Dieu ne travaille intérieurement à les convertir.

Pendant les derniers jours de nôtre
Am-

Ambassade les Guerriers Iroquois amenèrent chès eux des Esclaves , qu'ils avoient faits vers la Virginie. L'un d'eux étoit Houtouâgaha , ce qui signifie en la langue Iroquoise, *Bredouilleur*, ou *grand parleur*. L'autre étoit de la Nation des Ganniesinga , auprès desquels il y avoit des Missionnaires Récollets Anglois. Les Iroquois donnerent la vie à ce dernier ; mais pour ce qui est du premier , je crois , que les Nerons, les Domiticens, & les Maximins n'ont jamais inventé rien de si cruel , pour exercer la patience des Martyrs , que ce que les Iroquois lui firent souffrir.

Ils ont accoutumé d'en user ainsi à l'égard de tous leurs ennemis , qu'ils prennent en guerre. Ils les traitent de cette maniere fort souvent pendant un mois entier. Lorsqu'ils les ont amenez dans leurs Cantons , ils les attachent à des bois faits en forme de croix de S. André. Ils y attachent les bras & les jambes de ces malheureux , & les exposent aux maringouïns, ou petites mouches , qui les piquent jusques à la mort.

Quand

Iroquois ame-
 slaves, qu'ils
 nic. L'un d'en-
 a, ce qui signi-
 e, *Bredouilleur*,
 étoit de la Na-
 près desquels
 aires Récollets
 s donnerent la
 pour ce qui est
 que les Nerons,
 Maximins n'ont
 si cruel, pour
 Martyrs, que ce
 nt souffrir.
 en user ainsi à
 ennemis, qu'ils
 Ils les traitent
 souvent pendant
 qu'ils les ont ame-
 s, ils les atta-
 n forme de croix
 chent les bras &
 ureux, & les ex-
 s, ou petites mou-
 usques à la mort.

Quand

Quand ces Esclaves sont arrivez chés
 ces peuples, les enfans leur coupent des
 morceaux de chair sur leurs cuisses, ou
 sur quelque autre endroit du corps, &
 après les avoir fait cuire sur la braise,
 ils forcent ces pauvres Esclaves de les
 manger. Les pères & mères de ces petis
 Barbares en mangent eux-mêmes de
 rage. Ainsi ils les traitent avec une ex-
 trême cruauté, telle qu'on n'a jamais
 oui parler de rien de semblable. Ils
 donnent à boire à ces petis Anthropo-
 phages du sang de ces malheureux Escla-
 ves dans de petis plats d'écorce, afin
 de les animer davantage à exterminer
 leurs ennemis.

Cette horrible cruauté nous obligea
 de nous retirer de la Cabanne du Chef
 de ces Barbares, afin de leur marquer
 l'horreur, que nous avions de leur in-
 humanité. Nous ne voulûmes plus
 manger avec eux, & nous retournâmes
 sur nos pas au travers des forêts à la
 Rivière de Niagara. Voilà quelle fut
 cette funeste Ambassade.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Description d'un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous fîmes construire près du Détroit du Lac Erié, pendant l'hyver, & le printemps de l'an 1679.

LE quatorzième de Janvier nous arrivâmes à notre Cabanne de Niagara pour nous délasser des fatigues de notre Ambassade. Nous n'avions que du blé d'Inde à manger. Mais heureusement pour nous la pêche des poissons blancs, dont nous avons parlé ci-devant, étoit alors en saison. Cet agréable poisson nous servit d'assaisonnement à notre blé d'Inde. Nous nous servions du bouillon, où ce poisson avoit cuit, au lieu de bouillon de viande. Lors qu'il est refroidi dans la marmite, il se fige, & se réduit en gelée à peu près comme du bouillon de veau.

Le vingtième j'entendis du bord, où nous

*Vaisseau de soie
que nous fimes
du Détroit du
adant l'hyver,
de l'an 1679.*

Janvier nous arri-
banne de Niagara
es fatigues de nô-
n'avions que du
r. Mais hureuse-
êche des poissons
avons parlé ci-de-
saison. Cet agréa-
t d'assaisonnement

Nous nous ser-
où ce poisson avoit
ouïllon de viande.
di dans la marmite,
uit en gélée à peu
ouïllon de veau.
entendis du bord, où
nous

DANS L'AMERIQUE SEPT. 93

nous étions, la voix du Sieur de la Salle,
qui étoit venu du Fort de Frontenac
dans une grande Barque. Il nous ap-
portoit des vivres, & tous les agrets
nécessaires pour le Vaisseau, que nous
avions fait dessein de construire au des-
sus du grand Saut de Niagara à l'entrée
du Lac Erié. Mais par un malheur
étrange, cette Barque, qui nous amé-
noit des marchandises, perit par la faute
de deux Pilotes, qui étoient de diffé-
rens avis sur la route, qu'ils devoient
suivre. Cette Barque se brisa donc sur
la côte meridionale du Lac Ontario,
à dix lieux de Niagara. Les matelots
ont nommé cet endroit le Cap enra-
gé.

On sauva pourtant les ancrés & les
cables de cette Barque. Mais on y per-
dit encore des Canots d'écorce avec des
marchandises. Ces traverses auroient
souvent fait abandonner cette entrepri-
se de la Découverte, à tout autre qu'à
ceux, qui en avoient formé le généreux
dessein.

Le Sieur de la Salle nous aprit, qu'il
avoit

avoit été chès les Iroquois Tsonnon-
toians avant la perte de sa Barque, &
qu'il avoit si bien su les gagner, qu'ils
lui avoient parlé avec éloges de nôtre
Ambassade, que je viens de rapporter,
& qu'ils avoient même consenti à l'ex-
écution de toute nôtre entreprise. Ce
grand concert dura quelque temps.

Cependant parce que certaines gens
traversoient nôtre dessein de tout leur
possible, on insinua encore des senti-
mens de jalousie aux Iroquois. Le Fort
que l'on bâtissoit à Niagara, commen-
çoit à s'avancer : mais on fit tant en se-
cret, que ce Fort devint suspect à ces
Barbares. Il fallut donc en arrêter la
construction pour un temps, & on se
contenta d'y faire une habitation en-
tourée de palissades.

Le vingt-deuxième nous nous rendî-
mes à deux lieues au dessus du grand
Saut de Niagara. On y dressa un chan-
tier pour la construction du Vaisseau,
dont nous avons besoin pour nôtre
voyage. Nous ne pouvions bâtir dans
un lieu plus commode, qu'auprès d'une
Ri-

YAGE

ois T'sonnon-
sa Barque, &
gagner, qu'ils
éloge de nôtre
de rapporter,
consenti à l'ex-
entreprise. Ce
que temps.

certains gens
in de tout leur
eore des senti-
quois. Le Fort
gara, commen-
n fit tant en se-
int fâspet à ces
nc en arrêter la
emps, & on se
e habitation en-

nous nous rendi-
dessus du grand
y dressa un chan-
on du Vaisseau,
soin pour nôtre
vions bâtir dans
qu'après d'une
Ri-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 95

Riviere, qui decendoit dans le Dé-
troit, qui est entre le Lac Erié & le
grand Saut. Dans toutes ces allées &
venuës j'avois toujours ma Chapelle
portative sur mes épaules.

Le vingt-sixième la quille du Vais-
seau, & d'autres pièces étant prêtes, le
Sieur de la Salle m'envoya le nommé
Maître Moysé charpentier pour me prier
d'y mettre la première cheville: mais la
modestie de ma profession Religieuse
m'obligea de refuser cet honneur. Il
promit donc dix Louis d'or pour cette
première cheville, afin d'animer le mai-
tre charpentier à avancer le Bâtiment.

Pendant tout l'hyver, qui n'est pas
de la moitié si rude en ce Pays-là qu'en
Canada, nous fîmes bâtir des Cabannes
d'écorce d'arbre par l'un des deux Sau-
vages de la Nation du Loup, qui s'é-
toient donnez à nous pour la chasse des
bêtes fauves. J'avois une Cabanne par-
ticulière pour célébrer le divin Office
les jours de Fêtes & de Dimanches.
Plusieurs de nos hommes savoient le
Chant Grégorien, & les autres en avoient
quelque routine. Le

Le Sieur de la Salle laissa pour Commandant à notre chantier le nommé Tonti, Italien de naissance, qui étoit venu en France après la Révolution de Naples, à laquelle son père avoit eu part. Ayant des affaires pressantes il s'en retourna au Fort de Frontenac, & je le conduisis jusques sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Etant là il fit seulement de marquer une maison pour le Forgeron, qu'on avoit promis pour la commodité des Iroquois. Ainsi ce n'est pas sans sujet, que ces Barbares ne crurent, que ce qu'ils voulurent, de l'Ambassade du Sieur de la Motte.

Au reste le Sieur de la Salle entreprit son voyage à pied au travers des neiges, & fit ainsi plus de quatre vingts lieues à pied. Il n'avoit pour sa nourriture qu'un petit sac de blé rôti, qui même lui manqua à deux journées du Fort. Cependant il ne laissa pas d'y arriver hûrusement avec deux hommes & un chien, qui trainoit son petit équipage sur la glace. •

En

lâissa pour Com-
 tantier le nommé
 Bance, qui étoit
 la Révolution de
 son père avoit eu
 d'aires pressantes il
 de Frontenac, &
 es sur le bord du
 ouchure de la Ri-
 Etant là il fit sem-
 arquer une maison
 u'on avoit promis
 les Iroquois. Ainsi
 que ces Barbares
 u'ils voulurent, de
 r de la Motte.
 de la Salle entreprit
 au travers des nei-
 s de quatre vingts
 avoit pour sa nour-
 ac de blé rôti, qui
 à deux journées du
 l ne lâissa pas d'y ar-
 avec deux hommes
 ainoit son petit équi-

En

En retournant à nôtre Chantier nous
 apprimes, que la plupart des Iroquois
 étoient allez à la guerre au delà du Lac
 Erié pendant la construction de nôtre
 Vaisseau. Quoi que ceux d'entre ces
 Barbares, qui étoient restez, fussent
 moins insolens à cause de leur petit
 nombre, ils ne laissoient pas de venir
 souvent à nôtre Chantier, & de témoi-
 gner le mécontentement, qu'ils a-
 voient, de ce que nous faisons. Quel-
 que temps après l'un d'entr'eux contre-
 faisant l'ivrogne voulut tuer nôtre For-
 geron; mais la résistance, que lui fit
 le Forgeron lui-même, nommé la Forge,
 tenant une barre de fer toute rouge, l'ar-
 rêta; & d'ailleurs la reprimande, que
 je fis à ce seditieux, l'obligea de se re-
 tirer. Quelques jours après une fem-
 me Barbare nous avertit, que les Tson-
 nontoïans vouloient mettre le feu à nô-
 tre Vaisseau sur le Chantier: & ils l'au-
 roient executé sans doute, si on n'y eût
 fait une garde fort exacte.

Ces fréquentes alarmes, la crainte
 de manquer de vivres après la perte de

la grande Barque du Fort de Frontenac, & le refus, que les Tsonnontouïans nous firent de nous donner du blé d'Inde en payant, étonnerent nos Charpentiers. Ils étoient débauchez d'ailleurs par un malheureux, qui avoit tenté plusieurs fois de deserter par la Nouvelle Jorck dans l'endroit, qui est habité par les Hollandois, lesquels ont succédé aux Suédois. Ce malhonnête homme auroit indubitablement débauché nos Ouvriers, si je ne les eusse rassurez par les exhortations, que je leur faisois aux jours de Fête & de Dimanche après le service Divin. Je leur représentois, que nôtre entreprise regardoit uniquement la gloire de Dieu, & le bien de quelques Colonies Chrétiennes. Ainsi je les excitois à travailler avec plus de diligence, afin de nous delivrer de toutes ces inquietudes.

D'ailleurs les deux Sauvages de la Nation du Loup, que nous avions engagéz à nôtre service, alloient à la chasse, & nous fournissoient du Chevreuil & d'autres bêtes sauvages pour nôtre subsisten-

VOYAGE

Fort de Frontenac,
 Monnotouïans nous
 du blé d'Inde en
 nos Charpentiers.
 d'ailleurs par un
 tenté plusieurs
 la Nouvelle Jorck
 est habitée par les
 ont succédé aux
 même homme au-
 débouché nos Ou-
 rassurez par les
 je leur faisois aux
 Dimanche après le
 r représentois, que
 gardoit uniquement
 & le bien de quel-
 iennes. Ainsi je les
 avec plus de dili-
 s delivrer de toutes

ux Sauvages de la
 que nous avions en-
 ce, alloient à la chas-
 soient du Chevreuil
 ves pour notre sub-
 sisten-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 99

sistence. Cela faisoit reprendre cou-
 rage à nos Artisans, qui s'appliquoient
 à leur ouvrage avec plus d'assiduité.
 Nôtre Vaisseau fût donc bien-tôt en é-
 tat d'être lancé à l'eau. Ce qui fût
 fait après l'avoir béni selon l'usage de
 nôtre Eglise Romaine. Nous nous pressâ-
 mes de le mettre à flot, quoi qu'il ne
 fût pas tout-à-fait achevé, afin que nous
 pussions le garantir du feu, dont il
 étoit menacé.

Ce Vaisseau fût nommé le Griffon,
 par allusion aux Armes de Monsieur le
 Comte de Frontenac, qui ont deux
 Griffons pour appui. De plus le Sieur
 de la Salle avoit souvent dit de ce Vais-
 seau, qu'il vouloit faire voler le Griffon
 par dessus les Corbeaux. On tira
 trois coups de Canon, & nous chan-
 tâmes ensuite le *Te Deum*, qui fût
 suivi de plusieurs cris de joye.

Les Iroquois, qui étoient venus par
 hazard à cette cérémonie, eurent part
 à nôtre joye, & furent les témoins de
 cette rejouissance. On leur donna de
 l'eau de vie à boire, aussi bien qu'à
 nous.

E 2 tous

tous les hommes de notre équipage, qui attachèrent leurs branles sous le pont du Vaisseau pour y dormir en plus grande sûreté. Nous quitâmes alors nos Cabanes d'écorce pour nous loger dans ce bâtiment, où nous étions à couvert des insultes des Sauvages.

Les Iroquois étant de retour de la chasse des Castors furent extrêmement surpris de voir notre Navire. Ils disoient, que nous étions des *Orkon*, c'est-à-dire, dans leur langage des Esprits perçans. Ils ne pouvoient comprendre, que nous eussions bâti un si grand Vaisseau en si peu de temps, quoi qu'au fond il ne fût que de soixante tonneaux. On pouvoit le nommer un *Fort ambulant*. Et en effet il faisoit trembler tous les Sauvages, qui demeurent dans l'étendue de plus de cinq cens lieues de pays, sur des Rivieres, & sur ces grands Lacs, dont nous avons parlé.

Cependant les meilleurs desseins des hommes sont souvent traversés par des accidens imprévus, & Dieu le permet ainsi

VOYAGE

notre équipage, qui
sont sous le pont du
navire en plus grande
partie, nous loger dans ce
endroit à couvert des

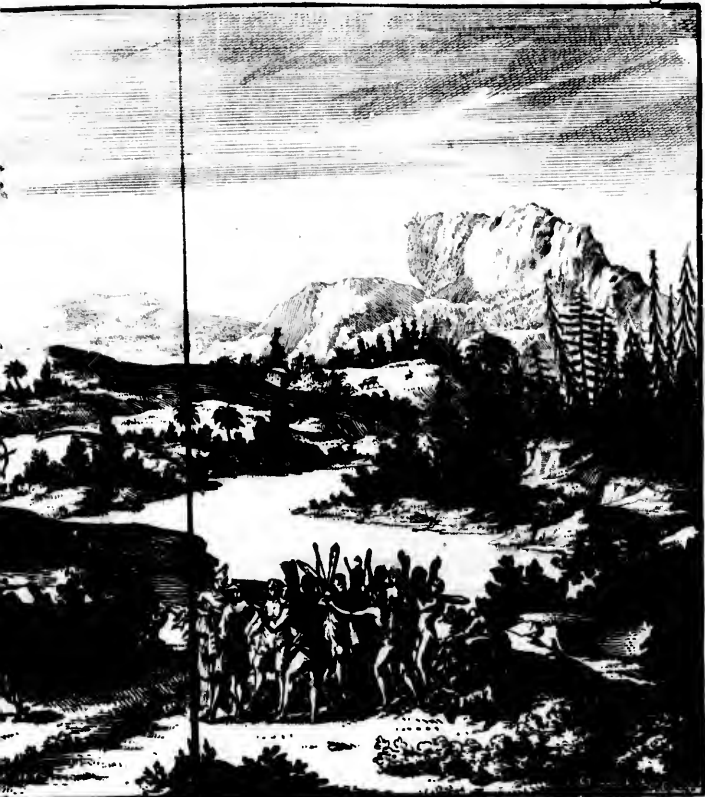
vents de retour de la
mer, et extrêmement
propre au Navire. Ils di-
rent que les Indiens du
langage des Esprits
avoient compris que
nous avions bâti un si grand
endroit, et qu'au
temps de soixante tonne-
aux, ils nommeront un *Fort*

et qu'il faisoit trem-
bler, qui demeurent
plus de cinq cens
lieues des Rivieres, & sur
lequel nous avons par-

pris de meilleurs desseins des
qu'on n'en avoit jamais
eu, & Dieu le permet
ainsi



Fig. 100.



DANS
ainsi po
hommes
Sieur d
ce que
qui se p
avoit d
gea de
prendre
empêch
vations
gens d
à tous
de pré
lér par
dessein
Cep
bruit
disoit
une en
revien
ficulte
parts
le vo
nions
plu
res,

DANS L'AMERIQUE SEPT. 101

ainsi pour les éprouver. Un de nos hommes m'avertit en secret, que le Sieur de Tonti prenoit ombrage, de ce que je faisois un journal, de tout ce qui se passoit de considérable, & qu'il avoit dessein de s'en saisir. Cela m'obligea de me tenir sur mes gardes, & de prendre toutes les justes précautions pour empêcher, qu'on ne me prit mes observations. Je souhaitois de rettenir nos gens dans le devoir, & de les occuper à tous les exercices de la devotion, afin de prévenir le desordre, & de travailler par là à l'execution de nôtre grand dessein.

Cependant on répandoit un fâcheux bruit contre nous dans le Canada. On disoit, que nous nous embarquions dans une entreprise temeraire, dont nous ne reviendrions jamais. Cela joint aux difficultés, que nous trouvions de toutes parts, dans le transport des agrets, dans le voyage même, que nous entreprenions en un Pays inconnu au travers de plusieurs Lacs, & de plusieurs Rivieres, où personne n'avoit jamais été, &

dans les oppositions des Iroquois, me causoient une peine extrême. Ces discours souleverent les Créanciers du Sieur de la Salle, lesquels sans l'avoir oui, & sans attendre son retour du Fort de Frontenac, où il avoit passé l'hyver, pendant que nous y faisons construire nôtre Vaisseau, firent saisir tous les effets, qu'il avoit en Canada. Cependant le seul Fort de Frontenac, dont il étoit propriétaire, montoit deux fois plus haut que ses dettes. Mais voyant ce malheur sans remède & qu'on n'avoit point d'autre dessein que de nous faire abandonner nôtre entreprise, dont on avoit fait les préparatifs avec tant de peine & de dépense, nous nous affermâmes dans nôtre première pensée, résolus d'attendre patiemment les occasions que la Providence nous fourniroit de continuer nôtre grand dessein.

Cependant je me rendis en Canot d'écorce avec un de nos Sauvages chasseurs à l'embouchure du Lac Érié. Je montai deux fois le grand courant à la perche. Je sondai l'entrée du Lac.

Je

VOYAGE

les Iroquois, me
réme. Ces dis-
anciers du Sieur
l'avoir oui, &
ur du Fort de
t passé l'hyver,
isions construire
aisir tous les es-
anada. Cepen-
rontenac, dont
ontoit deux fois
. Mais voyant
e & qu'on n'a-
ein que de nous
entreprise, dont
utifs avec tant de
nous nous affer-
iere pensée, ré-
ment les occa-
e nous fourniroit
nd dessein.
endis en Canot
s Sauvages chaf-
du Lac Erié. Je
and courant à la
entrée du Lac.
Je

DANS L'AMERIQUE SEPT. 103

Je ne le trouvai pas insurmontable à la
voile; comme on me l'avoit fausse-
ment assuré. Je vis, qu'à la faveur
d'un vent de Nord, ou Nord-Ouest
passablement bon, nôtre Vaisseau pour-
roit entrer dans ce Lac Erié, & voya-
ger ensuite dans toute son étendue,
pourvu qu'on fit force de voiles, &
que d'ailleurs on mit quelques hommes
à terre pour hâler au col en remontant.

CHAPITRE XVII.

*Retour de l'Auteur au Fort de Fron-
tenac.*

Avant que de continuer nôtre Dé-
couverte je fus obligé de retourner
au Fort de Frontenac pour y prendre
deux de nos Religieux, afin qu'ils
m'aidassent à faire le service. Je laissai
nôtre Vaisseau sur deux ancrs à près
d'une lieuë & demie du Lac Erié dans
le Détroit, qui est entre le grand Saut
E 4 & ce

& ce Lac. Le Sieur de Charon Canadien fouhaita de retourner avec moi pour éviter les mauvais traitemens, que le Sieur de Tonti lui faisoit fans cesse. Cet homme ne pouvoit souffrir les Sujets du Roi d'Espagne. Il avoit eu part à la revolte de Naples aussi bien que son Père.

Nous nous embarquâmes le dit Charon & moi avec un Sauvage dans un Canot. Nous descendîmes le Déroit vers le grand Saut, où nous fîmes le portage de nôtre Canot jusques au grand Rocher, dont nous avons parlé. Nous nous rembarquâmes au pied de ce Rocher, & nous descendîmes jusques à l'embouchure du Lac Ontario. Nous y trouvâmes la Barque, ou Brigantin, dont nous avons parlé, que le Sieur de la Forest nous avoit amené du Fort de Frontenac.

Après quelques jours, que le dit Sieur de la Forest employa dans la traite avec les Sauvages, nous nous embarquâmes sur le Brigantin, ayant avec nous quinze ou seize femmes Sauvages, qui se
ser-

D
serv
de f
terr
côn
le b
mau
une
Ma
de
tro
de t
fort
pou
ils
gez
côt
trio
fav
de
bor
Ma
de
Le
tre
rag

Charon Ca-
mer avec moi
itemens, que
it sans cesse.
uffrir les Su-
avoit eu part
bien que son

s le dit Cha-
vage dans un
es le Détroit
nous fimes le
t jusques au
s avons parlé.
s au pied de
dimes jusques
ntario. Nous
ou Brigantin,
ue le Sieur de
né du Fort de
ue le dit Sieur
s la traite avec
embarquâmes
vec nous quin-
vages, qui se
fer-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 105

servirent de cette occasion pour éviter de faire quarante lieues de chemin par terre. Comme elles n'étoient pas accoutumées à voyager de cette maniere, le branle du Vaisseau leur causa de grands maux d'estomach; qui nous apportèrent une étrange puanteur dans le Vaisseau. Mais enfin nous arrivâmes à la Riviere de Aoüeguen, où le Sieur de la Forest troqua de l'eau de vie contre des peaux de Castors. Ce commerce de boissons fortes ne m'étoit pas fort agréable: pour peu que les Sauvages en goûtent, ils sont plus à craindre que des enragez.

Après la traite nous passâmes de la côte Meridionale de ce Lac à la Septentrionale; & parce que le vent étoit favorable, nous passâmes en fort peu de temps le village, qui est à l'autre bord de Keuté, & de Ganneouffe. Mais lors que nous approchions du Fort de Frontenac, le vent nous manqua. Le calme donc m'obligea de me mettre dans un Canot avec deux petis Sauvages. Nous mîmes pied à terre dans

l'Isle de Goilans. Ce sont de certains oiseaux de mer, qui sont en grand nombre dans cette Isle. Nous y trouvâmes quantité d'œufs de ces oiseaux sur le sable, où le soleil les fait éclore. J'en emportai quatre paniers avec moi, qui furent trouvez très-bons en aumettes. Nos Missionnaires Récollets me reçurent avec joye. Ils étoient quatre, savoir les Pères Gabriel de la Ribourde, Luc Buislet, Zenobe Mambré, & Melithon Watteau, originaires de plusieurs Provinces des Pays-Bas Espagnols.

Ils me firent connoître, qu'ils faisoient, que j'avois beaucoup souffert dans ma Mission pendant l'hyver, sur tout de la part de cet Italien, qui avoit secoué le joug, & qui avoit déserté du service de son Prince naturel. Je dissimulai une partie de ce qui s'étoit passé, parce que je voulois attirer avec moi les Pères Gabriel, & Zenobe dans notre Découverte. D'ailleurs je savois, que le Sieur de la Salle, qui étoit alors au Fort de Frontenac, & dont je connoissois la conduite par expérience, se

scr.

D
serv
xim
sou
pou
des
lui
tra
Ma
fair
&
rec

d'u
fir
mo
dit
po
R
de
ne
do
sic
gé
ce
vo
fa

t de certains
nt en grand
Nous y trou-
ces oiseaux
s fait éclorre.
ers avec moi,
ons en aume-
Récollets me
étoient quatre,
le la Ribourde,
mbré, & Me-
es de plusieurs
spagnols.
re, qu'ils fa-
ucoup souffert
t l'hyver, sur
ilien, qui avoit
voit deserté du
turel. Je diffi-
qui s'étoit passé,
tirer avec moi
enobe dans nô-
eurs je savois,
qui étoit alors
& dont je con-
expérience, se
scr.

DANS L'AMERIQUE SEPT. 107

servoit volontiers de cette fameuse ma-
xime, *Divide & impera*, & qu'il
souhaitoit de l'insinuer entre les gens
pour en disposer plus aisément selon ses
desseins. J'étois persuadé, que si je
lui faisois mes plaintes sur ces mauvais
traitemens, il ne les auroit pas soufferts.
Mais j'avois autant d'envie que lui de
faire la Découverte de ce Nouveau Pays,
& c'est ce que le dit Sieur de la Salle
reconnût en termes fort obligeans.

Le dit Sieur de la Salle, qui étoit
d'un genie fort étendu, brûloit du dé-
sir de se rendre recommandable dans le
monde par les Découvertes. Il m'avoit
dit plusieurs fois, qu'il ne connoissoit
point de Religieux plus propres que nos
Récollets pour contribuer aux progrès
des Nouvelles Colonies. Il avoit passé
neuf ou dix ans dans un autre Ordre,
dont il étoit sorti depuis avec la permis-
sion de son Général, qui dans le con-
gé, qu'il lui avoit donné par écrit pour
cela, lui rend témoignage, qu'il avoit
vécu parmi les Religieux de son Ordre
sans donner le moindre soupçon de pé-
ché

ché Veniel. Ce sont les termes de l'Acte, que j'ay lû.

Il me dit donc, qu'étant persuadé, que nous pouvions l'aider très-utilement dans son dessein, il avoit résolu de faire quelque chose en faveur de nôtre Ordre. Il nous assembla donc tous quatre le 27. de Mai 1679. & nous fit connoître, qu'étant Gouverneur & propriétaire du Fort de Frontenac, il mettroit ordre par son Testament, qu'aucun autre Ordre que le nôtre ne pût s'établir près du dit Fort. Il marqua des bornes près de la maison, que j'avois fait bâtir. Il planta des piquets pour le Cimetiere. Il créa même un Notaire public, nommé la Métérie, qui a été le premier, qui a dressé un Contrat au dit Fort de Frontenac, & cet homme dressa un acte, par lequel le dit Sieur de la Salle donnoit à nôtre Ordre la propriété de dix-huit Arpens de terre près du dit Fort sur le bord du Lac Ontario, & quatre vingts ou cent Arpens à défricher dans la profondeur du bois prochain; ce que nous acceptâ-

VOYAGE
s termes de l'A-

étant persuadé,
aider très-utile-
il avoit résolu de
faveur de notre
mbla donc tous
1679. & nous fit
Gouverneur &
le Frontenac, il
Testament, qu'
e le nôtre ne pût
ort. Il marqua
maison, que j'a-
lanta des piquets
il créa même un
mé la Métérie,
qui a dressé un
de Frontenac, &
acte, par lequel
e donnoit à notre
e dix-huit Arpens
ort sur le bord du
re vingt ou cent
ans la profondeur
e. que nous acce-

ptâ-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 109

ptâmes pour nôtre Ordre, & en signâ-
mes l'Acte quatre que nous étions.

Cela étant fait, il pria nos Religieux,
qui devoient venir avec moi, de se tenir
prêts, & en attendant le temps favo-
rable pour partir, parce qu'il nous fal-
loit un vent Nord-Oüest, nous eûmes
le loisir de conférer entre nous des me-
sures, qu'il nous falloit prendre pour
cette Mission étrangere, que nous é-
tions sur le point de commencer. Nous
rendîmes plusieurs visites aux Sauvages,
que nous avions attirés près du Fort.
Leurs enfans, à qui nous avions donné
quelque teinture des lettres pour ap-
prendre à lire & à écrire, nous témoi-
gnoient le déplaisir, que leurs parens
& eux avoient de nous voir partir pour
nôtre voyage, & nous assüroient, que
si nous revenions bien-tôt, le reste du
Village de Ganneouffe viendrait s'éta-
blir auprès de nous.

CHAPITRE VII. DE LA MANIERE
DONT ON A TRAVAILLÉ A LA
CONVERSION DES SAUVAGES.

CHAPITRE VIII. DE LA
MANIERE DONT ON A TRAVAILLÉ
A LA CONVERSION DES SAUVAGES.

CHAPITRE XVIII.

Second embarquement du Fort de Frontenac.

PEU de temps après, le vent étant favorable, nous entrâmes dans le Brigantin le Père Gabriel, le Père Zeno-
be & moi. Nous arrivâmes en peu de temps à la Rivière des Tonnotouans, qui se décharge dans le Lac Ontario. Pendant que notre monde alloit en traite avec les Sauvages, nous dressâmes une petite Cabanne d'écorce à demilieu dans le bois pour y faire le service Divin plus commodément. Par ce moyen nous nous retirâmes du tracas des Sauvages, qui venoient sans cesse, non pas tant pour visiter notre Brigantin, qu'ils admiroient, que pour troquer des marchandises, comme des couteaux, des fusils, de la poudre, du plomb, & sur tout de l'eau de vie, dont ils sont fort friands.

Pendant ce retardement, qui dura huit

VOYAGE
XVIII.

du Fort de
le vent étant
âmes dans le Bri-
le Père Zeno-
âmes en peu de
Tsonnontouâns;
e Lac Ontario
de alloit en trai-
nous dressâmes
écorce à demi-
y faire le service
nt. Par ce moyen
tracas des Sau-
s cesse, non pas
Brigantin, qu'ils
roquer des mar-
couteaux, des
du plomb, & sur
dont ils sont fort
ment, qui dura
huit

DANS L'AMERIQUE SEPT. III

huit jours, le Sieur de la Salle, qui étoit venu en Canot par la côte Meridionale du Lac pour le rendre aux Villages des Tsonnontouâns, leur fit quelques présens pour les attirer toujours davantage dans nos interêts, & pour leur ôter les ombrages, que nos Ennemis secrets leur avoient donnez de nôtre entreprise. Cela nous fit perdre du temps à cause du commerce de nos gens avec les Sauvages. Et cela fut cause, que nous ne pûmes arriver à la Riviere de Niagara que le trentième Juillet.

Le 4. je me rendis par terre au grand Saut de Niagara avec le Sergent nommé la Fleur, & nous arrivâmes à nôtre Chantier, qui étoit à six lieues du Lac Ontario. Nous n'y trouvâmes plus le Vaisseau, qu'on y avoit construit. Deux petis Sauvages nous déroberent subtilement quelque peu de biscuit, qui nous restoit pour nôtre subsistence. Mais nous trouvâmes un Canot d'écorce à demi pourri & sans aviron, que nous racommodâmes du mieux que

112 NOUVEAU VOYAGE

que nous pûmes, & ayant fait un aviron à la hâte, nous risquâmes le voyage dans ce foible bâtiment, & nous arrivâmes enfin à bord de nôtre Vaisseau, qui étoit à l'ancre à une lieue du beau Lac Erié.

On eut de la joye de nous voir arriver. Nous trouvâmes, que le Vaisseau étoit parfaitement bien équipé de voiles, de mâts, & de toutes les autres choses nécessaires à la navigation. Nous y trouvâmes cinq petites pieces de canon, dont deux étoient de fonte, & deux ou trois arquebuses à croc. Il y avoit un Griffon volant à l'éperon, & un Aigle au dessus. On voyoit de plus, tous les ornemens ordinaires, & toutes les autres pieces, qui garnissent les Navires de guerre.

Les Iroquois, qui revenoient de la guerre avec des Esclaves, qu'ils avoient faits sur leurs Ennemis, furent extrêmement surpris de voir un Vaisseau de la grandeur du nôtre, semblable à un Fort ambulant au delà de leurs cinq Cantons. Ils vinrent à nôtre bord.

Il

YAGE

nt fait un avi-
uâmes le voya-
nt, & nous ar-
nôtre Vaisseau,
lieuë du beau

nous voir arri-
que le Vais-
bien équipé de
e toutes les au-
à la navigation.
petites pieces de
nt de fonte, &
à croc. Il y a
l'éperon, & un
oit de plus, tous
& toutes les au-
lènt les Navires

revenoient de la
s, qu'ils avoient
furent extrê-
un Vaisseau de
semblable à un
à de leurs cinq
à nôtre bord.
119

DANS L'AMERIQUE SEPT. 113

Ils étoient surpris entr'autres choses, de ce que l'on avoit pû amener d'aussi grosses ancres au travers des rapides du Fleuve de St. Laurent. Cela les obligeoit de dire souvent dans leur langue le mot de *Gannonon*, qui signifie, *voilà qui est admirable*. Ces Barbares s'étonnoient sur tout, de ce que n'ayant point vû d'apparence de Vaisseau en allant à la guerre, ils le voyoient tout achevé à leur retour, en un lieu, où on n'en avoit jamais vû à deux cens cinquante lieuës des habitations du Canada.

J'avertis alors nôtre Pilote de ne plus tenter de remonter les grands courans, qui sont à l'embouchure du Lac Erié, jusqu'à nouvel ordre. Nous redécendîmes le 16. & le 17. sur le bord du Lac Ontario, & nous fîmes monter la Barque, que nous avions amenée du Fort de Frontenac, jusques à la grosse Roche de la Riviere de Niagara. Nous y mouillâmes l'ancre au pied des trois montagnes, où il faut faire le portage à cause du grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, comme nous avons dit. Le

114 NOUVEAU VOYAGE

Le Père Gabriel, qui étoit âgé de soixante-quatre ans, soutint les travaux de ce voyage, & monta & descendit par trois fois ces trois montagnes, qui sont assez hautes, & assez escarpées dans cet endroit du portage. Notre Monde fit plusieurs voyages pour porter les munitions de guerre & de bouche, & les autres agrets du Navire. Ce voyage fût assez pénible, parce qu'il y a deux grandes lieues de chemin à faire à chaque fois. Il fallut quatre hommes pour porter la plus grosse de nos aneres. Mais on leur donna de l'eau de vie pour les encourager, & cela étant achevé nous nous rendîmes tous ensemble à l'embouchure du Lac Erié.

Pendant que nous étions là, le Sieur de la Salle me dit qu'il avoit appris d'un de ses hommes, que j'avois blâmé l'intrigue de quelques Ecclesiastiques du Canada avec les Iroquois, & leurs voisins de la Nouvelle Jorck près de la Nouvelle Orange. Je me tournai vers nos Religieux, à qui je dis, que le dit Sieur

YAGE

étoit âgé de
et les travaux
a & descendit
montagnes, qui
ssez escarpées
rtage. Notre
ges pour por-
re & de bou-
du Navire. Ce
parce qu'il y
chemin à faire
t quatre hom-
grosse de nos
donna de l'eau
er, & cela &
tendimes tous
re du Lac E-
ons là, le Sieur
avoit appris d'un
vois blâmé l'in-
cclesiastiques du
is, & leurs voi-
orck près de la
me tournai vers
e dis, que le dit
Sieur

DANS L'AMERIQUE SEPT. 115

Sieur de la Salle vouloit me surprendre, en m'obligeant d'investiver contre des gens, qu'il vouloit faire passer pour des negotians: après quoi baissant mon ton de voix, je finis le discours en disant, que les faux rapports, qu'on lui avoit faits, ne m'empêcheroient pas d'avoir bonne opinion des gens, avec qui je voyageois, qu'il avoit dessein de me brouiller, & que j'abandonnerois plutôt notre entreprise, que de souffrir, qu'on m'en impolit davantage.

Cette réponse obligea le Sieur de la Salle de me dire, qu'il étoit persuadé, que ceux, qui lui avoient fait ces rapports, étoient de malhonnêtes gens, & qu'il auroit soin de moi dans notre voyage, qu'il prendroit même mes intérêts par tout. A dire le vrai il craignoit, que je ne le quittasse. Il avoit même attiré le Père Gabriel avec nous sans congé du Superieur. Ce bon vieillard s'étoit fié à une lettre de pur compliment, que le Commissaire Provincial du Canada, nommé le Père Valentin le Roux, avoit écrit au dit Sieur de la Salle,

Salle, & par laquelle il lui disoit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Cependant ce Commissaire Provincial crût, que ce Religieux ne partiroit point sans congé par écrit. Pour cet effet il vint en Canot au Fort de Frontenac: mais il n'y trouva plus le Père Gabriel, qui étoit déjà parti pour Niagara sur la parole du Sieur de la Salle.

Du depuis le Père Commissaire a envoyé une obediencce à ce bon Religieux, laquelle le Sieur de la Salle avoit extorquée de lui. Cependant il craignoit avec raison, qu'on ne lui reprochât d'avoir exposé un homme de cet âge à une entreprise aussi pénible & aussi dangereuse, comme l'événement aussi l'a fait voir, selon que nous le dirons ci-après.

Le Sieur de la Salle ayant appris, que j'étois allé avec le dit Père Gabriel pour visiter le grand Saut de Niagara, il nous y vint trouver avec quelques rafraichissemens, afin de m'appaiser, & d'empêcher mon retour en Canada, parce qu'il avoit dessein de m'engager
à faire

AGE

disoit, qu'il
Cependant
crût, que ce
sans congé
int en Canot
il n'y trouva
toit déjà parti
du Sieur de

Commissaire a
ce bon Réli-
e la Salle avoit
ndant il crai-
ne lui repro-
omme de cet
ussi pénible &
e l'événement
ue nous le di-

ant appris, que
Père Gabriel
ut de Niagara,
avec quelques
e m'appaiser, &
r en Canada,
n de m'engager
à faire

DANS L'AMERIQUE SEPT. 117
à faire le voyage avec lui. Il n'eût pas
beaucoup de peine à m'adoucir, parce
que j'avois autant d'envie que lui de
faire cette Découverte. Ainsi nous
nous rendimes ensemble au commen-
cement du mois d'Août 1679. au lieu
où notre Vaisseau étoit prêt à faire
voile.

CHAPITRE XIX.

*Description du troisième embar-
quement pour notre Découver-
te à l'embouchure du Lac Erié,
ou Erigé.*

NOUS avons remarqué ci-devant,
que les Espagnols ont été les pre-
miers, qui ont découvert le Canada,
& que nos Religieux ont été les pre-
miers, qui s'y sont rendus avec les Co-
lonies Françaises. Ces bons Pères é-
toient grands amis des Sauvages Hu-
rons, qui leur avoient appris, que les
Iro-

Iroquois alloient souvent en guerre au delà de la Virginie, ou Nouvelle Suede, près d'un Lac, qu'ils appelloient Erigé, ou Erié, qui signifie le Chat, ou Nation du Chat. Et parce que ces Barbares ramenoient des Esclaves de cette Nation du Chat en revenant à leurs Cantons tout du long de ce Lac, les Hurons l'avoient nommé en leur langue Erigé, ou Eriké, le Lac du Chat, ce que les Canadiens en adoucissant le mot ont appelé le Lac Erié, comme nous l'avons remarqué ci-devant.

Nous avons tâché plusieurs fois de remonter les courans du Détroit pour entrer dans le Lac Erié: mais le vent n'avoit pas encore été assez fort pour cela. Il fallut donc attendre, qu'ils nous fût favorable. Cependant le Sieur de la Salle fit travailler par nos gens à défricher quelques terres à l'Ouest du Détroit de Niagara. Nous y semâmes plusieurs herbes potageres pour ceux, qui pourroient venir s'habiter en cet endroit, afin d'entretenir la communication des Barbares pour la correspon-

D
dan
Nou
feu
gic
nent
N
l'hab
deff
Com
Nô
de la
mon
pen
serv
gen
voiq
jour
L
fié,
de
nos
join
vû
dise
can
L
ou

en guerre au
ouvelle Suede,
pelloient Eri-
le Chat, ou
e que ces Bar-
chives de cette
enant à leurs
e ce Lac, les
é en leur lan-
Lac du Chat,
addoucissant le
Erié, comme
devant.
lusieurs fois de
Déroit pour
: mais le vent
assez fort pour
tendre, qu'ils
endant le Sieur
par nos gens à
s: à l'Ouest du
lots y semâmes
res pour ceux,
habiter en cet
ir la communi-
r la correspon-
dan-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 119

dance de la navigation de Lac en Lac. Nous trouvâmes en ce lieu-là du cerfeuil sauvage, & une quantité prodigieuse de roquemolles, qui y viennent naturellement.

Nous laissâmes le Père Melichon à l'habitation, que nous avions faite au dessus du Saut de Niagara avec des Commis, & des gens pour travailler. Notre monde se cabanna sur le bord de la Riviere, afin que le Vaisseau pût monter plus aisément sur le Lac. Cependant nous faisons tous les jours le service Divin sur le Vaisseau, & nos gens demouroient à terre, d'où ils pouvoient même entendre le Sermon aux jours de Fêtes & de Dimanches.

Le vent de Nord-Est s'étant fortifié, nous nous embarquâmes au nombre de trente-deux personnes avec deux de nos Religieux, qui nous étoient venu joindre. Le Vaisseau étoit bien pourvu d'armes, de vivres & de marchandises. Il y avoit sept petites piéces de canon.

Les eaux sont extrêmement rapides dans

dans ce Détroit à l'entrée du Lac Erié. Il n'y a ni homme, ni bête, ni barque ordinaire, qui soit capable d'y résister. Il n'est donc presque pas possible de remonter ce courant. Cependant nous en vinmes à bout, & nous surmontâmes ces violens rapides de la Riviere de Niagara par une espece de merveille contre l'opinion de nôtre Pilote même. Nous faisons hâler le Vaisseau à la voile, quand le vent étoit assez fort, & dans les endroits les plus difficiles nos Matelots faisoient des touées, pendant que dix ou douze hommes tiroient à force par terre. Nous entrâmes ainsi hûreusement à l'entrée du Lac Erié.

Nous fîmes voile le 7. du mois d'Août de la même année 1679. faisant nôtre route à l'Est-quart-Sud-Ouest. Après avoir chanté le *Te Deum*, nous fîmes une décharge de tout le canon, & des arquebuses à croc, en présence de plusieurs guerriers Iroquois, qui ramenoient des Esclaves de Tintonha, c'est-à-dire, de la *Nation des prêtres*.

Ce

DA
Ce per
lieux
ces Ba
quer le
Ce
te ci-
porter
nôtre
mesur
rent à
ont u
de pel
leur p
feu,
vrent
Au
nôtre
couri
tre en
remp
ble,
impo
pas en
plus
de la
fit fa

VOYAGE

cé du Lac Erié.
bête, ni bar-
capable d'y re-
esque pas possi-
urant. Cepen-
bout, & nous
s rapides de la
ir une espece de
nion de nôtre
faisions hâler le
nd le vent étoit
endroits les plus
s faisoient des
ou douze hom-
ar terre. Nous
sement à l'en-

le 7. du mois
nnée 1679. fai-
quart-Sud-Oüest.
Te Deum, nous
tout le canon,
c, en présence
roquois, qui ra-
s de Tintonha,
ation des prières.
Ce

DANS L'AMERIQUE SEPT. 121

Ce peuple est éloigné de plus quatre cens
lieues de leurs Cantons. On entendoit
ces Barbares crier, *Gannoron*, pour mar-
quer leur admiration.

Ceux, qui nous avoient rendu visi-
te ci-devant, ne manquerent pas de
porter la nouvelle de la grandeur de
nôtre Vaisseau, dont ils avoient pris la
mesure, aux Hollandois, qui demeu-
rent à la Nouvelle Jorek. Les Iroquois
ont un fort grand commerce avec eux
de pelleteries, & d'autres pœaux, qu'ils
leur portent pour en avoir des armes à
feu, & des capots, dont ils se cou-
vrent pendant le froid.

Au reste quoi que les Ennemis de
nôtre grande Découverte eussent fait
courir le bruit, à dessein de traverser nô-
tre entreprise, que le Lac Erié étoit
rempli de battures, & de bancs de sa-
ble, qui en rendoient la navigation
impossible, nous ne laissâmes pourtant
pas en fondant de temps en temps de faire
plus de vingt lieues pendant l'obscurité
de la nuit. Le 8. le vent favorable nous
fit faire environ quarante-cinq lieues de

F che-

chemin, & nous vîmes presque toujours les deux terres distantes entre l'Est & l'Oüest d'environ 15. ou 16. lieües de largeur. La plus belle Navigation du monde est à l'Oüest de ce Lac Erié. Il y a trois Caps, ou grandes pointes de terre, qui avancent dans le Lac. Nous parâmes le premier, qui est le plus grand, & nous le nommâmes du nom de Saint François.

Le 9. nous parâmes les deux autres Caps, ou pointes de terre, qui portent au large. Nous ne vîmes aucune Isle, ni battures à l'Oüest de ce Lac. Nous apperçûmes seulement une grande Isle au Sud-Oüest, distante d'environ 7. ou 8. lieües des terres du Nord, & cette Isle fait face au Détroit, qui descend du Lac Huron.

Le 10. de grand matin nous passâmes entre la grande Isle, qui est au Sud-Oüest, & sept ou huit petites Isles, & une Mette de sable située à l'Oüest. Nous abordâmes à l'entrée du Détroit, qui se décharge du Lac Huron dans le Lac Erié.

Le

VOYAGE

mes presque toutes
stantes entre l'Est
15. ou 16. lieues
belle Navigation
est de ce Lac Erié.
de grandes pointes
ent dans le Lac.
mier, qui est le
le nommâmes du
is.

es les deux autres
e terre, qui por-
ne vîmes aucune
Oüest de ce Lac.
ulement une gran-
; distante d'envi-
es terres du Nord,
e au Détroit, qui
on.

Le matin nous passa-
lle, qui est au Sud-
uit petites Isles, &
située à l'Oüest,
entrée du Détroit,
Lac Huron dans le

Le

DANS L'AMERIQUE SEPT. 123

Le II. nous entrâmes plus avant dans
l'embouchure du Détroit, & nous pas-
sâmes entre deux Ilettes, qui font une
perspective fort charmante. Ce Dé-
troit est plus beau, que celui de Nia-
gara. Il a trente lieues de longueur,
comme nous avons dit, & est large
d'une lieue presque par tout, excepté
dans son milieu, qu'il s'élargit, & for-
me ce petit Lac, que nous avons nom-
mé de Sainte Claire. La Navigation
est bonne des deux côtes des terres, qui
sont basses, & unies par tout.

L'endroit de ce Détroit est un pays
très-bien situé, & d'un sol fort tempe-
ré. Il est Nord & Sud. On le voit
bordé de vastes prairies, qui sont ter-
minées par des côteaux pleins de vi-
gnes, d'arbres fruitiers, de bocages, &
de bois de haute fûtaye. Tout cela est
distribué d'espace en espace, & on di-
roit, que ce sont autant de lieux de
plaisance, placez dans de belles campa-
gnes. On y trouve quantité de Cerfs,
de Biches, de Chevreux, & d'Ours
peu farouches, & très-bons à manger,

F 2

plus

plus délicieux que le porc frais de l'Europe. On y trouve aussi des Poules d'Inde, & des Cignes en quantité. Les haut bancs de nôtre Vaisseau étoient garnis de plusieurs bêtes fauves, que nos gens avoient tuées à la chasse.

Le reste de ce Détroit est couvert de Forêts de Noyers, Chataigniers, Pruniers, Poiriers, & de vignes sauvages, dont nous fimes un peu de vin. Il y a toutes sortes de bois propres à bâtir. Ceux, qui auront le bonheur de posséder un jour les terres de cet agréable & fertile Détroit, auront de l'obligation à ceux, qui leur en ont frayé le chemin, & qui ont traversé le Lac Érié pendant cent lieues d'une Navigation inconnüe.

CHA-I

YAGE

le frais de l'Eu-
rassi des Poules
en quantité. Les
eau étoient gar-
duves, que nos
haffe.

oit est couvert
Chataigniers,
de vignes sau-
un peu de vin.
ois propres à bā-
le bonheur de
es de cet agréa-
auront de l'obli-
en ont frayé le
versé le Lac E-
d'une Naviga-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 125

CHAPITRE XX.

*Description de ce qui se passa pen-
dant la traverse, que nous fi-
mes du Détroit, qui est entre
le Lac Erié, & le Lac Hu-
ron.*

J'avois souvent proposé au Sieur de
la Salle, qu'il seroit à propos de fai-
re un établissement au Détroit, qui est
entre le Lac Erié, & le Lac Ontario,
dans l'endroit où la pêche est abondan-
te en poissons de différentes especes:
cela auroit servi à entretenir la com-
munication des Barques, qui seroient
venues du Fort de Frontenac: & d'ail-
leurs on y auroit mis les Forgerons, dont
on avoit parlé aux Iroquois, pour le ser-
vice de leurs principaux Cantons. J'a-
joutois à cela, que l'on auroit attiré
par ce moyen la plus grande partie du
commerce, en donnant les marchandises
à prix raisonnable à ces Barbares:

F 3

qu'il

CHA-

qu'il trouveroit en cela un moyen facile de s'enrichir, & que la Religion s'y établirait par des Colonies, qui ne manqueroient pas de s'y établir.

Mais le Sieur de la Salle, ni les Canadiens, qui étoient avec lui, n'étoient pas d'humeur de se borner à un établissement de cent lieuës en cent lieuës. Ils me firent connoître, qu'ils apprehendoient d'être devancez dans leur Découverte par leurs envieux: mais dans le fonds leur but étoit d'enlever toutes les pelleteries, & les peaux d'Elans, & de bêtes fauves, qui se trouvoient chez les Sauvages les plus éloignez. Et en cela ils prétendoient se faire riches en peu de temps. Tant il est vrai, que l'esprit humain est d'une avidité extrême, & qu'il ne sait jamais se borner.

Voyant, que je ne pouvois leur persuader ce premier établissement, je leur fis connoître, que ce second Détroit devoit les tenter pour nous y établir la seconde année de nôtre Découverte. Nous y trouvions en effet tous les avan-

ta-

D
tage
lieu
ils v
mer
noit
cer
roit
A
sion
à di
la p
eût
nôt
la j
ver
ges
dan
alon
I
d'u
s'er
vio
le t
au
La
deu
La

YAGE

un moyen facile
la Religion s'y
lonies, qui ne
établir.

Salle, ni les Ca-
avec lui, n'é-
se borner à un
lieux en cent
connoître, qu'ils
devancez dans
rs envieux: mais
c étoit d'enlever
x les peaux d'E-
es, qui se trou-
ges les plus éloi-
prétendoient se
temps. Tant il
humain est d'une
qu'il ne fait ja-

pouvois leur per-
lissement, je leur
ce second Déroit
nous y établir la
ôtre Découverte.
effet tous les avan-
ta-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 127

tages possibles, parce qu'étant au mi-
lieu d'un grand nombre de Sauvages,
ils viendroient tous à nous pour le com-
merce. D'ailleurs je leur faisois con-
noître, que c'étoit là le moyen d'avan-
cer le Regne de Dieu, qui ne manque-
roit pas de bénir leur entreprise.

Mais tout cela ne fit aucune impres-
sion sur l'esprit du Sieur de-la Salle. Et
à dire le vrai de mon côté j'eusse eu de
la peine à prendre ce parti, parce qu'il
eût fallu renoncer au grand dessein de
notre Découverte. Par dessus tout ce-
la j'espérois fortement, que nous trou-
verions encore de plus grands avanta-
ges dans des Pays plus éloignez, que
dans le lieu, où nous nous trouvions
alors.

L'entrée de ce Déroit a un courant
d'une grande rapidité. Cependant il
s'en falloit la moitié, qu'il ne fût aussi
violent que celui de Niagara. Nous
le surmontâmes en faisant notre route
au Nord, & au Nord-Est, jusques au
Lac Huron. Il y avoit peu de profon-
deur à l'entrée & à la sortie sur tout du
Lac de Sainte Claire. F 4 La

La décharge du Lac Huron se divise en cet endroit en plusieurs canaux presque tous barrez par des battures de sable. On fut obligé de les sonder tous, & enfin on en découvrit un fort beau & profond, du moins de deux ou trois brasses d'eau, & au canal au milieu qui en avoit jusques à huit, large de près d'une lieue par tour. Notre Vaisseau y fût arrêté quelques jours par le vent contraire. Cette difficulté étant surmontée, il s'en trouva une plus grande à l'entrée du Lac Huron. Le vent de Nord avoit soufflé quelque temps avec assez de violence. La grande abondance d'eaux, qui vient du Lac Supérieur, du Lac des Illinois, & de celui des Hurons, avoit tellement augmenté le courant ordinaire, qu'il étoit presque aussi rapide que celui du Détroit de Niagara. Il fût impossible de le remonter à la voile, quoi qu'on fût aidé d'un bon vent de Sud. On fut donc obligé de mettre douze de nos hommes à terre, qui tirèrent le Vaisseau pendant un demi-quart d'heure, au bout duquel nous en-

VOYAGE

Huron se divisé
en canaux pres-
battures de sa-
s fonder tous, &
fort beau & pro-
ou trois brasses
lieu qui en avoit
près d'une lieue
eau y fût arrêté
contraire. Cet-
tée, il s'en trou-
l'entrée du Lac
Nord avoit souf-
assez de violen-
ances d'eaux, qui
ur, du Lac des
es Hurons, avoit
courant ordinai-
e aussi rapide que
Niagara. Il fût
onter à la voile,
d'un bon vent de
obligé de mettre
s à terre, qui ti-
endant un demi-
out duquel nous
en-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 129
entrâmes avec nôtre Vaisseau dans le
Lac Huron. Ce fût le 23. du mois
d'Août.

Nous chantâmes le *Te Deum* pour
la seconde fois pour rendre grâces du
bon succès de nôtre navigation jusque
là. Nous trouvâmes dans ce Lac une
grande Baye, où les anciens Hurons
habitoient. Ils avoient été convertis à
la Religion Chrétienne par les premiers
de nos Recollets, qui vinrent en Ca-
nada. Mais dans la suite ils ont été
presque tous détruits par les Iroquois.

CHAPITRE XXI.

*Relation de nôtre Navigation sur
le Lac Huron jusques à Missi-
limakinak.*

AYANT ainsi hûreusement surmonté
plusieurs rapides affreux pendant
près de trois cens lieues de chemin de-
puis Quebec jusques au Lac Huron,

le même jour que nous y arrivâmes, nôtre Vaisseau fit voile tout du long de la côte Orientale avec un bon vent frais, ayant le Cap au Nord-quart-Nord-Est. Il dura jusqu'au soir, que le vent s'étant tourné au Sud-Oüest avec beaucoup de violence, on mit le Cap au Nord-Oüest, & le lendemain nous nous trouvâmes à la vûe de terre par une espeece de miracle. Pendant la nuit nous avons traversé une grande Baye, qu'on appelle Sikinam, & qui a plus de trente lieües de profondeur.

Le 24. on continua de faire porter au Nord-Oüest jusqu'au soir, que le calme nous prit entre les Isles, où il n'y avoit que deux brasses d'eau tout au plus. Nous allâmes avec les basses voiles pendant une partie de la nuit chercher un mouillage. Mais nous n'en trouvâmes point, dont le fonds fût bon, & le vent commençant à souffler de l'Oüest nous fîmes mettre le Cap au Nord pour gagner le large en attendant le jour. On passa la nuit en sondant devant le Vaisseau, parce que nous

avons

VOYAGE
us y arrivâmes,
tout du long de
un bon vent frais,
quart-Nord-Est.
ue le vent s'étant
avec beaucoup de
Cap au Nord-
a nous nous trou-
e par une espee
nuit nous avions
ye, qu'on appel-
us de trente lieues
a de faire porter
au soir, que le
les Isles, où il
orasses d'eau tout
es avec les basses
partie de la nuit
e. Mais nous n'en
le fonds fût bon,
ant à souffler de
mettre le Cap au
large en attendant
nuit en sondant
parce que nous
avons

DANS L'AMERIQUE SEPT. 131
avons remarqué, que nôtre Pilote,
qui étoit fort habile, mais qui n'avoit
jamais fait de pareilles navigations, é-
toit assez negligent à cet égard. On
continua de cette maniere à veiller pen-
dant le reste du voyage.
Le 25. le calme continua jusques à
midi, & nous poursuivîmes nôtre rou-
te au Nord-Oüest à la faveur d'un bon
vent de Sud, qui se changea bien-tôt en
Sud-Oüest. A minuit on fut obligé
de porter au Nord à cause d'une gran-
de pointe, qui s'avançoit dans le
Lac. Mais on l'eût à peine doublée,
que nous fûmes surpris d'un furieux
coup de vent, qui nous contraignit de
louvoyer avec deux pacis, & de mettre
ensuite à la Cap jusqu'au jour.
Le 26. la violence du vent nous obli-
gea de faire amener le mâc de Hune,
de faire amarer les vergues sur le Pont,
& de demeurer côte à travers. A midi
les vagues demeurant trop grandes, &
la mer trop rude, nous fûmes obligez
de relâcher le soir, parce que nous ne trou-
vions point de mouillage, ni d'abri. A
F 6 ce

ce coup le Sieur de la Salle entra dans la chambre tout épouventé, disant, qu'il recommandoit son entreprise à Dieu. Nous avions accoutumé pendant tout le voyage de nous mettre tous à genoux pour faire les prières du soir & du matin, & pour chanter des Hymnes. Mais la tempête étoit si violente, que nous ne pouvions nous tenir sur le pont du Vaisseau. Ainsi dans cette extrémité chacun faisoit ses dévotions en particulier, comme il pouvoit. Il n'y eût que nôtre Pilote, qui ne pût jamais y être porté. Il se plaignoit, que le Sieur de la Salle l'avoit amené là pour lui faire perdre la gloire, qu'il avoit acquise en tant de Navigations, dont il étoit sorti à son honneur.

Dans ce fâcheux temps nous priâmes le Sieur de la Salle, qui étoit nôtre Chef, de faire un vœu particulier, ce qu'il fit. Cependant le vent étant un peu diminué, l'on fit mettre à la Cap toute la nuit, & nous ne dérivâmes qu'un lieu ou deux au plus.

Le 27. au matin on fit voile au Nord-

le entra dans la
 é, disant, qu'il
 eprise à Dieu.
 pendant tout le
 tous à genoux
 soir & du ma-
 Hymnes. Mais
 ente, que nous
 sur le pont du
 cette extrémité
 ions en particu-
 Il n'y eût que
 ût jamais y être
 que le Sieur de
 là pour lui faire
 avoit acquise en
 l'on il étoit for-
 qu'il étoit
 ps nous priâmes
 qui étoit nôtre
 particulier, ce
 le vent étant
 is mettre à la Cap
 e dérivâmes qu'u-
 us. et nous allâmes
 on fit voile au
 Nord-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 133

Nord-Oüest; qui se changea le soir en un petit vent alizé du Sud-Est, à la faveur duquel nous arrivâmes le même jour à Missilimakinak. On y mouilla à six brasses d'eau dans une anse, où il y avoit un bon fonds de terre glaise. Cette anse est abriée du Sud-Oüest jusques au Nord avec une batture de sable, qui la couvre un peu du Nord-Oüest: mais elle est exposée au Sud, qui y est très-violent.

Missilimakinak est une pointe de terre à l'entrée, & au Nord du 3. Dé- troit, par où le Lac des Illinois se dé- charge dans celui des Hurons. Ce Dé- troit a une lieue de large & trois de long. Il court à l'Oüest. A quinze lieues à l'Est de Missilimakinak on voit une autre pointe qui est à l'entrée du Canal, par lequel le Lac Supérieur se décharge dans celui des Hurons. Ce Ca- nal a cinq lieues d'ouverture, & envi- ron quinze de longueur. Il est entre- coupé de plusieurs Isles, & se rétrécit peu à peu jusques au Saut de Sainte Marie, qui est un rapide plein de ro-

chers, par lequel le Lac Superieur jette ses eaux en les précipitant d'une maniere violente dans ce Lac des Hurons. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en perchant en Canot. Mais pour-plus grande sûreté il faut porter le Canot, & les marchandises, que l'on y mène pour traiter avec les Nations, qui sont au Nord du Lac Superieur.

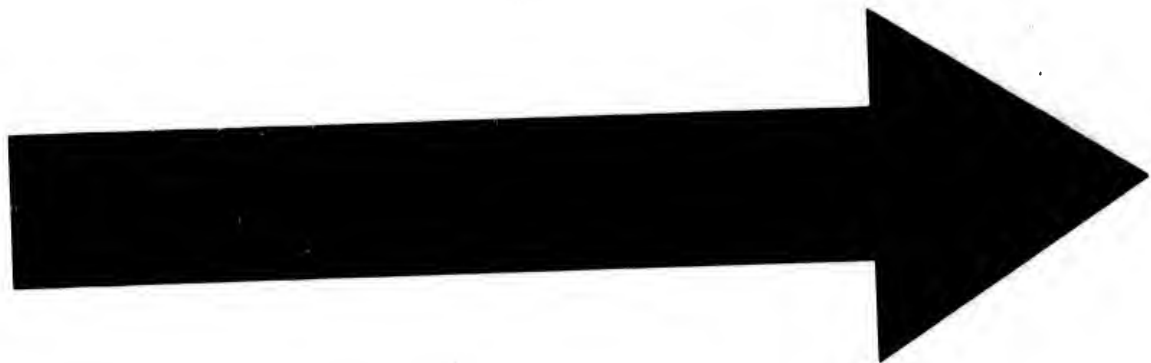
Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits. Ceux, qui sont établis à la pointe de terre de Missilimakinak, sont Hurons, & les autres, qui sont à cinq ou six arpens au delà, sont nommez les Outaouatz. Le jour de nôtre arrivée avec le Vaisseau fut le 28. d'Août 1679. Ces Barbares furent tout interdits de voir un Vaisseau dans leur Pays, & le bruit du Canon les épouvanta extraordinairement.

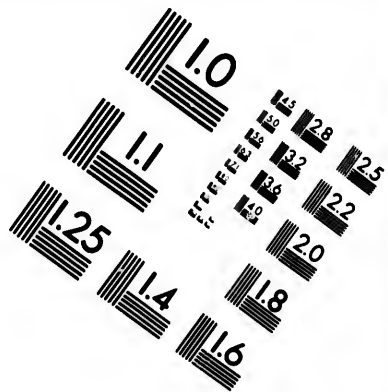
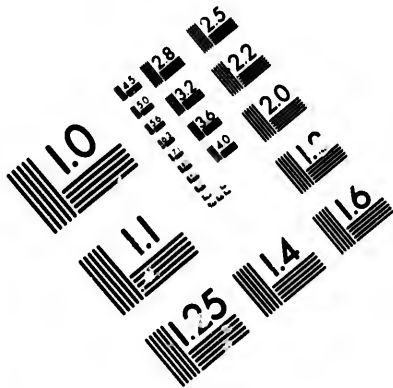
Nous fûmes dire la Messe chez les Outaouatz, & pendant le service le Sieur de la Salle, qui étoit bien couvert, & qui avoit un manteau d'écarlate bordé de galon d'or, fit poser les armes le long de la Chapelle, que l'on avoit

VOYAGE

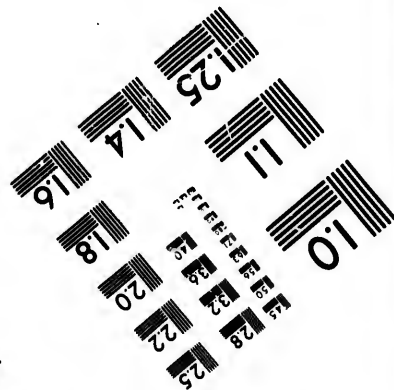
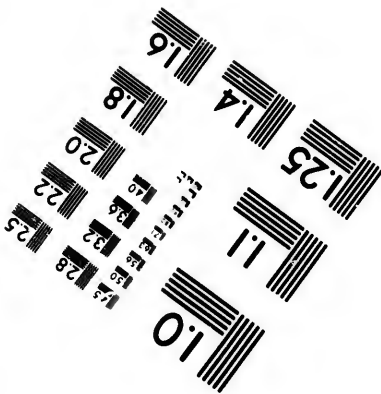
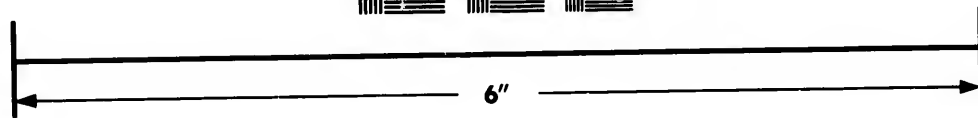
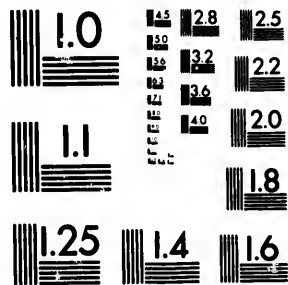
Lac Supérieur jet-
tillant d'une ma-
Lac des Hurons.
monter d'un côté
. Mais pour plus
porter le Canot,
que l'on y mène
Nations, qui sont
érieur.

de Sauvages en ces
ux, qui sont éta-
erre de Missilima-
, & les autres, qui
pens au delà, sont
uatz. Le jour de
Vaisseau fut le 28.
es Barbares furent
ir un Vaisseau dans
uit du Canon les é-
airement.
la Messe chés les
endant le service le
qui étoit bien cou-
un maître d'écar-
n d'or, fit poser les
Chapelle, que l'on
avait





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50

© 1983

I

DANS L'AMERIQUE SEPT. 135

avoit couverte d'écorce d'arbres. Le Sergent y laissa un factionnaire pour les garder. Les Chefs des Outtaouatz nous firent leurs civilités à leur mode en sortant du service Divin. Notre Vaisseau le Griffon étoit à l'ancre dans cette anse. Nous regardions avec plaisir ce grand bâtiment, qui étoit très-bien équipé. Il étoit entouré de cent ou six vingts Canots d'écorce, qui alloient, & qui revenoient de la pêche des poissons blancs, & des truites de 50. ou 60. livres. Ces Sauvages les prennent avec des rets, qu'ils tendent par fois à quinze ou vingt brasses d'eau. C'est par le moyen de cette pêche, qu'ils subsistent.

Les Hurons ont leurs Villages entourés de palissades de vingt-cinq pieds de haut. Ils sont situés fort avantageusement sur une hauteur, qui est vers cette grande pointe de terre vis-à-vis de Missilimakinak. Ces Sauvages nous firent paroître le lendemain, qu'ils faisoient plus d'estime de notre venue que les Outtaouatz. Ce n'étoit pourtant qu'un

qu'un faux semblant. Ils firent une salve de tous les fusils, qu'ils avoient, & la recommencerent trois fois pour faire honneur à nôtre Vaisseau & à nous.

La pensée leur en avoit été suggerée par quelques Européens, qui viennent en ces lieux-là, & qui y font un commerce considérable avec ces Barbares. Le but de ces gens-là étoit de gagner le Sieur de la Salle par ces dehors, parce qu'il leur portoit ombrage. Leur dessein étoit en cela de mieux jouer leur personnage dans la suite, en faisant connoître, que ce Vaisseau alloit être la cause de la ruine des particuliers, puis qu'il étoit aisé de voir, que celui, qui l'avoit fait construire, vouloit se rendre maître du commerce, & l'attirer tout à lui. Ce qui ne pouvoit servir qu'à le rendre odieux.

Les Hurons & les Outtaouiatz font des alliances ensemble pour s'opposer en commun à la fureur de l'Iroquois, qui est leur ennemi juré. Ils cultivent du blé d'Inde, dont ils vivent toute l'année, aussi bien que du poisson, qu'ils pren-

YAGE

Ils firent une
qu'ils avoient,
ois fois pour fai-
eau & à nous.
it été suggerée
, qui viennent
y font un com-
ces Barbares.
étoit de gagner
ces dehors, par-
ombrage. Leur
de mieux jouer
suite, en faisant
iffleau alloit être
particuliers, puis
que celui, qui
vouloit se rendre
& l'attirer tout à
bit servir qu'à le

Outtaoiatz font
leur s'opposer en
l'Iroquois, qui
Ils cultivent du
vivent toute l'an-
u poisson, qu'ils
pren-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 137

prennent. Ils en assaisonnent leur *sagamité*, qui est une espece de bouillie qu'ils font avec de l'eau & de la farine de ce blé d'Inde. Ils pilent ordinairement ce blé dans une espece de mortier, qu'ils font du tronc d'un arbre, lequel ils creusent par le moyen du feu.

Les Sauvages de Sainte Marie du grand Saut sont appellez par nous les *Sauteurs*, parce qu'ils ont leur demeure près de ce grand Saut. Ils subsistent par le moyen de la chasse des Cerfs, des Orignaux, ou Elans, & de quelque Castors, & par la pêche, qu'ils font de ces poissons blancs, dont nous avons parlé. Il s'en trouve en grande abondance dans leurs Cantons: mais la pêche en est fort difficile à tous autres qu'à ces Sauvages, qui y sont élevez dès leur enfance. Ces Sauteurs ne sement point de blé d'Inde, parce que le terroir, où ils habitent, n'y est pas propre. Les brouillards, qui sont fort frequens sur le Lac Superieur, étouffent, & font ordinairement mourir tout le blé, qu'ils peuvent semer.

Missi-

Missilimakinak, & le Saut de St. Marie sont les deux passages les plus considérables de tous les Sauvages de l'Oüest & du Nord. C'est par là qu'ils portent leurs pelleteries aux Canadiens, & qu'ils vont en commerce tous les ans à Mont-réal, avec plus de deux cens Canots, afin d'abréger leur chemin de plus de cinquante lieus jusques à Quebec.

Pendant que nous demourâmes à Missilimakinak, les Sauvages surpris de nôtre arrivée venoient voir nôtre Vaisseau comme une chose, qui n'avoit jamais été vüe sur ces Lacs. Cette entreprise poussée jusques là devoit être soutenue par toutes les personnes bien intentionnées pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Etat. Cependant nous trouvâmes des dispositions, & des effets bien contraires. On avoit déjà donné de mauvaises impressions aux Hurons, aux Outaouatz de l'Isle, & aux Nations voisines, afin qu'ils en prissent ombrage. Les quinze hommes, que le Sieur de la Salle avoit envoyez devant
dès

VOYAGE

Saut de St. Ma-
es les plus confi-
vages de l'Oüest
ar là qu'ils por-
x Canadiens, &
erce tous les ans
us de deux cens
r leur chemin de
s jusques à Que-

mourâmes à Mil-
ges surpris de nô-
oir nôtre Vaisseau
qui n'avoit jamais
Celle entrepris-
devoit être solite-
sonnes bien inten-
e de Dieu, & pour
Cependant nous
itions, & des effets
avoit déjà donné
sions aux Hurons,
Isle, & aux Na-
qu'ils en prirent
ze hommes, que
voit envoyez devant
dès

DANS L'AMERIQUE SEPT. 139

dès le printemps passé, étoient préve-
nus à son desavantage, & débauchez
de son service. Une partie des mar-
chandises, qu'on leur avoit mises en
main, étoient dissipées. Bien loia d'a-
voir poussé jusques aux Illinois pour y
faire la traite suivant l'ordre, qu'ils en
avoient: le Sieur de Tonti, qui étoit
à leur tête, nous dit, qu'il avoit fait
tout ce qu'il avoit pû pour les retenir
dans la fidelité, mais inutilement.

Les grands vents, qui sont ordinaires
en cette saison, ou plutôt l'interêt du
commerce, retarderent long-temps plu-
sieurs de nos hommes, qui ne revin-
rent qu'au mois de Novembre à Missi-
limakinak. Cela nous obligea, voyant
l'approche de l'hyver, de partir sans at-
tendre, que nôtre nombre fût com-
plet.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Quatrième embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.

Le deuxième de Septembre nous levâmes l'ancre, & nous entrâmes dans le Lac des Illinois. Nous arrivâmes à une-Isle située à l'entrée de la Baye des Puans, à quarante lieues de Missilimakinak. Elle est habitée par des Sauvages de la Nation nommée Poutouiatamis. Nous y trouvâmes quelques Canadiens, que le Sieur de la Salle avoit envoyez en traite les années précédentes. Ils lui avoient amassé une assez bonne quantité de pelleteries.

Le Chef de cette Nation, qui avoit été autrefois en Canada, avoit une extrême considération pour Monsieur le Comte de Frontenac, qui en étoit Gouverneur. Ce Sauvage, qui avoit de l'esprit, fit danser le Calumet par
ses

septembre nous le-
& nous entrâmes
bis. Nous arrivâ-
e à l'entrée de la
à quarante lieues
Elle est habitée par
Nation nommée
ous y trouvâmes
que le Sieur de la
en traite les années
avoient amassé une
de pelleteries.
Nation, qui avoit
ada, avoit une ex-
pour Monsieur le
iac, qui en étoit
Savage, qui avoit
ser le Calumet par
ses

DANS L'AMERIQUE SEPT. 141

ses Soldats. C'est une Cérémonie, que nous décrivons ci-après. Mais il survint une tempête, qui dura quatre jours. Notre Vaisseau étoit mouillé à trente pas du bout de l'anse. Ce Capitaine, qui croyoit que notre bâtiment alloit échouer, vint nous joindre en Canot avec un danger extrême. Mais malgré la force des vagues, qui étoient extraordinairement élevées par cette tempête, nous le tirâmes avec son Canot dans le Vaisseau. Il nous dit d'un ton résolu, qu'il risquoit tout, parce qu'il vouloit perir avec les Enfans d'Onontio Gouverneur du Canada, qui étoit son ami particulier. Cependant la tempête s'appaisa, & nous fûmes délivrés du danger, qui nous menaçoit.

Là le Sieur de la Salle, qui ne prit jamais les avis de personne, résolut de renvoyer notre Vaisseau à Niagara, chargé de toutes les pelleteries, qu'il avoit traitées afin de payer ses Créanciers. On y laissa plusieurs marchandises, & des outils, qui étoient trop difficiles à transf-

transporter. Nôtre Pilote avec cinq matelots habiles avoit ordre de revenir avec le même bâtiment pour rejoindre nos gens aux Illinois. Ils mirent à la voile le 18. de Septembre avec un petit vent d'Oüest fort favorable, faisant leur Adieu d'un seul coup de Canon. On n'a jamais pû savoir, quelle route ils avoient tenue, & quoi qu'on ne doute pas, que le Vaisseau n'ait péri, on n'a pourtant jamais pû apprendre de circonstances de leur naufrage, que les suivantes.

Le Vaisseau ayant mouillé au Nord du Lac des Illinois le Pilote Luc, qui étoit mécontent, comme nous l'avons remarqué, voulut suivre une certaine route à sa tête contre le sentiment de quelques Sauvages, qui ne manquent pas de bon sens. Ils l'assûroient, qu'il faisoit fort dangereux au milieu du Lac à cause des violentes tempêtes, qui s'y élevent ordinairement. Il méprisa ces avis, & continua sa Navigation. Il ne considéroit pas, que l'abri, où il étoit, l'empêchoit de connoître la force du vent.

VOYAGE

Pilote avec cinq
ordre de revenir
nt pour rejoindre
Ils mirent à la
mbre avec un pe-
favorable, faisant
coup de Canon,
voir, quelle route
Et quoi qu'on ne
Vaisseau n'ait peri,
s pû apprendre de
naufage, que les

moüillé au Nord
e Pilote Luc, qui
omme nous l'avons
ivre une certaine
re le sentiment de
qui ne manquent
l'assûroient, qu'il
x au milieu du Lac
tempêtes, qui s'y
nt. Il méprisa ces
Navigation. Il ne
l'abri, où il étoit,
noître la force du
vent.

DANS L'AMERIQUE SEPT. 143

vent. A peine fût-il à un quart de
lieu de la côte, que ces Sauvages vi-
rent le Vaisseau agité d'une manière
extraordinaire sans pouvoir résister à la
violence de la tempête. Ils le perdi-
rent donc de vûe en fort peu de temps,
& ils croyent, qu'il fût poussé contre
quelque banc de sable, où il est demeu-
ré enseveli. Nous apprimes toutes ces
choses l'année suivante. Il est certain,
que la perte de ce Vaisseau couté plus
de cinquante ou soixante mille francs,
tant en marchandises, outils, & pelle-
teries, qu'en hommes, agrets, & voi-
tures du Canada jusques au Fort de Fron-
tenac en Canots d'écorce. Cela pa-
raîtra incroyable à ceux, qui connoissent
la foiblesse de ces fortes de bâtimens,
& la pesanteur des ancres & des ca-
bles, dont on devoit donner onze francs
de voiture pour chaque cent pesant.
Cependant la chose est telle, que je le
dis. J'ai été témoin de tout.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Embarquement en Canot pour continuer nôtre Découverte depuis les Poutouatamis jusques aux Miamis, de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.

Nous partîmes le 19. Septembre avec quatorze hommes en quatre Canots, dont je conduisois le plus petit, chargé de cinq cens livres, avec un Charpentier nouvellement venu d'Europe, qui ne savoit point parer les vagues. Ainsi j'avois toute la peine de gouverner ce petit bâtiment pendant le gros temps. Les quatre Canots d'écoree étoient chargez d'une Forge avec toutes ses fournitures, de Charpentiers, de Menuisiers, & de Scieurs de long, avec des armes, & des marchandises.

Nous primes nôtre route au Sud vers la terre ferme, éloignée de quatre lieues de l'Isle des Poutouatamis. Au milieu de

*Canot pour con-
écouverte depuis
is jusques aux
Baye des Puans
Illinois.*

le 19. Septembre
hommes en quatre
nduifois le plus pe-
ens livres, avec un
ement venu d'Eu-
point parer les va-
toute la peine de
bâtiment pendant
quatre Canots d'é-
ez d'une Forge avec
es, de Charpentiers,
Scieurs de long, avec
marchandises.
tre route au Sud vers
ignée de quatre lieus
uatamis. Au milieu
de

DANS L'AMERIQUE SEPT. 145

de la traverse, & dans le plus beau calme du monde, il s'éleva tout d'un coup un orage, qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour nôtre Navire, & beaucoup plus pour nous-mêmes, qui achevions cette grande traverse pendant la nuit, qui étoit obscure. Nous criions sans cesse les uns aux autres, afin de ne nous point écarter. L'eau entroit souvent dans nos Canots. Ce vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille à celle des plus grandes tempêtes de mer. Cependant nous gagnâmes enfin la terre dans une petite anse de sable, & nous nous arrêtâmes là cinq jours pour attendre, que le Lac fût appaisé. Pendant ce séjour nôtre Chasseur Sauvage, qui nous accompagnoit, ne tua qu'un porc-épic, qui servit d'assaisonnement à nos citrouilles, & au blé d'Inde, que nous avions.

Le 25. nous continuâmes nôtre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la côte occidentale du Lac des Illinois. Mais le vent s'étant levé un peu trop fort,

G nous

nous fûmes obligez de mettre pied à terre sur un rocher pélé, sur lequel nous essuyâmes la pluye & la neige pendant deux jours à l'abri de nos couvertes. Nous avions un petit feu, que nous entretenions avec le bois, que les vagues nous amenoient.

Le 28. après la célébration de la Messe nous entrâmes assez avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'un tourbillon de vent nous força de débarquer sur la pointe d'un rocher couvert de brossailles. Nous y demeurâmes trois jours, & nous y consumâmes le reste de nos vivres. Il consistoit en blé d'Inde, & en citrouilles, qu'on avoit acheté des Poutouâtamis. Nous n'avions pû en faire une plus grande provision, parce que nos Canots étoient trop chargez, & que nous espérions d'en trouver sur nôtre route.

Nous partîmes de là le premier d'Octobre, & nous arrivâmes, après avoir fait douze lieues à jûn, près d'un autre Village des Poutouâtamis. Ces Sauvages accoururent tous sur le bord du

Lac

EAU VOYAGE

ligez de mettre pied à rocher pélé, sur lequel la pluye & la neige pen- s à l'abri de nos couver- tions un petit feu, que ons avec le bois, que les mennoient.

Après la célébration de la trames assez avant dans la e qu'un tourbillon de vent e débarquer sur la pointe ouvert de broffailles. Nous s trois jours, & nous y le reste de nos vivres. Il blé d'Inde, & en citrouil- t acheté des Poutouatamis. ns pû en faire une plus sion, parce que nos Ca- trop chargez, & que nous en trouver sur nôtre rou-

times de là le premier d'O- nous arrivâmes, après avoir eus à jûn, près d'un au- des Poutouatamis. Ces Sau- rurent tous sur le bord du Lac

DANS L'AMERIQUE SEPT. 147

Lac pour nous recevoir, & pour nous aider à sortir de ces vagues, dont la fu- reur s'augmentoît extraordinairement. Le Sieur de la Salle craignant, que ses gens ne désertassent, & que quelqu'un d'entr'eux ne dissipât une partie des marchandises mal à propos, trouva bon de passer outre. Nous fûmes obligez de le suivre à trois lieuës au delà du Vil- lage de ces Barbares nonobstant le dan- ger, où nous étions de perir. Et en effet il ne trouva point de meilleur moy- en de se sauver que de se jeter à l'eau avec ses trois Canoteurs. Ils enleve- rent tous ensemble son Canot avec sa charge, & le trainerent à terre malgré les vagues, qui les couvroient par fois jusque par dessus la tête.

Il vint ensuite recevoir le Canot, que je gouvernois avec un homme, qui n'avoit point d'experience dans ce mé- tier. Je me jettai dans l'eau jusqu'à la ceinture, & nous enlevâmes ainsi nô- tre petit bâtiment. Nous fûmes rece- voir de la même maniere les deux au- tres Canots, & parce que les vagues

forment en se brisant à terre un certain crochet, qui tire au large ; ceux, qui croyent être en assurance, sont encore en quelque danger, parce que la vague donnant à terre impetueusement se retire en même temps au large avec la même violence. Je fis donc effort, & je mis sur mes épaules notre bon Vicillard Récollet, qui nous accompagnoit. Ce bon Religieux se voyant hors de danger, ne laissa point, tout mouillé qu'il étoit, de faire paroître une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucune habitude avec les habitans de ce Village, notre Commandant fit mettre d'abord toutes les armes en état. Ensuite il se posta sur une éminence, où il étoit difficile de nous surprendre, & on pouvoit s'y défendre avec peu de gens contre un plus grand nombre. Il envoya ensuite trois de ses hommes au Village pour y acheter des vivres à la faveur du Calumet de paix, que les Poutouatamis de l'Isle nous avoient donné, & qui's avoient accompagné de leurs danfes,

VOYAGE

à terre un certain
large ; ceux, qui
rance, font encore
parce que la va-
impetueusement se
ps au large avec la
fis donc effort, &
les nôtre bon Vieil-
nous accompagnoit.
se voyant hors de
point, tout mouillé
paroître une gayeté

avons aucune habi-
ans de ce Village, nô-
t mettre d'abord tou-
état. Ensuite il se
ence, où il étoit dif-
surprendre, & on
dre avec peu de gens
nd nombre. Il en-
de ses hommes au Vil-
er des vivres à la fa-
de paix, que les Pou-
nous avoient donné,
accompagné de leurs
danfes,

DANS L'AMERIQUE SEPT. 149
danfes, & de toutes les autres cérémonies, dont ils se servent dans leurs festins, & dans leurs solemnitez publiques.

CHAPITRE XXIV.

Description du Calumet.

IL faut avouer, que le Calumet est quelque chose de fort mystérieux parmi les Sauvages du grand Continent de l'Amérique Septentrionale. Ces Barbares s'en servent dans toutes leurs affaires les plus importantes. Cependant ce n'est dans le fond & à proprement parler qu'une grande pipe à fumer. Nos Européens en font très-peu d'état. Quand ils veulent parler d'un homme lâche & effeminé, ils disent ordinairement, qu'il ne vaut pas une pipe à tabac.

Il n'en est pas de même parmi les Nations Sauvages de l'Amérique. Ce

Calumet est une espece de grande pipe à fumer, qui est faite de marbre rouge, noir, ou blanc, & il ressemble assez à un marteau d'armes. La tête en est bien polie, & le tuyau, long de deux pieds & demi, est une canne assez forte, ornée de plumes de toutes sortes de couleurs, avec plusieurs nattes de cheveux de femmes entre-lassées de diverses manieres. On y attache deux ailes, & cela est assez semblable au Caducée de Mercure, ou à la baguette, que les Ambassadeurs de paix portoient autrefois à la main.

Cette canne est fourée dans des cols de Huars, qui sont des oiseaux tachetés de blanc & de noir, gros comme nos oyes, ou dans des cols de canards branchus, qui font leurs nids dans des creux d'arbres, quoi que l'eau soit leur élément ordinaire. Ces canards sont bigarrez de trois ou quatre couleurs différentes. Au reste chaque Nation embellit le Calumet selon son usage, & selon son inclination particuliere.

Un Calumet, tel que je viens de le

re-

VOYAGE

e de grande pipe
de marbre rou-
& il ressemble
armes. La tête
e tuyau, long de
t une canne affez
s de toutes sortes
usieurs nattes de
ntre-lassées, de di-
y attache deux
semblable au Ca-
ou à la baguette,
de paix portoient

urée dans des cols
des oiseaux tache-
noir, gros comme
des cols de canards
leurs nids dans des
i que l'eau soit leur
Ces canards sont bi-
quatre couleurs dif-
chaque Nation em-
elon son usage, &
n particulière.
l que je viens de le
re-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 151
représenter, sert d'assurance à tous
ceux, qui vont chez les Alliez de ceux,
qui l'ont donné. Jamais on ne fait
d'Ambassade parmi les Sauvages, qu'on
ne porte cette marque extérieure. C'est
le Symbole de la paix. Tous ces Bar-
bares sont généralement persuadés, qu'il
leur arriveroit de grands malheurs, s'ils
avoient violé la foi du Calumet. Tout-
tes leurs entreprises de paix & de guer-
re, & leurs Cérémonies les plus confi-
dérables sont scellées, & comme cache-
tées du Calumet. Ils y font ordinai-
rement fumer du tabac exquis à ceux,
avec qui ils ont conclu quelque affaire
de conséquence. J'aurois péri plusieurs
fois dans ce voyage, si je ne me fusse
servi du Calumet. C'est ce qu'on pour-
ra voir dans la suite de cette Histo-
re, où j'aurai à parler des montres que
j'ai eus à vaincre, & des précipices, par
où j'ai été obligé de passer dans cette
Découverte.

Nos trois hommes ayant ce Calumet
pour passeport, & leurs armes avec eux,
arrivèrent au petit Village des Barbares,

qui étoit à trois lieuës du débarquement. Ils n'y trouverent personne, parce que les Sauvages ayant remarqué au passage de nos Canots, que nous ne les avions point abordez en passant près d'eux, avoient pris l'épouvante, & s'en étoient fuis de leur Village. Ainsi nos hommes ayant tenté en vain de parler à quelqu'un de ces Barbares, se chargerent du blé d'Inde, qu'ils trouverent dans leurs Cabannes, & ils laisserent à la place des marchandises pour payer ce qu'ils avoient pris, après quoi ils revinrent nous trouver.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de haches, de fusils, d'arcs, de flèches, & de ces massues, qu'on appelle des Casse-têtes, vinrent près du lieu, où nous étions. Le Sieur de la Salle s'avança pour leur parler avec quatre de nos gens armez de fusils, de pistolets, & de sabres. Il leur demanda, ce qu'ils vouloient, & voyant qu'ils paroissoient interdits, il leur dit, qu'ils s'approchassent, de peur que quelques-uns de nos gens, qu'il feignit
avoir

VOYAGE

du débarque-
rent personne,
ayant remarqué
ts, que nous ne
z en passant près
ouvante, & s'en
lage. Ainsi nos
vain de parler à
ares, se charge-
qu'ils trouverent
& ils laisserent à
es pour payer ce
rès quoi ils revin-

ces Sauvages ar-
fusils, d'arcs, de
assues, qu'on ap-
vinrent près du

Le Sieur de la
ur parler avec qua-

de fusils, de pi-
Il leur deman-
t, & voyant qu'
lits, il leur dit,
t, de peur que
gens, qu'il feignit
avoir

DANS L'AMERIQUE SEPT. 153

avoir envoyez à la chasse, ne les tuaient, s'ils les trouvoient à l'écart. Il les fit asséoir au bas de l'éminence, où nous étions postez, & d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens. On les entretint de diverses choses pour les amuser, jusques à ce que nos trois hommes furent revenus du Village. Nos gens paroissans peu de temps après, les Sauvages se leverent, & firent un grand cri de joye, dès qu'ils virent le Calumet de paix, qu'un de nos hommes portoit. Ils se mirent à danser à leur maniere, & bien loin de se fâcher, de ce qu'on leur avoit pris du blé d'Inde, au contraire ils envoyèrent au Village pour en apporter d'autre, & ils nous en donnerent encore le lendemain autant, que nous en pûmes mettre commodément dans nos Canots.

Cependant on jugea, qu'il étoit à propos de faire abbatre quelques arbres des environs, & on obligea nos gens de passer la nuit sous les armes afin d'éviter la surprise. Le jour suivant sur les dix heures du matin les An-

ciens du Village arriverent, avec leur Calumet de paix, & nous firent un très-bon regale de quelque chevreuils, qu'ils avoient tuez. Nous les merciâmes par quelques présens de haches, de couteaux, & de quelques masses de rassades pour l'ornement de leurs femmes, dont ils demeurèrent très-satisfaits.

CHAPITRE XXV.

Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois.

NOus partîmes le deuxième d'Octobre, & nous navigâmes là pendant quatre jours le long du rivage du Lac. Il étoit bordé de grands côteaux éscarpez jusques dans le dit Lac, & on y trouvoit à peine place propre à débarquer. On étoit même obligé tous
les

VOYAGE

verent avec leur
ous firent un très-
chevreuils, qu'ils
les remerciâmes
de haches, de cou-
s masses de rassa-
de leurs femmes,
très-satisfaits.

E. XXV.

*notre Découverte
ce à peu près
du Lac des Illi-*

le deuxième d'O-
navigâmes là pen-
long du rivage du
de grands côteaux
s le dit Lac, & on
place propre à dé-
même obligé tous
les

DANS L'AMERIQUE SEPT. 155

les soirs de grimper sur le sommet, & d'y porter nos Canots, & leurs charges, parce que nous ne voulions pas les laisser pendant la nuit exposez aux vagues qui battoient au pied. Nous fûmes aussi obligez par les vents contraires, qui furent fort violens pendant ces quatre jours, & plusieurs autres fois depuis, de prendre terre avec de grandes incommoditez. Il falloit pour s'embarquer, que deux hommes se missent dans l'eau jusqu'à la ceinture, & qu'ils tintent le Canot debout à la vague, selon qu'elle s'approchoit, ou qu'elle s'éloignoit de terre, jusques à ce qu'il fût chargé. On attendoit ensuite, que les autres fussent chargez de la même maniere, & on avoit presque toujours la même peine aux autres débarquemens.

Le blé d'Inde, que nous mangions assez modiquement, & les autres vivres nous manquant, nôtre bon Vieillard Récollet tomba plusieurs fois en défaillance. Je l'en fis revenir par deux fois avec un peu de confection d'Hya-

cinthe, que je conservois précieusement. Nous ne mangions en vingt-quatre heures qu'une poignée de blé d'Inde cuit sous la cendre, ou bouilli avec un peu d'eau. Pendant tout ce temps nous étions obligés de gagner le bon pays, & de nager à force de bras des journées entières. Nos gens ramassoient souvent de petites fenelles, & des fruits sauvages, qu'ils mangioient avec une extrême avidité. Plusieurs en tombèrent malades, & crurent que ces fruits les avoient empoisonnez. Plus nous souffrions, plus il sembloit que Dieu me donnoit de forces. Je devois souvent à la nage nos autres Canots.

Pendant cette disette, celui qui a soin des moindres oiseaux, nous fit appercevoir des corbeaux, & des aigles, qui étoient sur le bord de ce Lac. Nous redoublâmes nos efforts pour approcher de ces oiseaux carnaciers, & nous y trouvâmes la moitié d'un chevreuil fort gras, que les loups avoient étranglé, & à demi mangé. Nous nous repûmes tous de cette viande, louant Dieu,

VOYAGE

précieusement.
ingt-quatre heu-
blé d'Inde cuit
illi avec un peu
e temps nous é-
le bon pays, &
as des journées
ramassoient sou-
, & des fruits
goient avec une
ieurs en tombe-
nt que ces fruits
ez. Plus nous
mbloit que Dieu
. Je devançois
autres Canots.
e, celui qui a soin
nous fit apper-
& des aigles, qui
e ce Lac. Nous
s pour approcher
iers, & nous y
d'un chevreuil
ps avoient étran-
. Nous nous re-
viande, louant
Dieu,

DANS L'AMERIQUE SEPT. 157

Dieu, qui nous avoit envoyé ce secours
si à propos.

Nôtre petite flotte avançoit toujours
de cette manière vers le Sud, où nous
trouvions le pays plus beau, & plus
tempéré.

Le sézième d'Octobre nous com-
mençâmes à trouver une grande abon-
dance de chasse, & nôtre Chasseur Sau-
vage, qui étoit fort habile, tua des cerfs,
& des chevreuils. Nos gens tuoient
de leur côté des poules d'Inde fort gras-
ses, & enfin le dix-huitième du mois
d'Octobre nous arrivâmes au fond du
Lac des Illinois, où le gros vent nous
obligea de mettre pied à terre. On alla
à la découverte, selon la coutume, dans
les bois, & dans les prées. On y trou-
va des raisins mûrs, qui étoient fort
bons, dont les grains étoient de la gros-
seur d'une prune de Damas. Pour avoir
ce fruit il falloit abbatre les arbres, sur
lesquels les vignes rampent. Nous en
fimes du vin, qui nous dura trois ou
quatre mois. Nous le conservions dans
des gourdes, que nous mettions tous

les jours dans le fable, afin d'empêcher ce vin de s'aigrir. Afin de le faire durer davantage, nous ne célébrions la Messe que les Fêtes & les Dimanches, l'un après l'autre. Tous ces bois sont remplis de vignes, qui y viennent d'elles-mêmes. Nous mangions de ce fruit pour nous ôter le dégoût des viandes, que nous étions obligés de manger sans pain.

L'on remarqua dans cet endroit des pistes d'hommes toutes fraîches. Cela nous obligea de nous tenir sur nos gardes sans faire aucun bruit. Nos gens obéirent pour un temps. Mais l'un d'entr'eux ayant aperçu un ours, il ne pût s'empêcher de lui tirer un coup de fusil, dont il tua cet animal. Il le fit tomber du haut d'un chêne, sur lequel il avoit grimpé, & le fit rouler ensuite de dessus la montagne jusqu'au pied de nos Cabannes.

Ce bruit nous fit découvrir à six vingts Sauvages de la Nation des Outroüagamis, qui demeurent vers l'extrémité de la Baye des Puans. Ils étoient caban-
nez

VOYAGE

, afin d'empê-
rir. Afin de le
nous ne célébri-
Fêtes & les Di-
autre. Tous ces
gnes, qui y vien-
Nous mangions
as ôter le dégoût
étions obligez de

ns cet endroit des
es fraîches. Cela
tenir sur nos gar-
bruit. Nos gens
emps. Mais l'un
perçu un ours, il
le lui tirer un coup
cet animal. Il le
d'un chêne, sur le-
é, & le fit rouler
montagne jusqu'au
es.

découvrir à six vingts
tion des Outouaga-
nt vers l'extrémité de
Ils étoient caban-
nez

DANS L'AMERIQUE SEPT. 159

nez dans nôtre voïsnage. Le Sicur de la Salle étoit fort inquiet de ces pites, qu'il avoit vûes. Il blâma rudement nos gens de leur peu de prudence. Ensuite pour empêcher les surprises il mit une Sentinelle auprès de nos Canots, sous lesquels on mettoit les marchandises pour les garentir de la pluye.

Cela n'empêcha pas, que la nuit quelques Sauvages favorisez de la pluye, qui tomboit en abondance, ne se glif-
fissent avec leur adresse ordinaire le long du côteau, où étoient nos Canots, sans que la Sentinelle y prit garde. Se couchans donc sur le ventre l'un après l'autre ils déroberent le juste-au-corps du laquais du Sicur de la Salle, & une partie, de ce qui étoit dessous, ce qu'ils se donnerent de main en main. Nôtre Sentinelle ayant ouï le bruit, nous éveilla, & chacun courut à ses armes. Les Sauvages étant ainsi découverts, leur Capitaine cria, qu'ils étoient amis. On lui répondit, que l'heure étoit induë, & qu'on ne venoit ainsi pendant la nuit, que pour voler, ou pour tuer
ceux,

ceux, qui seroient endormis. Il repliqua, que le coup de fusil, qu'on avoit tiré, avoit fait croire à ceux de sa Nation, que c'étoit un parti d'Iroquois, qui sont leurs Ennemis, parce que leurs voisins ne se servent point de pareilles armes à feu. Qu'ainsi ils s'étoient avancés à dessein de les tuer: mais qu'ayant reconnu, que c'étoient des Européens du Canada, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience, qu'ils avoient de les voir, les avoit empêché d'attendre le jour pour nous visiter, & pour fumer avec nous dans nôtre Calumet. C'est le compliment ordinaire des Sauvages, & la plus grande marque, qu'ils puissent donner de leur affection.

Nous fimes semblant de nous payer de ces raisons, & on leur dit de s'approcher au nombre de quatre ou cinq seulement, parce que leur jeunesse étoit accoutumée à voler, & que les Européens n'étoient pas d'humeur à le souffrir. Quatre ou cinq vieillards s'étant approchés, nous les entretenmes jus-

qu'au

U VOYAGE

endormis. Il repli-
de fusil, qu'on avoit
oire à ceux de sa Na-
un parti d'Iroquois,
Ennemis, parce que
servent point de pa-
Qu'ainsi ils s'étoient
de les tuer: mais qu'
que c'étoient des Eu-
da, qu'ils regardoient
es, l'impatience, qu'ils
ir, les avoit empêchez
r pour nous visiter, &
nous dans nôtre Ca-
compliment ordinai-
& la plus grande mar-
ent donner de leur af-
semblant de nous payer
& on leur dit de s'ap-
bre de quatre ou cinq
ce que leur jeunesse é-
e à voler, & que les
oient pas d'humeur à le
re ou cinq vieillards s'é-
nous les entretinmes jus-
qu'au

DANS L'AMERIQUE SEPT. 161
qu'au jour, après quoi nous leur laissâ-
mes la liberté de se retirer.

Après leur départ nos Charpentiers
de Navire s'apperçurent, qu'ils avoient
été volez. Et parce que nous savions,
que c'étoit là le genie des Sauvages, &
que nous serions exposez toutes les nuits
à de pareilles insultes, si nous usions
de dissimulation en cette rencontre, on
résolut d'en avoir raison. Le Sieur de
la Salle à la tête de nos gens monta sur
une petite éminence en forme de pres-
qu'Isle, & essaya lui-même de trouver
quelque Sauvage à l'écart. A peine eut-
il fait trois cens pas, qu'il trouva la
route fraîche d'un chasseur. Il le suivit
le pistolet à la main, & l'ayant joint
bien-tôt après vis-à-vis d'un côteau, où
j'amaissais du raisin avec le Père Ga-
briel, il m'appella, & me pria de le
suivre. Il se saisit de ce Sauvage, & le
donna en garde à ses gens. Après avoir
sû de lui toutes les circonstances du
vol, il se mit encore en campagne avec
deux de ses gens, & ayant pris un Sau-
vage des plus considérables, il lui mon-
tra

tra de loin celui, qu'il tenoit déjà prisonnier, & ensuite le renvoya à ses gens pour leur dire, qu'il feroit tuer leur Camarade, s'ils ne rapportoient tout ce qui avoit été volé pendant la nuit.

CHAPITRE XXVI.

Accommodement fait entre les Sauvages Outtoüagamis & nous.

LA proposition du Sieur de la Salle Lembarassâ ces Barbares, parce qu'ils avoient découpé le juste-au-corps du laquais, & quelques autres hardes avec les boutons, qu'ils avoient partagés entr'eux. Ainsi ne pouvant pas les rendre entieres, & ne sachant par quel moyen ils pourroient delivrer leur Camarade, ils resolurent de nous l'arracher par force.

Le lendemain donc, qui étoit le 30. d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main pour commencer l'atta-

VOYAGE

Il tenoit déjà pri-
envoya à ses gens
feroit tuer leur
apportoient tout ce
dans la nuit.

E XXVI.

*Entre les Sau-
mis & nous.*

Sieur de la Salle
parcs, parce qu'ils
ste-au-corps du la-
autres hardes avec
voient partagés en-
avant pas les ren-
e sachant par quel
t delivrer leur Ca-
ent de nous l'arra-

nc, qui étoit le 30.
nèrent tous les ar-
r commencer l'at-
ta-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 163

taque. La presqu'Isle, où nous é-
tions logez, étoit séparée du bois, où
les Sauvages paroissoient, par une plai-
ne de sable d'environ deux portées de
fusil. On remarqua, qu'au bout de
cette plaine du côté du bois il y avoit
plusieurs petis tertres, dont le plus
près de nous commandoit aux autres.
Le Sieur de la Salle s'en empara, &
commanda cinq hommes avec leurs cou-
vertes à demi roulées autour du bras
gauche pour se couvrir contre les flèches
des Sauvages. Il se mit à leur suite
pour les soutenir.

Ces Barbares voyant, que nos hom-
mes s'approchoient pour les charger, les
plus jeunes d'entr'eux s'écartèrent, &
se mirent à couvert d'un grand arbre,
qui étoit sur le côteau. Cela n'em-
pêcha pas, que leurs Capitaines ne de-
meurassent près de nous. Il n'y en a-
voit que sept ou huit, qui eussent des
fusils. Les autres étoient seulement ar-
mez d'arcs & de flèches.

Nous étions trois Religieux occupez
alors à dire nôtre Office. Comme j'en
avois

avois plus vû que les autres en matiere de guerre, ayant servi de Missionnaire dans les Armées, aux sieges de Villes, & aux Batailles, comme je l'ai remarqué ci-devant, je sortis de notre cabanne pour voir, quelle figure nos gens faisoient sous les armes. J'en remarquai deux, qui étoient blêmes, & qui sembloient être effrayez. Je les encourageai du mieux que je pus, & je remarquai, que leur pâleur ne les empêchoit pas de témoigner de la fierté & de la bravoure, aussi-bien que leur Chef. Je m'approchai ensuite des plus anciens des Sauvages. Ces gens me voyant sans armes connurent bien, que je les abordois à dessein de mettre le holà, & pour être mediateur de leurs differens. L'un de nos hommes ayant remarqué une grande bande d'étoffe, qui servoit de frontal à l'un des Sauvages, s'en alla droit à lui, & la lui arracha de la tête, lui faisant connoître par là, que c'étoit lui, qui avoit fait le vol.

Cette action hardie d'un de nos hommes, qui n'étoit soutenu que par dix autres,

VOYAGE

autres en matie-
 servi de Mission-
 s, aux sieges de
 es, comme je l'ai
 je sortis de nôtre
 quelle figure nos
 armes. J'en re-
 toient blêmes, &
 frayez. Je les en-
 que je pus, & je
 r pâleur ne les
 noigner de la fier-
 aussi-bien que leur
 ai ensuite des plus
 s. Ces gens me
 nèrent bien, que
 lein de mettre le
 mediateur de leurs
 nos hommes ayant
 le bande d'étoffe,
 il à l'un des Sauva-
 lui, & la lui arra-
 ifant connoître par
 qui avoit fait le vol.
 de d'un de nos hom-
 venu que par dix au-
 tres,

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 165

tres, contre six vingts Sauvages, inti-
 mida tellement ces Barbares, que deux
 de leurs Anciens, auprès desquels j'é-
 tois, me présentèrent le Calumet de
 paix. Ensuite s'étant approchez sur
 l'assurance, qu'on leur donna, qu'ils
 le pouvoient faire sans rien craindre, ils
 représenterent, qu'ils ne s'étoient por-
 tez à cette extrémité, qu'à cause de
 l'impossibilité, où ils étoient de nous
 rendre ce qui nous avoit été derobbé,
 dans l'état, où ils l'avoient pris: qu'ils
 étoient prêts de restituer ce qui étoit
 en son entier, & de payer le reste. En
 même temps ils présentèrent quelques
 robes de castor au Sieur de la Salle pour
 disposer son esprit à la paix. Ils s'excuse-
 rent du peu de valeur de leur présent sur
 la saison trop avancée. On se contenta
 de leurs excuses. Ils executerent ce
 qu'ils avoient promis. Ainsi la paix fût
 faite entr'eux & nous.

Le jour suivant se passa en danses,
 en festins, & en harangues. Le pre-
 mier Capitaine de ces Sauvages se re-
 tournant du côté des Récollets, voilà,
 dit-

dit-il, des Robbes grises, dont nous faisons beaucoup d'état. Ils vont pieds nus comme nous. Ils méprisent les robbes de Castor, dont nous voulons leur faire présent. Ils n'ont point d'armes pour tuer. D'ailleurs ils flattent & caressent nos enfans. Ils leur donnent de la rassade, & de petis couteaux sans en tirer aucune récompense. Ceux de notre Nation, qui ont porté des pelleteries aux Villages des Canadiens, nous ont dit, qu'Onontio, c'est ainsi qu'ils appellent le Gouverneur Général, les aime, parce qu'ils ont quitté tout ce que les Européens de Canada ont de plus précieux pour nous venir visiter, & pour demeurer avec nous. Toi, qui es Capitaine de ces gens, fais en sorte qu'une de ces Robbes grises demeure avec nous. Nous lui donnerons à manger de tout ce que nous aurons, & nous le menerons à notre Village, après que nous aurons tué des taureaux sauvages. Tu es maître de ces guerriers. Demeure aussi avec nous. Ne vas point aux Illinois. Nous savons, qu'ils

VOYAGE

, dont nous fai-
s. Ils vont pieds
s méprisent les
nt nous voulons
'ont point d'ar-
eurs ils flattent
. Ils leur don-
t de petis coute-
ne récompense.
, qui ont porté
llages des Cana-
'Onontio, c'est
le Gouverneur
parce qu'ils ont
Européens de Ca-
ax pour nous ve-
neurer avec nous.
ne de ces gens,
ces Robbes gri-
. Nous lui don-
tout ce que nous
menerons à nôtre
us aurons tué des
Tu es maître de
re aussi avec nous.
ois. Nous savons,
qu'ils

DANS L'AMERIQUE SEPT. 167

qu'ils veulent massacrer tous les hom-
mes de ta suite. Tu ne pourras pas re-
sister à cette grande Nation.

Ce Chef des Sauvages ajouta, qu'un
Iroquois, que les Illinois avoient brû-
lé, les avoit assuré, que la guerre,
que les Iroquois leur faisoient, leur
avoit été conseillée par les Canadiens,
qui haïssent les Illinois. Il dit enco-
re plusieurs choses semblables, qui allar-
merent tous nos gens, & qui donne-
rent de l'inquietude au Sieur de la Salle,
parce que tous les Sauvages, que nous
avons trouvé sur la route, nous avoient
dit à peu près les mêmes choses. Ce-
pendant parce que nous savions, que
toutes ces raisons pouvoient leur avoir
été suggerées par ceux, qui s'opposent
secrètement à nôtre entreprise, & par
la jalousie même des Sauvages, à qui
la valeur des Illinois étoit redoutable,
& qui appréhendoient, qu'ils ne de-
vinssent encore plus fiers, lors qu'ils
auroient l'usage des armes à feu par nô-
tre moyen, nous résolûmes de conti-
nuer nôtre voyage en prenant toutes
le

les précautions nécessaires pour nôtre sûreté.

Nous dîmes donc aux Outtoïagamis, que nous les remercions des bons avis, qu'ils nous donnoient : que nous autres, qui étions des Esprits, car c'est ainsi qu'ils nous appellent, ils disent, qu'ils ne sont que des hommes, & que nous sommes des Esprits, ne craignons point les Illinois, & que nous saurions les ranger à la raison par amitié, ou par force, & que nous ne manquions pas de moyens pour cela.

Le lendemain, qui étoit le 1. de Novembre, nous nous embarquâmes sur le Lac des Illinois, & nous arrivâmes au rendez-vous, que nous avions donné à vingt de nos hommes, qui devoient nous rejoindre par l'autre bord du même Lac. C'étoit à l'embouchure de la rivière des Miamis, qui venant du Sud se jette dans ce Lac des Illinois.

Nous fûmes fort surpris de n'y trouver personne, parce que nos gens, que nous y attendions, avoient beaucoup moins de chemin à faire que nous, &

D
que
moin
repré
ne fa
pos,
dre l
Illino
certe
plus
mille
cens
rions
peine
venan
son m
faim
verio
riture
n'étai
nous
viere
pouri
pages
Le
qu'êt
atten

VOYAGE

laïres pour nôtre
 aux Outouâgamis,
 ions des bons avis,
 t : que nous au-
 Esprits, car c'est
 ellent, ils disent,
 s hommes, & que
 orits, ne craignons
 t que nous saurions
 a par amitié, ou par
 s ne manquions pas
 a.
 i étoit le 1. de No-
 s embarquâmes sur
 & nous arrivâmes
 ue nous avions don-
 mmes, qui devoient
 l'autre bord du mê-
 à l'embouchure de
 mis, qui venant du
 e Lac des Illinois.
 t surpris de n'y trou-
 ce que nos gens, que
 , avoient beaucoup
 à faire que nous, &
 que

DANS L'AMERIQUE SEPT. 169

que leurs Canots étoient beaucoup moins chargez. Nous avions résolu de représenter au Sieur de la Salle, qu'il ne falloit point nous exposer mal à propos, qu'ainsi il ne falloit pas attendre l'hyver pour nous rendre chès les Illinois. La raison en étoit, que dans cette saison ces peuples pour chasser plus commodément se separent par Familles, ou par Tribus de deux ou trois cens personnes : que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de peine à nous y rendre : que la chasse venant à manquer où nous étions, tout son monde couroit risque de mourir de faim : que chès les Illinois nous trouverions du blé d'Inde pour nôtre nourriture ; & que nous subsisterions mieux n'étant que quatorze hommes, que si nous étions trente-deux ; que si les rivières venoient à se glacer, nous ne pourrions point transporter nos équipages pendant l'espace de cent lieues.

Le Sieur de la Salle nous répondit, qu'étant joint aux vingt hommes, qu'il attendoit, il pourroit se faire connoître

H sans

sans risque à la première bande des Illinois, qu'il trouveroit à la chasse: qu'il les gagneroit par des caresses & par des présents: qu'on prendroit par ce moyen quelque teinture de la langue des Illinois, & qu'ainsi on seroit en état de faire alliance avec tout le reste de la Nation. Nous reconnûmes par ce discours, qu'il n'avoit que sa volonté pour raison. Il ajouta même à tout cela, que si tous les gens désertoient, il demeureroit avec notre Chasseur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moyen de faire vivre de chasse trois Missionnaires Récollets.

Dans cette pensée il se servit de l'occasion de nos hommes, qu'il attendoit. Il dit donc à ceux, qui étoient présents, qu'il étoit résolu d'attendre les autres, & afin de les amuser par quelque occupation utile, il leur proposa de faire un Fort, & une maison pour la sûreté de notre Vaisseau, car nous ne savions pas encore, qu'il eût fait naufrage: que même on y mettroit les marchandises, qui devoient nous venir, & qu'en
tout

VOYAGE

re bande des Illi-
à la chasse: qu'il
aresles & par des
oit par ce moyen
a langue des Illi-
seroit en état de
le reste de la Na-
mes par ce dis-
ne sa volonté pour
me à tout cela,
étoient, il de-
Chasseur Sauvage,
n le moyen de fai-
Missionnaires Ré-

il se servit de l'oc-
s, qu'il attendoit.
ui étoient présents,
tendre les autres,
par quelque occu-
proposa de faire un
pour la sûreté de
nous ne savions
ût fait naufrage:
roit les marchan-
ous venir, & qu'en
tout

DANS L'AMERIQUE SEPT. 1711
tout cas il nous serviroit de retraite au
besoin.

CHAPITRE XXVII.

*Construction d'un Fort, & d'une
Maison près de la Riviere des
Miamis.*

IL y avoit à l'embouchure de cette
riviere des Miamis une éminence a-
vec une espeece de platte-forme au des-
sus, le tout naturellement fortifié. Cet-
te éminence étoit haute, & escarpée,
de figure triangulaire, fermée des deux
côtés par la riviere, & de l'autre par
une profonde ravine. L'on fit abba-
tre les arbres, dont elle étoit couverte.
On nettoya toutes les brossailles à deux
portées de fusil du côté du bois, &
l'on commença ensuite une redoute de
quarante pieds de long sur quatre vingts
de large. On la fortifia de poutres & de
solives équarrées à l'épreuve du mous-
quet,

H 2

quet, posées l'une sur l'autre en travers. Notre dessein étoit de faire fraiser les deux faces, qui regardoient la riviere. Nous fimes abbatre des pieux, que l'on vouloit planter en tenailles de vingt-cinq pieds de haut du côté de la terre.

Le mois de Novembre fut employé à ces travaux, & pendant ce temps-là nous ne mangions que de la chair d'ours, que notre Sauvage chasseur tuoit. Il y avoit dans cet endroit plusieurs de ces animaux, qui y étoient attirés par la grande quantité de raisins, qui s'y trouvent de tous côtez: mais nos gens voyant le Sieur de la Salle embarrassé de la crainte, qu'il avoit, que son Vaisseau ne fût perdu, & tout chagrin d'ailleurs du retardement de nos hommes, que le Sieur de Tonti devoit nous amener: de plus la rigueur de l'hyver, qui commençoit à se faire sentir, nous faisant de la peine, nos Ouvriers ne travailloient qu'à regret, & se plaignoient de la chair grasse des ours, dont nous vivions, & ne pouvoient digerer, qu'on les empêchât d'aller à la chasse du che-
vreüil

YAGE

tre en travers.
aire fraiser les
ent la riviere.
ieux, que l'on
s de vingt-cinq
e la terre.

e fut employé
ant ce temps-
ue de la chair
avage chasseur
et endroit plu-
ui y étoient at-
tité de raisins,
côtez: mais nos
la Salle embar-
avoit, que son
& tout chagrin
nt de nos hom-
nti devoit nous
r de l'hyver, qui
entur, nous fai-
Ouvrie's ne tra-
x se plaignoient
ours, dont nous
t digerer, qu'on
a chasse du che-
vreüil

DANS L'AMERIQUE SEPT. 173

vreüil pour manger avec cette viande
grasse. Leur but pourtant en tout cela
n'étoit que de déserter.

Nous fimes là une Cabanne d'écorce,
pendant que nous y étions, afin d'y faire
le service Divin plus commodément. Le
Père Gabriel & moi prêchions alterna-
tivement les jours de fêtes & de Diman-
ches, & nous choisissions toujours les
sujets les plus propres à porter nos gens
à la patience, & à la persévérance.

Dès le commencement du mois nous
avons examiné l'entrée de la riviere.
Nous y avons marqué une batture de
sable, & pour donner le moyen à nô-
tre Vaisseau d'y entrer plus aisément,
au cas qu'il vint, on fit marquer le
canal par deux grands mâts plantez des
deux côtez de l'entrée avec de pavillons
de peaux d'ours, & des balises tout
du long. De plus on envoya deux de
nos hommes à Missilimakinak bien in-
struits de tout pour servir de guide au
Vaisseau.

Le vingtième de Novembre le Sicur
de Tonti arriva avec deux Canots char-

gez de plusieurs cerfs. Cela remit un peu l'esprit démonté de nos ouvriers: mais parce qu'il ne nous amenoit que la moitié de nos hommes, & qu'il avoit laissé les autres en liberté de l'autre côté du Lac des Illinois à trois journées de nôtre Chantier, cela donna de l'inquietude au Sieur de la Salle.

Nos nouveaux venus nous dirent, que le Vaisseau n'avoit pas mouillé à Missilimakinak, & qu'ils n'en avoient appris aucune nouvelle des Sauvages, qu'ils avoient rencontrez sur les côtes du Lac. Ils ajoutèrent, qu'ils n'avoient point vu non plus les deux hommes, qu'on avoit envoyez à Missilimakinak. Le Sieur de la Salle craignit donc avec raison que son Vaisseau n'eût fait naufrage. Cependant il fit continuer le travail commencé au Fort, qu'on nommoit des Miamis, & ne voyant paroître personne après une si longue attente, il résolut de partir de peur d'être arrêté par les glaces. Elles commençoient déjà de fermer la rivière: mais elles se fondirent à la première petite pluye qui tomba.

AU VOYAGE

cerfs. Cela remit un
onté de nos ouvriers:
ne nous amenoit que
hommes, & qu'il a-
es en liberté de l'autre
Illinois à trois journées
er, cela donna de l'in-
r de la Salle.

x venus nous dirent,
i na'voit pas mouil-
nak, & qu'ils n'en a-
cune nouvelle des Sau-
oient rencontrez sur les
ls ajoutèrent, qu'ils n'a-
non plus les deux hom-
it envoyez à Missilima-
ur de la Salle craignit
n que son Vaisseau n'eût
Cependant il fit conti-
ommencé au Fort, qu'on
iamis, & ne voyant pa-
après une si longue at-
de partir de peur d'être
glaces. Elles commen-
fermer la rivière: mais
nt à la première petite
pa.
11

DANS L'AMERIQUE SEPT. 175

Il nous fallut pourtant attendre le
reste de nôtre monde, que le Sieur de
Tonti avoit laissé derriere. Afin mê-
me de reparer la faute, qu'il avoit fai-
te, il retourna sur ses pas pour les cher-
cher, afin de les obliger de nous venir
réjoindre incessamment. En chemin
il vouloit tenir ferme, & resister au
gros vent contre l'opinion du Sieur
d'Autrai, & de son autre Canoteur:
mais parce qu'il n'avoit qu'une main,
ayant perdu l'autre par l'accident, que
nous avons rapporté ci-devant, il ne
pouvoit soulager les deux hommes.
De sorte que les vagues les firent em-
barder, & les jetterent côte à traveis
sur le bord du Lac, où ils perdirent
leurs fusils, & leur petit équipage.
Cela les obligea de venir nous réjoin-
dre, & par bonheur le reste de nos
hommes arriva peu de temps après eux,
à la réserve de deux, dont on se défit
le plus, & qu'on croyoit avoir déiérté.

CHAPITRE XXVIII.

Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois.

NOUS nous embarquâmes le troisiéme de Decembre dans huit Canots au nombre de trente hommes & de trois Missionnaires Récollets. Nous quittâmes le Lac des Illinois, & nous remontâmes la riviere des Miamis, que nous avons déjà visitée. Nous fîmes nôtre route au Sud-Est pendant près de vingt-cinq lieuës, & nous ne pûmes reconnoître le portage, que nous devons faire de nos Canots, & de tout l'équipage pour aller nous embarquer à la source de la riviere des Illinois. Cette riviere se jette, & perd son nom dans le fleuve Meschafpi, qui dans le langage des Illinois signifie *la grande Riviere.*

Nous étions donc montez trop haut avec nos Canots dans cette riviere des
Mia-

Fort des Miamis à la Rivière

Miamis le troisié-
 dans huit Ca-
 ente hommes &
 Récollets. Nous
 nois, & nous re-
 es Miamis, que
 ée. Nous fimes
 pendant près de
 nous ne pûmes re-
 que nous devons
 de tout l'équi-
 embarquer à la
 s Illinois. Cette
 rd son nom dans
 qui dans le lan-
 fic la grande Ri-
 montez trop haut
 cette riviere des
 Mia-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 1777

Miamis sans reconnoître le lieu, où nous
 devons aller par terre pour prendre la
 source de cette riviere, qui se rend aux
 Illinois. Cela nous obligea de nous
 arrêter, afin de prendre avec nous le
 Sieur de la Salle, qui étoit allé à la dé-
 couverte par terre, & parce qu'il ne
 revenoit point, nous ne savions quelle
 résolution prendre. Cela m'obligea de
 prendre deux de nos hommes les plus
 gaillards, d'entrer avant dans le bois, &
 de décharger leurs fusils pour l'avertir
 du lieu où nous l'attendions. Deux
 autres monterent au haut de la riviere
 pour tâcher de le trouver. Tout cela
 pourtant inutilement. La nuit les obli-
 gea de revenir sur leurs pas.

Le lendemain je me mis avec deux
 de nos hommes en Canot allégé pour
 faire plus de diligence à le chercher,
 en remontant la riviere : mais nous ne
 le trouvâmes point. Enfin sur les qua-
 tre heures après midi nous l'aperçû-
 mes de loin, ayant les mains & le visage
 tout noirs du charbon, & du bois qu'il
 avoit attisé pendant la nuit, qui avoit

été fort froidé. Il avoit à sa ceinture deux animaux de la grosseur des rats musquez, dont la peau étoit parfaitement belle, & qui sembloient être une espece d'hermines. Il les avoit tuez à coups de bâton, sans que ces petites bêtes prissent la fuite. Elles se pendent ordinairement par la queue à des branches d'arbre. Nos Canoteurs en firent bonne chère, parce qu'elles étoient fort grasses.

Il nous dit, que les marais, qu'il avoit trouvez dans son chemin, l'avoient obligé de prendre un grand détour, de sorte qu'étant d'ailleurs fort incommodé de la neige, qui tomboit en abondance, il n'avoit pû arriver au bord de la riviere, qu'à deux heures de nuit. Il avoit tiré deux coups de fusil pour nous avertir. Mais personne n'ayant répondu, il avoit crû, que les Canots l'avoient devancé. Il continua donc son chemin en remontant le long de la riviere.

Ayant marché de cette sorte plus de trois heures, il vit du feu sur un tertre, sur
le

YAGE

à sa ceinture
sieur des rats
étoit parfaite-
oient être une
s avoit tuez à
ue ces perites
Elles se pen-
a queuë à des
Canoteurs en
ce qu'elles éto-

avais, qu'il a-
emin, l'avoient
and détour, de
fort incommo-
nboit en abon-
ver au bord de
neures de nuit.
de fusil pour
rsonne n'ayant
que les Canots
continua donc
nt le long de la

te sorte plus de
ur un tertre, sur
le

DANS L'AMERIQUE SEPT. 179

lequel il monta brusquement, & après avoir appelé deux ou trois fois: mais au lieu de nous trouver endormis, comme il se l'étoit imaginé, il ne vit qu'un petit feu entre des brossailles, & sous un chêne il remarqua la place d'un homme, qui s'y étoit couché sur des herbes sèches, & qui en étoit sorti apparemment au bruit qu'il avoit oui. C'étoit sans doute quelque Sauvage, qui s'étoit mis là en embuscade pour surprendre; & pour tuer quelqu'un de ses Ennemis le long de la riviere. Il l'appella en deux ou trois langues différentes, & enfin pour faire connoître qu'il ne le craignoit point, il cria, qu'il alloit se coucher en sa place. Il renouvela le feu, & après s'être bien chauffé il crût, que pour l'empêcher d'être surpris, il devoit abbatre autour de lui quantité de brossailles, qui venant à tomber parmi celles qui restoit debout, embarrasseroient le chemin de telle maniere, qu'on ne pourroit s'approcher de lui sans faire beaucoup de bruit, & que cela l'éveillerait. Il éteignit en

suite le feu, & s'endormit, quoi qu'il neigeât abondamment toute la nuit.

Le Père Gabriel & moi priâmes le **Sieur de la Salle** de ne plus quitter son monde, comme il avoit fait, & nous lui représentâmes le plus fortement, que nous pûmes, que tout le bonheur de nôtre entreprise dependoit uniquement de sa présence.

Nôtre Sauvage étoit resté derrière pour chasser. Ne nous trouvant point au portage, que nous avions passé, il monta plus haut, & nous yint dire, qu'il falloit descendre la rivière. On l'envoya avec tous nos Canoteurs, & je restai avec le **Sieur de la Salle**, qui étoit fort fatigué. Le feu se prit pendant la nuit dans nôtre Cabanne, qui n'étoit composée que de nattes de joncs. Nous y eussions tous été brûlez, si je n'avois renversé fort promptement la natte, qui servoit de porte à nôtre petit logis, lequel étoit tout en feu.

Le lendemain nous joignîmes nos gens au portage, où le Père Gabriel avoit fait plusieurs croix sur les arbres pour

VOYAGE

dit, quoi qu'il
oute la nuit.
moi priâmes le
plus quitter son
fait, & nous
plus fortement,
at le bonheur de
oit uniquement

t resté derrière
trouvant point
avons passé, il
nous yint dire,
la rivière. On
Canoteurs, de
Salle, qui étoit
prit pendant la
ne, qui n'étoit
de joncs. Nous
ûlez, si je n'a-
ptement la natte,
notre petit logis,
joignîmes nos
le Père Gabriel
ix sur les arbres
pour

DANS L'AMERIQUE SEPT. 181

pour nous le faire connoître plus aisé-
ment. Nous y trouvâmes quantité de
cornes de bœufs ou taureaux sauvages,
plusieurs carcasses de ces animaux mon-
strueux, & quelques Canots, que les
Sauvages avoient faits avec des peaux
de bœufs pour passer la rivière avec
leurs charges de viande.

Cet endroit est situé au bord d'une
grande campagne, à l'extrémité de la-
quelle du côté du Couchant il y a un
Village de Miamis Mascoutens, & Oia-
tinons ramassés ensemble. La rivie-
re des Illinois a sa source dans cet en-
droit dans une campagne au milieu de
beaucoup de terres tremblantes, sur les-
quelles on peut à peine marcher. La
source de cette rivière n'est éloignée
que d'une lieue & demie de celle des
Miamis. Ainsi nous transportâmes tout
notre équipage avec nos Canots par un
chemin, que l'on balisa pour la facilité
de ceux, qui viendroient après nous.
Nous laissâmes au portage de la rivie-
re des Miamis, de même qu'au Fort,
que l'on avoit construit à son embou-
chure

chures, de lettres, qui étoient attachées au passage sur des arbres pour servir d'instruction à ceux, qui devoient nous venir joindre avec le Vaisseau au nombre de vingt-cinq personnes.

CHAPITRE XXIX.

Description de nôtre embarquement à la source de la Riviere des Illinois

LA source de cette riviere, comme nous venons de le dire, est au milieu de plusieurs terres tremblantes, sur lesquelles à peine peut-on marcher. Cette riviere est navigable à cent pas de sa source pour des Canots d'écorce, & s'augmente de telle sorte en très-peu de temps, qu'elle est presque aussi large & aussi profonde, que la Sambre & la Meuse. Elle a son cours au travers de plusieurs vastes marais, & elle y fait tant de détours, quoi qu'elle coule assez

VOYAGE

étoient attachés aux arbres pour servir de pontons, qui devoient servir de vaisseau aux personnes.

XXIX.

Le départ de la Rivière

Rivière, comme on le voit, est au milieu de terres semblables, sur lesquelles on ne peut marcher. Elle est large de cent pas, et les canots d'écorce, qui y sont, sont en très-peu de largeur, presque aussi large que la rivière de la Sambre & la rivière de la Meuse, & elle y fait un grand bruit, qu'elle coule assez

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 183

sez rapidement, qu'après avoir vogué une journée entière, on remarquoit par fois, que nous n'avions pas avancé plus de deux lieues en droite ligne. On ne voyoit de toutes parts, tant que la vue pouvoit s'étendre, que des marais pleins de joncs & d'aunes. Nous n'eussions pu trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieues de chemin sans quelques mottes de terres glacées, sur lesquelles nous faisons du feu.

Les vivres nous manquoient, & nous ne trouvions point de chasse après avoir traversé tous ces marais, comme nous l'avions espéré. Ce ne sont que de grandes campagnes découvertes, dans lesquelles il ne croît que de grandes herbes, qui sont sèches ordinairement dans la saison, que nous y arrivâmes. Les Miamis les avoient brûlées en chassant aux bœufs ou taureaux sauvages. Quelque diligence, que nos gens apportassent pour tuer des bêtes fauves, nos chasseurs n'attrapèrent rien pendant plus de soixante lieues. On ne tua qu'un cerf maigre, un petit chevreuil, quelques cignes,

cignes, & deux outardes pour la subsistence de trente ou trente-deux personnes. Si nos Canoteurs l'eussent pû, ils auroient infailliblement déserté en abandonnant tout pour entrer dans les terres, afin de se joindre aux Sauvages, que nous voyions dans les campagnes. Ils y avoient mis le feu dans les herbes sèches pour tuer plus facilement les taureaux & les vaches sauvages.

Ces animaux y sont ordinairement en grand nombre. C'est ce qu'il est aisé de reconnoître par la quantité de cornes & de carcasses de ces bêtes, que nous voyions de tous côtez. Les Miamis les chassent ordinairement à la fin de l'Automne.

Nous continuâmes nôtre route sur cette riviere des Illinois pendant tout le reste du mois de Decembre. Enfin après avoir navigé en Canot d'écorce depuis la source de cette riviere pendant six vingts, ou cent trente lieues, à compter depuis le Lac, qu'on appelle aussi des Illinois, nous arrivâmes enfin sur la fin du mois de Decembre 1679, au Village des Illinois. Pen-

YAGE

es pour la sub-
nte-deux per-
s l'ont pû,
nt déserté en
entrer dans les
aux Sauvages,
es campagnes.
dans les herbes
facilement les
uvages.

ordinairement
est ce qu'il est
la quantité de
ces bêtes, que
tez. Les Mia-
ement à la fin

notre route sur
s pendant tout
embre. Enfin
Canot d'écorce
te riviere pen-
trente lieues, à
qu'on appelle
arrivâmes enfin
embre 1679, au
Pen-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 185

Pendant le temps de nôtre dernier
debarquement, sur le bord de cette ri-
viere, lequel fût assez long, nous ne
tuâmes qu'un bœuf ou taureau sauva-
ge, & quelques poules d'Inde. Les
Sauvages ayant mis le feu dans les her-
bes sèches de toutes les preries de nô-
tre route, les bêtes fauves avoient pris
l'épouvante, & s'étoient retirées. Ain-
si quelque soin que l'on prit de la chaf-
se, nous ne subsistâmes que par une pu-
re providence Divine, qui donne des
forces en un temps, qu'il ne donne
pas dans un autre. Enfin n'ayant plus
rien à manger, nous trouvâmes un bœuf
ou taureau sauvage monstrueux em-
bourbé sur le bord de la riviere. Dou-
ze de nos hommes eurent bien de la
peine à le tirer de là avec un cable.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Description de la Chasse, que les peuples de ces Pays-là font, des taureaux, & des vaches sauvages, de la grosseur de ces animaux, & des avantages, que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paissent avec d'autres bêtes sauvages.

LORS que les Sauvages voyent un troupeau de ces bœufs, ou taureaux, ils s'assemblent en grand nombre, & mettent le feu de toutes parts aux herbes sèches à l'entour de ces bêtes, à la réserve de quelques passages, qu'ils laissent exprès. C'est dans ces lieux, où ils se postent avec leurs arcs, & leurs flèches. Ces animaux, qui veulent éviter le feu, sont forcez de passer près des Sauvages. Alors ils les tuent, & en abbattent par fois jusques à cent ou
six

asse, que les
-là font, des
vaches sau-
eur de ces ani-
antages, que
s terres, des
tinent, où ils
autres bêtes sau-

vages voyent un
ceufs, ou taure-
n grand nombre,
toutes parts aux
ur de ces bêtes,
s passages, qu'ils
dans ces lieux, où
rs arcs, & leurs
, qui veulent é-
ez de passer près
ils les tuent, &
jusques à cent ou
six

DANS L'AMERIQUE SEPT. 187

fix vingts en un jour. Ils en font la distribution selon le nombre & le besoin des familles, & ces Sauvages tout triomphans du massacre de tant d'animaux, vont avertir leurs femmes d'aller querir ces viandes. Elles se rendent sur les lieux, & chargent sur leurs dos jusques à deux ou trois cens livres pesant, & jettent encore leurs enfans par dessus tout le fardeau, qui ne paroît pas plus les charger que les armes de nos soldats.

Ces bœufs ou taureaux sauvages ont de la laine fort fine au lieu de poil. Les femelles l'ont plus longue que les mâles. Leurs cornes sont presque toutes noires, beaucoup plus grosses, mais un peu moins longues que celles des bœufs ou taureaux, qu'on voit en Europe. Leur tête est d'une grosseur monstrueuse. Ils ont le col fort court, mais fort gros, & quelquefois de six pans de largeur. Ils ont une bosse, ou petite élévation entre les deux épaules. Leurs jambes sont grosses & courtes, couvertes d'une laine fort longue. Ils ont
sur

sur la tête & entre les cornes des crins noirs, qui leur tombent sur les yeux, & qui les rendent affreux.

La chair de ces animaux est fort succulente. Ils sont fort gras en Automne, parce qu'ils paissent pendant tout l'Été dans des preries, où l'herbe leur monte jusqu'au cou. Ces vastes pays sont si pleins de preries, qu'il semble que ce soit l'élément des taureaux sauvages & le pays des bêtes fauves. On trouve d'espace en espace & assez près les uns des autres des bois, où ces animaux se retirent pour ruminer, & pour se mettre à couvert de l'ardeur du Soleil.

Ces animaux changent de contrées selon le changement des saisons, & selon la diversité des Climats. Quand ils sont dans les pays du Nord, & qu'ils commencent à sentir les approches de l'hiver, ils passent aux terres du Sud. Ils se suivent ordinairement l'un l'autre, & on les voit ainsi par fois pendant une lieue de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, & la place, où ils ont

U VOYAGE

les cornes des crins
ombent sur les yeux,
affreux.

animaux est fort suc-
fort gras en Autom-
paissent pendant tout
éries, où l'herbe leur
cou. Ces vastes pays
preries, qu'il semble
ment des taureaux fau-
des bêtes fauves. On
en espace & assez près
des bois, où ces a-
ent pour ruminer, &
couvert de l'ardeur du

changeent de contrées
ment des saisons, & se-
des Climats. Quand ils
ys du Nord, & qu'ils
sentir les approches de
ent aux terres du Sud.
dinairement l'un l'autre,
nfi par fois pendant une
i. Ils s'arrêtent tous au
, & la place, où ils
ont

DANS L'AMERIQUE SEPT. 189

ont couché, est souvent remplie de
pourpier sauvage, dont nous avons
mangé bien des fois. Ce qui donne
lieu de croire, que le fumier des bœufs
& des vaches en feroit venir dans ces
pays. Les chemins, par où ces bêtes
ont passé, sont frayez comme nos grands
chemins d'Europe. On n'y voit point
d'herbe. Ils passent à la nage les fleu-
ves & les rivières, qu'ils trouvent
dans leur chemin, afin d'aller paître
d'une terre à l'autre. Les vaches sau-
vages vont dans les Isles pour y faire
leurs veaux, afin que les loups ne les
mangent pas: mais quand une fois leurs
veaux sont assez grands pour courir a-
près leurs mères, les loups n'osent s'en
approcher, parce que les vaches les
tueroient.

Les Sauvages ont cette prévoyance
dans leur chasse, c'est que pour ne point
déchasser ces animaux de leurs contrées,
ils ne poursuivent ordinairement que
ceux, qu'ils ont blesez à coups de flé-
ches. Pour les autres ils s'échappent à
la fuite, & on les laisse aller en liberté
de

de peur de les effaroucher. Au reste quoi que les Sauvages de ces vastes Continens soient naturellement portez à détruire les animaux, cependant ils n'ont jamais pû exterminer ces taureaux sauvages. Ces bêtes multiplient tellement, que quelque destruction qu'on en fasse à une fois, il en revient encore davantage l'année suivante dans la saison ordinaire.

Les femmes Sauvages filent au fuseau la laine de ces bœufs, & en font des sacs pour porter la viande boucanée, ou séchée au soleil. Elles la conservent pendant trois ou quatre mois de l'année, & quoi qu'elles n'ayent point de sel, elles la préparent pourtant si bien, qu'elle ne contracte aucune corruption. Quatre mois après qu'elles ont ainsi accommodé cette viande, on diroit en la mangeant, qu'elle vient d'être tuée tout fraîchement. Nous buvions le bouillon, où cette viande avoit cuit, & nous nous en servions comme les Sauvages au lieu d'eau. C'est la boisson ordinaire de tout le peuple

YAGE

er. Au reste
ces vastes Con-
ent portez à dé-
ndant ils n'ont
s taureaux sau-
multiplient telle-
struction qu'on
n revient enco-
uivante dans la
es filent au fu-
ufs, & en font
viande boucan-
il. Elles la con-
ou quatre mois
qu'elles n'ayent
préparent pour
ne contracte au-
quatre mois après
mmodé cette vi-
mangeant, qu'el-
out fraîchement.
uillon, où cette
nous nous en ser-
ages au lieu d'eau.
aire de tout le peu-
ple

DANS L'AMERIQUE SEPT. 191

ple de l'Amérique, qui n'a point de commerce avec les Européens.

Les peaux de ces bœufs sauvages pèsent ordinairement cent ou six vingts livres. Les Barbares coupent le dos à l'endroit du col, qui est le plus gros & le plus épais, & ne prennent que la partie du ventre la plus mince. Ils la passent avec de la cervelle de toutes sortes d'animaux, & par ce moyen ils la rendent souple comme nos peaux de chamois passées en huile. Ils la peignent de diverses couleurs, & la garnissent de porc-épic blanc & rouge. Ils en font des robes pour s'en servir de parade dans les festins. En hyver ils s'en couvrent contre le froid, particulièrement pendant la nuit. Leurs robes, qui sont couvertes de laine frisée, paroissent tout-à-fait agréables.

Quand les Sauvages ont tué quelques vaches, les petits veaux suivent le chasseur, & leur vont lécher la main ou le doigt. Ces Barbares en amènent par fois à leurs enfans : mais après qu'ils s'en sont divertis, ils leur cassent la tête pour

pour les manger. Ils conservent les ongles de tous ces petis animaux, & les font sécher, après quoi ils les attachent à des vergettes, & les secoüent selon la diversité des postures & des mouvemens de ceux, qui chantent, & qui dansent. Cette machine a quelque chose d'approchant des tambours de Basque.

On pourroit facilement apprivoiser ces petis animaux, & s'en servir pour labourer la terre. Ces bœufs ou taureaux sauvages subsistent dans toutes les saisons de l'année. Quand ils sont surpris de l'hyver, & qu'ils ne peuvent gagner à temps les terres du Sud, qui sont dans un climat plus chaud, & que la terre est toute couverte de neige, ils ont l'adresse de renverser la neige, & de brouter l'herbe, qui est dessous. On les entend meugler, mais non pas si communément qu'en Europe.

Ces bœufs ou taureaux sauvages ont le corps, & sur-tout par devant, beaucoup plus grand que nos bœufs d'Europe. Cette grande masse de chair ne
les

les
vite
qu'
qui
ven
ont
en
pou
des
(
d'a
me
de
des
tre
auf
de
des
roc
qu
ont
d'a
qu
les
dig

VOYAGE

conservent les
animaux, &
quoy ils les attra-
& les secouent
postures & des
qui chantent, &
machine a quel-
des tambours

ment apprivoiser
s'en servir pour
boeufs ou tau-
tent dans toutes

Quand ils sont
qu'ils ne peuvent
rres du Sud, qui
us chaud, & que
erte de neige, ils
erfer la neige, &
ni est dessous. On
mais non pas si
Europe.

eaux sauvages ont
par devant, beau-
nos boeufs d'Eu-
massé de chair ne
les

DANS L'AMERIQUE SEPT. 193

les empêche pourtant pas d'aller fort vite. Il y a peu de Sauvages, quoy qu'ils soient fort légers & fort vites, qui les puisse atteindre à la course. Souvent ces animaux tuent ceux, qui les ont blesez, & sur-tout lors qu'ils sont en chaleur, & qu'un homme seul les poursuit. On en voit souvent des bandes de deux, trois, ou quatre cens.

On trouve beaucoup d'autres sortes d'animaux dans ces vattes plaines, comme je l'ai remarqué dans la Description de la Louïsiane. On y voit des cerfs, des chevreuils, des castors, & les loutres y sont communes. On y trouve aussi des outardes, qui ont le goût de toutes sortes de viandes, des cignes, des tortues, des poules d'Inde, des perroquets, & des perdrix. Il y a une quantité prodigieuse de pelicans, qui ont des becs monstrueux, & beaucoup d'autres oiseaux de différentes especes, qui y sont en très-grand nombre.

La pêche y est très-abondante dans les rivières, & la terre y est extraordinairement fertile. Ce sont des pré-

I

riés

res sans bornes, mêlées de Forêts de haute futaye, où il y a de toutes sortes de bois propres à bâtir. On y trouve entr'autres d'excellens chênes, pleins comme ceux de l'Europe, & beaucoup plus solides, & plus condensés que ceux de Canada. Les arbres y sont d'une grosseur & d'une hauteur prodigieuse. On y trouveroit les plus belles pièces du monde pour y construire des vaisseaux, qu'on pourroit faire sur les lieux, & amener ensuite des bois, qui serviroient de lest aux navires, pour la construction des vaisseaux de l'Europe. Cela seroit d'une très-grande épargne, & donneroit aux arbres le temps de croître dans les Forêts de l'Europe, qui sont fort épuisées.

On voit dans ces Forêts plusieurs sortes d'arbres fruitiers, & des vignes sauvages, qui produisent des grappes d'environ un pied & demi de longueur, lesquelles meurissent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin. On y trouve aussi des campagnes de très-bon chanvre, qui y croît naturellement

men
Enfi
fait
on e
ble
d'he
abor
res d
re la
L
Le
Lac
don
n'y
Mar
reg
tres
la t
ann
l'E
fou
à r
me
& d
là b
qu
bit

de Forêts de
de toutes sortes
On y trouve
hêtres, pleins
pe, & beau-
plus condensez
arbres y sont
hauteur prodigieuse
les plus belles
y construire des
oit faire sur les
des bois, qui
navires, pour la
aux de l'Europe
très-grande é-
arbres le temps
prêts de l'Europe
ées.

Forêts plusieurs
s, & des vignes
ent des grappes
mi de longueur,
parfaitement, &
ort bon vin. On
pagnes de très-
croît naturelle-
ment

DANS L'AMERIQUE SEPT. 195

ment de six ou sept pieds de hauteur; Enfin par les essais, que nous en avons fait chés les Illinois, & chés les Iffati, on est persuadé, que la terre est capable de produire toutes sortes de fruits, d'herbes, & de grains, en plus grande abondance même que les meilleures terres de l'Europe, puis qu'on y peut faire la récolte deux fois par an.

L'air y est fort temperé & fort sain. Le pays y est arrosé d'une infinité de Lacs, de Rivieres, & de ruisseaux, dont la plupart sont navigables. On n'y est presque point incommodé des Maringouins, ou petites mouches, qui regnent fort dans le Canada, ni d'autres animaux nuisibles. En y cultivant la terre on pourra subsister la seconde année independemment des vivres de l'Europe. Ce vaste Continent pourroit fournir dans peu pain, vin, & viande à toutes les Isles Meridionales de l'Amérique. Les boucanniers Flibustiers, & d'autres pourroient tuer dans ces pays-là beaucoup plus de taureaux sauvages, que dans tout le reste des Isles, qu'ils habitent.

Il y a des mines de charbon , d'ardoise , & de fer. Les morceaux de cuivre rouge fort pur , que l'on trouve en divers endroits , font juger , qu'il y en a des mines , & peut-être en trouveroit-on d'autres métaux & minéraux. On pourra les découvrir quelque jour. On a déjà trouvé chès les Iroquois une Fontaine de Sel d'alun.

CHAPITRE XXXI.

Description de notre arrivée chès les Illinois , peuple fort nombreux , par rapport aux autres Sauvages de l'Amérique.

L'ÉTYMOLOGIE de ce mot *Illinois* vient , selon que nous l'avons dit , du terme *Illini* , qui dans la langue de cette Nation signifie *un homme fait ou achevé* , de même que le mot *Alleman* veut dire *tout homme* , comme si on

vou-

VOYAGE

charbon, d'ar-
ceaux de cui-
Pon trouve en
ger, qu'il y en
tre en trouve-
& minéraux.
quelque jour.
es Iroquois une

E XXXI.

*Le arrivée chès
ple fert nom-
ort aux autres
Amérique.*

ce mot *Illinois*
nous l'avons dit,
ans la langue de
un homme fait ou
e le mot *Alleman*
, comme si on
vous

DANS L'AMERIQUE SEPT. 197

vouloit signifier par là, qu'un Alle-
mand tient du cœur & de la bravoure
de tous les hommes de quelque Nation
qu'ils soient.

Le plus grand Village des Illinois
est composé de quatre ou cinq cens Ca-
bannes, chacune de cinq ou six feux.
Ces Villages sont situés dans une plai-
ne un peu marécageuse à quarante de-
grez de latitude sur la rive droite d'une
rivière aussi large que la Meuse l'est
devant Namur. Leurs Cabannes sont
faites comme de longs berceaux. Elles
sont couvertes de nattes de joncs plats,
si bien cousues, qu'elles sont impéné-
trables au vent, à la neige, & à la plu-
ve. Chaque Cabanne a cinq ou six
feux, comme je viens de le dire, &
chaque feu une ou deux familles. Tous
ceux, qui y habitent, vivent ensem-
ble en bonne intelligence.

C'est la coutume de ce peuple, dès
qu'on a fait la récolte du blé d'Inde, de
l'enfermer dans des creux sous terre, afin
de le conserver pour l'Été, que la vian-
de se corrompt aisément. Après cela

ils s'en vont au loin passer l'hyver à la chasse des Bœufs ou Taureaux sauvages, & des Castors, où ils ne portent que très-peu de grain. Cette provision de blé d'Inde leur est extrêmement précieuse. On ne sauroit leur faire un plus grand déplaisir, que d'y toucher pendant leur absence.

Nous trouvâmes le Village vuide, comme nous l'avions prévu, parce que les Sauvages étoient allez à la chasse en divers endroits selon leur coutume. Leur absence nous mit dans un grand embarras. Les vivres nous manquoient : cependant nous n'osions prendre de leur blé d'Inde dans ces fossés, où ils l'enferment pour le conserver, afin de s'en servir à leur retour de la chasse pour semer leurs terres, & pour subsister jusqu'à une autre récolte. Enfin pourtant ne pouvant pas penser à descendre plus bas sans vivres, parce que le feu, qu'on avoit mis dans les campagnes, avoit fait fuir toutes les bêtes fauves, le Sieur de la Salle résolut de prendre vingt minots du blé de ces Bar-

bares.

VOYAGE

passer l'hyver à la
 Taureaux sauvages
 où ils ne portent
 rien. Cette provi-
 sion est extrêmement
 difficile de leur faire un
 chemin que d'y toucher

le Village vuide,
 comme prévu, parce
 qu'ils n'ont pas
 voulu aller à la chas-
 selon leur coutu-
 me nous mit dans un
 vivres nous man-
 quons nous n'osions pren-
 dre dans ces fosses,
 pour le conserver, a-
 vant leur retour de la
 terre, & pour
 une autre récolte. En-
 tant pas penser à dé-
 couvrir les vivres, parce que
 nous les avons mis dans les can-
 y toutes les bêtes
 de la Salle resolut de
 nous enlever le blé de ces Bar-
 bares.

DANS L'AMERIQUE SEPT. 199

bares dans l'esperance de les appaiser par
 quelque présent.

Nous nous embarquâmes avec cette
 nouvelle provision le même jour, &
 nous descendîmes durant quatre jours
 sur la même Riviere, qui coule au Sud-
 quart-Sud-Oüest.

Le premier jour de Janvier 1680. im-
 mediatement après la Messe, souhaitant
 une heureuse Année au Sieur de la Sal-
 le, & à tout nôtre monde avec les pa-
 roles les plus touchantes, que je pus,
 je priai tous nos mécontents de s'armer
 de patience, leur représentant, que Dieu
 pourvoiroit à tous nos besoins, & que
 vivans en bonne union, il nous susciteroit
 des moyens propres à nous faire
 subsister. Nous embrassâmes tous nos
 hommes l'un après l'autre, le Père Ga-
 briel, le Père Zenobe & moi de la
 maniere la plus tendre & la plus cor-
 diale. Nous les encourageâmes à pour-
 suivre avec ardeur cette importante
 Découverte, que nous avions si bien
 commencée.

Sur la fin du quatrième jour de Jan-
 vier nous

nous traversâmes un petit lac, long d'environ sept lieues, & large d'une, nommé *Pimicois*, ce qui signifie en leur langue, qu'il y a en cet endroit beaucoup de bêtes grasses. Le Sieur de la Salle jugea par l'Atrolabe, qu'il étoit à trente-trois degrez quarante-cinq minutes. Ce Lac est fort remarquable, en ce que la riviere de l'Illinois étant glacée jusque là, ce qui dure que quatre ou cinq semaines, & n'arrive que rarement, elle ne l'est jamais depuis cet endroit jusqu'à son embouchure dans le Mississipi. La Navigation y est interrompue en certains endroits à cause de l'amas des glaces, qui y dérivent d'en haut.

L'on avoit assuré nos gens, que les Illinois avoient été prevenus contre nous. Nous nous trouvâmes tout d'un coup au milieu de leur camp, qui bordoit deux côtes de la riviere en un endroit, où le courant portoit nos Canots plus vite qu'on ne vouloit. Le Sieur de la Salle fit promptement prendre les armes, & ranger ses Canots de front,

de

VOYAGE

lac, long d'en-
ge d'une, nom-
gnifie en leur
endroit beau-
Le Sieur de la
be, qu'il étoit
arante-cinq mi-
marquable,
inois étant
si dure que
es, & n'arrive
est jamais de-
son embouchu-
a Navigation y
ains endroits à
es, qui y déri-

s gens, que les
révenus contre
âmes tout d'un
camp, qui bor-
viere en un en-
rtoit nos Canots
loit. Le Sieur
ment prendre les
anots de froat,
de

de sorte qu'ils occupoient toute la lar-
geur de la riviere. Dans les deux Ca-
nots les plus proches des deux bords se
trouvoient le Sieur de la Salle, & le
Sieur de Tonti, qui n'étoient éloi-
gnés du bord que d'une demi-portée
de pistolet.

Les Illinois, qui n'avoient pas en-
core découvert la petite flotte, furent
surpris de la voir. Les uns coururent
aux armes, & les autres prirent la fuite
avec un extrême desordre. Le Sieur de
la Salle avoit un Calumet de paix: mais
il ne voulut pas le montrer à ces Barba-
res, de peur qu'ils ne l'interprétassent
à foiblesse. Comme on fut bien-tôt si
près d'eux, qu'on pouvoit s'entendre,
nous leur criâmes, que nous étions
Canadiens. Nos hommes avoient leurs
armes à la main. Nous nous laissâmes
emporter par le courant tous de front,
parce qu'il n'y avoit point de débar-
quement qu'au pied de leur camp.

Les Guerriers des Illinois étant dis-
persez coururent aux armes; mais avec
tant de confusion, qu'avant qu'ils se
15 fussent

fussent reconnus, nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y fâta le premier. L'on pouvoit défaire les Sauvages dans le desordre, où ils étoient : mais comme ce n'étoit pas nôtre dessein, nous fîmes halte, afin de donner aux Sauvages le temps de se rassûrer.

Ces Barbares intimidés de cette action si hardie, présentèrent aussi-tôt le Calumet de paix, quoi qu'ils fussent plusieurs milliers d'hommes. Nos gens leurs présentèrent le leur en même tems, & leur terreur se changeant en joye, nous leur fîmes connoître, que nous acceptions la paix. Alors ils renvoyèrent querir ceux, qui avoient pris la fuite. Je me rendis en diligence du côté des Sauvages avec le Père Zenobe, & prenant leurs enfans par la main pour les rassûrer de leur frayeur, nous leur témoignâmes toute la tendresse possible, & nous entrâmes avec les Viellards & les Maitres dans leurs Cabannes. Nous ayons compassion de ces pauvres Ames, qui ne se perdent que parce qu'ils ne

nos Canots avoient
 eur de la Salle y fauta
 on pouvoit defaire
 s le desordre, où ils
 mme ce n'étoit pas
 s fimes halte, afin de
 ges le temps de se r'af-
 intimidez de cette a-
 résentèrent aussi-tôt le
 , quoi qu'ils fussent
 d'hommes. Nos gens
 le leur en même tems,
 e changeant en joye,
 connoître, que nous
 . Alors ils renvoye-
 , qui avoient pris la
 is en diligence du cô-
 avec le Père Zenobe,
 nsans par la main pour
 rfrayeur, nous leur té-
 la tendresse possible,
 s avec les Viellards &
 urs Cabannes. Nous
 de ces pauvres Ames,
 t. que parce qu'ils ne
 con.

connoissent point Dieu, faute de Mis-
 sionnaires, qui les instruisent.

La joye des uns & des autres fut aussi
 grande, que leur apprehension avoit
 été forte: celle de quelques-uns des Sau-
 vages avoit été telle, qu'ils furent deux
 jours à revenir des lieux, où ils s'éto-
 ient sauvez. Nous leur dimes, que nous
 n'étions venus chès eux que pour leur
 faire connoître le vrai Dieu, pour les
 protéger contre leurs Ennemis, & pour
 leur apporter des armes à feu, dont ils
 n'avoient point de connoissance, &
 les autres commoditez de la vie. Nous
 entendimes une grande suite de voix,
 qui nous paroissoit sortir du fond du
 cœur de ces Sauvages, qui sont les plus
 humains de toute l'Amérique Septen-
 trionale, & qui crioient en répétant
 ces mots, *Tapatoui-Nika*, c'est-à-dire, en
 leur langue, *Voilà qui est bien, mon
 Frere, mon Ami, Tu as l'esprit bien
 fait d'avoir eu cette pensée.* En même
 temps ils nous froterent les jambes jus-
 ques à la plante des pieds auprès du
 feu avec de l'huile d'ours, & de la
 graisse

graisse de taureaux sauvages pour nous délasser. Ils nous mirent les trois premiers morceaux de la chair de ces animaux à la bouche, nous caressant ainsi avec des amitez tout-à-fait extraordinaires.

Aussi-tôt après le Sieur de la Salle leur fit un présent de tabac de la Martinique, & de quelques haches. Il leur dit; qu'il les avoit fait prier de s'assembler pour traiter d'une affaire, qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre. Il ajouta, qu'il savoit, combien le blé d'Inde leur étoit nécessaire; que cependant la nécessité des vivres, où ses gens & lui s'étoient trouvez en arrivant à leur Village, & l'impossibilité de trouver des bêtes à la campagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de blé d'Inde, qu'il avoit dans ses Canots: qu'on n'y avoit point encore touché; que s'ils vouloient le lui laisser, il leur donneroit en échange des haches, & d'autres choses, dont ils auroient besoin. Que s'ils ne pouvoient s'en passer, il leur étoit

ges pour nous
les trois pre-
air de ces ani-
caressant ainsi
fait extraordi-

eur de la Salle
bac de la Mar-
es haches. Il
it fait prier de
d'une affaire,
quer avant que
autre. Il ajouta,
le blé d'Inde
cependant la
ses gens & lui
vant à leur Vil-
de trouver des
l'avoit obligé
tité de blé d'In-
Canots: qu'on
ouché; que s'ils
il leur donne-
hes, & d'autres
t besoin. Que
passer, il leur
étoit

étoit libre de le reprendre, mais que
s'ils ne pouvoient lui fournir les vivres
nécessaires pour sa subsistence & pour
celle de ses gens, ils'en iroit chès leurs
voisins, qui lui en feroient en pa-
yant, & qu'en échange il leur laisse-
roit le Forgeron, qu'il avoit amené
pour racommoder leurs haches, & tous
les autres instrumens, que nous autres
Européens leur donnerions à l'avenir.
Les Sauvages accorderent au Sieur de la
Salle, ce qu'il leur demandoit, & nous
fîmes alliance avec eux.

Pour rendre ferme & inviolable cet-
te alliance, que nous contractions avec
les Illinois, il nous fallut prendre plu-
sieurs précautions nécessaires. Un des
Chefs des Sauvages Maskoutens, nom-
mé Monso, nous vint traverser le soir
même de notre arrivée. Nous apprî-
mes, qu'il étoit envoyé par d'autres
que par ceux de sa Nation, & qu'il a-
voit avec lui quelques Miamis, & de
jeunes gens, qui avoient apporté des
chaudieres, des haches, des couteaux,
& d'autres denrées. On l'avoit choisi
I 7 pour

pour cette Ambassade plutôt qu'un autre, parce que les Illinois avoient plus de créance en lui qu'aux autres Miamis. Et en effet les Illinois n'avoient point été en guerre avec les Maskoutens. Il cabala donc toute la nuit, disant que le Sieur de la Salle n'étoit qu'un broüillon, qu'il étoit ami des Iroquois, & qu'il ne venoit chés eux, que pour devancer leurs Ennemis : qu'ils alloient venir de tous côtez avec les Européens, qui étoient en Canada pour détruire leur Nation. Il leur fit des présens de tout ce qu'il avoit apporté, & leur dit même, qu'il venoit de la part de quelques Canadiens, qu'il leur désigna.

Ce Conseil se tint la nuit, que les Sauvages choisissent ordinairement pour traiter de leurs affaires secretes. Cet Ambassadeur se retira la même nuit. On trouva le lendemain les Chefs des Illinois tout changez. Ils étoient pleins de froideur & de défiance, & paroissoient même machiner quelque chose contre nous. Cela nous fit beaucoup de peine :

plûtôt qu'un Illinois avoient. Aux autres Miamiens n'avoient. Les Maskoutens toute la nuit, La Salle n'étoit. Un ami des Iroquois, que ennemis : qu'ils côtoiez avec les en Canada pour Il leur fit des avoit apporté, il venoit de la ens, qu'il leur

nuit, que les nairement pour secretes. Cet la même nuit. Les Chefs des ils étoient pleins & paroissoient ne chose contre beaucoup de peine :

DANS L'AMERIQUE SEPT. 207

me : mais le Sieur de la Salle, qui avoit gagné l'un des Chefs de ce peuple par des présens, apprit de lui le sujet de ce changement. Cela lui donna le moyen de dissiper adroitement leurs soupçons.

Non seulement donc nous trouvâmes les moyens de rassurer cette Nation : mais dans la suite nous desabusâmes encore les Maskoutens, & les Miamis. Nous fîmes même une Alliance entre ces derniers & les Illinois, qui subsista pendant tout le temps, que nous fûmes sur le lieu.

CHAPITRE XXXII.

Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous, jusques à la construction d'un Fort.

Pendant que nous demeurions parmi cette Nation, le nommé Niskapané, frere de Chassagouasse le plus con :

considérable des Capitaines Illinois, lequel étoit absent, nous invita tous à un festin. Lors que tout le monde fût assis dans la Cabanne, Nikanapé prit la parole, & nous fit un discours bien différent de celui de leurs Anciens à notre arrivée. Il dit donc, qu'il ne nous avoit pas tant conviez pour nous faire bonne chère, que pour nous guérir l'esprit de la fantaisie, que nous avions de descendre Meichasipi, c'est-à-dire, *la grande Riviere*, jusques à la mer. Il assûroit, que personne ne l'avoit entrepris sans y perir : que ses bords étoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui nous accableroient sans doute par leur nombre, quelque valeur, & quelques armes, que nous pussions avoir : que ce fleuve étoit plein de Monstres, de Tritons, de Crocodiles, & de Serpens : que supposé que la grandeur de la Barque, que nous allions faire pour cela, nous garentit de tous ces dangers, il y en avoit un autre absolument inévitable. C'est, que le bas de Meichasipi étoit plein de sauts,

& de

les Illinois, le-
 invita tous à un
 le monde fût
 Nikanapé prit
 discours bien
 urs Anciens à
 lonc, qu'il ne
 vriez pour nous
 pour nous gué-
 e, que nous a-
 chasipi, c'est-à-
 usques à la mer.
 ne ne l'avoit en-
 ue ses bords é-
 nifinité de Na-
 is accableroient
 mbre, quelque
 mes, que nous
 leuve étoit plein
 ns, de Croco-
 que supposé que
 e, que nous al-
 nous garentit de
 n avoit un autre
 C'est, que le
 plein de sauts,
 & de

& de précipices, qui étant joints à la rapidité du courant nous feroient perir sans ressource: que tous ces rapides, & ces précipices aboutissoient à un gouffre, où cette riviere se perdoit sous terre, sans qu'on sût ce qu'elle devenoit.

Il joignit à tout cela tant de circonstances, & prononça son discours si serrieusement, & avec tant de marques d'affection, que nos gens, qui n'étoient pas accoutumés aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue des Illinois, en furent ébranlez. Nous remarquâmes leur apprehension sur leurs visages, qui paroissoient tout effrayez. Mais comme ce n'est pas la coutume d'interrompre les Sauvages, quand ils parlent, & que même en le faisant nous eussions augmenté l'inquietude de nos gens, nous lui laissâmes paisiblement achever son discours, après quoi nous lui répondîmes sans faire paroître aucune émotion.

Nous lui dîmes, que nous lui étions bien obligez des avis, qu'il nous don-
 noit,

noit, & que nous acquerriens d' autant plus de gloire, que nous aurions trouvé de grandes difficultez à surmonter: que nous servions tous le grand Maître de la vie des hommes, & de nos Chefs: qu'il commandoit à la mer, & à tout le monde: que nous nous estimerions hûreux de mourir en portant le nom du grand Capitaine du Ciel, & de celui, qui nous avoit envoyez, jusques au bout de la terre: que nous croions, que tout ce qu'il nous avoit dit, étoit une invention de son amitié pour nous empêcher de quitter sa Nation: qu'il se pouvoit faire, que tout cela n'étoit que l'artifice de quelque méchant esprit, qui leur avoit donné de la défiance de nos desseins: que nos desseins étoient pleins de sincérité, & que si les Illinois avoient une véritable amitié pour nous, ils ne devoient pas nous dissimuler les sujets de leur inquietude, afin que nous pussions les satisfaire: qu' autrement nous aurions lieu de croire, que l'amitié, qu'ils nous témoignoiert à nôtre arrivée, n'étoit qu'une

errions d'autant
ous aurions trou-
ez à surmonter :
s le grand Mai-
mes, & de nos
oit à la mer, &
ous nous estime-
rir en portant le
iné du Ciel, &
it envoyez, jus-
terre : que nous
qu'il nous avoit
on de son amitié
de quitter sa Na-
faire, que tout
ifice de quelque
leur avoit donné
desseins : que nos
de sincérité, &
ent une véritable
ne devoient pas
ets de leur inquie-
pussions les satis-
ous aurions lieu
itié, qu'ils nous
arrivée, n'étoit
qu'une

qu'une amitié feinte & pleine de dissi-
mulation. Nikanapé demeura sans repar-
tie, & nous présentant à manger il chan-
gea de discours.

Après le repas nôtre Truchement
ayant été bien instruit reprit la parole,
& dit à ceux, qui étoient présens, que
nous n'étions pas surpris, que leurs voi-
sins devinsent jaloux des commoditez,
qu'ils recevoient du commerce, qu'ils
alloient avoir avec nous, ni qu'ils leur
fissent des rapports à nôtre desavanta-
ge. Mais qu'ils s'étonnoit, de ce qu'ils
y donnoient créance si facilement, &
de ce qu'ils nous cachoient la vérité,
puis que nous leur avions communiqué
franchement & sincèrement tous nos
desseins.

Nous ne dormions pas, mon Frere, a-
jout-a-t-il en s'adressant à Nikanapé,
lors que Monfo vous a parlé la nuit en
cachette à nôtre desavantage, & quand il
vous a dit, que nous étions les Espions
des Iroquois. Les présens, qu'il vous a
faits pour vous persuader ses mensonges,
sont encore cachez dans cette cabanne.

Pour-

Pourquoi a-t-il pris la fuite aussitôt après qu'il vous a eu parlé? Pourquoi ne le montrait-il pas de jour, s'il n'avoit que des vérités à dire? N'as-tu pas vu, qu'à notre arrivée nous avons pu tuer tes neveux, & que dans la confusion, où ils étoient, nous eussions pu faire seuls, ce qu'on te veut persuader, que nous exécuterions avec l'assistance des Iroquois, après que nous nous serons établis chés toi, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation? A l'heure que je parle, ces guerriers, qui sont ici avec moi, ne pourroient-ils pas vous égorger tous tant que vous êtes d'Anciens, pendant que vos jeunes gens sont à la chaise? Ne fais-tu pas, que les Iroquois, que tu crains, ont souvent éprouvé notre valeur? qu'ainsi nous n'aurions pas besoin de leur secours, si nous avions dessein de te faire la guerre?

Mais pour te guérir entièrement l'esprit, cours après cet imposteur. Nous l'attendrons ici pour le convaincre, & pour le confondre. Comment nous con-

D
conno
vûs?
plots.
quois
Rega
que
ne n
bien
les a
C
de fa
men
nuit
pûte
dre.
été
fait
dée
gar
lon
fai
qu
M
su
re
il

te aussi tôt après
 Pourquoi ne se
 s'il n'avoit que
 Pas-tu pas vu,
 s'avons pû tuer
 ns la confusion,
 ussions pû faire
 persuader, que
 e l'assistance des
 us nous serons
 ue nous aurons
 ion? A l'heure
 rriers, qui sont
 ient-ils pas vous
 vous êtes d'An-
 vos jeunes gens
 fais-tu pas, que
 crains, ont sou-
 ur? qu'ainsi nous
 leur secours, si
 te faire la guer-

entierement l'e-
 mposteur. Nous
 e convaincre, &
 Comment nous
 con-

connoit-il, lui, qui ne nous a jamais
 vûs? Comment peut-il savoir les com-
 plots, que nous avons faits avec les Iro-
 quois, qu'il connoit aussi peu que nous?
 Regarde nôtre équipage: ce ne sont
 que des outils & des marchandises, qui
 ne nous peuvent servir qu'à faire du
 bien, & qui ne sont propres ni pour
 les attaques, ni pour les retraites.

Ce discours les émut, & les obligea
 de faire courir après Monso pour le ra-
 mener: mais la neige, qui tomba la
 nuit en abondance, & qui couvrit les
 pistes, empêcha, qu'on ne le pût join-
 dre. Cependant nos gens, qui avoient
 été épouvantez, ne furent pas tout-à-
 fait guéris de leurs craintes mal fon-
 dées. Six d'entr'eux, qui étoient de
 garde, & entr'autres deux Scieurs de
 long, sans lesquels nous ne pouvions
 faire de Barque pour aller à la mer, &
 qui avoient été corrompus d'ailleurs à
 Missilimakinak, s'enfuirent la nuit
 suivante, & enlevèrent ce qu'ils cru-
 rent leur devoir être nécessaire. En quoi
 il est vrai de dire, qu'ils s'exposèrent

à un

à un danger de perir , beaucoup plus certain que celui , qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle voyant , que ces six Deferteurs n'avoient laillé dans leur Cabanne qu'un seul homme , qui leur étoit suspect , commanda au reste de nos gens , afin d'empêcher le mauvais effet , que cette desertion pourroit produire dans l'esprit des Illinois , de dire , que leurs Camarades étoient partis sans son ordre , & qu'il auroit bien pû les faire poursuivre , & les punir pour en faire un exemple : mais qu'il ne vouloit pas faire connoître aux Sauvages le peu de fidélité de nos hommes. Nous exhortâmes les autres à être plus fidèles que ces fugitifs , & à n'en pas venir à de pareilles extrémités par la crainte des dangers , que Nikanapé leur avoit fausement exagerez : nous leur dîmes que le Sieur de la Salle ne prétendoit mener avec lui que ceux , qui l'accompagneroient volontairement : qu'il leur donnoit parole de laisser aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada ,

beaucoup plus
ils vouloient é-

voyant, que ces
t lailé dans leur
omme, qui leur
nda au reste de
écher le mauvais
on pourroit pro-
Illinois, de dire,
toient partis sans
roit bien pû les
es punir pour en
ais qu'il ne vou-
aux Sauvages le
hommes. Nous
à être plus fidèles
n'en pas venir à
par la crainte des
pé leur avoit fauf-
ous leur dimes que
prétendoit mener
ui l'accompagne-
: qu'il leur don-
r aux autres au
retourner en Ca-
nada,

nada, où ils pourroient aller en Canot
sans courir aucun risque: qu'ils ne pou-
voient l'entreprendre alors qu'avec un
peril manifeste de la vie, & qu'une re-
traite semblable les couvriroit d'une
éternelle confusion de l'avoir lâchement
abandonné par une conspiration, qui
ne pourroit pas demeurer impunie, lors
qu'ils seroient en Canada.

Le Sieur de la Salle tâcha ainsi de r'as-
sûrer ses gens. Cependant il connois-
soit leur inconstance. Dissimulant donc
le chagrin, qu'il avoit de leur peu de
courage, il resolut de les éloigner des
Sauvages, afin de couper le chemin à
de nouvelles subornations. Mais afin
de les y faire consentir sans murmure, il
leur dit, qu'ils n'étoient pas tout-à-fait
en sûreté parmi les Illinois: que d'ail-
leurs un pareil séjour les exposoit aux
attaques des Iroquois, que peut-être ces
Barbares viendroient attaquer les Illi-
nois avant l'hyver, & que ces derniers
n'étoient pas capables de leur résister:
que selon toutes les apparences ils s'en
fuiroient au premier choc: que les Iro-
quois

quois ne pouvant les attraper, parce que les Illinois courent beaucoup plus vite qu'eux, ils déchargeroient leur furie sur nous; que nôtre petit nombre seroit incapable de faire tête à ces Barbares: qu'il n'y avoit qu'un seul remède, qui étoit de se fortifier dans quelque poste facile à défendre: qu'il y en avoit un de cette sorte près du Village; où ils seroient à couvert des insultes des Illinois, & de l'attaque de ces autres Barbares: que nous ne pourrions pas y être forcez, & que cela même les empêcheroit de nous attaquer.

Ces raisons, & plusieurs autres semblables, que je leur deduisis, les persuaderent, & les engagerent à entreprendre de bonne grace la construction d'un Fort. On choisit une place propre à cela, distante de quatre journées du grand Village des Illinois, en descendant vers le fleuve Meschafipi,

les attraper, parce
urent beaucoup plus
chargeroient leur fu-
notre petit nombre
faire tête à ces Bar-
voit qu'un seul reme-
se fortifier dans quel-
à défendre: qu'il y en
sorte près du Village;
ouvert des insultes des
attaque de ces autres
us ne pourrions pas y
ue cela même les em-
attaquer.

plusieurs autre sem-
eur deduisis, les per-
engagerent à entre-
e grace la construction
choisit une place pro-
nte de quatre journées
des Illinois, en décen-
e Meschapi,

CHA-

CHAPITRE XXXIII.

*Reflexion sur l'humeur des Illi-
nois, avec un petit détail du
peu de fruit, qu'on pouvoit es-
perer de leur conversion.*

IL est bon d'observer ici, qu'il y a
des Miamis situez au Sud-Oüest du
fond du Lac des Illinois. Ils habitent
sur le bord d'une riviere assez belle, qui
est environ à quinze lieues dans les ter-
res à quarante & un degré de latitude
Septentrionale. La Nation des Mas-
koutens & celle des Outouagamis de-
meurent environ à quarante-trois de-
grés de latitude sur le bord de la rivie-
re appelée Melleoki, qui se décharge
assez près de leur Village dans le Lac
des Illinois. Du côté de l'Oüest on
trouvé les Kikapous, & les Ainoves,
qui ont deux Villages. A l'Oüest de
ces derniers, au haut de la riviere de
Chécagoumenapt, il y a un autre Villa-
K ge

ge d' Illinois Cascaſchia, ſitué à l'Oüeft du fond du même Lac, tirant un peu à Sud-Oüeft environ le 41. degré de latitude. Les Authoutantas, & Masketens Nadouéſſiouz demeurent à cent trente lieux des Illinois danſtrois grands Villages bâtis proche d'une Riviere, qui ſe décharge dans le Fleuve Meſchaſſipi. C'eſt du côté de l'Oüeft au deſſus de la Riviere des Illinois vis-à-vis de l'embouchure de Oüiſconſin, il y a une autre Riviere, qui ſe décharge dans le même Fleuve. Nous parlerons encore dans la ſuite de pluſieurs autres Nations.

La plupart de tous ces Sauvages, & ſur-tout les Illinois, ſont leurs Cabanes de nattes de joncs plats, & doublées, lesſquelles ſont conſues enſemble. Ils ſont de grande ſtature, forts & robuſtes, adroits à l'arc & à la flèche. Ces derniers n'avoient point encore d'armes à feu. Nous en avons donné à quelques-uns. Ils ſont errans, pareſſeux, craintifs, libertins, & preſque ſans reſpect pour leurs Chefs. Ils ſont coleres, & grands larrons.

Leurs

VOYAGE

, situé à l'Oüest
 , tirant un peu
 e 41. degré de
 tantes, & Mas-
 meurent à cent
 danstros grands
 d'une Riviere,
 Fleuve Mescha-
 l'Oüest au des-
 linois vis-à-vis de
 confin, il y a une
 décharge dans le
 parlerons encore
 s autres Nations.
 ces Sauvages, &
 ont leurs Caban-
 s plats, & dou-
 consucs ensemble.
 ture, forts & ro-
 re & à la flèche.
 ent point encore.
 s en avons donné
 sont errans, pare-
 rtins, & presque
 s Chefs. Ils sont
 rrons.

Leurs

DANS L'AMERIQUE SEPT. 219

Leurs Villages ne sont sermez d'au-
 cunes palissades, parce qu'ils n'ont pas
 assez de cœur pour les défendre. Ils
 fuient à la première nouvelle, qu'ils
 apprennent de l'armée Ennemie. La
 bonté & la fertilité de leurs campagnes
 leur fournissent tout ce qui est nécessai-
 re à la vie. Ils n'ont l'usage des instru-
 mens & des armes de fer, que depuis
 que nous y avons été. Outre l'arc
 & la flèche ils se servent encore en guer-
 re d'une espee de demi-pique, & de
 massüe de bois.

Les Hermaphrodites sont en grand
 nombre parmi eux. Ils ont ordinaire-
 ment plusieurs femmes, & prennent
 souvent toutes les Sœurs, disans qu'el-
 les s'accordent mieux que des étrange-
 res. Cependant ils en sont si jaloux,
 qu'ils leur coupent le nez sur le moindre
 soupçon. Ils sont impudiques jusqu'à
 tomber dans le péché qui est contre na-
 ture. Ils ont des garçons, à qui ils
 donnent l'équipage de filles, parce
 qu'ils les employent à cet abominable
 usage: ces garçons ne s'occupent qu'aux

K 2

ou-

ouvrages des femmes, & ne se mêlent ni de la chasse, ni de la guerre. Ils sont fort superstitieux, quoi que sans aucun culte de Religion. Au reste ils sont grands joieurs, comme sont tous les Sauvages, que j'ai pû connoître dans l'Amérique.

Comme il y a dans de certains endroits pierreux de leur pays une fort grande quantité de serpens, qui les incommodent beaucoup, ces Barbares connoissent aussi plusieurs herbes propres à les guérir de leurs morsures, dont l'usage est beaucoup plus assuré, que celui du Thériac & de l'Orvietan. Quand ils se sont frotez de ces herbes, ils se joient impunément avec ces insectes, quelques venimeux qu'ils soient. Ils les font même entrer fort souvent bien avant dans leur gorge.

Ils vont tous nus en Été, excepté qu'ils se couvrent les pieds d'une espede de souliers, qu'ils font avec des peaux de bœufs. En hyver le froid est assez piquant dans leurs campagnes, quoi qu'il ne dure pas long-temps. Mais ils

& ne se mêlent
guerre. Ils font
que sans au-
Au reste ils
comme font
j'ai pu connoi-
de certains en-
r pays une fort
pens, qui les in-
ces Barbares
eurs herbes pro-
rs morsures, dont
plus assuré, que
& de l'Orvietan.
ez de ces herbes,
ment avec ces in-
neux qu'ils soient.
trer fort souvent
gorge.
en Été, excepté
pieds d'une espe-
ont avec des peaux
r le froid est assez
campagnes, quoi
ong-temps. Mais
ils

ils s'en garantissent par le moyen des
peaux de bêtes sauvages, qu'ils pas-
sent, & qu'ils peignent fort propre-
ment, & dont ils se font des couver-
tures, & une espece de robbes.

Pour ce qui est des conversions, qu'on
peut faire de ces gens-là touchant l'Evân-
gile, on ne sauroit faire aucun fonds sur
eux. Ces Sauvages, de même que tous
ceux de l'Amérique, sont fort peu dispo-
sés aux lumières de la foi, parce qu'ils
sont brutaux & stupides, & que leurs
mœurs sont extrêmement corrompues,
& opposées au Christianisme. Il faudra
donc bien du temps pour les rendre ca-
pables de recevoir nos vérités. J'en ai
trouvé quelques-uns, qui étoient d'une
humeur assez docile. Le Père Zenobe
a baptisé quelques enfans moribons par-
mi ces Barbares, & deux ou trois per-
sonnes mourantes, qui lui témoigne-
rent quelque disposition pour cela. Ces
peuples se seroient laissé baptiser, com-
me on eût voulu, mais sans aucune
instruction préalable, & sans aucune
connoissance de la nature & de l'effica-

ce du Sacrement, parce qu'ils sont fort grossiers, & qu'ils n'ont point d'attention aux vérités, qu'on leur prêche.

Le Père Zenobe avoit trouvé deux Sauvages, qui s'étoient attachez à lui, & qui lui avoient promis de le suivre par tout. Il crût, qu'ils lui tiendroient parole, & que par ce moyen il s'assûroit de la validité de leur baptême: mais cela n'a servi dans la suite, qu'à lui faire naître des scrupules sur ce sujet, parce qu'il apprit, qu'un Sauvage nommé Chassagouache, qui avoit été baptisé, étoit mort entre les mains des Jongleurs, abandonné aux superstitions de son pays, & que par conséquent il étoit *duplo. filium gehenna*. Car ce malheureux ayant profané son baptême par les crimes infames, auxquels il s'abandonna dans la suite, meritoit sans doute d'être châtié doublement dans l'autre vie.

ce qu'ils font fort
 point d'atten-
 leur préche.
 it trouvé deux
 t attachés à lui,
 mis de le suivre
 ls lui tiendroient
 moyen il s'assûre-
 leur baptême:
 la fuite, qu'à lui
 es sur ce sujet,
 qu'un Sauvage
 e, qui avoit été
 tre les mains des
 :aux superstitions
 par conséquent il
 ne. Car ce mal-
 son baptême pan-
 usquels il s'aban-
 neritoit sans dou-
 tement dans l'autre

CHA-

CHAPITRE XXXIV.

*Construction d'un Fort, que nous
 fimes bâtir sur la Riviere des
 Illinois, nommé Chécagou par
 ces Barbares, & par nous le
 Fort de Crevecoeur, ensemble
 la fabrique d'une nouvelle Bar-
 que pour descendre à la mer.*

L faut remarquer ici, que quelque
 hyver qu'il fasse dans les Contrées de
 ce charmant Pays des Illinois, il ne du-
 re que deux mois tout au plus. Et en
 effet le 15. de Janvier il survint un grand
 dégel, qui rendit la Riviere libre au
 dessous du Village, où nous étions.
 Nous nous trouvâmes donc tout d'un
 coup comme dans une espee de prin-
 temps. Le Sieur de la Salle me pria
 de l'accompagner. Nous nous rendi-
 mes donc en Canot au lieu, que nous
 allions choisir pour travailler à ce Fort.

C'étoit un petit tertre, éloigné d'envi-
 ron

ron deux cens pas du bord de la rivière, laquelle s'étendoit jusqu'au pied dans le temps des pluyes. Deux ravines larges & profondes fortifioient les deux autres côtez de cette petite éminence. On acheva de retrancher une partie du quatrième par un fossé, qui joignoit ensemble les deux ravines. On fit border leur talus extérieur, qui lui servoit de contrescarpe par des Chevreaux de Frise, & ensuite on escarpa cette éminence de tous côtez. On en fit soutenir la terre, autant qu'il étoit nécessaire, par de fortes pieces de bois, & par des madriers.

On fit faire le logement à deux des angles de ce Fort, afin que nos gens fussent toujours prêts en cas d'attaque. Les Pères Gabriel, Zenobe & moi nous logeâmes dans une Cabanne couverte de planches, que nous ajustâmes avec nos Ouvriers. Nous nous y retirions après le travail avec tout nôtre monde pour la priere du soir, de même que nous nous y trouvions le matin pour le même sujet. Nous ne pouvions

vion
vin,
fins.
cont
jour
nou
prié
long
bpis
mil
& c
du
I
vra
gra
la c
diff
ave
dir
mi
vo
des
d'e
pl
pis
ter

rd de la rivie-
jusqu'au pied
Deux ravi-
fortifioient les
te petite émi-
trancher une
un fossé, qui
x ravines. On
ericur, qui lui
par des Che-
ite on escarpa
côtez. On en
tant qu'il étoit
pieces de bois,

ent à deux des
que nos gens
cas d'attaque.
enobe & moi
e Cabanne cou-
nous ajustâmes.
ous nous y re-
avec tout nôtre
du soir, de mê-
ouvions le ma-
Nous ne pou-
vions

vions plus dire la Messe, parce que le
vin, que nous avions fait des gros rai-
sins du pays, avoit manqué. Nous nous
contentions de chanter les Vêpres les
jours de Fêtes, & les Dimanches, &
nous faisons la prédication après les
prières du matin. On mit la forge le
long de la courtine, qui regardoit le
bois. Le Sieur de la Salle se posta au
milieu du Fort avec le Sieur de Tonti,
& on fit abbatre du bois pour en faire
du charbon pour la forge.

Pendant qu'on travailloit à cet ou-
vrage, nous pensions sans cesse à nôtre
grande Découverte. Nous voyions que
la construction de la Barque étoit fort
difficile, parce que nos Scieurs de long,
avoient déserté. On s'avisa donc de
dire à nos gens, que s'il y avoit par-
mi eux quelqu'un, qui fût de bonne
volonté, & qui voulût essayer de faire
des planches de bordage, on espéroit
d'en venir à bout; qu'il faudroit un peu
plus de peine & de temps, mais qu'au-
pis aller, on en seroit quitte pour en ga-
ter quelques-unes.

226. NOUVEAU VOYAGE

Deux de nos hommes s'offrirent de s'y employer. On en fit l'essai. Ils réussirent assez bien, quoi qu'ils n'eussent jamais travaillé à de pareil ouvrage. On fit donc commencer une Barque de quarante-deux pieds de quille, & de douze de large. On s'occupa à cela avec tant d'empressement que nonobstant les Travaux du Fort, qu'on nomma de Cœur, à cause du chagrin, que nos Dériseurs nous avoient donné. Le bordage fut scié, tout le bois de la Barque prêt, & la Barque dressée jusque au cordon le premier du Mois de Mars.

J'ai déjà remarqué, que l'hyver, qui n'est pas grand dans le pays des Illinois, n'est pas plus froid qu'en Provence. Cependant l'année 1680. la neige dura plus de vingt jours. Cela surprit les Sauvages, qui n'avoient jamais expérimenté un hyver si rude. Ainsi le Sieur de la Salle & moi nous nous voyions exposés à de nouvelles fatigues, qui peut-être sembleront incroyables à ceux, qui n'ont point d'expérience des grands Voyages,

& des

& des
Ce
toit p
ré to
Barq
ges,
me r
aucu
Grifi
voye
toit
nous
inut
tard
deu
loin
imp
faire
nou
de
nou
lieu
& n
ave
I
rev

s'offrirent de
essai. Ils réussit
n'eussent ja-
vrage. On fit
arque de qua-
e, & de dou-
a à cela avec
ne nonobstant
qu'on nomma
chagrin, que
voient donné.
ut le bois de la
ue dressée jus-
r du Mois de

hyver, qui n'est
es Illinois, n'est
vence. Cepen-
eige dura plus
prit les Sauva-
is expérimenté.
Sieur de la Salle
s exposez à de
peu-être sem-
eux, qui n'ont
rands Voyages,
& des

Et des nouvelles Découvertes.

Cependant le Fort de Crevecoeur étoit presque achevé. On avoit préparé tout le bois nécessaire pour notre Barque. Mais nous n'avions ni cordages, ni voiles. Nous n'avions pas même assez de fer. Nous n'apprenions aucune nouvelle de notre Vaisseau le Griffon, ni de ceux qu'on avoit envoyez pour s'informer, de ee qu'il étoit devenu. L'Eté s'approchoit, & si nous attendions encore quelques mois inutilement, notre entreprise seroit retardée d'une année, & peut-être de deux ou trois, parce que nous étions loin du Canada, qu'ainsi il nous étoit impossible de donner les ordres aux affaires, ni d'amasser les choses, dont nous avions besoin. Pour ce qui est de retourner au Fort de Frontenac, nous en étions à quatre ou cinq cens lieues, qu'il falloit traverser par terre, & même dans les neiges, à quoi il n'y avoit point d'apparence.

Le Sieur de la Salle ne voyant point revenir son Vaisseau le Griffon, &

228 NOUVEAU VOYAGE

n'apprenant aucunes nouvelles de ceux, qu'il avoit envoyez au devant, ne se rebuta point de toutes ces difficultez. Son courage passa par dessus, & sans s'embarasser d'un si long & d'un si pénible Voyage, il l'entreprit, & en fit une partie avec deux grandes raquettes aux pieds, de peur d'enfoncer dans les neiges.

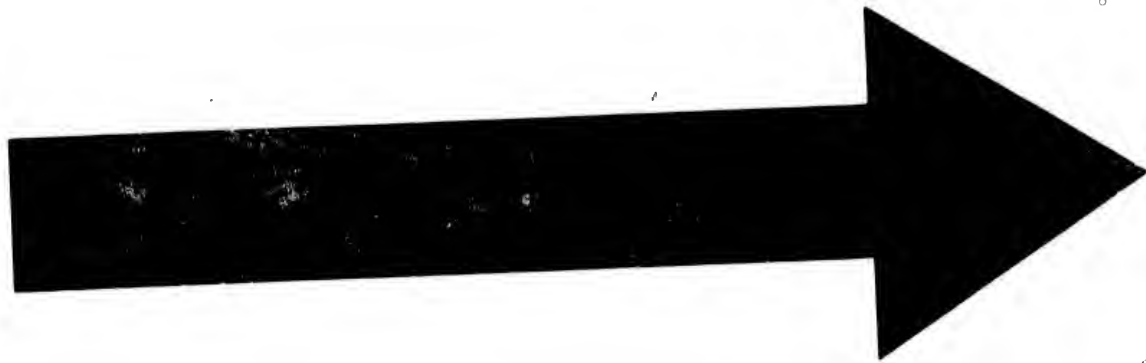
Dans cette extrémité d'affaires nous primes tout deux une résolution aussi extraordinaire, qu'elle étoit difficile à executer: Moi d'aller en Canot avec deux hommes dans des pays inconnus, où on étoit à tout moment dans un très-grand danger de la vie: Lui d'aller à pied jusqu'au Fort de Frontenac avec trois hommes, qui l'accompagnoient, sans avoir d'autre moyen de subsister non plus que moi, que ce que nous pourrions tuer de bêtes fauves avec le fusil, sans avoir d'autre boisson que l'eau, que nous rencontrerions sur nôtre route. Mais il y avoit cette différence entre le Sieur de la Salle & moi, que les quatre ou cinq Nations, par lesquelles il

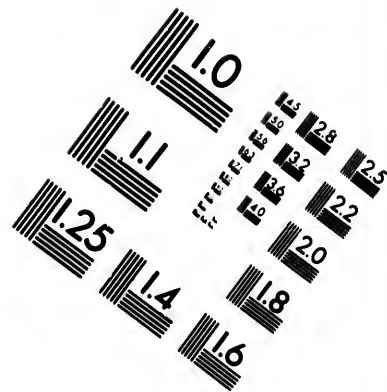
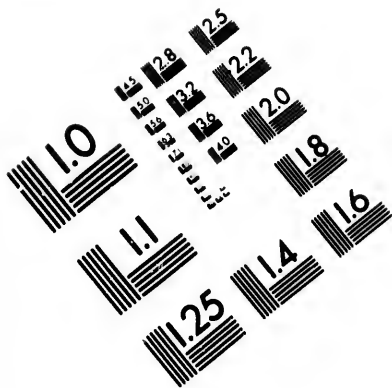
de.

VOYAGE

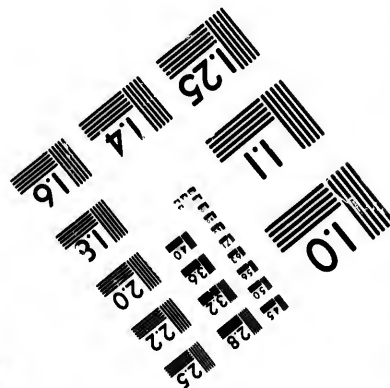
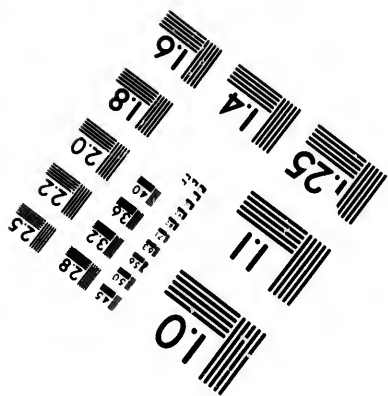
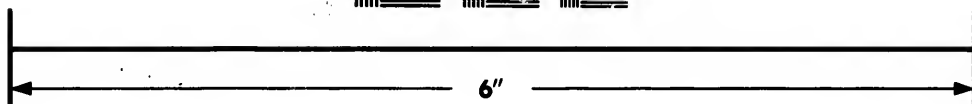
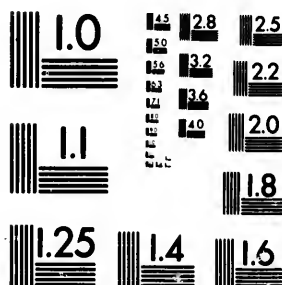
ouvelles de cœur,
au devant, ne se
es ces difficultez.
ar dessus, & sans
long & d'un si pé-
ntreprit, & en fit
grandes raquettes
enfoncer dans les

mité d'affaires nous
ne résolution aussi
elle étoit difficile à
ler en Canot avec
des pays inconnus,
oment dans un très-
vie: Lui d'aller à
de Frontenac avec
l'accompagnoient,
moyen de subsister
ue ce que nous pour-
sauves avec le fusil,
oison que l'eau, que
ns sur nôtre route.
e différence entre le
t moi, que les qua-
ns, par lesquelles il
de.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



© 1983

de
pe
av
ce
co
m
te
p
fe
d
c
a
n

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 229

devoit passer, connoissoient les Européens, qui sont en Canada, parce qu'ils avoient commerce avec eux, & que ceux, où j'allois à plus de six ou sept cens lieues des Illinois, n'avoient jamais vû d'Européens. Cependant toutes ces difficultez ne nous étonnerent ni l'un ni l'autre. Toute nôtre peine étoit seulement de trouver parmi nos gens des hommes assez hardis pour nous accompagner, & d'empêcher, que les autres, qui étoient déjà fort ébranlez, ne désertaient après nôtre départ.

CHAPITRE XXXV.

Récit de ce qui se passa avant le départ de l'Auteur pour sa nouvelle Découverte, avec le Retour de Sieur de la Salle au Fort du Frontenac, & les instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meschafipi.

AVANT notre départ nous trouvâmes heureusement le moyen de defabuler nos gens des faulſes impressions, que les Illinois leur avoient données à la ſollicitation de Monſieur Capitaine des Maskoutens. Quelques Sauvages des pays éloignez arriverent au Village des Illinois. L'un d'eux nous aſſura de la beauté du Fleuve Meſchafipi. Nous en fûmes encore inſtruits par pluſieurs autres Sauvages. Mais un Illinois nous dit en particulier, & fort en ſecret, que ce Fleuve étoit navigable. Cependant

ce

*assa avant le
eur pour sa
rte , avec le
é la Salle au
; & les in-
sauvage nous
Fleuve Mes-*

ous trouvâmes
oyen de desabu-
mpressions, que
t données à la
Capitaine des
Sauvages des
au Village des
ous assûra de la
masipi. Nous en
ar plusieurs au-
n Illinois nous
rt en secret, que
e. Cependant
ce

ce récit ne suffisoit pas pour desabuser nos gens. Afin donc de les rassûrer entièrement, nous entreprîmes de le faire avoüer aux Illinois, quoi que nous eussions appris, qu'ils avoient résolu dans un Conseil, qu'ils avoient tenu secrètement, de nous dire toujours la même chose. Il s'en présenta peu de temps après une occasion tout-à-fait favorable.

Un jeune guerrier Illinois, qui avoit fait des prisonniers du côté du Sud, avoit devancé ses Camarades. Il passa à notre Chantier, & on lui donna du blé d'Inde à manger. Comme il revenoit du bas de ce Fleuve, dont nous fîmes semblant d'avoir quelque connoissance, ce jeune homme nous en fit une Carte assez exacte avec du charbon. Il nous assûra, qu'il avoit été par tout avec sa Pirogue, qui est un Canot de bois creulé avec du feu: qu'il n'y avoit jusques à la mer, que les Sauvages appellent le grand Lac, ni Saut, ni rapide: mais que parce que ce Fleuve devient fort large en approchant de son embouchure,

chure, il y avoit en quelques- endroits des battures de sable, & au milieu des canaux fort profonds, & des vases, qui en-barroient une partie. Il nous dit aussi le nom de plusieurs Nations, qui habitent sur son rivage, & de diverses rivières, qu'il reçoit.

J'écrivis toutes ces choses, & je pourrai bien en faire le récit plus au long dans cet Ouvrage. Nous le remerciames par un petit présent, que nous lui fimes, de ce qu'il nous avoit découvert la vérité, que les principaux de sa Nation nous avoient déguisée. Il nous pria de ne leur rien témoigner de ce qu'il avoit dit, & on lui donna une hache pour lui fermer la bouche à la manière des Sauvages, quand ils veulent recommander le secret.

Le lendemain au matin après les prières publiques nous allâmes au Village, où nous trouvâmes les Illinois assemblés dans la Cabanne d'un des plus considérables de la Nation, qui leur faisoit festin d'un ours. C'est un mets, dont ils font beaucoup de cas. Ils nous firent

quelques- endroits
& au milieu des
& des vases,
rtic. Il nous dit
s Nations, qui
, & de diverses

nos, & je pour-
cit plus au long.
ous le remercia-
nt, que nous lui
us avoit décou-
principaux de sa
éguisée. Il nous
émoigner de ce
lui donna une
la bouche à la
quand ils vcu-
cret:

in après les prié-
mes au Village;
s Illinois assem-
? un des plus con-
, qui leur faisoit
t un mets, dont
cas. Ils nous fi-
rent

rent place au milieu d'eux sur une belle
matte de joncs, qu'ils nous présente-
rent. Nous leur fimes dire par un de
nos hommes qui savoit la langue, que
nous voulions leur apprendre, que ce-
lui, qui a tout fait, que nous appel-
lions le grand Maître de la vie, prenoit
un soin particulier de nous: qu'il nous
avoit fait la grace de nous instruire de
l'état de Meïchafipi: que nous étions
en peine d'en connoître la vérité, de-
puis qu'ils avoient voulu nous persua-
der, que la navigation en étoit im-
possible. Après quoi nous ajoutâmes
tout ce que nous avions appris le jour
précédent, sans faire connoître en aucu-
ne maniere le moyen, par lequel nous
en avions été instruits.

Ces Barbares crurent, que nous a-
vions appris toutes ces choses par quel-
ques voyes extraordinaires. Après s'é-
tre fermé la bouche avec la main, selon
leur maniere de témoigner leur admira-
tion, ils nous dirent, que la seule en-
vie, qu'ils avoient d'arrêter nôtre Ca-
pitaine avec les Robbes grises, ou les
pieds

pieds nuds, comme les Sauvages ont accoûtumé d'appeller nos Religieux de S. François, pour rester avec eux, les avoit obligez de nous cacher la vérité. Ils nous avouèrent donc tout ce que nous avions appris du jeune Guerrier, & du depuis ils ont persisté dans les mêmes sentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos gens, & ils en furent entierement delivrez par l'arrivée de plusieurs Osages, Cikaga, & Akanfa, qui étoient venus du Sud pour nous voir, & pour troquer avec nous des haches contre des pelletieres, qu'ils avoient apportées. Ils nous dirent tous, que le Fleuve Meschafipi étoit navigable par tout jusques à la mer, & que nôtre arrivée étant publiée toutes les Nations du bas Fleuve viendroient nous danser le Calumet de paix, pour entretenir une bonne correspondance avec nous, & pour faire commerce avec nôtre monde.

Les Miamis arrivèrent en même temps, & dansèrent le Calumet de paix

aux

VOYAGE

es Sauvages ont
nos Religieux de
er avec eux, les
cacher la vérité.
one tout ce que
jeune Guerrier,
persisté dans les

iminua de beau-
s gens, & ils en
vivrez par l'arrivée
Cikaga, & A-
nus du Sud pour
roquer avec nous
pelletieres, qu'ils
nous dirent tous,
sipi étoit naviga-
à la mer, & que
publiée toutes les
viendroient nous
paix, pour entre-
respondance avec
commerce avec

vérent en même
le Calumet de paix
aux

DANS L'AMERIQUE SEPT. 235

aux Illinois. Ils firent donc alliance
avec eux contre les Iroquois leurs plus
implacables Ennemis. Le Sieur de la
Salle leur fit quelques présens afin de les
unir plus fortement ensemble.

Nous nous trouvions alors trois Mis-
sionnaires Récollets avec le petit nom-
bre d'Européens, qui étoient au Fort
de Crevecoeur, & nous n'avions plus
de vin pour célébrer la Messe. Le Père
Gabriel, qui avoit besoin de soulage-
ment à cause de son grand âge, témoi-
gna, qu'il resteroit seul très-volontiers
avec ceux de nos gens, qui demeure-
roient dans le Fort. Le Père Zenobe,
qui avoit souhaité la grande mission des
Illinois, lesquels étoient au nombre de
sept à huit mille ames, s'ennuyoit par-
mi ce peuple. Il ne pouvoit se façon-
ner aux manieres importunes des Sau-
vages, avec lesquels il demeuroit.

Nous en parlâmes au Sieur de la Sal-
le, qui fit présent de trois haches à
l'hôte de ce Religieux nommé Oma-
houha, c'est à-dire, *Loup*. Cet homme
étoit le Chef d'une Famille, ou Tribu:
C'étoit

C'étoit , afin qu'il eût soin de ce bon Père. Il le logeoit chès lui , & paroiffoit l'aimer comme l'un de fes enfans. Ce Religieux , qui n'étoit qu'à une demi-lieue du Fort , vint nous témoigner fon chagrin , & nous repréfenta , qu'il ne pouvoit fe façonner aux manieres de ces Barbares , quoi qu'il eût déjà appris leur langue en partie.

J'offris de prendre la place de Miffion , pourvu qu'il voulût prendre la mienne , qui étoit d'aller vers ces Nations avancées , que nous ne connoiffions , que parce que les Sauvages nous en avoient dit , ce qui étoit fort fuperficiel. Cela donna à penfer au Père Zenobe , lequel enfin aima mieux refter avec les Illinois , dont il avoit quelque connoiffance , que de s'expofer à des dangers prefque affûrés parmi des peuples inconnûs.

Le Sieur de la Salle laiffa le Sieur de Tonti pour Commandant au Fort de Crevecoeur avec le refte de nos foldats , & les Charpentiers , qui travailloient à la construction de cette Barque , que nous

soin de ce bon
 es lui, & paroif-
 n de ses enfans.
 étoit qu'à une
 vint nous té-
 & nous repré-
 se façonner aux
 res, quoi qu'il
 que en partie.

place de Mis-
 ulût prendre la
 ler vers ces Na-
 ous ne connoif-
 es Sauvages nous
 ui étoit fort fu-
 à penser au Père
 aima mieux re-
 ont il avoit quel-
 e de s'exposer à
 sûrez parmi des

lailfa le Sieur de
 dant au Fort de
 te de nos soldats,
 qui travailloient à
 te Barque, que
 nous

Nous destinions à descendre jusques à la
 mer. Nous prétendions commencer
 ce Voyage par la Riviere des Illinois,
 qui perd son nom dans le fleuve Mes-
 chasipi. Au reste nous espérons de nous
 garantir des flèches des Sauvages, qui
 pourroient nous attaquer, parce que
 nous avons dessein de revêtir cette Bar-
 que d'une espece de parapet. Le Sieur
 de la Salle laissa au dit Sieur de Tonti
 de la poudre, du plomb, un Forgeron,
 des fusils, & d'autres armes pour se
 défendre, au cas que les Iroquois le
 vinssent attaquer, & avant que de re-
 tourner au Fort de Frontenac, où il
 vouloit aller querir du renfort, des ca-
 bles, & des agrets pour cette barque,
 il la vit élever jusques au cordon.

Il ne savoit comment me disposer à
 aller découvrir par avance la route,
 qu'il seroit obligé de suivre pour se ren-
 dre à ce fleuve Meschasipi à son retour
 de Canada. J'avois un abcès à la bou-
 che, qui suppurait tous les jours de-
 puis un an & demi, quoi que sans pu-
 anteur. Je lui témoignai la repugnan-
 ce;

ce, que j'avois à faire le Voyage, dont il s'agissoit, & je lui dis, que j'avois besoin d'aller en Canada pour me faire traiter. Il me répondit, que si je refusois d'aller, il ne manqueroit pas d'écrire à mes Supérieurs, que j'avois empêché le bon succès de nos Missions nouvelles.

Le bon Père Gabriel de la Ribourde, qui avoit été mon Père Maître de Noviciat dans notre Convent de Bethune au pays d'Artois, me pria de passer outre nonobstant mon incommodité, disant, que si je mourois dans cette entreprise, Dieu seroit un jour glorifié de nos travaux Apostoliques. Il est vrai, mon Fils, ajoutoit ce vénérable Vieillard, qui avoit blanchi en vivant pendant quarante ans dans l'austérité de la pénitence, que vous aurez des monstres à vaincre, & des précipices affreux à passer dans cette entreprise, qui demande la force & le courage des plus robustes. Vous ne savez pas un mot de la langue de ces peuples, que vous allez tâcher de gagner à Dieu: mais

cou-

VOYAGE

e Voyage, dont
dis, que j'avois
la pour me faire
it, que si je re-
manqueroit pas
urs, que j'avois
de nos Missions

el de la Ribour-
Père Maître de
Convent de Be-
ois, me pria de
t mon incommo-
je mourois dans
u seroit un jour
ux Apostoliques.
ajoutoit ce véné-
oit blanchi en vi-
e ans dans l'auste-
que vous aürez
, & des précipi-
ans cette entrepri-
orce & le courage
Vous ne savez pas
e ces peuples, que
guer à Dieu: mais
cou-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 239

courage, vous remporterez autant de vi-
ctoire, que vous, recevrez de com-
bats.

Considérant donc, que ce bon Vieil-
lard avoit bien voulu me venir secon-
der à son âge dans la seconde année de
notre Découverte, espérant d'établir
le Regne de Jesus-Christ crucifié parmi
des peuples Barbares & inconnus, &
voyant d'ailleurs, qu'étant l'unique hé-
ritier d'une Maison noble de Bourgo-
gne, il avoit bien voulu sacrifier tout ce-
la à l'honneur de la Mission, j'entre-
pris ce dangereux voyage avec une en-
tiere assurance, espérant, que je pour-
rois m'établir parmi ces Barbares pour
y annoncer l'Évangile.

Le Sieur de la Salle me voyant reso-
lu à cette entreprise, me dit, que je
lui faisois un extrême plaisir. Dieu fait,
s'il parloit alors selon son cœur. Quoi
qu'il en soit, il me donna un Calumet
de paix, & un Canot d'écorce avec deux
hommes, dont l'un s'appelloit Antoine
Auguel, surnommé le Picard du Gay,
& l'autre s'appelloit Michel Ako, natif
du

du Poitou. Il chargea ce dernier de quelques marchandises destinées à faire des présens, qui pouvoient valoir environ mille francs en ce pays-là. Pour moi il me donna dix couteaux, douze alènes, un petit rouleau de tabac de Martinique, environ deux livres de rassade noire & blanche, & un petit paquet d'aiguilles pour faire des présens aux Sauvages, ajoutant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pû.

On peut juger de la force de mon équipage pour une entreprise comme la mienne. Je reçus la bénédiction du Père Gabriel. Je pris congé du Sieur de la Salle, & après avoir embrassé tous nos gens, qui me vinrent conduire jusques au Canot, le Père Zenobe resta parmi les Illinois, & le bon Père Gabriel finit ses Adieux par ces paroles de l'Écriture, *Viriliter age, & confortetur cor tuum*, portez vous courageusement, & que votre cœur soit fortifié.

chargea ce dernier de
 lices destinées à faire
 pouvoient valoir en-
 en ce pays-là. Pour
 dix couteaux, douze
 rouleau de tabac de
 iron deux livres de
 lanche, & un petit
 pour faire des pré-
 , ajoutant qu'il m'en
 antage, s'il avoit pu.
 de la force de mon
 entreprise comme la
 is la bénédiction du
 e pris congé du Sieur
 ès avoir embrassé tous
 vinrent conduire jus-
 le Père Zenobe resta
 , & le bon Père Ga-
 eux par ces paroles de
liser age, & conforte-
 ortez vous courageu-
 votre cœur soit forti-

CHA

CHAPITRE XXXVI.

*Départ de l'Auteur en Canot du
 Fort de Crevecoeur avec les
 deux hommes, dont il a été par-
 lé, pour se rendre aux Nations
 éloignées.*

IL faut avouër, qu' en considérant
 mûrement les grands dangers, aus-
 quels j'allois m'exposer parmi tant de
 Nations Barbares avec deux hommes
 seulement, tout autre que moi en au-
 roit été fort ébranlé. Et en effet je
 n'eussé pas été la duppe du Sieur de la
 Salle, qui m'exposoit temerairement,
 si je n'eussé mis toute ma confiance en
 Dieu, qui pouvoit donner un hûreux
 succès à nôtre Découverte.

Nous partîmes du Fort de Crevecoeur
 le 29. Fevrier de l'an 1680. & sur le
 soir en descendant la Riviere des Illi-
 nois, nous rencontrâmes sur nôtre rou-
 te plusieurs bandes de ces Sauvages, qui

L

re

revenoient dans leurs villages dans leurs pyrogues, ou gondoles, chargées de taureaux sauvages, qu'ils avoient tuez à la chasse. Ils voulurent nous obliger de retourner avec eux, & nos deux Canoteurs furent fort ébranlez. Ils me disoient, que le Sieur de la Salle les exposoit à la boucherie.

Cependant ils n'osèrent me quitter, parce qu'en s'en retournant, ils auroient été obligez de repasser par nôtre Fort, où on n'auroit pas manqué de les arrêter. Nous poursuivimes donc nôtre navigation le lendemain, & mes deux hommes m'avouèrent le dessein, qu'ils avoient eu de me laisser avec les Sauvages, disans que pour eux, ils se seroient sauvez avec les marchandises, ajoutans, que le Sieur de la Salle leur devoit beaucoup plus, que ces marchandises ne valoient. On peut juger quel beau prétexte je pouvois tirer de ce dessein.

La riviere des Illinois, sur laquelle nous navigions, est aussi profonde, & aussi large, comme je l'ai déjà dit, que la Meuse à Namur. En deux autres

en.

lages dans leurs
chargées de tau-
s avoient tuez à
nt nous obliger
& nos deux Ca-
branlez. Ils me
de la Salle les ex-

rent me quitter,
nant, ils auroient
par nôtre Fort, où
né de les arrêter.
donc nôtre navi-
& mes deux hom-
dessein, qu'ils a-
er avec les Sauva-
eux, ils se seroient
mandises, ajoutans,
leur devoit beau-
archandises ne va-
ger quel beau pré-
de ce dessein.

inois, sur laquelle
aussi profonde, &
je l'ai déjà dit, que
En deux autres
en-

endroits elle s'élargit jusques à un quart
de lieuë. Elle est bordée de côteaux,
dont la pente est couverte de bois, &
de grands arbres. Ces côteaux sont
éloignez d'une demi-lieuë les uns des
autres. Ils laissent entr'eux un terrain
marécageux & souvent inondé, surtout
en automne, & au printemps: ce-
pendant il ne laisse pas d'y croître de
fort grands arbres. Quand on est sur
ces coteaux, on découvre de belles pré-
ries à perte de vüe, garnies d'espace
en espace de petis bois de haute futa-
ye, qui semblent avoir été plantez ex-
près. Le courant de la riviere n'est
sensible que dans le temps des grandes
pluyes. Elle est capable de porter en
tout temps, pendant environ cent lieuës
de chemin, de grandes barques, depuis
son embouchure jusques au village des
Illinois. Son cours va presque toujours
au Sud-quart-Sud-Oüest.

Le 7. de Mars nous trouvâmes envi-
ron à deux lieuës de son embouchure
une Nation appelée Tamaroa, ou Ma-
roa, composée de deux cens familles.

Ils voulurent nous mener à leur village, situé à l'Ouest du fleuve Meschafpi, à six ou sept lieues de l'embouchure de cette rivière de l'Illinois : mais mes deux Canoteurs espérans de faire un plus grand gain, aimèrent mieux passer outre, suivant le conseil, que je leur donnois. Et en effet ils auroient été indubitablement volés par ces Sauvages. Ils voyoient, que nous portions du fer & des armes à leurs Ennemis, ce qu'ils ne vouloient pas souffrir. Mais ils ne purent nous attraper dans leurs pyrogues, ou Canots de bois creusé avec le feu, parce que ces vaisseaux sont beaucoup plus légers que ceux d'écorce, qui alloient bien plus vite que les leurs.

Ils dépêcherent quelques jeunes gens de leur troupe pour nous percer à coups de flèches dans quelque détroit de la rivière. Mais tout cela fut inutile. Nous reconnûmes quelque temps après le lieu de leur embuscade par le feu, qu'ils y avoient allumé, & cela nous obligea de traverser promptement la rivière. Nous gagnâmes l'autre bord, & nous

er à leur village,
e Mefchafipi, à
embouchure de
ois : mais mes
ns de faire un
ent mieux passer
eil, que je leur
ils auroient été
par ces Sauvages.
s portions du fer
ennemis, ce qu'ils
ir. Mais ils ne
dans leurs pyro-
ois creusé avec le
sieux sont beau-
eux d'écorce, qui
que les leurs.
quelques jeunes gens
ous percer à coups
lque détroit de la
cela fut inutile.
quelque temps après
ascade par le feu,
umé, & cela nous
romptement la ri-
acs l'autre bord, &
nous

DANS L'AMERIQUE SEPT. 245

nous campâmes dans une petite Ile, laif-
fant nôtre Canot chargé sur le bord pen-
dant la nuit, sous la garde d'un petit
chien, afin qu'il nous éveillât, & que
nous pussions nous embarquer plus
promptement, au cas que ces Barbares
voulussent nous surprendre en passant la
riviere à la nage.

Après avoir évité ces Sauvages, nous
arrivâmes bien-tôt à l'embouchure de la
Riviere des Illinois, éloignée de cin-
quante lieues du Fort de Crevecoeur,
& d'environ cent lieues du grand Vil-
lage de ces Barbares. Cette embouchure
est située entre le 35. & le 36. degré de
latitude, & par conséquent à 120. ou
cent trente lieues du Golfe de Mexique,
selon nôtre conjecture, en quoi je ne com-
prends pas les détours, que le grand fleu-
ve Mefchafipi peut faire jusqu'à la mer.

A l'angle, que cette riviere des
Illinois forme à son embouchure du
côté du Sud, on voit un rocher plat,
escarpé d'environ quarante pieds de
hauteur, propre à y bâtir un Fort. Du
côté du Nord, vis-à-vis du rocher, ti-

rant vers l'Ouest au delà du fleuve, il y a des campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout. Elles paroissent toutes prêtes à être cultivées, & feroient sans doute très-avantageuses par les deux récoltes de grains, qu'on y pourroit faire tous les ans. Elles fourniroient aisément la subsistence d'une Colonie.

Les glaces, qui dérhoient du côté du Nord, nous retardèrent jusques au 12. du mois de Mars dans le lieu, où nous nous étions arrêtés: mais cela ne dura pas long-temps, & nous continuâmes nôtre route en traversant & en sondant de tous côtes le fleuve Meschassipi, pour voir, s'il étoit navigable. On trouve trois petites Isles au milieu près de l'embouchure de la riviere des Illinois, & ces Isles arrêtent les bois & les arbres, qui dérivent du Nord. Cela est cause, qu'on trouve plusieurs battures de sable fort larges. Cependant les canaux y sont assez profonds, & on y trouve assez d'eau pour porter de grandes barques. Les grands bar-

icaux

du fleuve, il y
re noire, dont
Elles paroif-
e cultivées, &
vantageufes par
rains, qu'on y
ans. Elles four-
biffance d'une

ivoient du côté
èrent jufques au
dans le lieu, où
ez: mais cela ne
& nous continuâ-
verfant & en fon-
fleuve Mefcha-
étoit navigable.
es Ifles au milieu
de la riviere des
arrètent les bois
rivent du Nord.
a trouve plusieurs
larges. Cepen-
t allez profonds,
d'eau pour porter
Les grands bar-
caux

teaux plats y peuvent pafler en tout
temps.

Ce grand fleuve Mefchafpi va au
Sud-Sud-Oüeft, & vient du Nord & du
Nord-Oüeft. Il coule entre deux chaî-
nes de montagnes allez petites en cet en-
droit, qui ferpentent comme ce fleu-
ve. En quelques lieux elles font allez
éloignées des bords, de forte qu'entre
les montagnes & le fleuve, il y a de
grandes preries, où on voit fouvent
paître des troupes de bœufs ou taure-
aux fauvages. En d'autres endroits ces
éminences laiffent des espaces en demi-
cercles, qui font couverts d'herbes ou
de bois.

Au delà de cette montagne, on dé-
couvre à perte de vûe de grandes cam-
pagnes, que nous pouvons véritable-
ment appeller les délices de l'Améri-
que. Ce grand fleuve a prefque par
tout une demi-lieuë, & en quelques
endroits une lieuë de large. Il eft di-
vifé par quantité d'Ifles couvertes d'ar-
bres, entre laffez de tant de vignes, qu'on
a de la peine à y pafler. Dans cet en-
droit

droit du côté de l'Oüest, il ne reçoit aucune riviere considerable, que celle d'Otontenta, & une autre, qui vient de l'Oüest-Nord-Oüest à sept ou huit lieües du Saut de S. Antoine de Padoüe, comme nous le verrons dans la suite.

C'est ici, que je veux bien, que toute la terre sache le mystere de cette Découverte, que j'ai caché jusques à présent pour ne pas donner de chagrin au Sieur de la Salle, qui vouloit avoir seul toute la gloire, & toute la connoissance la plus secrete de cette Découverte. C'est pour cela qu'il a sacrifié plusieurs personnes, lesquelles il a exposées pour empêcher, qu'elles ne publiassent ce qu'elles avoient vü, & que cela ne nuisit à ses desseins secrets.

il ne reçoit au-
ble, que celle
autre, qui vient
à sept ou huit
oies de Padoüe,
dans la suite.

Et bien, que tou-
nyfere de cette
caché jusques à
onner de chagrin
qui vouloit avoir
à toute la con-
te de cette Dé-
cela qu'il a sa-
mes, lesquelles il
ther, qu'elles ne
avoient vû, &
desseins secrets.

CHA-

CHAPITRE XXXVII.

*Quels ont été les motifs, que l'Au-
teur a eus ci-devant de cacher
les memoires, qu'il avoit de
cette Découverte, & de ne les
pas inserer dans la Description
de sa Louïsiane, touchant le bas
du grand fleuve Meschafpi, a-
vant que de remonter vers sa
source, comme il a fait.*

IL faut avouër, qu'il est bien doux
& bien agréable de repasser dans son
esprit les fatigues & les travaux que l'on a
essüyez. Je ne pensë jamais qu'avec admi-
ration à l'extrême embarras, où je me
trouvai à l'embouchure de la riviere des
Illinois dans le fleuve Meschafpi, n'ayant
que deux hommes avec moi sans provi-
sion, hors d'état de nous défendre contre
les insultes, auxquelles nous étions sans
cessë exposez, & cela dans le dessein d'al-
ler dans un pays inconnü, & parmi des
L. 5. Nav

Nations Barbares, que je ne fente une joye secrete en mon cœur de me voir échappé de tant de dangers, & heureusement revenu d'un Voyage si difficile, & si perilleux.

Cette riviere des Illinois se jette dans Meschafipi entre le 36. & 33. degré de latitude. Au moins cela me parut ainsi par mon observation dans le temps que j'y passai, quoi qu'on la mette ordinairement au 38. Ceux, qui en feront le voyage ci-après, auront plus de temps, que je n'en eus pour en bien prendre les mesures, parce que je me trouvai enveloppé par la conjoncture du temps dans de grandes & de facheuses affaires tant du côté du Sieur de la Salle, que de celui de ces deux hommes, que j'avois avec moi, & qui devoient m'accompagner dans mon voyage.

J'étois assuré d'une maniere à n'en pouvoir douter, que si je descendois au bas du fleuve Meschafipi, le Sieur de la Salle ne manqueroit pas de me décrier dans l'esprit de mes Superieurs, par-

parce que je quittois la route du Nord, que je devois suivre selon la prière, & selon le projet, que nous en avions fait ensemble. Mais d'ailleurs je me voyois à la veille de mourir de faim, & de ne savoir que devenir, parce que ces deux hommes, qui m'accompagnoient, me menaçoient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, & d'emmener le Canot avec tout ce qui étoit dedans, si je les empêchois de descendre vers les Nations, qui habitent au bas de ce fleuve.

Me voyant donc dans cet embarras, je crus, que je ne devois point hésiter sur le parti que j'avois à prendre, & que je devois préférer ma propre conservation à la passion violente, qu'avoit le Sieur de la Salle de jouir seul de la gloire de cette Découverte. Nos deux hommes me voyant donc résolu de les suivre par tout, me promirent une entière fidélité. Ainsi après nous être donné la main pour nôtre assurance mutuelle, nous nous mîmes en chemin pour commencer nôtre Voyage.

Ce fut le 8. de Mars de l'an 1680.

L 6 que

que nous nous embarquâmes dans nôtre Canot, après avoir fait nos prières ordinaires. Nous continuâmes ainsi nos dévotions accoutumées du soir & du matin selon l'usage pratiqué parmi nous. Les glaces, qui descendoient sur le fleuve en cet endroit, nous incommoderent beaucoup, parce que nôtre Canot d'écorce n'y pouvoit résister. Cependant nous gagnions toujours quelque distance commode pour nous échapper entre les glaçons. Ainsi nous arrivâmes après environ six lieus de chemin à la rivière d'une nation, que l'on appelle les Osages, & qui demeurent vers les Messiquites. Cette rivière vient de l'Occident, & elle nous paroissoit presque aussi forte que le fleuve Mefchafipi, où nous étions alors, & dans lequel elle se décharge. L'eau en est extrêmement trouble par les terres bourbeuses, qu'elle entraîne avec elle, de sorte qu'à peine en peut-on boire.

Les Hîati, qui habitent au haut de ce fleuve Mefchafipi, vont souvent en guerre au delà même du lieu, où je me trou-

mes dans notre
 os prières ordi-
 es ainsi nos dé-
 soir & du ma-
 é parmi nous.
 ent sur le fleu-
 e incommode-
 e notre Canot
 siter. • Cepen-
 jours quelque
 nous échapper
 nous arrivâmes
 de chemin à la
 ue l'on appelle
 eurent vers les
 e vient de l'Oc-
 roissoit presque
 Méschapi, où
 ns lequel elle se
 t extrêmement
 urbeuses, qu'el-
 forte qu'à pei-
 ent au haut de
 ont souvent en-
 a lieu, où je me
 trou-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 253

trouvois alors. Ces peuples, dont je
 savois la langue, parce que j'eus occa-
 sion de l'apprendre pendant le séjour,
 que je fis ensuite parmi eux, m'ont appris,
 que cette rivière des Osages, & des Més-
 rites étoit formée de quantité d'autres,
 & qu'on en trouve la source en remon-
 tant à dix ou douze journées de che-
 min à une montagne, d'où on voit for-
 tir tous ces ruisseaux, qui composent
 ensuite cette rivière. Ils ajoutoient,
 qu'au delà de cette montagne on voit
 la mer, & de grands vaisseaux, que
 ces rivières sont peuplées d'une gran-
 de quantité de Villages, où on trouve
 plusieurs Nations différentes: qu'il y a
 des terres & des prairies, & une gran-
 de chasse de taureaux sauvages & de
 castors.

Quoi que cette rivière soit fort
 grosse, le fleuve, où nous étions alors,
 n'en paroissoit pas augmenté. Elle y en-
 traîne tant de vase, que depuis son em-
 bouchure dans le grand fleuve, dont
 le lit est aussi fort plein de limon, res-
 semble plutôt à de la boue pure, qu'à

de l'eau de riviere. Cela dure ainsi jusques à la mer pendant plus de deux cens lieuës, parce que Mefchafipi serpente en plusieurs endroits, & qu'il regoit sept grandes rivieres, dont l'eau est assez belle, & qui sont presque aussi grandes que Mefchafipi.

Nous cabanions tous les jours dans des Isles, au moins quand nous le pouvions, & pendant la nuit nous éteignions le feu, que nous avions fait pour cuire nôtre blé d'Inde. On sent dans ces Contées le feu, que l'on y fait, selon le changement des vents, jusque à deux ou trois lieuës. C'est par là que les guerriers Sauvages reconnoissent les lieux, où sont leurs Ennemis pour s'approcher d'eux.

Le 9. les glaces, qui descendoient du Nord, commencerent un peu à s'éclaircir. Après environ six lieuës de chemin nous trouvâmes sur le bord Méridional du fleuve un village, que nous crûmes habité par les Tamaroa, qui nous avoient poursuivi ci devant. Nous n'y trouvâmes personne, & étant en-
trez

U VOYAGE

Cela dure ainsi jus-
qu'à plus de deux cens
schafipi serpente en
& qu'il reçoit sept
font l'eau est assez
quelque aussi grandes

tous les jours dans
quand nous le pou-
la nuit nous étei-
nous avions fait pour
nde. On sent dans
que l'on y fait,
ent des vents, jus-
ois lieuës. C'est
rriers Sauvages re-
x, où sont leurs En-
ocher d'eux.

qui descendoient du
ent un peu à s'éclair-
on six lieuës de che-
es sur le bord Méri-
n village, que nous
les Tamaroa, qui
iivi ci devant. Nous
sonne, & étant en-
trez

DANS L'AMERIQUE SEPT. 255

trez dans leurs cabannes nous y primes
quelques minots de blé d'Inde, qui
nous fit grand bien sur nôtre route.
Nous n'osions nous écarter du fleuve
pour la chasse, de peur de tomber dans
Pembuscade de quelques Barbares: nous
laissâmes six couteaux à manches, &
quelques braslès de rassade noire à la
place du blé d'Inde, que nous empor-
tions, comme pour en faire le payement
aux Sauvages.

Le 10 nous descendîmes à environ
trente-huit ou quarante lieuës des Ta-
maroa. Nous y trouvâmes une rivie-
re, que les guerriers des Illinois nous
avoient dit ci-devant être située près
d'une Nation, qu'ils appellent Oûade-
baché. Nous n'y vîmes que des vases
& des joncs, & nous trouvâmes les
rivages du fleuve fort marécageux, de
sorte qu'il falloit descendre à perte de
vûë sans trouver de lieu propre à ca-
banner.

Nous demeurâmes donc tout le jour
en cet endroit pour y boucanner une
vache sauvage, que nous avions tuée,
pen-

pendant que cette bête monstrueuse passoit à la nage d'une terre à l'autre. Nous y laissâmes les morceaux de cette vache, que nous ne pûmes emporter, parce que notre Canot étoit trop petit, & nous nous contentâmes de quelques-uns, que nous avions enfumés en manière de bandes de lard, parce que nous ne pouvions pas conserver cette viande autrement, faute de sel.

Nous nous embarquâmes le 14. chargez de blé d'Inde, & de bonne viande, qui nous servoit de feste, & dont nous vécûmes pendant près de quarante lieuës. A peine pûmes nous débarquer à cause de la grande quantité de joncs & de boües, que nous trouvâmes aux deux bords du fleuve. Si nous eussions été en chaloupe, nous eussions couché dedans, parce qu'il étoit fort difficile de débarquer, à cause des vases, de l'écume, & des terres tremblantes.

Le 15. nous trouvâmes trois Sauvages sur nôtre route. Ils revenoient de la guerre, ou de la chasse. Comme nous

ce monstrueuse
terre à l'autre.
orceaux de cette
imes emporter,
c étoit trop pe-
tâmes de quel-
ons enfumez en
ard, parce que
conserver cette
e de sel.

âmes le 14. char-
de bonne vian-
e feste, & dont
près de quaran-
mes nous débar-
nde quantité de
e nous trouvâ-
a fleuve. Si nous
ppe, nous cussi-
parce qu'il étoit
quer, à cause des
des terres trem-

mes trois Sauva-
Ils revenoient de
chasse. Comme
nous

nous étions en état de leur tenir tête,
nous les abordâmes, & cela les fit fuir.
L'un d'eux pourtant après avoir fait
quelques pas revint à nous, & nous
présenta le Calumet de paix, que nous
reçûmes avec joye. Cela obligea les
autres de revenir à nous. Nous n'en-
tendions point leur langue. Nous leur
nommâmes deux ou trois Nations dif-
ferentes. L'un d'entr'eux nous répon-
dit par trois fois *Chikacha*, ou *Sikacha*,
qui étoit apparemment le nom de sa Na-
tion. Ils nous présentèrent des pelicans,
qu'ils avoient tuez avec leurs flèches,
& nous leur donnâmes de nôtre viande
boucannée. Ces gens ne pouvant pas
entrer dans nôtre Canot, parce qu'il
étoit trop petit & embarrassé, ils conti-
nuèrent leur chemin par terre, nous fai-
sant signe de les suivre à leur village:
mais enfin nous les perdîmes de vûe.

Après deux journées de navigation
nous trouvâmes beaucoup de Sauvages
sur la côte Occidentale du fleuve. Nous
avons entendu auparavant un bruit
sourd comme d'un tambour, & plu-
sieurs

seurs voix d'hommes, qui crioient *Sa-facouest*, qui signifie *alerte*, ou *qui vive*. Comme nous n'osions nous approcher, ces Sauvages nous envoyèrent une Pyrogue, ou grand Canot de bois, qu'ils font d'un tronc d'arbre creusé avec le feu à la maniere des petis bateaux ou Gondoles de Venise.

Nous leur présentâmes le Calamet de paix, & les trois Sauvages, dont nous avons parlé ci-dessus, nous firent connoître par leurs gestes & par leurs paroles, qu'il nous falloit mettre pied à terre, & aller avec eux chès leurs amis les *Akanfa*. Ils porterent donc nôtre Canot, & les marchandises de nos hommes fort fidèlement. Ces gens nous régalerent à leur mode avec beaucoup de marques d'amitié. Ils nous donnerent une Cabanne particuliere, des fèves, de la farine de blé d'Inde, & des viandes boucannées. Nous leur fimes de nôtre part des présens de nos marchandises d'Europe, dont ils faisoient grand cas. Ils mettoient les doigts sur la bouche pour marquer, qu'ils les

ad.

admini
feu.
Ce
ceux
Ruan
et for
liber
gens
parle
qu'o
çum
meft
nom
com
bres
fruit
fruit
N
gou
ples
itor
leur
tes
mi
no
toit

retour de leurs marchandises, qu'ainsi il n'étoit pas encore temps de penser au négoce. Je leur conseillai donc de chercher un lieu propre à y cacher tous les effets, qu'ils avoient amenez avec nous dans le Canot, jusques à leur retour. Ils entrèrent dans mon sentiment, & nous ne penâmes plus qu'aux moyens d'exécuter ce dessein.

Le 18. après plusieurs danses & festins de nos hôtes, nous nous embarquâmes avec tout nôtre équipage un peu après midi. Ces Sauvages ne nous voyoient emporter nos marchandises qu'à regret. Cependant parce qu'ils avoient reçu nôtre Calumer de paix, & qu'ils nous en avoient donné un autre, ils nous laisserent aller en toute liberté.

VOYAGE

dises, qu'ainfi
ps de penser au
illai donc de
à y cacher tous
t amenez avec
ques à leur re-
ns mon senti-
nes plus qu'aux
essin.

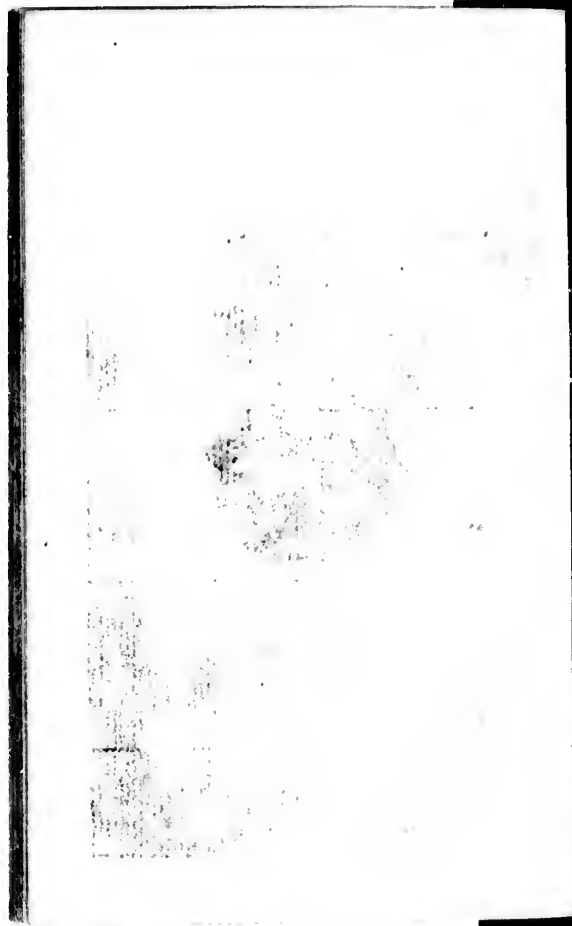
rs danses & fe-
is nous embar-
e équipage un
uvages ne nous
s marchandises
nt parce qu'ils
lumet de paix,
nt donné un au-
aller en toute

CHA:



Plat. 251.





C

Con

t

f

N

vati

peti

une

à fa

tes

nou

fair

des

que

ma

ma

ter

la j

pt

ent

CHAPITRE XXXVIII,

Continuation du Voyage de l'Auteur sur le fleuve Meschassipi.

NOUS trouvâmes en descendant le fleuve un endroit entre deux élévations de terre, qui avoit à l'Est un petit bois. Nous avions une bêche & une pioche, dont nous nous servîmes à faire une cave. Nous y serrâmes toutes les marchandises de nos hommes, nous réservant seulement les plus nécessaires, & ce qui étoit propre à faire des présents. Après quoi nous mîmes des piéces de bois sur cette petite cave, que nous couvrîmes de gazons, de telle manière, qu'on n'en pouvoit rien remarquer. Nous ramassâmes toute la terre, que nous en avions tirée, & nous la jettâmes dans la rivière.

Nous nous rembarquâmes fort promptement après avoir achevé cet ouvrage.

ge, & nous enlevâmes l'écorce de trois chênes, & sur un gros cottonier on fit une figure de quatre Croix, afin de reconnoître l'endroit de notre cache. Nous arrivâmes ensuite à six lieux des *Akmsa* que nous avions quittez, & nous y trouvâmes un autre village de la même Nation, & puis un autre de même environ deux ou trois lieux plus bas.

Il sembloit, que ces Barbares avoient envoyé des Messagers à toutes ces Nations pour les avertir de notre arrivée. Ces peuples nous firent le meilleur accueil du monde. Leurs femmes, leurs enfans, & le village tout entier nous faisoient de grandes acclamations, & nous donnoient tous les témoignages possibles de joye. Nous leur donnâmes de notre part des marques de notre reconnaissance en leur faisant des présens, qui monstroient, que nous étions venus en paix & en amitié.

Le 21. cette Nation nous mena en pyrogue chès un peuple plus avancé, dont ils nous firent connoître le nom à force de nous le répéter. C'étoient les

Tach-

es l'écorce de
gros cottonier
tre Croix, afin
it de notre ca-
sulte à six lieues
ions quittez, &
tre village de la
autre de même
enés plus bas.
es Barbares a-
ffligés à toutes
avertir de nôtre
nous firent le
nde. Leurs fem-
le village tout
e grandes accla-
moient tous les
de joye. Nous
re part des mar-
oissance en leur
monstroient, que
ix & en amitié.
on nous mena en
ple plus avancé,
noître le nom à
er. C'étoient les
Taen-

Taensa. Ils nous conduisirent donc en ce lieu-là. Ces Sauvages demeurent près d'un petit Lac, que le fleuve Metchasipi forme dans les terres. Le temps ne nous permit pas de considérer plusieurs de leurs villages, par lesquels nous passâmes.

Ces gens nous reçurent avec beaucoup plus de cérémonie que les *Akanfa*. L'un de leurs Chefs nous vint joindre sur le bord du fleuve en cérémonie. Il étoit couvert d'une robe ou couverture blanche, faite d'une écorce d'arbre, qu'ils filent en ce Pays-là. Deux de ses hommes le devançoient avec une espèce de lane ou plaque de cuivre, qui brilloit au Soleil comme de l'or. Ils reçurent nôtre Calumet de paix avec de grandes marques de joye. Leur Chef se tenoit gravement dans sa posture, & tout ce qu'il y avoit là d'hommes, de femmes & d'enfâns lui rendoient de fort grands respects aussi-bien qu'à moi. Ils baisoient les manches de mon habit de St. François, que j'ai toujours porté par-
mi

mi toutes les Nations de l'Amérique. Cela me faisoit connoître, que ces peuples avoient vû sans doute de nos Religieux parmi les Espagnols, qui habitent dans le Nouveau Mexique, parce qu'ils ont accoutumé de baiser l'habit de nôtre Ordre: mais tout cela par conjecture. Ces *Tansa* nous conduisirent avec tout nôtre équipage, pendant que deux de leurs hommes apportoient nôtre Canot d'écorce sur leur dos. Ils nous mirent dans une belle cabanne couverte de nattes de joncs plats, ou de cannes polies. Le Chef nous régala de tout ce que cette Nation pouvoit nous donner à manger, après quoi ils firent une espèce de danse, les hommes & les femmes tenans leurs bras entremêlez. Dès que les hommes avoient achevé la dernière syllabe de leurs chansons, les femmes, qui sont à demi-couvertes en ce Pays-là, chantoient alternativement d'une voix aigre & defagréable, qui nous perçoit les oreilles.

Ce Pays-là est rempli de palmiers, de lauriers sauvages, & de plusieurs
au.

ons de l'Amérique
noître, que ces peu-
s doute de nos Ré-
Espagnols, qui habi-
eau Mexique, parce
né de baiser l'habit de
tout cela par conjectu-
us conduisirent avec
e, pendant que deux
pporçoient nôtre Ca-
eu dos. Ils nous mi-
lle cabanne couverte
s plats, ou de cannes
nous régala de tout
on pouvoit nous don-
rès quoi ils firent une
es hommes & les fem-
bras entremêlez. Dès
avoient achevé la der-
leurs chansons, les
nt à demi-couvertes en
oient alternativement
& defagréable, qui
oreilles.
t rempli de palmiers,
ages, & de plusieurs
au.

autres arbres, qui sont semblables aux
nôtres de l'Europe, comme de pru-
niers, de meuriers, de pêchers, de
poiriers, de pomiers de toutes espèces.
Il y a de cinq ou six sortes de noyers,
dont les noix sont d'une grosseur ex-
traordinaire. Ils ont aussi plusieurs
fruits secs, qui sont fort gros, & que
nous trouvâmes fort bons. Il y a en-
core plusieurs arbres fruitiers, que nous
n'avons point en Europe: mais la sai-
son étoit alors trop peu avancée pour
en reconnoître le fruit: nous y vîmes
des vignes, qui étoient prêtes à fleu-
rir. En un mot l'esprit & l'humeur de
ce peuple nous parurent fort agréables.
Ils sont dociles, traitables, & capables
de raison.

Nous couchâmes parmi cette Na-
tion, & nous y reçûmes tout le bon
traitement, que l'on peut souhaiter.
Je fis mettre à nos hommes leurs plus
belles hardes, & ils s'armerent depuis
la tête jusqu'aux pieds. Je leur fis voir
un pistolet, qui tiroit quatre coups
consécutifs. L'habit de St. François,

M que

que j'avois alors avec la ceinture blanche par dessus, étoit encor presque tout neuf, lors que je partis du Fort de Creveœur. Ces Sauvages admiroient nos sandales, & la nudité de nos pieds. Tout cela, aussi bien que nôtre manière d'agir, attira également l'amour & le respect de ces gens-là, & imprima de si favorables sentimens pour nous dans leur esprit, qu'ils ne savoient quelle caresse nous faire.

Ils auroient bien voulu nous retenir avec eux, afin même de nous donner de plus fortes marques de leur estime, ils envoyèrent pendant la nuit avertir les *Korou* leurs Alliez de nôtre arrivée parmi eux. Cela fut cause, que les Chefs & les principaux d'entr'eux vinrent nous voir le lendemain, pour nous témoigner la joye qu'ils avoient de nôtre venuë chës leurs amis. Je fis écarrer un arbre de bois blanc par nos deux hommes, & ensuite nous en fimes une Croix, que nous plantâmes à douze pieds de la maison, ou grande Cabanne, où nous étions logez.

ceinture blan-
 or presque tout
 u Fort de Cre-
 admiroient nos
 de nos pieds.
 e nôtre manie-
 ent l'amour & le
 & imprima de
 pour nous dans
 avoient quelle

lu nous retenir
 e de nous don-
 ques de leur esti-
 lant la nuit aver-
 ez de nôtre arri-
 ut cause, que les
 e d'entr'eux vin-
 main, pour nous
 'ils avoient de
 rs amis. Je fis
 ois blanc par nos
 uite nous en fimes
 olantâmes à douze
 grande Cabanne.

Le

Le 22. nous quittâmes cette Nation,
 & le Chef des *Koroa* nous accompagna
 jusque dans son Village. Il est situé
 à dix lieues plus bas dans un pays fort
 agréable. On y voit du blé d'Inde d'un
 côté, & de belles prairies de l'autre.
 Nous leur présentâmes trois haches, six
 couteaux, quatre brasses de tabac de
 Martinique, quelques alènes, & de
 petits paquets d'équilles. Ils les re-
 çurent avec de grandes acclamations de
 joye. Ce Chef nous présenta un Ca-
 lunnet de paix de marbre rouge, dont
 le tuyau étoit orné de plumes de quatre
 ou cinq sortes d'oiseaux différens.

Pendant le régale, que ce Chef nous
 fit, il nous apprit avec un bâton, dont
 il fit diverses marques sur le sable, qu'il
 y avoit encore six ou sept jours de na-
 vigation jusques à la mer, laquelle il
 nous représenta comme un grand Lac,
 où l'on voyoit de grands canots de bois.

Le 23. ce Chef des *Koroa* nous voyant
 disposez à partir pour aller vers la mer,
 il fit entrer plusieurs de ses hommes
 dans deux pyrogues pour descendre le

M 2

fleuve

fleuve avec nous. Il leur avoit fait prendre des vivres avec eux, & cela nous empêchoit d'avoir aucune défiance.

Mais quand j'aperçus les trois *Chikacha*, dont j'ai parlé, qui nous suivoient chés toutes les Nations, où nous allions, j'avertis nos deux hommes de prendre garde à eux, & de voir dans nos débarquemens, s'ils ne se mettroient point en embuscade pour nous surprendre. Nous étions alors au jour de Pâques : mais nous ne pouvions point dire la Messe, faute de vin, qui nous avoit manqué dès le Fort de Crevecoeur. Nous nous retirâmes donc à l'écart de ces peuples, qui avoient toujours les yeux sur nous, afin de réciter nos prières, & de faire les fonctions de vrais Chrétiens dans ce jour solennel. J'exhortai nos hommes à la confiance en Dieu, après quoi nous nous embarquâmes à la vue de tout le Village.

Les trois *Chikacha* entrèrent dans les pyrogues des *Koron*, qui nous accompagnèrent.

pagnerent jusques à six lieues au dessous de leur Village. Là le fleuve Meschafipi se divise en deux canaux, qui forment une grande Ile, laquelle nous parût extrêmement longue. Elle peut être d'environ soixante lieues d'étendue selon les observations, que nous en fîmes en suivant le canal, qui est du côté de l'Oüest. Les *Koroa* nous obligèrent de le prendre par le signal, qu'ils nous firent. Les *Chikacha* vouloient nous faire aller par l'autre canal, qui est à l'Est. C'étoit peut-être pour avoir l'honneur de nous conduire vers neuf ou dix Nations différentes, qui sont de ce côté-là, & qui paroissoient de fort bonnes gens, comme nous le remarquâmes à notre retour.

Nous perdîmes là les Sauvages, qui nous accompagnoient, parce que leurs pyrogues ne pouvoient pas aller si vite que notre Canot d'écorce, qui étoit plus léger que ces pyrogues. Le courant de ce canal étant fort rapide, nous fîmes ce jour-là selon notre jugement trente-cinq ou quarante lieues, & nous

M 3 n'ê

270 NOUVEAU VOYAGE

n'étions pas encore au bout de cette Ile, dont nous venons de parler. Nous travertâmes le canal, & nous cabannâmes dans cette Ile, nous en partîmes le lendemain.

Le 24. après avoir encore navigé pendant près de trente-cinq ou quarante lieues, nous aperçûmes deux pêcheurs sur la rive du fleuve, lesquels prirent la fuite. Quelque temps après nous entendîmes quelques cris de guerre, & selon toutes les apparences le bourdonnement de quelque tambour. Nous apprîmes depuis, que c'étoit la Nation de *Quinipissa*, & comme nous étions dans l'appréhension des *Chikacha*, nous tenions toujours le milieu du canal, & nous poursuivions ainsi notre route avec toute la diligence possible.

Nous débarquâmes fort tard dans un Village sur le bord du fleuve. On nous a dit depuis, que c'étoit la Nation des *Tangibao*. Il y a tous les sujets du monde de croire, que ces derniers avoient été saccagez par leurs Ennemis. Nous trouvâmes dans leurs Cabannes.

VAGE

out de cette
parler. Nous
ous cabannâ-
en partâmes le

ncore navigé
ou quarante
eux pêcheurs
squels prirent
s après nous.
de guerre, &
es le bourdon-
bour. Nous
toit la Nation
e nous étions
Chikacha, nous
eu du canal,
si nôtre route
ossible.

rt tard dans un
uve. On nous
la Nation des
les sujets du
ces derniers a-
leurs Enne-
dans leurs Ca-
bannes.

DANS L'AMERIQUE SEPT. 271

bannes dix hommes tuez à coups de flèches. Cela nous obligea de sortir promptement de leur Village, & de traverser le fleuve en avançant toujours nôtre chemin vers le grand canal. Nous cabannâmes le plus tard que nous pûmes sur le bord du fleuve, où nous fîmes promptement du feu avec le bois flotté, que nous trouvâmes sur le rivage. Nous fîmes cuire en suite nôtre blé d'Inde en farine, & nous l'assaisonnâmes de viande boucannée après l'avoir pilée.

Le 25. les dix Sauvages, tuez à coups de flèches, nous ayant donné de l'inquietude pendant toute la nuit, nous nous embarquâmes à la petite pointe du jour, & après une navigation, qui fut encore plus longue que celle du jour précédent, nous arrivâmes à une pointe, où le fleuve se divise en trois canaux. Nous passâmes en diligence par celui du milieu, qui étoit très-beau & fort profond; l'eau y étoit *Somache*, ou à demi salée, & trois ou quatre lieues plus bas nous la trouvâmes entièrement salée. Pousant encore un peu plus avant nous découvri-

M 4

mes

mes la mer, ce qui nous obligea d'abord de nous mettre à terre à l'Est du fleuve Mefchafipi.

CHAPITRE XXXIX.

Raisons, qui nous obligerent de remonter le fleuve Mefchafipi sans aller plus loin vers la mer.

NOs deux hommes craignoient extrêmement d'être pris par les Espagnols du Nouveau Mexique, lesquels sont à l'Oüest de ce fleuve. Ils étoient dans une peine étrange, & ils me disoient à tous momens, que si malheureusement ils venoient à tomber entre les mains des Espagnols de ce Continent, ils ne reveroient jamais l'Europe. Je ne leur disois pas tout ce que je pensois. Nos Religieux ont vingt-cinq ou trente Provinces dans l'Ancien & dans le Nouveau Mexique. Ainsi quand j'eusse été pris, je ne pouvois en avoir que de la consolation, & la joye de
finir

VOYAGE

obligea d'a-
re à l'Est du

XXXIX.

gerent de re-
schaspi sans
la mer.

raignoient ex-
is par les Espa-
ique, lesquels
ve. Ils étoient
, & ils me di-
que si malhû-
à tomber entre
ls de ce Conti-
jamais l'Euro-
is tout ce que
eux ont vingt-
s dans l'Ancien
exique. Ainsi
e ne pouvois en-
on, & la joye de
finir

DANS L'AMERIQUE SEPT. 273.

finir mes jours parmi mes confreres dans un pays aussi charmant que celui-là. J'aurois été garenti par là d'une infinité de hazards, & de tous les dangers, que j'ai eus à esluier depuis. J'aurois même insensiblement passé mes jours en travaillant à mon Salut dans un pays, que l'on peut appeller avec raison les délices de l'Amérique : mais l'embarras extraordinaire de nos hommes me fit prendre une autre résolution.

Je ne fais pas profession d'être Mathématicien : cependant j'avois appris à prendre les hauteurs par le moyen de l'Astrolabe. Monsieur de la Salle n'avoit eu garde de me confier cet instrument pendant que nous étions ensemble, parce qu'il vouloit se réserver l'honneur de toutes choses. Nous avons pourtant connu du depuis, que ce fleuve Meschafipi tombe dans le Golfe de Mexique entre le 27. & le 28. degré de latitude, & comme on le croit, dans l'endroit, où toutes les Cartes marquent la Rio Escondido, qui veut dire, *Riviere cachée.* La Riviere

M. 5

de

de la Magdeleine est entre cette riviere, & les mines de Sainte Barbe du Nouveau Mexique.

Cette embouchure du Meschasipi est éloignée d'environ trente lieues de *Rio bravo*, de soixante lieues de *Palmas*, de 80. ou 100. lieues de *Rio de Panuco* sur la côte la plus prochaine des habitations des Espagnols. Suivant cela nous avons jugé par le moyen de la boussole, qui nous a toujours été fort nécessaire pendant toute notre Découverte, que la Baye du St. Esprit étoit au Nord-Est de cette embouchure.

Pendant toute notre route depuis l'embouchure de la riviere des Illinois, qui entre dans Meschasipi, nous avons presque toujours navigé au Sud, & au Sud-Ouest jusques à la mer. Ce fleuve serpente en plusieurs endroits, & il est presque par tout d'une lieue de largeur. Il est fort profond, & n'a point de bancs de sable. Rien n'en empêche la navigation, & les Navires même les plus considérables peuvent y entrer sans peine. On estime, que ce fleuve
a plus

tre cette rivie-
re Barbe du

le Meschafipi est
de plus de huit cens lieuës de Rio
de *Palmas*,
de *Rio de Panu-*
ochaine des ha-
s. Suivant cela
oyen de la beuf-
urs été fort ne-
notre Découver-
Esprit étoit au
ouchure.

re route depuis
ere des Illinois,
ipi, nous avons
é au Sud, & au
a mer. Ce fleu-
s endroits, & il
une lieuë de lar-
nd, & n'a point
ien n'en empé-
es Navires même
peuvent y entrer
e, que ce fleuve
a plus

DANS L'AMERIQUE SEPT. 275

a plus de huit cens lieuës d'étenduë dans
les terres depuis sa source jusques à la
mer, en y comprenant les détours,
qu'il fait en serpentant. Son embou-
chure est à plus de trois cens quarante
lieuës de celle de la riviere des Illinois.
Au reste parce que nous avons navigé
d'un bout à l'autre de ce fleuve en le re-
montant, nous en décrivons la source
dans la suite.

Les deux hommes, qui m'accom-
paignoient, avoient bien de la joye, de
même que moi, d'avoir esluë les fati-
gues de notre Voyage. Cependant ils
avoient du chagrin d'ailleurs de n'avoir
pas amassé des pelleteries pour les mar-
chandises, que nous avions cachées.
D'ailleurs ils étoient sans cesse dans la
crainte d'être pris par les Espagnols. Ils
ne me donnerent donc pas le temps,
que j'aurois bien souhaité, pour obser-
ver exactement l'endroit, où nous é-
tions alors. Ils ne volurent jamais tra-
vailler avec moi à la construction d'une
petite Cabanne, que nous eussions cou-
verte avec des herbes séches des pré-
ries.

ries. Mon dessein étoit d'y laisser une lettre écrite de ma main, & cachetée, pour la faire tomber entre les mains des gens du pays. Cela m'obligea, de peur de les irriter, de leur dire, que nous ferions toute la diligence possible pour remonter le fleuve vers le Nord, où ils pourroient facilement troquer leurs marchandises. Je leur faisois toujours espérer, que je contribuerois en toutes choses à leur bonheur.

Tout ce que je pus obtenir d'eux, avant que de remonter Méschafipi, fut, qu'ils écarrent un arbre de bois dur, dont nous fîmes une Croix d'environ dix ou douze pieds de haut, que nous enfonçâmes ensuite dans la terre, laquelle par bonheur étoit d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom, & celui des deux hommes, qui étoient avec moi, avec un récit succinct de nos qualités, & du sujet de notre Voyage. Après quoi nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques Hymnes propres à notre dessein, comme le *Vexilla Regis* & autres, & ensuite nous partîmes.

d'y laisser une
 & cachetée,
 entre les mains
 la m'obligea de
 leur dire, que
 diligence possible
 vers le Nord,
 ilement troquer
 leur faisois tou-
 contribucrois en
 bonheur.
 obtenir d'eux, a-
 Meschafipi, fut,
 arbre de bois dur,
 Croix d'environ
 e haut, que nous
 dans la terre, la-
 it d'une argile fer-
 Nous y attachâ-
 mon noin, & ce-
 , qui étoient avec
 accint de nos qua-
 notre Voyage. A-
 nt mis à genoux,
 ques Hymnes pro-
 comme le *Vexilla*
 uite nous partimes,

Pendant le séjour, que nous fimes
 à l'embouchure de Meschafipi, nous
 n'aperçûmes ame vivante. Ainsi nous
 n'avons pû savoir, s'il y a des peuples,
 qui habitent sur le bord de la mer. Nous
 ne couchions pendant ce temps-là qu'à
 la belle étoile, comme pendant tout le
 reste du Voyage, lors qu'il ne pleuvoit
 point. Mais pendant la pluye nous nous
 couvriions de nôtre Canot, que nous
 posions renverté sur quatre fourches.
 Ensuite nous y attachions des écorces
 de bouleau, que nous dérouliions, les
 pendant plus bas que nôtre Canot, pour
 nous mettre à l'abri de la pluye.

Nous partimes enfin le 1. d'Avril;
 parce que nos vivres commençoient
 à diminuer. Il est fort remarquable,
 que pendant toute cette navigation
 Dieu nous préserva hûreusement pour
 nous des crocodiles, que l'on trouve
 en abondance dans ce fleuve Mescha-
 fipi, sur-tout en approchant de la mer.
 Ils sont fort à craindre, quand on n'est
 pas soigneusement sur ses gardes. Nous
 ménagions nôtre blé d'Inde le plus

qu'il nous étoit possible, parce que le bas fleuve est extrêmement bordé de cannes, & que les débarquemens sont fort incommodés. Nous n'osions donc chasser, parce que cela nous auroit trop fait perdre de temps.

Au reste notre Canot n'étant chargé que de peu de vivres, & de quelques petis présens, il ne prenoit ordinairement que deux ou trois poüces d'eau. Par ce moyen en approchant de la terre le plus qu'il nous étoit possible, nous évitions les courans & la rapidité du fleuve. Nous fîmes tant de diligence pour éviter les surprises, que nous nous rendîmes au Village des *Tangibao*: mais parce que nous avions toujours dans l'esprit ces hommes tuez à coups de flèches, que nous avions vûs dans leurs Cabannes, en y passant la première fois, nous nous contentâmes de manger de nôtre farine de blé d'Inde détrempee dans de l'eau, & nous avions par dessus cela de la viande de taureau sauvage boucannée, que nous trempions dans de l'huile d'ours, que nous con-

possible, parce que le
 extrêmement bordé de
 des débarquemens font.
 s. Nous n'osions donc
 ne cela nous auroit trop
 mps.
 e Canot n'étant chargé
 vivres, & de quelques
 ne prenoit ordinaire-
 ou trois pûces d'eau.
 a approchant de la terre
 s étoit possible, nous
 rans & la rapidité du
 fimes tant de diligence
 rprises, que nous nous
 lage des *Tangibao*: mais
 avions toujours dans
 nmes tuez à coups de
 s avions vûs dans leurs
 passant la première fois,
 tentâmes de manger
 de blé d'Inde détrem-
 u, & nous avions par
 viande de taureau sau-
 e, que nous trempions
 d'ours, que nous con-
 ser-

servions pour cela dans des vessies, afin
 d'avaler plus aisément cette chair dessé-
 chée. Après avoir fait les prières du
 soir, nous navigâmes toute la nuit avec
 un gros morceau de *Tondre*, ou de mé-
 che allumée pour faire fuir les croco-
 diles, qui pouvoient se rencontrer sur
 notre route, parce qu'ils craignent ex-
 trêmement le feu.

Le lendemain 2. Michel Ako nous
 fit remarquer dès la pointe du jour en
 avançant sur notre route, qu'il yavoit
 une fort grande fumée, qui n'étoit
 pas fort loin de nous. Nous crûmes,
 que c'étoient les *Quimpitia*, & nous
 apperçûmes quelque temps après quatre
 femmes chargées de bois, qui dou-
 bloient le pas pour arriver avant nous
 à leur Village: mais nous les passâ-
 mes à force de ramer. Je tenois à la
 main le Calumet de paix, que les Sau-
 vages nous avoient donné. Notre Pi-
 card du Gay ne pût s'empêcher de
 tirer un coup de fusil sur une bande
 d'outardes, qui paroissoient dans les
 roseaux. Ces quatre femmes Sauvages
 ayant

ayant ouï le coup jetterent leur bois à terre, & s'étant mises à courir de toute leur force, elles furent plutôt que nous au Village, où elles mirent tout en allarme.

Les Sauvages effrayez de tout cela, parce qu'ils n'avoient jamais vû d'armes à feu, se mirent à fuir. Ils croyoient que c'étoit le tonnerre, ne comprenant pas, comment il se peut faire, qu'un morceau de bois avec du fer, qu'ils voyent entre les mains des Européens, jette du feu, & aille tuer du monde bien loin. Ces Barbares donc, tout armez qu'ils étoient à leur maniere, ne laissèrent pas de se sauver en grande confusion. Cela m'obligea de mettre pied à terre, & de montrer le Calumet de paix, qui étoit le symbole de nôtre alliance avec eux. Nous montâmes donc dans leur Village avec eux, & ils nous firent apprêter un repas à leur mode.

Dans le même temps ils firent avertir leurs voisins de nôtre arrivée. Comme nous étions occupez à prendre nôtre refection dans le plus grand de leurs

ap.

ent leur bois à
courir de tou-
nt plutôt que
es mirent tout

z de tout cela,
amais vû d'ar-
fuir. Ils croyo-
erre, ne com-
il se peut faire,
ce du fer, qu'ils
des Européens,
tuer du monde
s donc, tout ar-
ur maniere, ne
er en grande con-
de mettre pied
r le Calumet de
oole de nôtre al-
montâmes donc
eux, & ils nous
as à leur mode.
ps ils firent aver-
re arrivés. Com-
ez à prendre nô-
us grand de leurs
ap.

appartemens, nous vîmes entrer à la fi-
le plusieurs Sauvages, qui nous fai-
soient tout le bon accueil, dont ils pou-
voient s'aviser. Peu s'en fallut, que
nos deux hommes ne demeurassent avec
cette Nation. Il n'y eut que les mar-
chandises, que nous avions cachées,
qui les obligèrent de quitter ces peu-
ples. Et c'est aussi le motif secret, que
j'avois eu de les faire cacher, afin que
nos hommes ne pensassent qu'à faire
nôtre route. Ces derniers Sauvages nous
ayant donné autant de vivres, que nous
voulûmes, nous les quittâmes après
leur avoir fait quelques présens.

Nous partîmes le 4. d' Avril, & nous
faisons beaucoup de diligence dans nô-
tre Voyage, parce que nous avions
pris des forces. Nous arrivâmes aux
Koroa. Ces peuples ne furent pas sur-
pris de nôtre arrivée comme la premie-
re fois. Ils nous reçurent d'une ma-
niere tout extraordinaire. Ils porterent
nôtre Canot en triomphe sur leurs
épaules. Il y avoit douze ou quinze
hommes, qui marchoit devant nous
ca

en dansant avec des bouquets de plumes à la main. Toutes les femmes du Village suivoient avec les enfans, dont les uns me tenoient par la ceinture de laine blanche, que je portois en cordon de St. François: les autres me prenoient par le manteau, ou par l'habit. Ils en faisoient de même à nos deux hommes, & ils nous conduisirent ainsi à l'appartement, qui nous étoit destiné.

Ils ornerent ce lieu de nattes de joncs peints de deux couleurs, & de couvertures blanches filées fort proprement avec de l'écorce d'arbre, comme nous l'avons déjà remarqué. Après que nous nous fûmes rassasiés de tout ce que ces peuples nous avoient présenté pour nous régaler, ils nous laisserent en liberté de nous reposer tranquillement pour nous délasser. Nous fûmes surpris de voir en ce lieu, que le blé d'Inde, qui n'étoit qu'à deux pieds de terre, lors que nous passâmes la première fois parmi ce peuple, étoit déjà en lait, & bon à manger. Nous apprîmes par les Nations

voit-

voit
rit e
aussi
terr
pou

Da

N
fair
me
con
ren
dic
soi
du
ter
de
au
ga

ouquets de plû-
s les femmes du
les enfans, dont
r la ceinture de
ortois en cordon
utres me preno-
ou par l'habit.
ême à nos deux
onduisirent ainsi
i nous étoit de-

de nattes de joncs
rs, & de couver-
ort proprement a-
rc, comme nous
Après que nous
de tout ce que ces
présenté pour nous
erent en liberté de
lement pour nous
es surpris de voir
é d'Inde, qui n'é-
de terre, lors que
emière fois parmi
a en lait, & bon à
mes par les Nations
voi-

voisines de leur climat, que ce blé mû-
rit en 60. jours. Nous y remarquâmes
aussi d'autre blé, qui étoit déjà hors de
terre à la hauteur de trois ou quatre
pouces.

CHAPITRE XL.

Départ de Koroa sur le fleuve Meschafpi.

Nous partîmes de Koroa le lende-
main 5. Avril, & si j'eusse pu
faire entendre raison à nos deux hom-
mes, je n'eusse pas manqué de prendre
connoissance de plusieurs nations diffé-
rentes, qui habitent sur la côte Meri-
dionale de ce fleuve: mais ils ne pen-
soient qu'à se rendre vers les Nations
du Nord pour ramasser toutes les pelle-
teries, qu'ils pourroient, en échange
des marchandises, qu'ils avoient laissées
au dessous des Akanfa. L'avidité du
gain les emporta, & je fus contraint
de

de les suivre, parce qu'il n'y avoit pas lieu de rester seul parmi tant de Nations éloignées de l'Europe. Il me fallut donc prendre patience, & faire bonne mine. Quelques efforts, que je fis pour leur persuader, qu'il falloit préférer le bien public aux avantages des particuliers, ils l'emportèrent sur moi, & je fus obligé de me rendre, ne pouvant pas faire autrement. Nous ne pûmes arriver aux *Taensa* que le 7. Avril.

Ces Sauvages avoient déjà reçu des Couriers, qui les avoient avertis de notre retour. Cela fut cause, qu'ils firent venir plusieurs de leurs voisins, qui habitoient dans la profondeur des terres de l'Est & de l'Ouest, afin d'avoir quelques-unes de nos marchandises, s'il étoit possible, parce que ces Barbares ne se peuvent lasser de les admirer. Ils en ont envoyé à plusieurs autres Nations plus avancées, avec lesquelles ils ont alliance.

Ils firent tous leurs efforts pour nous retenir chés eux. Ils nous offrirent l'un
de

il n'y avoit pas
ant de Nations
Il me fallut
& faire bonne
ts, que je fis
qu'il falloit pré-
x avantages des
rterent sur moi,
rendre, ne pou-
nt. Nous ne pû-
s que le 7. A-

nt déjà reçu des
nt avertis de nô-
cause, qu'ils fi-
leurs voisins, qui
ondeur des terres
st, afin d'avoir
marchandises, s'il
que ces Barbares
e les admirer. Ils
sieurs autres Na-
avec lesquelles ils
s efforts pour nous.
nous offrirent l'un
de

DANS L'AMERIQUE SEPT. 285.

de leurs meilleurs logemens pour nôtre
usage, & des Calumets de marbre noir,
rouge, & jalpé: mais nos hommes
avoient le cœur tourné vers le lieu, où
ils avoient caché leurs marchandises, de
forte qu'ils n'eurent aucun égard à tou-
tes leurs offres. Ils me dirent donc,
qu'il falloit absolument partir. Si j'a-
vois eu avec moi tout ce qui m'étoit
nécessaire, comme j'avois ma Chapel-
le portative, je serois resté parmi ces
bons peuples, qui me témoignent
une amitié si cordiale: mais on a dit
il y a long-temps, que nos compagnons
sont souvent nos maîtres. Je fus donc
obligé de suivre le sentiment de nos
hommes.

Nous nous embarquâmes le 8. d' A-
vril, & quelques *Taensa* vinrent nous
conduire dans leurs pyrogues les plus
légères, parce qu'ils ne pouvoient pas
ramer assez fort pour suivre nôtre Ca-
not d'écorce avec les autres. Quelques
efforts même qu'ils firent avec leurs
perches, ils ne purent aller assez vite.
Ainsi ils furent obligés de nous quit-
ter,

ter, & de nous laisser prendre le devant. Nous leur jettâmes deux brasses de tabac de Martinique pour les obliger de se souvenir de nous, & ces Sauvages en nous quittant admiroient, comment nous pouvions tuer trois ou quatre canards d'un seul coup de fusil, ce qui leur faisoit faire des huées, & des cris d'étonnement. Après que nos deux hommes les eurent saluez à grands coups de chapeau, ils redoublèrent leurs efforts à ramer, pour faire connoître à ces Barbares, qu'ils étoient capables de quelque chose de plus, que ce qu'ils leur avoient vû faire.

Le 9. nous arrivâmes aux *Akanfa* environ à deux heures de Soleil. Il nous sembloit, qu'après avoir été reçûs avec tant d'humanité de toutes ces Nations, qui meritent mieux le nom de peuples humains que de Barbares par leur douceur admirable, nous n'avions aucun sujet de crainte ni de défiance, & que nous étions en aussi grande sûreté parmi eux, que si nous eussions voyagé dans les villes de Hollande, dans
les-

VOYAGE

prendre le de-
les deux brasses
pour les obli-
us, & ces Sau-
miroient, com-
r trois ou qua-
up de fusil, ce
huées, & des
près que nos
saluez à grands
oublèrent leurs
ire connoître à
ient capables de
que ce qu'ils

nes aux *Akanfa*
e Soleil. Il nous
oir été reçûs a-
toutes ces Na-
ieux le nom de
de Barbares par
, nous n'avions
ni de défiance,
aussi grande fi-
si nous eussions
e Hollande, dans
les.





les
ne
qu
avi
ho
les
des
nô
me
leu
di
di

fle
qu
L
en
de
en
tr
m
pe
no
no
m
pe

lesquelles on n'a rien à craindre. Nous ne fûmes pourtant pas sans inquiétude, quand nous fûmes à l'endroit, où nous avions caché les marchandises de nos hommes. Les Sauvages avoient brûlé les arbres, sur lesquels nous avions fait des Croix pour reconnoître l'endroit de notre cache. D'abord nos deux hommes pâlirent dans la crainte, qu'on ne leur eût enlevé leur trésor. Ils ne perdirent point de temps, & coururent en diligence vers le lieu de question.

Pour moi je restai sur le bord du fleuve pour regommer notre Canot, qui prenoit eau par plusieurs endroits. Le Picard du Gay me vint retrouver en diligence pour le rejouir avec moi, de ce qu'ils avoient retrouvé la cache en bon état. Il me dit avec de grands transports de joye, que tout y étoit de même, que nous l'avions laissé. Cependant afin que les *Akansa*, qui venoient à nous à la file, ne vissent point nos hommes occupez à découvrir leurs marchandises, je pris le Calumet de paix, & je les arrêtai à fumer. C'est

une

une loi inviolable parmi eux de fumer dans une conjoncture pareille, parce que si on le refusoit, on courroit risque d'être massacré par les Sauvages, qui ont une extrême vénération pour le Calumet.

Pendant que j'amusois les Sauvages, nos deux hommes vinrent prendre le Canot, que j'avois regommé, & ils y remirent adroitement les marchandises, qu'ils avoient tirées de leur cache, & ensuite ils vinrent me prendre au lieu, où j'étois avec les Sauvages. Je les entretenois par signes, en marquant mes pensées sur le sable, que je tâchois de leur faire comprendre par là. Je ne faisois pas un mot de leur langue, qui est toute différente de celle des peuples, avec qui nous avons conversé avant & depuis ce Voyage.

Nous remontâmes le fleuve fort gayement. Nous navigions à force de rames avec tant de vitesse, que les *Akansâ*, qui marchoient par terre, étoient obligez de doubler le pas pour nous suivre. L'un d'entr'eux, plus alerte que

de parmi eux de fumer
de même pareille, parce
qu'il étoit, on courroit rui-
né par les Sauvages, qui
ont une vénération pour le

Parfois les Sauvages,
nous vinrent prendre le
nom de regominc, & ils y re-
ceurent les marchandises,
cachées de leur cache, &
me firent prendre au lieu,
des Sauvages. Je les en-
tendis, en marquant mes
sentiments, que je tâchois de
rendre par là. Je ne sa-
vois de leur langue, qui est
différente de celle des peuples,
nous conversâmes avant &
après.

Entendant le fleuve fort
rapide navigions à force de
rames de vitesse, que les A-
lgonquins par terre, étoient
doublés le pas pour nous
d'entr'eux, plus alerte
que

que les autres, courut au Village, où
nous fûmes reçus avec plus de marques
de joye encore, qu'ils n'avoient fait la
premiere fois. Tout cela se faisoit de
leur part dans la vûe de profiter de nos
marchandises, qui passent pour de gran-
des richesses parmi ces peuples.

Il seroit inutile de décrire toutes les
circonstances de ce qui se passa dans les
dances, & dans les festins, que nous
fîmes ces Sauvages. Nos deux hom-
mes voyant qu'ils ne pouvoient point
s'enrichir avec ces peuples par le com-
merce de pelletteries, parce qu'ils n'ont
jamais trafiqué avec les Européens, &
qu'ils ne se foucient ni de Castor, ni
de peaux de bêtes fauves, dont ils ne
connoissent point l'usage, me pré-
ferent de me rendre en diligence vers
les Nations du Nord, où ils espéroient
de trouver de ces marchandises en abon-
dance. Et en effet les Sauvages, qui habi-
tent vers la source du fleuve Meshafipi,
commençoient d'aller en traite du côté
du Lac Supérieur chés les peuples, qui
ont commerce avec les Européens. Nous

Nous laissâ-

laissâmes des marques de nôtre amitié aux *Akanfa* par quelques présens, que nous leur fîmes.

Nous partîmes le 1. d'Avril, & dans l'espace d'environ soixante lieuës de navigation nous ne trouvâmes aucun Sauvage *Chikacha*, ni *Messorite*. Apparemment ils étoient tous à la chasse avec leurs familles, ou peut-être étoient-ils en fuite par la crainte, qu'ils avoient de la Nation des preries, qui sont appellez *Tintouba* par les habitans de ces Contrées. Ce sont leurs Ennemis jurez.

Nous n'en fîmes que plus hûreux pendant nôtre route, parce que nous ttouvions par tout du gibiet en abondance. Cependant avant que d'arriver à l'endroit, où la Riviere des Illinois se jette dans le dit fleuve, nous trouvâmes une bande de Sauvages *Messorites*, qui venoient du haut du fleuve. Mais comme ils n'avoient point de pyrogues pour venir à nous, nous traversâmes à l'autre bord du côté de l'Est, & de peur d'être surpris pendant la nuit,

nous

YAGE

notre amitié
présens, que

Avril, & dans
de lieues de
sans aucun
Messorite. Ap-
nous à la chasse
n'ont-été étoient-
qu'ils avoient
qui sont ap-
habitans de ces
s Ennemis ju-

plus hûreux
parce que nous
n'abondent en abon-
dant que d'arri-
rière des Illinois
ve, nous trou-
vages Messori-
aut du fleuve.
point de py-
ous, nous tra-
du côté de l'Est,
pendant la nuit,
nous

DANS L'AMERIQUE SEPT. 291

nous ne nous arrêtâmes en aucun lieu.
Nous nous contentâmes donc de man-
ger de la farine de blé d'Inde rôti, &
de la viande boucannée, parce que
nous n'osions faire du feu, de peur d'être
découverts par quelque embuscade
de Sauvages, qui nous auroient sans
doute massacrez, nous prenant pour En-
nemis, avant que de nous reconnoître.
Cette précaution nous fit hûreusement
éviter le danger, que nous aurions cou-
ru sans cela.

J'avois oublié, pendant que je voya-
geois sur le fleuve Meschafipi, de rap-
porter, ce que les Illinois nous avoient
souvent dit, & que nous prenions pour
des contes faits à plaisir. C'est qu'à peu
près vers l'endroit, appelé dans la Carte
le Cap de S. Antoine, assez près de la Na-
tion des Messorites, on y voit des Tritons
& des Monstres marins dépeints, que les
hommes les plus hardis n'osent regar-
der, parce qu'il y a de l'enchantement,
& quelque chose de surnaturel. Ces
prétendus monstres affreux ne sont dans
le fonds qu'un cheval assez mal peint

avec du Matachia de couleur rouge, & quelques bêtes fauves griffonnées par les Sauvages, qui ajoutent qu'on ne fauroit y atteindre. Mais si nous n'avions point été pressés pour éviter quelque surprise des Barbares, il nous étoit facile de les toucher; car le dit Cap de St. Antoine n'est point si escarpé, ni si élevé que la chaîne des montagnes, qui sont du côté du Saut de Saint Antoine de Padoué, qui est vers la source du Meschafipi. Ces Barbares ajoutoient de plus que le rocher, où ces montres étoient peints, étoit tellement escarpé, que les passans n'y pouvoient aller. Et en effet la tradition commune parmi ces peuples est, qu'il y eut autrefois plusieurs Miamis noyez dans cet endroit du fleuve Meschafipi, parce qu'ils étoient vigoureusement poursuivis par les Matfigamea. Depuis ce temps-là les Sauvages, qui passent par cet endroit, ont accoutumé de fumer, & de présenter du tabac à ces Marmoufets, qui sont peints fort grossièrement, & cela, disent-ils, pour appaiser le *Mani-*

ton,

D
ton,
quins
prit m
lent C
oelerie
ignor
Pe
dit,
été s
avoit
da, p
de ce
avoit
ce q
spag
j'ai
le d
rent
gere
pou
cha
le r
Car
lui
il a
C

leur rouge, & rissonnées par tent qu'on ne mais si nous n'a- z pour éviter bares, il nous é- ; car le dit Cap s'ent si escarpé, ne des monta- u Saut de Saint st vers la source barbares ajoûto- er, où ces mon- dit tellement ef- n'y pouvoient dition commu- , qu'il y eut au- noyez dans cet schafipi, parce sement poursui- Depuis ce temps- issent par cet en- de fumer, & de es Marmousets, ossièrement, & appaiser le *Mani-*

ton,

DANS L'AMERIQUE SEPT. 293

ton, qui selon le langage des Algon- quins, & de l'Acadie, signifie un es- prit malin, ce que les Iroquois appel- lent *Oikon*, qui est une espece de sor- cellerie, & d'esprit méchant, dont ils ignorent la malignité.

Pendant que j'étois à Quebec, on me dit, que le Sieur Jolliet avoit autrefois été sur ce fleuve Meschafipi, & qu'il avoit été obligé de retourner en Cana- da, parce qu'il n'avoit pu passer au delà de ces montres, en partie parce qu'il en avoit été effrayé, & en partie aussi par- ce qu'il craignoit d'être pris par les E- spagnols. Mais je dois dire ici, que j'ai voyagé en Canot fort souvent avec le dit Sieur Jolliet sur le fleuve S. Lau- rent, & même dans des temps fort dan- gereux à cause des grands vents, dont pourtant nous étions hûreusement é- chapez au grand étonnement de tout le monde, parce qu'il étoit très-bon Canoteur. J'ai donc eu occasion de lui demander bien des fois, si en effet il avoit été jusques aux *Akanfa*.

Cet homme, qui avoit beaucoup de

de considération pour les Jesuites , qui étoient Normands de Nation (parce que son père étoit de Normandie) m'a avoué , qu'il avoit souvent ouï parler de ces Monstres aux Outaouiats , mais qu'il n'avoit jamais été jusque là , & qu'il étoit resté parmi les Hurons & les Outaouiats pour la traite des Castors & des autres pelleteries. Mais que ces peuples lui avoient souvent dit , qu'on ne pouvoit descendre ce fleuve à cause des Espagnols , qu'on lui avoit extrêmement fait appréhender. J'ai ajouté beaucoup de foi à ce discours du Sieur Jolliet , parce qu'en effet dans toute nôtre route sur le fleuve Meschafipi , nous n'avons trouvé aucune marque , qui nous pût faire connoître , que les Espagnols ayent accoutumé d'y voyager , comme nous le ferons voir dans nôtre second Tome.

CHA-

Descr
M
bor
qu
te
pl
qu

Q
bord
plein
trou
rante
côte
mod
fleu
rier
plus
long
ne p
On

les Jésuites, qui
Nation (parce
Normandie) n'a
peut ouï parler
Algonquiens, mais
jusque là, &
les Hurons & les
de des Castors

Mais que ces
ont dit, qu'on
fleuve à cause
qui avoit extré-
mité. J'ai ajouté
l'écoulement du Sieur
dans toute
le Meschafipi,
aucune marque,
autre, que les
nommé d'y voya-
geons voir dans

CHA-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 295

CHAPITRE XLI.

*Description de la beauté du fleuve
Meschafipi : des terres, qui le
bordent de part & d'autre, &
qui sont d'une beauté ravissan-
te : & des mines de cuivre, de
plomb, & de charbon de terre,
qu'on y trouve.*

QUAND on est arrivé à 20. ou 30.
lieues au dessous des *Maroa*, les
bords de ce fleuve Meschafipi sont
pleins de cannes jusques à la mer. On
trouve cependant environ trente ou qua-
rante endroits, où il y a de très-beaux
côteaux avec des débarquemens com-
modes & spatieux. L'inondation du
fleuve ne s'étend pas bien loin, & der-
rière ces bords noyez, on découvre les
plus beaux pays du monde pendant la
longueur de deux cens lieues. Nous
ne pouvions nous lasser de les admirer.
On nous a assuré, qu'en largeur ce

N 4 font

font de vastes campagnes, où on trouve des terres admirables bordées de fois à autre par des côteaux extrêmement agréables, par des bois de haute futaye, & par plusieurs bocages, où l'on peut aller commodément à cheval, parce que les chemins sont fort nets, & qu'on n'y trouve aucun embarras.

Ces petites forêts bordent tout de même les rivières, qui coupent ces campagnes en divers lieux, & qui sont fort abondantes en poisson, de même que le fleuve Meschafipi. Au reste les crocodiles y sont fort à craindre, quand on se néglige. Les Sauvages disent, qu'ils entraînent par fois ceux de leurs gens, qu'ils peuvent surprendre. Cependant cela arrive assez rarement, car après tout il n'y a point d'animal, quelque féroce qu'il soit, qui ne craigne l'homme.

Les campagnes de ces vastes pays sont pleines de toute sorte de gibier & de venaison. On y trouve des taureaux sauvages, des cerfs, des chevreuils, des ours, des poules d'Inde,

des

nes, où on trouve
des bordées de bois
très extrêmement
de haute futaye,
où l'on peut
cheval, parce que
t nets, & qu'on
barras.

bordent tout de
qui coupent ces
eux, & qui font
oison, de même
pi. Au reste les
à craindre, quand
Sauvages disent,
sois ceux de leurs
surprendre. Ces
ssez rarement, car
t d'animal, quel-
, qui ne craigne

de ces vastes pays
sorte de gibier &
trouve des tau-
s cerfs, des che-
s poules d'Inde,
des

DANS L'AMERIQUE SEPT. 297

des perdrix, des cailles, des perroquets,
des bécassies, des tourterelles, des pi-
geons ramiers, des castors, des lou-
tres, des martes, & des chats sauva-
ges, pendant plus de cent cinquante
lieuës. Nous n'avons pourtant point
remarqué, qu'on voye des castors en
approchant de la mer. Nous espérons
de parler de tout ces animaux, que nous
avons trouvez dans nôtre route, & d'en
faire un plus grand détail. Cependant
nous avons crû, que pour faire plaisir
au Lecteur, il en falloit décrire quel-
ques-uns des moins connus.

Il y a un petit animal, dont j'ai dé-
ja fait mention en passant, qui est assez
semblable à un rat pour la figure. Il
est aussi gros qu'un chat, & a le poil
argenté, mêlé de noir. Sa queue est
sans poil, grosse comme un bon doigt,
environ d'un pied de longueur, de la-
quelle il se sert pour se pendre aux bran-
ches d'arbres. Il a sous le ventre une
espece de sac, dans lequel il porte ses
petis, quand on le poursuit.

Il n'y a point de bête farouche dans

N 5 tout

tout ce pays-là , qui soit dangereuse
 pour les hommes. Celles, qu'on ap-
 pelle *Michibichi*, n'attaquent jamais
 l'homme, quoi qu'elles devorent tou-
 tes les bêtes, quelques fortes qu'elles
 puissent être. La tête en est assez sem-
 blable à celle d'un loup cervier, mais
 elle est beaucoup plus grosse. Elles ont
 le corps long, aussi grand que celui d'un
 chevreuil, mais beaucoup plus menu.
 Leurs jambes sont aussi plus courtes, &
 elles ont les pattes comme celles d'un
 chat, mais beaucoup plus grosses. Les
 griffes en sont fortes & longues, & el-
 les s'en servent pour tuer les bêtes,
 qu'elles veulent dévorer. Elles en man-
 gent quelque peu après les avoir attra-
 pées, & ensuite elles les emportent sur
 leur dos, & les cachent sous des feuil-
 les, sans que les autres bêtes carnassie-
 res y touchent ordinairement. Leur
 peau & leur queue ressemblent assez
 à celles du lion, dont elles ne diffèrent
 qu'en grosseur à la réserve de la tête,
 qui est celle d'un loup cervier.

Dans les terres, qui sont à l'Ouest
 de

de c
 mau
 Sau
 déci
 piec
 C
 arb
 con
 les
 ser
 dre
 d'a
 ble
 till
 cot
 Sa
 gu
 lon
 Ne
 Vi
 pi
 da
 co
 av
 vr
 fa

soit dangereuse
elles, qu'on ap-
attaquent jamais
les devorent tou-
es fortes qu'elles
e enest assez fem-
up cervier, mais
grosse. Elles ont
nd que celui d'un
coup plus menu.
si plus courtes, &
omme celles d'un
plus grosses. Les
& longues, & el-
r tuer les bêtes,
rer. Elles en man-
rès les avoir attra-
les emportent sur
ent sous des feuil-
res bêtes carnassie-
nairement. Leur
ressemblent assez
nt elles ne different
refervé de la tête,
oup cervier.
qui sont à l'Oüest
de

DANS L'AMERIQUE SEPT. 299

de ce fleuve Meschafipi, il y a des ani-
maux, qui portent les hommes. Les
Sauvages nous en ont montré des pieds
décharnez. Ce sont assurément des
pieds de cheval.

On trouve dans tous ces pays-là des
arbres de toutes les especes, que nous
connoissons, & qui sont propres à tous
les usages, ausquels on les veut faire
servir. On y voit les plus beaux ce-
dres du monde, & une autre espece
d'arbre, qui jette une gomme si agréa-
ble, qu'elle surpasse les meilleures pas-
tilles de l'Europe, pour l'odeur. Les
cotonniers y sont fort grands, & les
Sauvages en font des Canots ou Pyro-
gues de quarante ou cinquante pieds de
long, lesquels ils creusent avec le feu.
Nous en avons vû plusieurs dans leurs
Villages, qui avoient plus de cent
pieds de long, & quelquefois même
davantage. Il y a des arbres propres à
construire de grands vaisseaux. Nous
avons déjà dit, qu'on trouve du chan-
vre dans les campagnes, qui y vient
sans semer. On y peut faire aussi du

300 NOUVEAU VOYAGE

goudron, particulièrement vers la mer.

J'ai fait connoître dans la Description de ma *Louisiane*, que l'on trouve par tout des prées, qui sont par fois & d'espace en espace de quinze ou vingt lieues de front, & de cinq ou six de profondeur, qui sont toutes disposées à y mettre la charuë. La terre y est noire & très bonne, capable de fournir la subsistence à de grandes Colonies, qui s'y établiroient. Les fèves y croissent naturellement sans les semer, & la tige subsiste plusieurs années portant du fruit. Elle devient grosse comme le bras, & monte comme le lierre jusques au sommet des plus hauts arbres. Les pêchers y sont semblables à ceux de l'Europe, & y portent de très-bons fruits, en si grande abondance, que les Sauvages sont souvent obligez de les soutenir avec des fourches.

Pour ce qui est des arbres, qu'ils cultivent dans leurs deserts, on y voit des forêts entières de meuriers, dont on cueille des fruits dès le mois de Mai. Il y a aussi beaucoup de pruniers, dont

les

ment vers la mer.
 dans la Descri-
 que l'on trouve
 qui sont par fois
 le quinze ou vint
 e cinq ou six de
 toutes disposées à
 la terre y est noi-
 ble de fournir la
 les Colonies, qui
 ves y croissent na-
 mer, & la tige sub-
 portant du fruit.
 omme le bras, &
 re jusques au som-
 arbres. Les pé-
 les à ceux de l'Eu-
 e très-bons fruits,
 nce. que les Sau-
 obligez de les sou-
 es.
 les arbres, qu'ils
 deserts, on y voit
 le meuriers, dont
 lès le mois de Mai.
 de pruniers, dont
 les

DANS L'AMERIQUE SEPT. 301

les fruits sont musquez. On y trouve
 communément des vignes, des grena-
 diers, & des maronniers. La Réco-
 te du blé d'Inde se fait trois ou quatre
 fois l'année. J'ai déjà dit, que nous
 y en trouvâmes, qui étoit mûr, &
 que l'autre étoit déjà levé. On y ré-
 connoit peu d'hyver, si ce n'est par les
 pluyes.

Nous n'avons pas eu le temps de
 chercher des mines. Nous avons seu-
 lement trouvé du charbon de terre en
 plusieurs endroits. Les Sauvages, qui
 ont du cuivre & du plomb, nous ont
 conduits dans des lieux, où on en peut
 trouver en assez grande abondance pour
 en fournir tout un Royaume. Il y a
 des carrières de fort belles pierres,
 comme du marbre blanc, noir, & jaspé.
 Les Sauvages ne s'en servent ordinaire-
 ment, que pour faire les Calumets, dont
 nous avons fait mention.

Ces peuples, quoi que Barbares, pa-
 roissent communément d'un bon natu-
 rel. Ils sont affables, obligeans, & do-
 ciles. Dans le second Tome de cette Dé-

couverte nous ferons connoître, Dieu aidant, les mœurs de tant de Nations différentes, que nous avons vûes. Il semble, que celles, avec qui nous étions dans le temps, que j'ai marqué au Chapitre précédent, n'ont aucun véritable sentiment de Religion, non plus que les autres. On ne voit aucun culte réglé établi parmi eux. L'on y remarque seulement quelques idées fort confuses, & quelque espece de vénération pour le Soleil, lequel ils reconnoissent, mais seulement en apparence, pour celui qui a tout fait, & qui conserve tout.

C'est pour cela, que quand les Nadoüeffians & les Iffati prennent du tabac, ils jettent leurs regards sur le Soleil, lequel ils appellent *Louis* en leur langage. Afin même de marquer le respect, qu'ils lui portent, & de lui rendre une espece d'adoration, dès qu'ils ont allumé leur Pipe ou Calumet, ils le présentent à ce grand Astre avec ces paroles, *Tehendiousa Louis*, c'est-à-dire, *fume Soleil*.

ons connoître, Dieu
de tant de Nations
ous avons vûs. Il
es, avec qui nous
ps, que j'ai marqué
édent, n'ont aucun
t de Religion, non
s. On ne voit aucun
parmi eux. L'on y
nt quelques idées fort
que espede de véné-
leil, lequel ils recon-
lement en apparence,
out fait, & qui con-

, que quand les Na-
ati prennent du tabac,
regards sur le Soleil,
nt *Louis* en leur lan-
ne de marquer le re-
portent, & de lui ren-
adoration, dès qu'ils
Pipe ou Calumet, ils
grand Astre avec ces
ba Louis, c'est-à-dire,

Au

Au reste cette rencontre du mot de
Louis, qui est souvent dans la bouche
de ces Barbares, me donna quelque
espérance de succès dans mon entrepri-
se, parce que c'est mon nom de Réli-
gion, & que je voyois, qu'ils le pro-
nonçoient continuellement. Ils ne con-
tinuent en effet de fumer, qu'après
avoir rendu hommage au Soleil sous ce
nom de *Louis*. Lors qu'ils veulent ex-
primer le nom de la Lune, ils l'appellent
Louis Basafsche, comme qui diroit, *le*
Soleil, qui paroît pendant la nuit. Ain-
si parmi ces Barbares le nom du Soleil
& de la Lune s'exprime par le même
mot de *Louis*. Mais pour mettre de la
différence de l'un à l'autre, ils ajoutent
le mot de *Basafsche*, pour signifier la
Lune. De tout cela pourtant on ne peut
pas conclurre, qu'ils reconnoissent vé-
ritablement le Soleil pour celui, qui a
tout fait, & qui conserve tout.

Le Soleil est l'Astre prédominant
parmi toutes ces Nations, qui habitent
le long de ce fleuve. Ils lui présentent
souvent le meilleur & le plus délicat de
leur

leur chasse dans la Cabanne de leur Chef, qui en profite plus que le Soleil. Ils marmottent ordinairement quelques paroles au lever de cet Astre, & lui envoient la premiere fumée de leurs Calumets, après quoi, quand ils fument, ils poussent la fumée, qui sort de leur bouche, vers les quatre parties du monde.

CHAPITRE XLII.

Description des divers langages de ces peuples, de leur soumission à leurs Chefs: des manieres différentes de ces peuples de Meschafipi d'avec les Sauvages du Canada: & du peu de fruit qu'on peut espérer pour la Religion Chrétienne parmi eux.

IL est surprenant, que parmi tant de Nations, que l'on trouve dans l'Amerique,

rique
son
des a
qu'à
faut
ce q
puiss
voye
Fran
& q
des S
de q
sent
trou
peu
chè
allie
fide
C
peu
ou
leu
me
Le
fl.
no

VOYAGE

banne de leur
us que le Soleil.
ement quelques
t Astre, & lui
fumée de leurs
, quand ils fu-
umée, qui sort
s quatre parties

XLII.

*rs langages de
eur soumission
manieres dif-
ruples de Mes-
Savages du
peu de fruit
pour la Réli-
rmi eux.*

ne parmi tant de
uye dans l'Ame-
rique,

DANS L'AMERIQUE SEPT. 305

rique, il n'y en ait pas une, qui n'ait son langage particulier tout différent des autres, quand même elles ne seroient qu'à dix lieues les unes des autres, il faut un truchement pour se parler, parce qu'il n'y a point de langue, que l'on puisse appeller universelle, comme nous voyons par exemple, que la langue Franque est générale par tout le Levant, & que le Latin est la langue commune des Savans. Ceux, qui sont les plus voisins de quelque Nation particuliere, ne laissent pas de s'entr'entendre, lorsqu'ils se trouvent ensemble. D'ailleurs chaque peuple a son Interprete, qui demeure chés ceux de ses voisins, qui lui sont alliez, & qui y fait la fonction de Résident.

Ces Sauvages sont tous differens des peuples du Canada dans leurs maisons ou Cabannes, dans leurs mœurs, dans leurs inclinations, dans leurs coutumes, & même dans la forme de la tête. Les peuples, qui habitent le long du fleuve Meschasipi, l'ont fort plate. Ils nous ont dit souvent, qu'il y a des hommes

mes au delà de leur pays , qui ont la tête de deux ou trois doigts plus haute & plus pointuë que la leur.

Ces Nations du fleuve ont des places publiques fort grandes , des jeux , & des assemblées. Ils sont vifs , & sont fort agissans. Leurs Chefs ont une autorité plus despotique que les autres Sauvages , dont les Chefs ne peuvent rien obtenir qu'à force de prières , & de persuasions. L'on n'oseroit passer entre le Chef de ces Nations , qui habitent au bas du fleuve , & le flambeau , qu'on allume en sa présence , & qu'il fait porter devant lui , lorsqu'il marche. On est obligé d'en faire le tour avec des démarches particulieres accompagnées de cérémonies. Ils ont des Sauvages , qui leur servent de valets , & des Officiers , qui les servent , & qui les suivent par tout. Ils distribuent leurs présens & leurs gratifications à leur gré. En un mot on y trouve des hommes fort raisonnables , qui savent se servir fort bien de leurs lumières naturelles.

Nous n'avons vû aucun de ces Sauvages

va-

vages
noill
que
serve
hach
ce no
ce q
peup
toier
des
de c
& q
fusil
que
Nou
exce
nes
uns
tête
de b
feu
afin
les
rier
qu'
ver

rs, qui ont la tête
plus haute & plus
ve ont des places
s, des jeux, &
nt vifs, & sont
chefs ont une au-
que les autres Sau-
s ne peuvent rien
prières, & de per-
bit passer entre le
qui habitent au
flambeau, qu'on
, & qu'il fait por-
il marche. On
tour avec des dé-
accompagnées de
es Sauvages, qui
s, & des Officiers,
ui les suivent par
leurs présens &
leur gré. En un
hommes fort rai-
se servir fort bien
relles.
aucun de ces Sau-
va-

vages du fleuve, qui eût aucune con-
noissance des armes à feu, non plus
que des outils de fer, ou d'acier. Ils se
servent de méchans couteaux, ou de
haches de pierre. En cela l'experien-
ce nous a fait voir tout le contraire, de
ce qu'on nous avoit dit touchant ces
peuples. On nous disoit, qu'ils n'é-
toient éloignés que 30. ou 40. lieues
des Espagnols du nouveau Mexique, &
de ceux, qui sont vers le Cap Floride,
& qu'ainsi ils avoient des haches, des
fusils, & tous les autres instrumens,
que l'on trouve dans nôtre Europe.
Nous n'avons rien trouvé de tout cela,
excepté quelque maniere de porcelai-
nes faites en forme de tuyaux enfilez les
uns aux autres pour l'ornement de la
tête des femmes, de quelques bracelets
de bonnes perles, qui sont gâtées par le
feu, dont ils se servent pour les percer,
afin de les attacher aux oreilles des fil-
les, & des jeunes garçons. Les guer-
riers Sauvages nous ont fait connoître,
qu'ils les apportent de fort loin de-
vers la mer du Sud, & qu'ils les reçoivent

vent en échange de leurs Calumets de jaspe de la part de certaines Nations, qui selon toutes les apparences habitent du côté de la Floride.

Je ne dirai rien ici de la conversion des Sauvages de l'Amer. que, parce que j'en ferai un ample récit dans un troisième Tome de cet Ouvrage, qui défabulera bien des gens de plusieurs opinions fausses, dont ils sont prévenus. Autrefois les Apôtres n'avoient qu'à ouvrir la bouche dans les pays, où la Providence conduisoit leurs pas. D'abord ils y faisoient des conquêtes & des conversions prodigieuses. Je ne me considère que comme un instrument extrêmement foible pour la propagation des Mysteres de l'Evangile, sur-tout en comparaison de ces grands Serveurs, que Dieu a employez à établir le Christianisme dans le Monde, & à y fonder son Eglise. Mais il faut avouer, que Dieu n'attache plus la grâce ni l'onction de son Esprit à nos Ministères modernes pour espérer ces conversions miraculeuses, comme dans les premiers Siècles ;

VOYAGE

urs Calumets de
taines Nations,
arances habitent

de la conversion
r. que, parce que
écit dans un troi-
vrage, qui del-
de plusieurs opi-
ls font prévenus.
s n'avoient qu'à
s les pays, où la
oit leurs pas. D'a-
des conquêtes &
ligieuses. Je ne me
un instrument ex-
our la propagation
Evangile, sur-tout
ces grands Servi-
mployez à établir le
e Monde, & à y fon-
s il faut avouer, que
a grâce ni l'onction
Ministères moder-
s conversions mira-
ns les premiers Sié-
cles;

DANS L'AMERIQUE SEPT. 309

cles: mais il se sert de la voye commune
& ordinaire, pour convertir les hom-
mes, quand, & comme il lui plait.

Je me suis donc contenté d'annon-
cer de mon mieux, selon mes forces
& mes lumieres, les principales véritez
du Christianisme aux peuples, avec qui
j'ai eu habitude. J'ai dit, que toutes
ces Nations ont des langages differens.
J'avois des principes de la Langue Iro-
quoise, & j'appris du depuis celle des
Illati, ou Nadoüeffans. Cependant tout
cela m'a très-peu servi parmi les autres
Sauvages. Je ne pouvois me faire en-
tendre que par des gestes, & par quel-
ques termes de leurs langues, que j'ap-
prenois insensiblement, & avec beau-
coup de peine & de temps.

Je n'oserois assurer, que mes petis
efforts pour la propagation de l'Evan-
gile ayent produit des fruits considéra-
bles parmi ces peuples. Il n'y a que
Dieu, qui connoisse les effets secrets
de sa grace & de sa parole, ni qui sa-
che jusqu'où ces Barbares en auront
profité. Tout ce que je puis dire à cet
égard,

égard, c'est, que le gain de plus sûr, que j'aye pû faire, consiste uniquement dans le baptême que j'ai fait de quelques enfans, dont j'étois moralement assuré de la mort. Au reste je n'ai pû travailler qu'à reconnoître l'état de la Nation, & qu'à ouvrir le chemin aux Missionnaires, qui pourront se rendre dans ces vastes pays. Comme j'ai eu l'honneur de leur servir de précurseur, je m'offre d'y retourner, quand on voudra. J'y finirai mes jours de bon cœur en travaillant à mon salut & à celui de ces pauvres peuples, qui ont été privez jusques à présent des lumieres de la Foi Chrétienne. Mais afin de ne point ennuyer le Lecteur, il est temps de poursuivre nôtre Voyage jusques à la source du fleuve Meschalipi.

CHA-

Desc
fa
de
po
de
de
v

N
mill
me
vion
que
tes f
où
Illin
y ru
trou
becs
Nor

CHAPITRE XLIII.

Description de la pêche, que nous faisons des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & du changement des terres & du climat en allant vers le Nord.

Nous nous embarquâmes le 24. d'Avril, & le blé d'Inde ou gros millet venant à nous manquer, de même que la viande boucannée, nous n'avions plus d'autre moyen de subsister que par la chasse ou la pêche. Les bêtes fauves étoient assez rares aux lieux où nous étions alors, parce que les Illinois y viennent souvent, & qu'ils y ruinent la chasse. Par bonheur nous trouvâmes quantité d'Eturgeons à longs becs, dont nous parlerons ci-après. Nous les tuions à coups de haches, ou d'épées

CHA:

312 NOUVEAU VOYAGE

d'épées emmanchées, dont nous nous servions en cette rencontre, afin d'épargner nôtre poudre & nôtre plomb. C'étoit alors le temps, que ces poissons frayoient, & on les voit ordinairement venir près des bords du fleuve pour la fraye. Nous les tuions donc aisément à coups de hache ou avec des épées sans nous mettre à l'eau, & parce que nous en tuions tant que nous voulions, nous n'en prenions que le ventre & les morceaux les plus délicats, & nous abandonnions le reste.

Si nos hommes avoient quelque satisfaction de cette abondante pêche, ils étoient d'ailleurs dans une grande apprehension des gens, que nous avions laissez au Fort des Illinois, ou de Creve-cœur. Ils craignoient, qu'encore que nous en fussions éloignez de plus de cent lieues, qui sont peu considérables, à cause de la grande diligence, que l'on fait avec les Canots d'écorce, il ne vint des gens de ce Fort, & que voyant, qu'ils n'avoient point troqué leurs marchandises avec les Nations du Nord, on

ne se
posé
de ca
le fle
verie
C
sur-
vieu
Ante
ci-ap
en es
nous
cette
Au
plus
que
pay
cha

ne

VOYAGE

dont nous nous
ontre, afin d'épar-
notre plomb. C'é-
que ces poissons
oit ordinairement
du fleuve pour la
ns donc aisément
avec des épées sans
& parce que nous
ous voulions, nous
ventre & les mor-
ats, & nous aban-

voient quelque fa-
ondante pêche, ils
ans une grande ap-
s, que nous avions
Illinois, ou de Cre-
noient, qu'encore
éloignez de plus de
nt peu considérables,
e diligence, que l'on
d'écorce, il ne vint
rt, & que voyant,
int troqué leurs mar-
Nations du Nord, on
ne

DANS L'AMERIQUE SEPT. 313

ne se faisoit de leurs effets. Je leur pro-
posai de naviger pendant la nuit, &
de cabanner de jour dans les Isles, dont
le fleuve est rempli, & que nous trou-
verions dans notre route.

Ce fleuve est tout plein de ces Isles,
sur-tout depuis l'embouchure de la Ri-
viere des Illinois jusqu'au Saut de St.
Antoine de Padoüe, dont je parlerai
ci-après. Cet expedient réussit, &
en effet après avoir navigé toute la nuit,
nous nous trouvâmes assez éloignez de
cette embouchure approchans du Nord.
Au reste les terres ne nous paroissoient
plus si fertiles, ni les bois si beaux,
que ceux que nous avions vûs dans les
pays, qui sont au bas du fleuve Mes-
chasipi.

O CHA

CHAPITRE XLIV.

Description succinte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le fleuve Meschasipi : du Lac des pleurs : du Saut de St. Antoine de Padoüe : de la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de notre Voyage.

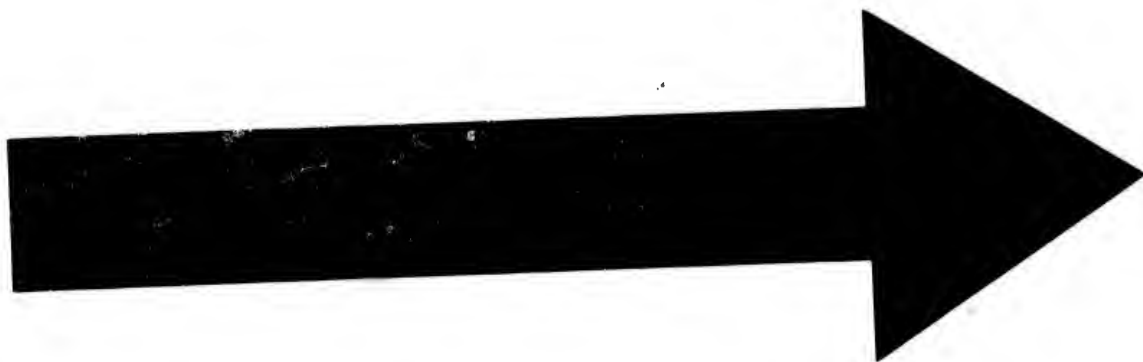
Ce fleuve, comme je l'ai déjà dit, a une lieüe de large presque par tout, & en quelques endroits il en a jusques à deux. Il est partagé par quantité d'Isles, remplies d'arbres entrelasés de tant de vignes, qu'on a de la peine à y passer. Il ne reçoit aucune riviere considerable du côté de l'Oüest depuis l'embouchure de la riviere des Illinois jusques au Saut de St. Antoine de Padoüe, excepté celle des *Orenta*, & une autre qui vient de l'Oüest-Nord-Oüest

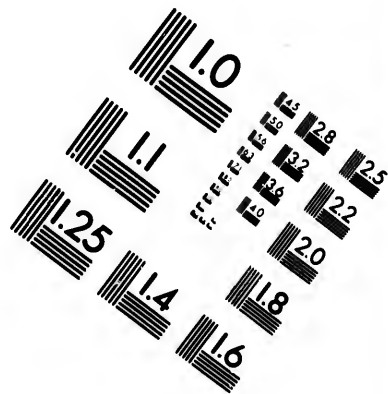
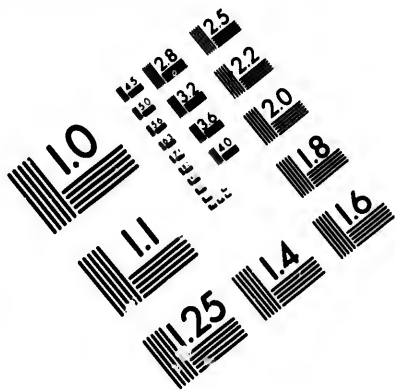
VOYAGE

E XLIV.

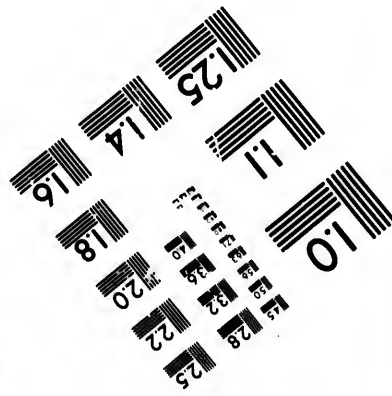
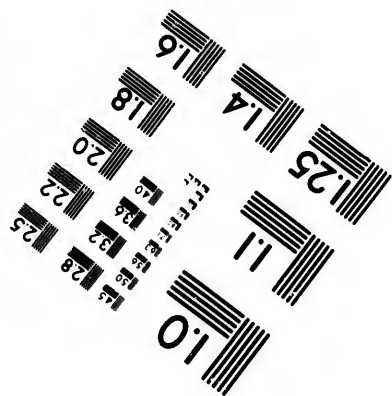
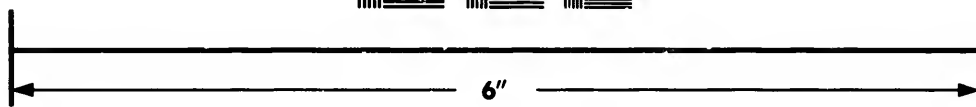
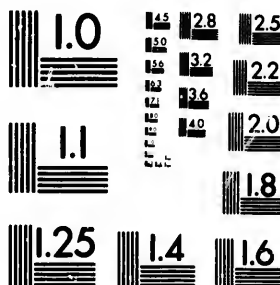
te des Rivieres,
s noms dans le
pi : du Lac des
t de St. Antoine
e la folle avoine,
e circonstances de
de notre Voya-

ne je l'ai déjà dit,
large presque par
ues endroits il en a
st partagé par quan-
s d'arbres entrelaf-
es, qu'on a de la
Il ne reçoit aucune
e du côté de l'Oüest
re de la riviere des
Saut de St. Antoine
pté celle des *Oienta*,
ent de l'Oüest-Nord-
Oüest





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.0
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5

© 1983

O
un
per
app
ou
de
lieu
fair
ler
extr
le r
ren
pref
nois
chaf
situé
de ce
A
tant
ou tr
Nade
Chab
noire.
fon e
peu c

Oüest, à sept ou huit lieües de ce Saur.

Du côté du Levant on trouve d'abord une riviere peu considérable: mais un peu plus loin on en trouve une autre, appelée par les Sauvages *Oüisconsin*, ou *Misconsin*, qui vient de l'Est, & de l'Est-Nord-Est. Après soixante lieües en remontant on la quitte pour faire un portage de demi-lieuë, afin d'aller gagner une riviere, qui serpente extraordinairement à sa source, & par le moyen de laquelle on pouvoit se rendre à la Baye des Puans. Elle est presque aussi grande que celle des Illinois, & se jette dans le fleuve Meschafipi, où elle perd son nom. Elle est située à cent lieües ou environ au dessus de celle des Illinois.

A vingt-cinq lieües plus haut, remontant ce fleuve du même côté de l'Est, on trouve la riviere, nommée par les Nadoüessiäns ou Iñati *Chebadeba*, ou *Chabaoüadeba*, c'est-à-dire, *Riviere noire*. Nous ne l'avons considérée qu'à son embouchure. Elle nous parût assez peu considérable.

Trente lieuës plus haut on trouve le *Lac des pleurs*. Nous le nommâmes ainsi, parce que les Sauvages, qui nous prirent, comme nous le verrons dans la suite, quelques-uns d'eux vouloient qu'on nous cassât la tête. Ces gens venoient donc pleurer sur nous pendant toute la nuit pour obliger les autres de consentir à notre mort. Ce Lac, qui est formé par le fleuve *Meschasipi*, a sept lieuës de longueur, & environ trois de largeur par le milieu. Il n'a point de courant, qui nous ait paru considérable. On en trouve seulement à son entrée & à son issuë.

A une grande lieuë du Lac des pleurs du côté de l'Est il y a la Riviere des Taureaux sauvages, laquelle est pleine d'une quantité prodigieuse de tortues. On l'appelle ainsi à cause du grand nombre de ces Taureaux, qu'on y trouve ordinairement. Nous la suivîmes pendant dix ou douze lieuës. Elle se décharge avec rapidité dans le fleuve. Mais en la remontant on la trou-

aut on trouve le
s le nommâmes
vages, qui nous
s le verrons dans
d'eux vouloient
ce. Ces gens ve-
ur nous pendant
liger les autres de
t. Ce Lac, qui
ve Mefchafipi, a
, & environ trois
u. Il n'a point de
it parû considéra-
seulement à son

du Lac des pleurs
a la Riviere des
laquel est pleine
gieuse de tortues.
cause du grand
ureaux, qu'on y
t. Nous la suivî-
ouze lieus. Elle
idité dans le fleu-
ontant on la trou-
ve

DANS L'AMERIQUE SEPT. 317

ve égale & sans rapides. Elle est bor-
dée de hautes montagnes assez éloignées
en certains endroits pour former des
preries, son embouchure a des bois des
deux côtez. Elle est aussi profonde &
aussi large que la Riviere des Illinois.

A quarante lieus au dessus on trou-
ve une riviere pleine de rapides, par
laquelle en tirant vers le Nord on peut
se rendre au Lac Supérieur, qui com-
me nous avons dit, est plus grand que
le Royaume de France, jusques à la Ri-
viere Nissipikouët, qui tombe dans ce
Lac. Nous avons donné à cette Ri-
viere le nom de *Riviere du tombeau*,
parce que les Issati y ayant laissé le ca-
davre d'un de leurs guerriers, qui avoit
été mordu d'un serpent sonette, je mis
sur lui une couverture blanche selon la
côûtume. Cette action d'humanité
m'attira la reconnoissance de ceux de sa
Nation, comme il me le firent paroître
dans leur pays par un grand festin, qu'ils
me firent, où il y avoit plus de cent
Sauvages conviez.

En remontant ce fleuve dix ou douze lieuës, la navigation y est interrompue par un Saut, que nous avons appelé de St. Antoine de Padoüe, lequel nous avions pris pour Patron de nos entreprises. Ce Saut a 50. ou 60. pieds de hauteur, & une Ilette de Roche en forme de pyramide au milieu de sa chute.

Les grandes montagnes, qui bordent ce fleuve, ne durent que jusques à la Riviere de Ouifconfin environ six vingts lieuës. Il commence en cet endroit à couler à l'Oüest, & au Nord-Oüest, sans que nous ayons pü apprendre des Sauvages, qui l'ont remontée fort loin, quel est le lieu, où cette riviere prend sa source. Ils nous ont fait connoître, qu'à vingt ou trente lieuës seulement au dessus, il y a un second Saut, au pied duquel il y a quelques Villages de Barbares, qui y demeurent pendant un certain temps de l'année. On les appelle *Tintonha*, c'est-à-dire, *la Nation des preries*.

euve dix oudou-
y est interrom-
e nous avons ap-
Padoüe, lequel
atron de nos en-
50. ou 60. pieds
ette de Roche en
au milieu de sa

ignes, qui bor-
rent que jusques
onfin environ six
mence en cet en-
est, & au Nord-
ayons pû appren-
i l'ont remontée
lieu, où cette ri-
Ils nous ont fait
ou trente lieües
il y a un second
el il y a quelques
qui y demeurent
emps de l'année.
ha, c'est-à-dire,

A

DANS L'AMERIQUE SEPT. 319

A huit lieües au dessus du Saut de
St. Antoine en tirant vers la droite,
on trouve la riviere des Islati ou Na-
douessians. Elle est étroite à son entrée:
mais on la remonte en allant vers le
Nord environ soixante & dix lieües
jusques au Lac des Islati, où j'ai été
fait Esclave par ces Barbares. C'est de
là que cette riviere, que nous avons
appelée de S. François, prend sa sour-
ce. Ce dernier Lac se répand dans de
grands marais, où il croît de la folle
avoine, de même qu'en plusieurs au-
tres lieux jusques au bout de la Baye
des Puans.

Cette folle avoine est une graine, qui
croît dans les terres marécageuses, &
même dans des lacs, qui n'ont que deux
ou trois pieds d'eau, sans qu'on l'y seme.
Elle ressemble à l'avoine: mais elle est
de meilleur goût, & a les tuyaux & la
tige beaucoup plus longs.

Les Sauvages la recueillent, quand
elle est mûre. Les femmes en lient
plusieurs tiges ensemble avec des écor-

320 NOUVEAU VOYAGE

ces de bois blanc, pour empêcher que la multitude des canards, des cignes, & des sarcelles, qui s'y trouvent ordinairement, ne la mangent toute. Les Sauvages en font leur provision pour subsister une partie de l'année, en la faisant cuire en maniere de bouillie hors du temps de leur chasse.

Le Lac des Issati est situé à environ soixante & dix lieues à l'Ouest du Lac Supérieur. Il est impossible d'aller par terre de l'un à l'autre à cause des terres marécageuses & tremblantes, qui sont entre-deux. On y peut aller en raquettes, quand il y a de la neige. Cependant on n'en fait le voyage qu'avec peine par eau, parce qu'il y a plusieurs portages, & que d'ailleurs on est obligé de faire plus de cent cinquante lieues de chemin à cause des détours, qu'il faut prendre.

Pour y naviger plus commodément du Lac Supérieur en Canot, il faut passer par la Rivière du tombeau. Nous prîmes ce chemin, & nous n'y trouvâmes plus

plus
ge,
Les
chais
leurs
plus
paren
en fo
notem
re, c
pot c
Sauva
se de
pour
perfor
faire p
Au
quanti
tent p
desque
doïc
gens d
gens d
tion da
de Chor

pour empêcher que
des cignes, &
trouvent ordinai-
toute. Les Sau-
vages pour sub-
nécée, en la fai-
bouillie hors du

est situé à environ
à l'Ouest du Lac
possible d'aller par
cause des terres
plantes, qui font
taller en raquet-
tige. Cependant
e qu'avec peine
a plusieurs por-
rs on est obligé
quante lieues de
tours, qu'il faut

s commodément
not, il faut passer
beau. Nous pri-
us n'y trouvâmes
plus

DANS L'AMERIQUE SEPT. 321

plus que les os du cadavre de ce Sauva-
ge, dont j'ai fait mention ci-devant.
Les ours en avoient mangé toute la
chair, après qu'ils eurent arraché avec
leurs pattes, dans lesquelles consiste leur
plus grande force, les perches, que les
parens du mort avoient fichées en terre
en forme de Mausolée. L'un de nos Ca-
notiers y trouva un Calumet de guer-
re, qui étoit à côté du sepulcre, & un
pot de terre renversé, dans lequel les
Savages avoient laissé de la viande grai-
se de vaches ou tauraux sauvages,
pour faciliter, comme ils disent, à la
personne morte le voyage, qu'elle doit
faire pour se rendre au pays des Ames.

Aux environs du Lac des Issati il y a
quantité d'autres Lacs voisins, d'où sor-
tent plusieurs Rivières, sur les bords
desquelles habitent les Issati, les Na-
doïessans, les *Timonha*, qui veut dire
gens de prairies, les *Ouadabathon*, ou
gens de Rivière, les *Chongasketon* Na-
tion du chien ou du loup, car le mot
de *Chonga* chés ces peuples signifie un
loup

322 NOUVEAU VOYAGE

loup ou un *chien*, & plusieurs autres peuples, que nous comprenons tous sous le nom de Nadoüessans, ou Nadoüeffions. Ces Barbares peuvent faire huit ou neuf mille Guerriers, vaillans, grands coureurs & très-bons Archers. Ce fut une partie de ces Nations, qui m'arrêta prisonnier, & qui me mena au haut du fleuve Meschalipi avec nos deux Canoteurs de la maniere, que je vai le raconter dans le Chapitre suivant.

CHA-

l'A
C
v
t
r
f
N
je l'a
dois
contr
tume
ceux
le del
comr
fes se
que r
ne se
leurs
leur n
jour d
ainsi p

VOYAGE

plusieurs autres
renons tous sous
s, ou Nadoïef-
euvent faire huit
iers, vaillans,
s-bons Archers.
es Nations, qui
& qui me mena
chalipi avec nos
a maniere, que
ans le Chapitre

DANS L'AMERIQUE SEPT. 323

CHAPITRE XLV.

*L'Auteur est arrêté avec les deux
Canoteurs par six vingts Sau-
vages, qui après plusieurs at-
tentats sur leur vie les mene-
rent enfin au haut du fleuve Me-
schaspi.*

Nous avions accoustumé de faire nos
prières trois fois le jour, comme
je l'ai marqué ci-devant, & je deman-
dois toujours à Dieu de pouvoir ren-
contrer les Sauvages de jour. Leur cou-
tume est de tuer comme ennemis tous
ceux, qu'ils trouvent de nuit, & cela dans
le dessein de profiter de leurs dépouilles,
comme de haches, de couteaux, & cho-
ses semblables, qu'ils estiment plus,
que nous ne faisons l'or & l'argent. Ils
ne font pas même difficulté de tuer
leurs Alliez, quand ils peuvent cacher
leur mort, pour pouvoir se vanter un
jour d'avoir tué des hommes, & de passer
ainsi pour soldats, & pour gens de cœur.

O 6

Nous

CHA-

324 NOUVEAU VOYAGE

Nous avions considéré avec beaucoup de plaisir le fleuve Mefchafipi en le remontant vers le Nord, & cela depuis le premier d'Avril. Rien ne nous avoit empêché de reconnoître, s'il étoit navigable haut & bas. Nous avions tué dans nôtre chemin sept ou huit gros coqs d'Inde, qui multiplient d'eux-mêmes en ces Contrées-là, comme tous les autres animaux sauvages. Nous ne manquions ni de taureaux sauvages, ni de chevreuils, ni de castors, ni de poissons, ni de chair d'ours, que nous tuions, quand ces animaux passoient le fleuve à la nage.

Je faisois de profondes réflexions sur les douceurs, que l'on goûte dans l'exercice de la prière, & sur les avantages, que l'on en tire, lors que les miennes furent exaucées. Le même jour 12. d'Avril, pendant que nos deux hommes faisoient cuire un coq d'Inde, & que je regommois nôtre canot sur le bord du fleuve, j'aperçus tout d'un coup environ à deux heures après midi cinquante Canots d'écorce conduits par six vingts

Sau-

Sau-
d'u
pou
aux
N
d'In
étan
allâ
Mij
ce q
quon
nons
C'est
nous
Ces
ces
Ils ne
rent
que l
de pa
nous
nous
Ces
du ba
les au
ainsi a

éré avec beau-
ve Mefchafipi en
ord, & cela de-
Rien ne nous a-
onnoître, s'il é-
bas. Nous a-
chemin fept ou
qui multiplient
entrées-là, com-
imaux sauvages.
de taureaux sau-
ls, ni de castors,
de chair d'ours,
nd ces animaux
nage.

des réflexions sur
à goûte dans l'ex-
ur les avantages,
que les miennes
même jour 12.
e nos deux hom-
oq d'Inde, & que
not sur le bord du
t d'un coup envi-
es midi cinquante
uits par six vingts
Sau-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 325

Sauvages tous nuds, qui descendoient
d'une fort grande vitesse sur ce fleuve,
pour aller faire la guerre aux Miamis,
aux Illinois, & aux Maroha.

Nous jettâmes le bouillon d'un coq
d'Inde, que nous faisons cuire, & nous
étant embarquez promptement, nous
allâmes au devant d'eux en criant,
Mistigouche par trois fois, & *Diatchez*,
ce qui veut dire dans la langue des Iro-
quois, & des Algonquins, *Camarades*,
nous sommes des hommes de Canots de bois.
C'est ainsi, qu'ils nous appellent, quand
nous sommes dans de grands vaisseaux.
Ces cris nous furent inutiles, parce que
ces Barbares ne nous entendoient pas.
Ils nous investirent donc, & nous tire-
rent quelques flèches de loin, & parce
que les Vieillards me virent le Calumet
de paix à la main en s'approchant de
nous, ils empêchèrent leur jeunesse de
nous tuer.

Ces hommes, plus brutaux que ceux
du bas fleuve, sautèrent les uns à terre,
les autres dans l'eau, & nous aborderent
ainsi avec des cris & des huées épou-
van-

vantables. Nous ne faisons aucune résistance, parce que nous n'étions que trois contre un si grand nombre. L'un d'entr'eux m'arracha le Calumet de paix, que j'avois à la main, pendant que notre Canot & les leurs étoient amarrez au bord du fleuve. Nous leur présentâmes d'abord quelques morceaux de tabac de la Martinique, parce qu'il étoit meilleur que le leur. Les plus vieux d'entr'eux profererent ces mots, *Miamiba, Miamiba*: mais nous n'entendions point ce qu'ils disoient. Nous marquâmes donc sur le sable avec notre aviron, que les Miamis leurs ennemis, qu'ils cherchoient, avoient passé le fleuve Meschafpi, & qu'ils avoient pris la fuite pour se joindre aux Illinois.

Quand ils se virent découverts, hors d'état par conséquent de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre Vieillards ayant mis la main sur ma tête, se prirent à pleurer d'un ton extrêmement lugubre, & avec un méchant mouchoir de toile d'Armenie, qui me restoit,

j'e-

ne faisons aucune re-
que nous n'étions que
grand nombre. L'un
racha le Calumet de
s à la main, pendant
ot & les leurs étoient
l du fleuve. Nous leur
bord quelques morce-
e la Martinique, parce
eur que le leur. Les plus
x profererent ces mots,
niha: mais nous n'en
e qu'ils disoient. Nous
ic sur le sable avec nô-
les Miamis leurs enne-
rchoient, avoient passé
masipi, & qu'ils avoient
ur se joindre aux Illi-

virent découverts, hors
sequent de surprendre
trois ou quatre Vieil-
la main sur ma tête, se
r d'un ton extrêmement
ec un méchant mouchoir
enie, qui me restoit,
j'e-

j'essuyois leurs larmes. Tout cela pour-
tant fut inutile. Ils nous firent connoi-
tre, qu'ils avoient dessein de nous mas-
sacrer, parce qu'ils ne voulurent jamais
fumer dans notre Calumet de paix.
Ils nous firent donc traverser le fleuve
avec de grands cris, qu'ils faisoient
retentir tous ensemble. Ils nous fai-
soient redoubler les coups d'aviron
devant eux, afin d'aller plus vite, &
nous entendions des harlemens horri-
bles, capables de donner de la terreur
aux hommes les plus intrepides. Ayant
mis pied à terre à l'autre bord du fleu-
ve, nous déchargeâmes notre Canot
& notre équipage, dont on nous avoit
déjà dérobé une partie.

Nous ne laissâmes pas d'allumer du
feu pour achever de faire cuire notre
coq d'Inde. Nous en donnâmes deux,
que nous avions tuez, à ces Sauvages.
Ces Barbares ayant fait leur assemblée
pour délibérer sur ce qu'ils feroient de
nous, les deux premiers Chefs s'appro-
cherent, & nous firent entendre par sig-
nes, que leurs guerriers vouloient nous
cas-

casier la tête. Cela m'obligea, pendant qu'un de nos Canoteurs gardoit nôtre équipage, de m'en aller avec l'autre trouver leurs Chefs. Je jettai au milieu d'eux six haches, quinze couteaux, & six brasses de tabac noir, après quoi baissant la tête, je leur fis connoître avec une hache emmanchée, qu'ils pouvoient nous tuer, s'ils vouloient.

Ce présent en addoucit plusieurs d'entr'eux. Ils nous présentèrent donc du castor à manger, selon leur coûtume, en nous mettant les trois premiers morceaux à la bouche après avoir soufflé dessus, parce que la viande étoit chaude. Ensuite ils posèrent leur plat d'écorce devant nous pour nous laisser manger à nôtre fantaisie. Tout cela ne nous empêcha pas de passer la nuit avec beaucoup d'inquietude, parce qu'ils nous avoient rendu nôtre Calumet de paix, le soir avant que de se coucher. Nos deux Canoteurs étoient néanmoins dans la résolution de bien vendre leur vie, & de se défendre courageusement au cas qu'on nous vint attaquer.

Pour

Pour
de m
d'im
volon
bour
l'autr
dorm

C

*Réfol
ren
ses
Pa
sch*

LE
pita
bre de
sacrer
deman
rempli
il fit f
de sa b

bligé, pendant
gardoit nôtre
er avec l'autre
jettai au milieu
nze couteaux,
oir, après quoi
r fis connoître
hée, qu'ils pou-
ouloient.

oucit plusieurs
ésentèrent donc
lon leur coûtus
s trois premiers
rès avoir soufflé
nde étoit chau-
t leur plat d'é-
r nous laisser
ie. Tout cela
de passer la nuit
ude, parce qu'ils
tre Calumet de
de se coucher.
étoient néan-
de bien vendre
dre courageuse-
s vint attaquer.
Pour

DANS L'AMERIQUE SEPT. 329

Pour moi je leur dis, que j'avois résolu de me laisser tuer sans résistance, afin d'imiter le Sauveur, qui s'étoit remis volontairement entre les mains de ses bourreaux. Nous veillâmes l'un après l'autre, afin de n'être pas surpris en dormant.

CHAPITRE XLVI.

Résolution, que les Barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur Pays au haut du fleuve Meschassipi.

LE 13. Avril de grand matin un Capitaine nommé *Narrhetoba*, du nombre de ceux qui vouloient nous massacrer, & qui avoit le corps peint, me demanda mon Calumet de Paix. Il le remplit de tabac de leur pays, après quoi il fit fumer premierement tous ceux de sa bande, & en suite tous les autres, qui

qui avoient resolu de nous tuer. Il nous fit signe d'aller avec eux dans leur Pays. Ils s'en retournerent donc avec nous. Ainsi leur ayant fait rompre leur entreprise contre leurs ennemis, je ne fus pas fâché dans cette occasion de pouvoir continuer nos Découvertes avec ces peuples.

La plus grande de mes inquietudes étoit, que j'avois de la peine à dire mon Office, & à faire mes prières devant ces Barbares. Plusieurs d'entr'eux me voyant remuer les lèvres me dirent d'un ton fier, *Onackanché*, mais comme je ne savois pas un mot de leur langue, nous croyions, qu'ils se mettoient en colere. Michel Ako Canoteur me dit tout effrayé, que si je continuois à dire mon Breviaire, ces gens nous tueroient sans misericorde. Le Picard du Gay me pria au moins de faire mes prières en cachette pour ne plus irriter ces Barbares. Je suivis l'avis du dernier. Mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma suite. Lors que j'entrois dans les bois, ils croyoient que j'y allois

ca-

nous tuer. Il
 avec eux dans leur
 nerent donc avec
 ant fait rompre
 leurs ennemis, je
 cette occasion de
 Découvertes avec

mes inquietudes
 e la peine à dire
 e mes prières de
 usieurs d'entr'eux
 s lèvres me dirent
Onackané, mais com-
 mot de leur lan-
 qu'ils se mettoient
 Ako Canoteur me
 si je continuois à
 ces gens nous tue-
 de. Le Picard du
 s de faire mes prié-
 ne plus irriter ces
 l'avis du dernier.
 ois, plus j'avois de
 Lors que j'entrois
 oient que j'y allois

ca-

cacher quelques marchandises sous ter-
 re. Ainsi je ne savois de quel côté me
 tourner pour faire mes devotions, car
 ils ne me quittoient point de vûe.

Cela m'obligea de dire enfin à nos
 deux hommes, que je ne pouvois me
 dispenser de dire mon Office: que s'ils
 nous massacroient pour ce sujet, je fe-
 rois la cause innocente de leur mort
 aussi-bien que de la mienne, qu'ainsi je
 courrois le même danger qu'eux, mais
 qu'enfin ce peril ne devoit pas me dis-
 penser de mon devoir. Au reste ces Bar-
 bares vouloient me dire par ce mot de
Onackané, que le livre, que je lisois,
 étoit un méchant esprit, comme j'ai ap-
 pris depuis étant parmi eux. Je connus
 donc à leurs gestes, qu'ils en avoient
 quelque aversion. Ainsi afin de les y
 accoutumer je chantois pendant le che-
 min les Litanies à livre ouvert. Ils cru-
 rent, que mon Breviaire étoit un esprit,
 qui m'apprenoit à chanter pour les di-
 vertir. Tous ces peuples aiment natu-
 rellement à chanter.

CHA-

CHAPITRE XLVII.

Insultes & avanies , que les Sauvages nous firent , avant que de nous conduire chés eux. Ils attendent souvent à nôtre vie.

LES insultes , que ces Barbares nous firent pendant nôtre routé , sont au dessus de toute imagination. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs. Pour eux ils n'ont ordinairement qu'un carquois rempli de flèches , un arc , & une méchante peau passée , qui leur sert ordinairement de couverture à deux personnes. Les nuits sont encore assez froides en cette saison , parce que nous approchions toujours du Nord. Ainsi on a besoin de se bien couvrir la nuit.

Ces gens voyant , que nous ne pouvions pas aller aussi vite qu'eux , firent entrer trois guerriers dans nôtre Canot.

que les Sau-
vages, avant que
d'aller chés eux.
Ils viennent à nôtre

ces Barbares nous
ont fait route, font au
jour d'aujourd'hui. Nôtre Ca-
not est plus chargé
qu'ils n'ont or-
dinairement de
sauvages rempli de
peau méchante
ordinairement de
sauvages. Les nuits
sont en cette saison,
nous avons toujours
besoin de se bien

que nous ne pou-
vions qu'eux, fi-
erriers dans nôtre
Canot.

DANS L'AMERIQUE SEPT. 333

Canot. L'un se mit à ma gauche, & les deux autres se rangerent auprès de nos hommes pour les aider à ramer, afin que nous les pussions suivre. Ces Barbares font quelquefois trente lieues par jour, lors qu'ils sont pressés d'aller à la guerre, ou qu'ils ont dessein de surprendre leurs ennemis. Ceux, qui nous avoient pris, étoient de divers villages, & étoient fort partagez dans leurs sentimens à nôtre égard. Nous nous cabannions tous les soirs auprès de ce jeune Chef, qui avoit demandé nôtre Calumet de paix. Nous lui faisons connoître par là, que nous nous mettions sous sa protection.

Mais l'envie se mit parmi les Sauvages. Le Chef, nommé *Aquipagnetin*, dont un des fils avoit été tué par les Miamis, voyant, qu'il ne pouvoit se vanger sur cette Nation, tourne toute sa vengeance contre nous. Il pleuroit pendant toutes les nuits ce fils, qu'il avoit perdu à la guerre. Il prétendoit par là porter ceux, qui étoient de sa bande, à le vanger, à nous tuer, & à se

334 NOUVEAU VOYAGE

à se saisir de tout nôtre équipage , afin de pouvoir poursuivre ensuite ses ennemis. Mais les autres Sauvages , qui étoient charmez de nos marchandises de l'Europe , étoient bien aises de nous conserver , afin d'attirer d'autres Européens chés eux. Ils souhaitoient surtout d'avoir du fer , qui leur étoit fort précieux , & dont ils avoient reconnu l'usage , lors qu'un de nos Canoteurs avoit tué trois au quatre outardes ou coqs d'Inde d'un coup de fusil. Pour eux ils ne pouvoient tuer qu'un de ces oiseaux à la fois avec leurs flèches.

Nous avons reconnu depuis , que les mots *Manza Onakanché* signifient du fer , *quia un méchant esprit*. C'est ainsi qu'ils nommoient un fusil , qui brise les os d'un homme , au lieu que leurs flèches ne font que glisser au travers des chairs & des muscles , qu'elles percent , sans briser les os , que fort rarement. C'est pour cela , que ces peuples guérissent plus facilement les blessures , qui se font à coups de flèches , qu'on ne fait celles de nos fusils.

Lors

L
bare
cent
le fle
Nou
neuf
au M
vent
que r
Ainsi
rent t
plus d
le mē
d'une
ment
sans d
ils per
réfect
Pou
nous
ou cin
ler pl
grand
de for
pour a
bannio

YAGE

équipage, afin
ensuite les en-
Savages, qui
s marchandises
rien aisés de nous
er d'autres Eu-
ouhaitoient sur-
i leur étoit fort
voient reconnu
nos Canoteurs
re outardes ou
de fusil. Pour
tuer qu'un de
e leurs flèches.
depuis, que les
é signifient du
prit. C'est ainsi
fusil, qui brise
u lieu que leurs
lissent au travers
es, qu'elles per-
, que fort rare-
que ces peuples
ent les blessures,
flèches, qu'on
ils.

Lors

DANS L'AMERIQUE SEPT. 335

Lors que nous fûmes pris par ces Barbares nous n'avions navigé qu'environ cent cinquante lieuës, en remontant le fleuve depuis la riviere des Illinois. Nous navigâmes avec eu pendant dix-neuf jours, tantôt au Nord, & tantôt au Nord-Oüest selon les rhombes de vent, qu'il faisoit, & selon le jugement, que nous en avons fait par la Boussole. Ainsi depuis que ces Barbares nous eurent forcez de les suivre, nous fîmes plus de deux cens cinquante lieuës sur le même fleuve. Ces Sauvages vont d'une grande force en Canot. Ils ramment depuis le matin jusqu'au soir sans discontinuer. A peine s'arrêtent-ils pendant le jour pour prendre leur réfection.

Pour nous obliger à les suivre, ils nous donnoient ordinairement quatre ou cinq hommes, afin de nous faire aller plus vite. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs, de sorte que nous avions besoin d'eux pour aller aussi vite qu'eux. Nous cabannions ordinairement, quand il pleu-
voit :

336 NOUVEAU VOYAGE

voit : mais quand il faisoit beau ; nous couchions à terre sans abri. Nous avions par là le moyen de contempler les Astres & la Lune, quand elle éclairoit. Malgré les fatigues du jour les plus jeunes guerriers de ces Sauvages alloient danser le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs jusques à minuit ; le Capitaine, chès lequel ils alloient, envoyoit en cérémonie à ceux, qui chantoient, un guerrier de sa famille pour les faire fumer l'un après l'autre dans son Calumet de guerre, qui se distingue de celui de paix par la diversité des plumes.

La fin de cette espece de Sabbat se faisoit tous les jours par les deux plus jeunes de ceux, qui avoient eu des parens tuez à la guerre. Ils prenoient plusieurs flèches, lesquelles ils présentoient croisées par la pointe à leurs Chefs en pleurant amèrement. Ils les leur donnoient à baiser nonobstant la force de leurs cris. Au reste les fatigues du jour, & les veilles de la nuit n'empêchoient pas que les Vieillards ne

nes'e
te d
par l
paroi
ordin
errien
Quel
pour
plus a
vrir p
où éto

CI
Les a
du
à l
que
non
mie
PENE
font
de se
quelqu

VOYAGE

faisoit beau ; sans abri. Nous ne de contempler quand elle éclaircissait du jour les faces de ces Sauvages. On met à quatre ou cinq heures à minuit ; quel ils alloient , aller à ceux , qui étoient de sa famille l'un après l'autre de guerre , qui étoient de paix par la di-

espece de Sabbat pris par les deux qui avoient eu des différends. Ils prenoient lesquelles ils présentoient à leurs ennemis. Ils les leur présentoient malgré la force de la nuit par les Vicillards

nc

DANS L'AMERIQUE SEPT. 337

ne s'éveillaient presque tous à la pointe du jour , de peur d'être surpris par leurs ennemis. Dès que l'Aurore paroissoit , l'un d'entr'eux faisoit le cri ordinaire , & en un moment les guerriers entroient dans leurs Canots. Quelques-uns passioient autour des Isles pour tuer quelques bêtes fauves , & les plus alerte alloient par terre pour découvrir par le moyen de la fumée le lieu , où étoient leurs ennemis.

CHAPITRE XLVIII.

Les avantages , que les Sauvages du Nord ont sur ceux du Sud à la guerre , & la Cérémonie , que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midi.

PENDANT que les Sauvages du Nord sont en guerre , ils ont accoutumé de se poster toujours sur la pointe de quelques-unes de ces Isles , dont le fleuve

P

est

est plein, afin d'y être en sûreté. Ceux du Sud, qui sont leurs ennemis, n'ont que des pyrogues, avec lesquelles ils ne peuvent pas voguer fort vite, parce que ces pyrogues sont fort pesantes. Il n'y a que les Nations du Nord, qui ayent du bouleau pour faire des Canots d'écorce : les peuples du Sud sont privés de cet avantage. Ainsi ceux du Nord ont une facilité admirable d'aller de Lac en Lac & de Rivière en Rivière pour attaquer leurs ennemis. Lors qu'ils se voyent découverts, ils sont en assurance, pourvu qu'ils ayent le temps de rentrer dans leurs Canots. Ceux, qui les poursuivent par terre, ou dans des pyrogues, ne les sauroient atteindre; ni les poursuivre avec assez de diligence.

Pour ce qui est de faire la guerre par embuscade, les Sauvages du Nord y surpassent toutes les Nations du monde, à cause qu'ils sont fort patiens à souffrir la faim & les plus grandes injures du temps. Ils ne vont qu'à
coup

cou
font
trois
cas
Ils e
à m
une
emp
de fo
Pe
tre n
Chef
tade
verre
halte
rie,
Chef
il en
guerr
marq
corps
par la
son g
ayant
le d'e
ges &

VOYAGE

en sûreté. Ceux
ennemis, n'ont
lesquelles ils ne
ort vite, parce
fort pesantes. Il
du Nord, qui
r faire des Ca-
peuples du Sud
avantage. Ainsi
ne facilité admi-
n Lac & de Ri-
r attaquer leurs
s se voyent dé-
lûrance, pourvû
de rentrer dans
, qui les pour-
dans des pyro-
nt atteindre; ni
assez de dili-
e faire la guerre
sauvages du Nord
Nations du mon-
ont fort patiens
les plus grandes
ls ne vont qu'à
coup

DANS L'AMERIQUE SEPT. 339

coup sûr dans les embuscades. Ils
sont toujours assurés du secours de
trois ou quatre de leurs camarades, au
cas que leurs ennemis les attaquent.
Ils en viennent donc toujours à bout,
à moins qu'ils ne soyent accablez par
une trop grande multitude, qui les
empêche d'entrer dans leurs Canots, ou
de se sauver à la fuite.

Pendant un des dix-neuf jours de nô-
tre navigation, qui fut fort pénible, le
Chef nommé *Aquipagnetin*, qui m'adop-
ta depuis pour son fils, comme nous le
verrons dans la suite, s'avisa de faire
halte sur le midi dans une grande pré-
rie, située à l'Ouest de Meschasipi. Ce
Chef avoit tué un gros ours fort gras:
il en fit festin aux principaux Chefs de
guerriers. Après le repas ces Sauvages
marquez tous au visage, ayant le
corps peint, chacun étant distingué
par la figure de quelque animal selon
son genie, & selon son inclination,
ayant même leurs cheveux frottez d'hui-
le d'ours, & parfemez de plumes rou-
ges & blanches, & les têtes chargées

de duvet d'oiseaux, dansoient tous ayant les poings sur les côtes, & frapportoient de la plante du pied contre la terre d'une si grande force, que les marques y paroissent. Pendant celà l'un des fils du Maître de la cérémonie donnoit à fumer à tous ces gens-là dans le Calumet de guerre, & cependant il pleuroit fort amèrement. Le père, qui gouvernoit toute la cérémonie lugubre, l'accompagnant d'une voix lamentable & entrecoupée de soupirs & de sanglots capables d'attendrir le cœur le plus dur, baugnoit tout son corps de ses larmes. Après quoi il s'adressoit tantôt aux guerriers, & tantôt à moi, me mettant les mains sur la tête, & faisant la même chose à nos deux Canoteurs. Par fois il levoit les yeux au ciel, & proféroit le mot de *Louis*, qui dans sa langue signifie le Soleil. Il se plaignoit à cet Astre de la mort de son fils, & tâchoit par là d'obliger tout son monde à le vanger de ses ennemis.

Pour nous, autant que nous pouvions juger de cette cérémonie, nous croyons que

ux, danfoient tous ayant
es côtes, & frapportoient
le pied contre la terre d'u-
orce, que les marques y
pendant celal'un des fils
a cérémonie donnoit à
es gens-là dans le Calu-
& cependant il pleuroit
Le père, qui gouver-
cérémonie lugubre, l'ac-
une voix lamentable &
t foupirs & de sanglots
ndrir le cœur le plus dur,
on corps de ses larmes.
s'adressoit tantôt aux
tantôt à moi, me mettant
a tête, & faisant la mé-
deux Canoteurs. Par fois
ux au ciel, & proféroit
s, qui dans sa langue fig-
Il se plaignoit à cet Af-
le son fils, & tâchoit par
ut son monde à le vanger

autant que nous pouvions
cérémonie, nous croyons
que

que tout cela tendoit à nous faire pe-
rir. En effet nous avons connu dans la
suite, que ce Barbare en avoit voulu fort
souvent à nôtre vie: mais voyant l'oppo-
sition, qu'il y avoit du côté des autres
Chefs, qui s'y opposoient, il nous fit
rembarquer, & se servit d'autres ruses
pour avoir peu à peu les marchandises
de nos gens. Il n'osoit les prendre hau-
tement, comme il le pouvoit, parce
qu'il craignoit, que ceux de sa Nation
ne le blâmassent de lâcheté, vice, que
les plus Barbares ont en horreur.

CHAPITRE XLIX.

*Ruses & artifices d'Aquipaguetin
pour avoir adroitement les mar-
chandises de nos deux Canoteurs,
avec plusieurs autres événemens
de nôtre Voyage.*

IL est aisé de remarquer par tout ce
que nous avons dit, qu'Aquipague-
tin

Il étoit fort rusé. Il avoit avec lui les os de quelqu'un de ses parens défunt, lesquels il conservoit avec beaucoup de soin dans des peaux passées, & ornées de plusieurs bandes rouges & noires de porc-épic. Il assembloit donc de temps en temps son monde pour leur donner à fumer, & en suite il nous faisoit venir l'un après l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandises de l'Europe les os du défunt, & d'essuyer les larmes qu'il avoit répandues pour lui, & pour son fils, lequel avoit été tué par les Miamis.

Pour appaiser ce vieillard rusé, nous jettâmes sur les os du mort plusieurs brasses de tabac de la Martinique, des haches, des couteaux, de la raslade, & quelques bracelets de porcelaine noire & blanche. Voilà comment ce Barbare nous épuisoit par des motifs, sur lesquels on n'avoit rien à dire. Il nous faisoit connoître, que ce qu'il nous demandoit ainsi, n'étoit que pour le mort, & pour donner aux guerriers, qu'il avoit amenés avec lui, & en effet

fet
lui
par
pou
de l
F
nav
du l
mes
Che
qu'i
un c
Son
com
liger
vre
ger a
perd
C
leurs
ces g
reaux
fer le
par fo
ne pr
droits

avoit avec lui les
 parens défunt,
 avec beaucoup de
 flées, & ornées
 rouges & noires de
 dent donc de temps
 pour leur donner à
 nous faisoit venir
 pour nous obliger
 à acheter des marchandises de
 dent, & d'effuyer
 les marchandises pour lui,
 qui avoit été tué

un grand rufé, nous
 avons mort plusieurs
 à Martinique, des
 de la rafiade,
 de porcelaine noi-
 nement ce Barba-
 motifs, sur les-
 dire. Il nous
 ce qu'il nous de-
 que pour le
 aux guerriers,
 à lui, & en ef-
 fet

DANS L'AMERIQUE SEPT. 343

fit il leur distribuoit tout ce que nous
 lui donnions. Il nous faisoit concevoir
 par là, que comme Capitaine il ne prenoit
 pour lui, que ce que nous lui donnions
 de bon gré.

Pendant les jours sus-dits de nôtre
 navigation nous couchâmes à la pointe
 du Lac des pleurs. Nous le nommâ-
 mes ainsi à cause des larmes, que ce
 Chef y répandit toute la nuit. Lors
 qu'il étoit las de pleurer, il faisoit venir
 un de ses fils, qui pleuroit à sa place.
 Son dessein en cela étoit d'exciter la
 compassion des guerriers, & de les ob-
 liger à nous tuer, afin de pourfui-
 vre ensuite leurs ennemis, & de van-
 ger ainsi la mort du fils, qu'il avoit
 perdu.

Ces Sauvages envoioient par fois
 leurs meilleurs coureurs par terre, &
 ces gens chassoient des troupes de tau-
 reaux sauvages, & les forçoient de pas-
 ser le fleuve à la nage. Ils en tuoient
 par fois quarante ou cinquante, dont ils
 ne prenoient que la langue, & les en-
 droits les plus délicats: ils laissoient le

344 NOUVEAU VOYAGE

reste, dont ils ne vouloient pas se charger, afin de faire une plus grande diligence, & de nous rendre plus promptement à leurs villages.

Il faut avouer, que nous mangions de bons morceaux : mais nous n'avions ni pain, ni vin, ni sel, ni épices, ni aucun autre assaisonnement, & cela a duré pendant les quatre dernières années de près de douze, que j'ai demeuré dans l'Amerique. Dans notre dernier Voyage nous avons subsisté de même, ayant de l'abondance en de certains temps, & étant réduits dans d'autres à manquer de tout, si bien que nous ne mangions point pendant vingt-quatre heures, & quelquefois même davantage. La raison en est, que dans ces petis Canots d'écorce, on ne sauroit se charger de beaucoup de choses. Ainsi quelque précaution que l'on ait, on se voit souvent dénué de toutes les choses nécessaires à la vie. Si nos Religieux de l'Europe esluvoient autant de fatigues & de travaux, & s'ils faisoient des abstinences

ces p
faites
on m
ves c
re au
jûnes
dans
nos
fait v
me c
vertu

Des
pen
sul
re
du

PEN
des
fort a
frottoi

ccs

VOYAGE

ne pas se char-
plus grande dili-
dre plus promp-

nous mangions
mais nous n'a-
ni sel, ni é-
assaisonnement,
les quatre der-
de douze, que
merique. Dans
nous avons sub-
de l'abondan-
pps, & étant
à manquer de
s ne mangions
atre heures, &
antage. La rai-
ces petis Canots
it se charger de
Ainsi quelque
on se voit sou-
choses necessai-
ligieux de l'Eu-
de fatigues & de
nt des abstinences

DANS L'AMERIQUE SEPT. 345

ces pareilles à celles, que nous avons
faites si long-temps dans l'Amérique,
on ne demanderoit point d'autre preu-
ves de Canonisation. Mais il faut di-
re aussi, que ce qui ôtoit le prix à nos
jeunes, c'est, que si nous souffrions
dans de semblables conjonctures,
nos souffrances n'étoient pas tout-a-
fait volontaires : nous faisons, com-
me on dit ordinairement, de nécessité
vertu.

CHAPITRE L.

*Des Vieillards pleurent pour nous
pendant la nuit. Nouvelles in-
sultes d'Aquipaguetin. Manie-
re, dont les Sauvages allument
du feu par frixion.*

PENDANT plusieurs nuits il y avoit
des Vieillards, qui venoient pleurer
fort amèrement sur nous. Ils nous
frottoient souvent les bras & tout le
P 5. corps

corps de leurs mains, lesquelles ils nous mettoient en suite sur la tête. Ces pleurs me faisoient beaucoup de peine. Ils m'empêchoient de dormir; & nous avions pourtant besoin de repos après la grande fatigue du jour. Par dessus tout cela ils me donnoient de l'inquiétude. Je ne savois qu'en penser. Il me sembloit, que ces Barbares pleuroient, parce que quelques-uns de leurs guerriers avoient résolu de nous tuer. Et je m'imaginois aussi par fois, qu'ils pleuroient par un effet de la compassion, qu'ils avoient du mauvais traitement, qu'on nous faisoit. Ainsi ces larmes me faisoient bien de la peine.

Dans une autre occasion Aquipaguetin rentra dans ses fâcheuses humeurs. Il avoit si bien menagé la plus grande partie des guerriers, qu'un jour ne pouvant camper auprès du Chef *Narhetoba*, qui nous protegoit, nous fûmes obligez de nous aller placer avec nôtre Canon & nôtre équipage au bout du campement. Alors ces Barbares nous firent connoître, que ce Chef avoit ab-

so-

folu
Cela
caiff
nous
des r
C
les u
leur
voir
roit
fions
à la m
qui f
tecter
fet,
furie
ses fr
toutes
assûre
ne no
Le
dans r
Sauva
avoien
rent t
ou cin

lesquelles ils nous
 r la tête. Ces
 ucoup de peine.
 dormir ; & nous
 de repos après
 our. Par dessus
 ent de l'inquié-
 'en penser. Il
 Barbares pleu-
 quelques-uns de
 résolu de nous
 is aussi par fois,
 effet de la com-
 du mauvais trai-
 ifoit. Ainsi ces
 de la peine.
 on Aquipague-
 eufes humeurs.
 la plus grande
 un jour ne pou-
 Chef *Narhetoba*,
 us fûmes obli-
 avec notre Ca-
 u bout du cam-
 bares nous fi-
 Chef avoit ab-
 so-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 347

solument résolu de nous casser la tête.
 Cela nous obligea de tirer encore d'une
 caisse vingt couteaux, & du tabac, que
 nous jettâmes tout en colere au milieu
 des mécontents.

Ce malheureux regardant ses gens
 les uns après les autres sembloit hériter
 leur demandant leur avis pour sa-
 voir, s'il refuseroit, ou s'il accepte-
 roit nôtre présent. Comme nous baif-
 sions la tête en lui mettant une hache
 à la main pour nous tuer, le jeune Chef,
 qui faisoit semblant d'être nôtre Pro-
 tecteur, & qui l'étoit peut-être en ef-
 fet, nous prit par le bras, & tout en
 furie nous mena à sa Cabanne. Un de
 ses freres prennant des flèches les cassa
 toutes en nôtre présence, pour nous
 assurer par là, qu'il empêcheroit qu'on
 ne nous tuât.

Le lendemain ils nous laissèrent seuls
 dans nôtre Canot sans nous donner des
 Sauvages pour nous aider, comme ils
 avoient fait jusque là. Ils demeure-
 rent tous derriere nous. Après quatre
 ou cinq lieues de navigation un autre

348 NOUVEAU VOYAGE

Chef vint à nous & nous fit débarquer. Après cela il arracha de l'herbe, & en fit trois petis monceaux, sur lesquels il nous fit asscoir. En suite il prit un bout de bois de cedre tout plein de petis creux ronds, dans l'un desquels il mit une baguette plus dure que le cedre: il frotta rudement cette baguette entre les paumes de ses mains, & alluma du feu de cette maniere. Il se servit de ce feu pour allumer le tabac de son grand Calumet, & après qu'il eût pleuré quelque temps, & qu'il nous eût mis les mains sur la tête, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & nous fit connoître, que dans six jours nous serions dans son pays.

CHA;

Cé

A

nou
lieu
mé
eu l
Barl
ne c
fipi,
avise
Enfi
don
la pl
avoie
ils se
tout
en p

s fit débarquer.
 l'herbe, & en
 x, sur lesquels
 suite il prit un
 e tout plein de
 ns l'un desquels
 us dure que le
 ent cette baguet-
 e ses mains, &
 maniere. Il se
 allumer le tabac
 , & après qu'il
 emps, & qu'il
 s sur la tête, il
 ns un Calumet
 connoître, que
 erions dans son

CHA:

CHAPITRE LI.

Cérémonie des Barbares, lors qu'ils partagerent les prisonniers, & continuation du Voyage par terre.

APRES donc que nous eûmes ainsi voyagé dix-neuf jours en Canot, nous arrivâmes enfin à cinq ou six lieues du Saut, que nous avons nommé de St. Antoine, comme nous avons eu lieu de le reconnoître depuis. Ces Barbares nous firent mettre pied à terre dans une Anse du fleuve Meschafipi, après quoi ils s'assemblerent pour aviser à ce qu'ils feroient de nous. Enfin ils nous separerent, & nous donnerent à trois Chefs de Famille à la place de trois de leurs enfans, qui avoient été tuez à la guerre. Après cela ils se saisirent de notre Canot, & prirent tout notre équipage. Ils mirent le Canot en pieces, de peur que nous ne nous en

servissions pour retourner chès leurs ennemis. Ils cachèrent les leurs dans des aunayes pour s'en servir, lors qu'ils voudroient aller à la chasse, & quoi que nous pussions nous rendre commodément par eau dans leur pays, il nous obligerent pourtant de faire soixante lieues par terre.

Ils nous faisoient marcher ordinairement depuis la pointe du jour jusques à deux heures de nuit. Nous passions les rivieres à la nage. Ces Barbares, qui sont pour la plupart d'une taille extraordinaire, portoient nos habits & nôtre équipage sur la tête, & nos deux Canoteurs, plus petis que moi, sur leurs épaules, parce qu'ils ne savoient nager. En sortant de l'eau, qui étoit souvent toute pleine de glaces, parce que nous tirions toujours vers le Nord, à peine pouvois je me soutenir. La gélée même continuoit encore toutes les nuits dans cette saison-là. Nous avions donc les jambes toutes sanglantes des glaces que nous rompions à mesure que nous passions à gué des lacs

ou

YAGE

chès leurs en-
leurs dans des
, lors qu'ils
sse, & quoi
ndre comme-
pays, il nous
faire soixante

cher ordinai-
u jour jusques
Nous passions
Ces Barbares,
t d'une taille
nos habits &
& nos deux
moi, sur leurs
savoient na-
u, qui étoit
glaces, parce
vers le Nord,
ôutenir. La
encore toutes
là. Nous a-
tes sanglantes
pions à mesu-
gué des lacs
ou

DANS L'AMERIQUE SEPT. 351

ou des rivières. Nous ne mangions qu'une fois en vingt-quatre heures. Encore n'étoit ce que quelques morceaux de viande boucannée, que ces Sauvages nous donnoient à regret.

J'étois si foible, que je me suis souvent couché par terre, résolu de mourir plutôt que de suivre ces sauvages, qui marchent d'une vitesse extraordinaire, laquelle surpasse toutes les forces des Européens. Afin de nous faire hâter, ces Barbares mettoient souvent le feu dans les herbes sèches des prairies, par lesquelles nous passions. Ainsi nous étions obligés par force de marcher, ou de nous laisser brûler. J'avois un chapeau, que j'avois pris pour me garantir de l'ardeur du Soleil pendant l'Été. Je le laissai tomber bien des fois dans le feu, parce qu'il n'étoit pas ferme dans ma tête. Ces Barbares l'en retiroient, & me donnoient la main pour me sauver du feu, qu'ils avoient ainsi allumé tant pour hâter nôtre marche qu'afin d'avertir leurs gens de leur retour. Je dois dire ici, que si le Picard du

du Gay ne m'eût souvent fortifié dans ce pénible & fâcheux voyage, j'aurois indubitablement succombé à la fatigue, parce que les vivres & les forces me manquoient.

CHAPITRE LII.

Contestation des Sauvages sur le partage de nos marchandises, & de nôtre équipage avec mes ornemens Sacerdotaux, & ma cassette.

APRES avoir fait environ soixante lieues de portage, & après avoir souffert la faim, la soif, & mille outrages de la part des Barbares, marché jour & nuit sans délai, passé des lacs & des rivières à gué, & souvent même à la nage, comme nous approchions du Village de ces peuples, qui sont situés dans des lieux marécageux, & inaccessibles à leurs ennemis, ils partagerent

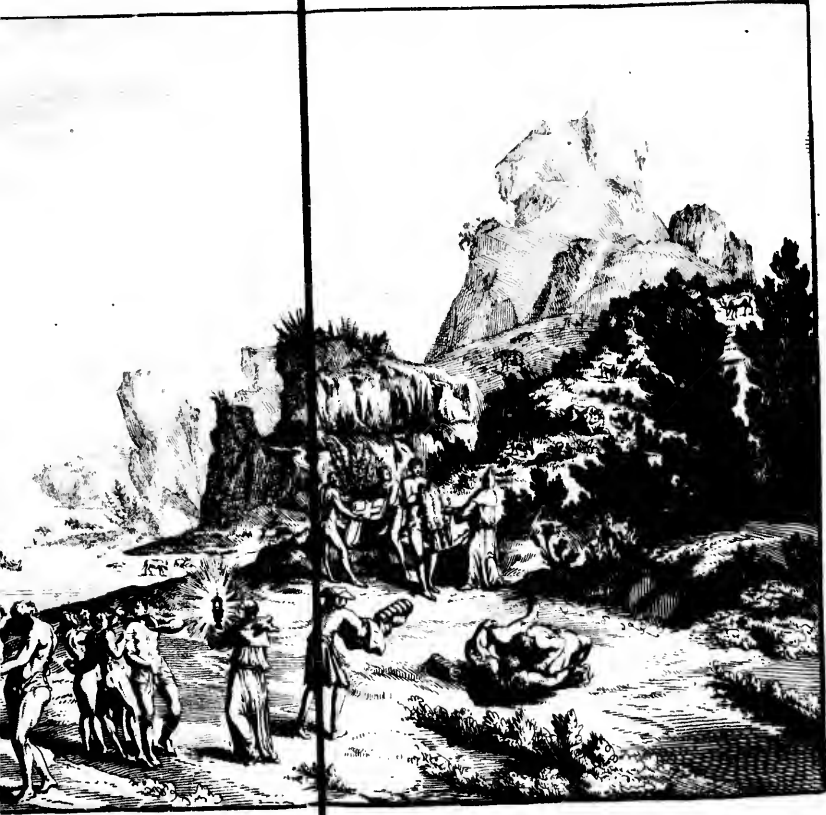
VOYAGE
ouvent fortifié dans
x voyage, j'aurois
combé à la fatigue,
es & les forces me

RE LII.

*Sauvages sur le
marchandises, &
age avec mes or-
lotaux, & ma*

t environ soixante
e, & après avoir
soif, & mille ou-
Barbares, marché
elai, passé des lacs
é, & souvent mê-
e nous approchions
peuples, qui sont
x marécageux, &
ennemis, ils parta-
gerent





gerent
difes d
fallut
le rou
étoit
vres. C
que l
ils en
mais c
bien f
douille
Les p
frent c
neroien
nos de
nous p
ayant
qu'ils
armes
qu'ils
du rete
prenoi
Tou
que c
deux c
plus él

gerent entr'eux toutes les marchandises de nos deux Canoteurs. Peu s'en fallut, qu'ils ne s'entretussent pour le rouleau de tabac de Martinique, qui étoit encore d'environ cinquante livres. Ces peuples en font plus de cas que les Européens ne font de l'or. Ils en ont de très-bon parmi eux : mais celui, que nous avions, étoit si bien filé, & si bien tourné en andouillettes, qu'ils en étoient charmez. Les plus raisonnables d'entr'eux nous firent connoître par signes, qu'ils donneroient plusieurs peaux de castors à nos deux Canoteurs, pour ce qu'ils nous prenoient : mais les autres nous ayant pris comme Esclaves, parce qu'ils disoient, que nous portions des armes à leurs ennemis, soutenoient, qu'ils n'étoient pas obligez de donner du retour pour les choses, qu'ils nous prenoient.

Tout cela se passoit ainsi, parce que cette bande étoit composée de deux ou trois peuples différens. Les plus éloignez craignant, que les autres

très ne retiennent toutes les marchandises dans les premiers villages, où ils devoient passer, voulurent par avance en prendre leur part.

Ces Barbares n'eurent pas plus d'égard, pour ce qui me regardoit, que pour les marchandises de nos deux Canoteurs. Ils prirent donc aussi ma chafuble de brocard, & tous les ornemens de ma Chapelle portative, excepté le calice, qu'ils n'osèrent toucher. Ils voyoient, que ce vase d'argent doré reluisoit. Ils fermoient donc les yeux, & nous firent connoître depuis, que c'étoit un esprit, qui les feroit mourir. Ils voulurent briser une cassette, que j'avois, & qui fermoit à clef. Ils me firent connoître, que si je ne l'ouvrais, ou si je n'en rompois la serrure, ils le feroient eux-mêmes avec des roches pointuës, qu'ils me montrèrent. Le sujet de cette violence venoit, de ce qu'ils n'avoient pû ouvrir cette cassette pendant la route, ce qu'ils avoient tenté plusieurs fois pour visiter ce qui y étoit enfermé. Ils
n'a-

YAGE
les marchandises, où ils de-
par avance en

pas plus d'é-
gardoit, que
nos deux Ca-
c aussi ma cha-
s les ornemens
ve, excepté le
toucher. Ils
d'argent do-
ient donc les
noître depuis,
qui les feroit
briser une cas-
fermoit à clef.
que si je ne
rompois la fer-
x-mêmes avec
r'ils me mon-
cette violence
voient pû ou-
nt la route, ce
ieurs fois pour
enfermé. Ils
n'a-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 355
n'avoient aucune connoissance des clefs,
ni des ferrures. D'ailleurs ils ne pré-
tendoient pas se charger de la cassè-
te, mais seulement des hardes qui y
étoient. Je l'ouvris donc, & quand ils
virent, qu'il y avoit si peu de choses, &
qu'il ne s'y trouvoit que des livres &
des papiers, ils la laisserent là.

CHAPITRE LIII.

*La troupe approche du village ;
Conseil des Sauvages pour sa-
voir, s'ils nous tueroient, ou
s'ils nous sauveroient en nous
adoptant pour leurs enfans.
Réception, que nous firent
ces peuples, & de l'usa-
ge qu'ils firent de ma chas-
ble.*

A PRES cinq fort grandes journées de
marche par terre sans nous reposer
que

356 NOUVEAU VOYAGE

que très-peu pendant la nuit à la belle étoile, nous apperçûmes enfin quantité de femmes & d'enfans, qui venoient au devant de nôtre petite armée. Tous les Anciens de cette Nation s'assemblerent à nôtre sujet. Nous voyons des Cabannes, aux piliers desquelles il y avoit des torches de paille, & de grandes herbes sèches, où ces Barbares ont accoutumé d'attacher & de brûler les Esclaves, qu'ils ont conduits chès eux. Ils faisoient chanter le Picard du Gay, qui tenoit entre ses mains, & qui secouoit unealebasse remplie de cailloux ronds. Je voyois de plus, que ses cheveux & son visage étoient peints de couleurs différentes, & qu'on avoit attaché une touffe de plumes blanches à sa tête. Nous crûmes alors avec beaucoup de raison, qu'ils avoient dessein de nous faire mourir. Nous en avions des conjectures assez fortes & assez plausibles. Ils pratiquerent en effet plusieurs cérémonies, qui leur sont ordinaires, quand ils veulent brûler leurs ennemis.

Lc

YAGE

nuit à la belle
s enfin quan-
ans , qui ve-
otre petite ar-
de cette Na-
re sujet. Nous
ux piliers des-
ches de paille ,
ches , où ces
d'attacher &
qu'ils ont con-
soient chanter
enoit entre ses
une calebasse
ls. Je voyois
& son visage
différents , &
touffé de plû-
Nous crûmes
raison , qu'ils
faire mourir.
jectures assez
Ils pratique-
rémonies , qui
and ils veulent

Le

DANS L'AMERIQUE SEPT. 357

Le mal étoit en tout cela , qu'aucun de nous ne pouvoit se faire entendre à ces Sauvages. Cependant après plusieurs vœux , & plusieurs prières , que les Chrétiens doivent faire à Dieu en de semblables occasions , ces Barbares nous donnerent à manger de la folle avoine , dont j'ai fait mention. Il nous la présenterent dans de grands plats d'écorce de bouleau. Les femmes Sauvages l'avoient assaisonnée avec des blucz. Ce sont des graines noires , qu'elles font sécher au Soleil pendant l'Été , & qui sont aussi bonnes que des raisins de Corinthe. Nos Flamands les appellent en leur langue *Clakebesien*.

Pendant ce festin , qui étoit le meilleur repas , que nous eussions fait depuis que ces Barbares nous avoient pris , il y eut de fort grandes contestations entre Aquipaguetin & les autres sur la distribution , qu'ils vouloient faire de nos deux Canoteurs & de moi. Enfin Aquipaguetin comme Chef du parti l'emporta , & se tournant du côté de l'un des principaux Chefs , il me présenta à fu-

mer

mer dans son Calumet de paix, & il reçût en même temps celui, que nous avions apporté, comme le symbole de l'union, qui devoit être désormais entre ces Barbares & nous. Il m'adopta donc pour son fils à la place de celui, qu'il avoit perdu à la guerre.

Le Capitaine Narhetoba & un autre en firent de même avec nos deux Canoteurs. Cette séparation nous fût fort sensible, quoi qu'elle fût mêlée de quelque plaisir, de voir qu'on nous laissoit la vie. Le Picard du Gay me tira à quartier pour se confesser, parce qu'il ne pouvoit encore s'assurer. Il craignoit donc de mourir de la main de ces Barbares. Cela l'obligea de m'embrasser cordialement, & de me demander pardon du passé après l'avoir demandé à Dieu. J'eussé été ravi de voir Michel Ako dans de semblables dispositions. Je ne laissai pourtant pas de leur donner à l'un & à l'autre des marques d'une extrême tendresse.

Enfin les Sauvages nous conduisirent chacun à leurs villages & nous séparèrent

VOYAGE

paix, & il re-
ui, que nous
le symbole de
lesormais entre
m'adopta donc
de celui, qu'il

oba & un autre
nos deux Ca-
n nous fût fort
fût mêlée de
oir qu'on nous
rd du Gay me
onfesser, parce
e s'assurer. Il
rir de la main
bligea de m'em-
de me deman-
s l'avoir deman-
avi de voir Mi-
blables disposi-
tant pas de leur
tre des marques
c.

ous conduisirent
& nous séparé-
rent

DANS L'AMERIQUE SEPT. 359
rent ainsi. Nous marchâmes au tra-
vers des marais dans l'eau jusqu'à mi-
jambe pendant une lieüe de chemin,
au bout duquel cinq des femmes d'A-
quipaguetin, lequel m'avoit adopté,
me reçurent dans l'un des trois Canots
d'écorce, qu'elles avoient amenez, &
me menerent à une petite lieüe de là
dans une petite Isle, où étoient leurs
Cabannes.

CHAPITRE LIV.

*Réception faite à l'Auteur par les
parens d'Aquipaguetin. Ils le
font suer pour le guérir de ses
fatigues. Usage, qu'ils font de
sa Chapelle, & de ses orne-
mens.*

J'ARRIVAI dans ce lieu au commen-
cement du mois de Mai 1680. Je
n'en puis point marquer le jour pré-
cité.

cifément, parce que les Sauvages, qui m'avoient fort harcelé pendant le chemin, m'empêcherent de faire toutes les petites observations, que j'eusse bien voulu. D'ailleurs il y a environ sept ou huit heures de différence entre les jours & les nuits de l'Europe, & de l'Amérique Septentrionale, à cause de la retrogradation du Soleil. Nous avions toujours eu le Cap à l'Ouëst depuis la Rochelle jusques à Québec, & depuis Québec au Sud-Ouëst jusques à ce que nous fûmes arrivez à Meschafipi, ce qui faisoit une notable variation de l'Eguille aimantée.

Cette variation consistoit en un mouvement inconstant de l'Eguille, qui dans de certains parages déclinait du Nord au Nord-Est, & dans d'autres se tournoit du Nord au Nord-Ouëst. Jamais nous ne pouvons être assurés de nos estimés dans les voyages de long cours, à moins que d'être assurés du chemin, que nos vaisseaux ou nos Canots peuvent faire par jour, & quelle est la variation de l'Eguille en cha-

que

que
mi
de
A
que
bien
res
A
tain
opt
rois
sent
& n
rant
noit
de n
me t
me t
ver.
près
garç
& n
jamb
grais
L
pello

VOYAGE

Sauvages, qui pendant le che- faire toutes les e j'eusse bien environ sept ou entre les jours & de l'Ame- cause de la re- Nous avions Ouëst depuis la bec, & depuis usques à ce que Meschafipi, ce variation de l'E-

toit en un mou- l'Eguille, qui s déclinait du t dans d'autres Nord-Ouëst. ns être assurés voyages de long être assurés du aux ou nos Ca- jour, & quel- Eguille en cha- que

DANS L'AMERIQUE SEPT. 361

que parage. Nous trouvâmes plusieurs minutes de variation selon le rhombe de vent, que nous prenions.

A dire le vrai de plus habiles gens que moi auroient perdu la mémoire de bien des choses dans le tracas d'affai- res pareilles à celles que j'ai eues.

A l'entrée de la Cabanne du Capi- taine Aquipaguetin, qui m'avoit ad- opté, un de ces Barbares, qui me pa- roissoit d'un âge décrepit, nous pré- senta à fumer dans un grand Calumet, & me frotta la tête & les bras en pleu- rant fort amèrement. Il me témoig- noit en cela la compassion, qu'il avoit de me voir si fatigué. Et en effet il me falloit souvent deux hommes pour me soutenir, & pour m'aider à me le- ver. Il y avoit une peau d'ours au- près du feu, sur laquelle le plus jeune garçon de la Cabanne me fit coucher, & m'oignit ensuite les cuissés, les jambes, & la plante des pieds avec de la graisse de chats sauvages.

Le fils d'Aquipaguetin, qui m'ap- pelloit son frere, portoit en parade

Q

ma

ma chasuble de brocard sur son dos tout nud. Il y avoit envelopé les os d'un homme considérable d'entr'eux, pour la memoire duquel ces Barbares avoient de la vénération. La ceinture de Prêtre, faite de laine rouge & blanche avec deux houpes au bout, lui servoit de bretelles, & il portoit en triomphe, ce qu'il appelloit *Louis Chinnen*, qui signifie, comme je l'ai appris depuis, la robe de celui, qui se nommoit le Soleil. Après que ces Sauvages eurent fait servir cette chasuble d'ornement à couvrir les os de leurs morts dans leurs plus grandes cérémonies, ils en firent présent à des peuples, qui leur sont alliez, & qui demeurent à l'Ouëst à quatre ou cinq cens lieuës de leur pays. Ils étoient venus chès eux en Ambassade, & y avoient dansé le Calumet.

Le lendemain de nôtre arrivée Aquipaguetin, qui étoit Chef d'une grande famille, me couvrit d'une robe de peaux passées du ventre de taureaux sauvages. Il m'en donna une seconde, qui étoit composée de dix grandes peaux de

d sur son dos
 envelopé les os
 le d'entr'eux,
 ces Barbares
 La ceinture de
 uge & blanche
 ut, lui servoit
 it en triomphe,
Chinnen, qui
 pris depuis, la
 nommoit le So-
 vages eurent fait
 rnement à cou-
 orts dans leurs
 es, ils en firent
 qui leur font
 ent à l'Ouëst à
 nés de leur pays.
 eux en Ambassâ-
 e Calumet.
 re arrivée Aqi-
 d'une grande fa-
 robe de peaux
 taureaux sauva-
 ne seconde, qui
 grandes peaux de

ca-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 363

castors. Ce Barbare me montra six
 ou sept de ses femmes, car la Poly-
 gamie regne parmi ces peuples. Il
 leur dit, à ce que j'appris ensuite,
 qu'elles devoient me regarder comme
 un de leurs fils. En suite il posâ de-
 vant moi un plat d'écorce, dans lequel il
 y avoit des brèmes, & d'autres poissons
 blancs pour me régaler. Il donna or-
 dre à tous ceux, qui étoient là, de
 m'appeller du nom, que je devois avoir
 selon le rang, que je tenois dans cette
 nouvelle parenté.

Ce nouveau père voyant, que je ne
 pouvois me lever de terre, que par le
 moyen de deux personnes, fit faire
 une étuve, dans laquelle il me fit en-
 trer tout nud avec quatre Sauvages, qui
 avant que de commencer à suer, se lie-
 rent le prépuce avec des liens faits d'é-
 corce de bois blanc. Il fit couvrir cer-
 te étuve avec des peaux de taureaux
 sauvages, & y fit poser des cailloux, &
 des morceaux de rochers tout rouges,
 après quoi il me fit signe de retenir
 mon haleine de fois à autre, ce que je

Q 2 fis

fis comme les Sauvages , qui étoient avec moi. Du reste je me contentai de me couvrir d'un mouchoir.

D'abord que ces Barbares eurent poussé leur haleine avec assez de force, Aquipaguetin commença à chanter d'une voix forte & tonnante. Les autres le seconderent, & me mettans tous la main sur le corps, ils me frottoient, & pleuroient amèrement. Je commençois à tomber en défaillance, & cela m'obligea de sortir de l'étuve. A peine pus-je prendre mon habit de St. François pour me couvrir, tant j'étois foible. Ils continuèrent de me faire suer de la même maniere trois fois la semaine. Cela me rendit de la vigueur, & je me sentis aussi sain & & aussi fort qu'au paravant.

AU VOYAGE

Sauvages, qui étoient
 reste je me contendois
 d'un mouchoir.

Ces Barbares eurent
 ne avec assez de force,
 mmença à chanter d'un
 tonnant. Les autres
 & me mettans tous la
 , ils me frottoient, &
 ement. Je commençois
 faillance, & cela m'o-
 de l'éteve. A peine
 mon habit de St.
 me couvrir, tant j'é-
 s continuerent de me
 même maniere trois
 . Cela me rendit de
 je me sentis aussi sain &
 auparavant.

CHA:

DANS L'AMERIQUE SEPT. 365

CHAPITRE LV.

*Faim, que l'Auteur souffre par-
 mi les Barbares. Ils admi-
 roient sa boussole, & une mar-
 mite de fer, qu'il avoit. Il
 compose un petit Dictionnaire,
 & les instruit sur la Réli-
 gion, sur la Polygamie, & le
 Célibat.*

JE passois souvent de méchantes
 heures parmi ces Sauvages. A qui-
 paguetin, qui m'avoit adopté, ne
 me donnoit qu'un peu de folle avoi-
 ne cinq ou six fois la semaine avec
 des œufs de poissons boucannez pour
 me nourrir. Les femmes faisoient
 cuire tout cela dans des pots de terre.
 De plus il me menoit dans une Isle
 voisine avec ses enfans, des hommes,
 & des femmes pour y labourer la ter-
 re avec une pioche, & une petite bê-
 che,

Q 3

che , que j'avois retirée des mains de ceux , qui nous avoient volé. Nous y semâmes du tabac , & des legumes d'Europe , que j'y avois portées , & dont Aquipaguetin faisoit fort grand cas.

Cet homme pour se rendre plus considérable parmi sa Nation assembloit souvent les Anciens de son village , & en leur présence il me demandoit ma boussole , que j'avois gardée avec moi. Lors que je faisois tourner l'éguille aimantée avec une clef, il disoit avec raison, que nous autres Européens allions par tout le monde guidez par cette machine. Ce Chef, qui étoit habile Orateur, persuadoit à tout son monde, que nous étions des esprits, & que nous étions capables de faire des choses, qui surpassoient leurs forces. A la fin de son discours, qui étoit fort pathétique, tous les Vieillards pleuroient sur ma tête, admirans en moi ce qu'ils ne pouvoient comprendre.

J'avois une marmite à trois pieds
de

de des mains de
t. volez. Nous
& des legumes
ois portées, &
soit fort grand

ndre plus confi-
assembloit sou-
n village, & en
andoit ma bouf-
rdée avec moi.
urner l'éguille
f, il disoit avec
s Européens al-
guidez par cet-
chef, qui étoit
doit à tout son
ons des esprits,
pables de faire
oient leurs for-
cours, qui étoit
les Vieillards
, admirans en
ouvoient com-
e à trois pieds
de

de la figure d'un lion, dont nous nous servions dans le voyage pour cuire notre viande. Ce vaisseau n'étoit pas si sujet à se casser, que les chaudières ordinaires, lesquelles sont plus fragiles, de sorte que nous voyant sans Chaudronnier pour les raccommoder au besoin, nous avions pris cette marmite. Les Barbares ne l'osèrent jamais toucher de la main sans l'avoir auparavant envelopée de quelque robe de castor. Ils en donnerent une si grande terreur à leurs femmes, qu'elles la faisoient attacher à quelques branches d'arbre. Autrement elles n'auroient osé se rendre ni dormir même dans la Cabanne, si elle y eût été.

Nous voulûmes en faire présent à quelques Chefs: mais ils ne voulurent ni l'accepter, ni s'en servir, parce qu'ils croyoient, qu'il y avoit quelque malin Esprit caché, qui les auroit fait mourir. Tous ces peuples sont sujets à de pareilles superstitions. Les Jongleurs leur font croire tout

ce qu'ils veulent. Je fus quelque temps parmi eux sans pouvoir me faire entendre. Mais la faim commençant à me presser, je me mis à faire un Dictionnaire de leur langue par le moyen de leurs enfans. Je me familiarisois avec eux, autant qu'il m'étoit possible, afin de m'instruire.

D'abord que j'eus appris le mot de *Takechiabien*, qui signifie en leur langue, *comment appelles-tu cela?* je fus bien-tôt en état de raisonner des choses les plus familières avec eux. Cela m'étoit assez difficile au commencement, parce qu'il n'y avoit point d'Interprete, qui entendit les deux langues. Ainsi pour demander le mot de *courir* par exemple, je doublois mes pas, & je courois effectivement d'un bout à l'autre de la Cabanne, afin qu'en suite je pussé mettre dans mon Dictionnaire le mot de leur langue, qui signifie *courir*. Les Chefs de ces Barbares, voyant mon inclination à apprendre leur langue, me disoient souvent, *Vatchison égagahé*, c'est-à-dire,

quelque temps
me faire en-
commencant à
un Diction-
le moyen de
amiliarisois a-
m'étoit possi-

pris le mot de
nifie en leur
elles-tu cela ?
de raisonner
aires avec eux.
e au commen-
y avoit point
it les deux lan-
nder le mot de
ablois mes pas,
ent d'un bout
e, afin qu'en
dans mon Di-
ar langue, qui
Chefs de ces
inclination à
, me disoient
gagé, c'est-à-
dire,

DANS L'AMERIQUE SEPT. 369

dire, *Esprit, tu prens bien de la
peine. Mets du noir sur le blanc.* Par
ce moyen ils me faisoient souvent é-
crire. Ils me nommoient un jour
toutes les parties du corps humain.
Mais je ne voulus point coucher sur
le papier certains termes honteux, dont
ces peuples ne font point de scrupule
de se servir à toute heure. Ils me
réitéroient souvent le mot d'*égagé*,
pour me dire, *Esprit, mets donc aus-
sice mot comme les autres.*

Ils se divertissoient ainsi avec moi,
& se disoient souvent l'un à l'autre,
*quand nous interrogeons le Père Lou-
is, car ils m'avoient ainsi oui nom-
mer par nos Canoteurs, il ne nous
répond pas : mais dès qu'il a regardé
ce qui est blanc, (parce qu'ils n'ont
point de terme pour designer le pa-
pier) il nous répond, & nous fait en-
tendre ses pensées. Il faut, ajoûto-
ient-ils, que cette chose blanche soit
un Esprit, qui lui fait connoître tout
ce que nous lui disons. Ils tiroient
une consequence de là : C'est, que*
Q 5 nos

nos deux Canoteurs n'avoient pas tant d'esprit que moi , puis qu'ils ne pouvoient travailler comme moi sur ce qui est blanc. Ainsi cette écriture leur faisoit croire , que je pouvois tout.

Lors que ces Sauvages voyoient , qu'il tomboit de la pluye en si grande abondance , que cela les empêchoit d'aller à la chasse , ils me disoient de la faire cesser. Je savois déjà assez de leur langue pour leur répondre. Je leur disois donc en leur montrant du doigt les nuées , que celui , qui étoit le grand Capitaine du Ciel , étoit le Maître de la pluye & du beau temps , & qu'il dispoit de tous les événemens en général des hommes , & de tout l'univers : que ce qu'ils me disoient de faire , dependoit du premier Moteur , & non pas de moi : qu'il m'avoit envoyé chès eux pour le leur faire connoître comme leur Créateur , & leur Redempteur.

Ces Sauvages me voyant distingué
par

voient pas tant
qu'ils ne pou-
e moi sur ce
cette écriture
ue je pouvois

ges voyoient ,
aye en si gran-
cela les empê-
ils me disoient
savois déjà af-
leur répon-
donc en leur
s nuées , que
grand Capitaine
re de la pluye
qu'il dispoit
ns en général
tout l'univers :
oient de faire ,
Moteur , &
il m'avoit en-
leur faire con-
éateur , & leur

oyant distingué
par

DANS L'AMERIQUE SEPT. 371

par mes habits de nos deux Canoteurs ,
& n'ayant point de connoissance du cé-
libat, me demandoient souvent, quel
âge je pouvois avoir, & combien j'a-
vois de femmes & d'enfans. Ils ont
accoutumé de conter les années par les
hyvers. Ces hommes, qui sont sans
lumieres & sans instruction, étoient sur-
pris de la réponse, que je leur faisois. Je
leur disois donc en leur montrant nos
deux Canoteurs, que j'étois allé visiter à
trois lieues de nôtre village, qu'un hom-
me ne pouvoit épouser qu'une femme
parmi nous, laquelle même il ne pouvoit
quitter que par la mort: que pour moi
j'avois promis au grand Maître de la vie
de vivre sans femme, & de venir de-
meurer avec eux pour leur faire connois-
tre les volontez du grand Maître du Ciel
& de la Terre; & pour vivre pauvre-
ment avec eux, éloigné de mon pays, où
toutes sortes de biens abondent.

Il est vrai, me dit un de ces Barba-
res, que nous n'avons point de chaf-
se en ces lieux; & que tu souffres:
mais attens l'Été, nous irons tuer
des

des taureaux sauvages dans les pays chauds , & alors tu pourras te récompenser du mauvais temps , que tu passes. J'aurois été fort content , s'ils m'eussent donné manger , comme à leurs enfans : mais ils se cachotent de moi , & se relevoient de nuit pour manger à mon insçu : & quoi que les femmes ayent par tout plus de tendresse que les hommes , cependant elles conservoient le peu de poisson , qu'elles avoient , pour en nourrir leurs enfans. Elles me considéroient comme un Esclave , que leurs Guerriers avoient fait dans le pays de leurs Ennemis. Elle préféroient donc la vie de leurs enfans à la mienne. En quoi il est certain , qu'elles avoient raison.

Il y avoit des Vieillards , qui venoient souvent pleurer sur ma tête d'une manière fort triste. L'un m'appelloit son petit fils , l'autre son neveu , & tous ensemble me disoient , j'ai compassion de te voir si long-temps sans manger , & d'apprendre , que tu as été si maltraité dans ton voyage : ce sont de

de
ve
qu
de
po
ne
tou

Le
l
&
n
te
m

LE
le
plus c
Istati
l'indig
nous
plein

dans les pays
 ras te recom-
 que tu passés.
 , s'ils m'euf-
 omme à leurs
 oient de moi,
 our manger à
 femmes ayent
 e que les hom-
 nfervoient le
 voient, pour
 Elles me con-
 ave, que leurs
 ns le pays de
 féroient donc
 mienne. En
 s avoient rai-

ds, qui ve-
 r ma tête d'u-
 L'un m'appel-
 e son neveu,
 nt, j'ai com-
 g-temps sans
 que tu as été
 age : ce sont
 de

DANS L'AMERIQUE SEPT. 373

de jeunes Guerriers sans esprit, qui t'ont
 voulu tuer, & qui t'ont dérobbé tout ce
 que tu avois. Si tu voulois des robbes
 de castors, ou de taureaux sauvages
 pour esliuyer tes larmes, nous t'en don-
 nerions : mais tu n'as rien voulu de
 tout ce que nous t'avons présenté.

CHAPITRE LVI.

*Le plus considérable Chef des
 Issati & Nadoïessans fait de
 grands reproches à ceux, qui
 nous avoient pris. L'Au-
 teur baptise la fille de Mame-
 nsi.*

LE nommé Ouâsicondé, c'est-à-dire,
le Pin percé, le plus sage, & le
 plus considérable de tous les Chefs des
 Issati & Nadoïessans, fit paroître de
 l'indignation contre les Guerriers, qui
 nous avoient si maltraitez. Il dit en
 plein Conseil, que ceux, qui nous

Q 7 avoient

374 NOUVEAU VOYAGE

avoient volé ce que nous avions , étoient semblables à des chiens affamez , qui dérobbent un morceau de viande dans un plat , & puis s'enfuient : que ceux , qui en avoient usé de la sorte à nôtre égard , meritoient qu'on les regardât comme des chiens , puis qu'ils avoient fait un affront sanglant à des hommes , qui leur apportoient du fer & des marchandises , dont ils n'avoient poin: eu de connoissance jusque là , & qui leur étoient pourtant si utiles : qu'il trouveroit un jour le moyen de se venger de celui , qui nous avoit causé cet outrage. Cette réprimende étoit digne d'un Chef de l'importance de Ouâsicondé. Cette action généreuse fut fort utile du depuis à toute la Nation , comme nous le verrons dans la suite.

Comme j'allois souvent visiter les Cabannes , je trouvai un jour l'enfant d'un nommé Mamenisi fort malade. L'ayant un peu examiné , je vis , que cet enfant n'échapperoit pas de sa maladie. Je priai nos deux Canoteurs de m'en dire leur sentiment , & je leur fis con-

noi-

ous avions,
iens affamez,
u de viande
fuient : que
de la sorte à
qu'on les re-
puis qu'ils
nglant à des
ient du fer &
ils n'avoient
jusque là, &
utiles : qu'il
ven de se van-
oit causé cet
de étoit dig-
ance de Ou-
éreuse fut fort
Nation, com-
suite.
visiter les Ca-
enfant d'un
malade. L'a-
is, que cet en-
e sa maladie.
eurs de m'en
e leur fis con-
noi-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 375

noître ; que je croyois être obligé en
conscience de le baptiser. Michel Ako
ne voulut pas venir avec nous dans la
Cabanne, où cet enfant étoit malade.
Il me dit pour s'excuser, que je savois,
que pour n'avoir pas voulu discontinuer
de dire mon Breviaire, nous avions
couru risque d'être massacrez par les
Savages : qu'ainsi il étoit à craindre,
que le Baptême, que nous allions faire,
ne nous exposât au même danger.

Ce malhûreux aimoit mieux con-
sentir à quelques superstitions des Bar-
bares, que de m'aider dans un si loua-
ble dessein. Il n'y eut que le Picard du
Gay, qui me suivit pour servir de par-
rain, ou plutôt de témoin à ce Bap-
tême. Je nommai cet enfant Antoinette
à cause de St. Antoine de Padouë, d'au-
tant plus que le dit Picard du Gay s'ap-
pelloit Antoine Auguelle, natif d'A-
miens, & neveu de Monsieur du Cau-
roi Procureur Général des Prémon-
trez, & du depuis Abbé de Beaulieu,
à qui je le rendis à nôtre retour du Ca-
nada. Je pris donc un petit plat d'écor-

ce faute d'autres utensiles, & j'y mis de l'eau commune & ordinaire. J'en versai sur la tête de cette fille Sauvage, & je proferai ces paroles, *Créature de Dieu, je te baptise au nom du Père, du Fils, & du St. Esprit.* Je pris la moitié d'une nappe d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage, lequel me l'avoit volée, & je la mis sur le corps de cet enfant.

Au reste je n'accompagnai ce Baptême d'aucune autre cérémonie, parce que je n'étois plus en état de dire la Messe, & que je n'avois plus d'ornemens Sacerdotaux. Je crus, que ce linge ne pouvoit servir à un meilleur usage, qu'à celui d'envelir le premier enfant de ces pays-là, qui eût été honoré du St. Baptême. Je ne sai, si la douceur de ce linge avoit causé quelque espèce de soulagement à cette nouvelle baptisée: mais enfin el'e rioit le lendemain entre les bras de sa mère, qui croyoit que j'avois guéri son enfant. Cependant elle mourut quelque temps après, ce qui me donna beaucoup de satisfaction & de joye. Si

YAGE

es, & j'y mis
ordinaire. J'en
fille Sauvage,
s, Créature de
n du Père, du
pris la moitié
ue j'avois arra-
avage, lequel
e la mis sur le

gnai ce Bapté-
onie, parce que
e dire la Messe,
ornemens Sa-
ue ce linge ne
eur usage, qu'à
niér enfant de
été honoré du
i, si la douceur
elque espèce de
ouvelle baptisée :
endemain entre
qui croyoit que
nt. Cependant
emps après, ce
p de satisfaction
Si

DANS L'AMERIQUE SEPT. 377

Si cet enfant fût revenu en santé, il étoit fort à craindre, qu'elle ne suivit les traces de ses parens, & qu'elle ne demeurât dans leurs infâmes superstitions faute de Prédicateur pour l'instruire. Et en effet si ceux de la Nation demeurent dans les tenebres de l'ignorance, & s'ils continuent à pécher sans la Loi, ils périront, comme dit d'Apôtre, sans la Loi. J'étois donc fort aisé, que Dieu eût tiré cette nouvelle baptisée de ce monde, de peur qu'elle ne tombât dans les tentations, si elle venoit à se guérir, & que cela ne servit à l'engager dans l'erreur, & dans le vice. J'ai souvent attribué ma conservation au milieu des grands dangers, que j'ai courus, au soin que j'avois pris de baptiser cet enfant.

CHA-

CHAPITRE LVI.

Ambassade envoyée aux Issati par des Sauvages, qui habitent à l'Oüest de ces Peuples. Ce qui fait voir, qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, & que le Japon est dans le même Continent que la Louisiane.

Sous l'Empereur Charles Quint nos Pères Récollets furent les premiers envoyez par son ordre dans le Nouveau Mexique en qualité de Missionnaires, & dès ce temps-là ils furent au delà de la Mer Vermeille. La plus remarquable des Epoques du Détroit d'Anien est au temps de nôtre excellent Religieux Martin de Valence, qui fut le premier Evêque de la grande ville de Mexique. Nous avons déjà fait mention de lui.

Dans

*voyée aux Issati par
ges, qui habitent
de ces Peuples. Ce
voir, qu'il n'y a
Déroit d'Anien,
Japon est dans le
inent que la Louisia-*

reur Charles Quint nos
ects furent les premiers
n ordre dans le Nouveau
ualité de Missionaires,
-là ils furent au delà de
lle. La plus remarqua-
es du Déroit d'Anien
nôtre excellent Réligi-
Valence, qui fut le pre-
de la grande ville de
s avons déjà fait mention

Dans

Dans la suite du temps on a reconnu, que ce Déroit d'Anien étoit imaginai-
re. Plusieurs personnes distinguées par
leur grand savoir sont de ce sentiment.
Je puis joindre ici une preuve de cette
vérité à toutes les leurs. C'est, que
pendant que j'étois parmi les Issati &
les Nadoüessans, il y vint quatre Sauva-
ges en Ambassade, chès ces Peuples. Ils
venoient de plus de 500. lieües du côté
de l'Oüest. Ils nous firent entendre par
les Interpretes des Issati, qu'ils avoient
marché quatre Lunes: c'est ainsi, qu'ils
appellent les mois. Ils ajoütoient, que
leur pays étoit à l'Oüest, & que nous
étions au Levant à l'égard de leurs con-
trées; qu'ils avoient toujours marché
pendant ce temps-là sans s'arrêter que
pour dormir, & pour tuer à la chasse
de quoi subsister. Ils nous assüroient,
qu'il n'y avoit point de Déroit d'A-
nien, & qu'assürément ils n'avoient
rencontré ni passé dans leur route au-
cun grand Lac, c'est le terme, dont les
Savages se servent pour représenter la
mer, ni aucun bras de mer.

Ils

Ils nous certifierent de plus, que la Nation des Assenipoüalacs, dont le Lac est marqué sur la Carte, & qui sont au Nord-Est des Islâti, n'étoient qu'à six ou sept journées de nous: que toutes les Nations de leur connoissance, qui sont à l'Ouëst, & au Nord-Ouëst, n'ont aucun grand Lac aux environs de leurs vastes Pays, mais seulement des rivières, qui décendent du Nord au travers des Nations voisines de leurs confins du côté du grand Lac, c'est-à-dire, de la mer dans la langue des Sauvages: que là il y a des Esprits, & des Pygmées ou petis hommes, parce qu'en effet ils sont d'une très-petite stature, comme les peuples plus avancez les en avoient assuré, & que toutes les Nations, qui sont situées au delà de leurs pays, & qui sont les plus proches d'eux, habitent dans des prairies, & dans des campagnes immenses, où on trouve quantité de taureaux sauvages, de castors, qui sont plus gris que ceux du Nord, dont le poil tire plus sur le noir, & plusieurs autres bêtes fauves, qui

qui
rics.

L
toic
enco
foré
voic
nou
obli
te d
la vi
ils f
con

T
ven
qu'i
com
dans
créa
tout
Vai
ou l
Éta
trou
en f
poin

YAGE

le plus, que la
es, dont le Lac
e, & qui font
n'étoient qu'à
us: que toutes
noissance, qui
Nord-Ouëst,
ux environs de
seulement des
t du Nord au
sines de leurs
Lac, c'est-à-
angue des Sau-
Esprits, & des
nmes, parce
très-petite sta-
plus avancez les
e toutes les Na-
u delà de leurs
proches d'eux,
s, & dans des
où on trouve
vages, de ca-
is que ceux du
ire plus sur le
bères fauves,
qui

DANS L'AMERIQUE SEPT. 381

qui fournissent de très-belles pellete-
ries.

Les quatre Sauvages sus dits, qui é-
toient venus en Ambassade, nous ont
encore assuré, qu'il y a fort peu de
forêts dans les pays, par lesquels ils a-
voient passé pour se rendre au lieu, où
nous étions, & qu'ils étoient par fois
obligez de faire du feu avec de la fic-
te de taureaux sauvages pour cuire de
la viande dans les pots de terre, dont
ils se servent, n'en ayant, & n'en
connoissant point d'autres.

Toutes les circonstances, que nous
venons de rapporter, font connoître,
qu'il n'y a point de Détroit d'Anien,
comme on le représente ordinairement
dans les Cartes. Pour preuve de la
créance que j'en ai, je m'offre ici de
tout mon cœur de retourner avec tels
Vaisseaux, que sa Majesté Britannique,
ou les Hauts & Puissans Seigneurs des
Etats Généraux des Provinces Unies
trouveront à propos d'y envoyer pour
en faire l'entière Découverte. Je n'ai
point d'autre but devant les yeux, que
la

382 NOUVEAU VOYAGE

la gloire de Dieu, la propagation de l'Évangile, l'instruction de tant de peuples aveuglés & ignorans, qu'on néglige depuis tant de siècles, & l'utilité du commerce, qui étant bien entendu, augmentera de plus en plus entre les sujets du Roi d'Espagne mon Souverain, & ceux de sa Majesté Britannique & des dits Hauts & Puissans Seigneurs, la correspondance, & l'union propre à les faire vivre, & à les faire travailler en commun au bien public. Je déclare, que je n'ai point d'autre vûe, & que d'ailleurs mes intentions sont pures & droites, & que je souhaite de rendre service à toute la terre, sauf le respect & l'obéissance que je dois premièrement à mon Prince naturel, au Roi d'Angleterre, & à leurs Hautes Puissances, auxquels je dois beaucoup pour le bon accueil, qu'ils m'ont fait. Peut-être que d'autres m'auroient très-mal récompensé de mes pénibles Voyages, dans lesquels je m'étois proposé de contribuer à la gloire de Dieu, au salut des Ames, & au bien

bien
per
que
lan
voy
pû
pon
y r
le n
Die
ra,
com
ra e
res c
dans
aisé
passé
qui
exan
y a
véri

YAGE

propagation de
de tant de peu-
, qu'on negli-
& l'utilité du
bien entendu ,
plus entre les
e mon Souve-
té Britannique
ans Seigneurs,
union propre à
faire travailler
lic. Je decla-
d'autre vûe ,
intentions font
je souhaite de
terre , sauf le
que je dois
rince naturel ,
c à leurs Hau-
je dois beau-
ccueil , qu'ils
que d'autres
ecompensé de
dans lesquels je
ibuer à la gloi-
s Ames , & au
bien

DANS L'AMERIQUE SEPT. 383

bien de l'Europe. Je sai bien qu'on
pense. Depuis plusieurs années quel-
ques efforts, que les Anglois & les Hol-
landois, les peuples du monde, qui
voyagent le plus sur l'Océan, ayent
pû faire pour aller à la Chine & au Ja-
pon par la Mer glaciale, ils n'ont pû
y réussir jusques à présent. Mais par
le moyen de ma Découverte j'espère,
Dieu aidant, que toute l'Europe ver-
ra, qu'on pourra trouver un passage
commode pour s'y rendre. On pour-
ra en effet se transporter par des rivie-
res capables de porter de gros Vaisseaux
dans la Mer pacifique, & de là il sera
aisé d'aller à la Chine & au Japon sans
passer sous la ligne Equinoctiale. Ceux,
qui auront lû ma Rélation, & qui
examineront un peu les Cartes, qu'on
y a jointes, reconnoîtront aisément la
vérité de ce que je dis.

CHA-

CHAPITRE LVIII.

Les Issati s'assemblent pour la chasse des taureaux sauvages. Refus, que les deux Cano- teurs font de prendre l'Aut- eur dans leur Canot pour descendre la riviere de St. François.

APRES deux mois ou environ de mauvais jours passés chés les Issati & les Nadoüessans, ces Nations s'assemblerent pour la chasse des taureaux sauvages, & les Chefs en ayant réglé les lieux, afin de ne se point embaras- ser les uns les autres, on se dispersa en plusieurs bandes.

Aquipaguetin, ce Chef, qui m'avoit adopté pour son fils, voulut me mener à l'Ouëst avec environ deux cens fa- milles: mais me souvenant de la répri- mende, que le grand Chef Ouâficon- dé lui avoit faite, du mauvais traite- ment,

blent pour la
aux sauvages.
deux Cano-
prendre l'Au-
Canot pour
riviere de St.

ou environ de
chez chès les Illati
ces Nations s'a-
assé des taureaux
s en ayant réglé
e point embaraf-
on se dispersa en

Chief, qui m'avoit
voulut me mener
on deux cens fa-
enant de la répri-
Chief Ouâsicon-
a mauvais traite-
ment,

DANS L'AMERIQUE SEPT. 385

ment, que j'avois reçu de lui, je craignis, qu'il ne s'en vengeât sur moi, quand nous serions loin. Je lui répondis donc, que j'attendois des Esprits, c'est-à-dire dans leur langue, des Européens, à la rivière de Ouïskonfin, qui se décharge dans le fleuve Meschafipi, & que selon la promesse, qui m'en avoit été faite par le Sieur de la Salle, ils devoient s'y rendre avec du fer, & d'autres marchandises, qui leur étoient inconnûes, & que s'il vouloit tourner de ce côté-là, j'en aurois bien de la joye. Il y seroit venu volontiers: mais ceux de sa bande l'en empêchèrent.

Nous descendîmes donc vers le commencement du mois de Juillet 1680. vers le Sud avec le grand Chief Ouâsicondé, & environ 80. Cabannes de 130. familles, & 250. Guerriers. Les Sauvages, qui n'avoient que de vieux Canots, ne purent me donner de place, de peur de m'incommoder. Ils allerent à quatre journées plus bas pour y prendre du bouleau, afin de faire un plus

R grand

grand nombre de Canots. Je fis un trou en terre pour y mettre mon calice de vermeil doré avec mes petis livres & papiers jusqu'à nôtre retour de la chasse. Je ne gardai que mon Breviaire avec moi, afin de n'être point à charge.

Je me mis sur le bord d'un Lac, qui forme la rivière de St. François, où je tendois les bras aux Canoteurs, qui passioient fort vite les uns après les autres, pour les prier de me prendre avec eux. Nos deux Européens avoient un Canot, que les Sauvages leur avoient donné. Ils ne voulurent pourtant jamais m'y recevoir. Michel Ako me répondit brutalement, qu'il m'avoit mené assez long-temps. Cette réponse brusque & mal-honnête me causa beaucoup de chagrin, voyant que j'étois abandonné par des gens de ma Nation & de ma Religion, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme eux-mêmes l'avoient souvent reconnu chés des personnes de la premiere qualité, où j'étois reçu avec toutes sortes de marques de

D
de
à la
I
aban
deu
dans
peti
fus
l'eau
le y
en q
je ne
illé.
tienc
bâtim
à cau
de va
sent
te livr
par le
à moi
main
A
Picard
not
indubi

nots. Je fis un
mettre mon cali-
ec mes petis li-
notre retour de
ai que mon Bre-
le n'être point à

d'un Lac, qui
t. François, où
Canoteurs, qui
ans après les au-
me prendre a-
ropéens avoient
ivages leur avo-
ulurent pourtant
Michel Ako me
qu'il m'avoit
Cette répon-
nête me causa
oyant que j'étois
de ma Nation &
je n'avois jamais
me eux-mêmes
nû chés des per-
qualité, où j'é-
ortes de marques
de

DANS L'AMERIQUE SEPT. 387
de distinction, pendant qu'on les laissoit
à la porte.

Dieu, qui par sa grace ne m'a jamais
abandonné dans mon voyage, inspira à
deux Sauvages de me prendre avec eux
dans leur Canot, quoi qu'il fût plus
petit que celui de nos Européens: j'y
fus continuellement occupé à en jeter
l'eau avec un plat d'écorce, parce qu'il
le y entroit par plusieurs petis trous,
en quoi j'eus assez de peine, parce que
je ne pouvois m'empêcher d'être mou-
illé. Cependant il fallut prendre pa-
tience. On peut bien dire de ce petit
bâtiment, que c'étoit un coffre à mort,
à cause de sa fragilité, & de son peu
de valeur. Ces sortes de Canots ne pe-
sent ordinairement qu'environ cinquan-
te livres, & on les fait tourner à l'envers
par le moindre mouvement du corps,
à moins que d'être habitué de longue
main à cette sorte de navigation.

A notre débarquement du soir, le
Picard me fit d'excuse, pour que leur Ca-
not étoit à demi pourri, & qu'il se fût
indubitablement brisé, si nous y eussions
été

été trois, qu'il nous eût fallu rester en chemin. Nonobstant cette excuse je leur dis, qu'étant Chrétiens ils n'en devoient pas user de cette maniere, surtout nous trouvant parmi des peuples Barbares : qu'ils m'avoient abandonné mal à propos, me laissant seul à plus de 800. lieues des habitations du Canada par les circuits, qu'il falloit faire pour y retourner : que s'ils avoient reçu quelque bon traitement des Sauvages, ce n'étoit qu'à cause des saignées, que je faisois à quelques Asthmatiques, de l'Orviétan, & de quelques autres remèdes, que je conservois soigneusement.

J'ajoutai à tout cela, que j'avois eu le moyen par là de sauver la vie à quelques-uns de ces Barbares, qui avoient été mordus par des serpens sonnettes, dont je parlerai dans mon second Tome : que d'ailleurs je rafais proprement la couronne, que les enfans des Sauvages portent jusqu'à l'âge de 18. ou 20. ans, que ces Barbares ne la peuvent faire qu'avec beaucoup de peine en brûlant
les

VOYAGE

ût fallu rester en
cette excuse je
Chrétiens ils n'en
ette maniere, sur-
armi des peuples
voient abandonné
stant seul à plus de
ations du Canada
l falloit faire pour
ils avoient reçu
ent des Sauvages,
des saignées, que
Asthmatiques, de
quelques autres re-
servois soigneuse-

la, que j'avois eu
uver la vie à quel-
bares, qui avoient
serpens sonnettes,
non second Tome:
bis proprement la
nfans des Sauvages
de 18. ou 20. ans,
e la peuvent faire
e peine en brûlant
les

DANS L'AMERIQUE SEPT. 389

les cheveux avec des caillous plats,
qu'ils on fait rougir dans le feu : que
je n'avois pû rien gagner sur eux pour
leur salut à cause de leur stupidité na-
turelle : qu'il m'avoit fallu les prendre
d'abord par la partie animale : mais qu'au
reste j'avois gagné leur amitié par les
services, que je leur avois rendus : qu'ils
nous auroient sans doute tuez après nous
avoir fait souffrir beaucoup, s'ils n'eus-
sent reconnu, que j'avois des remedes
propres à rendre la santé aux malades,
choses dont ils font grand cas.

Il n'y eut que le Picard du Gay,
qui en se retirant chès son hôte me
pria de l'excuser. Mais le grand Chef
Ouâficondé ayant appris l'action inhu-
maine de nos deux Canoteurs, les fit
venir au Conseil, & leur dit, qu'il
me retireroit désormais, non pas des
mains d'Aquipaguetin, qui m'avoit
adopté après avoir attenté plusieurs
fois sur ma vie, mais de la compa-
gnie de ces deux malheureux, qui
m'avoient lâchement abandonné. Si
je ne me fusse avisé de rompre trois
flé-

flèches en présence de ce brave Chef, nos deux Canoteurs présens, il les auroit indubitablement fait tuer à l'instant. Je n'oublierai jamais l'humanité de ce grand Capitaine, qui me traita toujours si favorablement en toutes choses. Nos deux hommes en étant surpris, me promirent en suite une entière fidélité en toutes choses.

CHAPITRE LIX.

Les Sauvages font halte au dessus du Saut de St. Antoine de Padouë. Ils se trouvent en nécessité de vivres. L'Auteur va avec le Picard à la rivière d'Ouisconsin. Aventures de leur Voyage.

QUATRE jours après nôtre départ pour la chasse des taureaux sauvages, les Barbares firent halte à huit

VOYAGE

de ce brave Chef, s'présens, il les fit tuer à l'instant jamais l'humain, qui me favorablement en deux hommes en mourirent en suite en toutes cho-

RE LIX.

et halte au des-
St. Antoine de
trouvent en ne-
l'Auteur va a-
la riviere d'Ouis-
vres de leur Voy-

près notre départ
de des taureaux
vres firent halte à
huit

DANS L'AMERIQUE SEPT. 39

huit lieues au dessus du Saut de Saint Antoine de Padoué sur une éminence, qui étoit vis-à-vis de la riviere de St. François. Les femmes Sauvages firent leurs chantiers en attendant ceux qui devoient apporter des écorces pour en faire des Canots. Cependant la jeunesse alloit à la chasse des cerfs, des chevreuils & des castors : mais ils tuoient si peu de bêtes sauvées pour autant de gens, qu'à peine chacun pouvoit-il avoir un morceau de viande. Il falloit se contenter d'avaller du bouillon une fois en vingt-quatre heures.

Cela nous obligea le Picard du Gay & moi de chercher des fenelles, des groseilles, & de petis fruits sauvages, qui nous faisoient souvent plus de mal que de bien. Je suis persuadé que sans l'Orvietan en poudre, dont nous nous servions pour corriger la mauvaise nourriture, nous eussions couru grand danger de la vie. Cette extrême necessité nous fit prendre la résolution, au refus que Michel

chel Ako fit de venir avec nous , de nous en aller dans un méchant Canot à la riviere de Ouiskonfin , de laquelle nous étions éloignez d'environ cent trente lieües , pour voir si le Sieur de la Salle nous auroit tenu parole. Il nous avoit promis fort positivement de nous envoyer des hommes & des marchandises avec de la poudre & du plomb dans le lieu , que je viens de marquer. C'est de quoi il nous avoit assuré avant son départ des Illinois.

Les Sauvages ne nous auroient pas permis de faire ce voyage , si l'un des trois ne fût resté avec eux. Ces Barbares selon le sentiment du grand Chef Ouâficondé vouloient me retenir & donner la liberté à nos deux Canoteurs. Mais Michel Ako , qui appréhendoit de souffrir dans ce voyage , n'y voulut jamais consentir. Voyant donc qu'il avoit pris goût à la vie de ces Sauvages , je priai leur Chef de me laisser aller avec le dit Picard , ce qu'il m'accorda.

Nous

NOUVEAU VOYAGE

de venir avec nous, de
dans un méchant Ca-
nere de Ouiskonfin, de
étions éloignez d'envi-
e lieues, pour voir si le
alle nous auroit tenu pa-
s avoit promis fort po-
e nous envoyer des hom-
marchandises avec de la
u plomb dans le lieu,
de marquer. C'est de
voit affûrez avant son dé-
ois.

ges ne nous auroient pas
re ce voyage, si l'un des
esté avec eux. Ces Bar-
sentiment du grand Chef
vouloient me retenir &
berté à nos deux Cano-
Michel Ako, qui appré-
uffrir dans ce voyage, n'y
consentir. Voyant donc
ris goût à la vie de ces
pria leur Chef de me lais-
e dit Picard, ce qu'il m'ac-

Nous

DANS L'AMERIQUE SEPT. 393

Nous n'avions pour tout équipage,
que quinze ou vingt coups de poudre,
un fusil, un méchant petit pot de ter-
re, que les Sauvages nous avoient don-
né, un couteau pour nous deux, &
une robbe de castor: tout cela pour
faire environ deux cens cinquante lieu-
es de chemin. Nous nous abandonnâ-
mes ainsi à la Providence. Comme
nous faisons le portage de nôtre petit
Canot au Saut de St. Antoine de Padouë
nous apperçûmes cinq ou six de nos Sau-
vages, qui avoient pris le devant. L'un
d'entr'eux étoit monté sur un chêne
vis-à-vis de la grande chute d'eau. Ce
pauvre aveugle spirituel pleuroit amé-
rement, & avoit attaché aux branches
de cet arbre une robbe de castor pas-
sée: elle étoit blanche par dedans, &
garnie de porc-épic.

Ce Barbare l'offroit apparemment en
sacrifice à ce Saut, qui de soi-même est
affreux, & a quelque chose de fort ad-
mirable. Cependant il n'approche pas
de celui de Niagara. J'ouis que ce
Sauvage disoit en pleurant à chaudes lar-

R 5

mes,

mes, & en s'adressant à cette cascade, Toi, qui es un Esprit, fais en sorte, que ceux de ma Nation passent ici tranquillement sans malheur; que nous puissions trouver un grand nombre de taureaux sauvages, & que nous soions assez hûreux pour vaincre nos Ennemis, & pour faire un bon nombre d'Esclaves, que nous amènerons ici pour les tuer devant toi, après leur avoir beaucoup fait souffrir. Les Messeneks, c'est ainsi qu'ils appellent la Nation des Outouâgamis, ont tué de nos parens. Fais en sorte que nous puissions nous vanger sur eux de cet affront.

C'est ce qui leur arriva inopinément: car en revenant de la chasse des taureaux, ils allèrent attaquer leurs Ennemis. Ils en tuèrent un bon nombre, & ramenerent des Esclaves, qu'ils firent mourir devant ce Saut de la maniere du monde la plus inhumaine, comme nous le verrons au Second Tome. Au reste quand ils manqueraient cent fois leur coup après une cérémonie.

à cette cascade,
t, fais en forte,
n passent ici tran-
ar; que nous puif-
d nombre de tau-
que nous foions
aincre nos Enne-
bon nombre d'E-
enerons ici pour
rès leur avoir be-

Les Messeneks,
ellent la Nation
nt tué de nos pa-
que nous puif-
r eux de cet af-

riva inopinément:
a chassé des tau-
aquer leurs Enne-
un bon nombre,
claves, qu'ils fi-
ce Saut de la
la plus inhumai-
errons au Second
ind ils manquero-
up après une cé-
rémo-

rémonie telle que nous venons de la
décrire, que le hazard les y fasse réuf-
fir une fois, cela suffit pour les rendre
obstinez dans leurs coutumes supersti-
tieuses. Cette robe de castor offerte
ainsi dans cette espece de sacrifice ser-
vit à l'un de nos Européens, qui s'en
accommoda à son retour, & qui auroit
été ravi de faire souvent de pareilles
rencontres.

A une lieuë au dessous du Saut de
Saint Antoine, le Picard du Gay fut
obligé de s'en retourner sur ses pas par
terre pour reprendre sa boîte à poudre,
qu'il avoit oubliée à ce Saut. A son
retour je lui fis voir un serpent gros
comme la jambe d'un homme, qui é-
toit long de sept ou huit pieds. Il
s'attachoit à une montagne droite &
escarpée, & montoit de cette maniere.
Il s'approcha insensiblement de plusieurs
nids d'hirondeles pour en manger les
jeunes. Nous voyions en effet au pied
de cette montagne les plumes de cel-
les, qu'il avoit aparemment dévorées.
Nous fimes tomber ce monstrueux rep-
til.

tile à coups de pierres dans la riviere. Il avoit une langue en forme de lance, d'une longueur extraordinaire. Son siffement s'entendoit de fort loin, & nous faisoit horreur. Le pauvre Picard en fremit en songe pendant la nuit. Il me dit, que je lui avois fait plaisir de l'éveiller. Et en effet cet homme d'ailleurs assez intrepide avoit le corps tout en eau de la frayeur de son songe. Le souvenir de ce serpent m'a aussi souvent fait de la peine en dormant, tant cette rencontre avoit fait d'impression sur mon esprit.

Comme nous descendions le fleuve Mechasipi avec une assez grande vitesse, parce que le courant est fort rapide en cet endroit à cause de la proximité du Saut, nous trouvâmes dans des Isles quelques-uns de nos Sauvages cabannez, & chargez de viande de taureaux sauvages: ils nous en offrirent fort libéralement. Mais environ deux heures après nôtre débarquement nous crûmes, que nous serions tous écrasés. Quinze ou seize Sauvages entrèrent au mi-

m
tê
Ce
vie
&
da
do
qu
des
le h
de
pre
deu
m'a
me
toit
vage
la n
tuez
N
ces
que
Saut
que
ceux

VOYAGE

res dans la ri-
angue en forme
eur extraordinai-
ntendoit de fort
rreur. Le pau-
n songe pendant
que je lui avois

Et en effet cet
intrepide avoit
la frayeur de son
e ce serpent m'a
peine en dor-
contre avoit fait
prit.

dions le fleuve
ez grande vites-
t est fort rapide
de la proximité
es dans des Isles
ages cabannez,
le taureaux sau-
rent fort libera-
deux heures
ent nous crû-
tous écrasez.
s entrerent au
mi-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 197

milieu de la troupe, ayant leurs casse-
têtes à la main. Ils renverserent la
Cabanne de ceux qui nous avoient con-
viez. Ils prirent toute leur viande,
& l'huile d'ours, qu'ils trouverent
dans des vessies, ou dans des boyaux,
dont ils se froterent depuis la tête jus-
qu'aux pieds.

Nous crûmes d'abord, que c'étoient
des Ennemis, & peu s'en fallut, que
le Picard du Gay ne perçat le premier
de ces Sauvages de son épée. Dans ce
premier mouvement je mis la main sur
deux pistolets de poche, que le Picard
m'avoit laissez. Mais par bonheur je
me retins, sans, quoi sans doute c'é-
toit fait de nous, parce que les Sau-
vages n'eussent pas manqué de vanger
la mort de ceux, que nous eussions
tuez.

Nous ne connoissons pas d'abord
ces Sauvages. Ils étoient de ceux,
que nous avions laissez au dessus du
Saut de St. Antoine. L'un d'entr'eux,
que se disoit mon oncle, me dit, que
ceux, qui nous avoient donné de la

R 7 viande,

viande, avoient mal fait de devancer ainsi les autres à la chasse, & que selon les maximes & les coutumes de leur pays, ils avoient droit de les piller, puis qu'ils étoient cause, que les taureaux sauvages prenoient la fuite, ayant que la Nation fût assemblée. Ce qui causoit un notable préjudice au public. Car quand ils sont assemblez, ils tuent une grande quantité de ces animaux, parce qu'ils les environnent de tous côtez, & qu'ils ne peuvent leur échaper.

CHAPITRE LX.

Chasse des tortues. Le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande nécessité avec son compagnon de voyage.

PENDANT environ soixante lieues de navigation nous ne ruâmes qu'un

VOYAGE

ait de devancer
asse, & que se-
es coutumes de
oit de les piller,
se, que les tau-
ent la fuite, a-
fût assemblée.
otable préjudice
d ils sont assèm-
ande quantité de
r'ils les environ-
& qu'ils ne peu-

RE LX.

*Le Canot en-
par un vent im-
e jette dans une
avec son compa-
soixante. lieues
nous ne tuâmes
qu'un*

DANS L'AMERIQUE SEPT. 399

qu'un chrevreuil, qui passoit la ri-
viere à la nage. Les chaleurs étoient si
grandes alors, que la viande se gâtoit
en vingt-quatre heures. Cela nous ob-
ligea de chasser aux tortues. Nous eû-
mes beaucoup de peine à en prendre,
parce qu'ayant l'ouïe fort subtile elles
se jettent dans l'eau avec beaucoup de
précipitation au moindre petit bruit.
Nous en primes pourtant enfin une,
qui étoit beaucoup plus grande que les
autres, & dont l'écaïlle étoit mince,
& la viande fort grasse. Pendant que
je tâchois de lui couper la tête, elle
pença me couper le doigt avec ses dents,
qui sont fort tranchantes.

Pendant ce manège nous avions tiré
le bout de nôtre Canot à terre: mais
un coup de vent fort impetueux le
cassa au milieu du grand fleuve. Le
Picard étoit allé dans les preries avec
son fusil pour tâcher de tuer un tau-
reau sauvage. J'étois donc resté seul
auprès du Canot. Cela m'obligea de
jeter promptement mon habit sur la
tortue, que j'avois renversée sur le dos,
afin

afin qu'elle ne pût se sauver. Je mis même plusieurs cailloux sur mon habit pour enfermer cet animal. Après quoi je me mis à la nage pour rattraper notre Canot, qui descendoit fort vite emporté par le rapide assez grand en cet endroit à cause d'une pointe de terre. Après l'avoir atteint avec assez de peine, je n'osai lui faire faire le plongeon, craignant de mouiller la couverture de laine, qui y étoit, & dont je me servois pour me coucher, & le reste de notre petit équipage. Je le pouffois donc devant moi, & quelquefois je le retirois. Ainsi je gagnai le bord peu à peu environ à un demi-quart de lieué de l'endroit, où j'avois laissé la tortue.

Le Picard revenant de la chasse, où il n'avoit rien tué, & ne trouvant que mon habit sur la tortue, & point de Canot, crût avec quelque raison, qu'un Sauvage m'ayant trouvé seul m'avoit tué. Il retourna donc dans la prairie pour regarder de tous côtez, s'il n'y avoit personne. Cependant je remontai diligemment le fleuve

ve

I
ve
rep
fois
ges
le f
Mic
vec
à cr
tir l
je fi
dans
que
pant
une
chass
soien
une
tête.
toit u
ou fi
char
parce
tre t
tentâ
ceux
fâmes

VOYAGE

uver. Je mis
sur mon habit
Après quoi je
aper nôtre Ca-
vite emporté
en cet endroit
terre. Après
de peine, je
ngeon, craig-
rture de laine,
e servois pour
de nôtre pe-
lois donc de-
je le retirois.
l peu à peu
t de lieuë de
iffé la tortue.
de la chasse,
& ne trou-
a tortue, &
avec quelque
'ayant trouvé
etourna donc
arder de tous
anne. Cepen-
ment le fleu-
ve

DANS L'AMERIQUE SEPT. 401
ve en Canot, & je n'eus pas plûtôt
repris mon habit, que je vis plus de
soixante taureaux, ou vâches sauvages
avec leurs veaux, qui traversoient
le fleuve pour gagner les terres du
Midi. Je les poursuivis en Canot avec
une épée emmanchée, & je me mis
à crier de toute ma force pour aver-
tir le Picard. Il vint au bruit, que
je fis, & ayant eu le temps de rentrer
dans le Canot, pendant que le chien,
que nous avions, avoit poussé en jappant
une bande de bêtes sauvages dans
une des Isles de ce fleuve. Il les en-
chassa en suite, & comme elles pas-
soient devant nous, le Picard en tua
une d'un coup de fusil, qui lui cassa la
tête. Nous l'attirâmes au bord. C'é-
toit une vâche sauvage, qui pesoit cinq
ou six cens livres. Les taureaux sont plus
charnus, & pesent davantage. Mais
parce que nous ne pouvions pas la met-
tre tout-à-fait à terre, nous nous con-
tentâmes de couper les meilleurs mor-
ceaux, que nous pûmes, & nous lais-
sâmes le reste dans l'eau.

Il y avoit près de deux fois 24 heures, que nous n'avions mangé. Nous allumâmes donc du feu avec du bois flotté, que les eaux du fleuve avoient jetté sur le sable, & à mesure que le Picard écorchoit la bête, je faisois cuire dans nôtre petit pot de terre quelques morceaux de chair. Nous en mangeâmes avec tant d'avidité, que nous en fumes tous deux malades; & nous nous vîmes obligez de rester là deux jours, & de nous cacher dans une Isle pour nous rétablir par le moyen de l'Orvietan en poudre, qui nous fût souvent d'un grand secours dans le Voyage. Pendant que je portois les morceaux de viande, que le Picard me donnoit, je passai souvent sans m'en appercevoir près d'un serpent-fonnette, de sept ou huit pieds de long tout recoquillé, qui dormoit au Soleil. J'en avertis le Picard, qui le tua avec un de nos avirons, & le jetta ensuite dans le fleuve.

Au reste nous ne pouvions nous char-

VOYAGE

de deux fois 24.
n'avions mangé.
onc du feu avec
les eaux du fleu-
r le sable, & à
écorchoit la bê-
dans notre petit
ues morceaux de
ngeâmes avec tant
a fumes tous deux
nous vîmes obli-
eux jours, & de
ne Ile pour nous
de l'Orvietan en
fût souvent d'un
le Voyage. Pen-
les morceaux de
ard me donnoit,
as m'en apperce-
ent-sonnette, de
de long tout re-
t au Soleil. J'en
le tua avec un de
tta ensuite dans le
ne pouvions nous
char-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 403

charger de beaucoup de viande à cause
de la petitesse de notre Canot. D'ail-
leurs les chaleurs excessives la corrom-
poient d'abord. Ainsi nous nous en
vîmes bien-tôt priver, parce qu'elle
fourmilloit de vers en moins de rien, &
quand nous nous embarquions le ma-
tin, nous ne savions ce que nous
mangerions pendant la journée. Nous
n'avions jamais plus admiré la Providen-
ce que dans ce Voyage. Nous ne trou-
vions pas toujours des bêtes fauves,
& nous n'en pouvions pas tuer, quand
nous voulions.

Les aigles, que l'on voit en abon-
dance dans ces vastes pays, laissoient par
fois tomber des brèmes, ou de gran-
des carpes, & d'autres poissons, qu'el-
les emportoient entre leurs griffes dans
leurs nids pour la nourriture de leurs
aiglons. Nous trouvâmes un jour u-
ne loutre, qui mangeoit sur le bord
du fleuve un grand poisson, qui avoit
sur la tête une maniere d'aviron ou de
bec de cinq doigts de large, & d'un
pied & demi de long. Lors que le
Pi-

Picard le vid, ils'écria, qu'il voyoit un Diable entre les pattes de la loutre. Sa surprise n'empêcha pas, que nous ne fissions bonne chère de ce poisson. Il étoit fort bon, & nous le nommâmes l'éturgeon à long bec.

CHAPITRE LXI.

Nous cherchons la riviere d'Ouisconsin. Aquipaguetin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne subsistons que par un pur miracle de la Providence.

A PRES avoir fait tant de chemin nous ne trouvâmes pourtant point cette riviere. Cela nous fit croire, qu'elle étoit encore bien éloignée. Aquipaguetin, que nous croyions à plus de deux cens lieus de nous, parut tout d'un

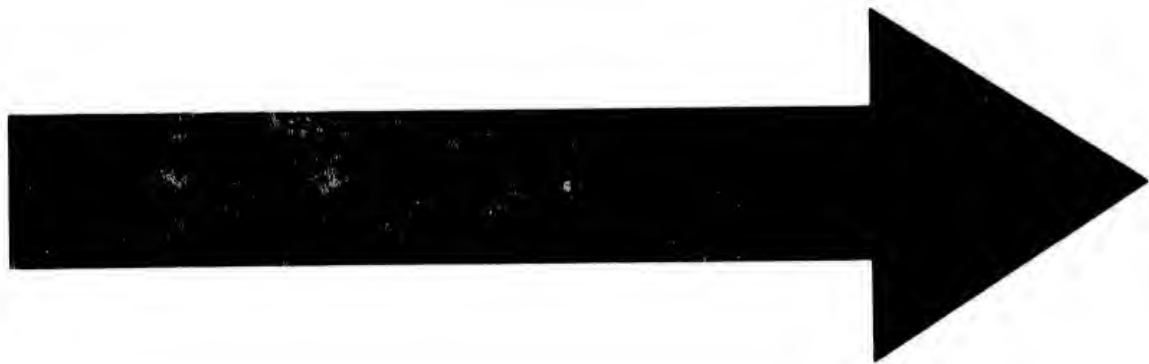
VOYAGE

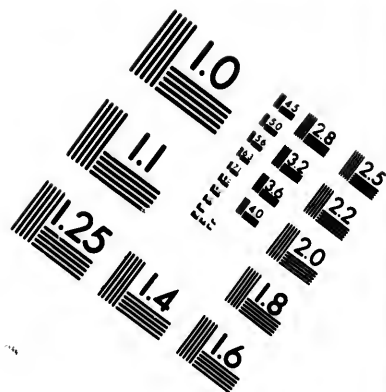
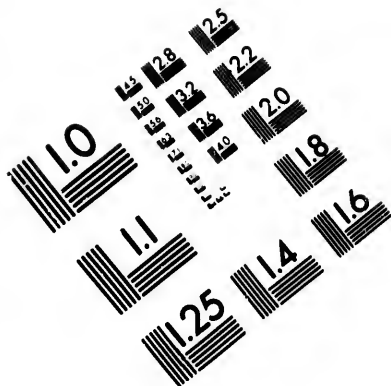
, qu'il voyoit un
es de la loutre.
a pas, que nous
de ce poisson. Il
us le nommâmes

RE LXI.

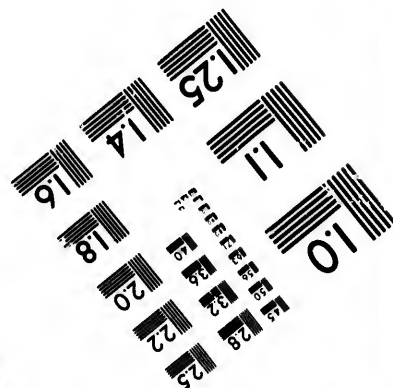
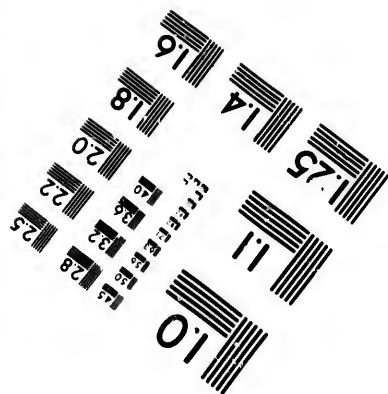
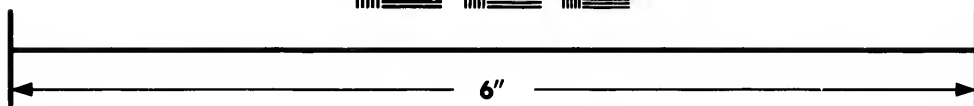
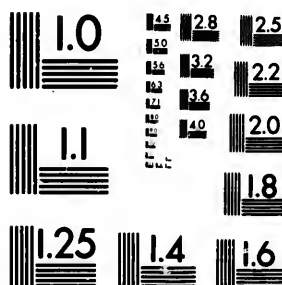
*riviere d'Ouis-
guetin nous trou-
vance dans cette
ne subsistons que
racle de la Pro-*

ant de chemin nous
ourtant point cette
fit croire, qu'el-
éloignée. A qui-
croyions à plus de
nous, parût tout
d'un





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

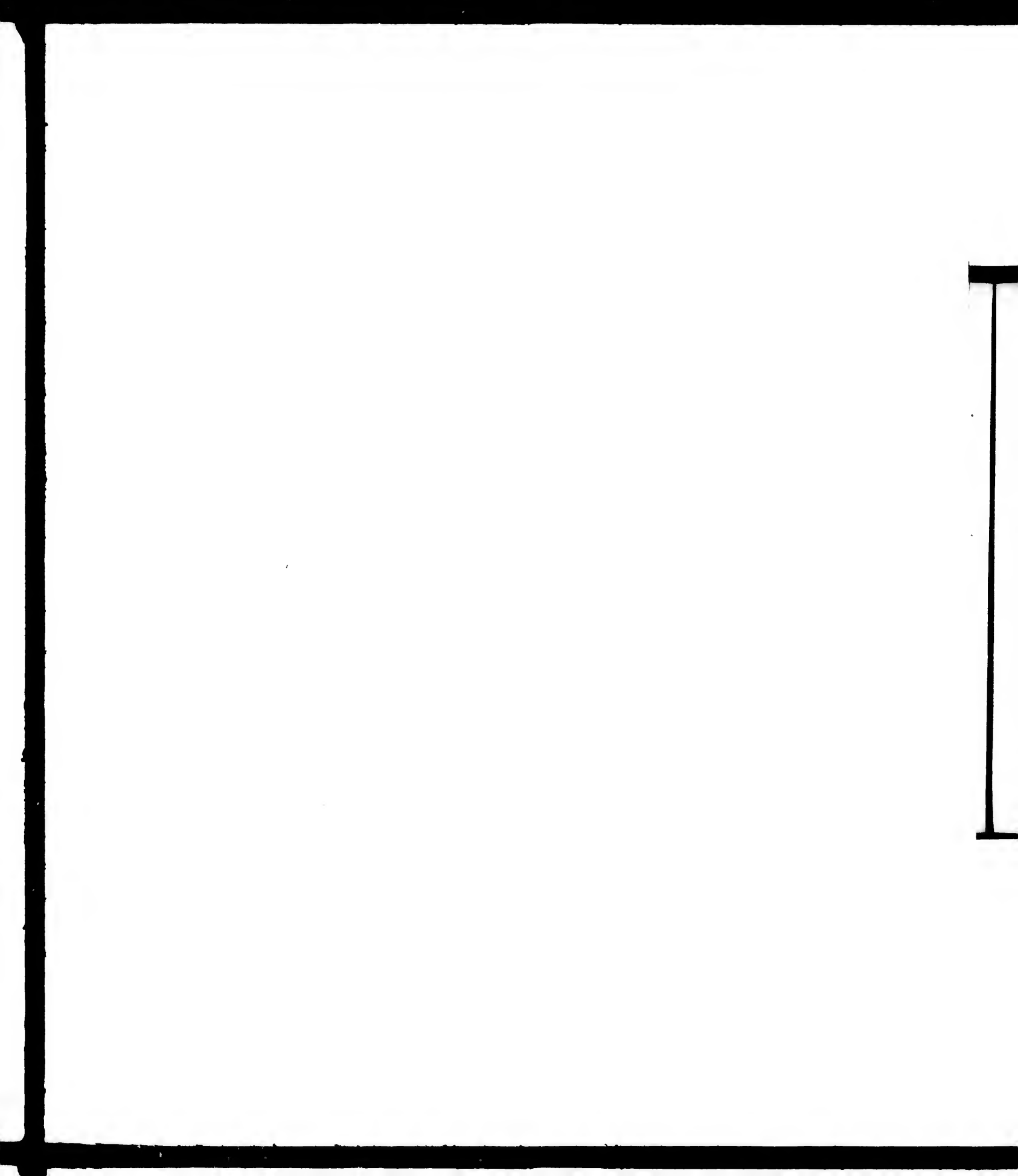
**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

© 1983



DANS L'AMERIQUE SEPT. 405

d'un coup accompagné de dix Guerriers environ la mi-Juillet 1680. Nous crûmes, qu'il vouloit nous tuer, parce que nous l'avions quitté, quoi que ce fût de l'aveu des autres Sauvages. Il nous donna de la folle avoine, & un bon morceau de taureau sauvage, & s'informa de nous, si nous avions trouvé les Européens, qui devoient nous apporter des marchandises. Il ne se contenta pas de ce que nous lui dîmes. Il s'en alla lui-même à Ouisconfin : mais il n'y trouva personne. Il ne vint donc à nous qu'au bout de trois jours, comme nous étions en chemin, parce que nous voulions absolument nous acquitter de la promesse, que nous avions faite au Sieur de la Salle, de nous y rendre pour recevoir ceux, qu'il nous enverroit.

Lors qu'Aquipaguetin parut à son retour, le Picard étoit allé à la chasse dans les preries, & j'étois resté seul dans une petite Cabanne, que nous avions dressée pour nous y mettre à l'abri du Soleil, qui étoit ardent en cette saison,

fon, sous nôtre couverture, qu'un Sauvage m'avoit renduë. Aquipaguetin me voyant seul s'approcha avec son casse-tête à la main. Je me saisis promptement de mes deux pistolets de poche, & d'un couteau, lesquels le Picard avoit retirez des mains des Barbares. Je n'avois pas dessein de tuer cet homme, qui m'avoit adopté; je voulois seulement lui faire peur, & l'empêcher de me massacrer, au cas qu'il en eût envie.

Aquipaguetin me tança rudement de ce que je m'exposois de la sorte aux insultes de leurs Ennemis: qu'au moins je devois me mettre de l'autre côté du fleuve pour ma sûreté. Il voulut m'emmener avec lui, me disant, qu'il avoit trois cens Chasseurs avec lui, qui tuoient plus de bêtes fauves, que ceux avec qui je m'étois engagé: J'aurois peut-être mieux fait de suivre son avis, que de m'engager plus avant dans mon voyage. Je continuai donc ma route vers la riviere d'Ouisconsin, où je ne trouvai point les hommes de renfort, que
le

U VOYAGE

ouverture, qu'un Sau-
luë. Aquipaguetin
procha avec son cas-
Je me saisis promp-
x pistolets de poche,
lesquels le Picard a-
ins des Barbares. Je
de tuer cet homme,
; je voulois seule-
, & l'empêcher de
cas qu'il en eût en-

ne tanfa rudement
sois de la sorte aux
ennemis : qu'au moins
de l'autre côté du
cté. Il voulut m'em-
e disant, qu'il avoit
avec lui, qui tuoient
s, que ceux avec qui
J'aurois peut-être
e son avis, que de
ant dans mon voya-
donc ma route vers
nfin, où je ne trou-
nes de renfort, que
le

DANS L'AMERIQUE SEPT. 407

le Sieur de la Salle nous avoit pro-
mis. Le Picard & moi pensâmes pe-
rir de faim en cent occasions diffe-
rentes, & nous fûmes obligez de re-
monter le fleuve avec des peines, &
des difficultez incroyables.

CHAPITRE LXII.

*Grande nécessité, où l'Auteur se
trouve avec son compagnon de
voyage, qui les oblige de re-
doubler leurs prières. Ils retrou-
vent enfin les Sauvages au re-
tour de la chasse.*

LE Picard, qui avoit été fort mal-
traité par les Sauvages, aima mieux
hazarder la vie, que de remonter le
fleuve avec Aquipaguetin. Nous n'a-
vions plus que dix coups à tirer. Cela
nous obligea à les ménager. Ainsi nous
les

408 NOUVEAU VOYAGE

les partageâmes en vingt, pour ne tirer plus que des tourterelles, ou des ramiers. Quand nôtre provision fut consumée à cet égard, nous eûmes recours à trois hameçons, que nous amorçâmes avec de la barbue puante, qu'une aigle avoit laissé tomber. Nous ne primes rien pendant deux jours, & nous nous vîmes ainsi dénuez de tout moyen de subsister. Nous redoublâmes nos prières de bon cœur, comme chacun peut penser. Parmi tout nôtre désastre le Picard ne pût s'empêcher de dire une fois, qu'il prioit Dieu de bien meilleur cœur, s'il avoit de quoi se bien rassasier.

Je le consolai, & me consolai moi-même du mieux que je pus, & je le priai de ramer de toute sa force pour tâcher de trouver quelque tortue. Le lendemain matin après avoir navigé une grande partie de la nuit, nous trouvâmes une tortue, qui n'étoit pas plus grande qu'une assiète ordinaire. Nous la fîmes cuire à l'instant sur le feu que nous avions allumé. Nous mangions
avec

DU VOYAGE

vingt, pour ne tirer
 terelles, ou des ra-
 re provision fut con-
 nous eûmes recours
 que nous amorçâ-
 bue puante, qu'une
 tomber. Nous ne
 ant deux jours, &
 ainsi dénué de tout
 r. Nous redoublâ-
 bon cœur, comme
 r. Parmi tout nôtre
 ne pût s'empêcher de
 il prieroit Dieu de
 r, s'il avoit de quoi

& me consolai moi-
 que je pus, & je
 de toute sa force pour
 quelque tortue. Le
 après avoir navigé u-
 e la nuit, nous trou-
 , qui n'étoit pas plus
 éte ordinaire. Nous
 nstant sur le feu que
 é. Nous mangions
 avec

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 409

avec tant d'avidité, que je ne pris pas
 garde, que je mangeois le fiel de cet
 animal. Cela mit toute ma bouche dans
 une amertume extrême. Je la rinçai
 promptement avec de l'eau, & je me
 remis à manger avec le même empref-
 sement qu'auparavant.

Nonobstant cette grande disette nous
 ne laissâmes pas d'arriver dans la rivie-
 re des Taureaux sauvages. Nous jet-
 tâmes nos hameçons amorçez d'un pois-
 son blanc, qu'une aigle avoit laissé
 tomber. Dieu, qui n'abandonne ja-
 mais ceux qui se confient en lui, nous
 secourut visiblement dans cette occasion.
 Nous avions redoublé nos prières avec
 beaucoup d'ardeur. A peine les avions
 nous achevées vers les dix heures du
 soir, que le Picard entendit du bruit.
 Il quitta les prières, & courut à nos
 hameçons. Il y trouva deux barbues
 si grandes, que je fus obligé d'aller à son
 secours pour les tirer de l'eau. Nous
 ne songeâmes point à ôter le limon de
 ces monstrueux poissons, qui pesoient
 plus de vingt-cinq livres les deux. Nous

S le

les coupâmes par pièces , & nous les fîmes rôtir sur les charbons , parce que nous ne pouvions les faire bouillir. Par malheur nôtre pot de terre avoit été cassé quelque temps auparavant.

Lors que nous eûmes mangé quelques tranches de ces barbuës , & que selon nôtre devoir nous eûmes rendu grâces à Dieu , dont la Providence admirable nous avoit secourus si à propos , nous entendîmes du bruit sur le bord de la rivière des Taureaux , où nous étions environ à deux heures après minuit. Après le *qui vive* nous ouïmes qu'on répondoit , *Tepatoni Nika* , & le mot de *Nikanagé* , c'est-à-dire , *mon Ami , voilà qui est bien*. J'avertis le Picard , qu'au langage je croyois , que c'étoient des Illinois , ou des Outouagamis , qui sont Ennemis des Ifiati , & des Nadouëffans. Mais comme il faisoit grand clair de Lune , & que même le jour commençoit à paroître , je reconnus que c'étoit le Sauvage Mame-nisi , père de cette petite fille , que j'avois baptisée aux Ifiati , à qui le Picard avoit

U VOYAGE

pièces, & nous les
charbons, parce que
es faire bouillir. Par
de terre avoit été
s auparavant.

êmes mangé quel-
es barbues, & que
nous eûmes rendu
nt la Providence ad-
secours si à propos,
u bruit sur le bord
Taureaux, où nous
eux heures après mi-
i vive nous ouïmes
Tepatoni Nika, &
é, c'est-à-dire, *mon*
t bien. J'avertis le
age je croyois, que
s, ou des Outouaga-
nemis des Issati, &
Mais comme il fai-
Lune, & que mé-
nçoit à paroître, je
oit le Sauvage Mame-
petite fille, que j'a-
ssati, à qui le Picard
avoit

DANS L'AMERIQUE SEPT. 411

avoit servi de parrein, ou de témoin.
Ce Sauvage nous reconnût, & parce
qu'il revenoit de la chasse, qui avoit
été bonne, il nous donna de la viande
à discretion, & nous assûra que tous
les Sauvages de sa Nation descendoient
la rivière, qui se décharge dans le fleu-
ve, & qu'ils avoient avec eux leurs fem-
mes & leurs enfans.

Tous les Sauvages donc, avec qui
Michel Ako étoit demeuré, descendi-
rent cette rivière des Taureaux avec
leur flotte de Canots chargez de viande.
Le Chef Aquipaguetin avoit raconté
en passant à toute la Nation, comment
le Picard & moi nous étions exposez
à faire le voyage d'Oïscoufin, dans
lequel nous avions couru de grands dan-
gers. Les Chefs de ces Sauvages nous
firent connoître, qu'ils étoient satisfaits
de nous, & blamèrent tous la lâcheté
de Michel Ako, qui n'avoit pas vou-
lu venir avec nous de peur de mourir
de faim. Le Picard n'auroit pas man-
qué de l'insulter en présence de tous
les Sauvages, si je ne l'en eussé em-
pêché,

412 NOUVEAU VOYAGE
pêché, tant il étoit irrité contre lui de
son peu de courage & d'affection.

CHAPITRE LXIII.

Les femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le fleuve. Adresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier Sauvage.

Les femmes Sauvages cachèrent leur provision de viande à l'embouchure de cette riviere des Taureaux dans des Isles, & dans des creux sous terre. Ces peuples ont l'adresse de conserver ainsi leur viande sans sel, comme nous verrons ci-après. Nous descendîmes encore une fois le fleuve en chassant avec cette multitude de Canots, dont j'ai parlé, & nous fîmes environ quatre vingts lieus de chemin. Les Sauvages d'espace en espace cachaient leurs Canots

U VOYAGE
irrité contre lui de
& d'affection.

RE LXIII.

Les Sauvages cachent adroitement la provision de viande. C'est la seconde fois que j'ai vu la adresse des Sauvages. Un particulier Sauvage

Les Sauvages cachèrent leur viande à l'embouchure des Taureaux dans les creux sous terre. J'adressai de conserver le sel, comme nous. Nous descendîmes le fleuve en chassant de de Canots, dont j'eus environ quatre à la remorque. Les Sauvages cachèrent leurs Canots

DANS L'AMERIQUE SEPT. 415

nots sur le bord du fleuve dans des roseaux, ou dans des Isles, & ils entrèrent dans des prairies, où ils tuoient à diverses fois jusques à cent ou six vingts taureaux ou vaches sauvages. Ils laissoient toujours sur le haut des montagnes quelques-uns de leurs vieillards pour tâcher de découvrir leurs Ennemis.

Pendant tout ce temps-là je pensois au Sauvage, qui m'appelloit ordinairement son frere. Il étoit entré un chicot bien avant dans son pied, & j'y mettois un emplâtre, lors que l'alarme se mit tout d'un coup dans le camp. Deux cens Archers accoururent, & ce généreux Sauvage, à qui j'avois ouvert le pied bien avant pour en tirer le bois, qui y étoit entré de force, m'abandonna, & courut plus vite que les autres pour avoir sa part de la gloire du combat : mais au lieu d'Ennemis ils apperçurent environ cent cerfs, qui prirent la fuite. Nôtre blessé eut bien de la peine de revenir au camp. Durant cette alarme les femmes & les filles sau-

vages chantoient d'un ton fort lugubre.

Le Picard me quitta pour se joindre à son hôte, & je restai seul avec le nommé *Oichimbi*. Mais après la seconde chasse je fus réduit à mener en Canot une femme Sauvage âgée de plus de quatre vingts ans. Cette vieille ne laissoit pas de pousser à la rame, & de frapper souvent de son aviron trois enfans, qui nous incommodoient dans le milieu de nôtre Canot. Les hommes avoient beaucoup de bonté pour moi : cependant j'étois obligé de faire souvent ma cour aux femmes, parce que les viandes étoient à leur disposition, & c'étoient elles, qui distribuoient les portions à chacun. Je rasois donc de temps en temps la couronne de leurs enfans, car ils la portent à peu près comme nos Religieux. Au reste ils la portent jusques à l'âge de quinze, seize ou dix-huit ans, & leurs parens la leur font en brûlant le poil avec des pierres plates rougies dans le feu. Ces femmes me favoient beaucoup de gré de ce que je rasois ainsi leurs enfans.

Nous

en ton fort lugubre.
 ta pour se joindre
 ai seul avec le nom-
 s après la seconde
 à mener en Canot
 âgée de plus de
 Cette vieille ne lais-
 la rame, & de frap-
 viron trois enfans,
 oient dans le milieu
 es hommes avoient
 our moi: cependant
 e souvent ma cour
 e que les viandes
 ition, & c'étoient
 ient les portions à
 donc de temps en
 de leurs enfans, car
 u près comme nos
 e ils la portent jus-
 e, séze ou dix-huit
 ns la leur font en
 des pierres plattes
 . Ces femmes me
 de gré de ce que je
 ans.

Nous

DANS L'AMERIQUE SEPT. 415

Nous eûmes encore une autre alarme dans nôtre camp. Les Vieillards, qui étoient en faction au haut des montagnes, nous avertirent, qu'ils voyoient des guerriers de loin. Tous les Archers coururent à l'envi l'un de l'autre vers le lieu, où on voyoit paroître du monde. C'étoit à qui devanceroit son Camarade à la courle. Mais pour tout exploit ils ne ramenerent que deux femmes de leur Nation, qui venoient avertir, qu'une partie de leurs gens, qui étoient allez à la chasse vers le bout du Lac Supérieur, avoient trouvé cinq Esprits, c'est ainsi qu'ils nomment les Européens. Elles ajoûtoient, que ces Esprits leur avoient fait parler par quelques gens de la Nation, qui nous avoient vûs, & qui avoient été Esclaves chès les Outoïagamis, & chès les Iroquois, dont ils entendoient la langue: que même ils les avoient fait prier de les conduire au lieu, où nous étions, parce qu'ils seroient bien aîsés de nous venir voir pour reconnoître, si nous étions Anglois, Hollandois, Espagnols,

ou Canadiens. Ils ne pouvoient pas comprendre, disoient-ils à ces femmes, comment nous avions pû nous rendre par un si grand détour parmi ces peuples.

Il faut remarquer là-dessus, qu'il y a de certaines gens, qui se sont rendus les maîtres de toutes les affaires dans le Canada, comme je l'ai remarqué ci-devant. Ces gens-là fâchez de ce que nous les avions prévenus dans nos Découvertes, avoient envoyé du monde après nous pour participer à la gloire de notre Voyage. Ils penserent donc à se procurer la connoissance des Nations, que nous avions vûës, afin d'y aller en commerce, dès qu'ils auroient trouvé le moyen de nous renvoyer en Europe.

Ils ne pouvoient pas
voient-ils à ces femmes,
avons pû nous rendre
létoir parmi ces peu-

er là-dessus, qu'il y a
, qui se sont rendus
toutes les affaires dans le
je l'ai remarqué ci-de-
là fâchez de ce que
révenus dans nos Dé-
ent envoyé du monde
participer à la gloire
. Ils penserent donc
connoissance des Na-
avons vûës, afin d'y
erce, dès qu'ils au-
moyen de nous ren-

CHA-

CHAPITRE LXIV.

*Arrivée du Sieur du Luth dans
notre camp. Il nous prie de re-
tourner avec ses gens & lui aux
Issati & Nadoüessans. Je jette
ma couverture sur un mort. Ce
qui plût aux Sauvages.*

LE 28. Juillet 1680. nous commen-
çâmes à remonter le Meschafpi pour
la troisième fois. Les Sauvages, qui
avoient fait une fort grande chasse,
prirent la résolution de retourner à leurs
villages, & nous presserent de nous y
en aller avec eux, nous promettans de
nous conduire jusques aux Nations,
qui habitent au bout du Lac Supérieur.
Ils disoient, qu'ils avoient dessein de
faire alliance avec ces peuples par nô-
tre moyen. Là se trouva le Sieur du
Luth venant du Canada avec cinq hom-
mes équippez moitié en guerre, &
S ; moi-

moitié en marchandises.

Ils me joignirent avec les deux femmes Sauvages à six vingts lieus ou environ du pays des Barbares, qui nous avoient pris. Ils nous prièrent, parce que j'avois quelque connoissance de la langue des Ifiati, de les accompagner, & d'aller avec eux aux villages de ces peuples. Je fis volontiers ce qu'ils souhaitoient, sur-tout ayant appris d'eux que depuis deux ans & demi, qu'ils étoient en voyage, ils n'avoient pas fréquenté les Sacremens. Le Sieur du Luth, qui passoit pour le Capitaine, fut ravi de me trouver. Il me dit en particulier par maniere de confiance, que ceux, qui l'avoient envoyé, ne viendroient pas à leur but, comme il me le feroit connoître en s'expliquant plus à loisir. Voyant, que je faisois la couronne aux enfans des Sauvages, il leur fit dire, que j'étois son frere aîné.

Tout cela fut cause, que les Sauvages me traitèrent mieux que jamais, & qu'ils me fournirent ma subsistence assez

lises.

avec les deux fem-
mes dix vingts lieus ou
des Barbares, qui

Ils nous prièrent,
quelque connoissance
essentielle, de les accom-
pagner avec eux aux villa-

ges. Je fis volontiers
consentir, sur-tout ayant
depuis deux ans
été en voyage, ils
ont vu les Sacremens.

qui passoit pour le
de me trouver. Il
par maniere de con-
sensus, qui l'avoient en-
tendu pas à leur but,
ne pouvoit connoître en s'ex-
presser. Voyant, que je
suis aux enfans des Sau-
vages, que j'étois son frè-

me, que les Sauvages
ne savaient que jamais, &
ne pouvoient ma subsistence as-
surer.

DANS L'AMERIQUE SEPT. 419

seze largement. Ainsi je ne m'appli-
quai plus qu'à travailler au salut de
ces Barbares. Il faut avouer qu'ils m'é-
couteoient assez : mais il faudroit de-
meurer parmi eux des années entieres,
pour y faire quelque progrès, tant ils
sont grossiers, stupides, & ignorans.

Le Sieur du Luth fut charmé de
voir le Saut de St. Antoine de Padouë,
nom que nous lui avions donné, &
qui selon toutes les apparences lui de-
meurera. Je lui fis voir l'endroit, où
le serpent monstrueux, dont j'ai fait
mention, montoit sur le roc escarpé
pour y dévorer les jeunes hirondelles,
qui étoient dans leurs nids. Je lui ra-
contai la frayeur qu'en avoit eu le Pi-
card en songe.

Il faut remarquer, que me voyant
dans une fort grande liberté de dire
mon Office depuis l'arrivée du Sr. du
Luth, je m'avisai, afin d'y être plus exact,
de lui demander quel jour du mois nous
avions pour lors. Il me répondit fran-
chement, qu'il ne pouvoit pas me satis-
faire en cela, parce qu'il en avoit per-
du

du l'idée. Je lui racontai les mauvais traitemens, que les Sauvages nous avoient faits, lorsqu'ils nous prirent, jusque là même, qu'ils avoient voulu nous tuer plusieurs fois: qu'ainsi il pouvoit bien s'imaginer que les craintes & les frayeurs m'avoient fait perdre la mémoire du jour de la semaine.

Nous arrivâmes aux villages des Issati le 14. d'Août 1680. où je retrouvai mon calice de vermill doré, quelques livres & mes papiers, que j'avois cachez sous terre en présence des Sauvages mêmes. Ces pauvres gens n'avoient eu garde d'y toucher. Ils sont fort craintifs, & fort superstitieux sur le fait des Esprits. Ils croyent, qu'il y a du sortilège dans tout ce qu'ils ne comprennent pas. Le tabac, que j'avois planté avant nôtre départ, étoit à demi étouffé par les herbes. Pour ce qui est des choux, & des autres legumes, que j'avois semez, ils étoient d'une grosseur surprenante. Les côtes de pourpier étoient grosses comme des cannes. Les sauvages n'osoient en manger avec nous.

Peu

VOYAGE

contai les mauvais Sauvages nous avoient nous prirent, jus- qu'ils avoient voulu : qu'ainsi il pou- que les craintes & t fait perdre la me- semaine.

ux villages des Issati où je retrouvai ail doré, quelques , que j'avois cachez nce des Sauvages s gens n'avoient eu Ils sont fort crain- tieux sur le fait des , qu'il y a du for- qu'ils ne compren- , que j'avois plan- rt, étoit à demi e- s. Pour ce qui est utres legumes, que oient d'une grosseur côtes de pourpier me des cannes. Les a manger avec nous.

Peu

DANS L'AMERIQUE SEPT. 411

Peu de temps après que nous fûmes de retour, les Sauvages nous convie- rent à un grand festin à leur mode. Il s'y trouva plus de six vingts hommes nuds. Ouâsicondé, le premier Chef de la Nation, parent du mort, que j'avois honoré d'une couverture, lors qu'on l'avoit ramené au village dans un Canot, m'apporta à manger de la viande boucannée avec de la folle avoine dans un plat d'écorce, lequel il posa sur une peau passée de taureaux sauvages, blanchie, & garnie de porc-épic d'un côté avec de la laine frisée de l'autre.

Après avoir mangé, ce Chef me mit cette robbe sur la tête, & m'en couvrit le visage, disant à haute voix devant tous ceux qui étoient là, *celui, dont tu as couvert le corps mort, couvre le tien vivant. Il a porté de tes nouvelles au pays des Ames; (car ces peuples croient la transmigration des ames) ce que tu as fait à l'égard du defunt est de grand pris. Toute la Nation t'en loue, & t'en remercie.*

S 7

11

Il fit quelque reproche au Sieur du Luth, de ce qu'il n'avoit pas couvert le mort comme moi. A quoi le dit Sieur me pria de répondre qu'il ne couvroit que les corps des Capitaines comme lui. A cela ce Sauvage repliqua, le Père Louis, c'est ainsi qu'il m'avoit ouï appeller par nos Européens, est plus grand Capitaine que toi. Sa Robbe, parlant de ma Chafuble de brocard, qu'on m'avoit dérobée, que nous avons envoyée à nos Alliez, qui demeurent à trois Lunes de ce pays, étoit plus belle, que celle que tu portes.

Quand ces Sauvages parlent de marcher pendant trois Lunes, ils veulent dire pendant trois mois. Les Sauvages marchent bien, & font quinze lieues par jour. Ainsi le Lecteur peut juger par là, quelle peut être l'étendue du chemin, qu'ils font pendant trois mois.

VOYAGE

roche au Sieur du
voit pas couvert le
moi le dit Sieur me
ne couvroit que
es comme lui. A
na, le Père Louis,
voit ouï appeller
est plus grand Ca-
lobbe, parlant de
ard, qu'on m'avoit
ons envoyée à nos
it à trois Lunes de
elle, que celle que

es parlent de mar-
lunes, ils veulent
ois. Les Sauvages
t quinze lieues par
eur peut juger par
l'étendue du che-
dant trois mois.

CHA-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 423

CHAPITRE LXV.

*L'Auteur prend congé des Sauva-
ges pour retourner en Canada.
Un Sauvage est massacré par
le Chef, parce qu'il conseilloit
de nous tuer. Contestation entre
le Sieur du Luth & moi sur
le Sacrifice d'un de ces Barba-
res.*

SUR la fin de Septembre, voyant
que nous n'avions point d'outils pro-
pres à nous bâtir une maison commode
pour demeurer parmi ces peuples, &
que d'ailleurs nous étions dénués des
provisions nécessaires pour y subsister,
selon que nous en avions fait le dessein,
nous nous résolûmes de leur faire con-
noître, que pour avoir du fer & d'au-
tres choses, qui leur seroient utiles, il
étoit à propos, que nous retournassions
en Canada, & qu'ils feroient dans un
cer-

certain temps, que nous leur marquâmes, la moitié du chemin avec des pelleteries, & que nous ferions l'autre avec des marchandises de l'Europe: qu'on leur donneroit à bon prix: qu'ils pouvoient nous donner deux de leurs Guerriers, que nous emmenerions avec nous dans notre pays, & que nous les ramenerions de même l'année suivante, pour aller en suite au devant d'eux les avertir de notre retour, afin qu'ils vinssent nous trouver.

Ces Barbares tinrent un grand Conseil pour examiner, si effectivement ils envoyeroient quelqu'un de leur Nation avec nous. Il y en eut deux, qui furent d'avis d'y venir, & qui se présenterent pour cela: mais ils changerent de sentiment le jour de notre départ, & nous dirent pour raison, que nous étions obligez de passer parmi beaucoup de nations, qui étoient leurs ennemies jurées, & qui ne manqueroient pas de se saisir par force de leurs hommes pour les brûler, & pour les faire mourir dans les tourmens: qu'au reste nous ne pour-

rions

VOYAGE

nous leur marquâ-
chemin avec des
ous ferions l'autre
ses de l'Europe :
à bon prix : qu'ils
mer deux de leurs
is emmenerions a-
pays , & que nous
même l'année sui-
vante au devant d'eux
retour , afin qu'ils

ent un grand Con-
si effectivement ils
un de leur Nation
cut deux , qui fu-
, & qui se présen-
mais ils changerent
de nôtre départ ,
raison , que nous
sûr parmi beaucoup
t leurs ennemies ju-
queroient pas de se
urs hommes pour les
faire mourir dans
reste nous ne pour-
rions

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 423
rions pas les empêcher , étant aussi
peu de gens , que nous sommes.

Je leur répondis , que tous ces peu-
ples , qu'ils craignoient , étoient nos
Alliez & nos Amis , & qu'en nôtre con-
sidération ils ne feroient aucun tort à
ceux d'entr'eux , qui seroient avec nous.
Ces Barbares ne manquent point d'es-
prit : ils ont même le sens commun
admirable. Ils nous dirent donc , que
puis que nous passions parmi des peu-
ples , qui étoient leurs Ennemis jurez ,
nous devons les détruire pour les van-
ger de divers outrages qu'ils en avoient
reçûs , & qu'alors ils nous donneroient
des hommes pour aller & revenir a-
vec nous , afin qu'ils pussent avoir du fer
& d'autres marchandises , qui leur éto-
ient nécessaires , & dont ils traiteroient
très-volontiers avec nous. Ce qui fait
voir , que ces Barbares sont pleins de
vengeance & de ressentiment contre
leurs Ennemis , en quoi on peut re-
marquer qu'ils n'ont pas le cœur trop
bien disposé pour les lumieres de l'E-
vangile.

En-

Enfin Ouâscondé, Grand Chef, ayant consenti de plein Conseil à notre retour, après nous avoir régalez du mieux qu'il put à leur mode, nous donna quelques minots de folle avoine pour nous nourrir pendant ce voyage. Nous avons déjà dit, que cette avoine est meilleure & plus saine que le ris. En suite il nous marqua avec un crayon sur une feuille de papier, qui me restoit, la route, que nous devions suivre pendant quatre cens lieuës de chemin. Au reste ce Géographe naturel nous dépeignit nôtre chemin si exactement, que cette Carte nous servit aussi utilement, que la Boussole auroit pû faire. Et en effet en la suivant ponctuellement nous arrivâmes au lieu, où nous avions dessein de nous rendre sans nous égarer de nôtre route en aucune manière.

Nous nous disposâmes donc à partir huit Européens, que nous étions alors. Nous nous mîmes en deux Canôts, & nous quittâmes ces peuples après la décharge de tous les fusils de nos hommes,

ce

DANS L'AMERIQUE SEPT. 427

ce qui donna une terrible frayeur à ces Sauvages. Nous descendimes la rivière de St. François, & en suite le fleuve Meschafipi. Deux de nos hommes sans en rien dire prirent les deux robes de castor, qui étoient au Saut de St. Antoine de Padouë, & que ces Barbares y avoient attachées à un arbre, comme par une espece de Sacrifice. Cela causa quelque contestation entre le Sieur du Luth & moi. Je louai cette action de nos deux hommes, qui faisoient voir en cela, qu'ils improvoient la superstition de ces peuples. Le Sieur du Luth disoit au contraire, qu'on devoit laisser ces robes au lieu, où ces Barbares les avoient mises, parce que les Sauvages ne manqueroient pas de se vanger du mépris, que nous faisons d'eux en cette rencontre, & qu'il étoit à craindre, qu'ils ne nous vinssent insulter en chemin.

J'avoüe, qu'il y avoit quelque fondement à ce qu'il disoit, & qu'en cela il parloit selon les règles de la prudence

prudence humaine. Mais nos deux hommes répondirent franchement, que ces deux robbes les accommodoient, & qu'ils ne se soucioient point de ces Barbares, ni de leurs superstitions. Le Sieur du Luth se mit en si grande colere à ces paroles, que peu s'en fallut qu'il ne donnât un coup d'épée à celui, qui les avoit dites. Mais je me mis entre deux & j'accomodai ce différent. Le Picard & Michel Ako se rangerent du parti de ceux, qui avoient pris les robbes de question, & cela auroit pû causer quelque malheur. Mais je fis connoître au Sieur du Luth, que les Sauvages n'oseroient nous attaquer, parce que j'étois persuadé, que leur grand Chef Ouâficondé prendroit toujours nos interêts à cœur, & qu'on pouvoit faire fonds sur sa parole, & sur le grand crédit qu'il avoit parmi sa Nation. L'affaire se termina à l'amiable, & nous descendimes le fleuve fort agréablement en chassant aux bêtes fauves.

Nous

VOYAGE

Mais nos deux
 at franchement,
 es les accommo-
 ne se soucioient
 res, ni de leurs
 eur du Luth se
 blère à ces paro-
 lut qu'il ne don-
 à celui, qui les
 ne mis entre deux
 différent. Le Pi-
 se rangerent du
 avoient pris les
 & cela zuroit pû
 eur. Mais je fis
 du Luth, que
 ent nous attaquer,
 suadé, que leur
 dé prendroit tou-
 cœur, & qu'on
 sur sa parole, &
 qu'il avoit parmi
 se termina à l'a-
 scendimes le fleu-
 t en chassant aux

Nous

DANS L'AMERIQUE SEPT. 429

Nous nous arrêtâmes près de la
 riviere Ouïscoufin pour boucanner
 de la chair de taureaux ou vâches
 sauvages, que nous avions tuez en
 chemin. Pendant le séjour, que
 nous fûmes obligez de faire pour ce-
 la, trois Sauvages des Nations, que
 nous avions quittées, nous aborde-
 rent en Canot pour nous dire, que
 leur grand Chef Ouâsicondé ayant
 appris, qu'un des Chefs de ces peup-
 les vouloit nous poursuivre pour nous
 tuer, il étoit entré dans la Cabanne, où
 il consultoit de cette affaire avec ses as-
 sociez, & qu'il lui avoit cassé la tête avec
 tant de furie, qu'il en avoit fait sau-
 ter la cervelle sur ceux, qui étoient
 présens à ce Conseil, afin d'empêcher
 l'exécution de son pernicieux dessein.
 Nous régâlâmes ces trois Sauvages
 ayant alors de la viande en grande
 abondance.

Le Sieur du Luth voyant nos trois
 Sauvages partis, rentra dans ses pre-
 miers transports, & fit paroître, qu'il
 craignoit, que ces Barbares ne nous
 vin-

436 NOUVEAU VOYAGE

vinrent attaquer dans notre voyage. Il eût poussé la chose plus loin : mais voyant que nos hommes lui tenoient tête , & qu'ils n'étoient pas d'humeur à souffrir des avanies, il se modéra encore pour cette fois, & je les apaisai enfin , en les assurant que Dieu ne nous abandonneroit point au besoin , & que pourvû que nous missions toute notre confiance en lui, il sauroit nous délivrer de tous nos ennemis , parce qu'il est le maître des hommes & des Anges.

CHAPITRE LXVI.

Le Sieur du Luth est épouvané d'une Armée de Sauvages , qui nous surprit , avant que nous fussions dans la rivière d'Oisconsin.

LE Sieur du Luth avoit eu raison de croire , que les trois Sauvages, dont

AU VOYAGE

dans notre voyage.
la chose plus loin :
que nos hommes lui
& qu'ils n'étoient pas
offrir des avanies, il se
pour cette fois, & je
en les assurant que
bandonneroit point au
ne pourvû que nous
ôtre confiance en lui,
délivrer de tous nos
e qu'il est le maître
les Anges.

TRE LXVI.

*Luth est épouvané
de Sauvages, qui
avant que nous
la rivière d'Oiscon-*

Luth avoit eu raison
que les trois Sauvages,
dont

DANS L'AMERIQUE SEPT. 431

dont nous avons parlé, étoient vé-
ritablement des espions envoyez pour
nous reconnoître. Et en effet ils fa-
voient, qu'on avoit enlevé les robbes
de castor, dont il a été fait mention
ci-devant. Il ne pouvoit point re-
venir de ses frayeurs, & me disoit,
qu'il auroit bien fait d'obliger de gré
ou de force celui qui les avoit pri-
ses, de les remettre au lieu, où el-
les étoient. Je prévoyois que la dif-
fension pourroit nous être funeste. Je
fus encore mediateur de paix pour
cette fois, & j'appaisai tout ce bruit,
en leur faisant connoître, que Dieu,
qui par sa bonté nous avoit conservez
dans les plus grands dangers, auroit
encore un soin particulier de nous
en cette occasion, puis que l'action
de cet homme étoit bonne en elle-
même.

Deux jours après toute la viande
boucannée pour notre provision étant
en état, nous nous préparâmes à par-
tir. Mais le Sieur du Luth fut bien
surpris, lors que nous aperçûmes u-
ne

ne Armée de cent quarante Canots remplis d'environ deux cens cinquante Sauvages, qui venoient droit à nous. Nos hommes en furent aussi fort épouvanrez : mais lors qu'ils me virent tirer de nôtre équipage un Calumet de paix, que les Islati m'avoient donné pour assurance de leur parole à mon égard, ils prirent courage, & me dirent, qu'ils feroient tout ce que je trouverois à propos.

J'ordonnai, que deux hommes s'embarquassent avec moi dans le Canot pour aller au devant de ces Barbares. Le Sieur du Luth me pria de prendre un troisiéme homme pour ramer, afin que demeurant au milieu du Canot, je fusse mieux en état de montrer le Calumet de paix, que j'avois, afin d'adoucir les Sauvages, dont je favois assez bien la langue. Je laissai donc quatre de nos hommes avec le Sieur du Luth, & je lui dis, qu'ils ne falloit point qu'ils se familiarisassent avec les jeunes Guerriers, au cas qu'ils voulussent mettre pied à terre pour s'approcher :

VOYAGE

quarante Canots
 dix cens cinquante
 droit à nous. Nos
 aussi fort épouvan-
 ils me virent tirer
 Calumet de paix,
 oient donné pour
 role à mon égard,
 & me dirent, qu'ils
 que je trouverois à

deux hommes
 moi dans le Ca-
 vant de ces Barba-
 Luth me pria de
 e homme pour ra-
 eurant au milieu du
 ux en état de mon-
 aix, que j'avois, a-
 Sauvages, dont je
 langue. Je laissai
 s hommes avec le
 je lui dis, qu'ils ne
 familiarisassent avec
 , au cas qu'ils vou-
 à terre pour s'appro-
 cher:

DANS L'AMERIQUE SEPT. 433

cher : qu'il falloit, que nos gens dé-
 meurassent fermes dans leurs poites avec
 leurs armes en état. Ensuite je m'en
 allai droit à ces Barbares en remon-
 tant le fleuve qu'ils descendoient en Ca-
 not.

Ne voyant point de Chef, je criai a-
 près Ouâsicondé en répétant son nom
 plusieurs fois à haute voix. Je l'apper-
 çûs enfin, qui venoit à moi à force
 de rames. Pendant tout cela aucun de
 ses gens ne me fit insulte, ce qui me
 fut de bon augure. Je couvris mon
 Calumet de paix, afin de leur mieux
 témoigner la confiance, que j'avois en
 leur parole. Nous mîmes pied à ter-
 re, & nous entrâmes dans la Cabanne,
 où étoit le Sieur du Luth, qui vou-
 lut embrasser leur Chef. Il faut re-
 marquer ici, que les Sauvages n'ont
 pas la coutume de s'embrasser à la ma-
 niere des François. Je dis donc au
 Sieur du Luth, qu'il n'avoit simple-
 ment qu'à présenter le meilleur mor-
 ceau de viande cuite, qu'il pouvoit a-
 voir, & que si le Chef en mangeoit,

T

nous

nous pouvions être sûrs, qu'il ne nous seroit fait aucun tort.

Cela réussit, & tous les autres Chefs de cette petite Armée nous rendirent visite. Il n'en couta à nos gens que quelques pipes de tabac de la Martinique, dont les Sauvages sont passionnez, quoi que le leur soit de beaucoup meilleur goût, plus fort & plus agréable que celui de nos gens. Ainsi ces Sauvages sans faire aucune mention des robes de castor, dont nous avons parlé, nous traiterent fort humainement. Le Chef Ouâsicondé me dit d'offrir une brassé de tabac de Martinique au Chef Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour son fils. Cela produisit un effet admirable parmi ces Barbares, qui nous quittans prononcèrent par plusieurs fois à haute voix le mot de *Louis*, qui, comme nous l'avons dit, signifie le *Soleil*. Il me semble, que je puis dire sur ce sujet, que mon Nom sera long-temps dans la bouche de ces Barbares par la rencontre fortuite des noms.

CHAPI.

VOYAGE
sûrs, qu'il ne nous

ous les autres Chefs
née nous rendirent
ra à nos gens que
bac de la Martini-
ges sont passionnez,
de beaucoup meil-
& plus agréable que

Ainsi ces Sauva-
ne mention des rob-
t nous avons parlé,
humainement. Le
me dit d'offrir une
Martinique au Chef
m'avoit adopté pour
lui fit un effet admi-
rbares, qui nous
ent par plusieurs fois
de *Louis*, qui, com-
t, signifie le *Soleil*.
je puis dire sur ce su-
om fera long-temps
ces Barbares par la
des noms.

CHAPI-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 435

CHAPITRE LXVII.

*Voyage de l'Auteur avec ses com-
pagnons depuis l'embouchure de
la riviere d'Ouisconsin jusques à
la grande Baye des Puans.*

LEs Sauvages nous ayant quittez pour
aller en guerre contre les Messori-
tes, les Maroha, & les Illinois, &
contre d'autres Nations, qui habitent
vers le bas du fleuve Mefchafipi, qui sont
les irreconciliables Ennemis des peu-
ples du Nord, le Sieur du Luth, qui
m'avoit donné des marques de son ami-
tié en plusieurs rencontres, ne pût
s'empêcher de dire à nos hommes, que
j'avois tous les sujets du monde de croi-
re, que le Vice-Roi du Canada me fe-
roit un favorable accueil, si nous pou-
vions nous rendre auprès de lui avant
l'hiver, & qu'il souhaitoit de tout son
T 2 cœur,

cœur, qu'il pût avoir été chès autant de Nations que moi.

Nous trouvâmes en remontant la rivière d'Ouisconsin, qu'elle étoit aussi large que celle des Illinois, laquelle peut porter de gros bateaux dans l'espace de plus de cent lieues. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grandeur de tant de vastes pays, & les terres charmantes, par lesquelles nous passions, & qui demeurent incultes. Les guerres effroyables, que ces Nations se font les unes aux autres, sont cause, qu'il n'y a pas assez d'habitans pour les cultiver. D'ailleurs les guerres mêmes, qui durent depuis long-temps dans toutes les parties du monde, empêchent qu'on n'y aille annoncer l'Évangile, & y établir des Colonies de Chrétiens. Et ici je ne puis m'empêcher de dire que les pauvres gens de nôtre Europe devroient aller s'établir dans ces beaux Pays. Pour peu de peine qu'ils prissent à en défricher les terres, ils y vivroient heureusement, & y subsisteroient beaucoup mieux, qu'ils ne font. J'ai vû des

ter-

avoir été chès autant
 i.
 en remontant la ri-
 , qu'elle étoit aussi
 Illinois, laquelle peut
 eaux dans l'espace de
 . Nous ne pouvions
 er la grandeur de tant
 es terres charmantes,
 passions, & qui de-
 Les guerres effroya-
 cions se font les unes
 aisé, qu'il n'y a pas
 ir les cultiver. D'ail-
 mêmes; qui durent
 dans toutes les par-
 empêchent qu'on n'y
 angile, & y établir
 chrétiens. Et ici je ne
 de dire que les pau-
 e Europe devoient
 s ces beaux Pays.
 e qu'ils prisent à en
 , ils y vivoient hû-
 bûsteroient beaucoup
 font. J'ai vû des
 ter-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 437

terres, qui peuvent fournir aisément
 trois récoltes par an. L'air y est incom-
 parablement plus doux & plus tempe-
 ré qu'en Hollande, laquelle ne conti-
 nuera jamais mieux ses progrès, que par
 le grand commerce, qu'elle peut avoir
 dans les pays étrangers.

Après environ soixante & dix lieuës
 de navigation dans la rivière d'Ouiscon-
 fin, nous trouvâmes un portage d'une
 demi-lieuë, qu'Ouâficondé nous avoit
 marqué dans sa Carte. Nous y cou-
 châmes, & nous y laissâmes des mar-
 ques par les Croix que nous fîmes sur
 des troncs d'arbres. Le lendemain a-
 près avoir fait le portage de nos Ca-
 nots, & du peu d'équipage, que nous
 avions, nous entrâmes dans une ri-
 vière, qui serpenoit presque autant
 que celle des Illinois le fait à sa source.
 Après six heures de navigation à force
 de rames, qui nous faisoient aller fort
 vite, nous trouvâmes malgré tous nos
 efforts, que nous étions encore vis-à-
 vis de l'endroit, où nous nous étions
 embarquez. L'un de nos hommes voulut

438 NOUVEAU VOYAGE

tirer un cigne, qui voloit. Cela fit tourner le Canot: mais par bonheur il trouva fond.

Nous fûmes obligés de rompre plusieurs écluses de castors pour passer en Canot. Autrement nous n'eussions pu continuer notre route, ni faire le portage pour nous embarquer au dessus de ces écluses. Ces animaux les font avec une adresse surprenante. Les hommes ne sauroient les égarer. Nous en parlerons dans notre second Volume. Nous trouvâmes plusieurs de ces étangs, & des retenues d'eau faites avec des pièces de bois en forme de chaussée, que les castors y avoient faites.

Nous passâmes ensuite quatre Lacs, qui sont formés par cette rivière. C'est là où habitoient autrefois les Miamis. Nous y trouvâmes les Maskoutens, Kikapous, & les Outouâgamis, qui y sement du blé d'Inde pour leur subsistance. Tout ce pays-là est aussi beau, & aussi charmant que celui des Illinois.

Nous

VOYAGE

voit. Cela fit
mais par bonheur il

ez de rompre plu-
ors pour passer en
nous n'eussions
route, ni faire
us embarquer au
s. Ces animaux
ddressé surprenan-
fauroient les éga-
ons dans nôtre se-
us trouvâmes plu-
, & des retenues
pièces de bois en
que les castors y a-

uite quatre Lacs,
ette rivière. C'est
refois les Miamis.
les Maskoutens,
atouâgamis, qui y
e pour leur sub-
pays-là est aussi
nant que celui des

Nous

DANS L'AMERIQUE SEPT. 439

Nous fimes ensuite le portage d'un Saut, que l'on nomme le Kakalin, parce que les Sauvages y vont souvent décharger leurs ventres, & qu'ils ont accoutumé d'y reposer le village au Soleil. Ainsi après plus de quatre cens lieues de chemin par eau depuis nôtre départ du pays des Iffati & des Nadouéffans, nous arrivâmes enfin à la grande Baye des Puans, laquelle fait une partie du Lac des Illinois.

CHAPITRE LXVIII.

L'Auteur avec ses compagnons sejourne quelque temps parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Messe en ce lieu, & on passe l'hiver à Mislimakinak.

Nous trouvâmes plusieurs Canadiens dans cette Baye des Puans.

T 4

On

On appelle ainsi la Nation qui y habite, parce qu'elle demouroit autrefois dans de certains lieux marécageux, & pleins d'eaux puantes, qui sont du côté de la mer du Sud. Mais elle en a été chassée par ses Ennemis, & est venue demeurer dans cette Baye, laquelle est à l'Ouëst des Illinois. Ces Canadiens venoient negotier avec les Sauvages de cette Baye contre les ordres. Ils avoient encore quelque peu de vin, qu'ils avoient aporté avec eux, & qu'ils gardoient dans un flacon d'étain. Je m'en servis pour dire la Messe. Je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel assez léger, mais fort joliment travaillé. Mais je rencontrai par bonheur des ornemens Sacerdotaux. Quelques Illinois, qui se fauvoient devant les Iroquois, parce que ces derniers les avoient attaquez, & presque détruits pendant mon voyage, & le temps que j'avois été Esclave parmi les Barbares, prirent les ornemens de la Chapelle du Père Zénobe Mambré, que nous avions laissez parmi les Illinois.

Quel-

VOYAGE

Nation qui y ha-
demeuroit autre-
eux marécageux,
tes, qui sont du
d. Mais elle en
Ennemis, & est
cette Baye, la-
les Illinois. Ces
negotier avec les
contre les ordres.
lque peu de vin,
avec eux, & en
un flacon d'étain.
re la Messe. Je
un Calice, & un
léger, mais fort
ais je rencontra
ens Sacerdotaux.
se sauoient de
ce que ces der-
riez, & presque
voyage, & le
Esclave parmi les
ornemens de la
nobe Mambré,
parmi les Illinois.
Quel-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 441

Quelques-uns d'entr'eux se rendi-
rent donc au lieu, où j'étois, & me
remirent tous ces ornemens entre les
mains, à la réserve du calice. Ils pro-
mirent même de me le rendre, & en
effet ils me l'apportèrent quelques jours
après, moyennant quelque peu de tabac,
que je devois leur faire avoir.

Il y avoit plus de neuf mois, que
je n'avois célébré la Messe faute de vin.
Nous eussions pû en faire dans nôtre
voyage, si nous eussions eu des vaisse-
aux propres à le conserver. Mais nous
ne pouvions pas nous en charger dans
nos Canots, qui n'auroient pû en sup-
porter le poids. Il est vrai, que nous
avons trouvé beaucoup de raisins dans
les endroits, par lesquels nous avions
passé. Nous en avons même fait du
vin, que nous avons mis dans des gour-
des: mais il nous manqua chez les
Illinois, comme nous l'avons observé.
Au reste j'avois encore du pain à chan-
ter, comme on l'appelle. Il s'étoit par-
faitement bien conservé dans une boi-
te de fer blanc, qui fermoit fort juste.

T 5 Nous

Nous demeurâmes deux jours à la Baye des Puans. Nous y chantâmes le *Te Deum*. J'y dis la Messe, & j'y prêchai. Nos hommes se mirent en état de communier, & communierent en effet pour rendre grâces à Dieu de nous avoir conservez parmi tant de détours & de périls, que nous avions courus, parmi les monstres, que nous avions eus à vaincre, & parmi tant de précipices, par lesquels nous avions passé.

L'un de nos Canoteurs troqua un fusil avec un Sauvage contre un Canot plus grand que le nôtre, & dans lequel après cent lieues de navigation nous nous rendîmes, en côtoyant la grande Baye des Puans, à Missilimakinak dans le Lac Huron, & nous fûmes obligez d'y hyverner, parce que tirant toujours dans notre chemin vers les terres du Nord, les glaces & les frimats nous auroient indubitablement fait périr.

Par la route, que nous étions obligez de faire, nous étions encore à plus de

VOYAGE

deux jours à la
ous y chantâmes le
Messe, & j'y prés-
es se mirent en
& communierent
graces à Dieu de
parmi tant de dé-
e nous avions cou-
stres, que nous a-
& parmi tant de
quels nous avions

oteurs troqua un
contre un Canot
re, & dans lequel
navigation nous
ôtoyant la grande
limakinak dans le
us fûmes obligez
que tirant tou-
in vers les terres
& les frimats nous
ement fait pe-
e nous étions ob-
ons encore à plus
de

DANS L'AMERIQUE SEPT. 441

de quatre cens lieues du Canada. Je
rencontrai parmi ces peuples Hurons,
avec beaucoup de satisfaction pour moi,
le Père Pierfon Jésuite, fils du Receveur
du Roi de notre ville d'Ath en Hai-
naut. Il étoit venu là pour y appren-
dre la langue de ces peuples, & il la
parloit pour lors passablement bien. Ce
Religieux retenant toujours de la fran-
chise & de la droiture de notre pays, se
distinguoit par son humeur bien faisan-
te, & me paroissoit ennemi des intri-
gues, ayant le genie tout-à-fait tour-
né du côté de la candeur, & de la sin-
cerité. En un mot il me sembloit être
tel, que tout vrai Chrétien doit être.
Le Lecteur peut donc bien s'imaginer,
que je passai mon hyver fort agréable-
ment après tant de maux & de fatigues,
que j'avois soufferts dans notre Décou-
verte.

Pour employer le temps utilement je
préchai toutes les Fêtes & les Diman-
ches de l'Avent & du Carême, afin
d'entretenir nos hommes, & plusieurs
autres Canadiens, qui étoient en traite

pour amasser des pelleteries, qu'ils cherchoient parmi les Sauvages à quatre ou cinq cens lieues du Canada. Voilà comment certaines gens sont autant avides des biens de la terre, qu'aucunes personnes du monde. Les Outaouiats & les Hurons assistoient souvent à nos cérémonies dans une Eglise couverte de joncs & de quelques planches, que les Canadiens y avoient bâtie: mais ces Sauvages venoient plutôt là par curiosité, que par dessein formé de vivre dans les régies de la Religion Chrétienne.

Ces derniers Sauvages nous disoient en parlant de nos Découvertes, qu'ils n'étoient que des hommes: mais que pour nous autres Européens, il falloit que nous fussions des Esprits: qu'en effet, s'ils avoient été aussi loin que nous, les Nations étrangères n'auroient pas manqué de les quer: que cependant nous passions par tout sans crainte, & que nous favions nous attirer l'amitié de tous ceux, que nous rencontrions dans nos voyages.

Pendant cet hyver nous faisons des
trous

pelletteries, qu'ils cher-
 chent les Sauvages à quatre ou
 cinq lieues du Canada. Voilà com-
 ment ils sont autant avides des
 services d'aucunes personnes du
 Canada, & les Hurons as-
 sistent à nos cérémonies dans
 l'usage de joncs & de quel-
 que-uns des Canadiens y avo-
 ient. Les Sauvages venoient
 nous offrir, que par dessein
 de nous dans les régions de la
 terre.

Les Sauvages nous disoient
 qu'ils étoient découverts, qu'ils
 étoient hommes : mais que
 les Européens, il falloit
 leur parler des Esprits : qu'en effet,
 aussi loin que nous, les
 hommes n'auroient pas man-
 qué de nous cependant nous pas-
 sions sans crainte, & que nous
 cherchions l'amitié de tous
 ceux que nous rencontrions dans nos

trous nous faisons des
 trous

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 445

trous dans les glaces du Lac Huron,
 & par le moyen de plusieurs grosses pier-
 res nous enfoncions des filets à vingt &
 vingt-cinq brasses d'eau, pour y pren-
 dre du poisson blanc, comme en effet
 nous en prenions en abondance. Nous
 y prîmes aussi des truites saumonées,
 qui pesoient souvent jusques à quarante
 ou cinquante livres. Tout cela nous ser-
 voit à manger plus agréablement nôtre
 blé d'Inde, qui nous servoit de nour-
 riture ordinaire. Nous n'avions pour
 boisson que du bouillon de poisson
 blanc, que nous beuvions tout chaud.
 J'ai déjà dit, que quand ce bouillon est
 froid, il se fige comme de bonne gelée
 de veau.

Pendant nôtre séjour en ce lieu là
 le Père Pierçon se divertissoit souvent
 sur la glace avec moi. Nous courions
 sur le Lac avec des patins à la maniere
 de Hollande. J'avois autrefois appris
 ce petit manège, lors que j'étois à Gand,
 d'où on se rend à Bruges avec beaucoup
 de plaisir en trois heures, lors que le
 canal est gélé. C'est le divertisse-

ment ordinaire de ces deux villes, dont les habitans s'entretiennent pendant l'hyver à la faveur des glaces.

Il faut avouër sans faire tort aux autres Religieux, que ceux de St. François sont extrêmement propres à faire les établissemens des Colonies. Ils font un Vœu fort étroit de pauvreté, & ne possèdent rien en propre. Ils n'ont que le simple usage des choses nécessaires à la vie. Ceux, qui nous donnent quelques meubles, en sont toujours les maîtres, & les peuvent retirer, quand il leur plait. C'est en effet, ce qui nous est recommandé par les ordres de plusieurs Papes, & sur-tout par nôtre Règle, qui est la seule, que l'on trouve inserée dans le Droit Canon. *

Ce qui se passa à Missilimakinak pendant cet hyver, est une preuve de la vérité, que je viens de remarquer. Quarante-deux Canadiens, qui étoient venus en ce lieu-là pour le commerce, qu'on y fait ordinairement avec les Sauvages, me prièrent de leur donner le

Cor-

VOYAGE
ces deux villes,
entretiennent pen-
sée de la faveur des gla-

faire tort aux au-
treux ceux de St.
nement propres à
des Colonies. Ils
sont de pauvreté,
n propre. Ils n'ont
des choses nécessai-
qui nous donnent
n sont toujours les
ent retirer, quand
effet, ce qui nous
les ordres de plu-
tout par notre Rè-
e, que l'on trouve
Canon. *
Miffimakinak pen-
t une preuve de la
le remarquer. Qua-
s, qui étoient ve-
pour le commerce,
ement avec les Sau-
de leur donner le
Cor-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 447

Cordon de St. François. Je leur ac-
cordai leur demande, & à chaque fois
que je distribuois un Cordon, je fai-
sois une petite exhortation à celui qui
le recevoit, & je l'associois aux prières
de l'Ordre. Ces gens vouloient me re-
tenir avec eux, & me faire un établis-
sement, où ils pouvoient se retirer de
temps en temps auprès de moi. Ils
me promettoient de plus, qu'ils obtien-
droient des Sauvages, que puis que je
ne voulois aucunes pelletteries, ils me
fourniroient ma subsistence, selon qu'on
la peut avoir dans ces Pays-là. Mais la
plupart de ceux qui me faisoient cette
proposition, negotioient en ce Pays
sans ordre. Je leur fis donc connoître
que le bien commun de notre Décou-
verte devoit être préféré à leurs avan-
tages particuliers, & je les priai de me
laisser retourner en Canada pour un plus
grand bien.

CHA-

CHAPITRE LXIX.

Départ de l'Auteur de Missilimakinak. Il passe deux grands Lacs. Prise d'un grand ours, & particularitez de la chair de cet animal.

NOus partîmes de Missilimakinak la semaine de Pâques 1681. Nous fûmes obligez de trainer nos vivres & nos Canots sur les glaces pendant quelque temps. Cela dura bien l'espace de douze ou treze lieuës sur le Lac Huron, dont les bords étoient encore gélez cinq ou six lieuës de large. Les glaces s'étant brisées, nous nous embarquâmes après la Solemnité de *Quasimodo*. Nous la célébrâmes, parce que nous avions un peu de vin, qu'un Canadien avoit par bonheur apporté, & qui nous servit pendant tout le reste du voyage. Après cent lieuës de navigation sur les
bords

VOYAGE

E LXIX.

ir de Missili-
se deux grands
grand ours, &
la chair de cet

e Missilimakinak
ques 1681. Nous
iner nos vivres &
ces pendant quel-
a bien l'espace de
sur le Lac Huron,
ent encore géléz
large. Les gla-
is nous embarquâ-
ité de *Quasimodo*.
parce que nous a-
qu'un Canadien a-
orté, & qui nous
e reste du voyage.
navigation sur les
bords





D
bor
le D
Sain
arr
Cha
tem
pées
d'ét
bor
que
l'en
tion

L
mar
app
étio
de t
l'ea
s'éte
pare
l'au
avo
ès
bea
teur
poi

DANS L'AMERIQUE SEPT. 449

bords de ce Lac Huron, nous passâmes le Détroit de trente lieues, & le Lac de Sainte Claire, qui est au milieu. Nous arrivâmes ainsi au Lac Erié, ou du Chat, où nous nous arrêtâmes quelque temps à tuer à coups de haches ou d'épées emmanchées un grand nombre d'éturgeons, qui venoient frayer sur le bord de ce Lac. Nous ne prenions que le ventre de ce poisson, qui est l'endroit le plus délicat, & nous jetions le reste.

Le gibier ni la venaison ne nous manquoient pas dans ce lieu. Nous aperçûmes un ours à perte de vûë: nous étions dans le Lac sur une grande pointe de terre, qui s'avançoit fort loin dans l'eau. Je ne sai comment cet animal s'étoit rendu là. Il n'y avoit point d'apparence, qu'il eût nagé d'un bord à l'autre au lieu, où nous étions. Il y avoit plus de trente ou quarante lieues de trajet. Il faisoit alors un fort beau calme. Deux de nos Canoteurs, m'ayant laissé sur une longue pointe de terre, allerent aborder cet ours,

450 NOUVEAU VOYAGE

ours , qui étoit à près d'un grand quart d'heure au large du Lac. S'ils n'eussent tiré deux coups de fusil l'un après l'autre , cet animal les auroit sans doute fait couler à fond. Ils furent donc obligez de s'écarter de cette bête à force de rames pour charger leurs fusils. Ils retournerent ensuite à lui , & furent obligez de tirer sept coups pour l'achever.

Comme ils voulurent le charger dans leur Canot , ils manquèrent de tourner , ce qui les eût fait indubitablement perir. Tout ce qu'ils purent faire , fut de l'attacher à la barre , qui est au milieu du Canot , & ils l'amenerent ainsi sur le bord du Lac au grand péril de leur vie. Nous eûmes tout le temps qu'il nous falloit pour accommoder cette bête , pendant quoi après en avoir nettoyé les entrailles , nous les fîmes cuire , & en fîmes nôtre repas. Elles sont aussi délicates que celles des cochons d'Europe. Nous nous servîmes ensuite de la chair de cet ours pendant le reste
de

VOYAGE

près d'un grand
e du Lac. S'ils
aps de fusil l'un
imal les auroit
er à fond. Ils
s'écarter de cet-
acs pour charger
urnerent ensuite
gez de tirer sept

rent le charger
manquèrent de
eût fait indubi-
ce qu'ils purent
r à la barre, qui
ot, & ils l'ame-
ord du Lac au
vie. Nous eû-
u'il nous falloit
te bête, pendant
nettoyé les en-
s cuire, & en fi-
s sont aussi délica-
cochons d'Euro-
vines ensuite de
pendant le reste
de

DANS L'AMERIQUE SEPT. 451
de nôtre voyage, & nous la mangions
ordinairement avec de la chair maigre
de chevreuils, parce qu'elle est trop gras-
se. Nous vécûmes pendant près de cent
lieuës de chemin de la chasse, que nous
fîmes alors.

CHAPITRE LXX.

*Rencontre, que l'Auteur fait sur
le Lac Erié d'un Capitaine Ou-
taouats, nommé Talon par l'In-
tendant de ce nom, lequel nous
raconta plusieurs aventures de sa
Famille, & de sa Nation. On
examine encore le grand Saut de
Niagara.*

IL y avoit un Capitaine des Oura-
ouats, qui avoit reçu le nom de
Talon de l'Intendant de ce nom, qui
étoit en ce temps-là à Québec. Ce
Chef Sauvage se rendoit souvent avec
ceux

ceux de sa Nation dans cette ville, où ils apportent beaucoup de pelleteries. Cet homme nous surprit fort, quand nous le rencontrâmes presque mort de faim, plus semblable à un squelette qu'à un homme vivant. Il nous dit, que le nom de Talon s'alloit perdre en ce pays-là, puis qu'il ne pouvoit survivre à la perte, qu'il avoit faite de six personnes de sa Famille, qui étoient mortes de faim. Il ajouta, que la pêche & la chasse lui avoient manqué cette année, & que cela avoit fait perir son monde de misère.

Il nous dit de plus, que bien que les Iroquois ne fussent pas en guerre avec sa Nation, ils avoient néanmoins enlevé une Famille entière de douze personnes, qu'ils avoient emmenées prisonnières. Il me pria donc fort instamment de travailler à les retirer d'entre leurs mains, s'ils étoient encore en vie. Pour cet effet il me jeta deux coliers d'une brasse de porcelaine noire & blanche, afin que je n'oubliaffe point cette affaire, qui lui tenoit si fort au cœur.

J'ai

VOYAGE *

ns cette ville, où
 up de pelleteries.
 prit fort, quand
 presque mort de
 à un squelete qu'à
 Il nous dit, que
 loit perdre en ce
 e pouvoit survivre
 faite de six per-
 qui étoient mor-
 a, que la pêche
 ent manqué cette
 voit fait perir son

que bien que les
 s en guerre avec
 t néanmoins en-
 ere de douze per-
 t emmenées pri-
 donc fort instam-
 es retirer d'entre
 ent encore en vie.
 jeta deux coliers
 inc noire & blan-
 bliasé point cette
 it si fort au cœur.

J'ai

DANS L'AMERIQUE SEPT. 453

J'ai confiance en toi, Pieds nuds, me
 dit-il, c'est ainsi qu'ils nous appellent.
 Les Iroquois, que tu connois particu-
 lierement, écouteront tes raisons préfé-
 rablement à celles de tous les autres.
 Tu les as souvent entretenus au Con-
 seil, qui se tenoit alors au Fort de Ka-
 tarockoui, où tu as fait bâtir une gran-
 de Cabanne. Si j'avois été à mon Vil-
 lage, lors que tu y as passé en revenant
 de visiter toutes les Nations, que tu as
 découvertes, j'aurois fait tout mon pos-
 sible pour te retenir au lieu d'une Rob-
 be noire, qui y étoit; c'est ainsi
 qu'ils appellent les Jesuites. Je promis
 solennellement à ce pauvre Capitaine
 de travailler chès les Iroquois à dé-
 livrer ses compagnons.

Nous navigeâmes le long du Lac E-
 rié, & après plus de cent quarante lieu-
 es de chemin, par les détours des ba-
 yes & des anses, que nous étions obli-
 gez de côtoyer, nous repassâmes par
 le grand Saut de Niagara, & nous nous
 occupâmes pendant la moitié d'un jour
 à considérer cette prodigieuse cascade.

Je

Je ne pouvois concevoir, comment il se pouvoit faire, que quatre grands Lacs, dont le moindre a quatre cens lieues de circuit, & qui se déchargent les uns dans les autres, qui viennent tous enfin aboutir à ce grand Saut, n'inondoient pas cette grande partie de l'Amérique. Ce qu'il y a de plus surprenant en cela, c'est que depuis l'embouchure du Lac Erié jusqu'à ce grand Saut, les terres paroissent presque toutes plates & unies. A peine peut-on remarquer, qu'elles soient plus hautes les unes que les autres, & cela pendant l'espace de six lieues. Il n'y a que le niveau de l'eau, dont le courant est fort rapide, qui le fasse observer. Ce qui surprend encore davantage, c'est que depuis cette grande cataracte jusques à deux lieues plus bas, en tirant vers le Lac Ontario ou Frontenac, les terres paroissent aussi unies que dans les lieux, qui sont au dessus vers le Lac Erié jusques à ce prodigieux Saut.

Nôtre admiration redoubloit sur-tout, de ce qu'on ne voit aucunes montagnes,

concevoir, comment
 e, que quatre grands
 moindre a quatre cens
 , & qui se déchargent
 tres, qui viennent tous
 e grand Saut, n'inon-
 grande partie de l'A-
 il y a de plus surpre-
 e'est que depuis l'em-
 Erié jusqu'à ce grand
 roissent presque toutes
 A peine peut-on re-
 s soient plus hautes les
 res, & cela pendant
 eus. Il n'y a que le
 dont le courant est
 le fasse observer. Ce
 ore davantage, c'est
 grande cataracte jus-
 es plus bas, en tirant
 io ou Frontenac, les ter-
 ffi unies que dans les
 u dessus vers le Lac E-
 rodigieux Saut.
 on redoubloit sur-tout,
 voit aucunes monta-
 gnes,

gnes, que deux grandes lieues au dessous
 de cette cascade. Et cependant la dé-
 charge de tant d'eaux, qui sortent de
 ces mers douces, aboutit à cet endroit,
 & saute ainsi de plus de six cens pieds
 de haut en tombant comme dans un
 abyme, que nous n'osions regarder
 qu'en frémissant. Les deux grandes
 nappes d'eau, qui sont aux deux côtez
 d'une Isle en talus, qui est au milieu,
 tombent en bas sans bruit, & sans vio-
 lence, & glissent de cette maniere sans
 fracas: mais quand cette grande abon-
 dance d'eau parvient en bas, alors c'est
 un bruit & un tintamarre plus grand
 que le tonnerre.

Au reste le réjaillissement des eaux
 est si grand, qu'il forme une espèce de
 nuées au dessus de cet abyme, & on
 les y voit dans le temps même de la plus
 grande clarté du Soleil en plein midi.
 Quelque chaleur qu'il fasse pendant le
 fort de l'Eté, on les voit toujours élevées
 au dessus des sapins & des plus grands
 arbres, qui soient dans cet Isle en ta-
 lus, par le moyen de laquelle se for-
 ment

ment ces deux grandes nappes d'eau, dont j'ai parlé.

J'ai souhaité bien des fois en ce temps-là d'avoir des gens habiles à décrire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juste & bien circonstantiée, capable de satisfaire le Lecteur, & de le mettre en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le merite. Voici pourtant une description de ce prodige de la Nature telle que je la puis donner par écrit, pour en faire concevoir la plus juste idée, qu'il me sera possible, au Lecteur curieux.

Il faut se souvenir, de ce que j'en ai fait remarquer en commençant mon Voyage, ci-dessus Chapitre VII. page 44. Depuis la sortie du Lac Erié jusques au grand Saut, on conte six lieues, comme je l'ai dit, & cela continue le grand fleuve de St. Laurent, qui sort de tous ces Lacs, dont il a été fait mention. On conçoit bien, que dans cet espace le fleuve est fort rapide, puis que c'est la décharge de cette gran-

VOYAGE

des nappes d'eau,

des fois en ce
gens habiles à dé-
rrible Saut, afin
une idée juste de
capable de satisfaire
mettre en état d'ad-
de la Nature, au-

Voici pourtant
prodige de la Na-
is donner par é-
concevoir la plus
a possible, au Le-

de ce que j'en ai
ommençant mon
hapitre VII. page
e du Lac Erié
t, on conte six
dit, & cela con-
de St. Laurent,
acs, dont il a été
nçoit bien, que
ive est fort rapi-
lécharge de cette
gran-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 457

grande quantité d'eau, qui sort de tous
ces Lacs. Les terres, qui sont des deux
côtés à l'Est & à l'Ouést de ce cou-
rant, paroissent toujours égales depuis le
dit Lac Erié jusques au grand Saut.
Les bords n'en sont point escarpez, &
l'eau y est presque toujours au niveau
de la terre. On voit bien, que les
terres, qui sont au dessous, sont plus
basses, puis qu'en effet les eaux cou-
lent avec une fort grande rapidité. Ce-
pendant cela est presque imperceptible
pendant les six lieuës, dont il a été fait
mention.

Après ces six lieuës de grand cou-
rant les eaux de ce fleuve trouvent u-
ne Isle en talus d'environ un demi-quart
d'heure de long, & de trois cens pieds
de large à peu près, autant qu'on en
peut juger à l'œil, parce qu'il n'est
pas possible d'aller dans cette Isle avec
les Canots d'écorce sans s'exposer à u-
ne mort assurée, à cause de la violence
des eaux. Cette Isle est pleine de ce-
dres & de sapins. Cependant ses ter-
res ne sont pas plus élevées que celles,

V qui

qui sont aux deux bords du fleuve. Elles paroissent même unies jusques aux deux grandes cascades, qui composent le grand Saut.

Les deux bords des canaux, qui se forment à la rencontre de cette Isle, & qui coulent des deux côtez, mouillent presque la superficie des terres de cette Isle, comme celles, qui sont aux deux bords du fleuve à l'Est & à l'Ouëst, en descendant du Sud au Nord. Mais il faut remarquer, qu'à l'extrémité des Isles du côté des grandes nappes ou chûtes d'eau, il y a un rocher en talus, qui descend jusques au grand gouffre, dans lequel ces eaux se précipitent. Cependant ce rocher en talus n'est nullement arrosé des deux nappes d'eau, qui tombent aux deux côtez, parce que les deux canaux, qui se sont formez par la rencontre de l'Isle, se jettent avec une extrême rapidité, l'un à l'Est, & l'autre à l'Ouëst, depuis le bout de cette Isle, & c'est là où se forme le grand Saut.

Après donc que ces deux canaux ont cou-

VOYAGE
ds du fleuve. Elles
unies jusques aux
, qui composent le

s canaux, qui se
de cette Isle, &
côtez, mouillent
es terres de cette
qui sont aux deux
& à l'Ouëst, en
Nord. Mais il
à l'extrémité des
es nappes ou chû-
rocher en talus,
a grand gouffre,
précipitent. Ce-
talus n'est nulle-
x nappes d'eau,
x côtéz, parce
qui se sont for-
de l'Isle, se jet-
e rapidité, l'un à
st, depuis le bout
à où se forme le

deux canaux ont
cou-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 459

coulé des deux côtéz de l'Isle, ils
viennent tout d'un coup à jeter leurs
eaux par deux grandes nappes, qui
tombent avec roideur, & qui sont ain-
si soutenues par la rapidité de leur chû-
te sans mouiller ce rocher en talus. Et
c'est alors qu'elles se précipitent dans un
abyme, qui est au dessous à plus de six
cens pieds de profondeur.

Les eaux, qui coulent à l'Est, ne
se jettent pas avec tant d'impetuositè,
que celles, qui tombent à l'Ouëst.
La nappe coule plus doucement, par-
ce que le rocher en talus, qui est
au bout de l'Isle, est plus élevé dans
cet endroit qu'à l'Ouëst. Et cela sou-
tient plus long-temps les eaux, qui
sont de ce côté-là. Mais ce rocher
panchant davantage du côté de l'Ouëst,
cela est cause, que les eaux n'étant
pas soutenues si long-temps, elles tom-
bent plutôt, & avec plus de précipita-
tion. Ce qui vient aussi, de ce que
les terres, qui sont à l'Ouëst, sont
plus basses, que celles qui sont à l'Est.
Aussi voit-on, que les eaux de la

nappe, qui est à l'Ouëst, tombent en maniere de trait quarré, faisant une troisième nappe, moindre que les deux autres, laquelle tombe entre le Sud & le Nord.

Et parce qu'il y a une terre éminente au Nord, qui est au devant de ces deux grandes cascades, c'est là où le gouffre prodigieux est beaucoup plus large qu'à l'Est. Il faut pourtant remarquer, que l'on peut descendre depuis les terres éminentes, qui sont vis-à-vis des deux dernières nappes d'eau, que l'on trouve à l'Ouëst du grand Saut, jusques au fond de ce gouffre affreux. L'Auteur de cette Découverte y a été, & a vû de près la chute de ces grandes Cascades. C'est de là qu'on voit une distance considérable au dessous de la nappe d'eau, qui tombe à l'Est, telle que quatre carosses y pourroient passer de front sans être mouillez. Mais parce que les terres, qui sont à l'Est du rocher en talus, où la première nappe d'eau saute dans le gouf-

VOYAGE

est, tombent en
 , faisant une troi-
 e que les deux
 entre le Sud &

ne terre éminen-
 au devant de ces
 , c'est là où le
 beaucoup plus
 aut pourtant re-
 t descendre de-
 ntes, qui sont
 ernieres nappes
 ve à l'Ouëst du
 au fond de ce
 uteur de cette
 , & a vû de
 grandes Casca-
 on voit une di-
 dessous de la
 e à l'Est, tel-
 s y pourroient
 être mouillez.
 erres, qui sont
 a talus, où la
 faute dans le
 gouf-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 461

gouffre, sont fort escarpées, presque en ligne perpendiculaire, il n'y a point d'homme, qui se puisse rendre de ce côté-là dans le lieu, où les quatre carrosses peuvent passer sans être mouillez, ni qui puisse percer cette multitude d'eau, qui tombe vers le gouffre. Ainsi il est fort vraisemblable, que c'est dans cette partie sèche, que se retirent les serpens sohnetes, où ils se rendent par des trous souterrains.

C'est donc au bout de cette Ile en talus que se forment ces deux grandes nappes d'eau, avec la troisième, dont j'ai fait mention: & c'est de là qu'elles se jettent en sautant d'une maniere effroyable dans ce prodigieux gouffre de plus de six cens pieds de profondeur, comme nous l'avons remarqué. J'ai déjà dit, que les eaux, qui tombent à l'Est, sautent & se jettent avec moins de violence, & qu'au contraire celles de l'Ouëst se précipitent tout d'un coup, & font deux cascades, dont l'une est mediocre, l'autre

tre fort violente. Mais enfin ces deux dernières cascades font une espèce de crochet ou de trait quarré, & sautent du Sud au Nord, & de l'Ouëst à l'Est. Après quoi elles vont réjoindre les eaux de l'autre nappe, qui se jette à l'Est: & c'est alors qu'elles tombent toutes deux, quoi qu'inégalement, dans cet effroyable abyme avec toute l'impetuositè, qu'on peut s'imaginer dans une chute de six cens pieds de haut, ce qui fait la plus belle, & tout ensemble la plus affreuse cascade, qui soit au monde.

Après que ces eaux se font ainsi précipitées dans cet horrible gouffre, elles recommencent leurs cours, & continuent le grand fleuve de St. Laurent pendant deux lieues jusques aux trois montagnés, qui sont à l'Est de ce fleuve, & jusques au gros rocher, qui est à l'Ouëst, & qui paroît fort élevé hors des eaux à trois brasses de la terre, ou environ. L'abyme, dans lequel se jettent ces eaux, continuè ainsi pendant deux lieues entre deux chaines de mon-
tag-

VOYAGE

ais enfin ces deux
nt une espèce de
arré, & sautent
de l'Ouëst à l'Est.
nt rejoindre les
e, qui se jette
qu'elles tombent
également, dans
avec toute l'im-
t s'imaginer dans
pieds de haut, ce
& tout ensemble
de, qui soit au

se font ainsi préci-
ble gouffre, el-
eurs cours, &
euve de St. Lau-
ieues jusques aux
font à l'Est de ce
gros rocher, qui
paroît fort élevé
brasses de la terre,
, dans lequel se
inuë ainsi pendant
x chaines de mon-

tag-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 463

tagnes, qui font une grande ravine bor-
dée de rochers, lesquels sont aux deux
côtés du fleuve.

C'est donc dans ce gouffre que
tombent toutes ces eaux avec l'impetuo-
sité, qu'on peut s'imaginer d'une chû-
te si haute & si prodigieuse de cette
horrible abondance d'eau. C'est là
que se forment ces tonnerres, ces rou-
giffemens, ces bondiffemens, & ces
bouillons effroyables avec cette nuée
perpetuelle, qui s'éleve au dessus des ce-
dres & des sapins, que l'on voit dans
l'Isle en talus, dont il a été fait mention.
Après que le canal s'est formé au bas
de cette horrible chûte par les deux
rangs de rochers, dont nous avons
parlé, & qui est rempli par cette pro-
digieuse quantité d'eau, qui y tombe
continuellement, le fleuve de S. Lau-
rent recommence d'y couler: mais
c'est avec tant de violence, & ses eaux
hûrtent ces rochers de part & d'autre
avec une si terrible impetuosité, qu'il
est impossible d'y naviger, non pas mê-
me en Canots d'écorce, avec lesquels

V 4

pour

pourtant en navigant terre à terre on peut franchir les rapides les plus violens.

Ces rochers, & cette ravine durent pendant deux lieues depuis le grand Saut jusques aux trois montagnes, & au gros rocher, dont il a été fait mention. Cependant tout cela diminué insensiblement à mesure qu'on s'approche des trois montagnes, & du gros rocher. Et alors les terres recommencent à être presque de niveau avec le fleuve, & cela dure jusques au Lac Ontario, ou de Frontenac.

Quand on est auprès du grand Saut, & qu'on jette les yeux sur cet effroyable gouffre, on en est épouventé, & la tête tourne à tous ceux, qui s'attachent à regarder fixement cette horrible chute : mais enfin cette ravine venant à diminuer, & à tomber même à rien aux trois montagnes, les eaux du fleuve S. Laurent commencent à couler plus doucement : ce grand rapide se ralentit, & le fleuve reprenant presque le niveau des terres, il est pour lors naviga-
ble

VOYAGE

de terre à terre on
trouve les plus vio-

cette ravine du-
rés depuis le grand
des montagnes, &
il a été fait men-
cela diminué in-
qu'on s'approche
, & du gros ro-
ces recommencent
eau avec le fleuve,
Lac Ontario, ou

ès du grand Saut,
sur cet effroya-
est épouvanté, &
ceux, qui s'atta-
ment cette horri-
cette ravine ve-
tomber même à
mes, les eaux du
mencent à couler
nd rapide se ralen-
ant presque le ni-
pour lors naviga-
ble

DANS L'AMERIQUE SEPT. 465

ble jusques au Lac de Frontenac, au tra-
vers duquel on passe pour se rendre dans
le nouveau canal, qui se forme de sa
décharge. Et alors on rentre dans le
fleuve de St. Laurent, qui forme
peu après ce qu'on appelle le long
Saut à cent lieues de Niagara.

J'ai souvent ouï parler des Catarac-
tes du Nil, qui rendent sourds ceux
qui en sont voisins. Je ne sai, si
les Iroquois, qui habitoient autrefois
près de ce Saut, & qui vivoient des
bêtes fauves, que les eaux de ce Saut
entraînoient avec elles, & qu'elles fai-
soient tomber d'une si prodigieuse hau-
teur, se sont retirez du voisinage de
cette grande chute d'eau, dans la crainte
de devenir sourds, ou si cela est arrivé
par la frayeur, où ils étoient sans cesse
des serpens sonnetes, qui se trouvent
en ce lieu-là pendant les grandes cha-
leurs, & qui se retirent dans des creux,
où on ne peut les attaquer le long
des rochers jusques aux montag-
nes, qui sont deux lieues plus
bas.

Quoi qu'il en soit on voit de ces dangereux animaux jusqu'après du Lac de Frontenac vers la côte Meridionale : mais comme ces serpens ne paroissent que pendant les grandes chaleurs, & même lors qu'elles sont extraordinaires, on ne les craint pas tant qu'ailleurs. Cependant on peut présumer assez raisonnablement, que le bruit horrible de ce grand Saut, & la crainte de ces dangereux serpens peuvent avoir obligé ces Sauvages de chercher une habitation plus commode.

Nous nous rendîmes au Lac Ontario, ou de Frontenac, en faisant le portage de nôtre Canot depuis le grand Saut de Niagara jusques au pied de ces trois montagnes, qui sont deux lieüs plus bas, vis-à-vis du gros rocher, dont j'ai fait mention. Pendant ces deux lieüs de chemin nous n'apperçûmes aucun de ces serpens sonnetes.

VOYAGE

On voit de ces
jusqu'auprès du
ers la côte Meri-
ne ces serpens ne
nt les grandes cha-
qu'elles sont extra-
es craint pas tant
nt on peut préfu-
ement, que le
grand Saut, &
ereux serpens peu-
Sauvages de cher-
is commode.

s au Lac Ontario,
faisant le portage
s le grand Saut de
ped de ces trois
deux lieuës plus
s rocher, dont
endant ces deux
n'aperçûmes au-
nctes.

CHA-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 467

CHAPITRE LXXI.

*L'Auteur part du Fort, qui est
à l'embouchure de la riviere de
Niagara, & oblige les Iroquois
en plein Conseil de rendre les E-
sclaves, qu'ils avoient faits sur
les Outaouâts.*

Nous ne trouvâmes point de Sau-
vages dans le petit Village des Iro-
quois, qui est près de l'embouchure de
la riviere de Niagara. Ces peuples
n'y sement ordinairement que très-peu
de blé d'Inde, & ils ne demeurent dans
ce Village, que dans le temps de la ré-
colte, qu'ils en font, ou de la pêche
des éturgeons ou des poissons blancs,
qui y est très-abondante. Nous croyions
aussi trouver des Canadiens au Fort de la
riviere de Niagara, que nous avions é-
bauché dans le commencement de nôtre
Découverte: mais tous ces Forts, qu'on
V 6 avoit

avoit fait semblant de bâtir, ne servoient dans le fonds qu'à couvrir le commerce secret qu'on faisoit de pelletteries, & pour soutenir les belles espérances, que le Sieur de la Salle avoit données à la Cour.

Et ici il est vrai de dire, que des particuliers ne peuvent pas entreprendre ces sortes de Découvertes. Elles sont au dessus de leurs forces. Il est donc nécessaire de les appuyer de l'autorité des Souverains. Et en effet les succès en dépendent de leur appui & de leur protection. Cela avoit obligé le Sieur de la Salle de se faire autoriser par la Cour de France. Cependant il n'avoit point d'autre vûë dans le fonds que son propre avantage. Et c'est pour cela qu'il n'appuyoit pas son entreprise de tous les établissemens, qui eussent été propres à la bien soutenir. Il en faisoit quelque semblant au dehors : mais dans la vérité il ne songeoit qu'à faire son profit particulier.

Nous ne trouvâmes donc personne dans

AU VOYAGE

t de bâtir, ne servoient
à couvrir le commerce
oit de pelleteries, &
es belles espérances,
la Salle avoit données

vrai de dire, que des
ne peuvent pas entrepren-
e Découvertes. Elles
e leurs forces. Il est
le les appuyer de l'au-
rains. Et en effet les
dent de leur appui &
on. Cela avoit obligé
ille de se faire autori-
de France. Cependant
l'autre vûë dans le fonds
avantage. Et c'est
n'appuyoit pas son en-
les établissemens, qui
eres à la bien soutenir.
quelque semblant au de-
s la vérité il ne fon-
e son profit particu-

avâmes donc personne
dans

DANS L'AMERIQUE SEPT. 469

dans ce Fort de la riviere de Niagara.
Nous ne vîmes même qu'un grand han-
gar vuide, & couvert de planches au lieu
d'un Fort. Nous nous rendîmes le long
de la côte Meridionale du Lac Ontario,
ou Frontenac, au grand Village des I-
roquois Tsonnontouans après trentelieu-
ës de navigation. Nous y arrivâmes
environ les Fêtes de la Pentecôte de
l'an 1681.

Ces Barbares nous voyans tout brû-
lez du Soleil, & mon habit de St. Fran-
çois rapetacé de morceaux de peaux de
taureaux sauvages, mais d'ailleurs as-
sez gai & alerte, coururent tous au
devant de nous en répétant souvent à
haute voix le mot d'*Orchitagon*, pour
dire, le Pieds nuds est de retour du grand
voyage, qu'il avoit entrepris pour aller
visiter les Nations, qui sont au delà de
la riviere Hohio, & du Fleuve Me-
schasipi. Ils me conduisirent avec mes
deux hommes dans la Cabanne d'un de
leurs principaux Chefs.

Ils assemblerent le Conseil des Vieil-
lards, qui s'y rendirent au nombre de

V 7 plus

plus de trente, portans pompeusement leurs robes de peaux de toutes sortes de bêtes fauves, entortillées autour de leurs bras, ayant le Calumet à la main. Ils donnerent ordre, qu'on nous régâlât à leur mode, pendant qu'ils fumoient tous sans manger.

Après le repas je leur fis dire en plein Conseil par un Canadien, qui parloit leur langue plus facilement que moi, quoi que je l'eusse apprise quelques années avant mon départ, que leurs Guerriers avoient amené chés eux comme Esclaves douze Outaouâts, qui étoient leurs Alliez, de même que d'Onontio, c'est ainsi que ces peuples appellent le Vice-Roi de Canada. Je fis ajouter à cela, qu'Onontio les regardoit comme ses enfans aussi bien que les Iroquois, & que par cette violence ils rompoient la paix, & declaroient la guerre à tout le Canada. Afin même de les obliger à nous rendre ces Outaouâts, qui par bonheur étoient encore tous vivans, nous jettâmes au milieu de l'assemblée les deux coïers de porcelaine, que

ns pompeusement
de toutes sortes
artillées autour de
alumet à la main.
qu'on nous réga-
endant qu'ils fu-
ger.

Je fis dire en plein
ien, qui parloit
ement que moi,
rife quelques an-
que leurs Guer-
hés eux comme
iats, qui étoient
e que d'Onontio,
peuples appellent
a. Je fis ajouter
s regardoit com-
que les Iroquois,
ce ils rompoient
la guerre à tout
me de les obli-
Outaouâts, qui
encore tous vi-
milieu de l'af-
s de porcelaine,
que

que le Capitaine Talon nous avoit don-
nez. C'est la coutume, qui s'observe
parmi ces peuples pour entrer en affaire.

Le Conseil étant assemblé le lende-
main, les Iroquois me répondirent par
d'autres coliers de porcelaine, & me di-
rent, que ceux, qui avoient fait ces
Esclaves, étoient de jeunes guerriers
sans esprit: que nous pouvions assurer
Onontio, qui étoit pour lors Monsieur
le Comte de Frontenac, que leur Na-
tion le respecteroit en toutes choses,
qu'ils vouloient vivre avec lui comme
de vrais enfans avec leur père, & qu'ils
rendroient ceux qui avoient été pris
mal à propos.

L'un des Chefs, nommé Tegancot,
qui porta la parole pour toute la Nation
dans ce Conseil, me fit un présent
de pelleteries, de loutres, de martres,
& de castors, qui valoit plus de tren-
te écus. Je le pris d'une main, & je
le rendis de l'autre à son fils, qu'il ai-
moit tendrement. Je lui dis, que je
lui faisois ce présent, afin qu'il le pût
troquer contre des marchandises d'Eu-
ro-

rope, ajoutant à Teganéot, c'est ainsi que nous autres Pieds nus en usons, car c'est ainsi qu'ils nous appellent, nous ne voulons ni castors, ni loutres, ni aucun présent. Ce n'est point par mépris, que nous les refusons, nous n'avons garde: mais nous sommes ainsi desintéressés en toutes choses. Au reste je ferai connoître votre bonne amitié au Gouverneur.

Ce Chef Iroquois fut surpris de ce refus, que je fis de son présent, & voyant ensuite, que je donnois encore à son fils un petit miroir, qui me restoit, & dont je me servois pour me rasfer, il disoit à ceux de sa Nation, que les autres Canadiens n'en usoient pas de même. Et c'est ce qui obligoit ces Barbares de nous envoyer de temps en temps des présens de viandes de leurs chasses, disant, que puis que nous allions pieds nus comme eux, & que nous apprenions leurs enfans à reciter des prières en leur langue, il étoit bien juste, qu'ils en eussent de la reconnois-

VOYAGE

ganéot, c'est ainsi
ils nuds en usons,
nous appellent;
castors, ni lou-
t. Ce n'est point
ous les refusons;
mais nous som-
z en toutes cho-
ferai connoître
ié au Gouver-

fut surpris de ce
son présent, &
je donnois encore
roir, qui me re-
erfois pour mera-
e sa Nation, que
n'en uoient pas
ce qui obligoit
envoyer de temps
de viandes de leurs
puis que nous al-
me eux, & que
s enfans à reciter
gue, il étoit bien
ent de la recon-
nois-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 473
noissance, & qu'ils nous la témoignaf-
sent dans l'occasion. Après que ces
Sauvages nous eurent assuré, qu'ils
vouloient vivre en bonne intelligence
avec nous, nous primes congé d'eux,
& nous nous mîmes en état de partir
pour continuer nôtre Voyage.

CHAPITRE LXXII.

*L'Auteur quitte les Iroquois Tson-
nontouans, & arrive au Fort de
Frontenac.*

IL faut avouer, qu'il est bien doux &
bien agréable de sortir de l'esclava-
ge, & de la main des Barbares, &
qu'on réfléchit avec plaisir sur les maux
passés, dont on se voit hûreusement
garanti: sur-tout quand on retourne
parmi ses amis, & qu'on est en état de
se refaire de ses fatigues, & de ses tra-
vaux. Il est impossible, qu'on n'ad-
mire les secours surprenans de la Provi-
den-

dence, & qu'on ne pense avec une satisfaction incroyable, aux avantages, qu'on en a tirez dans le besoin.

Nous avons encore environ quatre vingts lieues de chemin à faire sur le Lac Ontario pour nous rendre au Fort de Catarockoui, ou de Frontenac. Nous fimes cette navigation fort gayement. J'avois travaillé à faire avoir quelques pelleteries au Picard du Gay, & à Michel Ako nos deux Canoteurs, pour adoucir la memoire de toutes les peines, & de toutes les fatigues, qu'ils avoient essuyées dans le voyage. Ils pouffoient avec moi à force d'avirons le Canot, qui étoit plus grand que celui, dont nous nous servions en quittant les Iffati & Nadouéfiens. Nous nous rendimes donc au Fort en quatre jours, & nous tuâmes en chemin quelques outardes, & quelques sercelles. Nous ne manquions alors ni de poudre, ni de plomb. Nous tirions à tout hazard sur le petit gibier, que nous rencontrions, comme des tourterelles, & des ramiers, qui revenoient alors des pays é-

tran-

VOYAGE

pensé avec une fa-
 ux avantages,
 le besoin.

re environ quatre
 in à faire sur le Lac
 rendre au Fort de
 Frontenac. Nous
 on fort gayement.
 ire avoir quelques
 du Gay, & à Mi-
 noteurs, pour ad-
 e toutes les peines,
 iés, qu'ils avoient
 ge. Ils pouvoient
 avirons le Canot,
 and que celui,
 ons en quittant les

Nous nous rendi-
 quatre jours, &
 in quelques outar-
 rcelles. Nous ne
 le poudre, ni de
 à tout hazard sur
 nous rencontrions,
 lles, & des ra-
 t alors des pays é-
 tran-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 475

trangers en si grande quantité, que ces
 oiseaux, dont la chair est fort délicate,
 paroissoient comme des nuées dans cette
 saison-là.

Nous remarquâmes une chose digne
 sans doute d'admiration. C'est que
 les oiseaux, qui voloient à la tête des
 autres, se mettent souvent derrière pour
 soulager ceux d'entr'eux, qui sont fa-
 tiguez. C'est ainsi, que ces petis a-
 nimaux s'entr'aident les uns les autres,
 ce qui fait bien voir aux hommes,
 qu'ils doivent aussi se secourir mutuel-
 lement dans le besoin. Le Père Luc
 Buisset, & le Sergent nommé la Fleur,
 qui commandoit dans le Fort en l'ab-
 sence du Sieur de la Salle, nous reçû-
 rent dans nôtre Maison de la Mission,
 que nous avions bâtie ensemble.

Ils furent fort surpris de nous voir.
 On avoit fait courir le bruit, que les
 Sauvages m'avoient pendu avec le cor-
 don de St. François, il y avoit deux
 ans. Tous les habitans du Canada,
 & tous les Sauvages, que nous avions
 attiré pour demeurer auprès du Fort
 de

de Frontenac, & pour en cultiver les terres, me firent un accueil extraordinaire, & me témoignèrent beaucoup de joye de me revoir. Les Sauvages mettans la main sur la bouche, répétoient souvent le mot d'*Otken* pour dire, le Pieds nuds est un Esprit, puis qu'il a fait tant de chemin, & qu'il est échappé de tant de Nations, qui les auroient tuez, s'ils y avoient été. C'est ce qu'ils ne se pouvoient lasser de me dire. On nous fit toutes les honnêtetez imaginables dans ce Fort. Mais nos deux Canoteurs avoient une extrême démangeaison de se rendre dans le Canada. Je consentis à leurs desirs, d'autant plus qu'après avoir tant effuyé de perils ensemble, j'étois bien aise d'achever le voyage avec eux. Nous prîmes donc congé du Père Luc Buisset, & de tous nos gens, qui demeuroient dans ce Fort.

VOYAGE

en cultiver les terres
 cil extraordinaire,
 beaucoup de joye
 Sauvages mettans
 che, répétoient
 on pour dire, le
 prit, puis qu'il a
 & qu'il est échap-
 , qui les auroient
 ut été. C'est ce
 ent lasser de me
 tes les honnêtetez
 Fort. Mais nos
 ient une extrême
 endre dans le Ca-
 eurs desirs, d'au-
 oir tant effuyé de
 ois bien aisé d'a-
 c eux. Nous pri-
 ère Luc Buisset,
 qui demeuroient

CHA-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 477

CHAPITRE LXXIII.

L'Auteur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux rapide, qu'on appelle le long Saut, il est agréablement reçu à Mont-réal par Monsieur le Comte de Frontenac.

NOUS nous mimes en Canot plutôt, que je ne l'avois crû, parce que nos deux Canoteurs ne me laissoient point de repos. Nous considérâmes l'embouchure du Lac Ontario, ou Frontenac, avec plus d'exactitude, que nous n'avions fait autrefois. Cet endroit s'appelle *mille-Isles*, parce qu'il y en a si grande quantité, qu'on ne les peut compter. Le courant des eaux en est fort rapide; & cette rapidité s'augmente d'une maniere affreuse, lors que cette grande abondance d'eau, qui vient de tous ces Lacs, ou mers douces, dont j'ai parlé, s'augmente
 par

par la grande quantité de rivières, qui se jettent dans ce Lac. Elles seroient seules capables de former un grand fleuve: mais quand elles viennent à se réunir dans l'endroit, qu'on appelle le long Saut, alors elles paroissent aussi affreuses, que le grand Saut de Niagara.

Et en effet les rapides y sont prodigieusement violens par l'abondance des eaux, & par le grand panchant de leur lit. Par dessus tout cela on voit aux bords & au milieu du fleuve de St. Laurent, environ 8. ou 10. lieues au dessus du dit Lac, en descendant vers le Canada, des rochers de tous étages, tellement élevez au dessus du courant de ce déluge d'eaux, que ces eaux rapides étant arrêtées par ces rochers, elles font un grand bruit, & tonnent continuellement d'une manière aussi violente qu'au grand Saut de Niagara. Ce terrible choc des eaux, qui viennent battre si rudement ces rochers, dure près de deux lieues, & ces ondes réjaillissent en l'air à la hauteur de plus de cinq ou six toises, & font paroître des

VOYAGE

tité de rivières,
 e Lac. Elles se-
 es de former un
 and elles viennent
 bit, qu'on appelle
 es paroissent aussi
 Saut de Niagara.
 des y font prodri-
 l'abondance des
 panchant de leur
 cela on voit aux
 du fleuve de St.
 10. lieues au des-
 descendant vers le
 e tous étages, tel-
 s du courant de
 e ces eaux rapi-
 es rochers, elles
 & tonnent con-
 niere aussi violen-
 e Niagara. Ce
 t, qui viennent
 s rochers, dure
 & ces ondes ré-
 hauteur de plus
 & font paroître
 des

DANS L'AMERIQUE SEPT. 479

des manieres de gros pelotons de neige,
 de la grêle, de la pluie avec des ton-
 nerres épouvantables, qui semblent ac-
 compagnez des siffemens & des hurle-
 mens des bêtes les plus furieuses. Ce
 qui se fait uniquement par la violence,
 avec laquelle les eaux viennent frapper
 ces rochers. Je crois fortément, que si
 on demeueroit long-temps en cet endroit,
 on deviendroit sourd, sans espoir d'en
 pouvoir jamais guérir, tant le fracas en est
 horrible, & le mugissement prodigieux.

Dans cet endroit nos deux Canoteurs
 ne voulurent pas faire le portage par
 terre ni du Canot, ni des pelleteries,
 qu'ils avoient amassées. J'avois déjà
 autrefois descendu ces rapides du long
 Saut en Canot. Je risquai donc en-
 core gaillardement ce voyage avec nos
 deux hommes. J'avois eslué un fort
 grand nombre de dangers par une bé-
 nédiction particulière de Dieu. J'espé-
 rai donc, qu'il me feroit encore la gra-
 ce de franchir ce mauvais pas. Notre Ca-
 not passoit souvent entre deux rochers,
 au milieu desquels il n'y avoit
 que

que la largeur du Canot pour passer, mais d'une vitesse si grande, qu'à peine pouvions nous conter les arbres, qui sont sur le bord du fleuve. Nous fimes plus de deux grandes lieues dans ces rapides affreux en si peu de temps que cela est inconcevable.

Il ne faut donc pas s'étonner, si nous nous rendimes en moins de deux jours de ce Fort de Frontenac au Mont-réal, quoi qu'il y ait plus de soixante lieues de navigation de l'un à l'autre. Avant que de mettre pied à terre à Mont-réal nos deux Canoteurs me prièrent de les laisser dans une Isle voisine avec leurs pelleteries pour éviter de payer certains droits, ou plutôt pour empêcher que les Créanciers du Sieur de la Salle ne s'en emparassent. Ces pauvres gens étoient bien aises de se conserver ce petit profit, qui étoit tout ce qu'ils rapportoient du grand voyage qu'ils avoient fait avec moi pour nôtre grande Découverte.

Comme j'étois seul en Canot, le Comte de Frontenac, Vice-Roi de Canada, qui étoit au Mont-réal à une

VOYAGE

t pour passer, mais
 , qu'à peine pou-
 arbres, qui sont
 ve. Nous fimes
 lieus dans ces ra-
 de temps que cela

étonner, si nous
 ins de deux jours
 nac au Mont-réal,
 de soixante lieus
 à l'autre. Avant
 à terre à Mont-
 rs me prièrent de
 voisine avec leurs
 de payer certains
 ur empêcher que
 ur de la Salle ne
 s pauvres gens é-
 conserver ce petit
 ce qu'ils rapporto-
 qu'ils avoient fait
 ande Découverte.
 l en Canot, le
 , Vice-Roi de Ca-
 Mont-réal à une
 fe-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 481

fenêtre, m'aperçût de loin, & crût
 que c'étoit un de nos Récollets, nom-
 mé le Père Luc Fillâtre, Normand
 de Nation, qui lui servoit de Cha-
 pelain dans le temps de la traite, que
 les Sauvages faisoient tous les ans au
 Mont-réal. L'un de ses Gardes m'ayant
 reconnu il en avertit ce Seigneur, qui
 eût la bonté de me venir recevoir. Il
 le fit avec toutes les marques de ten-
 dresse, qu'un Missionnaire peut atten-
 dre d'une personne de son rang, & de sa
 qualité. Il avoit cru, que j'avois été
 massacré par les Sauvages, il y avoit
 plus de deux ans. Il fut interdit pen-
 dant quelque temps, croyant toujours
 que c'étoit quelque autre Religieux,
 qui venoit peut-être de la Virginie,
 où nous avons des Récollets An-
 glois. Mais enfin il me reconnût,
 & me reçût fort cordialement.

Ce Seigneur étoit étonné de me
 voir maigre, have, décharné, tout
 brûlé du Soleil & de la fatigue, n'a-
 vant plus de manteau, parce que
 les Indiens me l'avoient dérobé, &

X n'étant

n'étant couvert que d'un méchant habit rapetacé de morceaux de peaux de taureaux sauvages, il me mena avec lui, & me retint pendant douze jours dans sa maison pour me rétablir. Il défendit à tous les gens de ne me rien donner à manger sans son ordre exprès. Il me donnoit lui-même ce qu'il vouloit, que je mangeasse, parce qu'il craignoit, que je ne tombasse malade, si on me laissoit manger à discrétion, après de si longues diètes.

En vivant ainsi avec modération à la table délicate de ce Seigneur, il prenoit beaucoup de plaisir à m'ouïr raconter les divers accidens de mon voyage, & les événemens, qui m'étoient arrivez parmi ce grand nombre de Nations différentes, que j'avois vûes. Je lui fis connoître les grands avantages, que l'on pouvoit tirer de nôtre Decouverte. Je remarquai, que quelques jours après mon retour il réteroit les mêmes demandes; qu'il m'avoit faites d'abord.

Je

que d'un méchant ha-
 e morceaux de peaux
 uvages, il me mena
 e retint pendant dou-
 sa maison pour me ré-
 endit à tous les gens
 onner à manger sans son

Il me donnoit lui-mê-
 vouloit, que je man-
 qu'il craignoit, que je
 alade, si on me laissoit
 rection, après de si lon-

ainsi avec modération à
 e de ce Seigneur, il pre-
 de plainir à m'ouïr ra-
 vers accidens de mon
 s événemens, qui m'é-
 parmi ce grand nom-
 ns différentes, que j'a-
 e lui. fis connoître les
 ages, que l'on pouvoit
 e Decouverte. Je re-
 e quelques jours après
 l réiteroit les mêmes de-
 l m'avoit faites d'abord.

Je

Je lui répondis donc, que je lui a-
 vois dit dès le premier jour l'essen-
 tiel de tout ce que je savois; que
 je ne doutois point, que le Sieur de
 la Salle, qui devoit repasser en France
 pour se rendre à la Cour pour ses affai-
 res, ne lui eût dit ce qu'il avoit re-
 connu de plus particulier dans le voya-
 ge, que nous avions fait ensemble jus-
 ques à ce qu'il fut obligé de nous quit-
 ter pour retourner en Canada.

J'eus raison alors de me tenir ainsi
 réservé, j'avois quelque secret pressen-
 timent de ce qui m'est arrivé depuis. Le
 Sieur de la Salle étoit homme à ne me
 le pardonner jamais, si j'en eusse trop
 dit. J'eus donc assez de force sur
 moi pour garder le secret de la Dé-
 couverte entière, que nous avions fai-
 te du fleuve Metchafipi. Nos deux
 Canoteurs avoient autant d'interêt que
 moi à cacher ce voyage, parce qu'on
 les auroit châtiés sans doute d'avoïr
 fait cette entreprise contre les Ordon-
 nances: & on n'auroit pas manqué
 de se saisir de toutes leurs pelleteries.

X 2

qu'ils

qu'ils avoient amassées en revenant des Issati avec le Sieur du Luth, qui étoit resté tout exprès chès les Outaouiats.

Le dit Seigneur Comte me montra un jour à l'écart une lettre, que le dit Sieur du Luth lui avoit envoyée par un Huron voisin des Outaouiats. Il lui mandoit entre autres choses, qu'il n'avoit pû jamais rien apprendre de nôtre voyage, ni de moi, ni de nos deux Canoteurs. Je ne pus m'empêcher alors de dire à ce Seigneur, qu'il croyoit, que le dit Sieur du Luth lui étoit absolument dévoué, que je pouvois pourtant l'assurer, que l'interêt de certaines gens, qui lui étoient opposez, avoit fermé la bouche au dit Sieur du Luth: que j'étois persuadé, que ces gens l'avoient envoyé avec un ordre secret pour apprendre de mes nouvelles: que tout cela se faisoit par l'intrigue de certaines gens, que mon caractère & la charité m'obligeoient d'épargner: que cependant plusieurs
de

assés en revenant
 leur du Luth, qui
 près chés les Ou-

Comte me mon-
 trant une lettre, que
 Luth lui avoit en-
 voyé de son voisin des Ou-
 rants, n'avoit pû jamais
 nous en parler, ni de
 notre voyage, ni de
 ceux Canoteurs. Je
 ne pouvois alors de dire à
 Luth, qu'il croyoit, que le
 Luth lui étoit absolu-
 ment je pouvois pour-
 luy dire l'intérêt de certai-
 ns qui étoient opposés,
 touché au dit Sicur
 étois persuadé, que
 j'avois envoyé avec un ordre
 de rendre de mes nou-
 velles se faisoit par l'in-
 térêt des gens, que mon ca-
 rité m'obligeoit
 cependant plusieurs
 de

de ces gens-là n'en avoient pas usé
 de même à mon égard dans quel-
 ques occasions particulieres : mais que
 je remettois tout à Dieu, qui ne man-
 queroit pas de rendre à chacun selon
 ses œuvres.

Le Seigneur François de Laval,
 premier Evêque de Québec, vint fai-
 re sa visite le long du fleuve St. Lau-
 rent, pendant que je descendois vers
 Québec avec le dit Seigneur Comte
 de Frontenac. Nous le rencontrâmes
 dans le temps, que nous entrions dans
 la rivière pour aller au Fort de Cham-
 plain, lequel on avoit fortifié pour
 reprimer les incursions des Iroquois.
 Le dit Seigneur Comte me demanda
 fort agréablement, si je n'avois pas
 la fièvre. Après quoi regardant ceux
 qui étoient à sa suite, il leur dit ce pro-
 verbe, *Guillo & Fmot ne manquent pas
 de redoubler la fièvre de leurs malades,
 quand ils leurs tâtent le poux.* Il vouloit
 me faire connoître par là, qu'on avoit
 dessein de me faire dire adroitement,
 ce que j'avois sur le cœur.

Après quelque temps de conversation fort honnête, que j'eus avec le dit Seigneur Evêque, je lui demandai sa bénédiction Episcopale, parce que je ne voyois pas qu'il fût fort nécessaire, & que je n'étois pas même obligé en conscience de lui dire tout ce que je pouvois savoir. Je ne dis donc en cette rencontre, que ce que je pouvois, & que ce que je devois dire touchant nos grandes Découvertes. Nous en étions là, lors que le dit Seigneur Comte vint nous interrompre pour inviter le dit Seigneur Evêque à dîner: tout cela pour me fournir le moyen d'enterrer la Synagogue avec honneur.

L'épée cedant à la Robbe en cette occasion, & le Seigneur Evêque étant comme le Chef de cette compagnie, je me trouvois assez embarrassé, parce que j'avois de grandes mesures à garder pour plaire également à deux personnes de ce rang, auxquels je devois toutes sortes de respect. Je me tirai d'affaire adroitement, & j'empêchai

VOYAGE

emps de conversa-
que j'eus avec le
je lui deman-
piscopale, parce
as qu'il fût fort
n'étois pas mé-
cience de lui dire
is savoir. Je ne
ncontre, que ce
que ce que je de-
nos grandes Dé-
étions là, lors
Comte vint nous
ter le dit Seigneur
ut cela pour me
enterrer la Syna-

Robbe en cette
eur Evêque étant
cette compagnie,
embarrassé, par-
grandes mesures à
galement à deux
ausquels je de-
respect. Je me
ment, & j'empê-
chai

DANS L'AMERIQUE SEPT. 487

chais que la conversation ne roulât sur
des matières, qui m'auroient pu faire
de la peine par des questions embaras-
santes. Je dis donc au dit Seigneur
Evêque, que le Seigneur Comte de
Frontenac avoit eu la bonté de me
preferire un regime de vivre fort ex-
act pour m'empêcher de tomber mala-
de après toutes les fatigues que j'avois
essuyées, & après la mauvaise nourri-
ture, que j'avois eue parmi les Sava-
ges : qu'ainsi je suppliois le dit Sei-
gneur Evêque de me permettre de re-
tourner avec lui à notre Couvent de
Québec pour y vivre dans la retraite
& qu'en effet je n'étois par alors en é-
tat de catechiser les enfans, ni de faire
les fonctions de Missionnaire dans les vi-
sites, que le dit Seigneur Evêque faisoit
au peu de monde, qui se trouvoit pour
lors en Canada, que j'avois besoin de
repos pour travailler plus vigoureu-
ment dans la suite. C'est ainsi, que je
préviens plusieurs petis embarras, dans
lesquels je pouvois aisément tomber,
& que j'obtins la permission de fi-
nir

nir mon voyage , & de me retirer dans la folitude de nôtre Maison Religieufe pour y prendre un peu de repos , après tous mes travaux paffez.

CHAPITRE LXXIV.

Grande deroute des Illinois , qui furent attaquez , & surpris par les Iroquois.

PENDANT que je travaillois à me rétablir de mes grandes fatigues , Mr. le Comte de Fontenac reçût des lettres du Père Zénobe Mambré , que j'avois laiffé parmi les Illinois. Il mandoit à ce Seigneur , que les Iroquois ayant attiré les Miamis dans leur parti , & que s'étant joints ensemble , ils avoient formé une affez grande armée , & étoient venus fondre tout d'un coup fur les Illinois pour détruire cette Nation. Il ajoûtoit , qu'ils faisoient bien neuf cens hommes de guerre tous fu-
fi.

VOYAGE

& de me retirer
 ôtre Maison Ré-
 re un peu de re-
 travaux passéz.

LXXIV.

es Illinois, qui
 z, & surpris

travallois à me ré-
 grandes fatigues,
 ontenac reçût des
 be Mambré, que
 s Illinois. Il man-
 ue les Iroquois a-
 s dans leur parti,
 ensemble, ils avo-
 grande armée, &
 tout d'un coup
 détruire cette Na-
 ils faisoient bien
 e guerre tous fu-
 si.

DANS L'AMERIQUE SEPT. 489

filiers, parce que les Iroquois & les
 Miamis avoient des fusils & de toutes
 sortes de munitions de guerre par le
 commerce, qu'ils avoient avec les Eu-
 ropéens.

Les Iroquois firent cette entreprise
 vers le 12. de Septembre 1680. pendant
 que je travaillois à la Découverte du
 fleuve Meschafipi. Dans cette con-
 joncture les Illinois furent pris au
 depourvû, parce qu'ils ne se défioient
 point du tout des Iroquois, ni des Mi-
 amis, avec lesquels ils étoient en paix.
 Le Sieur de la Salle les avoit même assû-
 rez, qu'il feroit en sorte, que ces peu-
 ples observeroient soigneusement le
 Traité, que les Illinois avoient fait a-
 vec eux. Dans cette assurance ils avo-
 ient envoyé la plus grande partie de
 leur jeunesse en guerre d'un autre
 côté.

Un *Chaonanon* allié des Illinois retour-
 nant de chès eux en son pays rebroussa
 chemin tout d'un coup pour les aver-
 tir, qu'il avoit découvert une armée
 composée d'Iroquois & de Miamis, qui
 étoit

étoit déjà dans leur pays, & qu'apparemment ils venoient fondre sur eux pour les surprendre plus facilement.

Cette nouvelle effraya les Illinois. Ils ne laissèrent pourtant pas de se mettre en campagne dès le lendemain, & de s'en aller droit à l'Ennemi. D'abord qu'ils furent arrivez en vûë, ils les chargèrent, & la mêlée fut âpre. On tua beaucoup de monde de part & d'autre.

Le Sieur de Tonti, que le Sieur de la Salle avoit laissé au Port de Creve-cœur pour y commander en son absence, ayant appris cette irruption des Iroquois & des Miamis, eut peur pour les Illinois, quoi que leur Armée fût plus forte en nombre, que celle de leurs Ennemis, parce qu'ils n'avoient point d'armes à feu. Ils s'offrit donc d'aller vers les Iroquois & les Miamis *Askenon*, c'est-à-dire, comme Mediateur, ayant le Calumet de paix à la main, pour tâcher de les porter à un bon accommodement. Les Iroquois trouvant plus de résistance, qu'ils n'avoient

pays, & qu'apparurent fondre sur eux plus facilement. Il n'y eut pas de se mettre le lendemain, & de l'ennemi. D'abord en vûë, ils les chargèrent fut àpre. On monde de part &

ti, que le Sieur de au Fort de Creve- mander en son absen- cette irruption des- mis, eut peur pour ue leur Armée fut re, que celle de arce qu'ils n'avo- à feu. Ils s'offrit es Iroquois & les est-à-dire, comme Calumet de paix à de les porter à un ne. Les Iroquois istence, qu'ils n'a- voient

voient crû, & voyans que les Illinois étoient résolus à soutenir la guerre, n'eurent point de peine à se résoudre à la paix. Ils reçurent donc le Sieur de Tonti comme mediateur, & écoutèrent les propositions, qu'il avoit à leur faire de la part des Illinois, qui avoient accepté sa mediation de leur part.

Le Sieur de Tonti leur représenta, que les Illinois étoient les Enfans & les Alliez d'Onontio aussi bien qu'eux. C'est le nom, qu'ils donnent au Vice-Roi de Canada. Le Père Zénobe ajoute, comme je l'ai remarqué dans ma Louïsiane, qu'étant auprès du Sieur de Tonti, un Iroquois Tsonnontoïan l'avoit reconnu, & que le dit Sieur de Tonti les avoit pressés d'en venir à la paix, puis que leur attaque ne pouvoit manquer de donner beaucoup de chagrin à Onontio, qui les aimoit tous fort tendrement, & qu'ainsi il les conjuroit de s'en retourner chès eux, & de laisser les Illinois en repos, puis qu'ils avoient soigneusement observé le traité de paix.

Ces propositions ne plurent pas à quelques jeunes Iroquois, qui mouraient d'envie de combattre. Le Sieur de Tonti avec les gens, qu'il avoit avec lui, se vit donc chargé tout d'un coup de plusieurs coups de fusil. Et un Iroquois déterminé, qui étoit du Cantoni d'*Onnontaghé*, donna un coup de couteau près du cœur au dit Sieur de Tonti. Cependant par bonheur il ne fit qu'effleurer, parce que le coup glissa sur une côte. Plusieurs autres se jetterent sur lui, & voulurent l'enlever: mais un d'entr'eux reconnût à son chapeau, de même qu'à ses oreilles, qui n'étoient pas percées, qu'il n'étoit pas Illinois. Cela fut cause, qu'un Vieillard Iroquois cria, qu'il falloit l'épargner, & en même temps ce Barbare lui jeta un collier de porcelaine, comme pour arrêter le sang, & pour servir d'emplâtre à la playe.

Nonobstant tout cela, le jeune Iroquois enleva le chapeau du Sieur de Tonti, & le mit au bout de son fusil pour intimider les Illinois. Ces pauvres

ne plurent pas à
quois, qui mouro-
battre. Le Sieur
ns, qu'il avoit avec
rgé tout d'un coup
e fusil. Et un Iro-
ui étoit du Cantou
a un coup de cou-
au dit Sieur de
ar bonheur il ne fit
que le coup glisâ
eurs autres se jette-
ulurent l'enlever :
econnût à son cha-
à ses oreilles, qui
s, qu'il n'étoit pas
ause, qu'un Vicil-
qu'il falloit l'épar-
emps ce Barbare lui
porcelaine, comme
g, & pour servir
yc.

cela, le jeune Iro-
apeau du Sieur de
bout de son fusil
Illinois. Ces pau-
vres

vres gens croyant donc, que les Iroquois
l'avoient tué avec le Père Zénobe & les
autres Européens, qui l'accompagno-
ient, surpris de cet attentat, pensèrent
être défaits par leurs Ennemis, parce
qu'ils se crurent vendus. Cependant
les Iroquois ayant fait signe au Père Zé-
nobe de s'approcher pour chercher a-
vec eux les moyens d'empêcher les deux
Armées d'en venir aux mains, ils reçu-
rent en suite le Calumet de paix & fi-
rent semblant de se retirer. Mais à
peine les Illinois furent-ils arrivez à
leurs Villages, que l'Armée des Iro-
quois parut sur des côteaux, qui étoient
vis-à-vis.

Ce mouvement obligea le Père Zé-
nobe de se rendre près de ces Barbares
pour sçavoir, quelle étoit la raison d'u-
ne démarche si contraire à ce qui ve-
noit de se passer, lors qu'ils avoient ac-
cepté le Calumet de paix. Les Illinois
l'avoient prié de prendre cette commis-
sion : mais cette Ambassade n'étoit pas
agréable à ces Barbares, qui avoient les
armes à la main, & qui ne vouloient
pas

pas perdre leurs avantages. Ainsi le Père Zénobe courut risque d'être massacré par ces hommes impitoyables. Cependant le même Dieu, qui avoit sauvé plusieurs de nos Religieux dans de pareilles occasions, & qui m'avoit préservé de tout malheur dans ma Découverte, garantit aussi ce bon Père Zénobe de la main de ces furieux. Il étoit de fort petite stature; mais il avoit beaucoup de courage. Il se transporta donc hardiment parmi les Iroquois, qui le reçurent fort humainement.

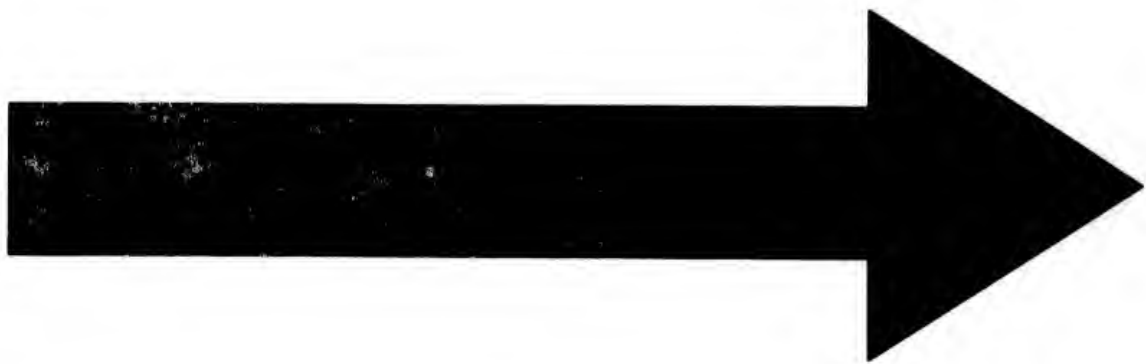
Ils lui dirent, que la nécessité les avoit obligés de faire cette nouvelle démarche, parce qu'ils n'avoient plus de vivres pour leur Armée, & que leur grande troupe avoit déchaîné les taureaux sauvages, qui sont ordinairement en grand nombre dans ce pays-là. Le Père Zénobe ayant rapporté leur réponse aux Illinois, ce peuple leur envoya du blé d'Inde, & tout ce qui leur manquoit pour leur subsistance. Ils leur proposèrent même de traiter de leur peaux de castors, & de toutes les

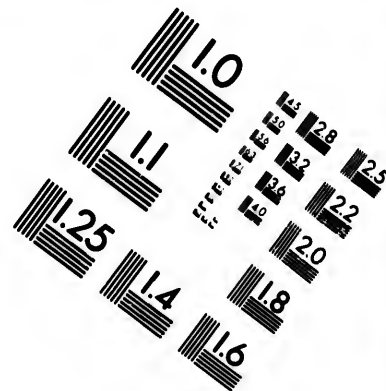
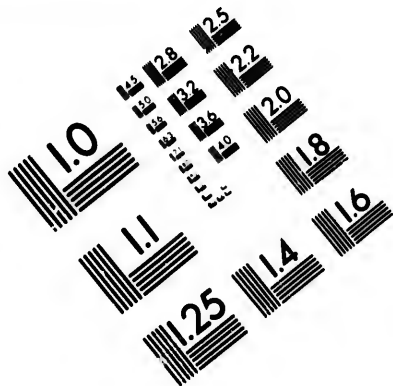
VOYAGE

trages. Ainsi le
que d'être mal-
pitoyables. Ce-
qui avoit sau-
vage dans de
qui m'avoit pré-
dans ma Décou-
e bon Père Zé-
s furieux. Il é-
re; mais il avoit

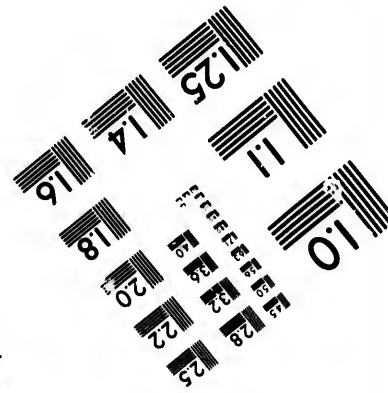
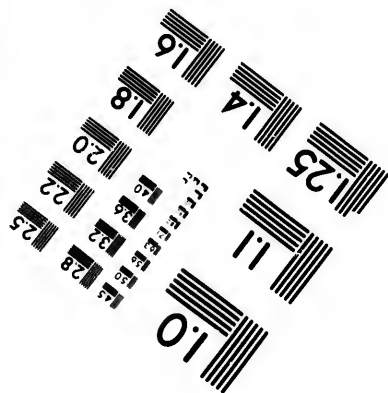
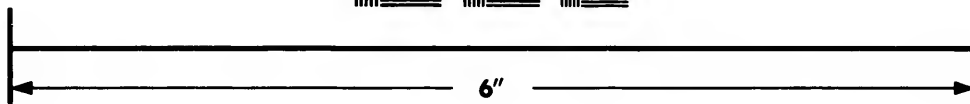
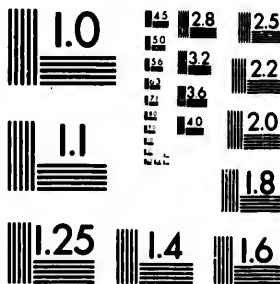
Il se transporta
les Iroquois, qui
nement.

la nécessité les a-
ette nouvelle dé-
avoient plus de
ée, & que leur
échassé les tan-
nt ordinairement
ce pays-là. Le
apporté leu ré-
e peuple leur en-
tout ce qu'il leur
subsistence. Ils
me de traiter de
, & de toutes les
au-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

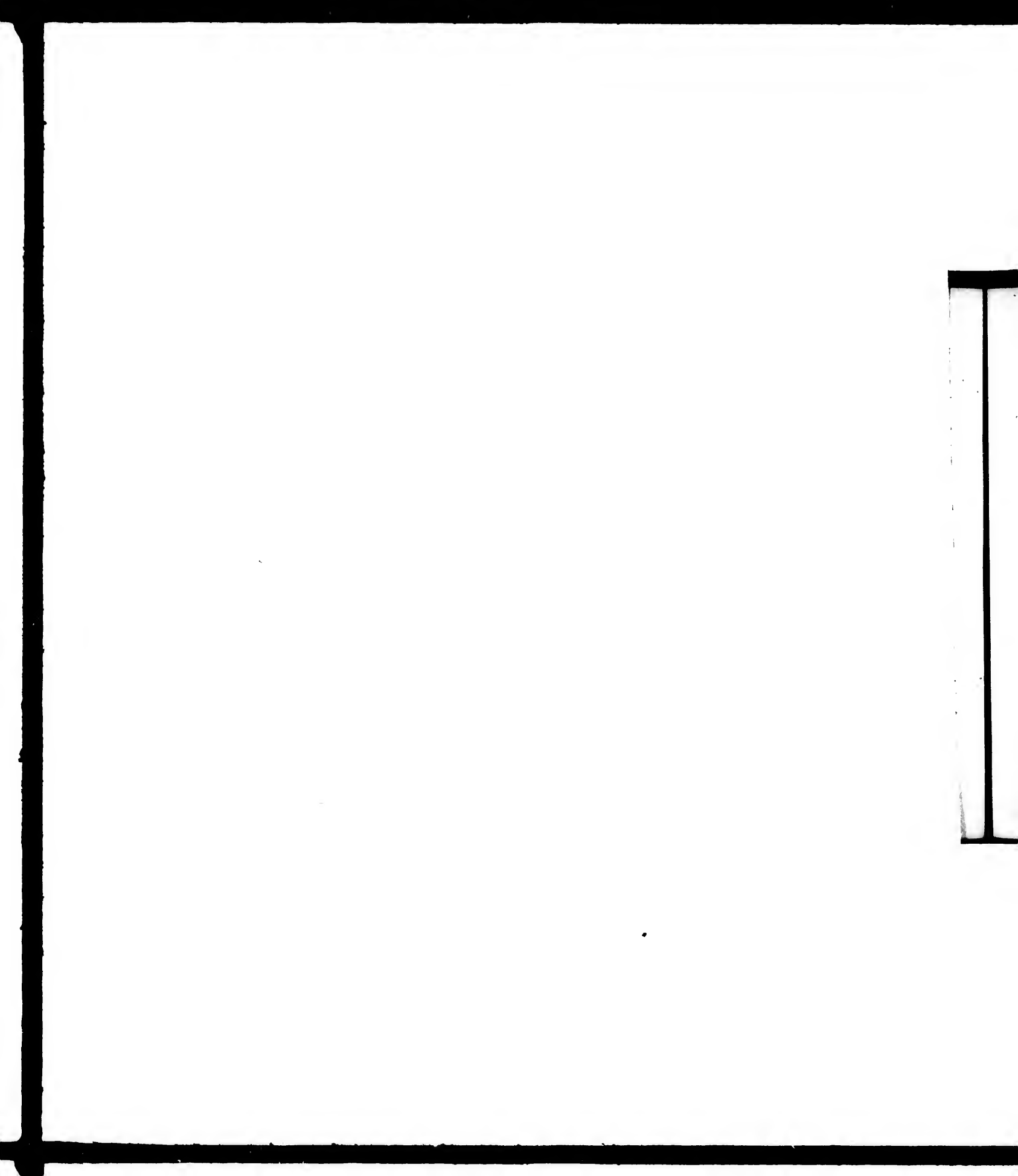
**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983





autres pelletteries , qui se trouvent en abondance dans toutes ces contrées-là.

Les Iroquois acceptèrent ces propositions. On donna des otages de part & d'autre , & le Père Zénobe alla plusieurs fois dans le camp des Iroquois pour amener toutes les affaires à un bon accommodement. Il y coucha même afin de ne point perdre de temps ; & de hâter la conclusion du Traité : mais les Iroquois s'étant rendus en grand nombre dans les Cantons des Illinois , qui ne se défoient de rien , ces Barbares passèrent même jusques à leur Village. Etant là ils commencèrent à y faire des actes d'hostilité. Ils ruinerent les Maufoles, que ces peuples ont accoutumé d'élever à leurs morts à la hauteur de sept ou huit pieds. Ils gâterent les blez d'Inde , qu'ils avoient semez , & ces perfides les ayant trompez sous les belles apparences de paix , ils se fortifièrent dans le Village de ces pauvres gens.

Dans cette confusion il ne fut pas fort difficile aux Iroquois , unis aux Miamis. d'enlever huit cens femmes ou enfans
aux

aux Illinois. Ces malheureux Anthropophages mangerent de rage quelques Vieux de cette Nation. Ils en brûlerent quelques autres, qui n'avoient pas la force de les suivre, & ils s'en retournerent ainsi avec les Esclaves, qu'ils avoient faits, dans leur demeure ordinaire, qui étoit à quatre cens lieues du pays des Illinois.

Dès les premiers avis, que ces pauvres peuples eurent de l'approche des Iroquois, ils avoient par bonheur envoyé la plus grande partie de leurs familles au delà d'un coteau pour les mettre à l'abri de leur rage, & leur faire gagner le fleuve Metchalipi, afin d'être en sûreté. Les Guerriers Illinois se retirerent par troupes, comme ils purent, sur les coteaux, qui étoient près de leurs habitations, & ensuite ils se dissipèrent peu à peu pour se rendre du côté de ce fleuve, afin de pourvoir à la subsistence & à la conservation de leurs familles, qu'ils y avoient envoyées pour éviter la fureur des Iroquois.

Ces Barbares après cette lâche expédition.

Illucieux Anthropo-
 rage quelques Vi-
 tion. Ils en brû-
 res, qui n'avoient
 ivre, & ils s'en re-
 c les Esclaves, qu'ils
 leur demeure ordi-
 quatre cens lieues du

avis, que ces pau-
 de l'approche des
 ent par bonheur en-
 e partie de leurs fa-
 coteau pour les met-
 ge, & leur faire gag-
 halipi, afin d'être en
 riers Illinois se reti-
 , comme ils purent,
 étoient près de leurs
 suite ils se dissipe-
 ur se rendre du côté
 de pourvo à la subli-
 vation de leurs famil-
 ent envoyées pour évi-
 quois.

près cette lâche expé-
 di-

dition, voulurent donner quelque cou-
 leur à leur perfidie. Ils firent donc tous
 leurs efforts pour persuader à nos deux
 Religieux de se retirer d'avec les Illinois,
 puis qu'ils avoient pris la fuite, & qu'il
 n'y avoit plus d'apparence, qu'ils pussent
 rester avec eux à l'avenir pour leur ap-
 prendre les prières, comme les *Astien-
 tats*, ou les Robbes noires, faisoient dans
 leurs Cantons. C'est ainsi, qu'ils ap-
 pellent les Pères Jesuites. Ces Barba-
 res dirent en raillant finement & maligne-
 ment aux dits Pères Gabriel & Zéno-
 be, qu'ils feroient mieux de s'en retour-
 ner en Canada, & que pour eux ils n'a-
 voient garde d'attenter à la vie des enfans
 du grand Onontio Gouverneur de Ca-
 nada, qu'ils les prioient de leur donner
 une lettre de leur main pour faire con-
 noître la droiture de leur procédé dans
 cette occasion, & qu'assurément ils ne
 devoient plus épouler les interêts des
 Illinois leurs Ennemis.

Nos deux Religieux se voyant ainsi
 abandonnez de leurs hôtes, & jugeans
 que par consequent ils seroient trop ex-
 po-

posez à la fureur d'un Ennemi barbare & victorieux , ne hâterent point à prendre le parti de s'en retourner , suivant l'avis des Iroquois. Ils s'embarquerent dans un Canot d'écorce , que ces peuples leur fournirent , & de cette maniere ils s'en retournerent en Canada.

CHAPITRE LXXV.

Les Sauvages Kikapous assassinèrent le Père Gabriel de la Ribourde , Missionnaire Recollet.

DIEU m'a fait la grace d'être insensible aux outrages de mes ennemis , & d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits , que je reçois. Si jamais j'ai eu lieu de témoigner ma reconnoissance à ceux qui ont eu la bonté de m'instruire , il faut que j'avoüe que ç'a été à ce bon Père Gabriel , qui a été mon Maître de Noviciat dans le Cou-

AU VOYAGE

d'un Ennemi barbare
ne hériterent point
de s'en retourner,
Iroquois. Ils s'em-
barquèrent dans un
Canot d'écorce,
qui leur fournirent,
& de s'en retournerent en

RE LXXV.

*Kikapous assassiné
par le Père Gabriel de la
Missionnaire Ré-*

la grace d'être infen-
trages de mes enne-
mis, de la reconnoissance
que je reçois. Si
je ne témoigne ma re-
connoissance à ceux qui ont eu la bon-
ne fortune, il faut que j'avoüe
à mon bon Père Gabriel, qui
est de Noviciat dans le
Cou-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 499

Couvent de nôtre Ordre, qui est à Be-
thune dans la Province d'Artois. Il est
donc bien jute, que je parle ici d'un
aussi honnête & bon Religieux que lui,
à qui j'ai eu de si grandes obligations,
& que j'en fasse mention dans ma Dé-
couverte, à laquelle il a eu quelque
part, sur-tout ayant été malhûreuse-
ment assassiné par les Sauvages Kika-
pous, comme je m'en vai le racon-
ter.

Il faut remarquer, que le Sieur de
Tonti ne pouvant plus rester au Fort
de Crevecoeur après la déroute des Illi-
nois, il pria les Pères Gabriel & Zéno-
be d'entrer avec deux jeunes garçons,
qui leur restoient, dans un Canot pour
s'en retourner en Canada. Tous les au-
tres avoient déserté depuis ce malhû-
reux accident, & cela par la suggestion
de quelques Canadiens, qui étoient les
genies prédominans du pays, & qui
les avoient flattez de diverses espéran-
ces pour les obliger d'abandonner l'en-
treprise du Sieur de la Salle.

Nos Religieux étant donc hors d'é-
tat

rat de demeurer avec les Illinois après ce débris, s'embarquerent le 18. Septembre suivant, dénués de toutes sortes de vivres. Par bonheur ils avoient encore quelque peu de poudre & de plomb avec trois ou quatre fusils pour chasser pendant le chemin, afin d'avoir de quoi se nourrir. Mais étant arrivez à huit lieues ou environ des Illinois, leur Canot ayant touché quelque roche, faisoit eau. Ils furent donc obligez de mettre pied à terre sur le midi pour le regommer, & pour le radouer.

Le Père Gabriel charmé de la beauté des preries, des petis côteaux, & des agréables bocages, qu'on trouve en ce pays-là d'espace en espace, comme s'ils étoient plantez exprès, s'engagea dans ces beaux lieux en disant son Breviaire, pendant qu'on travailloit le reste du jour à rétablir le Canot. Sur le soir le Père Zénobe alla chercher ce bon Vieillard, parce qu'il ne revenoit point. Tous les autres en firent de même, parce qu'il étoit généralement aimé de tous ceux qui le connoissoient.

Mais

ec les Illinois après
uerent le 18. Sep-
uez de toutes fortes
heur ils avoient en-
poudre & de plomb
fusils pour chasser
afin d'avoir de quoi
étant arrivez à huit
es Illinois, leur Ca-
quelque roche, fai-
t donc obligez de
sur le midi pour
our le radouber.

charmé de la beau-
petis côteaux, &
ges, qu'on trouve
ce en espace, com-
tez exprès, s'enga-
lieux en disant son
qu'on travailloit le
blir le Canot. Sur
obe alla chercher ce
ce qu'il ne revenoit
autres en firent de
étoit généralement
qui le connoissoient.

Mais

Mais le Sieur de Tonti entrant dans des
terreurs paniques, se mit en fantaisie,
que les Iroquois lui alloient tomber sur
les bras à tout moment. Il fit donc rap-
peller le Père Zénobe, & obligea tout
son monde d'entrer en Canot, & de pas-
ser de l'autre côté de la rivière des Illi-
nois, qui est fort large en cet endroit.
Il laissa donc ce bon Religieux, exposé
dans ces preries aux insultes des Barba-
res. C'est ainsi, qu'il le sacrifia sans
avoir aucun égard à son âge, ni à son
merite personnel.

Cet Italien ne pensoit qu'à se garan-
tir des surpris. Il croyoit donc, qu'il
les éviteroit plus aisément en se retirant
de cette maniere. Il obligea le Père
Zénobe, qui étoit de fort petite sta-
ture, & assez délicat, de repasser la ri-
vière avec lui. Pour moi j'avoie, que
dans cette conjoncture je me serois for-
tement opposé à son dessein. Je l'au-
rois contraint d'attendre ce bon Père.
Pour peu qu'il eût fait de bruit en tirant
quelque coups de fusil, jamais les Sau-
vages n'eussent eu la hardiesse d'atten-
ter

ter à la vie de ce bon personnage. J'aurois même cassé le Canot d'écorce plutôt que de souffrir, qu'on passât la rivière.

Il est vrai, que sur le soir le Sieur de Tonti fit tirer un coup de fusil par un des jeunes hommes, qui étoient dans le Canot avec le Père Zénobe, & qu'il fit allumer un grand feu : mais tout cela fut inutile.

Le lendemain le dit Sieur de Tonti voyant, qu'il en avoit uté fort lâchement en cette rencontre, il retourna dès la pointe du jour à l'endroit, où on avoit laissé le Père Gabriel le jour précédent. Il demeura jusques à midi en celieu-là, faisant faire une espee de perquisition de ce pauvre Religieux. Quelques-uns de ces gens entrèrent dans des bocages, où ils virent des pistes d'hommes assez fraîches, de même que dans ces vastes preries, qui sont sur le bord de la rivière. Ils les suivirent assez long-temps : mais ils ne virent personne. Le Sieur de Tonti a dit depuis pour s'excuser d'avoir lâché.

personnage. J'au-
 e Canot d'écorce
 ur, qu'on passât la

sur le soir le Sieur
 n coup de fusil par
 nmes, qui étoient
 le Père Zénobe, &
 n grand feu : mais
 dit Sieur de Tonti
 voit ulé soit lâche-
 ontre, il retourna
 ur à l'endroit, où
 ére Gabriel le jour
 eura jusques à midi
 faire une espee de
 pauvre Religieux.
 gens entrèrent dans
 ils virent des pistes
 raiches, de même
 s prées, qui sont
 a rivière. Ils les
 g-temps : mais ils
 Le Sieur de Ton-
 s'excuser d'avoir
 lâche

lâchement abandonné le Père Gabriel,
 qu'il avoit sujet de craindre, que les
 Iroquois ne lui eussent dressé quelque
 embuscade pour le surprendre. Il joi-
 toit à cela, qu'ils lui avoient vû pren-
 dre la fuite, & qu'ainsi ces Barbares
 pouvoient s'imaginer, qu'il se déclaroit
 pour les Illinois, & qu'il prenoit leur
 parti.

Cependant il faut se souvenir, que
 ces Iroquois s'étoient chargez de quel-
 ques lettres du Sieur de Tonti pour
 les rendre en Canada. D'ailleurs s'ils
 eussent eu dessein de se défaire de
 lui, comme ils le pouvoient facile-
 ment, ils ne lui eussent pas donné
 un collier de porcelaine selon la coût-
 me de ces peuples, quand quelque
 coup de malheur est arrivé par inad-
 vertance. Si donc ces Barbares euf-
 sent eu dessein de l'insulter, ils n'euf-
 sent pas fait tant de façons. Les Sauva-
 ges n'ont pas tant de circonspection.
 Ainsi cette excuse étoit frivole, & in-
 ventée après coup. Le Père Zénobe
 a laissé par écrit, qu'ayant voulu res-
 ter

ter pour apprendre des nouvelles du Père Gabriel, le Sicur de Tonti l'avoit forcé de s'embarquer à trois heures après midi, disant, qu'assûrément il auroit été tué par les Ennemis, ou que peut-être il étoit allé devant à pied en suivant le bord de la rivière, & qu'en allant toujours terre à terre on pourroit le trouver infailliblement.

Cependant ils n'en purent apprendre aucune nouvelle. Plus ils avançaient, plus l'affliction du Père Zénobe s'augmentoit. Parmi tout cela les vivres manquoient à toute cette troupe, & ils ne vivoient que par le moyen de quelques pommes de terre, de l'ail sauvage, & de petites racines, qu'ils découvroient en grattant la terre avec leurs doigts. Nous avons appris depuis, que le Père Gabriel avoit été massacré quelque temps après avoir mis pied à terre. Les Kikapous, Nation, que l'on trouve dans la Carte à l'Ouëst de la Baye des Puans, qui sont leurs voisins, avoient envoyé de leurs

de des nouvelles du
Sieur de Tonti l'a-
barquer à trois heu-
rants, qu'assûrément
par les Ennemis, ou
étoit allé devant à
bord de la rivié-
re toujours terre à
pour trouver infaillible-

en purent appren-
dre. Plus ils avan-
cèrent du Père Zé-
phirin. Parmi tout cela
il vint à toute cette trou-
pe que par le mo-
yen de la terre, de
quelques petites racines,
et en grattant la terre
Nous avons appris de
le Père Gabriel avoit été
quelques temps après avoir
Les Kikapous, Na-
poué dans la Carte à
l'ouest des Puans, qui
avoient envoyé de
leurs

leurs jeunes gens à la guerre contre les
Iroquois. Mais ayant appris, que ces
Barbares faisoient eux-mêmes la guerre
aux Illinois, ils cherchèrent les moyens
d'en surprendre quelques-uns à l'écart.
Trois d'entr'eux, qui faisoient l'avant-
garde, trouvèrent le Père Gabriel. Ils
s'approchèrent de lui se cachant autant
qu'ils pouvoient dans les herbes, qui
sont fort grandes dans ces pays là. Quoi
qu'ils fussent bien, que ce n'étoit pas un
Iroquois, ils ne laisserent pas de le tuer,
lors qu'ils se furent approchez de lui.

Ils l'assommerent donc avec leurs
Casse-têtes, qui sont faits d'un bois fort
dur. Ils laisserent son corps sur la pla-
ce, & se contenterent d'emporter son
Breviaire, & son Diurnal, qui tomba
quelque temps après entre les mains
d'un Père Jésuite, dont je ferai mention
dans mon troisième Tome, qui parlera
de la naissance de la Foi dans le Cana-
da. Ces Barbares au reste enleverent la
chevelure de ce bon Religieux, & la
porterent en triomphe dans leur Villa-
ge, publiant, que c'étoit la chevelu-

re d'un Iroquois, qu'ils avoient tué.

Voilà comment mourut ce bon Vicillard par les mains folles de ces jeunes Barbares. Nous pouvons bien lui appliquer ici, ce que le Texte Sacré dit de ceux, qu'Herode fit égorger dans sa fureur, *Non erat, qui sepeliret.* Il ne se trouva personne pour l'ensevelir. Ce vénérable personnage avoit accoutumé dans les leçons, qu'il nous faisoit pendant nôtre Noviciat, de nous préparer à de pareilles épreuves au dedans & au dehors. Il nous accoutumoit aux mortifications, & faisoit connoître, qu'il avoit quelque présentiment de ce qui devoit lui arriver. Ce bon Maître des Novices meritoit un meilleur sort que celui-là, si pourtant on en peut souhaiter un plus avantageux, que de mourir ainsi dans les fonctions d'une Mission Apostolique par les mains des Nations, auxquelles la Providence envoie ses serviteurs.

Le Père Gabriel étoit âgé d'environ soixante-cinq ans. Il n'avoit pas seulement mené une vie exemplaire, com-

mune

NEAU VOYAGE

nois, qu'ils avoient tué.
 ment mourut ce bon Vicil-
 mains folles de ces jeunes
 nous pouvons bien lui ap-
 ce que le Texte Sacré dit
 Herode fit égorger dans
son erat, qui sepeliret. Il
 personne pour l'enfvelir.
 personnage avoit accoût-
 eçons, qu'il nous faisoit
 e Noviciat, de nous prépa-
 illes épreuves au dedans
 s. Il nous accoûtumoit
 tions, & faisoit connoître,
 quelque présentiment de ce
 i arriver. Ce bon Maître
 meritoit un meilleur fort
 , si pourtant on en peut
 plus avantageux, que de
 dans les fonctions d'une
 stolique par les mains des
 lesquelles la Providence en-
 viteurs.

Gabriel étoit âgé d'environ
 ans. Il n'avoit pas seu-
 e une vie exemplaire, com-
 mune

DANS L'AMERIQUE SEPT. 507

mune à tous les bons Religieux. Il s'é-
 toit encore parfaitement bien acquité
 de tous les emplois, qu'il avoit eus dans
 l'Ordre, où il avoit été Gardien, Su-
 perieur, Inferieur, & Maître des No-
 vices; & de ceux qu'il avoit exercez dans
 le Canada depuis l'an 1670. jusques à
 sa mort. Il m'a souvent fait connoître,
 qu'il avoit d'extrêmes obligations à nos
 peuples de Flandres, qui l'avoient nour-
 ri fort long-temps. Il nous en parloit
 ainsi, afin de nous inspirer par son ex-
 emple des sentimens de reconnoissance
 pour nos bienfaiteurs. Je l'ai vû souvent
 dans les transports d'une extrême dou-
 leur, de ce qu'il voyoit de peuples barba-
 res vivoient dans une profonde ignoran-
 ce du salut. Il auroit souhaité de mou-
 rir pour eux en travaillant à les tirer de
 ces horribles ténèbres.

Les Iroquois parlant de lui, disoient,
 qu'il avoit enfanté, parce qu'il avoit le
 ventre naturellement assez gros: mais il
 étoit devenu fort plat, par ses fréquentes
 diètes, & par l'austerité de sa pénitence.

Le Sieur de Tonti ne pourra jamais

se disculper de la lâcheté, qu'il a commise, d'avoir abandonné le Père Gabriel, comme il a fait, sous prétexte, qu'il craignoit les Iroquois. Cette Nation toute farouche qu'elle est, aimoit ce bon Vieillard, qui avoit souvent été parmi eux. Ce Religieux voyant après la déroutte des Illinois, que le Canot du Sieur de Tonti étoit trop chargé de peaux de castors, & qu'il ne pouvoit y avoir place, en jetta plusieurs aux Iroquois pour leur faire connoître, qu'il n'étoit pas venu en ces pays-là pour y amasser des pelleteries. Et cela peut-être causa quelque chagrin au Sieur de Tonti.

D'ailleurs le Sieur de Tonti apperçut ces Sauvages Kikapous, qui s'approchoient du Père Gabriel. Un coup de fusil seul auroit suffi pour les faire fuir tous. Le pauvre Père Zénobe n'eut ni assez de voix, ni assez de vigueur pour persuader au dit Sieur de Tonti d'attendre quelque temps ce bon Père Gabriel. Il le sacrifia donc, & l'abandonna de la manière, que nous avons dit, forçant le Père Zénobe d'entrer en Canot pour

VOYAGE

heté, qu'il a com-
nné le Père Gabriel,
us prétexte, qu'il
is. Cette Nation
le est, aimoit ce bon
t souvent été parmi
voyant après la dé-
e le Canot du Sieur
chargé de peaux de
ne pouvoit y avoir
seurs aux Iroquois
d'être, qu'il n'étoit
s-là pour y amasser
cela peut-être causâ
Sieur de Tonti.
Tonti apper-
Kikapous, qui s'ap-
Gabriel. Un coup
suffi pour les faire
e Père Zénobe n'eut
ssez de vigueur pour
ar de Tonti d'atten-
e bon Père Gabriel.
& l'abandonna de
avons dit, forçant le
trer en Canot pour
pas-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 509

passer de l'autre côté de la riviere.
Tout cela dans le dessein de sauver
quelques pelleteries, qu'il avoit en ex-
posant ainsi malheureusement un bon
Religieux. Je ne doute point que la
mort de ce vénérable Vieillard n'ait
été précieuse devant Dieu, & qu'elle
ne produisît un jour son effet, quand il
plaira à Dieu d'user de son infinie mi-
sericorde envers ces Nations barbares.
Je souhaite même avec ardeur, qu'il
vueille bien se servir d'un instrument
foible comme moi, pour achever ce
que j'ai déjà ébauché par sa grace avec
tant de travaux.

CHAPITRE LXXVI.

*Retour de l'Auteur de cette grande
Découverte à Quebec. Ce qui
se passa à son arrivée au Couvent
de Notre Dame des Anges près
de cette ville.*

MONSIEUR le Comte de Frontenac,
Vice-Roi de Canada, me donna
Y 3 deux

510 NOUVEAU VOYAGE

deux des ses Gardes, qui étoient très-bons Canoteurs pour me reconduire à Québec. Nous partimes donc du Fort de Champlain, dont nous avons parlé, & étant enfin arrivez près de la ville, je mis pied à terre pour me rendre à nôtre Couvent au travers des terres défrichées. Je fis porter le Canot, qui étoit magnifiquement peint, par les deux Gardes, & ces hommes me disoient, que le dit Seigneur Comte les avoit assurés, que les peintures de ces Canots lui coutoient autant que les chevaux d'Espagne, dont il s'étoit servi en Candie dans la guerre contre les Turcs.

Je ne voulus point débarquer à Québec, parce que l'Evêque avoit donné ordre à son grand Vicair de me recevoir dans son Palais Episcopal pour s'entretenir à loisir avec moi de nôtre grande Découverte. Mais le dit Seigneur Comte avoit commandé fort expressément à son Major dans la ville de l'empêcher, & de me faire conduire premierement à nôtre Maison Ré-

figieuse

es, qui étoient très-
pour me reconduire à
rtimes donc du Fort
ont nous avons par-
n arrivez près de la
à terre pour me ren-
ent au travers des
Je fis porter le Ca-
gnifiquement peint,
des, & ces hommes
le dit Seigneur Com-
z, que les peintu-
lui coutoient autant
l'Espagne, dont il
andie dans la guerre

point débarquer à
que l'Evêque avoit
n grand Vicair de
son Palais Episcopal
à loisir avec moi de
ouverte. Mais le dit
voit commandé fort
Major dans la vil-
& de me faire con-
t à nôtre Maison Ré-
ligieuse

ligieuse pour conférer avec le Père Va-
lentin le Roux, Commissaire Provincial
des Récollets dans tout le Canada,
homme habile, & d'une grande éten-
due d'esprit.

Il n'y avoit alors dans nôtre Couvent
de nôtre Dame des Anges que trois Mis-
sionnaires, qui s'y trouvoient avec le dit
Commissaire. Tous les autres étoient dis-
persés çà & là en diverses Missions à
cent lieuës de Québec. On peut ai-
sément s'imaginer, que nos Religieux
me reçurent avec bien de la joye. L'un
d'entr'eux, nommé le Père Hilarion Jeu-
net, me disoit souvent d'un air enjoué,
Lazare, veni foras. Je lui demandai enfin
la raison, pour laquelle il me faisoit
cette application du Lazare. Il me ré-
pondit, qu'il y avoit deux ans, qu'on
avoit chanté une Messe de *Requiem*
pour moi dans le Couvent, parce que
des Sauvages étrangers avoient assuré
une Robbe noire, (c'est le nom par
lequel ces Barbares désignent les Je-
suites) que les peuples, que les Iro-
quois appellent *Hontouagaba*, m'avoient

étranglé à un arbre avec le Cordon de St. François, & que les mêmes Sauvages avoient fait mourir d'une manière fort cruelle les deux hommes, qui m'accompagnoient.

Il faut avouer ici, que tous les hommes ont leurs amis & leurs ennemis. Il y a des gens, qui sont assez semblables au feu, qui noircit le bois, qu'il ne peut brûler. Certaines gens donc, qui n'avoient pû m'attirer dans leur parti, se servirent de ce bruit de ma mort pour ternir ma réputation. Ainsi on avoit fait plusieurs discours à mon desavantage dans le Canada. Quoi qu'il en soit, car je m'expliquerai davantage sur ce sujet dans mon troisième Tome, s'il plaît à Dieu, je dois reconnoître, que Dieu m'a conservé par une espèce de miracle dans ce grand & dangereux Voyage, que j'ai fait, & dont j'ai donné la Relation dans ce Volume. Et quand j'y réfléchis avec un peu d'attention, je suis persuadé, que la Providence m'a conservé pour publier au monde les grandes

avec le Cordor de
 les mêmes Sau-
 mourir d'une ma-
 les deux hommes,
 ent.

, que tous les hom-
 & leurs ennemis.
 qui sont assez fem-
 qui noircit le bois,
 er. Certaines gens
 t pû m'attirer dans
 rent de ce bruit de
 nir ma reputation.
 plusieurs discours à
 ns le Canada. Quoi
 e m'expliquerai da-
 dans mon troisié-
 it à Dieu, je dois
 Dieu m'a conservé
 e miracle dans ce
 Voyage, que j'ai
 donné la Relation
 Et quand j'y ré-
 d'attention, je suis
 providence m'a con-
 u monde les gran-
 des

des Découvertes, que j'ai faites pen-
 dant un séjour d'onze ans, ou environ,
 que j'ai vécu dans l'Amérique.

Il faut remarquer ici, que bien des
 gens veulent souvent se mêler des cho-
 ses, qui ne sont point de leur ressort,
 & qu'ils prennent ombrage de ceux,
 qui ne veulent point se conformer à
 leurs inclinations. Le Commissaire
 Provincial, dont j'ai parlé, me pressa
 fort instamment de lui donner copie du
 journal de la Découverte, que j'avois
 faite dans mon Voyage de près de qua-
 tre ans, me promettant, qu'il me gar-
 deroit le secret. J'avois, que je me
 fia à sa parole, parce que je le croyois,
 comme je le crois encore, homme
 d'honneur & de probité. Je considérai
 même, que comme il avoit pen-
 sement à la connoissance, que les dits
 Seigneurs Evêque de Québec, &
 Comte de Frontenac vouloient avoir
 de cette Découverte, il cherchoit les
 moyens de les instruire lui-même pour
 leur communiquer ce qu'il faudroit sans
 m'exposer, afin que l'un & l'autre fût
 content.

514 NOUVEAU VOYAGE

C'est à cela, que je rapportois les soins, que ce Commissaire Provincial prenoit de moi, & les caresses extraordinaires, qu'il me faisoit en me régaland de tout ce qu'il pouvoit trouver pour lors, & en m'appellant souvent le Résuscité. Il me pria même de retourner en Europe pour faire connoître au public les grandes Découvertes, que j'avois faites, & ajouta, que j'éviterois par ce moyen la jalousie de ces deux personnes, & qu'en effet il étoit difficile de plaire à deux Maîtres, dont la condition & les intérêts étoient si différens.

Le Commissaire eut donc tout le temps, qu'il lui falloit avant mon retour en Europe, de copier généralement tout mon Voyage sur le fleuve Meschafipi, lequel j'avois entrepris contre le sentiment de Monsieur de la Salle, qui a fait ensuite le Voyage depuis les Illinois jusques au Golphe de Mexique en 1682. deux ans après moi. Il avoit eu quelque soupçon, que je pouvois bien l'avoir fait. Cependant il ne put pas s'en éclaircir à mon retour du Fort de Frontenac, parce qu'il étoit

VOYAGE

que je rapportois les
 Commissaire Provincial
 des careffes extraordi-
 nitaires en me régaland de
 trouver pour lors,
 l'euvent le Réfufcité.
 de retourner en Eu-
 rope, & de faire con-
 noître au public
 les vérités, que j'avois
 découvertes par ce
 voyage de deux personnes,
 qui étoient si difficile
 de plaire à
 la condition & les
 intérêts des
 Français.

Je ne pus donc tout le
 dire avant mon retour
 en France, & généralement tout
 ce que je disois de l'aveu
 de Mefchafipi, le
 contraire au sentiment
 de la Cour, qui a fait ensuite
 l'expédition en l'Illinois
 jusqu'en l'année 1682.
 deux ans & quelque
 soupçon, & qui n'a
 jamais pu voir fait.
 Cependant, pour
 éclaircir à mon re-
 tour, & parce qu'il
 étoit

DANS L'AMERIQUE SEPT. 515

étoit alors en voyage chès les Outouïa-
 gams. Il ne savoit donc pas, si les Sauvages
 ne m'avoient pas massacré, comme le
 bruit en avoit couru, & qu'on l'en avoit
 assuré avant que de partir de ce Fort.

Je suivis le conseil de nôtre Commis-
 saire, & je pris la résolution de m'en re-
 tourner en Europe. Avant que de partir
 je lui fis connoître fort sérieusement,
 qu'il étoit absolument nécessaire pour
 l'établissement des Colonies dans nôtre
 Découverte, & pour y faire quelques
 progrès pour l'établissement de l'Evan-
 gile, d'entretenir toutes ces Nations
 différentes en paix, & même les plus
 éloignées, en les soutenant contre les Iro-
 quois, qui sont leurs Ennemis com-
 muns: que ces Barbares ne font jamais
 de véritable paix avec ceux qu'ils ont
 une fois batus, ou qu'ils espèrent de
 vaincre en mettant de la division en-
 tre eux: que la maxime ordinaire des I-
 roquois avoit toujours été telle, & que
 c'étoit par ce moyen, qu'ils avoient fait
 périr plus de deux millions d'Ames.

Le Commissaire Provincial entroit
 Y 6 fort

516 NOUV. VOY. DANS L'AMER. SEPT.
fort bien dans toutes ces vûës , & il me
disoit aussi , qu'à l'avenir il me charge-
roit de toutes les instructions nécessaires
pour cela.

Nous décrivons , s'il plait à Dieu ,
dans mon second Tome , les moyens ,
qu'il faut employer à l'établissement de
la Foi parmi tant de peuples ; qui ont
des langages si divers , & les expediens ,
par lesquels on peut établir de bonnes
Colonies dans ces vastes Contrées , que
l'on peut appeller avec raison les Déli-
ces de l'Amérique , & y fonder l'un des
plus grands Empires de l'Univers.

F I N.

ANS L'AMER. SEPT.
ces vûës, & il me
venir il me charge-
structions nécessaires

, s'il plait à Dieu,
ome, les moyens,
à l'établissement de
e peuples; qui ont
s, & les expediens,
t établir de bonnes
astes Contrées, que
vec raison les Déli-
& y fonder l'undes
es de l'Univers.

N.

519

RELATION
DE L'ORIGINE, MOEURS,
COUTUMES, RELIGION,
GUERRES ET VOYAGES
DES CARAIBES,
SAUVAGES DES ISLES
ANTILLES
DE L'AMERIQUE,

Faite par le Sieur DE LA BORDE,

L y a un si grand nombre
de Relations des Isles,
qu'il est inutile de répéter
ce que l'on en a dit tant
de fois. S'il semble néan-
moins que je le fasse en
quelques rencontres, c'est qu'on a re-
présenté les choses autrement qu'elles
ne sont, faute de les avoir vûës, ou
pour quelques raisons & considéra-
tions, il nous les ont déguisées, & dit
plus ou moins qu'il n'y en avoit. Je
ne prétens pas parler ici de l'air, du
cli-

climat, & de la nature du pais ; d'autres en ont assez parlé, je fais seulement quelques remarques pour satisfaire ceux qui le desirent sur les coûtumes & superstitions des Sauvages, & ce que j'en dirai, je le puis assurer véritable pour la grande habitude que j'ai eüe avec eux, & pour avoir été assez curieux d'y prendre garde & de m'en informer. Cette curiosité n'est pas blâmable lors qu'on en tire quelque profit ; car quand je considère que les Caraïbes sont hospitaliers, sans ambition, très-simples, sans avarice, très-sinceres, sans larcin, sans fraude, sans blasphèmes, sans men-songes, je ne peux que les admirer, & les imiter en leur morale quant aux points ci-dessus ; car s'ils ont leurs perfections, ils ont aussi leurs vices, dont nous parlerons dans la suite de ce discours. Lors que je considère leur aveuglement, & qu'ils n'ont ni foi, ni loi, ni Roi : je me sens obligé de remercier mon Créateur de m'avoir donné la connoissance d'un Dieu, & fait nôtre

TION

ore du pais ; d'au-
é, je fais seulement
pour satisfaire ceux
les coûtumes &
vages, & ce que
is assurer véritable
tude que j'ai eüe
oir été assez curieux
de m'en informer.
pas blâmable lors
e profit ; car quand
Caraiïbes sont ho-
cion, très-simples,
ceres, sans larcin,
phémés, sans men-
que les admirer, &
morale quant aux
s'ils ont leurs per-
leurs vices, dont
la suite de ce dis-
je considère leur
ils n'ont ni foi, ni
sens obligé de re-
ir de m'avoir don-
un Dieu, & fait
nâitre

DES CARAÏBES. 521

nâitre dans la vraye Réligion, & su-
jet du plus grand Roi du monde.

CHAPITRE I.

De l'Origine des Caraïbes.

JE ne m'arrêterai pas à rechercher
l'origine & l'extraction des Caraïbes,
sauvages insulaires de l'Amérique,
puis qu'eux-mêmes n'en savent rien.
Ils sont aussi peu curieux du passé que
de l'avenir, & les Auteurs en parlent
si diversement, que je n'y vois que de
l'obscurité, & peu de certitude. Quel-
ques-uns-même se sont imaginé qu'ils
descendoient des Juifs ; parce que ef-
fectivement leurs parentes leur sont
naturellement destinées pour femmes,
& qu'ils ne mangent point de porc.

De vieux Sauvages m'ont dit qu'ils
venoient de Galibis de terre ferme,
voisins des Aloiagues leurs ennemis ;
parce que le langage, les mœurs, & la
Réligion ont beaucoup de conformité
avec les leurs, & qu'ils avoient entie-
rement détruit une nation en ces Isles,
à la

à la reserve des femmes qu'ils prirent pour eux, & que c'est le sujet pourquoi le langage des hommes n'est pas semblable à celui des femmes, en plusieurs choses. Je crois aussi que ce qui en fait les Relations si différentes vient de ce que depuis que les Caraïbes fréquentent avec les étrangers, ils changent de coutumes & de maniere d'agir, & renoncent à ce qui leur étoit le plus en recommandation. Il y en a toutefois qui ne changent point, & ceux-là disent aux autres que la cause de tous leurs malheurs, de leurs maladies, & de la guerre, que les Chrétiens leur font, vient de ce qu'ils ne vivent plus en Caraïbes.

CHAPITRE II.

De leur Religion, & la pensée qu'ils ont de la Création du Monde, & des Astres.

Q U O I qu'ils ayent l'esprit extrêmement changeant, très-léger, & in-

es femmes qu'ils prirent
que c'est le sujet pourquoi
s hommes n'est pas fem-
des femmes, en plusieurs
is aussi que ce qui en fait
si différentes vient de ce
e les Caraïbes fréquentent
gers, ils changent de cou-
maniere d'agir, & renon-
leur étoit le plus en re-
n. Il y en a toutefois qui
point, & ceux-là disent
de la cause de tous leurs
leurs maladies, & de la
les Chrétiens leur font,
qu'ils ne vivent plus en

 PITRE II.

*gion, & la pensée qu'ils
Création du Monde,
Atres.*

ils ayent l'esprit extrémé-
ngeant, très-léger, & in-
con-

DES CARAÏBES. 523

constant dans toutes leurs entreprises,
néanmoins ils sont de l'humeur des
Herétiques en matière de Religion;
car ils sont si obstinez & attachez à leur
Chemecn, & à toutes leurs autres su-
perstitions, que tout ce qu'on peut dire
pour leur faire voir que c'est le Diable
qui les trompe sous ce nom, n'est pas
capable de les en faire démordre: ils
n'ont non plus que les Calvinistes, ni
Prêtre, ni Autel, ni Sacrifice; ce qui
ne se voit point je crois chès tous les
autres Payens. Ils ont étouffé par leurs
passions brutales, par leurs mœurs bar-
bares, & par leur vie de bêtes, toute
connoissance, & les lumieres que la
nature donne de la Divinité, ce qui
est étonnant, & ce que je ne croirois
pas, si je ne le voyois tous les jours,
& que depuis vingt ans qu'on les pré-
che, ils ne veulent point croire, ni
reconnoître leur Créateur, & le prin-
cipe de tout bien. Ils craignent celui du
mal, qui est le Diable, qu'ils nomment
Maboia, mais ils ne lui rendent aucun
culte.

A en-

A entendre plusieurs de leurs Fables, il y a lieu de croire qu'ils ont été autrefois éclairés de la lumière de l'Évangile; outre que ce qu'ils racontent de Louquo, qu'ils estiment avoir été le premier homme & Caraïbe seroit ennuyeux, il seroit aussi contre la bien-séance, & pourroit choquer les oreilles chastes: j'en rapporterai seulement quelque chose.

Louquo étoit le premier homme & Caraïbe, il ne fût fait de personne, il descendit du Ciel ici bas, où il vécut long-temps. Il avoit un gros nombril, d'où il fit sortir les premiers hommes, de même que de sa cuisse faisant une incision. Il se passa bien des histoires durant sa vie qui seroient honteuses, & infames à reciter. Il fit les poissons de raclures & petits morceaux de Manioc, qu'il jetta à la mer, & les gros des gros morceaux: il ressuscita trois jours après sa mort, & retourna au Ciel: les animaux terrestres sont venus depuis, mais ils ne savent d'où.

Les Caraïbes autrefois vivoient long-

TION

urs de leurs Fa-
croire qu'ils ont
de la lumiere de
ce qu'ils racon-
estiment avoir été
Caraiibe seroit en-
si contre la bien-
noquer les oreilles
rterai seulement

remier homme &
t de personne, il
bas, où il vécut
un gros nombril,
premiers hommes,
cuisse faisant une
bien des histoires
ient honteuses, &
l fit les poissons
morceaux de Ma-
mer, & les gros
il resuscita trois
, & retourna au
restres sont venus
avent d'où.
autrefois vivoient
long-

DES CARAIBES. 525

long-temps, & si ils ne vieillissoient point, ils mouroient sans être malades, aussi ne mangeoient-ils que du poisson, qui est toujours jeune, & ne vicillit point.

Ils trouverent depuis un petit jardin de Manioc que Louquo avoit laissé, mais ne reconnoissant point cette plante, un Vieillard leur apparut, qui leur en enseigna l'usage, & leur dit qu'en rompant le bois par petits morceaux, & les fourant en terre, il en revien-droit d'autres racines. Ils disent qu'au commencement ce Manioc n'étoit que trois mois à rapporter, qu'après il en fut six, & enfin neuf, comme il fait à présent devant qu'il soit bon à faire du pain ou Cassave, qu'ils nomment Aleba, & les femmes Marou.

Ils croyent que le Ciel a été de tout temps, non la terre & la mer, ni l'une ni l'autre dans le bel ordre où ils sont à présent. Leur Moteur & premier Agent Louquo avoit fait premierement la terre molle unie sans montagne, ils ne peuvent dire où il en a pris la ma-
tiere.

tiere. La Lune suivit incontinent, qu'il estimoit très-belle, mais après qu'elle eût vû le Soleil, elle s'alla cacher de honte, & depuis ne s'est montrée que la nuit.

Tous les Aïtres sont Caraïbes : ils font la Lune masculin, & la nomment Nónun, & le Soleil Huóiou : ils en attribuent les Eclipses à *Mapoia*, au Diable qui tâche à les faire mourir, & disent que ce méchant seducteur par surprise leur coupe leurs cheveux, & leur fait boire le sang d'un petit enfant, & que quand ils sont entierement éclipsés, c'est lorsqu'ils sont beaucoup malades, & qu'eux n'étant plus échauffez de ses rayons & de sa lumiere deviennent aussi malades.

Ils estiment plus la Lune que le Soleil, & à toutes les nouvelles Lunes d'abord qu'elle commence à paroître ils sortent tous de leurs Cases pour la voir, & s'écrient, *Voilà la Lune*. Ils prennent certaines feuilles d'arbres, qu'ils plient comme un petit entonnoir, & font distiller dans leurs yeux quelque goutte d'eau, en la regardant ; cela est très-bon pour

incontinent, qu'il
 is après qu'elle eût
 a cacher de honte,
 trée que la nuit.
 ont Caraïbes : ils
 n, & la nomment
 Tuóiou : ils en at-
 à *Mapoia*, au Dia-
 re mourir, & di-
 educteur par sur-
 cheveux, & leur
 petit enfant, &
 ntierement éclip-
 nt beaucoup mala-
 nt plus échauffez
 lumière devien-

Lune que le Soleil,
 es Lunes d'abord
 aroître ils sortent
 ur la voir, & s'é-
 ss. Ils prennent
 bres, qu'ils plient
 noir, & font di-
 quelque goutte
 ; cela est très-bon
 pour

DES CARAIBES. 527

pour la vûë. Ils réglent leurs jours
 par la Lune comme les Turcs, & non
 par le Soleil, au lieu de dire un mois,
 ils disent une Lune : ils ne disent point,
 combien seras-tu de jours à ton voyage?
 mais combien dormiras-tu de nuits?

Leurs jettons sont leurs doigts : pour
 exprimer douze, ils montrent les deux
 mains & deux doigts d'un pied : si le
 nombre excède les pieds & les mains, ils
 font bien empêchez, ils disent *Tami-*
cati, beaucoup, & si il y a une grande
 quantité, ils montrent leurs cheveux,
 ou une poignée de sable. Quand il faut
 aller à la guerre, & se trouver au ren-
 dez-vous à jour nommé, ils prennent
 chacun un nombre de pierres selon leur
 résolution, les mettent dans une *Cal-*
basse, & à chaque matin ils en ôtent
 une, & lors qu'il n'y en reste plus, c'est
 à dire que le temps arrêté pour partir
 est expiré, & qu'il se faut mettre en
 campagne. Quelquefois ils font des
 marques sur un morceau de bois, ou bien
 chacun autant de nœuds en une petite
 corde, & en dénoient un chaque jour.

Au

Au commencement la terre étoit donc molle, le Soleil l'a endurcie de même que celle du Ciel; car il y a là haut de plus beaux jardins qu'ici, de belles Savannes, de belles Rivieres: l'Oüicou y coule sans cesse (breuvage comme de la biere) l'on n'y boit point d'eau, les cases, & les maisons y sont mieux faites, où demeurent leurs Zemeens, & eux aussi après la mort: ils ont là plus de femmes qu'ici, & quantité d'enfans. L'on n'y travaille point, tous y vient sans semer, l'on n'y fait que boire & danser, & on n'y est jamais malade.

Ce qu'ils disent de l'origine de la mer, & de la Création, & généralement de toutes les eaux, a rapport en quelque façon au Déluge. Le grand Maître des Chemeens, qui sont leurs bons esprits, fâché & en colere de ce que les Caraïbes de ce temps étoient très-méchans, & ne lui offroient plus de Cassaves, ni d'Oüicou, fit pleuvoir plusieurs jours si grande quantité d'eau qu'ils furent presque tous noyez, hors quel-

RION

nt la terre étoit
eil l'a endurcie de
Diel ; car il y a là
ardins qu'ici , de
belles Rivieres :
s cesse (breuvage
l'on n'y boit point
les maisons y sont
eurent leurs Ze-
après la mort : ils
s qu'ici , & quan-
n'y travaille point,
er , l'on n'y fait
x on n'y est jamais

origine de la mer,
généralement de
apport en quelque
Le grand Maitre
sont leurs bons
colere de ce que
mps étoient très-
offroient plus de
ou , fit pleuvoir
nde quantité d'eau
tous noyez, hors
quel-

DES CARAIBES. 529

quelques-uns, qui se sauverent dans des
petits batteaux & Piragues sur une
montagne, qui étoit pour lors l'unique.
C'est le déluge de l'Ouragan, qui a fait
les Mornes, les Pitons, & les Falaizes que
nous voyons. Mornes, sont des colli-
nes, Pitons, sont de hautes roches poin-
tuës, ou hautes montagnes en forme de
pains de sucre. C'est lui qui a separé les
Isles de terre ferme. Si vous leur de-
mandez d'où viennent ces eaux, ils vous
répondent qu'il y a là haut des rivieres,
& que les premieres eaux viennent de
l'urine & de la sueur des Zemeens, &
c'est la cause de la salure de la mer, &
que ce qui fait l'eau douce, c'est qu'elle
se dérobe de la mer par dessous terre,
& s'y purifie.

Racumon étoit un des premiers Ca-
raïbes que Louquo fit. Il fut changé en
gros serpent, & avoit la tête d'homme :
il étoit toujours sur un Cabatas, qui est
un gros arbre fort dur, haut & droit :
il vivoit de son fruit, qui est une grosse
prune, ou petite pomme, & en donnoit
aux passans, il est maintenant changé
en Etoille.

Z

Sa-

Savacou étoit aussi Caraïbe , il fut changé en Erabier , qui est un gros oiseau , c'est le Capitaine des Ouragans , & du Tonnerre ; c'est lui qui fait la grande pluye ; c'est aussi une Etoile.

Achinaon Caraïbe à présent Etoile , fait petite pluye & grand vent.

Couroumon Caraïbe , aussi Etoile , fait les grandes Lames à la mer, & tourne les Canots. Lames à la mer sont les longues vagues , qui ne sont point entrecoupées , & telles qu'on les voit donner en terre tout d'une piece d'un bout d'une plage à l'autre : de sorte que pour peu que le vent soit fort , une chaloupe ou un canot ne sauroit presque aborder terre sans tourner , ou être remplis d'eau. C'est lui aussi par son vent qui fait le flux & reflux de la mer.

Chirities , la Poussiniere , ils comptent & observent les années par cette constellation ; ils ne peuvent dire néanmoins combien il y a que les premiers de leur Nation vinrent du continent habiter les Isles , ils ne peuvent dire non plus l'âge qu'ils ont , ils ne marquent rien de

Caraïbe, il fut
qui est un gros oi-
ne des Ouragans,
est lui qui fait la
aussi une Etoile.
à présent Etoile,
nd vent.

de, aussi Etoile,
à la mer, & tourne
à mer sont les lon-
sont point entre-
on les voit donner
piece d'un bout
de forte que pour
ort., une chaloupe
t presque aborder
être emplis d'eau.
n vent qui fait le
r.

iniere, ils comp-
s années par cette
peuvent dire néan-
que les premiers de
du continent habi-
vent dire non plus
ne marquent rien
de

DES CARAIBES. 531

de tout cela, & ne font point d'état de
toutes ces connoissances. Ils ne se met-
tent aussi gueres en peine d'où nous
venons, ils nous appellent Balanaclé,
c'est-à-dire, hommes de mer, & croyoient
effectivement que nous étions nez de
la mer, & que nous n'avions point d'au-
tres demeures que celles des navires. Ils
pensent à cette heure que nous sommes
d'un autre monde, & que nôtre Dieu
n'est pas le leur qui a fait le Ciel & la
terre, & non leur pays.

Comme ils n'ont jamais crû qu'il y
eût d'autres terres que la leur, la pre-
miere fois qu'ils virent des navires, &
entendirent du canon, ils croyoient que
c'étoient des Diables, & que le navire,
& les hommes qui étoient vêtus &
bâtis autrement qu'eux, sortoient du
fond de la mer, & venoient pour les enle-
ver, & prendre leur terre, ils se sau-
voient dans les bois. Ils ont reconnu
depuis qu'ils se trompoient en un point,
& que l'autre est véritable: ils vou-
droient que nous n'eussions jamais mis
le pied dans leur pays, & quelque mine
Z 2 qu'ils

qu'ils fassent, ils nous ont en aversion; mais ils ne sont plus à craindre: car il y en a bien de détruits. Je crois qu'il y en a encore bien quatre mille: de vingt ou trente Isles qu'ils possédoient, ils n'en occupent maintenant que deux ou trois. Les François, les Espagnols, les Anglois, & les Flamans les ont présentement toutes. La première fois qu'ils virent un homme à cheval, ils croyoient que le cavalier & le cheval étoient tout d'une pièce, & que l'homme étoit de la bête, ils ne regardoient que de loin marcher cette machine, & encore présentement, il y en a qui n'osent en approcher: il y en a même à saint Vincent qui n'ont pas encore vû des Chrétiens, il est bien difficile que dans ces sortes de Relations l'on ne fasse quelque digression; retournons à nos Astres.

Ils appellent le Soleil gouverneur des Etoilles, & disent bien que c'est lui, qui par sa grande lumière empêche qu'elles ne paroissent le jour. Ils croyent néanmoins qu'elles se retirent, & que la nuit elles descendent: les Eclairs se font

us ont en averfion ;
à craindre : car il y
Je crois qu'il y en
mille : de vingt ou
ffedoienc, ils n'en
t que deux ou trois.
Espagnols, les An-
es ont présentement
e fois qu'ils virent
ils croyoient que le
étoient tout d'une
me étoit de la bête,
ue de loin marcher
core présentement,
en approcher : il y
Vincent qui n'ont
Chrétiens, il est
is ces sortes de V.é.
quelque digreffion ;
tres.
olcil gouverneur des
bien que c'est lui,
lumiere empêche
nt le jour. Ils croyent
se retirent, & que
dent : les Eclairs se
font

font par *Savacon*, lors qu'il souffle le feu
avec une grande canoniere : le Ton-
nerre se fait, lors que le Maître ou le
Capitaine des *Zemeens* chasse d'autres
petits *Zemeens*, qui ne sont pas *Manigar* ;
& c'est lors qu'ils s'enfuyent, & qu'ils
tombent de peur qu'on n'entende ce
grand bruit : ils font aussi trembler la
terre, & ils y font changez en bêtes,
ils craignent étrangement & secachent
quand il tonne.

Coualina est Capitaine des *Che-
meens* : *Limacani*, Comete envoyé par
le Capitaine des *CHEMEENS* pour faire
mal quand il est fâché.

Joulouca Arc-en-Ciel *CHEMEEN*, qui
se nourrit de poissons, de lezards, de
ramiers, de Colibris, il est tout cou-
vert de belles plumes de toutes couleur,
particulièrement la tête ; c'est ce demi-
rond, & ce cercle qui paroît, les nuées
empêchent de voir le reste du corps.
Il fait malades les Caraïbes quand il ne
trouve point à manger là haut ; si cette
belle Iris paroît lors qu'ils sont en mer,
ils la prennent en bonne part, & disent
qu'el-

qu'elle vient pour les accompagner , & leur donner bon voyage , & lors qu'elle paroît à terre , ils se cachent dans leurs Cafes , & pensent que c'est un Chemeen étranger qui n'a point de Maitre ; c'est-à-dire , de piaye que j'expliquerai ensuite ; & ainsi qu'il ne peut faire que du mal par les mauvaises influences , & cherche à en faire mourir quelqu'un .

CHAPITRE III.

Du Chemeen & de Mapoia , qui sont leurs bons & mauvais esprits , & quelques-unes de leurs superstitions Diaboliques.

POUR faire voir que les Caraïbes sont des hommes bêtes , ou plutôt des bêtes qui ont la figure d'hommes ; c'est qu'ils ne voudroient jamais aller jouir de ces délices qu'ils disent être là haut , parce qu'il faut mourir , & comme ils n'ont d'autres désirs que ceux de la vie présente , aussi est-ce pour la même raison

accompagner, &
ge, & lors qu'elle
cachent dans leurs
c'est un Chemeen
de Maitre; c'est-
expliquerai ensui-
peut faire que du
es influences, &
rir quelqu'un.

RE III.

*Mapoia, qui sont
vrais esprits. &
leurs supersti-*

les Caraïbes sont
; ou plutôt des
d'hommes; c'est
jamais aller jouir
sont être là haut,
ir, & comme ils
que ceux de la vie
pour la même rai-
son

DES CARAÏBES. 535

son qu'ils se fâchent lors qu'on leur parle
d'aller en Paradis: ils ne veulent point
laisser les biens présens pour les biens
avenir, quitter ce qu'ils possèdent pour
ce qui est inconnu; laisser les plaisirs qui
les touchent toujours, pour les délices
éternelles qu'ils ne voyent pas, & ne
chatoüillent pas leurs sens.

Ils ont grand soin de leur santé, &
apprehendent tellement la mort, qu'ils
ne veulent pas même qu'on en parle,
de crainte qu'elle ne vienne plutôt: ils se
donneroient volontiers au Diable pour
vivre long-temps, ils ne nomment
jamais le nom des défunts, de peur d'être
obligés de penser à la mort, ce qui les
feroit malades aussi tôt; mais ils disent
le mari d'une telle, ou la femme d'un
tel est morte.

Il y a certain bois, de la moëlle duquel
ils n'osent se frotter le corps ou le men-
ton, cela, disent-ils, leur ferroit venir
la barbe, & vieillir avant le temps.

Ils n'ont aucune maladie qu'ils ne se
croient être enforcelez, & seulement
pour un mal de tête; ou un mal de

ventre , s'ils peuvent attraper celle qu'ils soupçonnent , ils la tuënt , ou font tuër ; c'est ordinairement une femme , car ils n'osent attaquer si librement un homme . Mais devant que de la faire mourir ils exercent d'étranges cruauitez sur cette pauvre malheureuse : les parens & amis la vont prendre , lui font fouiller la terre en plusieurs endroits , la mal-treatent jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qu'ils croyent qu'elle a caché , & souvent cette femme pour se délivrer de ces bourreaux avouë ce qui n'est pas , ramassant plusieurs morceaux de coquillage , de *Burgau* , *Lembies Erabes* , ou quelques arrêtes de poissons . *Burgaus* est une espece de coquillage fort commun dans les Antilles , & dans la terre ferme , & qui se trouve sur le bord de la mer . *Lembies* sont ces grosses coquilles qu'on voit à Paris en parade sur les boutiques de quelques Apothicaires . Ces *Lembies* leur servent à deux usages ; savoir de trompetes , par le moyen desquelles on les entend souvent d'une grande lieuë , & même de plus loin .

peuvent attraper celle
ment, ils la tuënt, ou font
linairement une femme,
attaquer si librement un
s devant que de la faire
cent d'étranges cruautéz
re malhûreufe : les pa-
vont prendre, lui font
e en plusieurs endroits,
t jusqu'à ce qu'elle ait
croient qu'elle a caché,
e femme pour se délivrer
x avoué ce qui n'est pas,
eurs morceaux de coquil-
lus, Lembies Erabes, ou
s de poissons. Burgaus
de coquillage fort com-
antilles, & dans la terre
se trouve sur le bord de
bies sont ces grosses co-
oit à Paris en parade sur
e quelques Apothicaires.
eur servent à deux usâ-
rompetes, par le moyen
es entend souvent d'une
& même de plus loin.

11s

Ils ont des tons, par lesquels ils font en-
tendre leurs besoins, le succès de leurs
entreprises ou de guerre, ou de chasse,
ou de pêche; & suivant lesquels leurs
femmes, souvent une heure ou deux
avant qu'ils arrivent, préparent, ou la
chaudiere, ou le boucan, ou de quoi
les penser s'ils sont blesez; & pour
achever de dire l'usage des Lembies,
quoi que cela nous engage à une di-
gression un peu longue; on ne sera pas
fâché d'apprendre ici, que la patience
fabuleuse de Griselidi n'approche pas de
la leur en la fabrique de certains colliers,
dont ils se parent en leurs fêtes, & jours
de cérémonies. Ils les appellent Clibat,
& les Sauvages de Canada Pourcelai-
ne, ce sont de petites pieces de ces Lem-
bies, qu'ils usent sur des cailloux jusqu'à
ce qu'elles soient devenues rondes d'en-
viron deux lignes de diametre, & demi-
ligne d'épaisseur dans un de ces colliers
d'une raisonnable grandeur; car ils en
font plusieurs rangs en écharpe, il y
entre trois à quatre mille de ces pieces
dans chaque collier, & ils n'en sau-
roient

roient faire une en sa perfection, & la percer avec les outils, dont ils se servent, en moins de trois jours: il est vrai que dans le grand nombre, on n'y trouvera pas une inégalité de l'épaisseur d'un cheveu.

Ils font encore de ces sortes de colliers de pieces de noyaux de Palmiers noirs, & luisans comme du Jayet quand ils sont polis: les pieces en sont un peu plus longues, & ont moins de diamètre, & sont dentellées sur les extrémités.

Lors donc que les femmes prises pour Sorcieres ramassent les fragmens de Burgaux, & de Lambies, ou de Erabés, ils disent que c'est le reste qu'ils ont mangé, que cette prétendue Sorciere avoit mis dans la terre. Après ils lui font des tâtades sur le corps, leurs dents d'Agouty la mettent toute en sang, puis la pendent par les pieds, lui fourent du Piman, qui est une espece de poivre très-fort, dans la nature, lui en frottant les yeux, & la laissent plusieurs

TION

sa perfection, & la
dont ils se servent,
urs: il est vrai que
re, on n'y trouvera
le l'épaisseur d'un

ces sortes de col-
oyaux de Palmiers
me du Jayet quand
ieces en font un peu
it moins de diame-
ées sur les extrémi-

femmes prises pour
les fragmens de
mbies ou de Erabés,
le reste qu'ils ont
prétendue Sorciere
erre. Après ils lui
sur le corps, leurs
mettent toute en
nt par les pieds, lui
qui est une espece
dans la nature, lui
, & la laissent plu-
sieurs

DES CARAIBES. 539

seurs jours sans manger: enfin un de
ces bourreaux vient à demi yvre, qui
lui casse la tête d'un boutou, ou maf-
suc, & la jettent à la mer. Je le fai
pour en avoir sauvé deux de leurs
mains.

Ils font le Chemeen, qu'ils estiment,
comme a été dit, leur bon esprit; c'est-
à-dire, qu'ils consultent le Diable par
l'entremise de leurs Magiciens ou Me-
decins Piaye ou Boyé, qui les abuse sous
ces noms, & ils font cette damnable
cérémonie en plusieurs rencontres. Pre-
mierement sur le succès de leurs mala-
dies pour avoir la santé; pour savoir
où ils sont, lors qu'ils se sont perdus en
mer par un mauvais temps, sur l'issue
& événement de leurs guerres, & pour
apprendre le nom de celui ou de celle,
qui les a enforcelez, qu'ils tuent com-
me je viens de dire; c'est souvent un
prétexte pour se défaire de leurs enne-
mis. Chaque Piaye ou Boyé a son
Chemeen particulier, ou plutôt un De-
mon familier, & se gouvernent par les
funestes avis de ces détestables Oracles.

ils leur donnent aussi le nom d'Eocheiri.

Pour savoir donc l'événement de leurs maladies, ils font venir un Piaye la nuit, qui d'abord fait éteindre tout le feu de la Case, & fait sortir les personnes suspectes: il se retire en un coin, où il fait venir le malade, & après avoir fumé un bout de petun, il le broye dans ses mains, & le souffle en l'air, secouant, & faisant cliqueter ses doigts. Ils disent que le Chemeen ne manque jamais de venir à l'odeur de cet encens & parfum par le ministère de ce Boyé, qui sans doute fait pact avec le Diable; & là étant interrogé, il répond d'une voix claire, comme venant de loin, à tout ce qu'on demande. Après il s'approche du malade, tâte, presse & manie plusieurs fois la partie affligée, soufflant toujours dessus, & en tire quelquefois, ou fait feinte de tirer, quelques épines, ou petits morceaux de Manioc, du bois, des os ou d'arêtes du poisson, que ce Diable lui met dans la main, persuadant au malade que c'est ce qui lui causoit de la douleur. Souvent il

succe

nom d' Eocheiri.
 L'événement de
 venir un Piaye la
 éteindre tout le
 sortir les person-
 tire en un coin,
 le, & après avoir
 n, il le broye dans
 ste en l'air, se-
 queter ses doigts.
 meen ne manque
 eur de cet encens
 ste de ce Boyé,
 et avec le Diable;
 il répond d'une
 venant de loin, à
 e. Après il s'ap-
 e, pressé & ma-
 tie affligée, souf-
 & en tire quel-
 de tirer, quelques
 eaux de Manioc,
 rêtes du poisson,
 et dans la main,
 que c'est ce qui
 eur. Souvent il
 succe

succe cette partie dolente, & fort incont-
 nent de la Casé pour vomir, à ce qu'il dit,
 le venin; ainsi le pauvre malade demeu-
 re guéri plus par imagination qu'en ef-
 fet. Il est à remarquer qu'il ne guérit pas
 les fièvres, ni les bleiures comme de
 flèches, de boutou, & de couteau: il
 ne faut dire mot dans cette assemblée
 diabolique: il ne faut faire aucun bruit,
 non pas même du derriere, autrement
 le Zemeen s'enfuit. Je m'étois imaginé,
 les ayant une fois surpris, que le Piaye
 même contrefaisoit sa voix, & qu'il ne
 frappoit souvent que des pieds en terre,
 que pour faire croire aux autres qu'il
 s'en alloit là haut querir le Zemeen. Un
 de ces Boyés depuis m'a avoué que pour
 lui véritablement il ne bougeoit de la
 Casé, mais que c'étoit le Diable qui
 répondoit. Je m'étonne néanmoins
 comme les Caraïbes ont la pensée que le
 Piaye va là haut, & qu'il ne revient
 qu'après que ce Zemeen est retourné,
 il faut assurément que le Diable trom-
 pe, & le malade, & le medecin.

Ils présentent dans leurs Cafes sans

aucune cérémonie au Zemeen , & au Piaye, pour la peine de l'avoir évoqué, du Oüicou, & quelques Cassaves sur un matoutou. Le matoutou est une petite table d'aroma ou d'osier d'un pied ou deux en quarré, & d'un demi de haut, le laissant là toute la nuit, & quoi que le lendemain ils le trouvent de même qu'ils l'y ont mis, ils se persuadent que le Zemeen s'en est repû, mais qu'il n'a bû & mangé que l'esprit : de même s'ils lui offrent une serpe ou une hache, le Piaye s'en empare, & leur fait croire que le Zemeen en a pris pour sa part l'esprit & le cœur. Ils reverent tant ces offrandes profanes, qu'ils nomment Alakri, qu'il n'y a que les vieillards considérables d'entre eux qui en osent goûter. Ils m'ont quelquefois prié d'en boire, je l'ai fait pour les desabuser des superstitieuses sottises de ce sacrifice, dont l'une est de boire de ce Oüicou à jûn, qu'autrement l'on creveroit, & exprès je mangeois premier que d'en boire : l'au-

tro

Zemeen, & au
 del'avoir évoqué,
 ques Cassaves sur
 matoutou est une
 ou d'osier d'un
 ré, & d'un demi
 là toute la nuit,
 ain ils le trouvent
 t mis, ils se per-
 en s'en est repû,
 angé que l'esprit:
 ent une serpe ou
 en empare, & leur
 zemeen en a pris
 & le cœur. Ils
 randes profanes,
 kri, qu'il n'y a
 nsidérables d'en-
 ôter. Ils m'ont
 a boire, je l'ai
 des superstitieu-
 sice, dont l'une
 cou à jûn, qu'au-
 t, & exprès je
 d'en boire: l'au-
 tre

DES CARAIBES. 543

tre est, de prendre garde à tenir la
 tasse, ou Couÿ droit, & ne pas ver-
 ser, ou que le col deviendroit tortu,
 & les yeux pleureroient sans cesse:
 j'en laissois cheoir exprès, & je tenois
 le Couÿ de travers.

Si le malade guérit, & revient en
 santé, ils font un festin au *Mapoin*, à
 quoi le Piaye ne manque point. A la
 fin de ce banquet ils noircissent le con-
 valescent avec des pommes de Junipa,
 & le font aussi beau que le Diable.

Ils offrent aussi aux Zemeens les pré-
 mices de leurs jardins, & cela sans céré-
 monie, ni dire aucun mot. Lors qu'ils
 font un grand vin qui est leur débauche,
 ils mettent toujours à part un Canari;
 pot de terre, ou quelques callebasses
 pour le Zemeen.

Ils prennent pour esprit une chose
 qui n'en a point; ils croient que les
 chauves-fouris, qu'ils nomment Boul-
 liri, qui voltigent la nuit au tour des mai-
 sons, sont des Zemeens qui les gardent,
 & que ceux qui les tuent deviennent
 mala-

malades. Ils ont tant de sortes de Boule-Bonum, qui veut dire mauvais présage, que je ne puis me résoudre de rapporter ici toutes leurs rêveries & niaiseries.

Pour faire un Piaye ou Boyé les anciens Boyez élèvent l'apprentif dès sa jeunesse à ce détestable ministère, le faisant jûner cinq mois au pain & à l'eau dans une petite Case, où il ne voit personne, lui égratignant la peau avec des dents d'Agouty, lui font avaler plusieurs fois du jus de tabac, qui lui fait rendre tripes & boudins jusques à s'évanouir; & lors ils disent que son esprit va là haut parler au Zemeen; ils lui frottent aussi le corps de gomme, & le couvrent de plume pour le rendre adroit à voler, & aller à la Case du Zemeen: s'il se présente quelque sujet; c'est-à-dire, quelque malade, ils lui montrent comme il faut faire l'opération, tâter, succer, & souffler le patient, & la maniere de faire venir & parler au Zemeen.

Après tout, ce qui est digne de com-
pas-

nt de fortes de Bou-
t dire mauvais pré-
is me résoudre de
leurs réveries &

aye ou Boyé les an-
l'apprentif des fa-
ble ministere, le
mois au pain & à
te Café, où il ne
gratignant la peau
outy, lui font ava-
jus de tabac, qui lui
& boirdins jusques
ors ils disent que son
ler au Zemeen; ils
corps de gomme,
olume pour le rendre
aller à la Café du
sente quelque sujet;
ue malade, ils lui
l faut faire l'opera-
, & souffler le pa-
re de faire venir &

qui est digne de com-
pas-

DES CARAIBES. 545

passion de voir le profond aveuglement dans lequel ces pauvres gens sont enveloppez, ils ne font pas grand état, & ne craignent point le Zemeen, parce qu'il est bon, & ne leur fait aucun tort; mais ils apprehendent étrangement Mapoia, qui leur fait du mal, & je crois que c'est pour l'appaiser que quelques-uns portent son hideuse & horrible figure à leur col, & la peignent ou la taillent en bossé à l'avant de leurs Piraugues. Ils m'ont dit que c'étoit pour faire peur aux *Alloüagues* leurs ennemis, lors qu'ils alloient en guerre, qui voyant cette laide grimace la gucule béante, craignoient d'en être dévovrez, & demeuroient tous si épouventez qu'ils ne pouvoient plus ramer, & qu'ainsi ils les attrapient facilement. *Alloüagues* est le nom d'une Nation, située vers les bords de la Rivière d'Orenoque, ennemis perpetuels des Caraïbes & des Galibys.

Ils font souvent des songes affreux & terribles, où ils s'imaginent voir le Diable. Je les ai entendus quelque-fois

fois la nuit, deux en même-temps se plaindre, crier, & se réveiller en sursaut, tout effrayez, & me disoient que le Diable les avoit voulu battre. Ils crioient encore étant fort éveillez, & faisoient du bruit pour le chasser: leur humeur mélancolique contribué fort à toutes ces visions.

Ils mettent quelquefois dans une calbasse les cheveux ou quelques os de leurs parens défunts, qu'ils gardent dans leur Carbet, dont ils se servent pour quelque sorcellerie, & disent que l'esprit du mort parle là dedans, & les avertit du dessein de leurs ennemis.

Ils croyent avoir plusieurs ames: La premiere au cœur, qu'ils appellent Yoianni, ou Lanichi, la seconde à la tête, & les autres par toutes les jointures du corps, & où il ya battement d'artere: qu'il n'y a que la premiere qui aille là haut après la mort, & prend un beau jeune corps tout neuf, que le reste demeure à la terre changé en bêtes, ou en Mapoia, & que toutes ces sortes d'esprits sont de différent sexe, & multiplient.

CHA-

TION

n même-temps se
réveiller en sur-
& me disoient que
voulu battre. Ils
fort éveillez, &
sur le chasser: leur
contribuë fort à

quelques fois dans une
ou quelques os
nts, qu'ils gardent
ont ils se servent
erie, & disent que
là dedans, & les
leurs ennemis.
plusieurs ames: La
qu'ils appellent
i, la seconde à la
toutes les jointu-
ya battement d'ar-
la première qui ail-
t, & prend un beau
, que le reste de-
gé en bêtes, ou en
ces sortes d'esprits
, & multiplient.

CHA-

DES CARAÏBES. 547

CHAPITRE IV.

*De leurs Naturel, & Simplicité,
ou Stupidité.*

LES Caraïbes sont d'un temperament
triste, rêveur & melancolique; ils
demeurent quelquefois une journée
entiere en une place les yeux en terre
sans dire mot. La pêche, la fainéan-
tise, & l'air contribuent beaucoup à
cette humeur, & eux reconnoissans que
cela préjudicie à leur santé forcent leur
inclination, & paroissent gais, sur-tout
quand ils ont un peu bú. Ils sont extrê-
mément gausseurs, & se raillent, non
seulement entr'eux, mais encore des
étrangers, néanmoins sans esprit, &
croient en avoir plus qu'aucune nation
& être les mieux faits, quoi qu'ils soient
les plus stupides & les plus brutaux,
je crois, qu'il y ait au monde. Ils se
moequent de nous lors qu'ils nous
voient promener, & parler ensemble
sans

sans avancer chemin. Ils s'offencent quand on les appelle Sauvages, & qu'on leur dit qu'ils n'ont point d'esprit, & qu'ils vivent en bêtes : Ils répondent que nous le sommes encore plus à leur égard, parce que nous ne vivons pas à leur mode : qu'ils ont leur science, & nous la nôtre, comme si il y avoit deux façons de favoir les choses dans la vérité.

Lors qu'ils se veulent faire compères avec nous, le premier compliment est de nous demander notre nom, puis ils disent le leur, & pour témoignage d'affection & d'amitié ils veulent que nous en fassions échange, & pour noier encore davantage, les petits présens reciproques. Il ne faut jamais les laisser aller sans leur donner quelque chose lors qu'ils nous viennent voir, & ils savent bien se faire payer pour cette visite : ils prétendent même payement de ceux qui les veulent faire Chrétiens pour la peine qu'ils ont de les venir entendre.

Ils estiment & aiment mieux leur pays désert & affreux qu'aucun autre : nous

n. Ils s'offencent
e Sauvages, & qu'on
t point d'esprit, &
tes : Ils répondent
s encore plus à leur
ous ne vivons pas à
ont leur science, &
me si il y avoit deux
s choses dans la vé-

ulent faire compères
nier compliment est
notre nom, puis ils
our témoignage d'af-
ils veulent que nous
, & pour noier enco-
etits présens recipro-
mais les laisser aller
quelque chose lors
nt voir, & ils savent
pour cette visite: ils
payement de ceux qui
rétiens pour la peine
nir entendre.

ment mieux leur pays
u'aucun autre: nous
l'a-

DES CARAIRES. 549

P'avons vû par experience de quelques-
uns qu'on avoit amenez en France, qui
n'y ont jamais voulu demeurer. S'ils
n'ont pas de curiosité pour les choses
éloignées, ils en ont beaucoup pour cel-
les qu'ils voyent; si on ouvre un coffre,
ils veulent voir tout ce qui est dedans,
autrement ils se fâchent. Ils sont fort im-
portuns, & demandent toujours ce qu'ils
voyent sans aucune considération. Je les
trouve méconnoissans, parce que si on
commence une fois à leur faire du bien,
& que vous discontinuiez, ils oublient
tout le passé; & ce qui est de pis, si
vous leur refusez la moindre chose, ils
vous veulent du mal.

Ils se portent mieux que nous, les
vieillards même ne blanchissent point,
& vivent plus long-temps, contre l'opi-
nion de quelques-uns, qui croyent que
l'on vit moins aux pays chauds. La rai-
son est, je crois, parce qu'ils mangent
peu & souvent, & n'ont aucun souci,
sans ambition, sans chagrin, sans in-
quiétude. Comme ils n'ont aucun dé-
sir d'acquérir, ils ne font point de pro-
vi-

vision, ils en vont chercher à mesure qu'ils ont faim. Il n'y a rien de réglé chès eux, la nuit même ils se leveront pour manger, ils ne pensent qu'au présent, & si on veut avoir d'eux un lit de coton à bon marché, il faut l'acheter au matin, parce qu'ils ne songent pas que la nuit doit venir, & qu'ils en auront besoin.

S'ils traitent avec quelqu'un, ils sont sujets à se dédire, ils ont bien-tôt passé leur envie de ce qu'ils désiroient avec empressement; & il faut détourner pour un temps ce qu'on a convenu d'avoir d'eux pour avoir patience: ils estiment plus le verre & le cristal que l'or & l'argent: s'ils ont en fantaisie d'avoir une serpe, ou un couteau, & que n'en ayant pas, vous leur vouliez donner dix fois plus en d'autres marchandises, ils préféreront la serpe, & le couteau; ils n'ont aucune défiance les uns des autres, & lors qu'ils vont en voyage ils laissent leurs petits ménages, & leurs Cases à l'abandon.

Nous mangeons les fruits, & les
Ca-

E L A T I O N

vont chercher à mesure
 n. Il n'y a rien de réglé
 nuit même ils se leveront
 , ils ne pensent qu'au pré-
 vent avoir d'eux un lit de
 arché, il faut l'acheter au
 qu'ils ne songent pas que
 venir, & qu'ils en auront

t avec quelqu'un, ils sont
 lire, ils ont bien-tôt passé
 ce qu'ils désiroient avec
 ; & il faut détourner pour
 qu'on a convenu d'avoir
 voir patience : ils estiment
 & le cristal que l'or &
 s ont en fantaisie d'avoir
 un couteau, & que n'en
 us leur vouliez donner dix
 l'autres marchandises, ils
 a serpe, & le couteau ; ils
 défiance les uns des au-
 qu'ils vont en voyage ils
 petits ménages, & leurs
 ndon.

geons les fruits, & les
 Ca-

DES CARAIBES. 551

Caraïbes les boivent, tant ils aiment
 à boire : ils disent boire un Giraumon,
 un Melon, boire des figues banannes,
 boire des pommes d'Acajou, des pru-
 nes de Monbain, Dicacou, des Cachi-
 mans, des Mamins, des Patates, des
 Ananas, des Cacaos, raisins, Goiavés,
 & mille autres sortes de fruits. Ils
 boivent aussi les cannes de sucre, enfin,
 ils boivent plus qu'ils ne mangent, mê-
 me les fruits les plus secs, où il n'y a
 aucune liqueur, comme le Courbaly.
 Quand ils mangent, ils portent le mor-
 ceau au côté de la bouche, & lors qu'ils
 boivent, ils baissent la tête au lieu de la
 lever, ils rotent, pettent, pissent en man-
 geant, sans aucune honte : ils s'accrou-
 pissent comme les femmes pour uriner,
 & couvrent leur ordure comme les chats
 avec le pied. Ils boivent tous dans un
 même Couiy, & les fiévreux, & les
 Pianistres, qui sont comme les vero-
 lez ; ils nomment cette maladie Yaia ;
 ils ne s'étonnent point de voir des ordu-
 res dans leur manger ; ils n'ont rien de
 bon, & de propre que la Cassave, qui
 est

est le pain du pays fait de racines de Manioc, dont l'eau qui en sort est poison, blanche comme du lait, & de même consistance. Ils n'ont qu'une sorte de sauce, qui est le Taumaly, leur plus grand ragoût est fait de cette eau de Manioc bouillie avec de la graisse de Crabs, & du Piman, qui est plus fort que le poivre d'Orient: ils ne se servent jamais de sel, quoi qu'ils ayent des salines, ils le croient contraire à la santé; mais au lieu de sel, ils pimentent si fort ce qu'ils mangent qu'il n'y a qu'eux qui en peuvent goûter: ils ne mangent point de chair, si ce n'est quelques oiseaux, qu'ils jettent dans le feu sans les vider, après ils les boucannent: ils ne prennent pas non plus la peine d'éventrer le poisson pour le cuire; ils mangent les œufs couvez, les hommes mangent dans le grand Carbet, & les femmes dans la Case, ils s'asscient sur leur derriere, comme les singes au tour du Coüy, & du plat. Coüy est le hanap dans quoi ils boivent, qui est fait d'une piece de Cale-

fait de racines de
qui en fort est poi-
me du lait, & de

Ils n'ont qu'une
qui est le Taumaly,
côté est fait de cette
allie avec de la grais-
sime du Piman, qui est
de l'Inde d'Orient: ils ne
font point de sel, quoi qu'ils
croient con-
sistent au lieu de sel,
ce qu'ils mangent
n'en peuvent goû-
ter point de chair, si
ce n'est de la viande,
qu'ils jettent
à l'eau, après ils les
prennent pas non
pour le poisson pour
qu'ils couvrent,
dans le grand
dans la Case,
à l'arrière, com-
me du Coüy, & du
Chanap dans quoi ils
font d'une piece de
Cale-

DES CARAIBES. 553

Calebasse, dont il y en a de plusieurs
grandeurs: il y en a qui tiennent jus-
ques à trois pintes, & se l'envoient de
l'un à l'autre dans leurs assemblées de
débauches, jusques à ce qu'il soit
vide.

Ils sont extrêmement sales, ils man-
gent les Chiques & les Poux; parce
que les Chiques & les Poux les ont
mordus. Ces Chiques sont comme de
petites Pucelles, qui se fourrent entre cuir
& chair, principalement au coin des
ongles, soit des pieds ou des mains.
En mangeant s'ils prennent de ces pe-
tites bêtes, ils les avalent, & comme
ils mangent par terre leurs Crabes sont
quelque fois pleins de terre & de sa-
ble; mais le tout ne laisse pas que de
passer. Ils ont pour serviettes les four-
ches du Carbet, ou leurs fesses; ce qui
est le plus divertissant, c'est que les
chiens sont souvent de l'écot, qui attra-
pent les meilleurs morceaux.

Ces fourches de Carbet sont des pié-
ces de bois fourchues par le haut, & qui
par le bas sont enfoncées de deux ou

A a trois

554 R E L A T I O N

trois pieds en terre, & qui sont posées de six pieds en six pieds ou environ pour soutenir le comble du Carbet, qui n'est autre chose qu'une espece de halle couverte par dessus, & à jour tout à l'entour, qui leur sert de jour à recevoir leurs amis, à y faire la débauche, quand le cas y échet, & à s'y retirer dès que le Soleil est levé pour laisser les femmes dans les Cafes où elles couchent, & où elles s'appliquent à tout ce qui regarde le ménage. C'est dans le Carbet que les hommes passent les journées entières dans leurs lits de cotton suspendus, à petuner, faire leurs arcs, leurs flèches, leurs petis paniers couverts, leurs boutous ou massuës, leurs cordes de pites, leurs pavois, leurs lignes à pêcher, & autres choses qui sont leurs occupations ordinaires.

Le Matoutou est de bois de Bresil, ou de bois de lettre d'une pièce servant de table, & quelquefois de siege, de quinze pouces de long, & de quatre à cinq pouces de large, & de six pouces de haut.

La

& qui sont posées
 pieds ou environ
 le du Carbet, qui
 ne espede de hal-
 s, & à jour tout
 sert de jour à re-
 y faire la débau-
 chet, & à s'y re-
 est levé pour laif-
 les Cafes où elles
 es s'appliquent à
 e ménage. C'est
 s hommes passent
 dans leurs lits de
 retuner, faire leurs
 leurs petis paniers
 tous ou massuës,
 leurs pavois, leurs
 res choses qui font
 tinaires.
 e bois de Bresil, ou
 ne pièce servant de
 bois de siege, de
 ong, & de quatre
 e, & de six pouces

La

La Cafe est couverte de branches de
 palmes jusques à terre.

Lors qu'ils mangent ils n'invitent
 personne, le plus inconnu, s'il a faim,
 se va mettre auprès d'eux, boit & man-
 ge comme s'il étoit de la cafe sans au-
 tre cérémonie. Ils ne parlent & ne boi-
 vent jamais dans leurs repas ; mais un
 peu après leur entretien est ordinaire-
 ment de la pêche, de voyage, de chaf-
 se, de jardinage, de guerre, de querel-
 le, ou de quelque grand *Vin* qui aura
 été fait, ou plusieurs auront été tuez.
 & si il y a eu de leurs parens, ils tâ-
 chent d'attirer les autres à leur parti
 pour s'en vanter.

Ils sont fort vindicatifs, & garde-
 ront une haine non seulement dix ans,
 mais toute leur vie, & ne seront point
 contents qu'ils n'ayent tué leurs enne-
 mis, le plus souvent pour peu de cho-
 se, pour des flèches rompuës, pour un
 couteau, pour des hameçons, pour une
 parole, pour un coup, pour rien ; seu-
 lement parce que celui-là lui déplait,
 quelquefois pour avoir leurs femmes,

A a 2 qu'ils

qu'ils prennent en nombre sans distinction de parenté, car ils se mêlent indifféremment, comme les bêtes. J'en ai vû qui avoient leurs filles pour femmes, qu'ils quittent & tuent quand bon leur semble, aussi bien que leur père. Il n'y a pas peuple plus porté à l'yvrognerie, & c'est lors qu'ils sont yvres qu'ils se massacrent & font la guerre, hors de là, il n'y a rien de si lâche.

Ils sont entierement indépendans, & c'est un des grands obstacles de leur conversion: ils n'obéissent pas même à leur père, & le père ne commande pas à son enfant. Il n'y a aucune police ni civilité parmi eux, chacun fait ce que bon lui semble. Le Capitaine d'une Pirague ne commandera jamais à ses marins de ramer. Ils n'en font tous qu'à leur tête, & selon leur caprice. Il n'est pas du devoir du Capitaine de gouverner, il a soin seulement de jeter avec un Coüy Peau qui entre dans le Canot: s'il a un Gendre, il lui rend ce bon office.

On a toujours estimé ces brutes très-chastes

ION

nombre sans distin-
ils se mêlent in-
ne les bêtes. J'en
rs filles pour fem-
& tuent quand
si bien que leur pé-
e plus porté à l'y-
rs qu'ils sont yvres
& font la guerre,
ien de si lâche.
nt indépendans, &
stacles de leur con-
nt pas même à leur
ommande pas à son
une police ni civi-
un fait ce que bon
itaine d'une Pirau-
jamais à ses mari-
n'en font tous qu'à
ur caprice. Il n'est
pitaine de gouver-
ment de jeter avec
entre dans le Canot;
il lui rend ce bon
imé ces brutes très-
chastes

DES CARAÏBES. 357

chastes jusques à présent; mais je puis
assûrer qu'ils sont très-lubriques, &
luxurieux, même les petits enfans: &
parce que l'on ne remarque point entre
eux, nonobstant leur nudité, de bai-
sers, d'attouchemens, & autres actions
deshonnêtes, on a crû qu'ils vivoient
dans l'innocence, mais ils se cachent
pour faire le péché; ce qui fait voir que
Dieu leur donne assez de lumiere pour
discerner le bien d'avec le mal. Lors
qu'ils sont yvres je les ai vûs faire des
actions semblables aux Satyres: quoi
qu'ils ayent plusieurs femmes; néan-
moins il y a fort peu de jalousie entr'
elles: ils changent souvent de Carbet,
ils demeurent tantôt d'un côté, tantôt
de l'autre, ils ont des femmes en plu-
sieurs lieux, aussi est-ce un obstacle &
un empêchement à leur conversion.

Nos Caraïbes tant hommes que fem-
mes ont autant de honte d'être vêtus
que nous en aurions d'être nus, & si
quelques-uns portent des habits, ils ont
la vanité de vouloir de la plus belle toi-
le, de la plus fine, & de la plus blanche;

de sorte que ce n'est pas tant pour se couvrir que pour paroître : ils les portent avec peine , & disent que cela les incommode pour le travail : ils ne peuvent souffrir la sueur dedans , ni la sentir sur leur dos lors qu'ils sont trempés de la pluie ; parce qu'étant nus , s'ils suent , ils se baignent , & s'ils sont mouillez , le Soleil les a bien-tôt séchez.

 CHAPITRE V.

*De leurs occupations & travail ,
ou plutôt de leur fainéantise ex-
trême.*

LE premier ouvrage qu'ils font étant levez , qui est ordinairement devant le jour , c'est de s'aller baigner ou laver , jettans dessus leurs corps plusieurs couys d'eau douce , & croyent que l'eau de la mer les feroit sentir mauvais , & donneroit de la galle. Ensuite leurs
fem-

TION

pas tant pour se
voitre : ils les por-
c disent que cela
le travail : ils ne
leur dedans, ni la
s qu'ils sont trem-
ce qu'étant nuds,
nent, & s'ils sont
les a bien-tôt sé-

RE V.

ons & travail,
r fainéantise ex-

ge qu'ils font étant
inairement devant
aller baigner ou la-
urs corps plusieurs
& croyent que l'eau
sentir mauvais, &
e. Ensuite leurs
fein-

DES CARAIRES. 559

femmes dépendent leurs lits de dedans
la Case, & les pendent dans le Carbet
qui en est proche, où elles les peignent,
& les ajustent; après quoi elles leur
apportent la Cassave fraîche, & le
Taumali avec un petit Canary plein
d'Ouicou chaud, qui est le bouillon de
Monsieur. Ce Taumali est une sauce
ou de Crabe, ou de viande, ou de
poisson, avec force Piman, qui est une
espece de poivre très-fort.

Canary est un vaisseau de terre cui-
te, dont le fond finit en pointe. Il y
en a de toutes grandeurs, & qui ti-
ennent même jusques à un demi-
muid : ils servent à mettre leurs
boissons. Demie heure après elles
lui présentent la Cassave fraîche, la
sèche leur écorcheroit les dents, &
leur feroit sécher le corps, ils y ajou-
tent quelques Crabes ou du poisson,
s'ils en ont. Ils passent les journées
à faire de petits paniers couverts,
que les Sauvages portent avec eux en
leurs voyages, & qui leur servent à
mettre les petits utensiles, dont ils

A a 4 ont

ont ordinairement plus de besoin ,
comme leur miroir , du fil de coton
pour accommoder leurs flèches , une
alaine , un rasoir , &c. ils le pendent
au col en marchant.

Là ils s'occupent encore à arracher
leur barbe avec le pouce , & la pointe
d'un couteau , quelques-uns à jouer de
la flute sur leurs petis sieges , & à tirer
leurs chiques , d'autres à rêver dans
leurs amacs , ou lits de coton , ou à
dormir ; ce qui est cause que ne pou-
vant plus dormir la nuit , ils en pas-
sent quelquefois à jouer de la flute une
partie , ou à manger : ils ont toujours
du feu dessous eux , étant couchez ,
& tous les soirs & matins ils se mettent
au tour à causer ensemble.

Les hommes sont si fots , & si ridi-
cules , qu'ils ne voudroient pas avoir
touché à la besogne , ni mettre la main
au travail des femmes , quoi qu'ils le
pussent faire aussi bien qu'elles. Par
exemple , ils mourroient plutôt de faim
que de faire de la Cassave , faire la mar-
mitte , le Canary , planter le Manioc , &c.

Et

ION

plus de besoin ,
du fil de coton
leurs flèches , une
&c. ils le pendent

encore à arracher
pouce , & la pointe
d'un des uns à jouer de
s'écarter , & à tirer
autres à rêver dans
de coton , ou à
cause que ne pou-
voient , ils en pas-
sient de la flûte une
fois : ils ont toujours
le nez , étant couchez ,
d'autres ils se mettent
à table.

si sots , & si ridi-
culs qu'ils ne pour-
roient pas avoir
rien de la main
de rien , quoi qu'ils le
fussent qu'elles. Par
ce qu'ils ont plutôt de faim
de se laver , faire la mar-
che du Manioc , &c.
Et

DES CARAIBES. 561

Et comme les femmes ont coutume
d'aller chercher & fendre le bois pour
le feu , vous voyez ces pauvres sots les
accompagner par jalousie de crainte que
d'autres ne les débauchent , & après que
la femme , qui est quelquefois prête
d'accoucher , aura bien sué & joué de la
hache , ces bourreaux étant sur leurs
culs , & les regardant faire , ne lui ai-
deroient seulement pas à décharger , &
charger leur fardeau , qui est une hotte
si pleine de bois , & si pesante , qu'elle
pèse sous le faix. Si donc leurs fem-
mes ne leur ont pas apprêté à manger
à l'heure qu'ils ont faim , ils vont man-
ger avec les premiers venus , il en va
de même comme de se roucouier , de se
peigner , s'ils n'ont pas leurs femmes
pour les ajuster & peindre , ils atten-
dent que d'autres leur rendent ce bon
office : de même comme c'est aux fem-
mes de planter le Manioc , qu'elles nom-
ment Kaïm , & les hommes Kucré , de
sarcler & nettoyer le jardin , ces pau-
vres benets sont assis , & tiennent le petit
enfant , lors que la femme travaille.

A a 5

Si

Si quelqu'un a fait ses necessitez dans leurs jardins, ils l'abandonnent, & font difficulté d'en manger le Manioc; & disent que cela infecte la terre, & se communique à ce qui est planté, & comme ils ont coutume de se loger au bord de la mer, ils voudroient que les François, qui en font quelquefois à deux ou trois mille pas, vinsent comme eux faire leurs necessitez sur le sable.

Après qu'ils ont fait une ou deux levées dans un jardin, ils le laissent & en font un d'un autre côté; c'est pourquoy ils ne font qu'abattre les arbres, & n'en débitent & brûlent que les moindres branches, laissant les plus grosses, & le corps de l'arbre sur la terre où il tombe, & le tronc, & les racines demeurent où la nature les a plantez; en sorte que quand cette belle besogne est faite, les femmes ensuite plantent le Manioc, les Patates, les Ignames, les Ananas, les Bananes, où elles peuvent trouver de la place dans l'étendue de ce défrichis, à moins qu'ils n'ayent besoin d'un canot, & que parmi ces arbres il

ne

TION

les necessitez dans
andonnent, & font
er le Manioc; &
Éte la terre, & se
est planté, & com-
e se loger au bord
ient que les Fran-
lquefois à deux ou
t comme eux faire
sable.

t une ou deux le-
, ils le laissent &
e côté; c'est pour
pattre les arbres, &
ent que les moin-
nt les plus grosses,
sur la terre où il
& les racines de-
e les a plantez; en
belle besogne est
ensuite plantent le
les Ignames, les
, où elles peuvent
ans l'étendue de ce
ils n'ayent besoin
parmi ces arbres il
ne

DES CARAIBES. 563

ne s'y en rencontre quelqu'un de pro-
pre à cela. Ce qui est encore un opera
pour eux, car de trois canots qu'ils en-
treprennent, il y en a toujours deux qui
sont pourris ou gâtez avant que d'être
achevez: je dis quelque besoin qu'ils
en ayent, tant ils sont paresseux. Et
quoi qu'ordinairement ils ne fassent pas
leur jardin fort grand, néanmoins ils
y sont long-temps, que ce qu'ils ont
commencé est gâté avant que l'autre
bout soit achevé. Il en va de même de
leurs cases, & de tous leurs autres ou-
vrages; la couverture d'un côté est déjà
pourrie & usée, que l'autre n'est pas en-
core finie de couvrir. Les vieillards
sont toujours la besogne la plus diffici-
le, ce sont eux qui abattent les plus gros
arbres: lors qu'ils mettent la main à
l'œuvre, il semble qu'ils se divertis-
sent & se jöient. Ils ne travaillent
qu'une heure ou deux le jour, & jamais
deux jours de suite. Ils sont extrémé-
ment fainéans, ceux qui tâchent à les
convertir n'ont pas beaucoup de peine à
leur faire observer le commandement

de Dieu, qui défend de travailler les Dimanches: ils demandent tous les jours quand il viendra: ils ne reviennent d'aucun travail qu'ils ne se lavent auffi-tôt, & ne se faffent peigner.

Les femmes font moins oifives que les hommes, elles font comme leurs efclaves; ce font elles qui plantent le Manioc, non avec des houës comme nous, mais avec de gros bâtons pointus, elles farclent & nettoient le jardin, elles font le pain, & accommodent les viandes; elles ont foin du coton, le filent, non avec des rouïets & quenouilles, mais sur la cuiffè avec un fufeau: elles font les amacs, cherchent le bois pour le feu, font l'huile de Palmifte & de Calaba; elles font le Roucou, peignent & ajustent les autres, accommodent les Couys, & les Calebaffes, font l'Ouïcou, les Canaris, les platines, & les marmites. J'omettois qu'outre les occupations ordinaires des hommes, defquelles j'ai parlé, ils abattent les arbres pour faire le défrichis de leurs jardins, & font entierement les maifons, les car-

bets

défend de travailler les Di-
demandent tous les jours
dra : ils ne reviennent d'au-
u'ils ne se lavent aussi-tôt,
t peigner.

es sont moins oisives que
, elles sont comme leurs
sont elles qui plantent le
n avec des hoües comme
avec de gros bâtons poin-
relent & nettoient le jar-
nt le pain, & accommodent
elles ont soin du coton, le
avec des rouets & quenouil-
r la cuiffé avec un fuseau :
amacs, cherchent le bois
font l'huile de Palmiste &
elles font le Roucou, pei-
ntent les autres, accommo-
ys, & les Calebasses, font
es Canaris, les platines, &
s. J'omettois qu'outre les
ordinaires des hommes, def-
parlé, ils abattent les arbres
e défrichis de leurs jardins,
rement les maisons, les car-
bets

bets & les canots, à la reserve des voiles,
que les femmes font, aussi bien que les
amacs, ou lits de coton ; les uns étant
tissus comme les autres sur le même mè-
tier. Au sujet de quoi je dirai ici qu'el-
les travaillent leurs lits sur une maniere
de chassis, appuyé contre les fourches
de la case de haut en bas : la chaîne
aboutit à un rouleau, qui fait le bas du
chassis, & qu'elles tournent à mesure
que la trame s'ourdit, & quand le lit
est achevé, elles le tendent sur le chas-
sis pour le peindre ; si c'est pour leur
usage, car si c'est pour des Européens,
elles le laissent blanc. Cette peinture
est pour l'ordinaire une espeece de Guil-
lochis, où la justesse est observée avec
autant d'exactitude & de proportion,
que si elles se servoient pour cela de
compas & de règle. Elles laissent aux
deux bouts de la chaîne passer des fils
non coupez, & longs environ d'un pied
en forme de frange, & dans les fils ils y
passent une petite corde de pite en mé-
me sens, ce qui les allonge encore d'un
pied de chaque côté, & dans tous les

plis de cette petite corde, ils en passent une de même matiere, grosse d'un pouce, & longue de trois à quatre toises, qui sert à suspendre le lit, quand ils en ont besoin. Les femmes sont aussi mal propres que les hommes dans tout ce qu'elles appréntent; lors qu'elles font l'Oüicou, qui est leur boisson ordinaire faite de Cassaves ou de Patates bouillies, qui sont des racines qu'elles pilent dans un mortier de bois, & qu'elles mâchent pour lui donner la force de bouillir, & enivrer. Quelquefois de vieilles roupieuses en mâchent aussi, qu'elles dégoillent & bavent dans le mortier, & dans un vaisseau de terre qu'ils appellent Canary, qui tient plus d'un baril, dans lequel elles font & appréntent ce vin, & s'il arrive que les femmes en mâchant les patates prennent aussi quelques chiques ou poux, elles mâchent le tout ensemble sans difficulté, & n'y prennent pas garde de si près. Au défaut de ce breuvage ils en font encore d'autres de choux Caraïbes, d'ananas, de figues, de banannes, & d'autres fruits: toutes leurs boif-

de, ils en passent
gros d'un pou-
à quatre toises, qui
quand ils en ont
sont aussi mal pro-
lans tout ce qu'el-
elles font l'Oüi-
on ordinaire faire
tes bouillies, qui
les pilent dans un
qu'elles mâchent
ce de bouillir, &
de vicilles rou-
ssi, qu'elles dégo-
s le mortier, &
re qu'ils appellent
s d'un baril, dans
prêtent ce vin, &
es en mâchant les
quelques chiques
nt le tout ensem-
n'y prennent pas
défaut de ce breu-
d'autres de choux
de figues, de ba-
uits: toutes leurs
boif-

DES CARAIBES. 567

boissons sont si épaisses, qu'il y a à boire
& à manger.

Ils font souvent des assemblées pour
boire de cet Oüicou, ce sont leurs plus
grandes réjouissances ou débauches. Ils
invitent deux ou trois Carbets, ou fa-
milles, s'ils sont cinquante Caraïbes,
ils font un vin de dix ou douze barils,
qu'ils boivent en un jour & une nuit sans
manger; mais ils en perdent beaucoup,
ils en dégobillent & bavent la moitié: ils
en jettent, & il y a toujours quelque Ca-
nary cassé. L'on peut nommer ces
assemblées, Bacchanales, ils n'en sor-
tent jamais qu'yvres comme des bru-
tes; hommes, femmes, enfans; & ce
qui est de pis, c'est qu'il y a toujours
quelqu'un qui paye pour les autres, c'est
à dire, qui est tué, ou blessé.

Lors que les femmes font les Amacs,
qui sont de fil de coton, elles mettent
aux deux bouts du métier un paquet de
cendre, & disent qu'ils ne dureroient
pas long-temps, s'ils ne faisoient cette
cérémonie. S'ils avoient mangé des fi-
gues lors qu'ils ont un Amac neuf, ils
ont

ont la pensée que cela le feroit pourrir. Ils se donnent bien de garde de manger d'un certain poisson qui a de bonnes dents, cela seroit cause que l'Amac seroit bien-tôt percé. Ces lits sont larges de huit ou dix pieds, & longs de quatre à cinq, qu'ils pendent un peu élevez de terre, à deux fourches de la case, crainte des serpens, & s'y envelopent comme dans une couverture, à cause des Maringouins, qui sont de petites mouches beaucoup importunes, & qui piquent fort sensiblement. Elles marquent les Amacs de Roucou trempés dans l'huile, de plusieurs rayes & figures si différentes, qu'il ne s'en rencontre guere deux semblables.

L'huile de Calaba est faite de grains de Palmiste, elle leur sert à oindre & frotter leurs cheveux.

Le Roucou est une peinture rouge, dont ils se frottent le corps : elle est faite avec de l'huile & de petis grains qui croissent sur des arbrisseaux semblables au cotonier : ces grains se trouvent dans une coque, de la figure à peu près d'une

aman-

a le feroit pourrir.
e garde de manger
on qui a de bonnes
use que l'Amac se-

Ces lits sont lar-
oïeds, & longs de
ls pendent un peu
eux fourches de la
ens, & s'y envelo-
ne couverture, à
ins, qui sont de pe-
oup importuns, &
nsiblement. Elles
s de Roucou trem-
lusieurs rayes & fi-
qu'il ne s'en ren-
nblables.

est faite de grains
ur sert à oindre &
.

ne peinture rouge,
e corps: elle est fai-
de petis grains qui
nseaux semblables
s se trouvent dans
re à peu près d'une
aman-

DES CARAIBES. 569

amande verte, & s'ouvre d'elle-même
lors que les grains sont mûrs, & ont
atteint leur perfection. Les Couïys sont
des moitez de Calebasses, qui leur ser-
vent de vaiselles, leurs Grages sont fai-
tes d'une petite planche, dans laquelle ils
fourrent plusieurs petis cailloux tran-
chans pour raper le Manioc. La Cou-
leuvre est une invention fort jolie pour
le presser, lors qu'il est reduit en fari-
ne, laver leurs grages ou rapes, & fai-
re sortir l'eau. Elle est faite d'Aroma,
maniere de jonc ou ozier bien poli.
Lors qu'ils ont rempli cette machine de
farine, ils passent le bout d'en haut dans
un bâton attaché à une des fourches de
la case, & dans le bas un autre bâton,
sur lequel ils s'asseient; ce qui fait
étendre la Couleuvre & en même temps
presser ce qui est dedans. Nos Fran-
çois, je crois, l'ont nommé Couleuvre,
parce qu'elle a la figure d'une grosse
peau de serpent. Les Hibichets sont
de même étoffe, ce sont leurs coïbes,
tamis, ou sacs pour passer la farine. Ils
en ont aussi pour passer la farine &
l'Oui-

l'Oüicou, qui font un peu déliez. Les Platines font faites de terre cuite d'un travers de doigt d'épaisseur, rondes & d'un pied & demi de diametre : ils les mettent sur trois pierres ou cailloux assez gros pour leur servir de trépied, & mettre du feu dessous, & quand la Platine est assez chaude, ils éparpillent de la farine de Manioc dessus de l'épaisseur d'un travers de doigt, & sans eau ni autre liaison, toutes les petites parties de la farine se prennent en cuisant ; & ainsi ce qu'ils appellent farine de Manioc, devient ce qu'ils appellent Cassave, en la retournant lors qu'elle est suffisamment cuite d'un côté pour achever de la laisser cuire de l'autre.

Le Catauly est une espece de hotte, qui ne sert qu'aux femmes, elle n'est pas de moitié si grande que celles de France. Elles la portent à la façon des Verriers, mettant la bretelle sur la tête, qui est une écorce d'arbre forte & douce, qu'ils appellent Maho, & la hotte Daroma. J'ai déjà parlé des Maroutous ou petites tables.

Les

bi
les
pe
les
lig
de
file
tire
d'u
Ils
à la
que
pell
casse
feui
I
re &
creu
pier
nôtr
rant
bles
son
canc
lent

un peu déliez. Les
de terre cuite d'un
épaisseur, rondes &
de diametre : ils les
terres ou cailloux af-
servir de trépied, &
ous, & quand la Pla-
e, ils éparpillent de
oc dessus de l'épais-
e doigt, & sans eau
outes les petites par-
rennent en cuisant ;
ellent farine de Ma-
ils appellent Casla-
lors qu'elle est suffi-
n côté pour achever
l'autre.

e espece de hotte, qui
mes, elle n'est pas de
ue celles de France.
a façon des Verriers,
e sur la tête, qui est
forte & douce, qu'ils
& la hotte Daroma.
Matoutous ou petites

Les

DES CARAIBES. 571

Les hommes font les Grages, les Hi-
bichets, les Matoutous, les Paniers,
les Cataulis, les Coulevres, & autres
petis ouvrages d'Arroma, font les arcs,
les flèches, les massés ou boutous, les
lignes de pites pour pêcher, qu'ils tor-
dent sur la cuisse. Ce sont de certains
filets plus déliez que la foye cruë, qu'ils
tirent & arrachent des longues feuilles
d'une plante semblable à l'artichaud.
Ils font les cases & les canots, vont
à la pêche. Autrefois ils n'avoient
que des hameçons de caret, que l'on ap-
pelle écaille de tortuë en France : leurs
cases sont couvertes de roseaux ou de
feuilles de Palmiste jusques à terre.

Leurs Piraugues pour aller en guer-
re & en voyage, sont d'un arbre qu'ils
creusoient avec le feu & leurs haches de
pierre, devant qu'ils eussent l'usage des
nôtres, longues de trente-cinq à qua-
rante pieds, larges de cinq à six, capa-
bles de porter trente ou quarante per-
sonnes. Ils ont encore d'autres petis
canots de pêche. Lors qu'ils les brû-
lent pour les élargir, ils mettent des bâ-
tons

tons par force entravers. Si une femme y avoit touché seulement du bout du doigt, ils croyent qu'elle les feroit fendre, & quand ils les poussent en mer pour la premiere fois, si quelqu'un faisant effort avoit lâché quelque vent postérieur, ils croyent que c'est un mauvais présage, & que sans doute la Pirauge fera de l'eau.

CHAPITRE VI.

De leurs Guerres, Voyages, & Ornemens.

Ils ne vont jamais en guerre qu'ils n'ayent premierement fait de grands vins, & c'est là qu'ils tiennent leur conseil, qu'ils resolvent & concluent toutes les affaires d'état. Toutes leurs guerres ne consistent qu'à faire des courses sur l'ennemi: ils ne la font jamais à découvert; mais en renard, se cachant dans les bois, & tâchant de sur-

sur
qu'
ren
ver
chi
gar
rev
ven
occ
Ten
feil
vale
Pan
S
mes
rage
trou
nen
ils e
pani
séch
de S
loua
il n
gues
vers

A T I O N

travers. Si une fem-
seulement du bout
ent qu'elle les feroit
ils les poussent en
niere fois, si quel-
t avoit lâché quel-
ur, ils croyent que
réfuge, & que sans
ra del'eau.

T R E V I.

s, Voyages, &

ais en guerre qu'ils
ement fait de grands
qu'ils tiennent leur
olvent & concluent
l'état. Toutes leurs
stent, qu'à faire des
mi: ils ne la font
t; mais en renard,
s bois, & tâchant de
sur-

D E S C A R A I B E S. 573

surprendre. Si-tôt qu'ils ont tué quel-
qu'un, ou brûlé une case, ils se reti-
rent promptement: s'ils sont décou-
verts, ou s'ils entendent seulement un
chien abbayer, ils se donnent bien de
garde de poursuivre leur pointe, &
reviennent sans rien faire; ils enle-
vent leurs morts, & c'est dans cette
occasion qu'ils perdent plus de monde.

*Tenir Carbet, faire un vin, & tenir con-
seil, sont à leur égard des synonymes équi-
valens, l'un ne se faisant jamais sans
l'autre.*

S'ils servent de tombeau eux-mê-
mes à leurs ennemis, c'est plutôt par
rage que par aucun goût qu'ils y
trouvent: les plus vaillans les boucan-
nent, les crevent, & les mangent,
ils en gardent ordinairement dans leurs
paniers, un pied ou une main bien
séchée & boucannée. Un Sauvage
de S. Vincent me montra un pied d'A-
louague, qu'il avoit dans son panier:
il ne mangent plus que les Aloua-
gues, aussi Sauvages de la terre ferme
vers la riviere d'Orenoque. Ils di-
sent

sent que les Chrétiens leur font mal au ventre , ils ont néanmoins mangé encore depuis un an le cœur de quelque Anglois. Il y en a de cette nation parmi eux, qu'ils ont enlevé tout jeunes , & qu'ils ont si bien faits à leur mode , qu'ils ne voudroient pas à présent retourner.

Il y a quantité de Negres qui vivent comme eux , particulièrement à S. Vincent, où est leur fort. Ils ont tellement multiplié, qu'ils sont à présent aussi puissans qu'eux. Quelques-uns sont fugitifs Marons, qui ont été pris en guerre, ceux-là sont esclaves des Caraïbes, qu'ils appellent Tamons ; mais la plupart viennent de quelque navire Flaman ou Espagnol, qui échoua proche de leurs Isles.

Ils ont pour leurs armes l'arc & les flèches, le Boutou, & à présent le couteau. Le Boutou est une sorte de Massüë de bois vert, ou de bresil dur, massif, pesant, long de deux ou trois pieds, large de trois doigts, & vers le bout, plat comme la main, épais d'un

ciens leur font mal
t néanmoins mangé
an le cœur de quel-
y en a de cette na-
ils ont enlevez tout
s ont si bien faits à
s ne voudroient pas

de Negres qui vi-
, particulièrement à
leur fort. Ils ont
ié, qu'ils font à pré-
ns qu'eux. Quel-
gitifs Marons, qui ont
e, ceux-là sont esclav-
qu'ils appellent Ta-
plupart viennent de
Flaman ou Espagnol,
e de leurs Isles.

leurs armes l'arc &
outou, & à présent le
outou est une sorte
is vert, ou de bresil
ant, long de deux ou
e de trois doigts, &
comme la main, épais
d'un

d'un pouce, & gravé à leur mo-
de.

Ils remplissent cette gravure d'une
peinture blanche, & d'un seul coup ils
assomment un homme. Ils font un grand
amas de flèches, qu'ils préparent de
longue main : elles sont d'un tuyau,
qui croît au haut de certains roseaux
gros comme le petit doigt, longs de
quatre à cinq pieds, polis & sans aucun
noeud, jaunes & legers comme une
plume. Dans le gros bout de ce tuyau
ils y ajustent au lieu de fer un morceau
de bois verd long d'un demi-pied : &
y font avec un coûteau quantité de pe-
tis dardillons ou harpons, afin qu'on
ne puisse les retirer. Ils empoisonnent
le bout de ces flèches de la liqueur
d'un arbre, qui se nomme Manceniller,
& le fruit Mançanille, nom que les
Espagnols lui ont donné; parce que ce
fruit ressemble à des pommes. En for-
te qu'au commencement de la décou-
verte des Indes beaucoup d'Européens
s'en sont empoisonnez pour en avoir
mangé indiscretement. Ils font une
in-

incision sur l'écorce, le suc qui en sort blanc comme lait, est un poison plus dangereux que celui des serpens. Ils mettent aussi à quelques-unes de leurs flèches certaines arrêtes longues comme le doigt, qu'ils trouvent à la queue d'une sorte de raye, qui est ici assez commune. Cette arrête porte son venin avec soi, & est aussi dangereuse que les autres. Leurs arcs sont aussi de Bresil, & de Palmiste. Ils ne font aucun voyage qu'ils ne se parent de leurs plus belles Caconnes, ils se peignent, ils s'ajustent, ils se roucouent tout d'abord qu'ils sont arrivez en quelque Carbet, le Maître prend promptement des Amacs aux principaux, les femmes apportent à boire, & à manger, & si-tôt que leurs hommes l'ont présenté, & fait mettre devant le Capitaine de la Pirague, les mariniers, sans attendre davantage qu'ils leur disent d'en prendre, enlèvent tout; de sorte que si l'hôte n'a pas davantage à leur présenter, & que la faim le presse, il est contraint de mettre bas
la

le suc qui en fort
est un poison plus
que celui des serpens. Ils
quelques-unes de leurs
arrêtes longues com-
me des queues de
serpens, qui est ici assez
commune, arrête porte son
nom, & est aussi dange-
reuse. Leurs arcs sont
de Palmiste. Ils
sont si craintifs qu'ils ne se pa-
ssent pas de belles Caconnes, ils
s'ajustent, ils se rou-
lent, qu'ils sont arrivez
à terre, le Maître pend
les Amacs aux prin-
cipales appontes à boire,
aussitôt que leurs hom-
mes, & fait mettre de-
vant de la Pirangue, les
autres davantage qu'ils
peuvent en prendre, enlèvent tout;
le Maître n'a pas davanta-
ge, & que la faim le
contraint de mettre bas
la

la gravité, & de venir manger avec les
autres. Après il se remet à sa place,
& les mariniers rapportent les Couïs,
& le Matoutou, devant lui. Il aver-
tissent qu'il est saoul, & appelle ceux
qui lui ont présenté pour lever tout
& desservir. Leurs hôtes ne mangent
rien point avec eux dans cette cérémonie,
non plus que leurs femmes, mais après
ils mangent péle-mêle : quand ils ont
la panse pleine ils disent le Maboïï,
c'est-à-dire, donner le bon jour à un
chacun, payans d'un Huichan, aussi
l'un après l'autre, qui veut dire adieu.
Lors qu'ils sont en mer, ils cornent une
grosse Coquille, qui se nomme Dambis,
pour faire entendre aux voisins qu'ils
sont amis, & continuent leurs voya-
ges; & portent leurs lits par tout. —

Si un seul Caraïbe arrive dans un
Carbet, on le recevra de même, &
si la Cassave, qui lui est présentée sur
le Matoutou, est pliée, c'est un signe
qu'il doit laisser le reste, si elle est é-
tendue, il le peut emporter; mais
avant que de partir, une femme vient

le roucouier , le peigner & l'ajuster.

Quand ils sont en mer , & font quelque traversée , pour aller en une autre Isle , comme saint Aloufi , saint Vincent , ou terre ferme , ils ne mangent ni Crabes , ni Lezards ; parce que ce sont des animaux qui demeurent toujours dans leurs trous & tannieres , ainsi cela les empêcheroit , disent-ils , de gagner un autre terre. Ils ne boivent point d'eau pure , & se donnent bien de garde d'en verser dans le canot , ou dans la mer , cela la feroit enfler & feroit venir la pluye & le mauvais temps. Ils boivent d'un patrouillis , & de Maby , qu'ils broüillent & délayent avec la main , épais comme du mortier. Après qu'ils l'ont pressé ils plaquent le reste dans un Couïy , qu'ils mangent à part , comme chose délicate. Quand ils approchent de quelque terre , il ne la faut pas nommer ni montrer au doigt , mais avec la bouche faisant la mouë ; & disant , Lyca , c'est là : car ils n'en pourroient jamais aborder.

, le peigner & l'aju-
 font en mer, & font quel-
 que, pour aller en une au-
 comme saint Aloufi, saint
 terre ferme, ils ne man-
 quent, ni Lezards; parce
 des animaux qui demeu-
 rent dans leurs trous & tan-
 tôt cela les empêcheroit,
 de gagner une autre terre.
 Ils ont point d'eau pure, &
 ont bien de garde d'en verser
 sur, ou dans la mer, cela la
 & feroit venir la pluye
 dans les temps. Ils boivent d'un
 & de Maby, qu'ils broüil-
 lent avec la main, épais
 comme un mortier. Après qu'ils l'ont
 fait, ils mettent le reste dans un Coüy,
 qui est à part, comme chose
 que quand ils approchent de quel-
 que lieu, ils ne la faut pas nommer ni
 avec le doigt, mais avec la bouche
 ouverte; & disant, Lyca, c'est
 ainsi qu'ils en pourroient jamais abor-
 der.

der. Il y a de certains endroits en mer,
 où ils ne manquent point en passant d'y
 jeter à manger. C'est, ce disent-ils,
 pour quelques Caraïbes qui ont péri
 là autrefois, & qui ont leurs cafes au
 fond de la mer, autrement ils ne pour-
 roient passer outre, ou le canot tour-
 neroit. Lors qu'ils voyent quelque
 nuée prête à crever, ils soufflent tous
 en l'air, & la chassent avec la main
 pour en détourner la pluye d'un autre
 côté: pour rendre la mer calme, &
 appaiser une tempête, ils mâchent de
 la Castave & la crachent contre le Ciel
 & en mer pour adoucir le Zemeen,
 qui est fâché peut-être, parce qu'il a
 faim. S'ils n'ont pas bon vent, un vieil-
 lard de la troupe prend une flèche, &
 bat l'arrière de la Pirague, elle va
 après comme un trait d'arbalète: si
 quelque coup de vent leur fait perdre
 terre, & qu'une tempête les surpren-
 ne, ils font le Zemeen; c'est-à-dire,
 qu'ils consultent le Diable: quand le
 feu leur manque, ils en font avec deux
 petits morceaux de bois sec, en appuyant

un par le bout sur l'autre, & le tournant entre leurs mains avec vitesse.

Les Caraïbes ont le corps véritablement assez bien fait & proportionné, de moyenne taille, large des épaules, & des hanches, presque tous en assez bon-point, & robustes, il s'en rencontre fort peu de difformes, & de contrefaits: la plupart le visage rond & plein, la bouche médiocrement fendue, les dents parfaitement blanches & serrées, le teint naturellement bafané ou olivâtre. Cette couleur s'étend même sur leurs yeux, qu'ils ont noirs, petis & vifs; mais ils ont le nez & le front applatis par artifice, car leur mere leur presse à leur naissance, & continuellement pendant tout le temps qu'elle les allaite, s'imaginant qu'il y a en cela de la beauté. Ils ont les pieds larges & espacez, fort endurcis; parce qu'ils ont nuds pieds, les cheveux extrêmement noirs & longs, qu'ils font peigner & huiler souvent, ils les coupent sur le front en forme de garcette, &

TION

r l'autre, & le
s mains avec vi-

t le corps verita-
fait & proportio-
le, large des épau-
t, presque tous en
robustes, il s'en
de difformes, & de
art le visage rond
mediocrement fen-
faitement blanches
naturellement ba-
Cette couleur s'é-
rs yeux, qu'ils ont
; mais ils ont le nez
par artifice, car leur
leur naissance, &
ndant tout le temps
s'imaginant qu'il y
uté. Ils ont les pieds
fort endurcis; parce
oies, les cheveux
& longs, qu'ils font
ouvent, ils les cou-
n forme de garçette,
&

DES CARAIBES. 581

& en laissent deux petis aux deux cô-
tez destemples; tout le reste ils les re-
tinent derriere & les ajustent fort pro-
prement avec de longues aiguillettes
de coton, au bout desquelles il y a de
petites houpes, des dez à coudre de cri-
stal ou autres bagatelles: Ils entourent
cette trouffe de cheveux de coton bien
poli, & y fichent des plumes de Per-
roquet, & au haut une grande rouge
de la queuë d'un Anas. Ils ne portent
point de barbe, ils se l'arrachent poil
à poil, comme j'ai dit, avec la pointe
d'un couteau, & devant qu'ils eussent
l'usage de nos rasoirs, ils se servoient
d'une herbe coupante & tranchante.

Ils changent leur teint naturel par
une couleur rouge détrempée à l'huile,
qu'ils appliquent sur le corps, & ils ap-
pellent cela se roucouier, les vieillards
se font seulement appliquer les quatre
doigts & le pouce, depuis la tête jus-
ques aux pieds, les jeunes gens cher-
chent un peu plus de façon, ils se bar-
bouillent le visage & se font des mou-
staches à l'Espagnole, des balafres &

B b 3 des

des bigarures sur les jouës, & depuis le front jusques aux oreilles, se frottant aussi le tour de la bouche & le bout du nez de roucou, vous diriez que ce seroit un groin de cochon écorché; ils se pochent un œil de noir & l'autre de rouge, & s'estiment avec cela plus beaux & vaillans; d'autres au lieu de roucou se noircissent tout de janipa, de sorte qu'ils ressemblent à des Diables.

Ils ont tous les oreilles & l'entre-deux des narines percez, aussi-bien que le dessous de la lèvre d'embas à l'endroit où l'on laissoit autrefois un petit bouquet de barbe; cela se fait qu'ils ne sont qu'à la mammelle: la mere quinze jours après ses couches invite une femme un peu adroite pour faire cette cérémonie à son enfant. Si-tôt qu'elle la lui a percée avec une épine de palmiste, elle y passe un petit fil de coton; si c'est une fille, elle la nomme; si c'est un garçon, c'est un homme, qui lui donne le nom ou d'un arbre, ou d'une Isle, ou d'un poisson, ou d'un oiseau,

ou

s jouës, & depuis
oreilles, se frottant
bouche & le bout du
s diriez que ce se-
cochon écorché; ils
de noir & l'autre de
t avec cela plus be-
d'autres au lieu de
ent tout de janipa,
semblent à des Dia-

oreilles & l'entre-
ercez, aussi-bien que
vre d'embas à l'en-
t autrefois un petit
cela se fait qu'ils ne
elle: la mere quin-
couches invite une
roite pour faire cette
enfant. Si-tôt qu'elle
c une épine de pal-
un petit fil de coton;
de la nomme; si c'est
un homme, qui lui
d'un arbre, ou d'une
on, ou d'un oiseau,
ou

DES CARAIBES. 583

ou de quelque rencontre: J'en ai vû
nommer un *eteou*, parce qu'il étoit
fort petit lors qu'il vint au monde. Ils
ne portent point le nom du pere, cha-
cun a son nom particulier.

Ils pendent à leurs oreilles de pe-
tis caracolis, & à la lèvre un long fil
de coton, jusques à la ceinture: ils
passent à l'entre-deux des narines une
petite bague d'argent ou d'étain, ils
portent à leur col des caracolis grands
comme la main, enchauffez dans du
bois, & un gros paquet de rassade, qui
font petis grains de ver noirs, blancs,
de toutes couleurs: Ces caracolis sont
de petites pièces de métal, en forme
de croissant, minces comme du papier,
luisans comme du cuivre bien poli,
ou plutôt comme de l'or, qui ne se
rouillent ni ne ternissent jamais: Ils
les tirent de l'Espagnol, & donnent
quelquefois un Negre pour en avoir
un, ils les estiment plus qu'aucun de
leurs ornemens. Ils portent en forme
de baudrier un grand ratelier de dents
de toutes sortes d'animaux, & d'on-
gles

gles de Tigres. Ils mettent leurs brasselets au dessus du coude, & les jarretieres à la cheville du pied. Ils portent aussi derriere le dos les ailes d'un oiseau tout entier seiché & boucanné, ou bien une douzaine de leurs pattes, ferrées & attachées sur un morceau de peau de Tigre. Il y a des vieillards qui ont à leur col de petis os d'Alloïagues leurs ennemis qu'ils mangent, dont ils font des siffets. La premiere fois que je vis des Caraybes chargez de tout ce bagage, je pensai à nos mulets de parade.

La coiffure des femmes est semblable à celle des hommes : lors qu'elles n'y fourent point de plumes, elles frottent leurs cheveux d'huile, & les attachent aussi d'une troussé de coton, au bout de laquelle elles mettent plusieurs coquilles, & quantité de dez à coudre, de même qu'à leurs ceintures faites de rassade, où pend une cinquantaine de grelots, qui font un grand bruit lors qu'elles marchent & dancent. Elles portent aussi des colliers, mais
de

TION

mettent leurs bras
de, & les jarre-
du pied. Ils por-
e dos les ailes d'un
riché & boucanné,
de leurs pattes,
sur un morceau de
y a des vieillards
e petis os d'Alloia-
qu'ils mangent, dont

La premiere fois
bes chargez de tout
ai à nos mulets de

emmes est sembla-
mes : lors qu'elles
de plumes, elles
eux d'huile, & les
e trouffe de coton,
elles mettent plu-
quantité de dez à
qu'à leurs ceintures
où pend une cin-
s, qui font un grand
marchent & dansent.
des colliers, mais
de

DES CARAIBES. 585

de gros grains de crystal & de pierres
vertes qui viennent de terre ferme, vers
la Riviere des Amazones, & qui ont
la vertu de guérir du haut mal : c'est
leur plus précieux bijou, & ne le met-
tent qu'aux fêtes d'assemblées & de vi-
sites : Elles ont une certaine demi-
chaussé ou brodequin de fil de coton,
qu'elles rougissent, qui prend depuis
la cheville du pied jusques au gras de
la jambe, & une autre large de quatre
doigts entre le gras de la jambe & le
genouil, cela la leur pressé de telle
forte qu'elle ne grossit point, & en rend
le molet rebondi & rond comme une
boule au bas de cette chaussure, dont
la jambe sert de moule, & qu'elles
n'ôtent jamais, & une espece de roton-
de de même tissure, large comme une
assiette, qui leur fait un peu écarquiller
les jambes en marchant ; cet ou-
vrage est tissu sur la jambe même &
sans coûtüre fort proprement.

Elles se roucouient & noireissent aussi
le corps, & font dessus leur front une
maniere de bandeau, qui vient en poin-

B b 5 te

te sur le nez ; de sorte qu'il semble qu'elles ayent des crépes comme des veuves , & autour des yeux de petis lenes noirs qui en rélevent & réhaillent l'éclat , & font paroître plus brillant. Il me souvient de ces Dames en France avec des mouches , elles ont aussi grand soin de faire leurs sourcils ; elles prennent plaisir à enjoliver leurs enfans de cette couleur , leur faisant mille petites figures fort déliées sur le corps , avec de petis pinceaux de leurs cheveux , qu'ils ont un peu rudes. Ils mettent une journée à faire cet habit , qui ne dure que neuf jours.

 CHAPITRE VII.

De l'éducation , de la naissance & du mariage de leurs enfans.

LE S femmes enfantent avec peu de douleur , & si elles sentent quelque peine ou difficulté , elles savent se soulager

A T I O N

forte qu'il semble
crêpes comme des
des yeux de petits
élevés & réhaussés
voitre plus brillant.
es Dames en Fran-
es, elles ont aussi
leurs sourcils; el-
à enjoliver leurs
leur, leur faisant
s fort déliées sur le
pinceaux de leurs
un peu rudes. Ils
à faire cet habit,
uf jours.

RE VII.

*de la naissance &
leurs enfans.*

inent avec peu de
es sentent quelque
elles savent se sou-
lager

DES CARAIBES. 587

liger par la vertu de la racine d'une
plante, dont elles expriment & boivent
le suc, & se délivrent par ce moyen;
elles accouchent souvent auprès du feu,
& l'enfant n'est pas plutôt au monde
qu'on le va laver; mais une ridicule
précaution, c'est que s'il naît la nuit;
les hommes qui sont couchez dans la
même case se vont baigner, afin que
l'enfant n'ait froid. La mere dès le
lendemain se met au ménage comme
si de rien n'étoit, elle jûne quelques
jours, ne mangeant que de la cassave
seiche, beuvant de l'eau tiède, elle
se garde bien de manger des crabes fe-
melles, elles feroient mal au ventre
de l'enfant, elles s'occupent cependant
à lui écraser & applatir le front, com-
me vous avez vû ci-devant.

Si c'est un prémier né & mâle, les
hommes ont une sorte coûtume, si-tôt
que la femme est accouchée, le mari
se met au lit, se plaint, & fait lui-
même l'accouchée; il est pour cela
dans une petite case à part, son lit
pendu au haut, & fait un jûne de
trois

B b 6

trois mois. Les dix premiers jours il n'a qu'un peu de cassave sèche & de l'eau; après il commence à boire un peu d'Oüicou, mais il s'abstient de toute autre chose, il ne mange que le milieu de la cassave & les garde toutes pour le jour du festin, qui se fait à la fin de cette diette: Il ne sort que la nuit, ne voit personne, crainte de sentir quelqu'un plein d'Oüicou, ou qui eût mangé du poisson, cette odeur le pourroit tenter & faire rompre son jeûne, la mere en deviendroit malade, & l'enfant ne seroit pas vaillant; le temps expiré les plus anciens du Carbet font choix de deux Caraïbes des plus adroits pour écorcher ce beau jeûneur, & le jour nommé on le fait venir dans la place publique, on le prendroit pour un squelette, là il se tient debout ayant deux belles cassaves blanches & bien étendues sous ses pieds, & pendant que deux Caraïbes lui levent les bras, les Maîtres Bouchers commencent à lui déchiqueter & taillader la peau avec leurs dents d'agouti bien aman-

TION

ix premiers jours
assève sèche & de
commence à boire un
mais il s'abstient de
il ne mange que le
& les garde toutes
in, qui se fait à la
: Il ne fort que la
me, crainte de sen-
d'Oüicou, ou qui
on, cette odeur le
faire rompre son
deviendrait mala-
seroit pas vaillant ;
plus anciens du Car-
deux Caraïbes des
écorcher ce beau
nommé on le fait
ublique, on le pren-
lette, là il se tient
belles cassaves blan-
s sous ses pieds, &
Caraïbes lui levent
rès Bouchers com-
tiqueter & taillader
dents d'agouti bien
aman-

DES CARAÏBES. 589

amanchez & tranchans comme des lan-
cettes, ils lui font des estafilades pre-
mierement aux côtez fort près, après
en suite sur les épaules, depuis les bras
jusques au coude, & depuis le coude
jusques au poignet, sur les cuisses jus-
ques au genouil, sans endommager les
jointures, & souffre ce tourment con-
stamment sans dire mot, & non sans
trembler, parce qu'après un si long
jûne il manque de chaleur naturelle,
& cette effusion de sang le refroidit en-
core davantage: leur pensée toutefois
est qu'ils endurent moins étant maigres
que gras; enfin ils lui tirent tant de
sang, que d'un malade imaginaire ils
en font un réel. Ce n'est encore rien,
pour l'achever de peindre on lui fait
une sauce pire que le taumali, avec
des feuilles de Roucou, des graines de
Piman, & du jus de Tabac, dont on
lui frotte ses playes & cicatrices, & en
cet équipage tout sanglant comme une
victime de Diable, on le met sur un
siege barbouillé de rouge qui lui est
préparé, & les femmes lui apportent à

Bb 7 man-

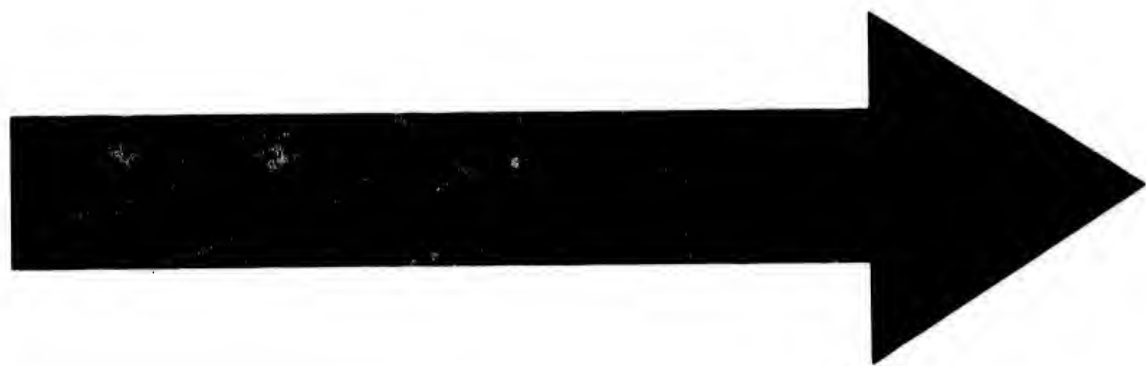
manger, que les vicillards lui présentent & lui mettent à la bouche comme à un petit enfant, la cassave & le poisson étans par petis morceaux, il avale la cassave, mais il rejette le poisson après l'avoir maché, il deviendroit malade s'il laisoit si bonne chere tout d'un coup, ils le font boire de même lui tenant le col, & quand il a fini de manger, les vicillards font largesse de deux piéces de cassave, que ce jûneur scariifié a amassé, en les jettant de tous costez, qu'un chacun recueille avec presse; pour les deux qu'il avoit sous ses pieds durant ce sacrifice, il les doit manger, & de ce noble sang, qui est tombé dessus, on en frotte le visage de l'enfant, estimant que cela sert beaucoup à le rendre genereux, & d'autant plus que le pere a témoigné de patience, plus l'enfant aura de courage. Cette cérémonie achevée on le remet à son lit, où il demeure encore quelques jours.

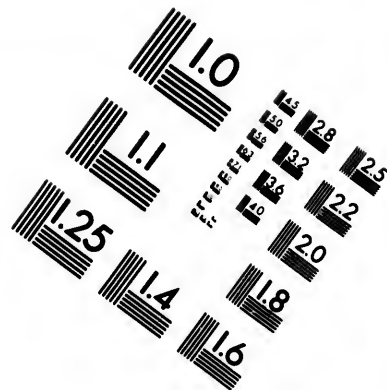
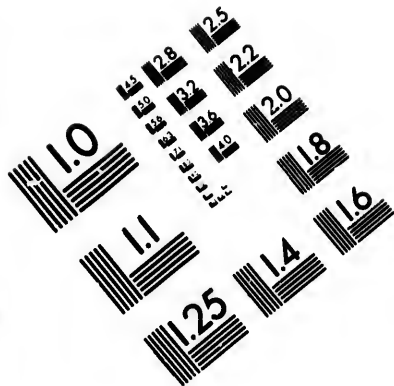
Ce n'est pas tout, l'espace de six mois il faut qu'ils s'abstiennent non seulement

ION

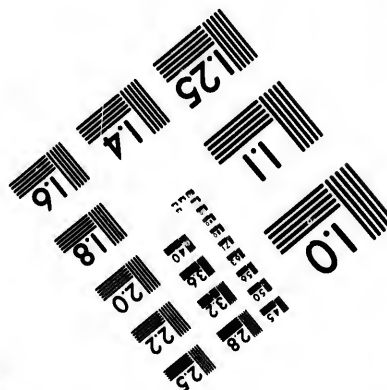
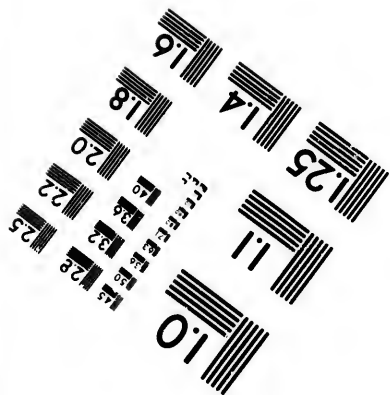
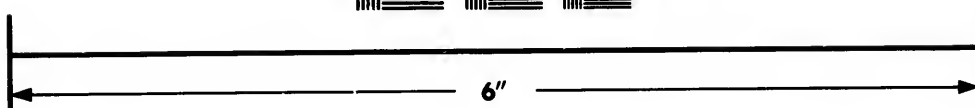
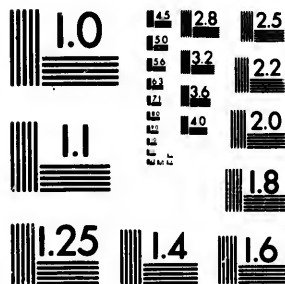
llards lui présen-
a bouche comme
cassave & le pois-
orceaux , il avalle
te le poisson après
viendrait malade
chere tout d'un
de même lui te-
il a fini de man-
nt largesse de deux
e ce jûneur scari-
jettant de tous cô-
cueille avec pres-
il avoit sous ses
ifice , il les doit
ble sang, qui est
frotte le visage de
ue cela sert beau-
reux , & d'autant
moigné de patien-
a de courage. Cet-
e on le remet à son
encore quelques

l'espace de six mois
ennent non seule-
ment





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

n
f
d
m
le
ex
tu
pe
ne
ja
&c
ho
fa
les
jo

en
leu
ton
ne
qu
la n
tes
elle
dés
tion

DES CARAIRES. 591

ment au premier né, mais toutes les fois que leurs femmes ont des enfans, de manger de plusieurs fortes d'animaux, crainte qu'ils ne participent à leurs qualitez ou defauts naturels: Par exemple si le pere mangeoit de la tortuë, l'enfant seroit lourd & n'auroit point de cervelle; si du Perroquet, le nez de même; si du Crabier, de longues jambes, si du Lamentin, de petis yeux, & généralement de toute autre viande, hors des Crabes: ce long jûne ne se fait qu'à la naissance du premier, & pour les autres, il n'y a que quatre ou cinq jours de diette.

Les femmes ont grand soin de leurs enfans, elles les portent par tout sous leurs bras, ou dans un petit lit de coton qu'elles mettent en écharpe, elles ne les emmaillotent jamais, & lors qu'il sont un peu robustes par le lait de la mammelle, elles mâchent des patates, des bananes ou autres fruits, dont elles les empâtent pour nourriture. J'ai déjà parlé de leur Baptême ou imposition de nom: ils sont fort sujets à manger

ger de la terre, à cause je crois de leur humeur melancholique, j'en ai vû même des grands manger de la craye avec autant de satisfaction que du sucre.

Quand les enfans ont quatre ou cinq ans, les garçons suivent le pere, & mangent avec lui, & les filles avec la mere, ils sont élevez tant de l'un que de l'autre en vrayes brutes, ils ne leur apprennent ni civilité ni honneur, non pas même à dire bon jour, bon soir, ou remercier, ils les mal-traitent sans en être corrigez, ce qui les éleve dans un étrange libertinage: toute leur science, quand ils sont grands, est de tirer de l'arc, nager, pêcher, & faire de petis paniers, & les filles des lits de coton: Si un homme est blessé ou malade, il mandera à son frere, ou à sa sœur, ou à quelque parent, qu'il se garde bien de manger de telle ou telle chose, cela leur feroit augmenter leur mal, quand ils seroient à cinquante lieues de là. Lors qu'une fille devient nubile, ils pendent son amac à la case, & la font

jū-

TION

se je crois de leur
que , j'en ai vû
anger de la craye
action que du su-

ont quatre ou cinq
nt le pere, & man-
filles avec la mere,
l'un que de l'au-
ils ne leur ap-
ni honneur, non
jour, bon soir,
mal-traitent sans
qui les élève dans
ge: toute leur sci-
grands, est de tirer
écher, & faire de
illes des lits de co-
st blessé ou malade,
e, ou à sa sœur, ou
qu'il se garde bien
ou telle chose, cela
r leur mal, quand
nte lieuës de là.
vient nubile, ils
la case, & la font
jû-

DES CARAIBES. 593

jûner dix jours à la cassave seiche, & un peu d'Oüicou: s'il arrive que la faim preilant cette pauvre fille, elle attrape la nuit quelque morceau de cassave, ce ne sera qu'une fainéante, & ne vaudra rien pour le travail; mais si quelque autre par pitié lui en donne en cachette, elle n'en vaudra pas moins pour cela.

Quand ils veulent élever quelqu'un pour être Capitaine, le garçon tâche à avoir premierement un certain oiseau de proye, qu'ils appellent Oüachi, lequel il nourrit jusques au jour destiné à cette cérémonie, alors le pere assemble les plus anciens du Carbet, fait voir son fils sur un petit siege, & après l'avoir animé à la vengeance de ses ennemis, il prend l'oiseau par les pieds, lui le brise & écrase sur sa tête, & quoi qu'il s'étourdisse de ces coups, il ne faut pas qu'il témoigne aucun ressentiment ni douleur, ni fasse la moindre grimace, s'il ne veut passer pour lâche, il arrache le cœur de l'oiseau encore vivant, & le lui fait avaller,

afin

afin qu'il ait le courage de manger celui de ses ennemis: après on lui scarifie la peau par toutes les parties du corps, & on le lave & frotte avec cet oiseau trempé dans l'eau de Piman. Cela fait on lui pend un lit au haut d'une petite case à part, où il jûne quelques jours, ce n'est pas une fille, ou une femme, qui lui porte à manger, mais un homme; car il seroit moins genereux. Il y en a quelquefois qui renoncent & quittent la partie à moitié. Je crois que si en France les nouveaux mariez, les Medecins & les Capitaines devoient subir cette épreuve, & passer par la même étamine, il n'y auroit gueres de pressé au métier.

Pour les Mariages ils n'ont pas grande cérémonie, & quelquefois les hommes font le choix & la demande, mais le plus souvent les filles leur sont offertes par le pere ou la mere. Il y en a qui sans demander ni dire une seule parole, se vont coucher la nuit auprès de celle qui leur plaît, la pauvre fille d'abord se retire, mais la mere, qui se dou-

de
pr
te
el
m
le
L
sic
le
cer
Si
lûi
ne
en
jeu
ne
ce
qu
ven
elle
dan
qui
voy
& q
fem

rage de manger ce-
 après on lui scari-
 tutes les parties du
 e & frotte avec cet
 s l'œuf de Piman.
 nd un lit au haut
 part, où il jûne
 n'est pas une fille,
 lui porte à manger,
 car il seroit moins
 a quelquefois qui
 nt la partie à moitié.
 rance les nouveaux
 ins & les Capitaines
 e épreuve, & passer
 ine, il n'y auroit
 métier.
 es ils n'ont pas gran-
 quelquefois les hom-
 & la demande, mais
 filles leur sont of-
 ou la mere. Il y en a
 ni dire une seule
 ucher la nuit auprès
 lait, la pauvre fille
 mais la mere, qui se
 dou-

doute bien que le compagnon la veur
 prendre pour femme, lui dit qu'il est
 temps de se marier, quoi que souvent
 elle n'ait que dix à douze ans; enfin
 moitié guerre & moitié marchandise el-
 le s'y accorde, & voilà le mariage fait:
 Le lendemain elle vient peigner mon-
 sieur devant les autres, & lui apporte
 le matoutou & la cassave, & declare par
 cette action publique qu'ils sont mariez.
 Si le Caraïbe recherche une veuve, il
 lui fait savoir sa volonté, & ne lui don-
 ne que trois jours pour s'y résoudre, &
 en rendre réponse.

Un vieillard prend quelquefois une
 jeune, & une vieille sans dents un jeu-
 ne garçon, ils ont une grande déferen-
 ce pour ces vieilles forcieres, & quoi
 qu'elles ne fassent que radotter, ils sui-
 vent néanmoins tous leurs sentimens,
 elles sont ordinairement les maîtresses
 dans un Carbet: Il se trouve des meres
 qui prostituent leurs enfans quand elles
 voyent qu'elles commencent à grandir,
 & qu'on ne les prend pas assez tôt pour
 femmes, d'autres pour cela ne font point
 de

de difficulté pour les épouser. Il y en a qui épousent leur propre fille; d'autres la mere & la fille, quelques-uns les deux soeurs. Il y en a qui ont jusques à six & sept femmes en plusieurs lieux, & s'ils n'étoient point si paresseux, car il faut qu'ils les nourrissent, ils en prendroient davantage.

Il ne faut pas oublier une plaisante coutume; quand une femme est grosse, quelquefois un Caraïbe demande l'enfant au pere & à la mere, en cas que ce soit une fille, & si la mere la lui promet, il la marque comme une bête au marché, lui faisant une grande croix sur le ventre avec du Roucou. Lors que la fille a sept ou huit ans, il commence à la faire coucher avec lui, pour l'accoutumer de bonne heure, quoi qu'il ait d'autres femmes, cet enfant sera sa niece ou proche parente.

La femme ne laisse pas de demeurer dans la Case de son pere après le mariage, & elle a plus de privilege que le mari; car elle peut parler à toutes sortes de personnes, & lui n'ose pas s'en-

tre-

tre
gra
fun
rer
gen
obl
de
die
her
fut
ner
qu'
ils
ban
rec
vù.
S
mes
l'aj
du
con
un
dan
fon
ren

ATION

les épouser. Il y en
r propre fille; d'autres
quelques-uns les deux
a qui ont jusques à six
plusieurs lieux, & s'ils
paresseux, car il faut
ent, ils en prendroient

oublier une plaisante
une femme est grosse,
Caraiïbe demande l'en-
mere, en cas que ce
i la mere la lui promet,
me une bête au mar-
ne grande croix sur le
roucou. Lors que la
t ans, il commence à
vec lui, pour l'accou-
heure, quoi qu'il ait
s, cet enfant sera sa
arente.

laisse pas de demeurer
on pere après le maria-
us de privilege que le
ut parler à toutes for-
, & lui n'ose pas s'en-
re-

DES CARAIBES. 597

tretenir avec les parens de sa femme sans
grande dispense, ou qu'il n'y ait du vin
sur le jeu. Ils évitent toujours leur
rencontre: La mere donne un Amac au
gendre, & lui fait un jardin; il est
obligé aussi d'accommoder les Cafes, &
de faire quelque autre petit travail.

Ils ont peu de remedes en leurs mala-
dies, ils se servent de quelques simples
herbes pour les playes, & au malade,
fut-il prêt de mourir, ils ne lui don-
nent point d'autre nourriture que celle
qu'il a accoutumé de prendre en santé;
ils n'en ont aucune compassion, & l'a-
bandonnent comme une bête, ils ont
recours au Zemcen, comme vous avez
vû.

Si-tôt qu'un Caraiïbe est mort les fem-
mes le lavent, le roucouent, le peignent,
l'ajustent dans son Amac, & lui mettent
du vermillon aux jouës & aux levres,
comme'il étoit vivant, & le laissent là;
un peu de temps après l'enveloppent
dans ce même lit pour l'enterrer. Ils
font la fosse vers la Cafe, car ils n'enter-
rent jamais leurs morts à découvert; ils
le

le posent dedans assis sur ses talons acoudé sur ses genoux, ou bien les mains croisées sur sa poitrine, la face en haut, ayant deux petis Canaris sur ses yeux, afin qu'il ne voye ses parens, & ne les rende malades : un homme le couvre d'un bout de planche, & les femmes jettent la terre dessus : ils font du feu au tour pour purifier l'air, & de crainte qu'il n'ait froid, ils brûlent toutes ses hardes, & s'il a un Negre, ils le tuent s'il ne gagne au pied, afin qu'il aille servir son maitre en l'autre monde : ils enterrent aussi son chien pour le garder, & chercher ceux qui l'ont fait mourir, & qu'il prenne du Lezard pour le nourrir. Ils y jettent encore quelques Canaris, & utensiles. Après ils se mettent à crier. Tout le Carbet retentit de pleurs & de gémissemens, même la nuit leur cœur s'ouvre aux tendres sentimens de leur perte : on les voit danser, pleurer & chanter en même-temps, mais d'un ton lugubre. Ils ne disent que deux ou trois mots qu'ils repetent souvent entrecoupez de soupirs : comme,

pour-

po
vi
co
to
dir
trie
des
sem
veu
dor
mie
gna
che
I
fois
mél
qu'a
tum
brav
Que
accr
qua
étan
& q
offic
ditez

TION

ffis sur ses talons
x, ou bien les mains
ne, la face en haut,
naris sur ses yeux,
s parens, & ne les
homme le couvre
, & les femmes jet-
ils font du feu au
'air, & de crainte
brûlent toutes ses
Negre, ils le tuent
, afin qu'il aille ser-
tre monde: ils en-
en pour le garder,
Pont fait mourir,
ezard pour le nour-
ncore quelques Ca-
Après ils se met-
Carbet retentit de
ens, même la nuit
aux tendres senti-
on les voit danser,
même-temps, mais
Ils ne disent que
qu'ils repetent sou-
e soupirs: comme,
pour-

DES CARAIBES. 599

pourquoi es-tu mort? Etois-tu las de
vivre? as-tu manqué de Manioc, & re-
commencent toujours la même chanson
tournans au tour: ou s'il a été tué, ils
diront quelque chose contre son meur-
trier, & des loüanges du défunt; s'il a
des parens en d'autres Carbets, ils s'as-
semblent pour venir aussi pleurer, & la
veuve & la vieille Bibi sont présentes, &
donnent des *Cacannis* à ceux qui ont
mieux pleuré, & pour dernier témoi-
gnage de leur deuil, ils coupent leurs
cheveux.

Ils m'ont dit qu'ils brûloient autre-
fois les corps de leurs Capitaines, & en
mêloient la cendre dans leur boisson,
qu'à présent ils ont quitté cette cou-
tume, parce qu'il n'y en avoit plus de
braves, & qu'ils ne valoient plus rien.
Quelques François me vouloient faire
accroire qu'ils assommoient leurs peres
quand ils étoient trop vieux, comme
étant à charge & inutiles en ce monde,
& qu'ils estimoient leur rendre un bon
office, les delivrans de leurs incommo-
ditez & ennuis de la vieillesse, &
qu'eux-

qu'eux-mêmes souvent le desiroient ; mais les Caraïbes m'ont assuré que jamais ils n'avoient pratiqué cette coutume ; & en effet, ils aiment trop cette vie comme j'ai fait voir. Les danses, qui sont les marques de réjouissance, sont aussi à ce peuple des signes de deuil & de tristesse : Ils dansent plus posément & d'un air plus lugubre à leurs funeraïlles ; mais aux autres rencontres, comme aux Eclipses de Lune & de Soleil, & lors que la terre tremble, ils se tourmentent beaucoup. Ils dansent quatre jours, & quatre nuits au clair de la Lune : ils disent que la terre en tremblant veut les avertir de danser pour se bien porter, ils se mettent sur leur bonne-mine pour solemniser cette fête, ils se font des masques de diverses couleurs & figures, & se parent de leurs plus beaux habits de bal, de leurs ornemens de tête, de leurs pendans d'oreilles, de lèvres, & de nez, de leurs colliers, brasselets, ceintures, jarretieres, chargez de quantité de petites coquilles & grelots, qui font

A T : O N

vent le desiroient ;
n'ont assuré que ja-
pratique cette cou-
ils aiment trop cet-
it voir. Les danses,
ues de réjouissance,
uple des signes de
è : Ils dansent plus
air plus lugubre à
mais aux autres ren-
ux Eclipses de Lune
ors que la terre trem-
ent beaucoup. Ils
rs , & quatre nuits
e : ils disent que la
t veut les avertir de
porter , ils se mettent
me pour solemniser
nt des masques de di-
figures , & se parent
x habits de bal , de
tête , le leurs pen-
e lèvres , & de nez ,
brassèlets , ceintu-
chargez de quantité
les & grelots , qui
font

DES CARAIBES. 601

font un si grand bruit qu'on n'entend pas les violons , qui sont des Callebafes remplies de petis cailloux , que des vieilles secoüent en marmottant quelques paroles d'un seul ton , sans rime ni raison. Ils ont plusieurs sortes de danses , & contrefont les animaux : tantôt ils dansent debout separez en deux bandes , les hommes d'un côté , les autres d'un autre , se regardans , & faisant mille singeries & postures de Satyre ; tantôt ils se courbent tout bas , ayant les doigts dans la bouche , font un cercle , & à chaque refrain ils se relevent en criant : les femmes font un peu plus décentes & modestes , elles regardent remuer leurs pieds tenans leurs mammelles , quelquefois elles levent leurs mains & leurs yeux en haut ; & pour finir ils se tiennent , & s'entremêlent tous.

Cc CHA.

CHAPITRE VIII.

Remarques sur leurs Langues.

BIEN qu'il y ait quelque difference entre la langue des hommes & celle des femmes, comme j'ai dit dans le Chapitre de leur Origine; néanmoins ils s'entendent l'un l'autre. Les vieux ont un baragouin, lors qu'ils prennent quelque dessein de guerre, que les jeunes n'entendent point. Leur langue est fort pauvre, ils ne peuvent exprimer que ce qui tombe sous les sens: Ils sont si materiels, qu'ils n'ont pas des termes pour signifier les operations de l'esprit, & si les bêtes pouvoient parler, je ne voudrois point leur donner d'autre langue que celle des Caraïbes. Ils n'ont aucun mot pour expliquer les choses de la Religion, de la Justice, & ce qui regarde les Vertus, les Sciences, & beaucoup d'autres choses, dont ils n'ont point de connoissance. Ils ne peuvent causer, comme j'ai dit ailleurs:

quelque difference
des hommes & cel-
lume j'ai dit dans le
origine; néanmoins
l'autre. Les vieux
lors qu'ils prennent
guerre, que les jeu-
int. Leur langue
ne peuvent expri-
me sous les sens :
qu'ils n'ont pas des
er les operations de
êtes pouvoient par-
point leur donner
celle des Caraïbes.
t pour expliquer les
on, de la Justice,
s Vertus, les Scien-
autres choses, dont
onnoissance. Ils ne
comme j'ai dit ail-
leurs:

DES CARAIBES. 603

leurs : ils ne nomment que trois ou
quatre couleurs. Parce peu de remar-
ques, faites sur leurs langues, on peut
juger quels ils sont.

Le Reverend Pere Simon de la Com-
pagnie de JESUS, qui a beaucoup tra-
vaillé, & qui travaille encore tous les
jours avec grand zele & fatigue à leur
conversion, en a fait un Dictionnaire
entier des préceptes en forme de Gram-
maire, un Catechisme très-ample, &
plusieurs Discours familiers sur les di-
vins Myfteres de nôtre Foi; cet ou-
vrage pourra servir à ceux qui auront
dessein d'acquérir des Couronnes dans
la conversion de ces peuples Infideles,
comme j'ai dit ci-devant.

Je pourrois encore grossir cette Ré-
lation; mais voilà ce me semble les Re-
marques les plus nécessaires pour faire
connoître les Caraïbes: il n'y a plus
qu'un petit reste de cette nation; &
outre qu'ils se détruisent tous les jours
eux-mêmes, les Anglois travaillent à
les exterminer entierement. Dieu, je
crois, le permet ainsi sans penetrer

604 RELATION DES CARAIRES.

dans ses Jugemens, & que toute l'Europe envahisse leur terre; parce qu'ils font une trop grande injure au Créateur par leur vie de bêtes, & qu'ils ne veulent point le reconnoître: quoi qu'on leur ait pû dire depuis vingt ans, ils s'en moquent; & s'il y avoit lieu d'espérer de les faire Chrétiens, il faudroit premièrement les civiliser & rendre hommes. La Providence divine y pourvoira quand il lui plaira, elle a ses desseins en toutes choses.

F I N.

T A

ES CARAIDES.

que toute l'Eu-
rre; parce qu'ils
njure au Créateur
, & qu'ils ne veu-
bitre: quoi qu'on
is vingt ans, ils
s'il y avoit lieu
e Chrétiens, il
nt les civiliser &
Providence di-
and il lui plaira,
outes choses.

N.

T A-



60
55
50
45
40
35

160 165 170 175 180 185

*Tathouha et
Gens de Pluies*

Lac des Assenipoils

*Chouiskabi ou
Nations de Forts*

Lac des Four

Les Nations

Ouade Batons
Gens de Rivieres

Lac St Joseph
*Fort pour Empêcher
Les Assenipoils*

Nidoussiens

Nation de Chen

*Chaugas
Keton
Luc*

St Francois

*Sault de
St. Antoine
de Tadoue*

Sault

*R. de
la
Providence*

Lac Superior

Missimakinac

*Lac
de Fleurs*

Les Illinois

R. Noire

Portage

Kitchiga

Misconsinig

*Ocklagan
Kikapaur*

Lac des Illinois

Illinois

*R. de la
Pluie*

R. des Illinois

Fort de Crevecoeur

*Fort
des Ozamis*

R. Affarites

Cap St. Antoine

Portage

Chiguchâ

R. Ohio

Riviere

Riviere

Mons



Dutoulbis
et leur Empacher
es. Ancepoils



CARTE
 d'un tres grand PAIS
 nouvellement decouvert
 dans
 L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE
 entre le
NOUVEAU MEXIQUE et la
 Mer Glaciale
 avec le Cours du Grand Fleuve
 MDCCLXXVII
 Dedice a
GUILLAUME III^e
 Roy de la Grande Bretagne
 Par le R. P.
LOUIS DE HENNEPIN
 Mission: Recoll. et Desc. Apst.
 Chez **PIERRE VAN AA**
 A. Leiden 1708

L D E.
 COCA
 TAJICUZA
 VITACUCHO
 L'ILE DE NORT.
 LE FLEUVE
 MEXIQUE.

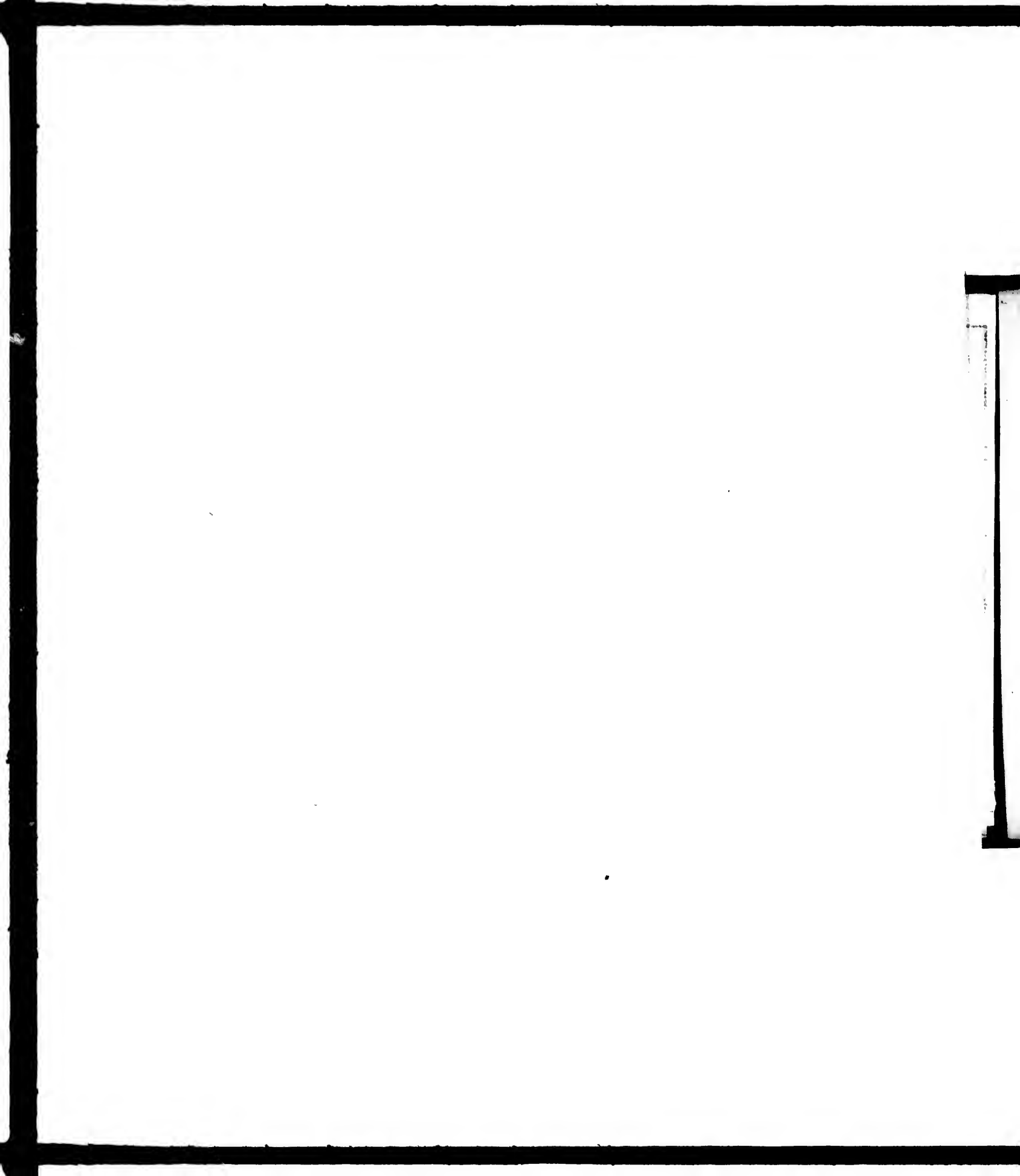


TABLE DES MATIERES.

A.

- A**CHINAON, *qui*, 530
Agniez, *voir* Gannickez.
Ainoves, *peuple sauvage*, 217
— *leur demeure*, *ibid.*
Akanfa, *peuples sauvages*, 262
— *ils sont fort humains*, 286
Alakri *offrandes*, 542
Allouagues, *ennemis jurez des Caraïbes*,
545
— *leur demeure*, *ibid.* 573
Amacs, *lits des Caraïbes*, 567
— *leur grandeur*, 568
Ambassade *chès les Tsonnontouïans*, 79
Anien, *Détroit, quand découvert*, 378
— *est imaginaire*, 379
Animal, *qui ressemble à un rat*, 297
Aoüeguen, *riviere*, 105
Aroma *est un osier*, 542
— *bien poli*, 569
Askénon, *mediateur*, 490
Assenipouïalacs, *Nation, où située*, 380
Atsientatfi, *robbes noires*, 497
Avoine *folle*, 319

T A B L E

*l'Auteur (Hennepin) entre dans l'Ordre
de S. François, 8*

- a du penchant pour les Voyages, 9*
- va en Italie, 10*
- son retour dans les Pays-Bas, ibid.*
- ses diverses fonctions, 11*
- sa passion pour entendre des Relations, ibid.*
- s'arrête à Maastricht, 12*
- où il pensa mourir, ibid.*
- se trouve au combat de Senef, 13*
- s'en va à la Rochelle, ibid.*
- s'y embarque pour le Canada, 14*
- son arrivée à Québec, 17*
- est envoyé en Mission, 23*
- va chez les Iroquois, 25*
- rencontre des Anglois, 29*
- son séjour au Fort de Frontenac, 60*
- son premier embarquement, 62*
- son second, 72*
- son retour au Fort de Frontenac, 103*
- son troisième embarquement, 117*
- arrive à Missilimakinak, 133*
- son quatrième embarquement, 140*
- est en une grande disette, 156*
- son arrivée chez les Illinois, 196*

-- son

E
tre dans l'Ordre
les Voyages, 9
ays-Bas, ibid.
as, 11
endre des Rela-
be, 12
ibid.
e de Senef, 13
lle, ibid.
le Canada, 14
bec, 17
on, 23
is, 25
lois, 29
de Frontenac, 60
quement, 62
de Frontenac, 103
quement, 117
akinak, 133
burquement, 140
disette, 156
es Illinois, 196
--son

DES MATIERES.

- son départ du Fort de Crevecoeur, 241
- son voyage sur le fleuve Mefchafpi, 245. 261
- est fort bien reçu des Sauvages, 263
- son départ de Koroa, 283
- est fait prisonnier, 326
- effuye bien des fatigues, 344
- est en danger de sa vie, 347
- les Sauvages lui ôtent tout ce qu'il avoit, 354
- est adopté par un Chef de ces Sauvages, 358
- souffre la faim, 368
- fait un Dictionnaire de la langue des Sauvages, ibid.
- est plaint par les Sauvages, 372
- baptise un de leurs enfans, 376
- est abandonné par les Européens, 386
- les Sauvages le reçoivent, 387
- est mis en liberté, 426
- hyerne à Missilimakinak, 442
- s'en part, 448
- son arrivée au Fort de Frontenac, 474

T A B L E

- où on lui fait bon accueil, 476
 — arrive à Mont réal, où il est très-
 bien reçu, 481
 — son retour à Quebec, 510
 Authoutantas, Sauvages, 218
 — où ils habitent, ibid.

B.

- B**alanaelé, nom que les Caraïbes don-
 nent aux Européens, 531
 — ce qu'il signifie, ibid.
 Balton par qui soumise aux Anglois, 29
 Baye des Puans, 54
 — pourquoi ainsi nommée, ibid.
 — est une partie du lac des Illinois, 439
 — de Sakinam, 120.
 — du S. Esprit où finée, 274
 Blé d'Inde pilé avec des grenouilles, 28
 — comment conservé par les Sauvages,
 34. 197
 — munit en 60. jours, 283
 — on en fait la récolte trois à quatre
 fois Pan, 301
 Bluez, espece de graines, 357
 Boeufs sauvages, 181
 — leur grosseur, 187
 Boule-Bonum mauvais présage, 544
 Boul-

L E
n accueil, 476
réal, où il est très-
bec, 510
vages, 218
ibid.
e les Caraïbes don-
éens, 531
ibid.
se aux Anglois, 29
t nommée, ibid.
du lac des Illinois, 439
130.
n finée, 274
c des grénoilles, 28
ervé par les Sauvages,
jours, 283
récolte trois à quatre
aines, 357
181
, 187
uvais présage, 344
Boul-

DES MATIERES.

Boulliri Chauves-souris, 543
Boutou espece de massue, 574
— sa forme & sa matiere, ibid.
Burgaus, espece de coquillage, 536
C.
Cabannes des Sauvages comment faites,
197
Cabatas, espece d'arbre, 529
Calumet, espece de pipe, 149
— les Sauvages en font beaucoup de
car, ibid.
— sa figure & sa matiere, 150
— c'est le symbole de la paix, 151
— il sert de passeport à ceux qui l'ont,
ibid.
— de marbrerouge, 267
— de paix & de guerre comment distin-
guez, 336
le Canada pays fertile, 34
— il est extrêmement humide, 35
— par qui découvert, 56
— étymologie de ce nom, ibid.
— quel en est le Genie regnant, 57
Canari pot de terre, 543.
— sa figure, & son usage, 559
Canots espece de bateaux, 18
Cc 5 — leur

T A B L E

- leur figure, 19
- sans eux on ne peut voyager dans
l'Amérique, 20
- leur matière, *ibid.*
- manière de les construire, *ibid.*
- comment on les conduit, 21
- leur charge, 22
- il sont fort légers, 387
- Cap de S. Antoine, 291
- enragé, pourquoi ainsi nommé, 93
- de S. Francois, 122
- Caracolis, ce que c'est, 588
- Carâibes, Sauvages des Antilles, 521
- leur origine est fort incertaine, *ibid.*
- quelques Auteurs les font descendre
des Juifs, *ibid.*
- se disent venus des Galibis, *ibid.*
- le langage des hommes & des femmes
différent, & pourquoi, 522
- sont légers & inconstans, *ibid.*
- sont fort attachez à leurs supersti-
tions, 523
- leur croyance sur le Ciel, la terre,
&c. 525. 528
- il se voit plus la Lune que le soleil,
526

L E T
ent voyager dans
id.
struire, ibid.
nduit, 21
387
ainfi nommé, 93
122
588
es Antilles, 521
incertaine, ibid.
les font descendre
Galibis, ibid.
mmes & des femmes
moi, 522
constans, ibid.
à leurs supersti-
r le Ciel, la terre,
la lune que le soleil,
--- ce

DES MATIERES.

- ce qu'ils disent quand elle est nouvelle, ibid.
- comment ils réglent leurs jours, 527
- comptent sur leurs doigts, ibid.
- ce qu'ils montrent quand ils ont un grand nombre, ibid.
- leur maniere de faire, lorsqu'il faut aller à la guerre, ibid.
- comptent les années par la Poussiniere, 530
- croient que les Européens sont nez de la mer, 531
- haïssent les Européens, 532
- de 30. Isles qu'ils possédoient, ils n'en ont plus que deux, ibid.
- ce qu'ils croient du Soleil, ibid.
- sont craintifs, 533.
- appréhendent la mort, 535
- dès qu'ils sont malades, ils se croient enforcelez, ibid.
- leurs cruantez à l'égard des sorcieres, 536. 538
- consultent le Diable, 539
- quand ils songent, ils s'imaginent voir le Diable, 545
- sont melancoliques, 546

T A B L E

- mettent les cheveux d'un mort dans unealebasse, & pourquoy, ibid.
- croyent avoir plusieurs ames, ibid.
- leur naturel & leur temperament, 547.
- s'offencent, quand on les appelle Sauvages, 548
- se font payer leurs visites, ibid.
- preferent leur pays à tout autre, ibid.
- sont curieux de ce qu'il voyent, 549
- sont importuns & ingrats, ibid.
- sont sains, & vivent long-tems, ibid.
- ne songent point à l'avenir, 550
- se dédisent facilement, ibid.
- estiment plus le verre & le cristal que l'or & l'argent, ibid.
- ne se desient point les uns des autres, ibid.
- boivent ce que nous mangeons, ibid.
- n'ont qu'une seule sauce, 552
- ne se servent jamais de sel, ibid.
- leur manger, ibid.
- sont fort sales, 553
- leurs occupations, 554. 560. 564. 565. 571
- ne parlent, ni ne boivent dans leurs repas, 555. — sont

L E
 eux d'un mort dans
 rquoi, ibid.
 useurs ames, ibid.
 leur temperament,
 and on les appelle
 s visites, ibid.
 ys à tout autre, ibid.
 e qu'il voyent, 549
 r ingrats, ibid.
 vent long-tems, ibid.
 à l'avenir, 550
 ment, ibid.
 verre & le cristal que
 id.
 t les uns des autres,
 ous mangeons, ibid.
 le sauce, 552
 mais de sel, ibid.
 bid.
 553
 s, 554. 560. 564:
 ne boivent dans leurs
 -- font

DES MATIERES.

--- sont fort vindicatifs, ibid.
 --- leur haine, ibid.
 --- leurs femmes, 556
 --- sont très-lâches, ibid.
 --- sont entierement independans, ibid.
 --- sont très lubriques, 557
 --- ont honte de leur péché, ibid.
 --- il y a peu de jaloux entr'eux, ibid.
 --- ont honte d'être vêtus, ibid.
 --- se baignent dès qu'ils sont levez, 588
 --- leurs femmes sont presque tout, 561
 --- abandonnent leurs jardins, & pour-
 quoi, 562
 --- sont extrémement fain-ans, 563
 --- leurs femmes sont leurs esclaves, 564
 --- ce qu'elles font, ibid.
 --- leurs lits, 565
 --- leurs boissons, 567
 --- leurs débauches, ibid.
 --- leurs cases, 571
 --- en quoi consistent leurs guerres, 572
 --- mangent la chair humaine, 573
 --- pourquoi ne mangent-ils pas les
 Chrétiens, 573
 --- leurs armes, ibid.
 --- leurs flèches, 575

T A B L E

- il les empoisonnent , ibid.
 ——— leurs arcs , 576
 ——— portent leurs lits par tout , 577
 ——— ne mangent ni Crabes , ni le-
 zards , 578
 ——— ne boivent point d'eau pure , ibid.
 ——— comment ils font du feu par
 friction , 579
 ——— sont tous assez bien-faits , 580
 ——— pourquoi sont-ils camus , ibid.
 ——— maniere , dont ils accommodent
 leurs cheveux , 581
 ——— ne portent point de barbe , ibid.
 ——— teignent leur corps de rouge , ibid.
 ——— ou de noir , 582
 ——— ont les oreilles , l'entre-deux des
 narines , & les lèvres percez , ibid.
 ——— ont chacun leur nom particulier ,
 583
 ——— leur baudrier , ibid.
 ——— leurs ornemens divers , 584
 ——— coiffure de leurs femmes , ibid.
 ——— & les autres ornemens , 585
 ——— elles enfantent avec peu de dou-
 leur , 586
 ——— se delivrent facilement , & com-
 ment , 587 — la-

L E
 ment, *ibid.*
 76
 its par tout, 577
 ni Crabes, ni le-
 nt d'eau pure, *ibid.*
 font du feu par
 s bien-faits, 580
 i-ils camus, *ibid.*
 nt ils accommodent
 1
 nt de barbe, *ibid.*
 corps de rouge, *ibid.*
 82
 s, l'entre-deux des
 es percez, *ibid.*
 ur nom particulier,
 r, *ibid.*
 ns divers, 584
 urs femmes, *ibid.*
 ornemens, 585
 ns avec peu de dou-
 facilement, & cou-
 — là

DES MATIERES.

- lavent leurs enfans dès qu'ils sont nez, *ibid.*
- jüent quelques jours, *ibid.*
- leur sorte coutume, *ibid.*
- leur abstinence, 590
- ont grand soin de leurs enfans, 592
- les garçons suivent leur père, & les filles leur mère, *ibid.*
- qui sont très-mal élevez, *ibid.*
- en quoi consiste leur science, *ibid.*
- leurs filles nubiles doivent jüner, *ibid.*
- leurs cérémonies quand ils sont un Capitaine, 593
- leurs mariages, 594
- ont beaucoup de aference pour les vieilles, 595
- épousent leurs mères & filles, 596
- ont amans de femmes, qu'ils pe- vent en nourrir, *ibid.*
- leur plaisante coutume, *ibid.*
- ont peu de remedes, 597
- comment ils ornent leurs morts, *ibid.*
- leurs diverses cérémonies là-des- sus, 598

— ils

T A B L E

- ils les brûloient autrefois, 599
 ——— pourquoi ne le font-ils plus, ibid.
 ——— aiment fort la vie, 600
 ——— leurs danses de joye & de denil,
 ibid.
 ——— leurs violens, 601
 ——— leur langue est fort pauvre, 602
 ——— ils sont presques tous déruits,
 603
 ——— vivent en bêtes, 604
 ——— on peut difficilement les conver-
 tir, ibid.
 Carbet, espece de halle, 554
 Caret, écaille de tortue, 571
 Cascatchi, village des Illinois, 218
 ——— sa situation, ibid.
 Cassave, pain des Caraïbes, 552
 ——— de quoi fait, 570
 Casse-tête, massue des Sauvages, 152
 Catarockouy, ou Fort de Frontenac, for-
 teresse 30
 ——— sa situation, ibid.
 ——— qui est fort advantageous, 33
 ——— par qui bâtie, 31
 ——— qui l'a mise dans sa perfection, 32
 ——— la terre y est fort fertile, 34

L E

autresfois, 599
 font-ils plus, ibid.
 vie, 600
 joye & de deuil,

oi.
 fort pauvre, 602
 es tous déruits,

, 604
 ement les conver-

, 554
 é, 571
 Illinois, 218
 bid.

aïbes, 552
 70
 Sauvages, 152
 de Frontenac, for-

bid.
 vantagenfe, 33
 31
 is sa perfection, 32
 ort fertile, 34
 --- les

DES MATIERES.

— les Iroquois s'en font saisis, 39

Catauly, espece de hotte, 570

— dont les femmes seules se servent,

ibid.

Cavelier de la Salle habile homme, 32

— son arrivée au Fort de Frontenac,

70

Chécagoumenant, voir Riviere.

Chemeen, c'est le bon Esprit chés les
 Caraïbes, 539

Chikacha, ou Sikacha, nation sauvage,

257

Chiques, sorte de petites puces, 553

Chiritics est la Pouffiniere, 530

Chonga signifie chien, ou loup, 321

Chongasketon, Nation du chien, ou du
 loup, ibid.

Clibat, espece de collier, 537

— que les Canadiens appellent porce-
 laine, ibid.

Couïalina, Capitaine des Chemeens, 533

Couleuvre, quoi, 563

— origine de ce nom, ibid.

Couroumen, & ses fonctions, 530

Coüy, tasse des Caraïbes, 552

— sa matiere, ibid.

-- sert

T A B L E

- fert de vaisselle, 569
Craye, aspect de rape, *ibid.*
Crocodiles fort dangereux, 277
— craignent extrêmement le feu, 279
Cruauté inouïe, 90

D.

- Dambis, espèce de coquille, 577
Daroma, une botte, 570
Denonville Gouverneur du Canada, 39
Diatchez, que signifie, 325

E.

- Eaux, leur origine suivant les Caraï-
bes, 529
Ecurucils noirs bons à manger, 80
Erié, *voir* Lac.
Erigé, ou Erié, nation du chat, 118
Eteou, pois, 583
Eturgeon à long bec, 404
— quel en est le morceau le plus déli-
cat, 449

Fleu-

L E
 569
 ibid.
 reux, 277
 ement le feu, 279

 quille, 577
 e, 570
 r du Canada, 39
 325

 suivant les Carai-
 manger, 80
 a du chat, 118
 104
 cean le plus déli-

 Fleu-

DES MATIERES.

F.

- F**leuve de S. Laurent, 42
- sa source, ibid. 55
- son embouchure, 55
- il se partage en deux branches, 65
- Mescbasspi, 71
- signification de ce mot, 176
- la navigation en est dangereuse, 208
- son cours, 247
- sa largeur, ibid.
- il serpente en plusieurs endroits, 254
- combien de grandes rivières il reçoit, ibid. 314
- se divise en deux canaux, 269
- & en trois canaux, 271
- son embouchure, 273
- il n'a point de bancs de sable, 274
- son étendue, 275
- il abonde en crocodiles, qui sont fort à craindre, 277. 296
- ses bords sont pleins de cannes, 295
- les terres, qui le bordent, sont fertiles, 296
- il y a beaucoup de gibier, ibid.
- on y trouve de toutes sortes d'arbres, 299

— est

T A B L E

--- est rempli d'Iles, 313
 Fontaine de sel d'alun, 196
 Fort bâti près de la rivière des Miamis,
 171
 --- de Crevecoeur, 223
 --- sa situation, *ibid.*
 --- par qui & comment construit, 224
 --- pourquoi ainsi appelé, 226
 Fort de Frontenac, *voir* Catarockouy.
 Frontenac, (Comte de) Gouverneur gé-
 neral du Canada, 40
 --- son éloge, *ibid.*

G.

Ganneouffe, village des Iroquois, 35.
 42.
 Ganniekz, *ou* Agniez, nation Iroquoise, 28
 Ganniesinga, nation, 90
 Gannoron, ce qu'il signifie, 27. 69. 113
 Goilans, oiseaux de mer, 106
 Grénouilles dans les prés, 28
 Griffon vaisseau, 99

H.

Hangar, *ou* magasin, 79
 Hermaphrodites en grand nombre
 chez les Illinois, 219
 Hibichet, tamis, *ou* crible, 569

L E

s, 313
 un, 196
 riviere des Miamis,
 223
 l.
 nt construit, 224
 nelle, 226
 oi Catarackouy.
 de) Gouverneur gè-
 40
 ge des Iroquois, 35.
 e, nation Iroquoise, 28
 , 90
 ignifie, 27. 69. 113
 mer, 106
 près, 28
 H.
 in, 79
 en grand nombre
 9
 rible, 569

DES MATIERES.

Hohio, riviere des Miamis, 53
 Hotchitagon, ce que ce mot signifie, 27. 69
 Houtouagaha, peuple de l'Amérique, 90
 --- origine de ce nom, ibid.
 Huars,oiseaux tachetez de noir & de blanc,
 150
 Huichan, Adieu, 577
 Huóiou est le Soleil, 526
 Huron, voi Lac.
 Hurons, Sauvages, 52
 --- origine de ce nom, ibid.
 --- leur demeure, ibid.

I.

Illinois, Sauvages, 196
 --- signification de ce mot, 53
 --- leurs villages, 197
 --- leurs cabannes, ibid.
 --- comment ils conservent le blé d'In-
 de, ibid.
 --- sont les plus humains de toute l'A-
 mérique Septentrionale, 203
 --- leurs bonnes qualitez, 128
 --- leurs vices, ibid.
 --- sont défaits par les Iroquois, 495
 --- leurs campagnes sont fort ferti-
 les, 219

T A B L E

- il y a grand nombre d'Herma-
 phrodites parmi eux, *ibid.*
 — ont plusieurs femmes, *ibid.*
 — prennent souvent leurs sœurs en
 mariage, & pourquoi, *ibid.*
 — sont extrêmement jaloux, *ibid.*
 — & grands joyeux, 220
 — ont beaucoup de serpens chés eux,
ibid.
 — & plusieurs herbes pour se guérir
 de leurs morsures, *ibid.*
 — vont tous nus en Ete, *ibid.*
 — leurs souliers, *ibid.*
 — n'ont pas l'hiver long, *ibid.* 223
 — peaux, dont ils se couvrent l'hiver,
 221
 — leur conversion est difficile, &
 pourquoi, *ibid.*
 — aiment fort la chair d'ours, 232
 Jork, *voit* Nouvelle Jork.
 Joulouca, l'Arc-en-ciel, 533
 — sa description, *ibid.*
 Iroquois ont cinq Cantons, 28
 — nation insolente & barbare, 31
 — n'ont point de lettres labiales dans
 leur langue, 36

B L E

nd nombre d'Herma-
v, ibid.
femmes, ibid.
vent leurs sœurs en
oi, ibid.
ement jaloux, ibid.
œurs, 220
p de serpens chés eux,
herbes pour se guérir
ibid.
ds en Eté, ibid.
rs, ibid.
river long, ibid. 223
ils se couvrent l'hiver,
son est difficile, &
la chair d'ours, 232
Jork.
ciel, 533
n, ibid.
ntons, 28
nte & barbare, 31
e lettres labiales dans
--- Hon-

DES MATIERES.

--- Honnchiouts, 27
--- Honnontagez, ibid.
--- qui sont les plus belliqueux de
tous les Iroquois, ibid.
--- Gannickez, ou Agnicz, voi Gan-
nickez.
--- Tsonnontouians, voi Tsonnon-
touians.
--- vont à la chasse pendant six mois, 37
--- vivent en commun, 70
--- mangent de rage leurs ennemis, 496
Ile des Coilans, 106
--- de Montréal, 65
--- des Pontonatis, 144
Istati, peuples sauvages, où ils habitent, 252
--- s'assemblent pour aller à la chasse, 384
K.
Kcuté, village, 42
Kikapous, Nation sauvage, 217
--- où ils sont situez, ibid.
--- massacrent un Recollet, 505
Koroa, Nation sauvage, 266
--- leur pays, 267
L.
Lac de Sainte Claire, 50
--- que les Iroquois appellent, Othi Ke-
ta, ibid.
--- sit

T A B L E

- *sa figure*, *ibid.*
- *Erie, ou du chat*, 49
- *sa grandeur*, *ibid.*
- *comment appelle par les Iroquois*, *ibid.*
- *de Frontenac*, 40
- *Huron*, 51
- *pourquoi ainsi nommé*, *ibid.*
- *son circuit & sa longueur*, *ibid.*
- *les Sauvages le nomment Karegnon-*
dy, *ibid.*
- *des Illinois*, 53
- *comment nommé par les Sauvages*, *ibid.*
- *sa grandeur*, *ibid.*
- *sa situation*, *ibid.*
- *des Ifati*, 319
- *sa situation*, 320
- *de S. Louis*, 65
- *Ontario*, 31
- *Superieur*, 54
- *sa grandeur*, *ibid.*
- Lames *quoi*, 530
- Lembies, *sorte de coquille, & leur usage*, 536
- Limacani, *qui, & ses offices*, 533
- Louis *signifie Soleil*, 302. 434
- *Batatiche la Lune*, 303
- Louis Chinnon, *la robbe du Soleil*, 362

Lou-

49
 d.
 ar les Iroquois, ibid.
 amé, ibid.
 ongueur, ibid.
 mment Karegnon-
 r les Sauvages, ibid.
 d.
 lle, & leur usage, 536
 s offices, 533
 302. 434
 ne, 303
 robe du Soleil, 362
 Lou-

DES MATIERES.

Louquo est le premier homme chés les Caraïbes, 524.

— c'est de son nombril que sont sortis tous les hommes, ibid.

— de quoi a-t-il formé les poissons, ib.

Lyca, c'est-à-dire, là, 578.

M.

Maboïa, ou Mapoia, c'est le Diable, 523.

— les Caraïbes lui attribuent les Eclipses, 526.

— il les fait mourir, ibid.

— les Caraïbes lui font un festin, 543.

— comment est ce qu'ils l'appaissent, 545.

Mabouy, ce qu'il signifie, 577.

Maby, espece de boisson, 578.

Maho, espece d'écorce, 570.

Manganille, fruit, qui est un poison, 575.

— pourquoi ainsi nommé, ibid.

— usage, qu'en font les Caraïbes, 576.

Manceniller, arbre, 575.

Manioc, espece d'arbrisseau, 561.

— c'est aux femmes Caraïbes de le planter, ibid.

— elles le nomment Kaïm, & les hommes Kucre, ibid.

Dd — ma-

T A B L E

- maniere, dont elles le plantent, 564.
 Manitou, Esprit malin, 293.
 Manza, fer, 334.
 Mapoia, *voi* Maboia.
 Maringouins, *espece de petites mon-*
ches, 90.
 — elles sont en grand nombre dans le
Canada, 95.
 — piquent fort sensiblement, 568.
 Maskoutens Nadouëssionx, nation sau-
vage, 218.
 — leur demeure, *ibid.*
 — *voi* Miamis.
 Matoutout, table, ou siége, 542. 554.
 — sa matiere & sa grandeur, *ibid.*
 Melleoki, *voi* Riviere.
 Mer appelée par les Sauvages grand Lac,
 231. 280.
 Meschatipi, *voi* Fleuve.
 Mexique, son premier Evêque, 378.
 Miamis, peuples sauvages, 438.
 — Maskoutens & Ouarimon, 181.
 — leur demeure, 217.
 Michibichi, quelle *espece de bête*, 298.
 Mille-Isles, *rien, pourquoy ainsi appelle*, 477.
 Misconfin, *voi* Riviere.

— Mis-

L E
le plament, 564.
293.
de petites mon-
le nombre dans le
lement, 568.
n. x, nation sau-
id.
siège, 542. 554.
grandeur, ibid.
vages grand Lac,
régne, 378.
es, 438.
atinon., 181.
17.
de bœr, 298.
ainsi appelé, 477.
— Mis

DES MATIERES.

Missilimakinak pointe de terre, 133.
Mistigouche, signification de ce mot, 325.
Mornes sont des collines, 529.
— qui les a faites, ibid.
Morues fort abondantes en Terre-Neu-
ve, 15.

N.

Negies esclaves des Caraïbes, 574.
Neige abondante en Amérique, 26.
Niagara, rivière, 44.
— elle est fort rapide, ibid. 46.
— elle abonde en poissons, 48.
— sa source, 74.
Niaoua, ce que ce mot signifie, 88.
Nikangé, que veut dire, 410.
Nissipikouët, voir Rivière.
Nónun est la Lune, 526.
Nouvelle Jorck soumise au Roi d'Angle-
terre, & par qui, 29.

O.

Oïatins, voir Miamis.
Omahouha, c'est-à-dire, Loup, 235.
Onontio, ou Gouverneur général, 166.
Ontario Lac, 31.
— dit de Frontenac, 32. 33.
— & pourquoi, 40. 41.

T A B L E

- sa longueur & sa largeur, 42.
 — comment nommé par les Iroquois,
 ibid.
 — il est de figure ovale, 43.
 — il a une espèce de flux & reflux, 67.
 — la pêche y est très-abondante, ibid.
 Osages, peuples sauvages, 252.
 — leur demeure, ibid.
 Otchitagou, Pieds nus, 469.
 Otkon, c'est-à-dire, Esprit, 100. 293.
 — ce nom est donné aux Européens par
 les Sauvages, 100. 168.
 Otontenta, voir Rivière.
 Oüachi, certain oiseau de proie, 593.
 Ouackanche, que veut dire cela, 331.
 Oüadebache, nation sauvage, 255.
 Oüadebathon, gens de rivière, 321.
 Ouâsicondé, le premier Chef des Issati,
 373.
 — signification de ce nom, ibid.
 Ouïcou, breuvage, 528.
 — qui coule sans cesse dans le Ciel, ibid.
 — boisson ordinaire des Caraïbes, 566.
 Ouisconfin, voir Rivière.
 Ouragan, quel est son déluge, 529.
 — ce qu'il a fait, ibid.

Out-

L E
 largeur, 42.
 par les Iroquois,
 vale, 43.
 flux & reflux, 67.
 -abondante, ibid.
 es, 252.
 bid.
 ds, 469.
 Esprit, 100. 293.
 aux Européens par
 168.
 e.
 de proie, 593.
 dire cela, 331.
 auage, 255.
 e rivière, 321.
 ar Chef des Iffati,
 e nom, ibid.
 28.
 dans le Ciel, ibid.
 des Caraïbes, 566.
 ére.
 déluge, 529.
 bid.
 Out-

DES MATIERES.

Outtouïgamis, Sauvages, 153.
 — leur demeure, ibid.
P.
 Pianistres, sont les verolez, 551.
 Piaye, ou Boyé, medecin des Caraï-
 bes, 539.
 — chacun d'eux a son Cheméeu par-
 ticulier, ibid.
 — ce qu'il fait chés les malades, 540.
 — comment on le fait, 544.
 Pierres, qui guérissent du haut mal, 587.
 Piman, poivre très-fort, 538. 559.
 Pimetcouï, Lac, 200.
 — ce que ce mot signifie, ibid.
 — où situé, ibid.
 Pites, petis filets, 571.
 — d'où tirez, ibid.
 Pitons, hautes roches pointnës, 529.
 — par qui faites, ibid.
 Polygamie en usage parmi les Sauvages,
 363.
 Poutouätamis, nation, 140.
 Puans, Sauvages, pourquoi ainsi nom-
 mez, 440.
 — leur demeure, ibid.
 Pyrogue, ou Pirague, espèce de Ca-
 nor, 231. Dd 3 — fit

T A B L E

- sa matiere, *ibid.* 571.
- elle ressemble aux Gondoles de Venise, 258.
- il y en a de plus de cent pieds de long, 299.

Q.

- Québec Capitale du Canada, 30.
- son premier Evêque, 485.
- Quinipissa, peuple sauvage, 270.

R.

- Racumon, ce que c'est, 529.
- Rassade, ce que c'est, 583.
- Récollets, cinq cens de leurs Couvens quand établis dans l'Amérique, 9.
- ils sont chassés du Fort de Frontenac, 38.
- ils ont été les premiers en Canada, 117.
- combien de Provinces ils ont dans le Mexique, 272.
- Rio Escondido, ou Rivière cachée, 273.
- sa situation, *ibid.*
- Rivière de Chabadcha, ou Chabaoudeba, 315.
- de Chéagoumenant, 217.
- de S. François, 319.

L E
 d. 571.
 ux Gondoles de Ve-
 lus de cent pieds de
 du Canada, 30.
 er Evêque, 485.
 uvage, 270.
 e c'est, 529.
 e c'est, 583.
 ns de leurs Couvens
 s l'Amérique, 9.
 du Fort de Fronte-
 premiers en Canada,
 provinces ils ont dans
 Rivière cachée, 273.
 id.
 cha, ou Chabaouade-
 mment, 217.
 is, 319.
 sa

DES MATIERES.

- sa source, *ibid.*
- des Illinois, 176.
- sa source, 181.
- sa largeur, 182.
- son cours, 243.
- son embouchure, 245. 250.
- des Issati, ou Nadouessans, 319.
- de la Magdeleine, 274.
- de Melleoki, 217.
- son embouchure, *ibid.*
- des Miamis, 168.
- de Nissipikouet, 317.
- des Osages, 252.
- sa source, *ibid.*
- se décharge dans Meschaspi, *ibid.*
- l'eau en est fort trouble, *ibid.*
- elle est formée de quantité d'autres
rivières, qu'elle reçoit, 253.
- d'Oionenta, 248.
- des Onudebache, 255.
- Onisconsin, ou Misconsin, 315.
- des Taurcaux sauvages, 316.
- elle abonde en tortues, *ibid.*
- pourquoi ainsi appelée, *ibid.*
- du tombeau, 317.
- cachée, voir Rio

T A B L E

- Robbes grises, *nom que les Sauvages donnent aux Récollets*, 166. 233.
 — noires aux Jésuites, 497. 512.
 Roucou, *peinture rouge*, 568.
 — *son usage, & sa matiere*, ibid.
 Roucouer, *teindre le corps*, 581.
 S.
 Sagamitée, *espèce de bouillie*, 28.
 — *avec quoi elle est faite*, 137.
 Sakinam, *voi Baye*.
 Safacouïest, *signifie alerte, ou qui vive*, 258.
 Savacou, *ce qu'il est*, 530.
 Saut de S. Antoine de Padoné, 292.
 — *sa hauteur*, 318.
 — *de Kakalin*, 439.
 — *pourquoi ainsi nommé*, ibid.
 — *de S. Marie ou Sind*, 52.
 — *ou Cataracte de Niagara*, 44.
 — *sa description*, 45. 454.
 — *le long Sans*, 478.
 Sauteurs, *Sauvages, pourquoi ainsi nommez*, 137.
 Sauvages ont presque tous la taille belle, &c.
 — *mettent les quatre doigts sur la bouche, & pourquoi*, 27. leurs

B L E

— que les Sauvages
 les, 166. 233.
 — suites, 497. 512.
 — rouge, 568.
 — sa matiere, ibid.
 — le corps, 581.
 — de bouillie, 28.
 — elle est faite, 137.
 — alerte, ou qui vive,
 , 530.
 — le Padoné, 292.
 28.
 39.
 — nommé, ibid.
 — situé, 52.
 — le Niagara, 44.
 45. 454.
 78.
 — pourquoi ainsi nom-
 — ms la taille belle, 81.
 — re-doigts sur la bon-
 77. — leurs

DES MATIERES.

- leurs souliers, 8.
- lavent les pieds à leurs bêtes, 81.
- leurs vieillards sont fort graves, 82.
- aiment fort les présens, 85.
- pensent tous à leur intérêt, 88.
- leur maniere de répondre aux dis-
cours, qu'on leur fait, 87.
- ont une extrême indifférence pour
tout, 88.
- sont fort ignorans, 89.
- leur extrême cruauté, 90.
- supplice, qu'ils font souffrir à leurs
ennemis, ibid.
- aiment fort l'eau de vie, 105. 110.
- sont grands voleurs, 161.
- comment ils vont à la chasse des tam-
reaux sauvages, 186.
- n'ont jamais pu les exterminer, 190.
- leur boisson ordinaire, ibid.
- maniere, dont ils font leurs caban-
nes, 218.
- aiment fort le jeu, 220.
- sont sans religion, 302.
- adorent le Soleil, ibid.
- ont tous un langage particulier, 305.
- il y en a de fort raisonnables, 306.
- sont

T A B L E

- sont soumis à leurs Chefs, ibid.
- aiment à chanter, 331.
- font souvent 30. lieues par jour, 333.
- du Nord ont beaucoup d'avantages sur ceux du Sud, 338.
- ont le corps peint, 339.
- comment ils allument du feu par friction, 348.
- n'ont point de terme pour désigner le papier, 369.
- maniere, dont ils raseut les cheveux, 389. 398.
- croient la transmigration des ames, 421.
- content par lune, 422.
- sont vindicatifs, 425.
- n'ont point la coutume de s'embraser, 433.
- Serpent monstrueux, 395.
- sennets dangereux, 469.
- Sikacha, voir Chikacha.
- Somache, ou eau demi-salée, 271.
- Sorcieres comment punies chez les Caraïbes, 538.

T.

- Taensa, Nation sauvage, 263.
- ou ils demeurent, ibid.
- leurs

T A B L E

Tegarondies, grand village, 81.

Téjajagon, village, 42.

— on situé, 73.

Tepatoui Nika, que signifie, 203. 410.

Tintonha, nation des prairies, 120. 290.

— leur demeure, 318.

Tortués ont l'ouie fine, 399.

Tritons & Monstres marins, 291.

— leur description, ibid.

Tsonnontouïans sont les plus nombreux
des Cantons Iroquois, 34. 47. 78.

— les plus cruels & les plus barbares
de toute l'Amérique, 82.

— ils sont desintereffez, ibid.

V.

Vafchison égagahé, ce qu'il signifie,
368.

Y.

Yaia la verolle, 551.

Z.

Zemeen, est le Diable des Caraïbes,
579.

— ce qu'ils font pour l'appaiser, ibid.

F I N

L'Imprimeur de la Cour

à Paris chez M. de la Motte

L E

village, 81.

42.

se signifie, 203. 410.

sprairies, 120. 290.

318.

ne, 399.

s marins, 291.

n, ibid.

les plus nombreux

ois, 34. 47. 78.

& les plus barbares

ne, 82.

ressez, ibid.

né, ce qu'il signifie,

7.

51.

Diable des Caraïbes,

pour l'appaier, ibid.

N
L'ÉGLISE DE LA VILLE DE
PARIS, LE 10 JANVIER 1789

